



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.*

THE DORSCH LIBRARY.



The private Library of Edward Dorsch, M. D., of
Monroe, Michigan, presented to the University of Michi-
gan by his widow, May, 1886, in accordance with a wish
expressed by him.

~~843~~ = 40.

848

289

22. 1/2 1/2 1/2 1/2



Liebesabenteuer

des

37071

Chevalier von Faublas.

Von

Louvet de Couvray.

Zum erstenmal vollständig übersetzt

von

Dr. Julius Grammont.

Mit vier Kupfern.

Erster Band.



Stuttgart:

Druck und Verlag von Friedrich Neuge.

1848.



Widmungs-Epistel und Vorwort

zu den

„Sechs Wochen.“

(Dieses Werk wurde zum erstenmale im Frühjahr 1786
veröffentlicht.)

An Herrn Constaing.

Mein Herr!

Ihr Name, der zu mehreren Arten von Ruhm bestimmt ist, steht zugleich in den Fasten der Literatur und in den Jahrbüchern der Geschichte verzeichnet. Man müßte ihn deßhalb an der Spitze eines empfehlenswertheren Werkes lesen, als das beifolgende ist; aber es wäre undankbar, wenn ich Ihnen nicht öffentlich meine Danksagungen und Huldigungen darbrächte. Sie scheinen zu glauben, und Sie haben die Gewogenheit, es mir zu sagen, ich könnte mit einigem Erfolg ein ernsteres Genre ergreifen, und ich müßte meine Anlagen, die Sie meine Talente nennen, der Moral und der Philosophie widmen. Zuweilen habe ich Sie die schalkhaften Streiche meines Chevalier belächeln sehen; noch öfter äußerten Sie ohne Umschweife Ihr Bedauern darüber, daß

Sie ihn immer so unvernünftig finden mußten. Ich habe die Ehre gehabt, Ihnen zu bemerken, daß er gleich so vielen andern Kindern aus guter Familie durch die exemplarischen Handlungen des reifen Alters die vielleicht entschuldbaren Verirrungen seines Frühlings vollkommen würde gutmachen können. Hier will ich hinzufügen, daß, um die Seitensprünge des jungen Mannes zu verbessern, der getreue Geschichtschreiber ungeduldig wartet, bis die Stunde des Helden gekommen ist, und wenn dieses Bekenntniß nicht genügt, um mir in den Augen der strengen Leute Gnade zu verschaffen, so will ich meine Rechtfertigung anführen, die schon lange gedruckt war, ehe ich geboren wurde, um den Fehler zu begehen. In einer philosophischen Erzählung, welche mit der wunderbaren Leichtigkeit und unnachahmlichen Natürlichkeit geschrieben ist, die alle Werke dieses beinahe immer seinem Gegenstande überlegenen Universalgenie's kennzeichnet, hat Voltaire zu mir gesagt: Mein Herr, Sie haben das Alles geträumt; unsere Ideen hängen im Schlafe so wenig von uns ab, wie im Wachen. Eine höhere Macht hat gewollt, daß diese Reihe von Ideen Ihnen durch den Kopf ging, offenbar um Ihnen einige Belehrung zu geben, die Sie sich zu Nutzen machen werden.

V o r r e d e

zum

Ende der Liebesabenteuer.

(Dieses Werk wurde zum erstenmal im Jahr 1789 veröffentlicht.)

Wie viel Lärm um ein kleines Büchlein! Hat es Viele zum Lachen gebracht, so haben auch Einige darüber geweint; Mehrere haben es nachgeahmt, Andere haben es travestirt; honnette Leute haben es nachgebildet, honnette Leute haben es verschwärzt. So habe ich denn, auf alle Arten mächtig ermuthigt, mit einiger Zuversicht von Neuem die Feder ergriffen und mein Werk zu Ende geführt.

Jetzt, unpartheißcher Leser, jetzt ist es an Ihnen, mich anzuhören und Ihr Urtheil zu sprechen. Wenn ich manchmal zu lustig bin, so verzeihen Sie mir; so viele Romane hatten mich so viel gähnen gemacht! Ich zitterte, gleich diesen ein-

schläfernd zu wirken. Im Uebrigen warten Sie noch einige Jahre, vielleicht werde ich dann langweiligere Werke schreiben, die besser seyn werden. Ich sage vielleicht. Muß nicht in der That ein Romanschreiber der getreue Historiker seines Zeitalters seyn? Kann er etwas Anderes schildern, als was er gesehen hat? O ihr Alle, die Ihr so laut schreiet, ändert Eure Sitten, so werde ich meine Gemälde ändern.

Wollten Sie mich der Unsittlichkeit beschuldigen? Bald werde ich Sie zu überzeugen suchen, daß Sie Unrecht hätten; zuvor aber treten Sie näher, halten Sie das Ohr hin: es ist eine Wahrheit, die ich Ihnen sagen will, und da die Literatur noch immer ihre Aristokraten hat, so muß ich leise sprechen. Die Hand auf's Herz! Waren sie sehr moralisch, jene Meisterwerke, durch welche sich Ariost und Tasso, Lafontaine und Molière, Voltaire endlich, Voltaire und so viele Andere, die weit weniger groß als er, ob schon größer als ich waren, unsterblichen Ruhm erworben haben? Sehen Sie, ich fürchte sehr, diese Bedingung der Moralität, welche man in unsern Tagen so streng jedem Werke der Einbil-

bungskraft auferlegt, möchte bloß ein gewaltsames Mittel in der klugen Hand derjenigen meiner schwächlichen Zeitgenossen seyn, die, da sie selbst der Hoffnung entsagen müssen, etwas produziren zu können, uns fasziniren möchten.

Wie dem auch sey, lesen Sie meine Endentwicklung, sie wird mich ohne Zweifel rechtfertigen. Im Uebrigen erkläre ich, und sobald die Umstände es mir erlauben werden, verpflichte ich mich, es zu beweisen, daß dieses in seinen Einzelheiten so frivole Werk in seinem innersten Wesen vollkommen sittlich ist; daß es vielleicht nicht zwanzig Zeilen hat, welche nicht geradezu einen Zweck von höchster Nützlichkeit und tiefer Moralität anstreben, den ich immer im Auge hatte. Ich gestehe, daß es wenigen Leuten vergönnt seyn wird, es sogleich zu bemerken; aber ich behaupte, daß ich es mit der Zeit Allen werde klar machen können, und der Tag meiner Bekenntnisse wird, das verspreche ich, der Tag der Ueberraschung seyn.

Nur noch einige Worte über die Nationalität meines Werkes. Ich habe mich bemüht, daß Faublas, frivol und galant wie die Nation, für und durch welche er geschaffen wurde, so zu sa-

gen ein französisches Gesicht bekommen sollte. Ich habe mich bemüht, daß man inmitten all' seiner Fehler den Ton, die Sprache und die Sitten der jungen Leute meines Vaterlandes heraus erkenne. In Frankreich, und nur in Frankreich, glaube ich, wird man die andern Originale suchen müssen, deren Skizzen ich allzu flüchtig geschildert habe: Ehemänner, die zu gleicher Zeit licherlich, eifersüchtig, bequem und leichtgläubig sind, wie der Hr. Marquis; verführerische Schönheiten, welche täuschen und getäuscht werden, wie Frau von B.; Frauen, die zu gleicher Zeit unüberlegt und voll Gefühl sind, wie meine kleine Eleonore. Kurz, es soll ein ächt französischer Originalroman seyn.



Ein Jahr im Leben

des

Chevalier von Faublas.

Man hat mir gesagt, daß meine Ahnen in ihrer Provinz angesehene Leute gewesen seyen und sich eines schönen Vermögens, wie auch eines ausgezeichneten Ranges erfreut haben. Mein Vater, der Baron von Faublas, überbrachte ihren uralten Adel in ungetrübtem Glanze auf mich; meine Mutter starb sehr früh. Ich zählte noch nicht 16, als meine um 18 Monate jüngere Schwester nach Paris in ein Kloster gebracht wurde. Der Baron, welcher sie dahin führte, ergriff mit Vergnügen diese Gelegenheit, um einem Sohne, dem er bisher eine in jeder Beziehung sorgfältige Erziehung gegeben, die Hauptstadt zu zeigen.

Es war im Oktober 1783, als wir durch die Vorstadt St. Marceau in Paris einzogen. Ich suchte nach jener prächtigen Stadt, von der ich so glänzende Beschreibungen gelesen hatte. Statt der erwarteten Herrlichkeiten sah ich himmelhohe garstige Baraken, lange, sehr schmale Straßen, lumpenbedeckte Bettler, eine Masse halbnackter Kinder; ich sah die übermäßige Bevölkerung

und das schauerliche Elend. Ich fragte meinen Vater, ob dieß Paris sey; er antwortete kalt, es sey nicht gerade das schönste Quartier, morgen würden wir Zeit haben, ein anderes zu besuchen. Es war beinahe Nacht; Abdelaike — so heißt meine Schwester — ging in ihr Kloster, wo man sie erwartete. Mein Vater und ich stiegen in der Nähe des Arsenaals ab bei Herrn du Portail, seinem vertrauten Freunde, von welchem ich im Verlaufe dieser Memoiren noch öfter sprechen werde.

Am folgenden Tag hielt mein Vater sein Versprechen; in einer Viertelstunde führte uns ein rascher Wagen auf den Platz Ludwigs XV. Dort stiegen wir ab; der Anblick, der sich jetzt meinen Augen darbot, blendete mich durch seine Pracht. Rechts die nur ungern hinwegeilende Seine; am Ufer großartige Schlösser; links herrliche Paläste; hinter mir eine reizende Promenade; vorn ein majestätischer Garten. Wir gingen weiter voran, und ich sah die Wohnung der Könige. Meine komische Verblüfftheit läßt sich leichter denken, als mit Worten darstellen. Bei jedem Schritt zogen neue Gegenstände meine Aufmerksamkeit an; ich bewunderte den Reichthum der Moden, den Glanz des Putzes, die Eleganz der Manieren. Auf einmal fiel mir das Quartier von gestern Abend wieder ein, und mein Staunen wurde immer größer; ich begriff nicht, wie ein und derselbe Raum so verschiedene Gegenstände in sich schließen konnte; die Erfahrung hatte mich nämlich noch nicht gelehrt, daß überall die Paläste jämmerliche Hütten verdecken, daß der Luxus das Elend erzeugt, und daß aus der Überfülle des Reichthums eines Einzigen immer die bellagenswertheste Armuth der Vielen erwächst.

Wir verwandten mehrere Wochen darauf, die Denk-

würdigkeiten von Paris zu sehen. Der Baron zeigte mir eine Masse von Denkmälern, die im Auslande großen Namen haben, bei ihren Besitzern aber kaum bekannt sind. So manche Meisterwerke setzten mich Anfangs in Erstaunen, bald jedoch flößten sie mir nur noch kalte Bewunderung ein. Was versteht man auch mit fünfzehn Jahren von der Herrlichkeit der Künste und der Unsterblichkeit des Genie's? Es bedarf lebendigerer Schönheiten, um ein junges Herz in Flammen zu bringen.

In Abelaids Kloster sollte ich den anbetungswürdigen Gegenstand treffen, mit welchem das wirkliche Leben sich mir zu erschließen anfang. Der Baron, der meine Schwester sehr liebte, besuchte sie beinahe täglich im Sprachzimmer. Alle Fräulein von guter Geburt wissen, daß man im Kloster gute Freundinnen hat; manche schöne Damen versichern, daß man ihrer selten anderswo findet. Wie dem nun sehn mag, meine Schwester, ein sehr gefühlvolles Mädchen, hatte bald die ihrige gefunden. Eines Tags erzählte sie uns von Fräulein Sophie von Pontis und lobte diese junge Person auf eine Art, die uns übertrieben erschien. Mein Vater wurde neugierig, die gute Freundin seiner Tochter zu sehen; ich weiß nicht, welche holde Ahnung mein Herz pochen machte, als der Baron Abelaide ersuchte, Fräulein von Pontis herbeizuholen. Meine Schwester lief schnell weg und brachte dann... denkt Euch eine Venus mit 14 Jahren! Ich wollte vortreten, sprechen, grüßen; aber ich blieb starren Blickes, offenen Mundes und mit schlaffen Armen stehen. Mein Vater bemerkte meine Verwirrung und ergötzte sich daran. Machen Sie wenigstens Ihr Compliment, sagte er zu mir. Ich wurde immer verlegener und

machte einen überaus linkschen Knicks. Mein Fräulein, fuhr der Baron fort, ich versichere Sie, daß dieser junge Mensch einen Tanzmeister gehabt hat. — Ich verlor alle Fassung. Der Baron machte Sophie ein schmeichelhaftes Compliment; sie beantwortete es bescheiden und mit einer bewegten Stimme, die bis in mein Herz wiederhallte. Ich machte große Augen, ich lauschte voll Aufmerksamkeit; meine Zunge konnte ihre Beweglichkeit nicht mehr finden. Beim Abschied küßte mein Vater seine Tochter und machte Fräulein von Pontis ein höfliches Compliment. Ich machte in einer unwillkürlichen Aufwallung meiner Schwester das Compliment und ging auf Sophie zu, um sie zu küssen. Die alte Gouvernante des Fräuleins, die mehr Gelstesgegenwart behielt als ich, warnte mich vor meinem Mißgriff; der Baron sah mich erstaunt an, Sophiens Gesicht bedeckte sich mit einer liebenswürdigen Röthe, und doch schwebte ein leichtes Lächeln auf ihren roßigen Lippen.

Wir kehrten zu Hrn. du Portail zurück; man setzte sich zur Tafel; ich aß wie ein Verliebter von 15 Jahren, d. h. schnell und lange. Nach Tische schüzte ich eine leichte Unpäßlichkeit vor und zog mich auf meine Zimmer zurück. Hier überließ ich mich ungestört den Erinnerungen an Sophie und alle ihre Reize. Welche Unmuth! Welche Schönheit! sagte ich zu mir; ihr allerliebsteß Gesichtchen ist voll von Geist, und ihr Geist entspricht ganz gewiß dem Gesichte. Ihre großen schwarzen Augen haben mir etwas eingeßößt; ich weiß nicht, was es ist... ohne Zweifel die Liebe. Ja Sophie! Das ist Liebe, o Liebe für's ganze Leben! — Nachdem meine erste Verzückung vorüber war, erinnerte ich mich, in mehreren Romanen von außeror-

deutlichen Wirkungen eines unborgesehenen Zusammentreffens gelesen zu haben. Der erste Blick einer Schönen hatte genügt, um die Gefühle eines zartherzigen Liebhabers zu fesseln, und die Geliebte selbst hatte sich in Folge eines fleghaften Augenwurfes von unwiderstehlicher Neigung hingerissen gefühlt. Inzwischen hatte ich auch lange Abhandlungen gelesen, worin grundgelehrte Philosophen die Macht der Sympathie läugneten und dieselbe ein Hirngespinnst nannten. Sophie! rief ich, ich fühle deutlich, daß ich dich liebe; aber hast du meine Unruhe und meine innere Erregung getheilt? Die Art, wie ich mich ihr vorgestellt hatte, war nicht sehr geeignet, mir großes Vertrauen einzuflößen; aber ihre liebliche, Anfangs bewegte Stimme, der sie nur allmählig einige Sicherheit zu geben vermochte; dieses holde Lächeln, wodurch sie, wie es schien, meinen Mißgriff hatte guthelßen und mich für meine Entbehrung trösten wollen!... Die Hoffnung zog in mein Herz ein; es schien mir sehr möglich, daß in Sachen der Zärtlichkeit die Philosophie nichts verstehe und nur die Romane Recht haben.

Ich war zufällig an mein Fenster getreten; da sah ich den Baron und Herrn du Portail mit großen Schritten im Garten auf- und abgehen. Mein Vater sprach mit Feuer, sein Freund lächelte von Zeit zu Zeit, beide blickten hie und da zu meinen Fenstern hinauf; ich schloß daraus, es sey von mir die Rede, und mein Vater habe vielleicht bereits meine aufkeimende Leidenschaft bemerkt. Dieser Gedanke beunruhigte mich; doch machte er mir weit weniger zu schaffen, als die Besorgniß, mein Vater möchte bald wieder abreisen. Meine Sophie zu verlassen, ohne zu wissen, wann ich das Glück haben würde, sie wieder zu sehen! Mehr

als 50 Meilen zwischen sie und mich zu stellen! Ich konnte nicht ohne Zittern daran denken. Tausend schmerzliche Betrachtungen beschäftigten mich den ganzen Abend; ich soupirte betrübten Herzens; ich kannte die Freuden der Liebe noch nicht; aber ich empfand bereits ihre qualvollen Beängstigungen.

Ein Theil der Nacht verging in dieser unruhigen Aufregung; endlich schlummerte ich ein, in der Hoffnung, meine Sophie am folgenden Tage zu sehen; ihr Bild verschönte meine Träume; Gott Amor war meinen Wünschen geneigt und hatte die Gewogenheit, einen so lieblichen Schlaf zu verlängern. Es war spät, als ich erwachte; nicht ohne Verdruß erfuhr ich, man habe mich absichtlich liegen lassen, weil mein Vater schon am Morgen ausgegangen sey und erst am Abend zurückkehren werde. Schon klagte ich im Stillen, daß ich meine Schwester nicht besuchen könne, als Hr. du Portail eintrat; er überhäufte mich mit Freundschaftsversicherungen und fragte mich, wie ich mir in der Hauptstadt gefalle; ich versicherte ihm, mein größter Kummer sey der Gedanke, sie wieder verlassen zu müssen. Er erklärte mir, diese Unannehmlichkeit habe ich nicht zu besürchten; mein Vater, welchem alles daran liege, dem Erben seines Namens eine recht sorgfältige Erziehung zu geben, und der zugleich das Glück einer theuren Tochter in unmittelbarer Nähe zu überwachen wünsche, habe beschlossen, einige Jahre in Paris zu bleiben, und, um standesgemäß da zu leben, wolle er seinen eigenen Haushalt führen. Diese gute Nachricht erfüllte mich mit einer Freude, die ich nicht verhehlen konnte; Hr. du Portail mäßigte jedoch die Ueberwallung derselben durch die Bemerkung, man sey vor allem darauf bedacht gewesen, einen anständigen Sou-

verneur und einen treuen Bedienten für mich zu wählen. Im gleichen Augenblick meldete man Hrn. Person an.

Ich sah ein dürres, bleiches Männchen hereintreten, dessen Aussehen die üble Laune, welche sein Titel mir einflößte, vollkommen rechtfertigte. Er trat mit gravitätischer, ernster Miene vor und sagte dann langsam und in süßlichem Tone: Mein Herr, Ihr Gesicht... Dann besann er sich eine Weile und fuhr fort: Ihr Gesicht entspricht Ihrer Person. Ich beantwortete das fade Compliment sehr trocken. Des Vergnügens beraubt, Sophie zu sehen, hatte ich mich durch das Vergnügen schadlos halten wollen, mich mit ihr zu beschäftigen, und nun raubte mir der Hr. Abbé diesen Trost. Ich beschloß, ihn zur Verzweiflung zu bringen, und es gelang mi schon am ersten Tage nicht ← 7 übel.

Abends bestätigte mir mein Vater mit eigenem Munde, welche Einrichtungen er zu treffen vorhabe. Zugleich bedeutete er mir, daß ich künftig nur mit meinem Gouverneur ausgehen würde; damit machte er mich aufmerksam, welches Interesse ich hatte, ihn zu schonen. Meine Lage wurde kritisch, und meine Liebe schien, gereizt durch die Hindernisse, mit dem Ärger über den Zwang, den man mir anthat, sich zu vermehren. Ich hatte ziemlich gute Studien gemacht; mein düsterhafter Gouverneur hatte das Geschäft übernommen, dieselben zu vervollkommen; glücklicherweise bemerkte ich schon bei den ersten Lektionen, daß der Schüler zum Mindesten so viel wußte, als der Lehrer. Hr. Abbé, sagte ich zu ihm, Sie sind im Stande, gerade so viel zu lehren, als ich zu lernen wünsche. Warum uns gegenseitig gentren? Ich will Ihnen etwas

sagen: lassen wir die Bücher seyn, hinter denen wir umsonst erblaffen würden; gehen wir zu meiner Schwester in ihr Kloster, und wenn Fräulein Sophie von Pontis in's Sprachzimmer kommt, dann werden Sie sehen, wie schön sie ist. — Der Abbé wollte böse werden, aber ich benützte den Vortheil, welchen ich über ihn besaß, und fuhr fort: Sie haben, wie ich sehe, keine Lust zu dem Spaziergange; nun wohl, so bleiben wir hier; aber heute Abend noch erkläre ich dem Hrn. Baron, daß ich ein außerordentliches Verlangen habe, in meinen Studien weiter zu kommen, und daß der Mann, der meine Arbeiten leiten sollte, dieser Aufgabe ganz und gar nicht gewachsen sey. Wenn Sie läugnen, so verlange ich eine Prüfung, die mein Vater selbst mit uns vornehmen wird. — Der Abbé erschrock über die Gewalt meiner letzten Gründe; er schnitt eine entsetzliche Grimasse, nahm sein Stöckchen und sein Hütchen; wir flogen nach dem Kloster.

Abelaide kam ins Sprachzimmer; aber nur von ihrer Gouvernante begleitet, welche den Namen Manon führte; sie war eine alte Dienerin meiner Mutter und hatte uns beide erzogen; ich ersuchte sie, uns allein zu lassen, und sie willfahrte ohne viele Umstände. Nur blieb der verfluchte kleine Gouverneur übrig, der unmöglich zu beseitigen war. Meine Schwester klagte, daß man sie mehrere Tage ohne Besuch gelassen habe; zu meiner Verwunderung erzählte sie mir, daß der Baron sie eben so sehr vernachlässigt, wie ich; wir dachten, er müsse von seinen neuen Plänen sehr in Anspruch genommen seyn, wenn er seine theure Tochter vergessen habe. Aber Sie, Faublas, sagte Adelaide zu mir, wer hat Sie diese ganze Zeit über aufgehalten? Schmollen Sie mit Ihrer Schwester und mit ihrer gu-

ten Freundin? Das wäre undankbar. Fräulein von Pontis ist ausgegangen; kommen Sie morgen wieder; hüten Sie sich aber vor Mißgriffen; Sophie wird Sie dann mit ihrer alten Gouvernante auszuföhnen suchen, die Ihnen Ihre Zerstreutheiten noch nicht ganz verzeihen hat. — Ich sagte meiner Schwester, sie müsse den Hrn. Abbé um Urlaub ersuchen, denn dieser sey wie wüthend auf das Arbeiten verpicht. Abelaide glaubte, ich spreche im Ernst, und richtete nun die dringendsten Bitten an meinen gravitätischen Lehrer; sie bat ihn um so inständiger, je demüthiger der Ton war, den ich selbst gegen ihn angeschlagen hatte. Er ließ den Spott friedlicher über sich ergehen, als ich geglaubt hätte; ja als ich vom Weggehen sprach, bemerkte er sogar, es sey noch ganz frühe; diese Gefälligkeit söhnte mich vollkommen mit ihm aus.

Mein Vater erwartete mich bei Hrn. du Portail, um uns in ein sehr schönes Hotel zu führen, das er in der Vorstadt St. Germain gemiethet hatte. Ich wurde noch am gleichen Abend in den Besiß der für mich bestimmten Wohnung gesetzt. Ich traf da Zamin, den Bedienten, von dem man mir gesagt hatte. Es war ein großer hübscher Bursche: er gefiel mir auf den ersten Blick.

Schmollen Sie mit Ihrer Schwester und ihrer guten Freundin? Das wäre undankbar! hatte Abelaide gesagt. Ich wiederholte mir diesen Vorwurf hundertmal und deutete ihn auf tausenderlei Arten. Es war also von mir die Rede gewesen? Man hatte mich also erwartet? Ich war also gewünscht worden? Wie lang schien mir die Nacht! Wie tödtlich war der Morgen! Welche Qual, die Stunden schlagen zu hören und diejenige nicht beschlen-

nigen zu können, die uns mit dem geliebten Gegenstand zusammenführt.

Endlich kam der ersehnte Augenblick; ich sah meine Schwester, ich sah Sophie; sie war nicht weniger schön und noch hübscher, als das erstemal. In ihrem einfachen Kopfsputze lag etwas Geschickteres und Verführerischeres. Bei diesem zweiten Besuche drangen meine Augen, so zu sagen, in das Detail ihrer Reize ein, und mehr als einmal begegneten sich unsere Blicke während dieser wonnevollen Untersuchung. Ich bewunderte ihr langes schwarzes Haar, das einen merkwürdigen Contrast mit ihrer feinen, glänzend weißen Haut bildete; ihre elegante, leichte Taille, die ich mit meinen zehn Fingern hätte umspannen können; die zauberische Grazie, die über ihre ganze Person ausgegossen war; ihren zierlichen Fuß, der so viel Glück verkündete, von welchem ich noch nichts wußte; ihre schönen Augen, welche mir zu sagen schienen: Ach, wie wollen wir den glücklichen Sterblichen lieben, der uns zu gefallen wissen wird!

Ich machte Fräulein von Pontis ein Compliment, daß ihr um so mehr schmeicheln mußte, als sie leicht sehen konnte, daß ich es nicht einstudirt hatte. Die Unterhaltung war im Anfang allgemein; auch Sophiens Gouvernante mischte sich hinein; ich sah, daß man die Alte schonte, und daß sie gerne plauderte. Ich fand die albernen Erzählungen, mit denen sie uns langweilte, allerliebste. Inzwischen unterhielt sich Person mit meiner Schwester, und ich, ich richtete mit leiser zitternder Stimme hundert Fragen und hundert Complimente an meine Sophie. Die Alte fuhr fort, ihre schönen Geschichten zu erzählen, auf welche wir nicht mehr hörten; endlich bemerkte sie, daß Niemand

ihr langes Gerede beachtete. Sie erhob sich rasch und sagte zu mir: Mein Herr! Sie lassen mich eine Erzählung anfangen und hören sie nicht zu Ende. Das ist sehr unartig! — Sophie tröstete mich beim Abschied durch einen zärtlichen Blick.

Wir hörten das Geräusch eines Wagens; der Baron war angefahren. Er kam herein. Adelaide beklagte sich über die Seltenheit seiner Besuche; er sprach in ziemlich gezwungenem Tone von den vielen Geschäften, die seine neue Einrichtung ihm mache. Er plauderte einige Minuten mit befangener Miene und erhob sich dann schnell mit einigen Zeichen von Ungeduld; er fuhr ins Hotel zurück und nahm mich mit.

Vor der Hausthüre trafen wir eine glänzende Equipage. Der Schweizer sagte zum Baron, ein dicker schwarzer Herr warte schon über eine Stunde auf ihn und eine hübsche Dame sey so eben angekommen. Mein Vater schien eben so erfreut als überrascht und ging schnell die Treppen hinauf; ich wollte folgen, aber er ersuchte mich, auf mein Zimmer zu gehen. Jasmin, welchen ich fragte, ob er den großen schwarzen Herrn und die hübsche Dame kenne, antwortete: Nein!

Begierig, das Geheimniß zu erfahren, und ärgerlich darüber, daß man ein Geheimniß vor mir machte, stellte ich mich an einem Fenster meiner Wohnung, die auf die Straße ging, auf die Lauer. Bald sah ich einen schwarzgekleideten dicken Herrn herauskommen, der mit sich selbst sprach und vergnügt dreinblickte. Eine Viertelstunde darauf sah ich eine junge Dame leicht sich in ihren Wagen schwingen; der Baron, der weit weniger flink war, wollte eben so rasch hineinhüpfen, brach aber beinahe den Hals. Ich erschrak, aber ein

schallendes Gelächter aus dem Innern des Wagens beruhigte mich vollständig. Ich wunderte mich, daß mein sehr zum Zorn geneigter Vater keine Uebellaunigkeit verrieth; er stieg ganz gelassen ein, steckte den Kopf zum Schlage heraus, sah mich an meinem Fenster und schien darüber etwas betroffen. Ich hörte, wie er den Bedienten befahl, mir zu sagen, daß er in Geschäften ausfahre, und daß ich ihn beim Abendessen nicht zu erwarten brauche. Ich theilte meine Neugierde Jasmin mit, der mein Vertrauen zu verdienen schien; er fragte, ohne daß es auffiel, die Bedienten des Barons aus. So erfuhr ich noch am selben Abend, daß mein Vater die Theater besuchte und die Journale las; er hatte sich so eben aus dem Opernhause eine Maitresse und aus dem Intelligenzblatt einen Intendanten geholt. Ich schloß daraus, der Baron müsse sehr reich sehn, um diese doppelte Last auf sich nehmen zu können. Im Uebrigen machte diese Betrachtung nur wenig Eindruck auf mich. Ich liebte, ich hatte Hoffnung zu gefallen: wie sollte man im Frühling des Lebens andere Güter kennen?

Bald machte ich meiner Schwester zahlreiche Besuche; Fräulein von Pontis begleitete sie beinahe jedesmal ins Sprachzimmer. Die alte Gouvernante wurde nicht mehr böse, weil ich sie ihre Geschichten auferzählen ließ, und weil überdies Abdelaide nicht versäumte, ihr kleine Geschenke zu machen. Hr. Person war nicht mehr der gestrenge Erzieher, und gleich so vielen seiner Kollegen von der Wuth besessen, Dinge zu lehren, die er selbst nicht wußte; er war, wie wiederum so viele andere, ein ganz angenehmer kleiner Bedant, immer höchst regelmäßig frisiert, äußerst pünktlich in seinem Puz, freisinnig in seiner Moral; bei den Da-

men entwickelte er tiefe Gelehrsamkeit, bei den Männern that er, als pflege er nur die Oberfläche zu streifen. Eben so freundlich und willfährig, als er sich im Anfange ungeberdig und streng angesetzt hatte, schien er keine anderen Wünsche zu kennen, als den meinigen zuvorzukommen, und so oft ich von einem Besuche im Kloster sprach, fand ich ihn eben so eifrig, als ich selbst war.

Inzwischen empfing mein Vater, der sich den rauschenden Vergnügungen der Hauptstadt hingab, viele Besuche in seiner Wohnung. Das schöne Geschlecht zeigte sich ungemein freundlich gegen mich, ich war der Gegenstand von Zuvorkommenheiten, die ich nicht verstand. Besonders eine vornehme Wittwe versuchte die Gewalt ihrer Reize an mir; man stellte sich kindisch an, man erschöpfte alle Künste feiner Ziererei, aber ich begriff nichts von dem ganzen Treiben. Obnehin sah ich in der ganzen Welt nur Sophie, eine unschuldige und reine Liebe entflamnte mich für sie, und ich wußte noch nicht, daß es auch eine andere Liebe gab.

Seit mehr als vier Monaten sah ich Sophie beinahe täglich; die Gewohnheit des Zusammenseyns war für uns ein Bedürfniß geworden. Jedermann weiß, daß die Liebe, wenn sie ihrer selbst noch unbewußt ist oder wenn sie sich zu verdecken sucht, zärtliche Namen erfindet, um die noch holderen Namen zu ersetzen, welche sie nur ahnt und erwartet. Sophie nannte mich ihren jungen Vetter, ich nannte Sophie meine hübsche Cousine. Die Zärtlichkeit, die uns beseelte, leuchtete aus unsern geringsten Handlungen hervor, und unsere Blicke sprachen sie aus; mein Mund hatte das Geständniß derselben noch nicht gewagt, und meine Schwester durchschaute entweder das Geheimniß ihrer guten Freundin

nicht oder bewahrte sie es. Blind dem ersten Drängen der Natur preisgegeben, war ich weit entfernt, ihr geheimes Endziel zu ahnen. Zufrieden, mit Sophie zu sprechen, glücklich, sie anzuhören und manchmal ihre hübsche Hand zu küssen, wünschte ich nichts mehr; auch hätte ich nicht sagen können, was ich wünschte. Der Augenblick nähte, wo eine der reizendsten Frauen der Hauptstadt das Dunkel, das mich umgab, lichten und mich in die holdesten Mysterien der Venus einweihen sollte.

Wir befanden uns in jener lärmenden Saison, wo in der Stadt die Vergnügungen und die Narrheit herrschen; Momus hatte das Signal zum Tanze gegeben; die Carnevalszeit war herangekommen. Der junge Graf von Rosambert, seit drei Monaten der Gefährte meiner Uebungen und von meinem Vater äußerst gern gesehen, machte mir seit einigen Tagen Vorwürfe über mein ruhiges, zurückgezogenes Leben: ob ich mich denn in meinem Alter lebendig im Hause meines Vaters begraben und meine Spaziergänge auf einfältige Besuche bei Nonnen beschränken wollte, um weiter nichts als meine Schwester zu sehen? Es sey Zeit, aus meiner Kindheit herauszutreten, die man ewig verlängern wolle, und ich solle mich nunmehr beeilen, in die Welt einzutreten, wo ich mit meinem Gesichte und meinem Geiste des günstigsten Empfanges sicher seyn dürfe. Hören Sie einmat, fügte er hinzu, ich will Sie morgen auf einen allerliebsten Ball führen, den ich regelmäßig viermal in der Woche besuche; dort werden Sie gute Gesellschaft finden. — Ich schwankte noch. Er ist tugendsam, wie ein Mädchen, fuhr der Graf fort; he, fürchten Sie etwa Gefahr für Ihre Ehre? Maskiren Sie sich als Dame; unter Klei-

bern, die Jedermann respektirt, werden Sie vollkommen sicher seyn. — Ich begann zu lachen, ohne zu wissen warum. Wahrhaftig, sagte der Graf weiter, das wird Ihnen herrlich anstehen; Sie haben ein zartes, feines Gesichtchen, auf Ihren Wangen ist kaum ein leichter Flaum sichtbar; es muß köstlich werden! Und dann . . . sehen Sie, ich möchte gerne eine gewisse Person quälen . . . Chevalier, maskiren Sie sich als Dame, wir werden einen herrlichen Spaß haben . . . ich sage Ihnen, es gibt etwas Prächtiges.

Die Idee dieser Vermummung gefiel mir. Ich dachte es mir sehr angenehm, Sophie im Aufzug ihres eigenen Geschlechtes zu besuchen. Am folgenden Tage brachte mir ein geschickter Schneider, welchen der Graf von Mosambert beauftragt hatte, einen vollständigen Amazonenanzug, so wie die englischen Damen ihn zu tragen pflegen, wenn sie ausreiten. Ein eleganter Friseur brachte meine Haare in Ordnung und setzte mir das weiße Kastorbüschchen auf den jungfräulichen Kopf. Ich ging zu meinem Vater hinab; als er mich bemerkte, ging er mit unruhiger Miene auf mich zu, dann aber blieb er plötzlich stehen und sagte lachend: Ich habe wirklich geglaubt, es sey Abelaide! — Ich bemerkte ihm, daß er mir sehr schmeichle. — Nein, ich habe Sie für Abelaide gehalten und ich dachte schon darüber nach, warum sie wohl ohne meine Erlaubniß ihr Kloster verlassen haben möge, um in diesem wunderlichen Aufzug hieher zu kommen. Im Uebrigen brauchen Sie auf diesen kleinen Vortheil gar nicht Holz zu sehn; ein hübsches Gesicht ist bei einem Mann der geringste aller Vorzüge. — Hr. du Portail war da: Sie scherzen, Baron! rief er, wissen Sie nicht . . . — Mein Vater sah ihn an; er schwieg.

Mein Vater äußerte zuerst den Wunsch, ins Kloster zu gehen und führte mich hin. Adelaïde erkannte mich erst, nachdem sie mich einige Augenblicke genau gemustert hatte. Der Baron, welchem die außerordentliche Aehnlichkeit zwischen meiner Schwester und mir sehr viel Freude machte, überhäufte uns mit Liebeskosen und küßte uns um einander. Inzwischen bereute Adelaïde, daß sie allein ins Sprachzimmer gekommen war. Ach wie bedaure ichs, sagte sie, daß ich meine gute Freundin nicht mitgebracht habe! Wie hätten wir uns an ihrer Ueberraschung erfreuen können! Liebster Papa! würden Sie mir nicht erlauben, sie zu holen? — Der Baron gab seine Einwilligung. Als Adelaïde zurückkam, sagte sie zu Sophie: Liebe Freundin, umarmen Sie meine Schwester. — Sophie sah mich verblüfft an und blieb verduzt stehen. Umarmen Sie doch das Fräulein, sagte die alte Gouvernante, die von der Metamorphose nichts ahnte. — Mein Fräulein, umarmen Sie doch meine Tochter, fügte der Baron hinzu, welchen die Scene ergötzte. Sophie erröthete und nahte zitternd heran; mein Herz pochte; ich weiß nicht, welcher geheime Instinkt uns leitete, ich weiß nicht, mit welcher Gewandtheit wir vor den theilhaftigen Zeugen, die uns beobachteten, unser Glück geheim hielten; sie glaubten, daß bei dieser wonnevollen Umarmung bloß unsere Wangen sich berührt hätten... Aber meine Lippen hatten Sophiens Lippen gepreßt!... Leser, denen die Natur ein fühlendes Herz gegeben, und die Ihr zuweilen mit der Geliebten von Saint-Preux *) gerührt waret, denkt Euch, welches

*) In der neuen Felse.

Vergnügen wir genossen . . . es war auch der erste Diebstahl.

Als wir ins Hotel zurückkamen, trafen wir Herrn von Rosambert, der mich erwartete. Der Baron erfuhr bald, um was es sich handelte, und erlaubte mir leichter, als ich geglaubt hätte, die ganze Nacht auf dem Ball zuzubringen. Sein Wagen brachte uns hin. Ich werde Sie, sagte der Graf zu mir, einer jungen Dame vorstellen, die große Stücke auf mich hält; — schon zwei volle Monate habe ich ihr ewige Liebe geschworen, und seit länger als sechs Wochen gebe ich ihr Beweise davon. — Diese Sprache war mir ganz räthselhaft, aber ich begann bereits mich meiner Unwissenheit zu schämen; ich nahm ein feines Lächeln an, um Rosambert glauben zu machen, daß ich ihn verstanden habe. Wie will ich sie quälen! fuhr er fort; thun Sie sehr verliebt gegen mich, Sie werden sehen, was sie für ein Gesicht macht. Ganz besonders aber sagen Sie ihr ja nicht, daß Sie kein Mädchen sind . . . o wir wollen sie auf die Folter spannen!

Sobald wir unter der Gesellschaft erschienen, hielten sich alle Blicke auf mich; das machte mich verwirrt; ich fühlte, daß ich roth wurde, und verlor alle Fassung. Im Anfange dachte ich, es sey etwas an meinem Anzug mangelhaft, oder meine Verkleidung habe mich verrathen; bald jedoch konnte ich aus der allgemeinen Aufmerksamkeit, welche die Herren mir schenkten, und aus der eben so großen Unzufriedenheit unter den Damen erfahren, daß an meiner Verkleidung kein Fehler war. Die eine warf mir einen höhniischen Blick zu, eine andere musterte mich mit schmolzendem Gesichte, man setzte die Fächer in Bewegung, man flüsterte leise, man lächelte boshaft; ich sah, daß

mir der Empfang zu Theil wurde, womit man in einem zahlreichen Circle eine allzu hübsche Nebenbuhlerin beehrt, die man zum ersten Mal da steht.

Eine sehr schöne Dame trat ein; es war die Geliebte des Grafen. Er stellte ihr seine Verwandte vor, die, wie er sagte, aus dem Kloster komme. Die Dame — sie nannte sich Marquise von B. — kam mir äußerst verbindlich entgegen; ich nahm Platz neben ihr und die jungen Leute schlossen einen Halbkreis um uns. Der Graf, dem es Freude machte, die Eifersucht seiner Geliebten zu erregen, bevorzugte mich geffentlich auf das Augenfälligste. Die Marquise ärgerte sich sichtlich über seine Koketterie, aber um ihn dafür zu strafen, ließ sie sich ihren Groll nicht anmerken, sondern verdoppelte ihre Freundlichkeit und Zuvorkommenheit gegen mich. Mein Fräulein! fragte sie, wie gefallen Sie sich im Kloster? — Es würde mir wohl gefallen, Madame, wenn es dort viele Personen gäbe, die Ihnen gleichen. — Die Marquise gab mir durch ein Lächeln zu erkennen, wie sehr dieses Compliment ihr schmeichle; sie richtete mehrere Fragen an mich, schien über meine Antworten entzückt, überhäufte mich mit jenen kleinen Liebkosungen, welche die Damen unter einander verschwenken, sagte zu Rosambert, er dürfe es für ein großes Glück halten, eine solche Verwandte zu besitzen, und gab mir zuletzt einen zärtlichen Kuß, den ich höflich zurückgab.

Das war es nicht, was Rosambert wollte, und so hatte er die Sache nicht gemeint. Aergerlich über die Lebhaftigkeit der Marquise und noch mehr über die Treuherzigkeit, womit ich ihre Liebkosungen entgegennahm, neigte er sich an ihr Ohr und entdeckte ihr das Geheimniß meiner Verkleidung. Ei, das machen Sie

mir nicht weiß, rief die Marquise, nachdem sie mich einige Augenblicke betrachtet hatte; der Graf versicherte, er habe die Wahrheit gesagt. Sie sah mich von Neuem an . . . Welcher Wahnsinn! es ist gar nicht möglich. — Der Graf erneuerte seine Versicherung. Was fällt Ihnen ein? fuhr die Marquise etwas leiser fort, wissen Sie, was er sagt? Er behauptet, Sie sehen ein verkleideter junger Mann. — Ich antwortete schüchtern und ganz leise, das sey wahr. Die Marquise warf mir einen zärtlichen Blick zu, drückte mir sanft die Hand, stellte sich aber, als habe sie mich falsch verstanden, und sagte ziemlich laut: Ich wußte es wohl, es hat auch nicht die mindeste Wahrscheinlichkeit. — Sodann wandte sie sich an den Grafen: He, mein Herr! wie soll ich diesen Scherz aufnehmen? — Wie! versetzte dieser ganz verwundert, das Fräulein behauptet . . . — Ob sie es behauptet! brauchen Sie doch nur Ihre Augen! Ein so liebenswürdiges Kind! eine so hübsche Person! — Wie! wiederholte der Graf . . . — He, mein Herr! machen Sie dem Spaß ein Ende, erwiderte die Marquise mit augenscheinlicher Uebellaunigkeit, entweder halten Sie mich für eine Narrin oder sind Sie ein Narr!

Ich glaubte im Ernste, sie habe mich nicht recht verstanden, und sagte leise zu ihr: Ich bitte um Verzeihung, Madame! ich habe mich vielleicht nicht deutlich genug erklärt: ich bin nicht, was ich scheine: der Graf hat Ihnen die Wahrheit gesagt. — Ich glaube Ihnen eben so wenig als ihm, antwortete sie, indem sie noch leiser sprach als ich und mir die Hand drückte. — Ich versichere Sie, Madame . . . Schweigen Sie, kleiner Schelm! Sie werden mir so wenig etwas weiß machen als er; — und sie umarmte mich von Neuem.

Rosambert, der uns nicht verstanden hatte, war ganz verblüfft. Die Jugend, die uns umgab, schien mit eben so großer Neugierde als Ungeduld das Ende und die Erklärung eines für sie so dunklen Zwiesgesprächs zu erwarten; aber der Graf, der seiner Geliebten zu mißfallen fürchtete, wenn er sich selbst lächerlich machen würde, und überdies hoffte, ich würde dem Qui-proquo bald ein Ende machen, biß sich in die Lippen und wagte kein Wort mehr zu sprechen. Glücklicherweise sah die Marquise die Gräfin von *, ihre Freundin, eintreten: ich weiß nicht, was sie ihr ins Ohr flüsterte, aber die Gräfin hing sich sogleich an Rosambert und ließ ihn nicht mehr los.

Inzwischen hatte der Ball begonnen, und ich figurirte in einem Contretanz. Der Zufall wollte, daß die Gräfin und Rosambert gerade hinter mich zu stehen kamen. Die junge Dame sagte zu ihm: Nein, nein, das alles hilft Ihnen nichts, ich habe mich Ihrer für den ganzen Abend bemächtigt und trete Sie keiner lebendigen Seele ab. Eifersüchtiger als ein Sultan, lasse ich Sie schlechterdings mit Niemand sprechen. Sie werden entweder gar nicht oder Sie werden mit mir tanzen, und wenn es Ihnen mit all' Ihren verbindlichen Redensarten gegen mich Ernst ist, so verbiete ich Ihnen, sowohl zu der Marquise als zu Ihrem Bäschen auch nur ein einziges Wort zu sagen. — Mein Bäschen? fiel der Graf ein, wenn Sie wüßten! . . . — Ich will nichts wissen; ich verlange bloß, daß Sie dableiben. Was meinen Sie? fügte sie leichtfertig hinzu, ich habe vielleicht Pläne auf Sie. Wollen Sie etwa den Grausamen spielen? — Mehr hörte ich nicht, der Contretanz ging zu Ende. Die Marquise hatte mich keine Sekunde aus dem Auge gelaßt.

fen; ich wollte ausrufen und fand einen Platz neben ihr; wir begannen, unterbrachen und begannen zwanzigmal von Neuem eine sehr lebhafteste, häufig durch ihre Liebkosungen unterbrochene Unterhaltung, bei welcher ich wohl einsah, daß ich ihr einen Irrthum lassen müsse, der ihr zu gefallen schien.

Der Graf beobachtete uns unaufhörlich mit sehr sichtbarer Unruhe; die Marquise schien es nicht zu bemerken. Ich habe, sagte sie endlich, nicht im Sinne, die ganze Nacht hier zuzubringen, und auch Ihnen möchte ich rathen, auf Ihre Gesundheit bedacht zu haben. Nehmen Sie einen kleinen Imbiß bei mir ein; es ist schon 12 Uhr vorüber. Der Herr Marquis wird mich bald abholen; wir werden bei mir soupiren und dann werde ich Sie selbst nach Hause zurückbegleiten. Im Uebrigen, fügte sie gleichgültig hinzu, ist Hr. v. B. ein eigenthümlicher Mann. Von Zeit zu Zeit kommen ihn zärtliche Launen gegen mich an; er hat höchst lächerliche Anwandlungen von Eifersucht und trägt Aufmerksamkeiten zur Schau, die ich ihm gerne erlassen würde; was die Treue betrifft, die er mir schwört, so glaube ich so wenig daran, als ich mich darum bekümmere; inzwischen wäre es mir nicht unlieb, sie auf die Probe zu stellen. Er wird Sie sehen und allerliebste finden; Sie werden dann das Märchen von Ihrer Verkleidung nicht mehr vorbringen; es ist ein artiger Scherz, den wir aber jetzt erschöpft haben; wiederholen Sie ihn also nicht vor Hr. v. B., sondern machen Sie ihm vielmehr, wenn Sie mir einen Gefallen thun wollen, einige Avancen. — Ich fragte die Marquise, was man unter Avancen verstehe. Sie lachte herzlich über meine Naivetät, sah mich dann gerührt an und sagte: Hören Sie, Sie sind ein Frauen-

zimmer, das ist klar, folglich sind alle die Liebkosungen, welche ich Ihnen heute Abend gemacht habe, nur Freundlichkeiten; aber wenn Sie wirklich ein verkleideter junger Mann wären, und wenn ich Sie in diesem Glauben so behandelt hätte, so würde man das Avancen nennen, und zwar sehr starke Avancen. — Ich versprach ihr, dem Marquis Avancen zu machen. — Sehr gut; lächeln Sie, wenn er etwas sagt, und sehen Sie ihn auf eine gewisse Art an; aber lassen Sie sich nicht beugehen, ihm die Hand zu drücken, wie ich Sie Ihnen drücke, und ihn so zu umarmen, wie ich Sie umarme; das wäre weder schicklich, noch wahrscheinlich.

So weit waren wir gekommen, als der Marquis eintrat. Er schien noch jung zu seyn: er war ziemlich hübsch, aber sehr klein und seine Manieren paßten zu seiner Gestalt. Sein Gesicht hatte etwas Seltsames, aber es war eine solche Heiterkeit, die uns veranlaßt, auf Kosten desjenigen zu lachen, der sie einflößt. Hier ist Fräulein du Portail, sagte die Marquise zu ihm (ich hatte mir nämlich diesen Namen gegeben); sie ist eine junge Verwandte des Grafen; Sie werden mir Dank wissen, daß ich Ihnen zu dieser Bekanntschaft ver helfe; sie will die Güte haben, mit uns zu soupiren. — Der Marquis fand, daß ich eine glückliche Physiognomie habe, und verschwendete lächerliche Lobsprüche an mich; ich dankte ihm dafür mit übertriebenen Complimenten. Ich bin sehr erfreut, sagte er mit einer wichtigen Miene, die sein seyn sollte, zu mir, daß Sie mir die Ehre erweisen, bei mir zu soupiren; Sie sind hübsch, mein Fräulein! sehr hübsch! und was ich Ihnen da sage, ist gewiß, denn ich verstehe mich auf Physiognomien. — Ich antwortete mit

dem freundlichsten Lächeln: Mein liebes Kind, sagte von der andern Seite die Marquise zu mir, ich habe Sie in Pflicht genommen und Sie sind zu höflich, um mich zur Lügnerin zu machen. Im Uebrigen werde ich Sie vom Marquis befreien, sobald er Ihnen langweilig wird. — Sie drückte mir die Hand, der Marquis sah es. O wie gerne, sagte er, möchte ich eine von diesen allerliebsten Händen in der meinigen halten! — Ich warf ihm einen mörderischen Blick zu. Kommen Sie, meine Damen! kommen Sie! rief er mit heiterer Eroberermiene und ging hinaus, um seine Leute zu rufen.

Der Graf, der es hörte, kam zu uns, obgleich die Gräfin sich alle erdenkliche Mühe gab, ihn zurückzuhalten. Er sagte in ernsthaft ironischem Tone zu mir: Mein Herr! Sie befinden sich ohne Zweifel sehr wohl unter Ihren galanten Kleidern; offenbar haben Sie nicht im Sinne, die Marquise zu enttäuschen. — Ich antwortete in demselben Tone, aber mit leiser Stimme: Mein lieber Better! wollten Sie denn Ihr eignes Werk sobald zerstören? — Er wandte sich an die Marquise: Madame, ich glaube mich allen Ernstes verpflichtet, Ihnen noch einmal zu erklären, daß es nicht Fräulein du Portail ist, welche die Ehre haben wird, bei Ihnen zu soupiren, sondern der Chevalier von Faublas, mein sehr junger und sehr treuer Freund. — Und ich, mein Herr, gab man ihm zur Antwort, ich erkläre Ihnen, daß Sie allzustark auf meine Geduld oder meine Leichtgläubigkeit gerechnet haben. Haben Sie die Güte, diesem unartigen Scherz ein Ende zu machen, oder entschließen Sie sich, mich nie wieder zu sehen. — Ich fühle den Muth in mir, mich zu Weidern zu entschließen; es sollte mir unend-

lich leid thun, Ihre Vergnügungen durch meine Indiskretionen zu stören, oder durch meine Zubringlichkeiten zu geniren.

Im selben Augenblick kam der Marquis zurück; er klopfte Rosambert auf die Schulter, hielt ihn beim Arme fest und sagte: Wie! Du soupirst nicht mit uns? Du lässest uns Deine Base allein? Weißt du auch, daß Sie sehr hübsch ist, Deine Base? Weißt du, daß ihre Physiognomie viel verspricht? Dann fügte er mit gedämpfter Stimme hinzu: Aber unter uns gesagt, ich glaube, die kleine Person hat viel Feuer. — O ja, sie ist sehr hübsch und sehr feurig, versetzte der Graf mit einem bitteren Lächeln; sie gleicht vielen Andern; und dann fügte er, als hätte er das bevorstehende Loos des guten Ehmanns geahnt, hinzu: Ich wünsche Ihnen gute Nacht. — Et was fällt Dir ein? versetzte der Marquis; soll ich Deine Base bei mir behalten: Höre doch — wenn sie das wollte! — Ich wünsche Ihnen gute Nacht, wiederholte der Graf und ging lachend weiter. Die Marquise behauptete, Herr von Rosambert sey ein Narr geworden; ich fand ihn sehr unartig. — Ganz und gar nicht, er liebt Sie bis zum Wahnsinn, sagte der Marquis vertraulich zu mir; er hat gesehen, daß ich Ihnen den Hof mache, er ist eifersüchtig.

In fünf Minuten waren wir im Hotel des Marquis; man servirte sogleich. Ich wurde zwischen die Marquise und ihren galanten Gemahl gesetzt, der mir unaufhörlich Dinge sagte, die er für allerliebste hielt. Da ich im Anfang allzusehr beschäftigt war, den vollkommen männlichen Appetit zu befriedigen, welchen der Tanz mir gemacht hatte, so antwortete ich bloß mit der Augensprache. Sobald jedoch mein Hunger

etwas beschwichtigt war, schenkte ich all' den Dummheiten, womit er mich zu regallren liebte, meinen ungetheilten Beifall, und seine schlechten Bonmots trugen ihm tausend Complimente ein, worüber er entzückt war. Die Marquise, die mich immer mit der größten Theilnahme beobachtet hatte, und deren Blicke sich sichtlich belebten, bemächtigte sich einer meiner Hände. Neugierig zu sehen, wie weit die Macht meiner trügerischen Reize sich erstrecken würde, überließ ich die andere dem Marquis. Er ergriff sie mit unaussprechlichem Entzücken. Die Marquise war in tiefe Betrachtungen versunken und schien auf irgend einen wichtigen Plan zu sinnern; ich sah sie abwechselnd erröthen und zittern; ohne ein einziges Wort zu sagen, drückte sie leicht meine rechte Hand, die in der ihrigen lag. Meine linke befand sich in einer weniger milden Gefangenschaft. Der Marquis drückte sie so, daß ich hätte schreien mögen. Entzückt über seinen guten Erfolg, ganz stolz auf sein Glück, höchst verwundert über die Geschicklichkeit, womit er seine Frau vor ihren eignen Augen täuschte, stieß er von Zeit zu Zeit lange Seufzer aus, wovon mir die Ohren fausten, und dann lachte er wieder laut auf, so daß der Plafond wiederhallte; zuletzt, da er sich zu verrathen fürchtete, und um das schallende Gelächter zu ersticken, welches die Marquise hätte bemerken müssen, vielleicht auch in der Meinung, mir eine Artigkeit zu erweisen, biß er mich in die Finger.

Die schöne Marquise erwachte endlich aus ihrer Träumerei, und zu mir zu sagen: Fräulein du Portail, es ist spät; Sie hätten die ganze Nacht auf dem Ball bleiben sollen; man erwartet Sie zu Hause nicht vor 8 oder 9 Uhr Morgens; bleiben Sie bei mir;

jeder andern würde ich ein Gastzimmer anweisen; Sie können über mein eigenes verfügen. Ich muß, fügte sie in kosenndem Tone hinzu, heute Mutterstelle an Ihnen vertreten. Ich will nicht, daß meine Tochter ein anderes Schlafzimmer habe als das meinige. Ich werde für Sie ein Bett neben dem meinigen bereiten lassen. — Und warum dann ein besonderes Bett? fiel der Marquis ein: Man liegt in dem Ihrigen sehr gut zu Zwei; wenn ich Sie da besuche, habe ich Sie ja schon genirt? Ich schlafe ganz fest und Sie auch. — Zu guter Letzt versetzte er mir in seiner Verliebtheit einen derben Stoß ans Knie, so daß mir die Haut davon wund wurde. Ich beantwortete dieß sogleich auf gleiche Weise, und zwar so kräftig, daß er laut aufschrie. Die Marquise erhob sich mit unruhiger Miene: Es ist nichts, sagte er, ich habe mich mit meinem Bein an den Tisch gestoßen. — Ich konnte das Lachen nicht mehr halten, die Marquise lachte, ebenfalls, und zuletzt lachte auch ihr theurer Ehegatte, ohne zu wissen warum, noch lauter als wir beide.

Als unsre unmäßige Lustigkeit sich ein wenig gelegt hatte, erneuerte mir die Marquise ihre Anerbietungen. Nehmen Sie die Hälfte des Bettes meiner Frau an, rief der Marquis; nehmen Sie an, ich sage Ihnen, Sie werden ganz gut da seyn; Sie werden sehen, daß Sie gut da sind. Ich werde sogleich zurückkommen; aber nehmen Sie an. — Er verließ uns. Madame, sagte ich zur Marquise, Ihre Einladung ist ebenso ehrenvoll als schmeichelhaft für mich; aber gilt sie dem Fräulein du Portail oder dem Herrn von Faublas? — Schon wieder dieser schlechte Spaß des Grafen, kleine Schelmin! und Sie mögen ihn wiederholen? Habe ich Ihnen nicht gesagt, daß ich es

nicht glaube? — Aber, Madame . . . — Still, still! verfeßt sie, indem sie ihren Finger auf meinen Mund legte; der Marquis wird sogleich zurückkommen, er darf keine solche Dummheiten hören. Das reizende Kind! — sie umarmte mich zärtlich — wie schüchtern und sittsam sie ist! aber auch wie boshaft! Kommen Sie jetzt nur, kleine Schelmin! — Sie reichte mir die Hand, wir gingen in ihr Zimmer.

Es handelte sich darum, mich zu Bette zu bringen. Die Frauen der Marquise wollten mich entkleiden helfen; zitternd ersuchte ich sie, ihre Dienste ihrer Gebieterin zuzuwenden, da ich ihrer entrathen könne. Ja, sagte die Marquise, die alle meine Bewegungen genau beobachtete, genirt sie nicht; es ist eine kindische Ziererei vom Kloster her; laßt sie machen. — Ich schlüpfte schnell hinter die Vorhänge, war aber jetzt in großer Verlegenheit, als ich die, so gänzlich ungewohnten Kleider ablegen sollte. Ich zerriß die Schnüre, ich zog hastig die Nadeln heraus, ich stach mich an der einen Seite, verwundete mich an einer andern; je mehr ich mich beeilte, um so weniger kam ich vorwärts. In dem Augenblick, wo ich meinen letzten Unterrock abgeworfen hatte, ging eine Kammerfrau an mir vorüber. Ich zitterte, sie möchte die Vorhänge öffnen; ich warf mich ins Bett voll Verwunderung über das seltsame Abenteuer, das mich hieher geführt, aber noch immer ohne eine Ahnung davon, daß man beim Zusammenliegen andere Wünsche haben könne, als vor dem Einschlafen noch mit einander zu plaudern. Die Marquise folgte mir bald. Die Stimme ihres Gemahls ließ sich vernehmen: Die Damen werden mir doch erlauben, bei ihrem Schlafengehen zugegen zu seyn. Wie! schon im Bett! — Er wollte

mich küssen; die Marquise wurde ernstlich böse; er verschloß nun selbst die Vorhänge, wünschte uns dasselbe, was der Graf ihm gewünscht hatte, und rief uns noch von der Thüre her zu: Gute Nacht!

Einige Augenblicke herrschte ein tiefes Stillschweigen. Schlafen Sie schon, schönes Kind? sagte dann die Marquise mit zitternder Stimme. — O nein, ich schlafe nicht. — Sie warf sich in meine Arme und drückte mich an ihren Busen. Götter! rief sie mit einer Ueberraschung, die, wenn erheuchelt, wenigstens sehr natürlich gespielt war, ein Mann! — dann fließ sie mich rasch zurück: Wie, mein Herr, ist's möglich? — Madame, ich habe es Ihnen ja gesagt, versetzte ich zitternd. — Sie haben mirs allerdings gesagt, mein Herr; aber wie konnte ich das glauben? Mit dem Sagen war es nicht gethan... Sie hätten nicht bei mir bleiben, oder Sie hätten wenigstens nicht verhindern sollen, daß man ein anderes Bett für Sie aufschlug... — Madame, daran bin ich nicht Schuld, sondern der Herr Marquis. — Ei, so sprechen Sie doch leiser... Mein Herr, Sie hätten nicht bei mir bleiben, Sie hätten gehen sollen. — Nun wohl, Madame, ich will gehen... — Sie hielt mich beim Arme zurück. — Sie wollen gehen! wohin denn, mein Herr? und was thun? meine Frauen wecken! einen Skandal riskiren!... vielleicht allen meinen Leuten zeigen, daß ein Mann mein Bett bestiegen hat! daß man mir diese Schande anthut! — Madame, ich bitte Sie um Verzeihung, aber werden Sie nicht böse; ich will in einem Lehnstuhl übernachten. — Ja, in einem Lehnstuhl! ja... allerdings, das müssen Sie thun!... Doch damit ist nicht geholfen! (Sie hielt mich fortwährend beim Arm zurück.) Er ist so müde!

Und bei dieser Kälte! Er würde einen Katarrh bekommen! Er würde seine Gesundheit zerstören!... Sie hätten allerdings verdient, daß ich Sie so streng behandelte... Doch bleiben Sie jetzt nur; aber Sie müssen mir versprechen, daß Sie sich stütsam betragen wollen. — Vorausgesetzt, daß Sie mir verzeihen, Madame... — Nein, ich verzeihe Ihnen nicht! aber ich habe mehr Aufmerksamkeit für Sie, als Sie für mich haben. Seht, wie seine Hand schon so kalt ist! — und aus Mitleid legte sie dieselbe an ihren schneeweissen Hals. Geleitet von der Natur und von der Liebe, kam diese glückliche Hand ein wenig abwärts; ich wußte nicht, welche Aufregung mein Blut kochen machte. Noch nie ist eine Frau in solche Verlegenheit gekommen, versetzte die Marquise in sanfterem Tone. — Ach! verzeihen Sie mir doch, liebe Mama!... — Ja wohl, liebe Mama! Sie haben schöne Rücksichten für Ihre Mama! Sie kleiner Wüßling, Sie! — Ihre Arme, die mich Anfangs zurückgestoßen hatten, zogen mich jetzt sanft an. Bald waren wir so nahe beieinander, daß unsre Lippen sich begegneten; ich hatte die Kühnheit, einen glühenden Kuß auf die ihrigen zu drücken. Faublas, halten Sie so Ihr Versprechen? sagte sie mit beinahe erloschener Stimme. Ihre Hand verirrte sich; ein verzehrendes Feuer freiste in meinen Adern... — Ach! Madame! verzeihen Sie, ich sterbe! — Ach! mein lieber Faublas... mein Freund!... — Ich blieb unbeweglich liegen. Die Marquise erbarmte sich meiner Ungeschicklichkeit, die ihr nicht mißfallen konnte... Sie kam meiner schüchternen Unerfahrenheit zu Hilfe... Mit ebenso großem Staunen als Vergnügen empfing ich eine wonnenvolle Lektion, die ich mehr als einmal wiederholte.

Wir verbrachten mehrere Stunden in dieser freudenreichen Beschäftigung; ich begann am Busen meiner schönen Lehrerin einzuschlafen, als ich das Geräusch einer Thüre hörte, die sich leise öffnete; man trat ein, man schlich auf den Behen vorwärts: ich befand mich unbewaffnet in einem Hause, das ich nicht kannte; ich konnte mich einer Bewegung des Schrecks nicht erwehren. Die Marquise, welche den wahren Sachverhalt ahnte, sagte ganz leise zu mir, ich solle ihren Platz einnehmen und ihr den meinigen abtreten. Ich gehorchte rasch. Kaum hatte ich mich auf dem Rande des Bettes zusammengebückt, so öffnete man sachte die Vorhänge von der Seite, die ich so eben verlassen hatte. Wer weckt uns so aus dem Schlafe? sagte die Marquise. Man zögerte einige Augenblicke, dann erklärte man sich, ohne die Frage zu beantworten. Was fällt Ihnen ein? fuhr die Marquise fort. Ei wie! mein Herr, Sie wählen Ihre Zeit so schlecht, ohne alle Aufmerksamkeit für mich, ohne Rücksicht für die Unschuld einer jungen Person, die vielleicht nicht schläft oder jedenfalls erwachen könnte! Sie sind nicht bei Troste; ich ersuche Sie, sich zurückzuziehen. — Der Marquis bestand auf seiner Forderung und flammelte seiner Frau komische Entschuldigungen vor. Nein, mein Herr, erklärte sie ihm, ich will nicht, es wird nicht geschehen, ich versichere Sie, daß es nicht geschehen wird; ich bitte Sie dringend, sich zu entfernen. — Sie warf sich aus dem Bette, nahm ihn beim Arme und führte ihn zur Thüre hinaus.

Lachend kam meine schöne Lehrerin zu mir zurück. Finden Sie mein Benehmen nicht sehr edel? sagte sie. Sehen Sie, was ich Ihretwegen ausgeschlagen habe. Ich begriff, daß ich ihr eine Entschädigung schuldete;

ich bot sie feurig an; sie wurde mit Dank angenommen; eine Frau mit fünfundzwanzig Jahren ist so gefällig, wenn sie liebt! die Natur ist so unerschöpflich bei einem Neuling von sechszehn!

Inzwischen hat bei den schwachen Menschenkindern Alles sein Maß und Ziel; ich versank bald in einen tiefen Schlaf. Als ich erwachte, drang trotz der Vorhänge das Tageslicht ins Zimmer: ich dachte an meinen Vater... ach! ich erinnerte mich an meine Sophie! eine Thräne stahl sich aus meinen Augen; die Marquise bemerkte es. Bereits einiger-Verstellung fähig, gab ich meine schmerzliche Aufregung dem Verdruß darüber Schuld, daß ich sie verlassen müsse. Sie umarmte mich zärtlich. Ich sah sie so schön! die Gelegenheit war so dringend! und einige Stunden Schlaf hatten meine Kräfte neubelebt... Die Trunkenheit der Luft verscheuchte die Gewissensbisse der Liebe.

Endlich mußten wir auf unsre Trennung denken. Die Marquise bediente mich als Kammerfrau; sie war so geschickt, daß meine Toilette bald fertig geworden wäre, wenn wir nicht allerlei Zerstreuhelten begangen hätten. Als wir glaubten, es fehle Nichts mehr an meinem Anzug, läutete die Marquise ihren Frauen. Der Marquis wartete schon über eine Stunde, bis es bei seiner Frau endlich Tag wurde. Er becomplimentirte mich wegen meiner Schnelligkeit. Ich bin überzeugt, sagte er, daß Sie eine vortreffliche Nacht gehabt haben, — und ohne mir Zeit zum Antworten zu lassen, fuhr er fort: Und doch steht sie etwas abgemattet aus! die Augen sind trübe! ja das kommt vom Tanzen! da läßt man sich nie wehren, und am andern Tag ist man lendenlahm! ich sage es der Marquise täglich, aber sie gibt Nichts darauf. Kom-

men Sie jetzt, wir müssen diesem reizenden Kinde wieder zu Kräften verhelfen: hernach werden wir sie nach Hause begleiten.

Dieses Wir war sehr geeignet, mich zu beunruhigen. Ich bemerkte dem Marquis, es genüge; wie die Marquise sich diese Mühe nehme; aber er bestand auf seinem Entschlusse. Auch die Marquise suchte ihm diese Idee auszureden; er gab jedoch zur Antwort, Herr du Portail könne es nicht Uebel nehmen, wenn er seine Tochter nach Hause begleite, da ja die Marquise auch dabei sey, und ohnehin sey er neugierig, den glücklichen Vater eines so liebenswürdigen Kindes kennen zu lernen. Alle unsre Bemühungen waren vergebens; wir konnten ihn nicht abhalten, uns zu begleiten.

Ich begann zu fürchten, dieses Abenteuer, das so glücklich begonnen, möchte ein sehr schlimmes Ende nehmen. Ich wußte nichts Besseres zu thun, als daß ich dem Kutscher des Marquis die wahre Adresse des Herrn du Portail angab: Zu Herrn du Portail, beim Arsenal, sagte ich zu ihm. Die Marquise begriff und theilte meine Verlegenheit; noch war mir kein Auskunftsmittel eingefallen, als wir vor dem Hotel meines angeblichen Vaters ankamen.

Er war zu Hause; man sagte ihm, der Marquis und die Marquise von B. bringen ihm seine Tochter zurück. Meine Tochter! rief er mit der lebhaftesten Aufregung, meine Tochter! — und eilte auf uns zu. Ohne ihm zu einem einzigen Worte Zeit zu gönnen, warf ich mich an seinen Hals: Ja, sagte ich zu ihm, Sie sind Wittwer und haben eine Tochter. — Sprechen Sie leiser, versetzte er lebhaft, sprechen Sie leiser; wer hat es Ihnen gesagt? — Ach mein Gott!

verstehen Sie mich nicht? Ich bin Ihre Tochter. Sagen Sie ja vor dem Marquis nicht: Nein. — Herr du Portail war jetzt ruhiger, aber nicht minder verblüfft und schien auf eine Erklärung zu warten. Mein Herr, sagte die Marquise, Fräulein du Portail hat einen Theil der Nacht auf dem Ball und den andern bei mir zugebracht. — Sollte es Ihnen unangenehm seyn, mein Herr, begann jetzt der Marquis, der seine Verblüfftheit bemerkte, daß das Fräulein einen Theil der Nacht in meinem Hause zugebracht hat? Sie hätten Unrecht, denn sie hat im Zimmer von Madame, sogar in ihrem Bette und bei ihr geschlafen; man konnte sie nicht besser versorgen. Sollte es Ihnen unangenehm seyn, daß ich sie bis hieher begleitet habe? Ich gestehe, daß die Damen es nicht wollten; ich allein... — Ich bin Ihnen sehr verbunden, antwortete endlich Herr du Portail, der sich von seiner ersten Ueberraschung vollkommen erholt hatte und überdies durch die Mittheilungen des Marquis genügend ins Klare gesetzt war, ich bin Ihnen sehr verbunden für die Güte, welche Sie für meine Tochter hatten; aber ich muß Ihnen vor ihr erklären — er sah mich an, ich zitterte — daß ich mich sehr darüber verwundere, wie sie in einer solchen Vermummung auf den Ball gehen konnte. — Vermummung, mein Herr? unterbrach ihn die Marquise. — Ja, Madame, in einer Amazone! schickt sich das auch für meine Tochter? oder mußte sie nicht wenigstens zuvor meinen Rath und meine Erlaubniß einholen?

Entzückt über die sinnreiche Wendung, die mein neuer Vater gebraucht hatte, spielte ich die Gedemüthigte. Ach! ich glaubte, der Papa wisse darum, sagte der Marquis; mein Herr, Sie müssen diesen kleinen

Gehler verzeihen. Ihre Fräulein Tochter hat die glücklichste Physiognomie, sage ich Ihnen, und ich verstehe mich darauf! Ihre Fräulein Tochter!... ja sie ist eine allerliebste Person! sie hat alle Welt bezaubert, ganz besonders meine Frau; oh sehen Sie, meine Frau ist ganz verrückt in sie. — Es ist wahr, mein Herr, sagte die Marquise mit bewundernswürdiger Kaltblütigkeit, das Fräulein hat mir all' die Freundschaft eingeflößet, welche sie verdient.

Ich glaubte mich gerettet, als auf einmal mein wirklicher Vater, der Baron v. Faublas, eintrat, der sich bei seinem Freunde niemals anmelden ließ. Ah! ah! sagte er, als er mich bemerkte... Herr du Portail lief mit offenen Armen auf ihn zu: Mein lieber Faublas, Sie sehen hier meine Tochter, welche der Herr Marquis und die Frau Marquise von B. mir zurückbringen! — Ihre Tochter! unterbrach mein Vater. — Ja doch, meine Tochter: Sie erkennen sie nur nicht in dieser lächerlichen Verummung. Mein Fräulein, fügte er zornig hinzu, gehen Sie auf Ihr Zimmer und lassen Sie sich von Niemand mehr in diesem anständigen Aufzug überraschen!

Ich machte, ohne ein Wort zu sagen, ein Compliment gegen Herrn von B., der mich zu beklagen schien, und ein anderes gegen die Marquise, die mich kaum sah; denn der Name meines Vaters hatte sie so betreten gemacht, daß ich fürchtete, sie möchte unpäßlich werden. Ich zog mich in das anstoßende Zimmer zurück und lauschte. Ihre Tochter! wiederholte der Baron noch einmal. — Ja freilich, meine Tochter, die sich hat befallen lassen, in einer solchen Verummung auf den Ball zu gehen. Der Herr Marquis wird Ihnen das Uebrige erzählen. Und wirklich

wiederholte der Herr Marquis meinem Vater Alles, was er zu Herrn du Portail gesagt hatte; er versicherte ihn, daß ich im Zimmer seiner Frau, in ihrem eigenen Bette, bei ihr geschlafen habe. — Sie darf sich glücklich schätzen, versetzte mein Vater, die Marquise ansehend ... sie darf sich sehr glücklich schätzen, wiederholte er, daß ein solcher Leichtsinns keine unangenehmen Folgen gehabt hat. — He! was ist denn dieser große Leichtsinns, welchen das liebe Kind begangen hat? erwiderte die Marquise, die ich ganz außer Fassung gesehen, deren Kräfte aber sich schnell wieder gesammelt hatten. — Nun! daß sie in dieser Amazone ausgegangen ist! — Ei, fiel der Marquis ein, das ist doch wahrlich eine Kleinigkeit! Und Sie, mein Herr, fuhr er in übellaunigem Tone gegen meinen Vater fort, erlauben Sie mir Ihnen zu sagen, daß Sie, statt sich über das junge Fräulein Bemerkungen zu erlauben, die ihr schaden könnten, weit besser thäten, wenn Sie Ihre Bitten mit den unsrigen vereinigten, damit ihr Vater ihr verzeihe. — Madame, sagte Herr du Portail zur Marquise, ich verzeihe ihr; Thretwegen, fuhr er gegen den Marquis fort, aber unter der Bedingung, daß sie nicht wieder hingehe. — In einer Amazone, meinetwegen, antwortete dieser; aber ich hoffe, daß Sie das Fräulein in ihren gewöhnlichen Kleidern wieder zu uns schicken werden; es würde uns gar zu leid thun, dieses reizende Kind nicht mehr zu sehen. — Ganz gewiß, sagte die Marquise sich erhebend, und wenn ihr Herr Vater uns einen wahren Dienst erweisen will, so wird er sie begleiten. — Herr du Portail führte die Marquise an ihren Wagen zurück und verschwendete

an sie all' die Dankfagungen, die man in seiner Rolle von ihm erwarten könnte.

Bei ihrer Abfahrt wurde es mir wieder wohl ums Herz. Ein sehr seltsames Abenteuer! sagte Herr du Portail, als er zurückkam. — Sehr seltsam! antwortete mein Vater; die Marquise ist eine sehr schöne Frau, der kleine Schlingel hat viel Glück! — Wissen Sie auch, versetzte sein Freund, daß er beinahe hinter mein Geheimniß gekommen ist? Als man mir meine Tochter anmeldete, glaubte ich, sie würde mir wirklich wiedergegeben, und da entschlüpften mir einige Worte, die mich verriethen. — Nun, da ist der Fehler nicht groß; Faublas ist vernünftiger, als man in seinem Alter zu seyn pflegt; um wirklich außerordentlich voran zu seyn, fehlte ihm nur einige Aufklärung, die er ohne Zweifel heute Nacht empfangen hat; er besitzt eine edle Seele und ein vortreffliches Herz; ein Geheimniß, das man erräth, verpflichtet uns, wie Sie wissen, nicht; aber ein rechtschaffener Mann würde sich entehrt glauben, wenn er ein solches verriethe, das ein Freund ihm anvertraut hat; theilen Sie das Ihrige meinem Sohne mit! Nur keine Halbsagereien! Ich bürge für seine Discretion. — Aber Geheimnisse von dieser Wichtigkeit!... er ist noch so jung!... — So jung! mein Freund, ein Edelmann ist nie zu jung, wenn es sich von Ehre handelt. Sollte mein Sohn wegen seiner zarten Jugend eine der heiligsten Pflichten des denkenden Mannes nicht kennen? Sollte ein Kind, das ich erzogen habe, der Erfahrung seines Vaters bedürfen, um nicht eine Niederträchtigkeit zu begehen?... — Mein Freund, ich lasse mich von Ihren Gründen überzeugen. — Mein lieber du Portail, glauben Sie, daß Sie es nie bereuen wer-

den. Ueberdies hoffe ich, daß diese beinahe nothwendig gewordene Mittheilung nicht ganz nutzlos seyn wird. Sie wissen, daß ich einige Opfer gebracht habe, um meinem Sohn eine seiner Geburt angemessene und den Hoffnungen, die er in mir erweckt, entsprechende Erziehung zu geben. Wenn er noch ein Jahr in Paris bleibt, um sich in seinen Studien zu vervollkommen, so wird das, glaube ich, genügen; dann wird er reisen, und es sollte mir nicht leid thun, wenn er ein Paar Monate in Polen verweilt. — Baron, unterbrach Herr du Portail, die Wendung, deren sich Ihre Freundschaft bedient, macht Ihrem Geist und Ihrem Herzen gleich viel Ehre; ich fühle, welche Erkenntlichkeit ich Ihnen für Ihren Vorschlag schulde, und ich gestehe, daß er mir sehr angenehm ist. — Sie würden dann, fuhr der Baron fort, faublas einen Brief an den getreuen Diener mitgeben, den Sie noch in diesem Lande haben; Boleslaw und mein Sohn werden nur Forschungen anstellen. Mein lieber Lorzinski, verzweifeln Sie noch nicht an Ihrem Glück; wenn Ihre Tochter noch lebt, so ist es nicht unmöglich, daß sie Ihnen wiedergeschenkt wird. Wenn der König von Polen... — Mein Vater sprach leiser und zog seinen Freund an das andere Ende des Zimmers: dort plauderten sie über eine halbe Stunde; hierauf näherten sich Beide der Thüre, an welcher ich stand, und nun hörte ich den Baron sagen: Ich will ihn nicht über die Einzelheiten seines Abenteuers ausfragen; wahrscheinlich sind sie lustig genug; ich würde sie nicht mit dem gebührenden Ernst anhören können. Ohne Zweifel wird er Ihnen seine Geschichte umständlich erzählen; dann können Sie mir's wieder sagen. Im Uebrigen glaube ich, daß wir so eben einen

recht einfältigen Ehemann vor uns gehabt haben. — Er ist nicht der einzige, mein Freund, antwortete Herr du Portail. — Weiß wohl, versetzte der Baron; aber man muß es nicht sagen.

Ich hörte sie an meine Thüre kommen und warf mich schnell in einen Lehnstuhl. Beim Hereintreten sagte der Baron zu mir: Mein Wagen ist da, fahren Sie mit mir ins Hotel zurück, ruhen Sie aus, und, für die Zukunft verbiete ich Ihnen, in diesem Kleid auszugehen. — Mein Freund, redete Herr du Portail mich an, dieser Tage wollen wir einmal unter vier Augen mit einander diniren; Sie wissen bereits einen Theil meines Geheimnisses, ich werde Ihnen dann das Ganze mittheilen; aber ich rechne vor allen Dingen auf Ihre Verschwiegenheit; bedenken Sie überdies, daß ich Ihnen einen Dienst erwiesen habe. — Ich versicherte ihn, daß ich das nicht vergessen werde, und daß er ruhig seyn könne. Sobald ich nach Hause kam, warf ich mich auf mein Bett und versank in einen tiefen Schlaf.

Es war sehr spät, als ich erwachte. Herr Person und ich gingen ins Kloster; mit welcher angenehmen Erregung sah ich meine Sophie wieder! Ihre sittsame Haltung, ihre naive Unschuld, der schüchterne und doch lösende Empfang, den sie mir angedeihen ließ, eine gewisse Verlegenheit, welche sie in Folge der Erinnerung an den gestrigen Kuß noch immer nicht loswerden konnte, Alles an ihr flößte Liebe ein, aber eine zärtliche und ehrerbietige Liebe. Gleichwohl verfolgte mich das Bild der Reize der Marquise bis ins Sprachzimmer; aber welche köstliche Vortheile hatte ihre junge Rivalin vor ihr voraus! Es ist wahr, die Vergnügungen der letzten Nacht stellten sich lebhaft vor meine

erhobte Einbildungskraft; aber wie unendlich zog ich ihnen den wonnevollen Augenblick vor, wo ich auf Sophiens Lippen eine neue Seele gefunden hatte! Die Marquise herrschte über meine betäubten Sinne: mein Herz betete Sophie an.

Am folgenden Tage erinnerte ich mich, daß die Marquise mich bei sich erwartete; ich erinnerte mich auch, daß der Baron zu mir gesagt hatte: Ich verbiete Ihnen, in diesem Kleid auszugehen. Ueberdies wie konnte ich bei der Marquise erscheinen, ohne wenigstens von einer Kammerfrau begleitet zu seyn? An den Grafen durfte ich nicht denken, denn ohne Zweifel fühlte er sich nicht versucht, mich zu begleiten, und mußte nicht der Marquis es auffallend finden, wenn eine junge Dame ganz allein ausging? Voll Ungeduld, meine schöne Lehrerin wiederzusehen, aber zurückgehalten durch die Besorgniß, meinem Vater zu mißfallen, wußte ich nicht, wozu ich mich entschließen sollte. Jasmin meldete mir, eine Frau von gestandenem Alter, geschickt von Mamsell Justine, verlange mich zu sprechen. — Ich weiß nicht, wer diese Mamsell Justine ist, aber sie soll hereinkommen. — Mamsell Justine, sagte die Frau zu mir, hat mich beauftragt, Ihnen ihren Respekt zu vermelden und Ihnen dieses Paket, sowie diesen Brief zu übergeben. — Ehe ich das Paket öffnete, nahm ich den Brief, dessen Adresse ganz einfach lautete: An Fräulein du Portail. Ich öffnete voll Begierde und las:

„Lassen Sie mich Etwas von sich hören, mein liebes Kind; haben Sie eine gute Nacht gehabt? Sie bedurften der Ruhe, Ich fürchte sehr, die Anstrengungen des Balles und die unangenehme Scene, die Ihr Herr Vater Ihnen machte, könnten Ihrer Gesund-

recht einfältigen Ehemann vor uns gehabt haben. — Er ist nicht der einzige, mein Freund, antwortete Herr du Portail. — Weiß wohl, versetzte der Baron; aber man muß es nicht sagen.

Ich hörte sie an meine Thüre kommen und warf mich schnell in einen Lehnstuhl. Beim Hereintreten sagte der Baron zu mir: Mein Wagen ist da, fahren Sie mit mir ins Hotel zurück, ruhen Sie aus, und für die Zukunft verbiete ich Ihnen, in diesem Kleid auszugehen. — Mein Freund, redete Herr du Portail mich an, dieser Tage wollen wir einmal unter vier Augen mit einander diniren; Sie wissen bereits einen Theil meines Geheimnisses, ich werde Ihnen dann das Ganze mittheilen; aber ich rechne vor allen Dingen auf Ihre Verschwiegenheit; bedenken Sie überdies, daß ich Ihnen einen Dienst erwiesen habe. — Ich versicherte ihn, daß ich das nicht vergessen werde, und daß er ruhig seyn könne. Sobald ich nach Hause kam, warf ich mich auf mein Bett und versank in einen tiefen Schlaf.

Es war sehr spät, als ich erwachte. Herr Person und ich gingen ins Kloster; mit welcher angenehmen Erregung sah ich meine Sophie wieder! Ihre sittsame Haltung, ihre naive Unschuld, der schüchterne und doch lösende Empfang, den sie mir angedeihen ließ, eine gewisse Verlegenheit, welche sie in Folge der Erinnerung an den gestrigen Kuß noch immer nicht lösen konnte, Alles an ihr flößte Liebe ein, aber eine zärtliche und ehrerbietige Liebe. Gleichwohl verfolgte mich das Bild der Reize der Marquise bis ins Sprachzimmer; aber welche köstliche Vortheile hatte ihre junge Mivalin vor ihr voraus! Es ist wahr, die Vergnügungen der letzten Nacht stellten sich lebhaft vor meine

erhielte Einbildungskraft; aber wie unendlich zog ich ihnen den wonnevollen Augenblick vor, wo ich auf Sophiens Lippen eine neue Seele gefunden hatte! Die Marquise herrschte über meine betäubten Sinne: mein Herz betete Sophie an.

Am folgenden Tage erinnerte ich mich, daß die Marquise mich bei sich erwartete; ich erinnerte mich auch, daß der Baron zu mir gesagt hatte: Ich verbiete Ihnen, in diesem Kleid auszugehen. Ueberdies wie konnte ich bei der Marquise erscheinen, ohne wenigstens von einer Kammerfrau begleitet zu seyn? An den Grafen durfte ich nicht denken, denn ohne Zweifel fühlte er sich nicht versucht, mich zu begleiten, und mußte nicht der Marquis es auffallend finden, wenn eine junge Dame ganz allein ausging? Voll Ungeduld, meine schöne Lehrerin wiederzusehen, aber zurückgehalten durch die Besorgniß, meinem Vater zu mißfallen, wußte ich nicht, wozu ich mich entschließen sollte. Jasmin meldete mir, eine Frau von gestandenem Alter, geschickt von Mamsell Justine, verlange mich zu sprechen. — Ich weiß nicht, wer diese Mamsell Justine ist, aber sie soll hereinkommen. — Mamsell Justine, sagte die Frau zu mir, hat mich beauftragt, Ihnen ihren Respekt zu vermelden und Ihnen dieses Paket, sowie diesen Brief zu übergeben. — Ehe ich das Paket öffnete, nahm ich den Brief, dessen Adresse ganz einfach lautete: An Fräulein du Portail. Ich öffnete voll Begierde und las:

„Lassen Sie mich Etwas von sich hören, mein liebes Kind; haben Sie eine gute Nacht gehabt? Sie bedurften der Ruhe, Ich fürchte sehr, die Anstrengungen des Balles und die unangenehme Scene, die Ihr Herr Vater Ihnen machte, könnten Ihrer Gesund-

heit geschäpet haben. Es thut mir unendlich leid, daß Sie meinetwegen ausgezankt worden sind; Sie dürfen mir's glauben, diese allzulange Scene hat mir ebenso wehe gethan, wie Ihnen. Der Herr Marquis spricht davon, heute Abend wieder auf den Ball zu gehen; ich befinde mich nicht in der Stimmung, und ich glaube, daß Sie ebenso wenig Lust haben werden, wie ich. Da inzwischen eine Mama gegen ihre Tochter gefällig seyn muß, besonders wenn diese so liebenswürdig ist wie Sie, so werden wir, wenn Sie wollen, auf den Ball gehen. Ich habe nicht vergessen, daß die Amazone Ihnen untersagt ist, und ich habe gedacht, daß Sie vielleicht kein anderes Ballkleid haben, weil dieß kein Klostermöbel ist; deßhalb schicke ich Ihnen eines von den meinigen; wir haben so ziemlich die gleiche Taille, ich glaube, es wird Ihnen gut passen.

„Justine hat mir gesagt, daß Sie einer Kammerfrau bedürfen; die Ueberbringerin meines Briefes ist solib, geschickt und gewandt, Sie können sie in Ihre Dienste nehmen und Ihr alles Vertrauen schenken, ich bürge für sie.

„Ich lade Sie nicht zum Diner ein; ich weiß, daß Hr. du Portail selten ohne seine Tochter dinirt; aber wenn Sie Ihre zärtliche Mama ebenso lieben, wie Sie von ihr geliebt werden, so werden Sie heute Abend so bald als möglich kommen. Der Herr Marquis dinirt nicht zu Hause; kommen Sie bald, mein Kind; ich werde den ganzen Nachmittag allein sehn,“ Sie müssen mir Gesellschaft leisten. Glauben Sie, daß Niemand Sie mehr liebt, als Ihre zärtliche Mama. Die Marquise von B.

„M. Ich bin nicht im Stande, Ihnen all' die Narrheiten zu melden, die ich im Namen des Marquis

Ihnen schreiben soll. Im Uebrigen schelten Sie ihn tüchtig aus, wenn Sie ihn sehen; er wollte heute früh auf eigene Faust zu Hrn. du Portail schiden. Ich habe die größte Mühe von der Welt gehabt, um ihm begreiflich zu machen, daß dieß nicht angehe, und daß es weit schicklicher sey, wenn ich an Sie schreibe.“

Ich war entzückt über diesen Brief. Mein Herr, sagte die verständige Ueberbringerin zu mir, Justine ist die Kammerfrau der Frau Marquise von B., und wenn Sie es wünschen, mein Fräulein, so werde ich heute und morgen die Ihrige seyn. Im Uebrigen, mein Herr oder mein Fräulein, können Sie sich in beiden Eigenschaften gleich gut auf mich verlassen; wenn Ramsell Justine und Madame Dutour sich bei einer Intrigue betheiligen, so verderben sie Nichts daran; darum hat man mich gewählt. — Sehr gut, Madame Dutour, sagte ich zu ihr; ich sehe, daß Sie unterrichtet sind; Sie werden mich bald zu der Marquise begleiten. — Ich bot meiner Duenna einen doppelten Louisd'or, den sie annahm. Nicht als ob man mich nicht bereits gut bezahlt hätte, sagte sie; aber Sie müssen wissen, mein Herr, daß Leute von meiner Profession immer von beiden Seiten empfangen.

Der Baron ging unmittelbar nach dem Diner wie gewöhnlich ins Opernhaus. Mein Friseur war bestellt, ein weißer Federbusch kam an die Stelle des Hütchens. Madame Dutour zog mir das reizende Ballkleid an, das Frau von B. mir schickte und das mir vortreflich paßte; meine Ähnlichkeit mit Adelaide wurde noch schlagender; mein Gouverneur war ganz bewegt und verdoppelte seine Aufmerksamkeiten und Zuvorkommenheiten gegen mich. Ich nahm Handschuhe, einen Fä-

cher, ein großes Bouquet, und eilte zu dem Rendez-vous, das die Marquise mir gegeben hatte.

Ich traf sie in ihrem Boudoir, wollüstig auf einer Ottomane liegend; ein elegantes Negligé schmückte ihre Reize, statt sie zu verdecken. Als sie mich bemerkte, stand sie auf. Wie hübsch sie in diesem Aufzuge ist, dieses Fräulein du Portail! wie gut dieses Kleid ihr läßt! — Und als die Thüre geschlossen war, fuhr sie fort: Wie schön von Ihnen, mein lieber Faublas! Wie freut mich Ihre Pünktlichkeit! Mein Herz sagte mir's doch, daß Sie trotz Ihrer zwei Väter Gelegenheit finden würden, zu mir zu kommen. — Ich antwortete nur mit lebhaften Liebkosungen; ich zwang sie, die Haltung wieder anzunehmen, die sie verlassen hatte, um mich zu empfangen, und schon bewies ich ihr, daß ihre Lektionen nicht vergessen worden, als wir im anstoßenden Zimmer ein Geräusch hörten. Voll Angst, in einer unzweideutigen Stellung überrascht zu werden, erhob ich mich rasch und, Dank meinen sehr bequemen Kleidern, brauchte ich bloß meine Stellung zu verändern, um wieder vollkommen regelrecht dazustehen. Die Marquise verrieth keine Unruhe und legte nur das Allerdringendste zurecht; das Ganze war die Sache eines Augenblicks. Die Thüre öffnete sich; es war der Marquis. Ich dachte mir's doch, mein Herr, sagte sie zu ihm, daß nur Sie allein so unangemeldet bei mir eintreten können; aber ich glaubte, Sie würden wenigstens an dieser Thüre anklopfen, bevor Sie öffneten; das liebe Kind hatte seiner Mama geheime Unruhen anzuvertrauen; einen Augenblick früher, so hätten Sie sie überrascht... Man tritt nicht so bei Damen ein! — Gut! versetzte der Marquis, ich hätte sie überrascht!... Nun habe ich sie aber nicht überrascht;

also hat das Ganze nicht so viel auf sich; überdies bin ich fest überzeugt, daß das liebe Kind mir verzeihen wird; die Kleine ist nachsichtiger als Sie. Das müssen Sie aber doch gestehen, daß ihr Vater vollkommen Recht hat, diese Amazone nicht mehr dulden zu wollen; so wie jetzt, ist sie zum Greffen!

Er begann gegen mich jene plumpen Galanterien wieder, womit er uns das letzte Mal so viel Spaß gemacht hatte; er fand, daß ich mich vollkommen erholt, daß ich strahlende Augen, einen sehr belebten Teint, ja sogar in meiner Physiognomie etwas ganz Außerordentliches habe, das sehr viel Gutes verkünde. Hierauf sagte er zu uns: Schöne Damen, Sie gehen doch heute auf den Ball? — Die Marquise antwortete mit Nein. — Sie treiben Ihr Gespött mit mir; ich bin express zurückgekommen, um Sie hinzuführen. — Ich versichere Sie, daß ich nicht gehen werde. — Ei warum denn nicht? — Heute früh sagten sie doch... — Ich sagte, daß ich vielleicht aus Gefälligkeit für Fräulein du Portail gehen würde; aber sie hat gar keine Lust; sie fürchtet den Grafen Rosambert dort zu treffen, der sich das letzte Mal sehr schlecht benommen hat. — Ich unterbrach die Marquise: In der That, sein Benehmen gegen mich ist unartig genug, daß ich in Zukunft eine Begegnung mit ihm eben so sehr fürchte, als ich früher gern mit ihm zusammen war. — Sie haben Recht, sagte der Marquis zu mir; der Graf ist einer jener düsterhaften Gecken, welche sich einbilden, eine Dame habe nur für sie Augen; man darf diesen Herrlein wohl manchmal zeigen, daß es in der Welt noch Leute gibt, die so viel sind, wie sie... — Ich begriff seine Idee, und um ihm Recht zu geben, warf ich ihm verstoßen ei-

nen ausdrucksvollen Blick zu. — Ja die vielleicht noch Etwas mehr für sich haben, fügte er mit erhöhter Stimme hinzu, indem er sich auf die Behe stellte und zugleich einen Schwung nahm, um eine schwerfällige Pirouette zu machen, die er sehr unglücklich ausführte. Er gerieth mit dem Kopf an die allzu harte Vertäfelung, die ihn zwar vor einem schweren Falle schützte, aber ihm eine breite Quetschung an der Stirne nicht ersparte. Er schämte sich seines Ungeschicks, wollte sich aber Nichts anmerken lassen und suchte seinen Schmerz zu verbeißen. Reizendes Kind, sagte er mit größerer Kaltblütigkeit, aber von Zeit zu Zeit garstige Grimassen schneidend, die ihn verriethen, Sie haben alle Ursache, dem Grafen auszuweichen; aber heute Abend brauchen Sie eine Begegnung mit ihm nicht zu fürchten, es ist Maskenball; die Marquise hat just zwei Domino's, sie kann Ihnen den einen leihen und den andern selbst anziehen; wir gehen auf den Ball, souperen aber dann hier bei uns, und wenn Sie vorgestern nicht gar zu schlecht gelegen haben... — Ach ja! das wäre herrlich! rief ich mit mehr Lebhaftigkeit als Vorsicht; lassen Sie uns auf den Ball gehen! — Mit meinen Domino's, welche der Graf kennt? warf die Marquise ein, welche besonnener war, als ich. — Allerdings mit Ihren Domino's, Madame! Sie müssen diesem Kind das Vergnügen eines Maskenballes verschaffen, sie hat das noch nie gesehen; der Graf wird Sie nicht erkennen, vielleicht kommt er nicht einmal hin. Die Marquise schien zweifelhaft; ich sah sie schwanken zwischen dem Vergnügen, mich für die Nacht zu behalten und der Furcht, sich in Gegenwart des Marquis den Sarkasmen des Grafen auszusetzen. Was mich betrifft, fuhr der bequeme Ehemann in geheim-

nsthvollem Tone fort, so will ich Sie schon hinführen; aber ich habe einige Geschäfte und kann nicht bei Ihnen bleiben, ich werde Sie dort lassen und dann um Mitternacht wieder abholen. — Dieser Grund des Marquis war für die Marquise bestimmender, als alle seine Bitten; sie weigerte sich noch einige Zeit, aber in einem Tone, der mir deutlich genug verkündete, daß man sie drängen müsse, und daß sie bald einwilligen werde.

Inzwischen wurde die Quetschung an der Stirne des Marquis immer augenscheinlicher, und seine Beule wuchs zusehends. Ich fragte ihn mit verwunderter Miene, was er an der Stirne habe; er führte die Hand an dieselbe. Es ist Nichts, sagte er, im Ehestand ist man solchen Zufällen immer ausgesetzt. — Ich erinnerte mich an die Qual, die er mich hatte ausstehen lassen, als meine Hand in der seinigen gelegen, und entschlossen, mich zu rächen, zog ich ein Geldstück aus meiner Börse, hielt es ihm an die Stirne und drückte aus Leibeskräften darauf, um die Beule platt zu machen. Der arme Sünder stemmte sich die Fäuste in die Seiten, knirschte mit den Zähnen, pufete jämmerlich, krümmte und wand sich auf greuliche Arten. Sie hat, sagte er kläglich, sie hat Kraft im Faustgelenke. — Ich verdoppelte meine Anstrengungen; er that zuletzt einen furchtbaren Schrei, entriß sich mir mit Gewalt und wäre rücklings zu Boden gestürzt, wenn ich ihn nicht schnell zurückgehalten hätte. Ah! das Teufelskind! sie hat mir beinahe die Hirnschale aufgedrückt. — Die kleine Schelmin hat es absichtlich gethan, sagte die Marquise, die sich sehr zusammennehmen mußte, um nicht zu lachen. — Glauben Sie das wirklich? Nun, so soll sie zur Strafe einen Kuß be-

kommen. — Als Strafe will ich mir's gefallen lassen. — Ich bot gutwillig meine Wange hin; er glaubte sich den glücklichsten aller Sterblichen und erklärte, um diesen Preis ließe er seinen Muth immer auf die Probe stellen.

Machen wir diesen Narrheiten ein Ende, sagte die Marquise, einen verbrießlichen Ton annehmend, und lassen Sie uns an diesen Ball denken, wenn man ja doch hingehen soll. — Oh Madame wird kühn! antwortete der Marquis; seyen wir vernünftig, sagte er ganz leise zu mir, es läuft ein wenig Eifersucht mitunter. — Dann betrachtete er uns beide mit wohlgefälligen Blicken. Sie lieben einander sehr, fuhr er fort; aber wenn Sie meinetwegen einmal Händel bekommen sollten!... das wäre sehr sonderbar!... — Gehen wir auf den Ball oder gehen wir nicht? fiel die Marquise ein. Sie machte sich an ihre Toilette; man brachte ihr ihre Domino's, aber sie wollte diese nicht, sondern ließ zwei andere holen, die wir lustig anzogen. Sie kennen den meinigen, sagte der Marquis; ich werde ihn anlegen, um Sie abzuholen; ich fürchte nicht, erkannt zu werden, ich! — Er führte uns auf den Ball und versprach Schlag zwölf Uhr zurückzukommen.

Sobald wir uns an der Saalthüre zeigten, umschauerte uns die Menge der Masken; man musterte uns neugierig, man führte uns zum Tanze auf; meine Augen waren Anfangs aufs Angenehmste berührt von der Neuheit des Schauspiels. Die eleganten Aufzüge, die Mannigfaltigkeit der prächtigsten Puffsachen, die Eigenthümlichkeit der grotesken Kostüme, selbst die Hässlichkeit der barocken Vermummungen, die wunderlichen Figuren all' dieser bemalten Pappendeckelfragen, das

grelle Durcheinander der Farben, das verworrene Gesumme von hunderterlei Stimmen, die Menge der Gegenstände, ihre beständige Bewegung, welche das Gemälde unaufhörlich veränderte und belebte, Alles vereinigte sich, um meine Aufmerksamkeit zu überraschen, die aber dennoch bald müde wurde. In Folge des Eintritts einiger neuen Masken wurde der Contretanz unterbrochen, und die Marquise benützte diesen Augenblick, um sich in das Gewühl zu mischen; ich folgte ihr schweigend und war neugierig, die Scene in ihren Einzelheiten zu betrachten. Bald bemerkte ich, daß die handelnden Personen, eine wie die andere, sich viel zu schaffen machten, um Nichts zu thun, und ungeheuer viel plauderten, ohne Etwas zu sagen. Man suchte sich voll Eifer, man beobachtete sich unruhig, man näherte sich vertraulich einander, man verließ sich, ohne zu wissen warum; einen Augenblick darauf gerieth man hohnlachend wieder an einander; der Eine betäubte sich mit dem lärmenden Getöse seiner freischendenden Stimme; der Andere stotterte in näselndem Tone hundert Albernheiten, die er selbst kaum verstand; ein Dritter stammelte ein plummes Bonmot, das er mit einem lächerlichen Geberdenspiel begleitete; ein Vierter machte eine einfältige Frage, auf die man ihm mit einem noch einfältigeren Scherz antwortete. Gleichwohl sah ich auch Leute, die grausam gequält wurden und gewiß sehr theuer das Glück erkaufte hätten; böshaftern Bemerkungen, verfolgungsfüchtigen Blicken zu entgehen. Dann sah ich wieder Andere, die sich sehr langweilten, die gewiß keine andere Absicht hatten, als die Nacht in irgend einer Weise auf dem Balle zuzubringen, und die ohne Zweifel nur blieben, um sich den armseligen Trost zu bewahren, am sol-

genden Tag zu versichern, sie haben sich gestern herrlich amüßirt. Das also ist ein Maskenball? sagte ich zu der Marquise. Weiter ist es Nichts? Ich wundere mich nicht, wenn hier brave Leute von Schurken gequält und gescheelte Menschen von Laffen mystifizirt werden; ich würde wahrlich nicht bleiben, wenn ich nicht bei Ihnen wäre. — Schweigen Sie, antwortete sie mir, wir werden verfolgt und sind vielleicht erkannt; sehen Sie die Maske nicht, die sich an unsere Schritte hängt! Ich fürchte sehr, es möchte der Graf sehn; entfernen wir uns aus der Menge und verlieren Sie ihre Geistesgegenwart nicht.

Es war wirklich Hr. von Rosambert; wir erkannten ihn sehr leicht, denn er nahm sich nicht zweimal die Mühe, seine Stimme zu verstellen, und hatte bloß die Aufmerksamkeit, leise genug zu sprechen, daß nur die Marquise und ich ihn verstehen konnten. Wie befinden sich die Frau Marquise und Ihre schöne Freundin? fragte er uns mit erheuchelter Freundlichkeit. Ich wagte nicht zu antworten. Die Marquise sah sogleich ein, daß alles Verläugnen Nichts helfen würde, und unterzog sich daher ohne lange Umstände einer figlichen Unterhaltung, die sie vielleicht vermöge ihrer Gewandtheit glücklich zu Ende geführt hätte, wenn der Graf weniger gut unterrichtet gewesen wäre. Ah! Sie sind's, Herr Graf! Sie haben mich erkannt! Das wundert mich! Ich glaubte, Sie hätten geschworen, mich nicht mehr zu sehen und nie wieder anzureden. — Es ist wahr, ich hatte es Ihnen versprochen, Madame, und ich weiß, wie sehr diese Zusicherung Sie erfreut hat. — Ich verstehe Sie nicht und Sie verstehen mich falsch; wenn ich Sie nicht sehen wollte, wer hätte mich dann gezwungen, mit Ihnen zu spre-

chen? Warum wäre ich hieher gekommen, um Sie aufzusuchen? — Um mich aufzusuchen, Madame! so ungemein schmeichelhaft dieses Geständniß ist, so bekenne ich doch, daß ich vielleicht die Dummheit gehabt hätte, es für aufrichtig zu halten, wenn nicht dieses liebe Kind hier... Apropos, fiel ihm die Marquise ins Wort, haben Sie die Gräfin nicht mitgebracht?... Sie ist sehr liebenswürdig, die Gräfin!... was sagen Sie dazu? — Ich sage, Madame, daß sie vor allen Dingen sehr freundschaftlich ist... — Die Marquise unterbrach ihn von Neuem und spielte ein wenig die Bornige: Sie ist sehr liebenswürdig, die Gräfin!... Sie hätten sie mitbringen sollen! — Ja, Madame! und Sie hätten ihr offenbar von Neuem das ehrliche Amt anvertraut, daß sie so edelmüthig auf sich genommen, so gefällig versehen hat! — Wie so? habe etwa ich ihr den Auftrag gegeben, Sie den ganzen Abend in Beschlag zu nehmen, Sie zu veranlassen, daß Sie einen garstigen Streit mit mir anfangen, daß Sie mir hundertmal einen langweiligen Scherz wiederholten, kurz, daß Sie mich aufs Aeußerste trieben, so daß ich mich genöthigt sah, Ihnen unangenehme Dinge zu sagen, welche Sie nicht ermangelten, buchstäblich zu nehmen, und die ich bereut haben würde, wenn Sie, wie ich hoffte, gestern gekommen wären und um Verzeihung gebeten hätten. — Um Verzeihung gebeten! und Sie hätten mir wirklich verziehen, Madame? Wahrlich, Sie sind die Großmuth selbst! Aber sehen Sie ruhig, ich werde so große Güte nicht missbrauchen; ich müßte zu sehr fürchten, Sie in große Verlegenheit zu bringen und zugleich meine junge Cousine zu betrüben, die uns so aufmerksam zuhört und so gute Gründe hat, Nichts zu sagen. — He, Herr Graf, versetzte ich

schnell, was könnte ich denn Ihnen sagen? — Nichts,
 gar Nichts, was ich nicht wüßte oder erriethe. — Ich
 gestehe, Herr von Rosambert, daß Sie Etwas wissen,
 was Madame nicht weiß; aber, fügte ich etwas leiser
 hinzu, sehen Sie doch nicht so widerhaarig, die Mar-
 quise hat Ihnen vorgestern nicht glauben wollen; was
 kann es Ihnen verschlagen, wenn Sie ihr nur heute
 noch einen Irrthum lassen, der immerhin pikant ist?
 — Sehr gut! rief er, die Wendung ist nicht unge-
 schickt! Vorgestern noch ein so unerfahrener Neuling
 und heute schon so wohl dressirt! Sie müssen einen
 sehr guten Unterricht genossen haben! — Was sagen
 Sie da, mein Herr? fragte die Marquise etwas pi-
 kirt. — Ich sage, Madame, daß mein Bäschen in
 vierundzwanzig Stunden sehr bedeutende Fortschritte ge-
 macht hat; aber, ich wundere mich nicht darüber, man
 weiß, wie den Mädchen der Verstand kommt. — Sie
 wollen also immer noch nicht zugeben, daß Fräulein
 du Portail ein Fräulein ist? — Ich werde mir's nie
 einfallen lassen, das zu läugnen, Madame; ich sehe
 wohl, wie schmerzlich es für Sie wäre, enttäuscht zu
 werden. Eine gute Freundin zu verlieren und statt
 Ihrer nur einen jungen Verehrer zu finden! Es wäre
 ein gar zu harter Schlag! — Was Sie da sagen,
 ist vollkommen richtig, versetzte die Marquise mit schlecht
 verstellter Ungeduld; aber der Ton, worin Sie es sa-
 gen, ist so eigenthümlich! Erklären Sie sich, mein
 Herr: ist dieses Kind, das Sie mir selbst als Ihre
 Cousine vorgestellt haben — sie sprach sehr leise —
 Fräulein du Portail oder Herr von Faublas? Sie
 nöthigen mich zu einer höchst seltsamen Frage; aber sa-
 gen Sie einmal im Ernste, wie die Sache sich verhält.
 — Wie die Sache sich verhält, Madame! Vorgestern

Konnte ich es noch zu sagen wagen, aber heute ist es an mir zu fragen. — Ich, antwortete die Marquise, ohne ihre Fassung zu verlieren, ich habe durchaus keine Zweifel in der Sache. Ihre Miene, ihre Züge, ihre Haltung, ihre Reden, Alles sagt mir, daß sie Fräulein du Portail ist; und überdies besitze ich Beweise, die ich nicht gesucht habe. — Beweise? — Ja, Herr Graf, Beweise. Sie hat vorgestern bei mir soupirt... — Ich weiß es wohl, Madame, und sie war gestern früh vor zehn Uhr noch bei Ihnen. — Um zehn Uhr, ja; aber dann haben wir sie nach Hause begleitet. — Nach Hause? in's Faubourg Saint-Germain! — Nein, auf den Arsenalplatz, und ihr Herr Vater... — Ihr Vater! der Baron von Faublas? — Nicht doch, Herr du Portail. Herr du Portail hat uns, dem Marquis und mir, sehr gedankt, daß wir ihm seine Tochter zurückbrachten! — Der Marquis und Sie, Madame? — Ei wie, der Marquis hat Sie zu Herrn du Portail begleitet? — Ja, mein Herr; was ist daran so verwunderlich? — Und Herr du Portail hat dem Marquis gedankt? — Ja, mein Herr.

Hier brach der Graf in ein Gelächter aus. Ah! der gute Eheherr! rief er ganz laut; das Abenteuer ist vortrefflich! ah! der prächtige Kerl von einem Ehemann! Und er schickte sich an, uns zu verlassen. Ich glaubte in der Marquise und meinem eigenen Interesse seiner unmäßigen Lustigkeit einen Zügel anlegen zu müssen. Mein Herr, sagte ich leise zu ihm, könnte man nicht eine ernsthaftere Erklärung mit Ihnen haben? — Er sah mich lachend an. Heute Abend noch eine ernsthafte Erklärung zwischen uns, meine liebe Cousine? (Er hob meine Maske ein wenig in die Höhe.) Nein, Sie sind viel zu hübsch! ich lasse Sie

lieben und gefallen; im Uebrigen ist es nicht mehr als billig, daß ich heute meine Vortheile benütze; die Erklärung kann morgen stattfinden, wenn Sie durchaus wollen. — Also morgen, mein Herr; um wie viel Uhr und wo? — Die Stunde kann ich Ihnen nicht bestimmen; das hängt von den Umständen ab. Werden Sie nicht bei der Marquise soupiren? Morgen wird es vielleicht Mittag, bis der sehr bequeme Marquis Sie zu dem sehr gefälligen Herrn du Portail zurückbegleiten wird; Sie werden vermuthlich müde sehn; ich will einen solchen Vortheil nicht missbrauchen; man muß Ihnen Zeit lassen auszuruben; ich werde am Abend bei Ihnen vorüberkommen. Ich sage noch nicht Adieu; ich werde das Vergnügen haben, Sie noch einmal zu sehen, bevor die Schäferstunde für Sie schlägt. — Er grüßte uns und verließ den Saal.

Die Marquise war sehr froh, daß er gegangen war. Er hat uns sehr zugesetzt, sagte sie; aber wir hätten uns nicht besser vertheidigen können. Ich bemerkte ihr, der Graf habe die Aufmerksamkeit gehabt, bei jedem empfindlichen Stichwort seine Stimme zu dämpfen; er scheine uns bloß sehr quälen, nicht aber bis zu einem gewissen Punkt compromittiren zu wollen. — Ich traue nicht ganz, antwortete sie; er weiß, daß Sie die Nacht bei mir zugebracht haben, er ist pifirt; seine Erklärung, daß er wieder kommen werde, verkündet nichts Gutes; ohne Zweifel führt er einen noch heftigeren Angriff im Schilde. Lassen Sie uns gehen, und weder ihn noch den Marquis erwarten.

Wir wollten uns eben aufmachen, als zwei Masken uns den Weg vertraten. Die eine von ihnen sagte zur Marquise: Ich kenne dich, schöne Maske.

— Guten Abend, Herr von Faublas, sagte die andere zu mir. Ich gab keine Antwort. Guten Abend, Herr von Faublas! wiederholte sie. — Ich sah ein, daß ich meine Kräfte sammeln und Kühnheit zeigen mußte: Du besitzest wenig Divinationsgabe, schöne Maske; du täuschest dich in Namen und Geschlecht. — Drum sind beide sehr ungewiß. — Du wirst verrückt, schöne Maske. — Ganz und gar nicht: die Einen taufen dich Faublas und behaupten, du sehest ein schöner Junge; die Andern nennen dich du Portail und schwören, du sehest ein sehr hübsches Mädchen. — Du Portail oder Faublas, erwiderte ich sehr bestürzt, was liegt dir daran? — Wir müssen unterscheiden, schöne Maske. Wenn Sie ein hübsches Fräulein sind, so liegt mir daran; wenn du ein schöner Junge bist, so liegt der hübschen Dame hier — auf die Marquise zeigend — daran. — Ich wußte mir nicht mehr zu helfen. Die Maske fuhr fort: Antworten Sie mir, Fräulein du Portail; sprich doch, Herr von Faublas. — Entschließe dich, mir den einen oder andern Namen zu geben, schöne Maske. — Ah! wenn ich bloß mein persönliches Interesse und den äußern Schein in Betracht ziehe, so sind Sie Fräulein du Portail; aber wenn ich der Skandalchronik glauben soll, so bist du Herr von Faublas.

Die Marquise verlor kein Wort von diesem Zwiesgespräch; aber ihr unbekannter Gegner hatte sie selbst bereits zu sehr in die Enge getrieben, als daß sie mich unterstützen konnte. Ich weiß nicht, ob meine Verwirrung mich nicht demnächst verrathen hätte, als sich auf einmal ein großer Lärm im Saale erhob: man stürzte auf die Thüre zu, die Masken drängten sich schaaarenweise um eine Maske, die so eben einge-

deckt, und doch sieht man meine Beule! Ich vermute mich weit besser als je, und alle Welt erkennt mich! — Durch solche und ähnliche Ausrufungen drückte der Marquis unaufhörlich seine Verwunderung aus, während die Marquise und ich uns in der Stille zu der wohlangebrachten List unsrer Kammerfrauen Glück wünschten, die uns auf so komische Weise die Verdrießlichkeiten erspart hatten, denen die Verkleidung ihres Mannes und der Rache meines Nebenbuhlers uns aussetzen konnte.

Wie erschrocken wir, als wir bei unserer Rückkehr ins Hotel erfuhren, der Graf erwarte uns schon seit einigen Minuten! Er kam mit heiterer Miene auf uns zu: Ich dachte mirs doch, meine Damen, daß Sie nicht lange auf diesem Ball bleiben würden. Ein tristes Ding so ein Maskenball! Die Fremden langweilen, die Bekannten quälen uns! — Oh! fiel der Marquis ein, ich habe nicht Zeit gehabt, mich zu langweilen; du siehst doch, wie ich vermute bin? — Nun ja? — Nun ja! kaum war ich im Saale, so erkannte mich schon Alles. — Nicht möglich. — Ich sage Dir, Alles erkannte mich; man umringte mich sogleich und rief: Ei guten Abend, Herr Marquis von B., woher haben Sie denn diese Beule an der Stirne, Herr Marquis? und nun drückten sie mich! und stießen mich! und ein Gelächter! und ein Geberdenspiel! und ein Lärm! ich glaube, daß ich davon taub bleiben werde: ich will mich hängen lassen, wenn ich je wieder hingehe. Aber wie haben sie doch wissen können, daß ich diese Beule an der Stirne habe? — Wahrhaftig, man sieht sie ja eine Meile weit! — Aber meine Maske? — Das macht nichts. Sehen Sie, auch ich bin erkannt worden. —

So? versetzte der Marquis mit getrösteter Miene. — Ja, fuhr der Graf fort, mein Abenteuer ist drollig genug; ich habe eine sehr hübsche Dame dort getroffen, die mich in der vorigen Woche sehr, wirklich sehr schätzte! — Ich verstehe, ich verstehe, sagte der Marquis. — In dieser Woche hat sie mich auf eine so lustige Weise abfahren lassen!... Denken Sie sich, ich gehe auf den Ball mit einem meiner Freunde, der sich sehr hübsch vermunnt hat... — Die Marquise erschrock und unterbrach den Erzähler: Sie soupiren doch mit uns, Herr Graf? sagte sie mit der verbindlichsten Miene von der Welt zu ihm. — Wenn es Sie nicht allzu sehr genirt, Madame... — Wie? fiel der Marquis ein, du willst bei uns Umstände machen? Höre einmal, laß dir's vielmehr angelegen sehn, dich mit deiner Cousine zu versöhnen, die sehr böse auf dich zu sprechen ist. — Ich, mein Herr? ganz und gar nicht! Ich habe Herrn von Mosambert immer für einen Ehrenmann gehalten; ich traute ihm zu viel Feingefühl zu, um Umstände zu mißbrauchen... — Man muß Nichts mißbrauchen, antwortete mir der Graf, aber man muß Alles gebrauchen. — Von was für Umständen ist da die Rede? rief der Marquis; was versteht sie unter Umständen? Welche Umstände sind vorhanden?... Mosambert, du mußt mir das alles sagen; aber jetzt erzähle uns deine Geschichte. Gerne. — Meine Herrn, fiel die Marquise von Neuem ein, man hat Ihnen bereits gesagt, daß das Abendessen aufgetragen ist. — Ja, ja, lassen Sie uns soupiren, antwortete der Marquis; du kannst uns dein Unglück bei Tisch erzählen. — Jetzt näherte sich die Marquise ihrem Manne und sagte halblaut zu ihm: Was fällt Ihnen ein, mein Herr? wie können Sie

verlangen, daß man vor diesem Kind eine galante Geschichte erzähle? — Ei was? antwortete er, in ihrem Alter ist man nicht mehr so ganz unwissend; — dann fuhr er gegen den Grafen fort: Rosambert, du mußt uns dein Abenteuer erzählen, aber du wirst Alles auf eine Weise verschleiern, daß dieses Kind... du verstehst mich schon!

Die Marquise vertheilte die Plätze so, daß der Graf zwischen sie und mich zu sitzen kam, und ich zwischen den Grafen und den Marquis. Ein rascher Blick von meiner schönen Lehrerin bedeutete mir, daß ich unsrer kritischen Stellung die pünktlichste Aufmerksamkeit zuzuwenden, meine Worte aufs Genaueste zu überlegen und mit der größten Umsicht zu verfahren habe. Der Marquis aß viel und plauderte noch mehr; ich antwortete ganz einsylbig auf die süßen Redensarten, die er an mich richtete. Der Graf überbot den Marquis noch in seinen Lobsprüchen; er verschwendete in spöttischem Tone die übertriebensten Complimente an mich, versicherte boshaft, es gebe in der ganzen Welt nichts Liebenswürdigeres als sein Cousinchen, fragte den Marquis, was er davon halte; dann präludirte er mit leichten Sticheleien gegen die Marquise und erklärte, bis jetzt wisse nur sie allein genau, in welchem Grad Fräulein du Portail geliebt zu werden verdiene. Die Marquise, die gleichfalls sehr gewandt und rasch war, antwortete schnell und immer gut: sie bemasß die Vertheidigung nach dem Angriff und wich ohne Affektation aus oder vertheidigte sich ohne Bitterkeit; entschlossen, einen Feind zu schonen, den zu überwinden sie nicht hoffen konnte, stellte sie den drängenden Fragen zweideutige Geständnisse entgegen, entkräftete die starken Behauptungen durch gemilderte Bemerksungen,

und wies die mehr blütern als Verlegenheit bereiten-
den Spötereien durch Gegenanschuldigungen zurück,
die nicht sowohl böshast als fein waren; da ihr Al-
les daran liegen mußte, die geheimen Absichten des
Grafen zu durchschauen, dessen Rache so leicht war,
so musterte sie ihn oft mit beobachtendem Auge; so-
dann versuchte sie, ihn zu gewinnen und zu erweichen,
überhäufte ihn mit Höflichkeiten und Aufmerksamkeiten,
schützte eine heftige Migraine vor, gab mit ihrer bei-
nahe erloschenen Stimme nur noch sanfte, schwach-
tende Töne von sich, und bat mit ihren flehenden
Augen, aber vergebens, um Gnade.

Sobald die Bedienten das Dessert aufgetragen und
sich entfernt hatten, begann der Graf einen hitzigeren
Angriff, welcher uns, d. h. die Marquise und mich,
in Todesangst versetzte.

Der Graf.

Ich sagte Ihnen, Herr Marquis, daß eine junge
Dame mich in der vorigen Woche mit einer ganz aus-
nehmenden Aufmerksamkeit beehrte.

Die Marquise, ganz leise.

Welche Geckenhaftigkeit!... (Laut:) Schon wieder
eine Eroberung! die Materie ist so abgenützt!

Der Graf.

Nein, Madame, eine plötzliche Untreue, mit neuen
Umständen, woran Sie Ihre Freude haben werden.

Die Marquise.

Ganz und gar nicht, mein Herr, ich versichere Sie.

Der Marquis.

Ei was? Die Damen sagen immer, eine galante
Geschichte langweile sie. Rosambert, erzähle uns die
deinige frischweg.

Der Graf.

Diese Dame war auf dem Ball... ich weiß nicht mehr an welchem Tage... (zur Marquise:) Madame, helfen Sie mir doch, Sie waren auch darauf...

Die Marquise, lebhaft.

An welchem Tag, Herr Graf! He, was liegt an dem Tag? Und meinen Sie denn, ich habe bemerkt...

Der Marquis.

Nur weiter, weiter; der Tag thut nichts zur Sache.

Der Graf.

Also gut! Ich ging auf den Ball mit einem meiner Freunde, der sich allerliebste vermunnt hatte, so daß Niemand ihn kannte.

Der Marquis.

Daß Niemand ihn kannte! Er muß es sehr geschickt angestellt haben! was für eine Maske trug er dann?

Die Marquise, sehr lebhaft.

Offenbar eine Charaktermaske?

Der Graf.

Eine Charaktermaske!... nein, nein... (die Marquise ansehend:) doch meinetwegen, wenn Sie es durchaus wollen; eine Charaktermaske, ja. Niemand erkannte ihn; Niemand, mit alleiniger Ausnahme der fraglichen Dame, welche errieth, daß er ein sehr schöner Junge war.

(Hier läutete die Marquise einem Bedienten und hielt ihn unter verschiedenen Vorwänden einige Zeit auf; der Marquis wurde ungeduldig und schickte ihn weg; der Graf fuhr fort:)

Die Dame war hoch erfreut über ihre Entdeckung... doch ich will Nichts weiter sagen, weil der Marquis sie kennt.

Der Marquis, lachend.

Das ist wohl möglich. Ich kenne so viele. Doch es macht Nichts! Fahr' nur fort.

Die Marquise.

Herr Graf, hat man gestern ein neues Stück gegeben?

Der Graf.

Ja, Madame; aber erlauben Sie mir, meine Geschichte zu vollenden.

Die Marquise.

Durchaus nicht; ich wünsche Ihre Ansicht von dem Stück zu hören.

Der Graf.

Erlauben Sie, Madame...

Der Marquis.

He, Madame, lassen Sie ihn doch uns erzählen!...

Der Graf.

Um die Sache kurz zu machen, will ich Ihnen sagen, daß mein junger Freund der Dame sehr gefiel; daß meine Gegenwart sie bald belästigte, und das Mittel, das sie ersann, um mich loszuwerden...

Die Marquise.

Diese ganze Geschichte ist ein Roman.

Der Graf.

Ein Roman, Madame! Ha, wenn man mich zwingt, so will ich auf der Stelle die Ungläubigsten überführen. Das Mittel, das sie ersann, bestand darin, daß sie eine junge Gräfin, ihre Busenfreundin, über mich schickte, eine sehr gewandte und sehr gefällige Dame, die mich vermaßen in Beschlag nahm...

Der Marquis.

Ei wie! man hat dich also schön an der Nase herumgeführt?

Der Graf.

Wirklich nicht übel; doch ging es mir noch weit besser, als dem Ehemann, welcher dazukam...

Der Marquis.

Es spielt also auch ein Ehemann mit!... um so besser!... ich liebe die Abenteuer sehr, wobei Ehemänner figuriren, wie ich ihrer so viele kenne! Also der Ehemann kam dazu!... Was haben Sie denn, Madame?

Die Marquise.

Ein schreckliches Kopfschmerz!... ich weiß mir kaum zu helfen... (zu dem Grafen:) Herr Graf, verschieben Sie Ihre Erzählung gefälligst auf einen andern Tag.

Der Marquis.

Nein, nein, erzähle immer zu; das wird sie zerstreuen.

Der Graf.

Ja, ich bin mit zwei Worten zu Ende.

Fräulein du Portail, zu dem Marquis,
ganz leise.

Herr von Rosambert plaudert sehr gerne und lügt manchmal, daß man schwarz werden möchte.

Der Marquis.

Weiß wohl, weiß wohl; aber diese Geschichte ist drollig: es ist ein Ehemann im Spiel; ich wette, er hat sich branfrieren lassen wie ein Simpel.

Der Graf, ohne auf die Marquise zu hören,
die zu ihm sprechen will.

Der Eheherr kam, und was das Allerschönste ist, als er das sanfte, feine, angenehme, frische Gesicht des jungen Burschen sah, der sich so hübsch verumummt hatte, da hielt ihn der Eheherr für ein Mädchen.

Der Marquis.

Ha! ha! ganz vortrefflich! mich hätte man nicht so über's Ohr gehauen, mich! Ich verstehe mich zu gut auf die Physiognomik.

Fräulein du Portail.

Ach, das ist ja ganz unglaublich!

Die Marquise.

Es ist geradezu unmöglich! Herr von Rosambert gibt uns Ammenmärchen zum Besten... und er sollte jetzt wohl damit aufhören, denn ich fühle mich sehr unwohl.

Der Graf.

Er glaubte es so fest, daß er ihn mit Complimenten und Artigkeiten überhäufte, ja daß er sogar seine Hand ergriff und sie ihm sanft drückte... (zum Marquis:) sehen Sie, gerade so ungefähr, wie Sie eben jetzt meiner Cousine thun.

(Der Marquis war verblüfft, ließ schnell meine Hand fahren, die er wirklich hielt, und sagte zu mir:) Er hat es absichtlich gethan; ich glaube, er sähe es gern, wenn die Marquise unser Einverständniß bemerkte. O wie eifersüchtig und boshaft er ist! — Und wie er lügt! versetzte ich; er lügt wie ein Advokat!

Der Graf, fortwährend taub gegen die Bitten, welche die Marquise zu erneuern Zeit gehabt hat:

Während der gute Eheherr auf der einen Seite die Gemeinplätze der alten Galanterie erschöpfte, hat die nicht minder lebhafteste, aber glücklichere Dame...

Die Marquise.

He, Herr Graf, wie steht es mit den Damen Ihrer Bekanntschaft aus?... Sie schildern uns diese hier auf eine Weise... Wäre es nicht möglich, daß sie, wie ihr Gemahl, durch den Schein getäuscht...

Der Graf.

Das wäre sehr möglich gewesen; aber ich glaube, es war nicht so. Im Uebrigen mögen Sie sogleich selbst urtheilen; hören Sie mich zu Ende.

Die Marquise

Herr Graf, wenn Sie durchaus diese Geschichte erzählen müssen, so bitte ich Sie wenigstens zu bedenken, daß Sie gewissen Personen, welche Sie hören (Fräulein du Portail ansehend), einige Rücksichten schulden.

Der Marquis.

Rosambert, Madame hat Recht; verschleierte das ein wenig, wegen der Kleinen da (auf Fräulein du Portail zeigend).

Der Graf.

Ja!... ja!... Die Dame war sehr weich gestimmt...

Die Marquise.

Herr Graf, ich bitte, erlassen Sie uns Einzelheiten, welche nicht... anständig sind.

Fräulein du Portail, in sehr barschem Tone.

Es ist Mitternacht, mein Herr.

Der Graf, sehr rauh.

Ich weiß es wohl, mein Fräulein, und wenn diese Unterhaltung Sie langweilt, so will ich nur noch ein einziges Wort sagen... um ihr ein Ende zu machen.

Der Marquis, zu Fräulein du Portail.

Er ist sehr unwirsch gegen Sie. Ihre Freundlichkeiten gegen mich!... er ist eifersüchtig wie ein Tiger!

Die Marquise.

Herr Graf, apropos, damit ich's nicht vergesse, haben Sie von dem Minister...

Der Graf.

Ja, Madame, ich habe Alles erhalten, was ich wollte; aber lassen Sie mich...

Der Marquis.

Ah! ah! was wünschtest du denn?

Der Graf.

Eine kleine Pension von zehntausend Franken für den jungen Vicomte von G., einen Verwandten von mir; es sind schon mehrere Tage... Um auf mein Abenteuer zurückzukommen...

Der Marquis.

Ja, ja, laß' uns darauf zurückkommen.

Die Marquise.

Er muß Ihnen sehr dankbar seyn, der Vicomte?

Der Graf.

Die Dame war sehr weich gestimmt...

Die Marquise.

Herr Graf, antworten Sie mir doch.

Der Graf.

Ja, Madame, er ist sehr vergnügt darüber... Die Dame war sehr weich gestimmt...

Die Marquise.

Und sein lieber Oheim, der Commandeur?

Der Graf.

Ist ebenfalls sehr erfreut, Madame; aber Sie interessieren sich ganz außerordentlich...

Die Marquise.

Alles, was meine Freunde berührt, ist mir wichtig, und diese Sache lag mir Ihetwegen sehr am Herzen; hätten Sie mir früher davon gesagt, so hätte ich Ihnen behülflich seyn können.

Der Graf.

Madame, ich bin Ihnen sehr verbunden... aber erlauben Sie mir...

Die Marquise.

Hat er wirklich dem Staat einigen Dienst geleistet, der Vicomte?

Der Graf, lachend.

Ja, Madame; ohne ihn hätte der Herzog von * keinen Erben; das Haus wäre erloschen.

Die Marquise.

Aber wenn man alle diejenigen, welche dem Staat auf diese Weise dienen, so glänzend belohnt, so wundere ich mich nicht mehr über die Klemme, worin die königliche Schatzkammer sich befindet.

Der Graf.

Sehr gut, Madame; inzwischen erlauben Sie...

Die Marquise.

Doch gleichviel jetzt; aber wenn sich je wieder eine ähnliche Gelegenheit darbietet, so verfügen Sie über mich, oder ich fange die größten Händel mit Ihnen an.

Der Graf.

Madame, ich bin Ihnen ungemein verbunden... erlauben Sie, daß ich endlich den Faden meiner Erzählung wieder aufnehme.

Die Marquise.

Wenn Sie sich je an andere Leute wenden sollten, ich würde es Ihnen nie verzeihen, das sage ich Ihnen.

Der Marquis.

Genug davon; lassen Sie ihn jetzt seine Geschichte zu Ende bringen.

Der Graf.

Die Dame war sehr weich gestimmt und verschwendete an den jungen Abonis...

Die Marquise.

O mein Kopfweh!

Der Graf.

Verschwendete an den jungen Abonis...

Die Marquise, den Marquis beiseite ziehend und halblaut:

Mein Herr, ich wiederhole Ihnen, es ist nicht schädlich vor diesem Kinde da...

Der Marquis.

Lassen Sie's gut seyn! Sie weiß schon mehr, als man glaubt! Die Kleine ist verdammt pflffig! O ich verstehe mich auf die Physiognomien!

Der Graf.

Herr Marquis, ich kann meine Erzählung nicht zu Ende bringen, man unterbricht mich jeden Augenblick, aber ich will jetzt nach Hause gehen und Ihnen morgen früh alle näheren Umstände schriftlich zu wissen thun.

Die Marquise.

Welch' ein Scherz!

Der Graf, zum Marquis.

Nein, ich werde es Ihnen auf Ehre zuschicken und die Anfangsbuchstaben jedes Namens beifügen... wofern man mich heute Abend nicht auferzählen läßt.

Der Marquis.

Ei, so erzähle doch!

Die Marquise.

Nun so vollenden Sie denn; aber bedenken Sie...

Der Graf.

Die Dame war sehr weich gestimmt und verschwendete an den jungen Adonis die schmeichelhaftesten Herzensergießungen, die süßesten Worte, die zärtlichsten Küsse... wahrlich, es war eine Scene... sie läßt sich nicht schildern... aber man könnte sie aufführen... Ei wie, führen wir sie auf!

Der Marquis.

Du scherzest.

Die Marquise.

Welche Narrheit!

Fräulein du Portail.

Welcher Einfall!

Der Graf.

Führen wir sie auf; Madame wird die in Frage stehende Dame seyn; ich bin der arme, genarrte Amoso . . . Freilich es fehlt noch an einer Gräfin! . . . (zur Marquise:) Aber Madame besitzt kostbare Talente, sie kann wohl zwei verschiedene Rollen zugleich spielen.

Die Marquise, mit unterdrücktem Zorn.

Herr Graf! . . .

Der Graf.

Ich bitte um Verzeihung, Madame; es ist nur so gemeint.

Der Marquis.

Allerdings, Sie können das nicht übelnehmen.

Die Marquise, mit erloschener Stimme und Thränen in den Augen.

Und doch handelt es sich um Rollen, die man mir anbietet, mein Herr . . . was aber wahrhaft grausam ist, ich klage schon seit einer Stunde über starkes Unwohlseyn, ohne daß man es der mindesten Beachtung werth findet. (Bitternd zu dem Grafen:) Mein Herr, dürfte ich ohne Beleidigung Ihnen bemerken, daß es spät ist und daß ich der Ruhe bedarf?

Der Graf, etwas gerührt.

Es sollte mir unendlich leid thun, Sie zu belästigen, Madame.

Die Marquise.

Sie belästigen mich nicht, mein Herr, aber ich wiederhole Ihnen, daß ich krank bin, und sehr krank.

Der Marquis.

Was machen wir aber jetzt? Wo soll Fräulein du Portail schlafen?

Die Marquise, lebhaft.

Wahrhaftig, mein Herr, man sollte meinen, es gebe kein Zimmer in diesem Hotel!

Erschrocken über die Wendung, welche das Gespräch annahm, näherte ich mich dem Grafen. Reizendes Kind, sagte er ganz leise zu mir, lassen Sie mich; Alles, was Sie mir sagen können, ist nicht so viel werth, als das, was ich genau zu erfahren neugierig bin, und was ich auf der Stelle ermitteln werde.

Der Marquis.

Es gibt allerdings Zimmer, Madame; aber wird sich die Kleine nicht fürchten, wenn sie so ganz allein ist?

Der Graf, lebhaft.

So wenig als das letzte Mal.

Der Marquis, rasch und auf die Marquise zeigend.

Ei, das letzte Mal hat sie bei Madame geschlafen.

Der Graf.

Ah!

Die Marquise, verwirrt und stotternd.

Sie hat in meinem Zimmer geschlafen... und ich...

Der Marquis.

Sie hat in Ihrem Bett und neben Ihnen geschlafen; ich weiß es wohl, denn ich habe ja selbst die Vorhänge zugezogen; erinnern Sie sich denn nicht mehr? (Die Marquise gab in ihrer Verblüfftheit keine Antwort mehr; der Marquis fuhr leise fort :) Erinnern Sie sich denn nicht mehr, daß ich in der Nacht gekommen bin?

Die Marquise führte die Hand an ihre Stirne, fließ einen Schmerzensschrei aus und fiel in Ohnmacht.

Ich habe nie ermitteln können, ob diese Ohnmacht ganz natürlich war; aber das weiß ich, daß sobald der Marquis uns verlassen hatte, um auf seinem Zimmer eigenhändig ein Wasser zu holen, welches er als ein Universalmittel für solche Fälle rühmte, die Marquise wieder zur Besinnung kam, schnell Justine und die Dutour, die zu ihrer Hülfe herbeigeeilt waren, beruhigte, ihnen befahl, uns allein zu lassen und dann sich an den Grafen wandte mit den Worten: Mein Herr, haben Sie denn geschworen, mich zu Grunde zu richten? — Nein, Madame, ich wollte mich nur über einige Details unterrichten, die ich nicht wußte, ich wollte Ihnen beweisen, daß man mich nicht ungestraft zum Besten hält, und Ihnen das Geständniß abzwängen, daß ich im Stande bin, mich zu rächen . . . — Sich zu rächen? sagte sie, und wofür? — Inzwischen, fuhr er fort, weiß ich meinen Groll noch immer zu beherrschen, und werde die Rache nicht gar zu weit treiben. Von nun an, Madame, werde ich Sie in Ruhe lassen, aber unter einer Bedingung. Ich sehe wohl ein, fügte er mit einem boshaften Blicke hinzu, daß ich Sie Beide betrüben werde. Sie hatten sich eine glückliche Nacht versprochen, so glücklich wie die vorgestrige; aber Sie, mein Herr! Sie haben mich zu wenig geschont, als daß ich mich für den Erfolg Ihrer galanten Pläne gar zu sehr interessieren sollte, und Sie, Madame, Sie hoffen ohne Zweifel selbst nicht, daß ich, ein willfähriger Helfershelfer Ihrer Vergnügungen . . . — Ich, Herr Graf! rief sie, ich hoffe Nichts von Ihnen, aber ich glaubte auch Nichts von Ihnen fürchten zu müssen; und was auch mein Be-

tragen seyn mag, woher könnten denn Sie, ich bitte Sie, ein solches Recht in Anspruch nehmen, es auszuforschen? — Mosambert beantwortete diese Frage nur mit einem bitteren Lächeln. Daß ich, fuhr er fort, ein willfähriger Helfershelfer Ihrer Vergnügungen wie ein Ehemann — das Beiwort mögen Sie selbst wählen — zusehen könnte, wie Hr. von Faublas in meiner Gegenwart in Ihre Arme geht. — Hr. von Faublas in meine Arme! — Oder Fräulein du Portail in Ihr Bett? ist das nicht ganz dasselbe? He, Madame, ich hätte doch geglaubt, darüber wären wir endlich einig. Lassen Sie sich einen Rath geben, die Zeit ist kostbar, verlieren wir sie nicht mit längeren Wortklaubereien; wir wollen einen Vertrag abschließen. Das reizende Kind soll mir die Ehre schenken, sie jetzt nach Hause begleiten zu dürfen; ich werde sie sogleich zu ihrem Vater bringen; unter dieser Bedingung schweige ich.

Der Marquis trat mit einem Gläschen in der Hand ein. Ich danke Ihnen bestens für Ihre Bemühung, sagte die Marquise zu ihm; aber Sie sehen, daß ich mich wieder ein wenig erholt habe; ich wünschte nur ganz hergestellt zu sehn, um Fräulein du Portail bei mir behalten zu können. — Wie! rief der Marquis! — Ich bin noch immer sehr unpaßlich; es ist unmöglich, daß das liebe Kind heute Nacht bei mir bleibt. — Aber, Madame, haben Sie nicht so eben selbst gesagt, daß es im Hotel ein Zimmer für sie gebe? — Ja, mein Herr! aber Sie haben mir eine Einwendung gemacht, die mich überzeugen mußte, die Kleine würde sich fürchten . . . man dürfte sie schlechterdings nicht so allein lassen . . . ich würde es nie zugeben. — Sie wird nicht allein seyn; ihre Kama

merfrau ist ja da. — Ihre Kammerfrau! Ihre Kammerfrau! . . . Wohlán denn, mein Herr, da man Ihnen doch alles sagen muß, Hr. du Portail wünscht nicht, daß seine Tochter hier schlase. — Wer hat Ihnen das gesagt, Madame? — Der Hr. Graf hat mir es so eben erst angekündigt, daß Hr. du Portail ihn ersucht habe, hieher zu gehen und seine Tochter nach Hause zu begleiten. — Und warum hast du uns das nicht sogleich gesagt? — Ei, antwortete Rosambert lachend, ich wollte während des Souper's Ihr Vergnügen nicht stören. — Hr. du Portail läßt seine Tochter holen! versetzte der Marquis: glaubt er denn, sie sey hier so schlecht aufgehoben? Und warum hat er dir diesen Auftrag ertheilt? Er schuldet uns noch einen Besuch und Dank. Wenn er wenigstens selbst gekommen wäre! Ich werde zu ihm gehen und ihn um seine Gründe fragen. . . ich werde zu ihm gehen.

Ich machte eine tiefe Verbeugung gegen die Marquise; sie erhob sich und ging auf mich zu, um mich zu umarmen. Hr. von Rosambert warf sich zwischen sie und mich. Madame, Sie sind so unwohl. Derangiren sie sich nicht; — er nahm sie sanft beim Arme und zwang sie, sich zu setzen; hierauf ergriff er mit galanter Miene meine Hand, und nur mit dem lebhaftesten Bedauern sah der Marquis Fräulein du Portail und die Dutour im Wagen des Grafen davonfahren.

Bei der ersten Straßenecke befahl Hr. von Rosambert seinem Kutscher, Halt zu machen. Ich kenne dieses Gesicht da, sagte er mit einem Blick auf meine angebliche Kammerfrau zu mir; ich glaube nicht, daß die Dienstleistung dieser wackern Dame Ihnen bei Hrn. von Faublas angenehm seyn wird; wir brauchen sie

also nicht weiter spazieren zu führen. — Die Dutour flog, ohne ein Wort zu erwidern, aus, und wir fuhren weiter. Ich bemerkte dem Grafen, daß wir endlich frei seyen; daß er die Mißlichkeit meiner Lage allzu schändlich mißbraucht habe, und daß er mir jedenfalls sobald als möglich Genugthuung geben müsse, — Ich sehe heute Abend nur das Fräulein du Portail, antwortete er; wenn morgen der Chevalier von Faublas mir etwas zu sagen haben wird, so wird er mich zu Hause finden. Wir nehmen ein Junggesellenfrühstück; ich werde meinem Freunde ganz offen sagen, was ich von seinem Benehmen denke, und wenn er vernünftig ist, so hoffe ich ihn ohne Mühe zu überzeugen, daß er keine Ursache hat, mit dem meinigen unzufrieden zu seyn. Inzwischen kamen wir vor dem Hotel an; Hr. Person selbst öffnete mir; er erzählte, der Baron habe mit mehr Unruhe als Bohn auf meine Heimkehr gewartet, endlich aber die Hoffnung aufgegeben, mich heute Abend noch zu sehen, und sey schlafen gegangen, nachdem er Jasmin zwanzigmal befohlen, mit Tagesanbruch fortzugehen und mich entweder auf dem Ballé oder bei dem Marquis von B. abzuholen.

Ich begab mich auf mein Zimmer, und als ich nun die verschiedenen Ereignisse dieses unruhigen Tages an meinem Geiste vorübergehen ließ, staunte ich nicht wenig, daß ich volle 24 Stunden hatte zubringen können, ohne mich mit meiner Sophie zu beschäftigen. Gleichsam um diese lange Vergessenheit gut zu machen, wiederholte ich jetzt ihren geliebten Namen einmal um's andere. Ich gestehe jedoch, daß zuweilen auch der Name der Marquise auf meine Lippen kam; ich gestehe, daß es mir im Anfange sehr hart erschien, nutzlose Seufzer

in meinem einsamen Bette auszustossen, aber ich entschloß mich, meiner Sophie das höchst unfreiwillige Opfer meiner Vergnügungen darzubringen, und ich entschlummerte beinahe getröstet über das Eolibat, zu welchem die Rache des Grafen mich verurtheilt hatte.

Sobald es Tag wurde machte ich dem Baron meine Aufwartung; er sagte sehr freundlich zu mir: Faublas, Sie sind kein Kind mehr; ich lasse Ihnen eine anständige Freiheit; ich hoffe, daß Sie dieselbe nicht mißbrauchen werden; ich hoffe, daß Sie ihre Nächte niemals außer dem Hotel zubringen. Bedenken Sie, daß ich Vater bin, und daß mein Sohn, wenn er mich liebt, sich scheuen muß, mich zu beunruhigen.

Ich eilte zu Frn. von Rosambert, der mich bereits erwartete. Sobald er mich bemerkte, kam er lachend auf mich zu, und ohne daß er mir Zeit ließ, auch nur ein Wort zu sagen, warf er sich mir an den Hals: Lassen Sie sich umarmen, mein lieber Faublas! Ihr Abenteuer ist köstlich! je länger ich daran denke, desto besser gefällt es mir! — Ich unterbrach ihn barsch; Ich bin nicht gekommen um Ihre Complimente entgegenzunehmen... — Der Graf bat mich in ernsterem Tone, mich zu setzen. Sie könnten mir noch böse sehn? sagte er; ich sollte Sie noch in derselben Stimmung finden? Was wollen Sie denn, mein junger Freund! Sie sind ein Narr. Ei wie! eine undankbare Schönheit begünstigt Sie und läßt mich laufen. Ich werde aufgeopfert; Ihnen zu Lieb dreht man mir eine Nase, und Sie spielen jetzt den Erzürrten. Ich bestrafe die galanten Spitzbübereien des piffigen Baarez, das mich zum Narren macht, bloß mit einer augenblicklichen Beunruhigung, und nun will Fr. von Faublas die kleinen Bedrückungen des Frauleins du Por-

tail mit dem Blute seines Freundes rächen? Ich schwöre Ihnen, das wird nicht geschehen. Mein lieber Faublas, ich habe den Vortheil einer sechsjährigen Erfahrung über Sie voraus; ich weiß sehr gut, daß man mit 16 Jahren nur seine Geliebte und seinen Degen kennt; aber mit 22 schlägt sich ein Mann von Welt nicht mehr um eine Frau.

Ich verrieth mein Erstaunen durch mehrere Zeichen, die er wohl bemerkte. Glauben Sie an wahre Liebe? fuhr er schnell fort; ich sage Ihnen, das gehört wieder zu den Täuschungen der zarten Jugend. Ich meines Theils habe überall nur Galanterie gesehen. Und was ist denn Ihr Abenteuer? Eine Eroberung, weiter nichts; und aus einer komischen Geschichte sollten wir eine Tragödie machen? Wegen einer schönen Dame, welche heute mir den Laufpaß gibt und morgen vielleicht Sie zum Gimpel macht, sollten wir uns die Hälse brechen? Chevalier, bewahren Sie Ihren Muth für eine wichtigere Gelegenheit; auf den meinigen läßt sich kein Schatten mehr werfen. Es ist nur zu wahr, daß ein unglückseliges Zusammentreffen uns zuweilen zwingt, das Blut eines Freundes zu vergießen; möge die Ehre, die unbeugsame Ehre uns niemals in diese schauerliche Nothwendigkeit versetzen! Mein lieber Faublas, ich war so gierlich in Ihrem Alter, als die Marquise von Rosambert, deren einziger Sohn ich bin, in ihrem 33. Jahre stand; sie war noch so frisch, daß man ihr nicht mehr als 25 Jahre gegeben hätte; man nannte sie nur meine ältere Schwester. Mit den Reizen der Jugend hatte sie auch die Neigungen derselben beibehalten; sie liebte zahlreiche Gesellschaften und lärmende Vergnügungen. Eines Nachts, als ich sie auf den Opernball geführt hatte, wurde sie öffent-

lich beleidigt. Ich eilte auf ihr Kufen herbei. Sie hatte eben ihre Maske abgenommen, der unbekannte Beleidiger hatte sie so eben gebeten, seinen Mißgriff zu entschuldigen, und verlor sich im Gewühle. Ich holte ihn ein; ich nöthigte ihn, sich zu demaskiren, und nun erkannte ich in ihm den jungen St. Clair, St. Clair, den Gefährten meiner Kindheit, den liebsten meiner Freunde. Ich glaubte nicht, daß es die Marquise von Rosambert wäre; das war alles, was er zu mir sagte. Es war schon viel, leider aber gab ein allgemeines Gemurmel uns zu verstehen, daß es nicht genug war. Die Ehre forderte Blut, und wir schlugen uns. St. Clair unterlag; ich sank bewußtlos neben dem sterbenden Freunde hin. Mehr als 6 Wochen lang lag ich in einer schrecklichen Fieberhitze da und delirirte. In meinem schauerlichen Fieberwahnsinn sah ich nichts als Saint-Clair; seine Wunde blutete unter meinen Augen; die Zuckungen des Todes bewegten seine zitternden Glieder, und gleichwohl blickte er mich zärtlich an; mit erloschener Stimme sagte er mir ein rührendes Lebewohl: in seinen letzten Augenblicken schien sein letzter Schmerz darin zu bestehen, den Barbaren verlassen zu müssen, der ihn gemordet hatte. Lange Zeit verfolgte mich dieses schreckliche Bild; lange Zeit fürchtete man für mein Leben. Endlich wurde ich durch die vereinigten Bemühungen von Natur und Kunst wieder hergestellt; ich erhielt meine Vernunft wieder, aber verlor meine Gewissenbisse nicht. Die Zeit, die für Alles einen Trost bringt, hat meine Thränen getrocknet; aber nie, nie wird die Erinnerung an dieses schauerliche Duell sich aus meinem Gedächtniß verwischen. Chevalier, nur sehr ungern würde ich mich in die Nothwendigkeit versetzt se-

hen, mich mit einem Unbekannten zu schlagen; Sie können sich denken, ob ich mich ohne genügenden Grund dazu verstehen könnte, mein Leben auszusetzen, um das Ihrige zu bedrohen... Ach wenn jemals die unbeugsame Ehre uns dazu zwingen sollte, mein lieber Faublas, Ihr Sieg würde weder schwer, noch ruhmvoll seyn. Ich habe es zu schmerzlich erfahren, daß in einem solchen Fall derjenige, der stirbt, nicht der Unglücklichere ist.

Rosambert reichte mir die Hand und ich umarmte ihn von ganzem Herzen; seine Aufregung schwand allmählig. Frühstückten wir, sagte er, und zu seiner guten Laune zurückkehrend, fügte er hinzu: Sie kamen her, um mit mir Handel zu suchen, Undankbarer! während dem Sie mir doch tausendfach zu Danke verpflichtet sind. — Ich Ihnen verpflichtet? — Ohne Zweifel; wer wagt es, dem Sie die Bekanntschaft mit der Marquise zu danken haben? es ist freilich wahr, daß ich den Schelmstreich nicht vorherseh, den man mir spielte; ich hätte einen Verrath ahnen können, aber nie hätte ich geglaubt, daß er so schnell kommen würde, und unter so eigenthümlichen Umständen! (Er fing an zu lachen.) Oh! je mehr ich daran denke, desto mehr muß ich Ihnen Glück wünschen. Ihr Abenteuer ist herrlich! Sie treten durch die schöne Pforte in die Welt ein! Die Marquise ist jung, schön, voll Geist, geachtet in der Welt, bei Hofe gern gesehen, intrigant wie der Teufel; sie genießt einen ungeheuren Kredit, und ist ihren Freunden gerne gefällig. — Ich bemerkte dem Grafen, daß ich nie solche Mittel gebrauchen würde, um mein Glück zu machen. — Da haben Sie unrecht, antwortete er mir; wie viele Männer von wah-

rem Verdienst sind nur auf diesem Wege vorwärts gekommen? Aber lassen wir das! Wollen Sie mir nicht einige Details aus dieser freudereichen Nacht zum Besten geben, in der Sie sich gewiß sehr wohl befunden haben, da Sie ohne mein Dazwischentreten gestern schon die zweite Vorstellung geben wollten?

Ich ließ mich nicht lange drängen. Ah die schlaue Marquise! rief der Graf, nachdem er mich angehört hatte, o das feine Dämchen! Wie sie ihr Glück einzufädeln gewußt hat! und ihr ehrlicher Gemahl, der liebe Marquis, der sanfteste, der leichtgläubigste, der gefälligste aller bequemen Eheherrn, von denen Frankreich wimmelt! Wahrlich, er könnte mich auf den Glauben bringen, gewisse Menschen seien eigens nur dazu in diese Welt gesetzt worden, um ihren Nächsten zum Zeltvertreib zu dienen. Aber seine Frau! seine Frau... — ist sehr liebenswürdig. — Ich weiß es wohl; ich wußte es schon vor Ihnen! Und wir hätten uns Ihretwegen die Hälse brechen sollen? — Ich gestehe, Mosambert, daß wir Unrecht gehabt hätten. — Im höchsten Grad; und überdies hätte ein solcher dummer Streich ein höchst gefährliches Beispiel geben können. — Wie so? — Sehen Sie, Faublas! in dem beschränkten Zirkel all' der Privatgesellschaften, welche das bilden, was die gute Gesellschaft die Welt nennt, finden sich eine Menge von Intriguen vor, die sich kreuzen, eine Masse von Interessen, die sich befehden; der eine ist der Gemahl von dieser und der Geliebte von jener; es wird heute einer aufgeopfert und morgen macht er einen Andern zum Opfer; die Männer sind unternehmend, sie greifen unaufhörlich an; die Frauen sind schwach, sie weichen immer. Daher kommt es, daß das Cölibat ein sehr angeneh-

mer Stand wird und das Joch der Ehe minder unerträglich erscheint; die Jugend hat ihren Spaß, der Staat bevölkert sich, und alles ist vergnügt. Wenn nun aber einmal die Eifersucht ihr schwarzes Gift ausspritzen sollte, wenn die Ehemänner, die man hinter's Licht führt, zu den Waffen greifen wollten, um die Ehre ihrer hinfälligen Hälften wieder gut zu machen; wenn die Liebhaber, die man vor die Thüre stellt und um ein flatterhaftes Herz einander umbringen wollten, da würde ein namenloser Gräuel der Verwüstung entstehen, die Stadt und der Hof würden in ein großes Schlachtfeld umgewandelt. Wie manche Frau, die man für ein Muster von Sittsamkeit gehalten, würde auf einmal Wittwe werden! Wie manche Kinder, die man für legitim angesehen, würden ihre Väter beweinen! Wie viele allerliebste Bastärdchen wüßten nicht mehr, an wen sie sich zu halten hätten! Die ganze gegenwärtige Generation würde dahin gehen, nachdem sie ihre Nachkommenschaft gemacht, aber bevor sie dieselbe erzogen hätte. — Welch eine Schilderung! Rosambert, Sie geben ein Bild von der Galanterie; aber die zarte, ehrerbietige Liebe... — Existirt nicht mehr; sie langweilte die Frauen; die Frauen haben sie getödtet. — Sie haben demnach keine sonderliche Achtung vor den Frauen? — Ich, ich liebe sie, wie sie geliebt seyn wollen. — Ach! versetzte ich mit der größten Lebhaftigkeit, ich verzeihe Ihnen, Sie kennen meine Sophie nicht. Er bat mich um eine Erklärung dieser letzten Worte, aber ich verweigerte sie mit jener Rückhaltbarkeit, welche der wahren Liebe, ganz besonders in ihrer Entstehung, eignet.

Inzwischen nahmen wir ein Frühstück ein, das einem Mittagessen glich; der Champagner wurde nicht gespart,

und bekanntlich ist Bacchus der Vater der Freude. Es schien mir, als ob der Graf, wenn er die Frauen nicht sehr schätzte, sie um so mehr liebte und gerne von ihnen spräche. Voll von dem System, das er aufstellte, belegte er es mit der scandalösen Erzählung der galanten Tagsgeschichten. Rosambert brachte mich in Verlegenheit, ohne mich zu überzeugen; auf jedes Beispiel, das er mir anführte, antwortete ich ihm, eine Ausnahme hebe die Regel nicht auf, sondern beweise sie vielmehr. Aber, sagte er mit Wärme zu mir, Sie wissen also nicht, wie weit wenigstens die Hälfte der Individuen dieses so sehr geehrten Geschlechtes tagtäglich die gänzliche Hintansetzung jener natürlichen Sittsamkeit, jener angeborenen Scham treibt, welche Sie bei ihnen voraussetzen? Er stand lebhaft auf und sagte aus vollem Halse lachend: Beim Donner! Sie haben noch nicht über Ihren Tag verfügt! Kommen Sie mit mir! Kommen Sie ... ich will Sie sogleich einer schönen Dame vorstellen ... Wir werden viele Andere bei ihr treffen ... sie sind hübsch ... Sie werden Gelegenheit haben, alle zusammen zu schätzen, so hoch und so lange Sie wollen.

Beide etwas angetrunken, setzten wir uns in einen anständigen Koffer, der vor einem ziemlich hübschen Hause anhielt; aber die ungenirten Manieren der Gebieterin des Hotels, der ungezwungene Ton, womit der Graf sie behandelte, der nicht minder ungezwungene Empfang, womit man mich beehrte — alles ließ mich vermuthen, daß ich in ein öffentliches Freudenhaus gekommen sey. In dieser Ueberzeugung wurde ich bestärkt, als die brave Dame, welche den Grafen sehr gut zu kennen schien und die, wie sie sich höflich

ausdrückte, mich enttölpeln wollte, mir sämtliche Merkwürdigkeiten ihres Hauses gezeigt hatte.

Herr von Rosambert nahm sich die Mühe, mir alles selbst zu erklären: Da sehen Sie, sagte er zu mir, das Badkabinet; hier waschen und parfümiren sich die anmuthigen Rekruten, welche Stadt und Land dieser thätigen Mäflerin tagtäglich liefern. In dem Schranke da sehen Sie mehrere Flaschen eines sehr abstringirenden Wassers, dessen großes Verdienst darin besteht, alle Arten von Breschen, an dem, was die Jungfrauen ihre Tugend nennen, wieder auszubessern. Viele wohlgeborne Fräulein bedienen sich seiner in aller Stille, und bieten sodann in der Hochzeitnacht dem glücklichen Sterblichen, der sie heirathet, eine nagelneue Ehre dar. Daneben bemerken Sie die Essenz für die Ungeheure; sie bringt gerade die entgegengesetzte Wirkung hervor; deshalb braucht man sie auch nie; ach leider ist die Zeit der Miniaturen vorüber! Ich wette, man wird in ganz Paris keine einzige Dame finden, die klein genug wäre, um dieses Wassers zu bedürfen. Wenn dagegen dasjenige, was Sie in diesen größeren Flaschen hier sehen, so gut ist, wie man behauptet, so wird es bald in unglaublicher Menge consumirt werden. Sie werden dann eine Masse von Advokatenschreibern, etwelche vornehme Gerichtsbeamte, eine Menge großer Herrn, viele von unsern Militärs und beinahe alle unsere Abbés zu dem Doktor Guibert de Breval laufen sehen; es ist das berühmte *Specifcum*.

Was ein Toilettenkabinet ist, wissen Sie, Faublas! Dieses hier hat nichts Merkwürdiges. Gehen wir also weiter!

Nun kommen wir in den Ballsaal; man tanzt da

nicht, aber man vermunnt sich. Sie halten das hier für einen Wandschrank, aber es ist eine Verbindungsthüre in ein Haus, das seinen Eingang in einer andern Straße hat. Wenn eine Frau von Stand-geheime Bedürfnisse fühlt, die sie gerne schnell befriedigen möchte, so kommt sie hier herein, verkleidet sich als Dienerin, zeigt ihre Reize unter dem groben Wolltuch und empfängt die kräftige Umarmung eines plumphen Bauernlummels, der als Prälat verkleidet ist, oder eines verben Prälaten, der so natürlich metamorphosirt ist, daß man ihn für einen Bauernlummel hält. So erweist man sich gegenseitig Dienste, und da niemand die andere Person kennt, so ist man auch niemand zum Danke verpflichtet.

Jetzt lassen Sie uns in die Stiechenstube gehen; erschrecken Sie nicht über das Wort; öffnen Sie, wenn Sie wollen, diese wollüstigen Broschüren, betrachten Sie diese unflätigen Gemälde: sie wurden hieher gebracht, um die Einbildungskraft jener alten Büßlinge wieder zu entzünden, welche der Tod schon voraus an der empfindlichsten Stelle getroffen hat, und mit diesen kleinen parfümirten Ginsterbüscheln da sucht man sie wieder ins Leben zu rufen. Sie begreifen, daß ein solches Mittel für das schöne Geschlecht zu gewaltsam wäre; man hat daher für dasselbe diese Kügelchen: sie sind so aufreizend, daß ein Frauenzimmer, welches einige davon gegessen hat, augenblicklich in Nymphomante verfällt. Im Uebrigen werden sie gewöhnlich nur gegen hübsche Bauernbirnen angewendet, die von Temperament kalt und aufrichtig tugendhaft sind. Unsere ehrenfesten Damen von Welt und Erziehung leisten niemals so starken

Widerstand, daß man genöthigt wäre, sie mit diesen Waffen anzugreifen.

Jetzt kommen Sie einmal hieher; haben Sie nicht unter den merkwürdigen Pflanzen des botanischen Gartens auch diese gesehen? Sie ist das, was manches arme Mädchen ihren Tröster nennt. Sie glauben nicht, wie viele fromme Kopfhängerinnen Madame schon damit versehen hat.

Das letzte Zimmer da heißt der Salon des Vulkan. Hier findet sich nichts Merkwürdiges, als dieser höllische Lehnstuhl. Eine Unglückliche, die man hinein wirft, steht sich auf den Rücken gelegt; ihre Arme bleiben offen, ihre Beine gehen sanft auseinander; man nothzuchtigt sie, ohne daß sie den mindesten Widerstand leisten kann. Sie schauern, Faublas? Und diesmal haben Sie Recht. Ich bin jung, feurig, lieberlich, und plage mich, wenn Sie wollen, nicht sehr mit Scrupeln; aber wahrlich, ich glaube, daß ich mich nie entschließen könnte eine arme Jungfrau mit Gewalt in diesen Lehnstuhl zu setzen.

Der Graf fügte hinzu: Wenn wir etwas früher gekommen wären, so hätte man uns zwei artige Dämchen aus der Stadt gegeben; aber in Ermangelung eines Bessern lassen Sie uns das Gerail besehen. — So nannte er den Saal, wo viele Nymphen versammelt waren, die alle an uns vorübergingen und sich um die Ehre des Schnupstuches bewarben. Mosambert nahm die hübscheste; ich hatte die sonderbare Laune, die häßlichste zu wählen.

Bis das Diner servirt wird, das ich bestellt habe, sagte der Graf, können wir uns jetzt, jeder besonders, mit unsern Schönen unterhalten; bei Tafel werden wir eine Quadrille bilden. — Von Natur neugierig,

bekam ich Lust, die Nymphe, die ich gewählt hatte, ein wenig im Detail zu untersuchen; es schien mir wichtig, zu wissen, welcher Unterschied zwischen einer schönen Marquise und einem häßlichen Freudenmädchen stattfindet. Der Gegenstand war meiner Aufmerksamkeit nicht sehr würdig. Die Forschung ergözte mich Anfangs nur wegen der Vergleichungspunkte, welche sie darbot. Allmählig aber gerieth ich ins Feuer und dachte daran, die Prüfung so weit zu treiben, als sie überhaupt gehen konnte. Die Nymphe bemerkte meine glücklichen Anlagen; ohne mir Zeit zu weiterem Nachdenken zu lassen, forderte sie mich auf, den Angriff zu versuchen, und bereitete sich vor, ihn wacker auszuhalten, aber auf einmal, ohne daß ich nöthig hatte, meine friedlichen Absichten zu erklären, sah die erfahrene Kriegerin, daß es zwischen uns nicht einmal zum leichtesten Scharmügel kommen würde. Sie stand nachlässig wieder auf, sah mich aufmerksam an und sagte: Um so besser, es wäre Schade gewesen! Man kann sich unmöglich denken, welchen Eindruck der höchst klare Sinn der Worte: Es wäre Schade gewesen, auf mich machte. Ich fragte nicht mehr, was aus Rosambert wurde, sondern entfloß aus diesem Haus der Schande mit dem Schwur, nie mehr dahin zurückzukehren.

Am andern Morgen um 10 Uhr kam der Graf zu mir; er fragte, welcher panische Schreck mich ergriffen habe, und versicherte mich, mein Abenteuer sey im ganzen Hause bekannt worden, zum nicht geringen Ergötzen aller Anwesenden. He, Rosambert! die Dirne sagte zu mir, es wäre Schade gewesen, und Sie nennen meinen Schrecken einen panischen! — O das ist etwas anderes! Die Nymphe hat das Abenteuer ein

wenig abgekürzt: sie hütete sich wohl, uns alles zu sagen... Die Äußerung: Es wäre Schade gewesen! ändert die Geschichte vollständig. Es sind das sehr gutmüthige Worte. Nun wohl, Faublas! achten Sie etwa diese Dirne, die Ihnen mit kaltem Blute dazu Glück wünscht, einer Gefahr entronnen zu sehn, welche zu bestehen sie Ihnen zugemuthet hatte? — Das ist eine kuriose Frage, Rosambert; was könnten Sie auch aus meiner Antwort gegen ihr Geschlecht im Allgemeinen schließen? — Sie wollen ausweichen! Sind Sie denn ganz unverbesserlich, mein Freund? Nun wohl, achten Sie immerzu, ich will jetzt zu Bette gehen. — Wie so, zu Bette gehen? Woher kommen Sie? — Ei, man muß in der Welt alle Vergnügungen mitnehmen. Ich habe dort den Commandeur von *, den kleinen Chevalier von M., den Abbé von D. getroffen. Wir haben die ganze Nacht und den ganzen Morgen durchschwelgt, es war eine köstliche Orgie; aber jetzt will ich zu Bette gehen.

Raum war ich angekleidet, so kam mein Vater zu mir herauf; er sagte zu mir, Herr du Portail erwarte mich zum Mittagessen. Sie werden, fügte er hinzu, den ganzen Abend bei ihm zubringen; ich soupire in diesem Viertel und werde Sie dann nach Hause abholen.

Ich ging schnell aus, denn es drängte mich, meine hübsche Cousine zu sehen. Sie kam mit meiner Schwester ins Sprachzimmer. Wie glücklich Sie sind! sagte Abelaide lebhaft zu mir, Sie gehen auf den Ball, Sie bringen ganze Nächte dort zu, Sie haben da die Bekanntschaft einer sehr hübschen Dame gemacht! — Und wer hat Ihnen das alles gesagt? — Herr Person, der vor uns keine Geheimnisse hat. — Sophie

senkte die Augen und sprach kein Wort; meine Schwester fuhr also fort: Sagen Sie uns doch, wer diese Dame ist! . . . Und ein Maskenball, o das muß schön sehn! — Im Gegentheil sehr langweilig, versichere ich Sie; was diese Dame betrifft, so ist sie allerdings hübsch, aber weit weniger, o ungleich weniger als mein hübsches Bäschen. — Sophie saß fortwährend stumm, mit gesenkten Augen da und schien sich nur mit einigen Verlocken, die an ihrem Uhrband nicht in Ordnung waren, zu beschäftigen; aber die Röthe, womit ihr ganzes Gesicht sich überzog, verrieth sie; ich sah, daß unsere Unterredung sie um so inniger berührte, je weniger sie sich dafür zu interessiren die Minne annahm. Sie sind verdrießlich, mein hübsches Bäschen? — Antworten Sie doch, Fräulein, sagte ihre alte Gouvernante zu ihr. — Nein, mein Herr! aber ich . . . ich habe heute Nacht nicht gut geschlafen. — Ja, sagte die Alte wieder, das ist wahr; das Fräulein gewöhnt sich seit drei oder vier Tagen, nicht zu schlafen . . . das ist eine sehr, sehr schlechte Gewohnheit. Man stirbt sehr bald davon; ich sage Ihnen, ich habe ein Fräulein gekannt . . . Wie hieß sie doch? Ja richtig, Fräulein Storch . . . Sie haben sie nicht mehr gekannt, Fräulein, Sie sind zu jung . . . Vog tausend, es sind ja 45 Jahre her . . . dieses Fräulein Storch . . .

Die Alte hatte somit ihre Geschichte angefangen, und wenn ich nicht des Glücks beraubt werden wollte, meine hübsche Cousine zu sehen, so mußte ich ihre lange Erzählung ruhig anhören. Sophie ersparte mir dieses Mißvergnügen, um mir ein noch größeres zu bereiten; Sie stand auf, ihre Gouvernante fragte sie übellaunig, was sie habe; sie antwortete, sie fühle

sich sehr unwohl; ihre Stimme zitterte. So machen Sie es doch immer, versetzte die Alte; man hat nie Zeit, ein Wort zu reden. Herr Chevalier, kommen Sie morgen, Sie werden sehen, wie interessant das ist, und wie vollkommen man Recht hat, zu behaupten, daß die jungen Leute schlafen müssen. — Bruder, Sie erlauben doch, daß ich meine gute Freundin begleite? — Ja, liebe Abelaidé, ja ... Seyen Sie recht besorgt um sie! — Beim Abschiedsgruß schlug Sophie endlich ihre Augen auf; sie ließ einen schmerzlichen Blick auf mich fallen, der in mein Herz drang, um darin Reue zu erwecken.

Es war Zeit, der Einladung des Herrn du Portail Folge zu leisten. Nachdem ich ihm meine Dankagung erneuert, erzählte ich ihm mein ganzes Abenteuer, ohne das Frühstück bei Mosambert zu vergessen; doch hütete ich mich wohl, ihm zu gestehen, wohin unsere Lustigkeit uns nachher geführt hatte. — Es freut mich sehr, sagte er, daß Herr von Mosambert, welcher seinen Äußerungen zu Folge, die Sie mir mittheilen, ein Modeherrchen in der vollen Bedeutung des Wortes zu seyn scheint, wenigstens über die wahre Ehre richtige Begriffe hat. Mein junger Freund, bedenken Sie wohl, daß unter allen Gesetzen Ihres Landes das Duellverbot das achtungswertheste ist. In diesem Jahrhundert der Aufklärung und der Philosophie hat die Unbändigkeit des Muthes sich bei weitem gemildert. Wie viel hat die glückliche Revolution, die in dieser Beziehung in den Ansichten der Leute vor sich gegangen ist, der Nation Blut und den Familienvätern Thränen erspart! Was die Frauen betrifft, so scheint es in der That, daß der Graf sie nicht achtet; wenn er nicht aus Wichtigthuerei und

nach dem Beispiel so vieler jungen Leute seines Schlages diese tiefe Verachtung nur affectirt, ohne sie vielleicht wirklich zu hegen, so beklage ich ihn; ich beklage ihn um so mehr, wenn er immer nur solche Frauen gekannt hat, die man wirklich nicht achten kann. Faublas, glauben Sie an meine Erfahrung, welche länger ist als die des Grafen, der mit 22 Jahren viel gesehen zu haben meint; glauben Sie an mein gereifteres Urtheil, an meine überlegtere Beobachtungen; wenn man in der vornehmen Welt zuweilen Damen trifft, die keine Scham kennen, so steht man dort noch weit mehr junge Leute, die nichts von Grundsätzen wissen. Hüten Sie sich, auf die veralteten Deklamationen solcher Herrlein zu hören. Es gibt Frauen, deren keusche Reize eine innige und reine Liebe einflößen müssen, deren zartes Herz geschaffen ist, sie zu empfinden, die vermöge ihres liebenswürdigen Charakters unsere Huldigungen und vermöge ihrer holden Tugenden alle unsere Ehrfurcht verdienen. Man trifft weniger selten, als man gewöhnlich sagt, großherzige Geliebte, sittsame Gattinnen, vortreffliche Familienmütter; es gibt ihrer, mein Freund, die für das Glück ihrer Gatten und Kinder ihr Blut vergießen würden. Ich habe Damen gekannt, die mit den friedlichen Tugenden ihres Geschlechts die männlichsten Tugenden des unsrigen verbanden, und Männer, die ihrer würdig waren, das Beispiel einer großherzigen Aufopferung, die schwierigen Lektionen eines unerschütterlichen Muthes und einer feuerfesten Geduld gaben. Ihre Marquise ist keine Heldin, fügte er lächelnd hinzu; sie ist eine sehr unbesonnene junge Dame; mein Freund, sehen Sie vernünftiger als sie, machen Sie diesem gefährlichen Abenteuer ein Ende. So groß die Leicht-

gläubigkeit des Vatten seyn mag, so bedarf es nur eines unvorhergesehenen Ereignisses, um sie über den Haufen zu werfen. Versprechen Sie mir, nicht mehr zu Frau v. B. zu gehen. — Ich zögerte. Herr du Portail drängte mich; überdieß hatte er durch sein Lob der Frauen das Bild meiner Sophie vor meine Augen zurückgerufen. Ich versprach zuletzt alles, was er wollte. Jetzt, sagte er zu mir, habe ich Ihnen wichtige Geheimnisse zu offenbaren; — wenn Sie mich angehört haben werden, so werden Sie einsehen, daß Sie meinem großen Vertrauen durch eine unverbrüchlich Discretion entsprechen müssen.

Meine Geschichte bietet ein grauenvolles Bild der Wechselfälle des Schicksals. Es ist gewöhnlich sehr bequem, zuweilen aber auch sehr gefährlich, einen alten Namen zu haben, den man aufrecht erhalten, und große Güter, die man bewahren soll. Der einzige Sprößling einer erlauchten Familie, deren Ursprung sich in die Nacht der Zeiten verliert, sollte ich in meinem Heimathlande die höchsten Staatsämter bekleiden, und nun sehe ich mich verdammt, unter einem fremden Himmel in thatloser Dunkelheit meine Tage dahinzuschleppen. Der Name Kovjinski ist ehrenvoll eingeschrieben in die Geschichtsbücher Polens, und dieser Name soll mit mir untergehen! Ich weiß, daß die strenge Philosophie die eiteln Titel und die sittenverderbenden Reichthümer verwirft oder verachtet; vielleicht würde ich mich trösten, wenn ich weiter nichts verloren hätte; aber, mein junger Freund, ich beweine eine angebetete Gattin, ich suche eine geliebte Tochter, und ich werde mein Vaterland nie wieder sehen! Woher sollte ich einen Muth besitzen, der abgehärtet ge-

nug wäre, um ihn solch' maßlosem Kummer entgegenzustellen?

Mein Vater, der sich durch seine Tugenden noch mehr auszeichnete als durch seinen Rang, genoß bei Hof jene Hochachtung, welche immer der Gunst des Fürsten folgt, zuweilen aber auch durch persönliches Verdienst errungen wird. Er widmete der Erziehung meiner beiden Schwestern die Aufmerksamkeit eines zärtlichen Vaters; ganz besonders aber überwachte er die meinige mit dem Eifer eines alten Edelmanns, der nur die Ehre seines Hauses im Auge hatte, dessen einzige Hoffnung ich war, und zugleich mit der Thätigkeit eines braven Bürgers, der seinen höchsten Wunsch darin setzte, dem Staat einen seiner würdigen Nachfolger zu hinterlassen.

Ich machte meine Studien in Warschau; dort zeichnete sich der junge Hr. von B. durch die liebenswürdigsten Eigenschaften unter uns aus. Mit der Anmuth eines zugleich lieblichen und edlen Gesichts verband er die Vorzüge eines glücklich ausgebildeten Geistes; die ungemeine Gewandtheit, die er bei unsern kriegerischen Spielen entwickelte, die noch seltenere Bescheidenheit, womit er sein Verdienst vor seinen eigenen Augen verbergen zu wollen schien, um die weniger glänzenden Eigenschaften seiner beinahe immer übermundenen Nebenbuhler in ein besseres Licht treten zu lassen, die Feinheit seiner Sitten, die Sanftheit seines Charakters fesselten die allgemeine Aufmerksamkeit, geboten Hochachtung und machten ihn zum Liebling jener glänzenden Jugend, die unsere Arbeiten und Vergnügungen theilte. Wenn ich sagen wollte, daß die Ähnlichkeit der Charaktere und die Sympathie der Neigungen meine Verbindung mit Hr. v. B. begründet

habe, so würde ich mich eines großen Selbstlobes schuldig machen; dem sey jedoch wie ihm wolle, wir beide lebten bald in inniger Vertraulichkeit.

Wie glücklich, aber auch wie flüchtig ist jenes Alter, wo man weder den Ehrgeiz kennt, welcher alles den Begriffen von Glück und Ruhm opfert, in die man sich verrannt hat, noch die Liebe, deren überschwengliche Gewalt alle unsere Fähigkeiten verschlingt und auf einen einzigen Gegenstand zusammendrängt! Dieses Alter der unschuldigen Vergnügungen und der vertrauensvollen Gläubigkeit, wo das noch unerfahrene Herz frei den Antrieben seines emporkeimenden Gefühles folgt und sich ungetheilt dem Gegenstande seiner uneigennützigen Neigungen hingibt! Unter solchen Umständen, mein lieber Faublas, unter solchen Umständen ist die Freundschaft kein leerer Name. Der Vertraute aller Geheimnisse des Hr. v. B., unternahm ich nichts, ohne ihn sogleich davon zu unterrichten; seine Rathschläge leiteten mein Verhalten, die meinigen bestimmten seine Entschlüsse, und vermöge dieser angenehmen Gegenseitigkeit hatte unsere frühe Jugend keine Vergnügungen, welche nicht getheilt, keine Schmerzen, welche nicht gelindert wurden. Mit welchem Kummer sah ich den unglückseligen Augenblick herannahen, wo Hr. v. B., durch die väterlichen Befehle gezwungen, Warschau zu verlassen, mir zärtlich Lebewohl sagte! Wir gelobten einander, in allen Zeiten jene lebhafteste Anhänglichkeit zu bewahren, welche das Glück unserer frühen Jugend gebildet hatte; ich schwur verwegen, daß Leidenschaften eines spätern Alters sie niemals schwächen würden. Welche unaussfüllbare Leere ließ der Weggang meines Freundes in meinem Herzen zurück! Im Anfang schien es mir,

als ob nichts im Stande wäre, mich für meinen Verlust zu entschädigen; die Bärtlichkeit eines Vaters, die Liebkosungen einer Schwester waren nur ein sehr schwacher Ersatz für mich. Ich sah ein, daß mir, um meinen Kummer zu verscheuchen, kein anderes Mittel übrig blieb, als meine Mußestunden mit irgend einer nützlichen Arbeit auszufüllen. Ich lernte Französisch, da diese Sprache schon damals in ganz Europa verbreitet war; mit Entzücken las ich weltberühmte Werke, ewige Denkmäler des menschlichen Geniuss, und ich staunte, wie in einer so undankbaren Sprache so viele herrliche Dichter, so viele vortreffliche und der Unsterblichkeit würdige Schriftsteller in so hohem Grade sich hatten auszeichnen können. Mit Ernst und Eifer widmete ich mich dem Studium der Geometrie; ganz besonders aber bildete ich mich zu jenem edlen Handwerk heran, das auf Kosten von 100,000 Unglücklichen einen Gelden macht, und von nicht sowohl mildherzigen, als tapfern Männern die große Kriegskunst genannt worden ist. Mehrere Jahre wurden auf diese eben so gründlich betriebene als schwierige Studien verwendet; endlich machten sie meine einzige Beschäftigung aus. Hr. v. B., der mir oft schrieb, erhielt nur noch kurze, seltene Antworten; unsere Correspondenz begann in Folge der Vernachlässigung zu stocken, bis endlich die Liebe die Erinnerungen der Freundschaft vollends verwischte.

Mein Vater war seit langer Zeit eng verbunden mit dem Grafen Bulawski. Bekannt durch die Strenge seiner starren Sitten, berühmt durch die Unbeugsamkeit seiner acht republikanischen Tugenden, hatte Bulawski, zu gleicher Zeit ein großer Feldherr und tapferrer Soldat, in mehr als einer Schlacht seinen über-



wallenden Muth und seine Vaterlandsliebe bekundet. Großgezogen an der Brust der Alten, hatte er aus ihrer Geschichte die hohen Lehren einer edlen Uneigennützigkeit, einer unerschütterlichen Standhaftigkeit, einer unbedingten Hingebung geschöpft. Gleich jenen Helden, welchen Rom aus dankbarer Verehrung Altäre errichtete, würde Pulawski dem Wohle des Vaterlandes alle seine Güter geopfert, er würde in der Vertheidigung desselben seinen letzten Blutstropfen vergossen, ja er würde seine einzige Tochter, seine theure Lodoïska, dafür hingegeben haben.

Lodoïska! Wie schön war sie! Wie liebte ich sie! Ihr theurer Name schwebt noch immer auf meinen Lippen, ihr angebetetes Bild lebt noch in meinem Herzen.

Mein Freund, sobald ich sie gesehen hatte, sah ich nichts mehr als sie, ich ließ meine Studien liegen; die Freundschaft wurde gänzlich vergessen; ich widmete Lodoïska alle meine Augenblicke. Unsern Vätern hatte unsere Liebe nicht lange unbekannt bleiben können: sie sagten mir nichts darüber, ich mußte also glauben, daß sie dieselbe gut hießen. Diese Ansicht schien mir fest genug begründet, daß ich mich ohne Belümmerniß der holden Neigung hingab, die mein ganzes Wesen gefangen hielt. Ich traf meine Maßregeln so, daß ich Lodoïska beinahe täglich sah, entweder in ihrem eignen Hause oder bei meinen Schwestern, welche sie sehr liebte. So vergingen zwei Jahre.

Endlich nahm mich Pulawski bei Seite und sagte zu mir: Dein Vater und ich hatten große Hoffnungen auf dich gesetzt, und dein anfängliches Benehmen hatten sie gerechtfertigt; ich sah dich lange Zeit deine Jugend auf eben so ehrenvolle als nützliche Arbeiten

verwenden. Gegenwärtig . . . (er sah, daß ich ihn unterbrechen wollte, und hinderte mich daran.) Was willst du mir sagen? Glaubst du mir etwas eröffnen zu können, was ich nicht wüßte? Glaubst du, ich brauche tagtäglich Zeuge deiner Entzückungen zu seyn, um einzusehen, wie sehr meine Lodoïska geliebt zu werden verdient? Eben darum, weil ich den Werth meiner Tochter so gut kenne, wie du selbst, wirst du sie nur erhalten, wenn du sie verdienst. Junger Mensch, wisse, daß Schwachheiten darum noch keine Entschuldigung finden dürfen, weil sie in der menschlichen Natur begründet sind; daß die Schwachheiten eines guten Bürgers auf den Nutzen des Vaterlandes gerichtet werden müssen; daß auch die Liebe gleich den gemeinen Eigenschaften nur verächtlich oder gefährlich wäre, wenn sie nicht den großsinnigen Herzen als gewaltige Anregung zur Ehre diene. Höre: unser Monarch ist kränklich und scheint seinem Ende zu nahen. Seine mit jedem Tag mehr schwankende Gesundheit hat den Ehrgeiz unserer Nachbarn erweckt; sie bereiten sich ohne Zweifel vor, Zwiespalt unter uns zu säen; sie rechnen darauf, unsere Stimmen zu erzwingen und uns einen König ihrer Wahl zu geben. Fremde Truppen haben es gewagt, sich an den Grenzen Polens zu zeigen: bereits schaaren sich 2000 Edelleute zusammen, um ihren frechen Übermuth zurückzuweisen; schließe dich dieser braven Jugend an, gehe, und wenn der Feldzug zu Ende ist, so komm', mit dem Blute unserer Feinde bedeckt, zurück, um Bulawski einen seiner würdigen Schwiegersohn zu zeigen.

Ich zögerte keinen Augenblick; mein Vater billigte meinen Entschluß, schien aber nur ungern meine plötzliche Abreise zu sehen; er hielt mich lange an seine



Brust gedrückt; zärtliche Bekümmerniß strahlte aus seinen Blicken, traurig waren seine Abschiedsworte, die Unruhe seines Herzens ging in das meinige über; unsere Thränen vermischten sich auf seinem ehrwürdigen Gesichte. Pulawski, der dieser rührenden Scene anwohnte, machte uns stoisch Vorwürfe und nannte das eine Schwäche. Trockne deine Thränen, sagte er zu mir, oder bewahre sie für Lodoïska, nur schwachen Liebenden, die sich für sechs Monate trennen, kommt es zu, welche zu vergießen. Er benachrichtigte seine Tochter in meiner Gegenwart sowohl von meiner Abreise, als auch von den Gründen, die mich bestimmten. Lodoïska erblaßte, seufzte, blickte ihren Vater erröthend an und versicherte mich mit zitternder Stimme, ihre Wünsche würden meine Rückkehr beschleunigen, und ihr Glück ruhe in meinen Händen. • Nach solchen Ermuthigungen, wie konnte ich da eine Gefahr fürchten? Ich reiste ab, aber im Verlauf dieses Feldzugs ereignete sich nichts, was berichtet zu werden verdient; die Feinde waren ebenso, wie wir, darauf bedacht, einen Kampf zu vermeiden, der einen offenen Krieg zwischen beiden Nationen hätte herbeiziehen können, und begnügten sich, uns durch häufige Märsche zu ermüden: wir beschränkten uns darauf, sie zu verfolgen und zu beobachten; sie begegneten uns überall, wo das offene Land ihnen einen leichten Zugang geboten hätte. Beim Herannahen der schlechten Jahreszeit schienen sie sich in ihre Heimath zurückzuziehen, um daselbst ihre Winterquartiere zu nehmen, und unsere kleine, beinahe ganz aus Edelleuten bestehende Armee löste sich auf. Voll von Ungeduld und Freude kehrte ich nach Warschau zurück. Ich glaubte, Hymne und Amor würden mir jetzt Lodoïska geben... Ach, ich

hatte keinen Vater mehr! Bei meiner Ankunft in die Hauptstadt erfuhr ich, daß Kovzinski Tags zuvor einem Schlagfluß erlegen war. So wurde mir also nicht einmal der schmerzliche Trost zu Theil, die letzten Seufzer des zärtlichsten der Väter zu empfangen. Ich konnte mich nur auf sein Grab schleppen, das ich mit meinen Thränen benetzte.

Dulawski, den mein tiefer Schmerz wenig rührte, sagte zu mir: Nicht mit unfruchtbaren Thränen ehrt man das Andenken eines Vaters, wie der deinige war. Polen beklagt in ihm einen heldensinnigen Bürger, der in den mißlichen Umständen, die uns bevorstehen, dem Vaterlande nützliche Dienste geleistet haben würde. Erschöpft durch eine lange Krankheit, hat unser Monarch kaum noch vierzehn Tage zu leben, und von der Wahl seines Nachfolgers hängt das Glück unserer Mitbürger ab. Unter allen Rechten, welche der Tod deines Vaters auf dich überträgt, ist unstreitig das schönste deine Betheiligung bei den Ständen, wo du ihn vertreten wirst. Hier muß er in dir wieder aufleben; hier mußt du einen Muth bewähren, schweheriger noch, als der Muth, dem Tod auf dem Schlachtfelde zu trotzen. Die Tapferkeit eines Soldaten ist nur eine alltägliche Tugend; diejenigen aber sind außerordentliche Männer, die bei dringenden Umständen einen ruhigen Muth bewahren und vermittlest einer alles umfassenden Thätigkeit die Pläne des mächtigen Kabalenschmids aufdecken, die lichtscheuen Intriguen vereiteln und kühnen Parteiungen Trost bieten; Leute, die immer fest, unbestechlich und gerade ihre Stimmten nur demjenigen geben, den sie als den würdigsten erkannt haben; die immer nur das Beste ihres Landes im Auge haben; die sich durch Gold und Verspre-

chungen nicht verführen, durch Bitten nicht erweichen, durch Drohungen nicht einschüchtern lassen. Dieß waren die Vorzüge, welche deinen Vater auszeichneten; dieß ist die wahrhaft kostbare Erbschaft, welche anzutreten du dich bereiten mußt. Der Tag, an welchem unsere Stände zur Wahl eines Königs sich versammeln, ist die gewisse Epoche, in der die Ansprüche mehrerer Mitbürger, die nicht sowohl die Wohlfahrt ihres Vaterlandes, als vielmehr ihr persönliches Interesse im Auge haben, und die verderblichen Pläne der benachbarten Mächte zu Tage kommen, deren grausame Politik unsere Kräfte durch Theilung zerstört. Mein Freund, ich täusche mich, oder der verhängnißschwere Augenblick naht heran, welcher die Schicksale unseres bedrohten Landes auf immer feststellen wird; seine Feinde verschwören sich zu seinem Verderben; sie haben in der Stille eine Revolution vorbereitet, welche sie aber nicht durchsetzen werden, so lange mein Arm noch ein Schwert zu führen vermag. Möge der Schutzgott meines Vaterlandes ihm die Gräueltath eines Bürgerkrieges ersparen! Aber dieses äußerste Übel wird, so schrecklich es ist, vielleicht nothwendig werden. Ich hoffe, daß es wenigstens nur eine heftige Krisis seyn, und daß nach derselben der neugeschaffene Staat seinen alten Glanz wieder erlangen wird. Du wirst meine Bemühungen unterstützen, Lovzinski; die geringen Interessen der Liebe müssen sämmtlich verschwinden vor heiligeren Interessen; ich kann dir in diesen Augenblicken der Trauer, wo das Vaterland in Gefahr ist, meine Tochter nicht geben; aber ich verspreche dir, daß die ersten Tage des Friedens deine Vermählung mit Zdobiska bezeichnen werden.

Bulawski redete nicht in den Wind: ich sah ein,

welche weit wesentlichere Pflichten ich fortan zu erfüllen hatte; aber die hochwichtigen Angelegenheiten, mit denen ich mich beschäftigte, boten meinem Schmerz nur ungenügende Zerstreuung. Ich will es ohne Erröthen gestehen: die Traurigkeit meiner Schwestern, ihre theilnehmende Freundschaft, die rückhaltssameren, aber nicht minder herzlichen Liebkosungen meiner Geliebten machten auf mein bewegtes Gemüth mehr Eindruck, als die patriotischen Mahnungen Bulawski's. Ich sah Lodoïska lebhaft gerührt über meinen unerseßlichen Verlust, und ebenso betrübt, wie ich, über die mißlichen Ereignisse, die unsere Vereinigung hinausshoben, auf solche Art getheilt, milderte sich mein Kummer allmählig.

Inzwischen starb der König und der Reichstag wurde einberufen. Am Tage, wo er eröffnet werden sollte, im Augenblick, wo ich mich in den Saal begeben wollte, kommt ein Unbekannter in meinen Palast und verlangt mich ohne Zeugen zu sprechen. Sobald meine Leute abgetreten sind, tritt er hastig ein, fällt mir um den Hals und umarmt mich zärtlich. Es war Hr. v. B.; zehn Jahre der Trennung hatten ihn dermaßen verändert, daß ich ihn nicht zu erkennen vermochte. Ich äußerte ihm meine Überraschung und Freude über seine unerwartete Rückkehr. Sie werden noch mehr staunen, sagte er zu mir, wenn Sie die Ursache erfahren werden. Ich komme so eben an und bin im Begriff, mich in den Reichstag zu begeben. Heißt es zu viel von Ihrer Freundschaft voraussetzen, wenn ich auf Ihre Stimme rechne? — Auf meine Stimme und für wen? — Für mich, mein Freund. — Er sah mein Erstaunen. — Ja, für mich selbst, fuhr er lebhaft fort, — ich habe nicht Zeit, Ihnen zu

erzählen, welche glückliche Veränderung in meinen Umständen vorgegangen ist und mir erlaubt, so hohe Hoffnungen zu hegen; es genüge Ihnen, jetzt zu wissen, daß mein Ehrgeiz wenigstens durch die Mehrzahl der Stimmen gerechtfertigt ist, und daß zwei schwache Nebenbuhler sich vergebens bemühen werden, mir die Krone streitig zu machen, welche ich anspreche. Kovzinski, fuhr er fort, indem er mich von Neuem umarmte, wenn Sie nicht mein Freund wären, wenn ich Sie weniger hochschätzte, so würde ich Sie vielleicht durch große Versprechungen zu blenden suchen; ich würde Ihnen vielleicht zeigen, welche Gunst Sie erwartet, welche ehrenvolle Auszeichnungen Ihnen vorbehalten sind, welche edle und großartige Laufbahn sich für Sie eröffnen wird; aber ich brauche Sie nicht zu verführen, sondern ich will Sie überzeugen. Ich sehe es mit Schmerz, und Sie wissen es so gut wie ich: seit mehreren Jahren verdankt unser geschwächtes Polen seine Rettung nur der Uneinigkeit der drei Mächte, die es umgeben, und nur der Wunsch, sich mit unserem Raub zu bereichern, kann unsere Feinde, die einander nicht lieben, auf einen Augenblick vereinigen. Hindern wir wo möglich dieses unglückselige Triumvirat, dessen unmittelbare Folge die Zerstückelung unserer Provinzen seyn wird. Allerdings haben unsere Vorfahren in glücklicheren Zeiten die Freiheit der Wahlen aufrecht halten müssen; heute muß man der Nothwendigkeit nachgeben, die uns drängt. Rußland wird nothwendig einen König beschützen, der sein eigenes Werk ist: wenn Sie denjenigen annehmen, welcher diese Macht gewählt hat, so verhindern Sie die dreifache Allianz, die unsern Untergang unvermeidlich machen würde, und sichern sich einen mächtigen Bun-

begegneten, welchen wir den beiden übrigen Mächten mit Erfolg gegenüberstellen werden; dieß die Gründe, die mich bestimmt haben; ich gebe einen Theil unsrer Rechte auf, aber nur um unsere kostbarsten Rechte zu wahren; ich will einen wankenden Thron nur bestiegen, um ihn durch eine gesunde Politik zu befestigen; ich ändere endlich die Verfassung des Staates nur in der Absicht, den ganzen Staat zu retten.

Wir begaben uns in den Reichstag; ich stimmte für Hrn. v. P.; er erhielt wirklich die Mehrzahl der Stimmen; aber Pulawski, Szaremba und einige Andere erklärten sich für den Fürsten C.; man konnte im Tumult dieser ersten Versammlung nichts entscheiden.

Als wir weggingen, kam Hr. v. P. wieder zu mir; er lud mich ein, ihn in den Palast zu begleiten, welchen geheime Emissäre schon für ihn in Bereitschaft gesetzt hatten *). Wir schloßen uns mehrere Stunden ein; hier erneuerten sich unsere gegenseitigen Versicherungen inniger Freundschaft, und ich erzählte Herrn v. P. von meiner innigen Verbindung mit Pulawski, so wie von meiner Liebe zu Lodoïska. Er erwiederte mein Vertrauen mit noch größerem Vertrauen; er erzählte mir, welche Ereignisse seine bevorstehende Größe vorbereitet hatten; er erklärte mir seine geheimen Absichten, und ich verließ ihn mit der Ueberzeugung, daß er weniger von dem Wunsch nach eigener Größe, als vielmehr von dem Verlangen beseelt sey, Polen seine alte Wohlfahrt wieder zu geben.

*) Die Versammlung, in welcher die polnischen Könige gewählt werden, findet eine halbe Stunde von Warschau, auf offenem Felde, jenseits der Weichsel, in der Nähe des Dorfes Wola statt.

In dieser Stimmung flog ich zu meinem künftigen Schwiegervater, mit dem sehnlichen Verlangen, ihn für meinen Freund zu gewinnen. Pulawski ging mit großen Schritten in dem Zimmer seiner Tochter auf und ab, die eben so aufgereggt schien als er selbst. Da kommt er, sagte er zu Lodoïska, sobald er mich eintreten sah; da ist er, dieser Mensch, den ich hoch schätzte und den du liebst! Er opfert uns alle beide seiner blinden Freundschaft. — Ich wollte antworten, er fuhr fort: Sie waren von Kindheit an mit Herrn v. B. befreundet; eine mächtige Partei will ihn auf den Thron heben; Sie wußten es, Sie wußten von seinen Plänen; heute früh auf dem Reichstag haben Sie für ihn gestimmt; Sie haben mich getäuscht; aber glauben Sie, daß ich mich ungestraft täuschen lasse? — Ich bat ihn, mich anzuhören; er zwang sich, um ein trotziges Stillschweigen zu bewahren; ich erzählte ihm, wie Hr. v. B., den ich seit langer Zeit vernachlässigt, mich durch seine Ankunft überrascht habe. Lodoïska schien hoch erfreut, meine Rechtfertigung zu vernehmen. Man hintergeht mich nicht, wie ein leichtgläubiges Weib, sagte Pulawski zu mir; aber gleichviel, fahren Sie fort. — Ich berichtete ihm von der kurzen Unterredung, die ich mit Hrn. v. B. gehabt hatte, bevor ich mich in die Sitzung begeben. Und das sind also Ihre Pläne! rief er; Hr. v. B. weiß für das Unglück seiner Mitbürger keine andere Hilfe als ihre Sklaverei! Er schlägt dieses Mittel vor, und ein Kovzinski heißt es gut! Man verachtet mich so sehr, daß man einen Versuch macht, mich in dieses ehrlose Komplott hineinzuziehen! Ich sollte unter dem Namen eines Polen die Russen in unsere Provinzen kommandiren sehen! Die Russen, wieder-

holte er wüthend, sie sollten in meinem Lande herrschen! — Er ging mit dem größten Ungeßüm auf mich zu: Treulofer, du hast mich betrogen und du verräthst dein Vaterland. Entferne dich augenblicklich aus diesem Palast, oder fürchte, daß ich dich hinauswerfen lasse.

Ich gestehe Ihnen, Faublas, eine so grausame und so unverdiente Beschimpfung machte mich wüthend: in der ersten Aufwallung meines Zornes führte ich die Hand an mein Schwert. Schneller als der Blitz zog Pulawski das seinige. Seine Tochter, seine trostlose Tochter stürzte auf mich zu: Lobjinski, was wollen Sie thun? Bei den Klängen dieser theuren Stimme gewann ich meine verirrte Vernunft wieder, aber ich sah, daß ein einziger Augenblick mir Lodoïska für immer entriß. Sie hatte mich verlassen, um sich in die Arme ihres Vaters zu werfen; der Grausame sah meinen bitteren Schmerz und gefiel sich darin, ihn noch zu vergrößern: Geh', Verräther, sagte er, geh', du siehst sie zum letztenmale!

Verzweiflungsvoll kehrte ich nach Hause zurück; die abscheulichen Benennungen, womit Pulawski mich überschüttet hatte, traten mir unaufhörlich vor die Seele; die Interessen Polens und die des Hrn. v. B. schienen mir so eng verbunden, daß ich nicht begriff, wie ich meine Mitbürger verrathen konnte, indem ich meinem Freunde diene. Inzwischen mußte ich entweder ihn verlassen oder Lodoïska entsagen. Was thun? Wozu mich entschließen? Ich verbrachte die ganze Nacht in dieser schmerzlichen Ungewißheit, und als der Tag anbrach, ging ich nach Pulawski's Wohnung, ohne noch zu wissen, wofür ich mich entscheiden sollte.

Ein Bedienter, der allein im Palast zurückgeblieben

war, sagte mir, sein Herr sey zu Anfang der Nacht mit Lodoïska abgereist, nachdem er alle seine Leute verabschiedet. Denken Sie sich meine Verzweiflung bei dieser Nachricht. Ich fragte den Bedienten, wohin Pulawski gegangen sey. Ich weiß ganz und gar nichts, antwortete er mir; ich kann Ihnen nur so viel sagen, daß wir gestern Abend, als Sie kaum weggegangen waren, einen großen Lärm im Zimmer seiner Tochter hörten. Noch erschrocken über die furchtbare Scene, die so eben zwischen Ihnen Beiden vorgefallen war, wagte ich's, näher zu treten und zu lauschen. Lodoïska weinte; ihr wüthender Vater überhäufte sie mit Schimpfworten, gab ihr seinen Fluch, und ich hörte, wie er zu ihr sagte: Wer einen Verräther lieben kann, kann es auch seyn. Undankbare! ich werde dich in ein sicherer Haus bringen, wo du fortan vor Verführung geschützt seyn sollst.

Konnte ich noch an meinem Unglück zweifeln? Ich rief Boleslaw, einen meiner getreuesten Diener, und befahl ihm, den Pulawski'schen Palast mit wachsamen Spionen zu umstellen, die mir über alles berichten sollen, was darin vorgehe, Pulawski selbst aber, im Falle er vor mir zurückkehre, überall verfolgen zu lassen. Da ich die Hoffnung nicht aufgab, ihn auf seinen nächstgelegenen Gütern zu treffen, so machte ich mich selbst auf den Weg, um ihn zu suchen.

Ich durchstreifte alle Besitzungen Pulawski's; ich fragte alle Reisende, die mir begegneten, nach Lodoïska; umsonst. Nachdem ich acht Tage in dieser schmerzlichen Forschung verloren, beschloß ich, nach Warschau zurückzukehren. Wie staunte ich, eine russische Armee beinahe an den Mauern der Stadt auf den Ufern der Weichsel gelagert zu finden!

Es war Nacht, als ich in die Hauptstadt zurückkehrte; die Paläste der Vornehmen waren beleuchtet; eine unermessliche Volksmenge erfüllte die Straßen; ich hörte fröhliche Gesänge; ich sah den Wein stromweise auf den öffentlichen Plätzen fließen; alles verkündete mir, daß Polen einen König hatte.

Boleslaw erwartete mich mit Ungeduld. Pulawski ist, erzählte er mir, schon am zweiten Tage allein zurückgekommen. Er ging bloß aus, um sich in die Versammlung zu begeben, wo trotz all' seiner Bemühungen der russische Einfluß sich mit jedem Tage mehr geltend machte. In der letzten Sitzung, die diesen Morgen stattfand, vereinigte Hr. v. P. beinahe alle Stimmen auf sich; er stand im Begriff, gewählt zu werden. Pulawski rief das fatale Veto: im Augenblick fuhren zwanzig Säbel aus der Scheide. Der stolze Palatin von *, welchen Pulawski in der vorhergehenden Sitzung nicht sehr geschont hatte, stürzte zuerst auf ihn los und versetzte ihm einen furchtbaren Hieb über den Kopf. Zaremba und einige Andere flogen herbei, um ihren Freund zu vertheidigen; aber alle ihre Bemühungen hätten ihn nicht retten können, wenn nicht Hr. v. P. selbst sich in ihre Reihen gestellt und gerufen hätte, er werde mit eigener Hand denjenigen niederstoßen, der es wage, heranzukommen. Da zogen sich die Angreifer zurück. Inzwischen verlor Pulawski sein Blut und seine Kräfte, er fiel in Ohnmacht und mußte weggetragen werden. Zaremba entfernte sich mit dem Schwur, ihn zu rächen. Nun waren die zahlreichen Anhänger des Hrn. v. P. Herren der Berathung und riefen ihn auf der Stelle zum König aus. Pulawski kam, als er in seinen Palast zurückgebracht worden, bald wieder zur Besinnung.

Die herbeigerufenen Ärzte erklärten seine Wunde für nicht tödtlich; da ließ er sich, obschon er große Schmerzen empfand, und obschon mehrere seiner Freunde sich diesem Vorhaben widersetzen, in seinen Wagen bringen. Es war kaum zwölf Uhr Mittags, als er in Begleitung Razepa's und einiger Mißvergnügten Warschau verließ. Man folgt ihm, und ohne Zweifel wird man Ihnen den Ort binnen Kurzem nennen können, wohin er sich zurückgezogen hat.

Schlimmere Nachrichten konnte man mir nicht melden. Mein Freund war auf dem Thron, aber meine Versöhnung mit Pulawski schien unmöglich, und wahrscheinlich hatte ich Lodoiska für immer verloren. Ich kannte ihren Vater zu gut, um nicht das Äußerste zu fürchten. Die Gegenwart erschreckte mich, ich wagte meine Blicke nicht in die Zukunft zu richten, und mein Kummer drückte mich dermaßen nieder, daß ich dem neuen König nicht einmal Glück wünschte.

Derjenige von meinen Dienern, welchen Boleslaw zur Verfolgung Pulawski's abgeschickt hatte, kam am vierten Tag zurück; er war ihm bis auf fünfzehn Stunden von der Hauptstadt nachgereist, dort aber hatte Szaremba, da er immer einen Unbekannten in einer gewissen Entfernung von seiner Postchaise bemerkte, Verdacht geschöpft. Etwas weiter hinweg hatten vier von seinen Leuten, die hinter einem Gemäuer versteckt waren, meinen Kurier überfallen und zu Pulawski geführt. Dieser hatte ihn mit der Pistole in der Hand gezwungen, zu gestehen, wem er angehöre. Ich werde dich zu Kovzinski zurückschicken, hatte er gesagt; melde ihm in meinem Namen, daß er meiner gerechten Rache nicht entgehen werde. Hierauf hatte man meinem Kurier die Augen verbunden; er konnte nicht sagen, wo-

hin man ihn gebracht und eingesperrt hatte, aber nach Verfluß von drei Tagen hatte man ihn abgeholt. Man hatte wieder die Vorsicht gebraucht, ihm die Augen zu verbinden und ihn mehrere Stunden lang in die Kreuz und Quers herumzuführen. Endlich hatte der Wagen angehalten und man hatte ihn aussteigen lassen. Kaum hatte er den Fuß auf die Erde gesetzt, so waren seine Wächter im Galopp davon gesprengt; er hatte seine Binde herabgenommen und sich wieder genau an dem Orte befunden, wo man ihn verhaftet hatte.

Diese Nachrichten beunruhigten mich ungemein; Pulawski's Drohungen erschreckten mich weit weniger um meiner selbst als um Lodoiska's willen, die in seiner Gewalt blieb; er konnte in seiner Wuth das Äußerste gegen sie unternehmen. Ich beschloß alles zu wagen, um den Aufenthaltsort des Vaters und das Gefängniß der Tochter zu erfahren. Tags darauf theilte ich meinen Schwestern meine Absicht mit und verließ die Hauptstadt. Boleslaw begleitete mich; ich gab mich überall für seinen Bruder aus. Wir durchreisten ganz Polen, und ich sah jetzt, daß der Erfolg die Besorgnisse Pulawski's nur zu sehr rechtfertigte. Unter dem Vorwand, den Eid der Treue gegen den neuen König abzunehmen, hatten sich die Russen über unsere Provinzen verbreitet, erlaubten sich in den Städten tausenderlei Erpressungen und verwüsteten das Land. Nachdem ich drei Monate in fruchtlosen Nachforschungen verloren, gab ich die Hoffnung auf, Lodoiska wieder zu finden; tief bewegt über das Unglück meines Vaterlandes, weinend um Polen und um mich selbst, wollte ich aber nach Warschau zurückkehren, um dem neuen Könige selbst mitzutheilen, welche Aus-

schweifungen Fremdlinge in seinen Staaten begingen, als ein Zusammentreffen, das im Anfang sehr mißlich für mich zu werden drohte, mich nöthigte, einen ganz andern Entschluß zu fassen.

Die Türken hatten neuerdings Rußland den Krieg erklärt und die Tartaren von Budziac, sowie von der Krimm machten häufige Einfälle in Wolhynien, wo ich mich damals befand. Vier von diesen Banditen griffen uns in der Nähe von Ostropol an, als wir eben aus einem Walde kamen. Ich hatte höchst unvorsichtigerweise versäumt, meine Pistolen zu laden, aber ich bediente mich meines Säbels mit solcher Gewandtheit und so viel Glück, daß bald Zwei von ihnen schwer verwundet zu Boden sanken. Boleslaw beschäftigte den Dritten, der Vierte bekämpfte mich mit großer Lebhaftigkeit; er brachte mir eine leichte Wunde im Schenkel bei, erhielt aber zu gleicher Zeit einen furchtbaren Hieb, der ihn vom Pferde stürzte. Boleslaw sah sich jetzt auf einmal von seinem Feinde befreit, denn dieser ergriff die Flucht, als er seinen Freund fallen hörte. Derjenige, den ich zuletzt niedergeworfen hatte, sagte in schlechtem Polnisch zu mir: Ein so tapferer Mann wie du muß auch großmüthig sehn; ich bitte dich um mein Leben; Freund, bringe mich nicht vollends um, sondern steh' mir vielmehr bei; hilf mir wieder auf die Beine und verbinde meine Wunde. — Er bat in einem so edlen und so reuen Ton um Gnade, daß ich mich keinen Augenblick besann. Ich stieg vom Pferde; Boleslaw und ich richteten ihn wieder auf; wir verbanden seine Wunde. Du thust wohl, braver Mann, sagte der Tartar zu mir, du thust wohl. — Während er so sprach, sahen wir rings umher eine Staubwolke sich erheben; mehr

als 300 Tartaren kamen auf uns zugesprengt. Fürchte nichts, sagte derjenige, den ich verschont hatte, zu mir, ich bin der Anführer dieser Truppe. — Wirklich machten seine Soldaten, die schon bereit waren, mich niederzuhauen, auf ein Zeichen von mir Halt. Er sagte zu ihnen einige Worte, die ich nicht verstand; sie öffneten ihre Reihen, um Boleslaw und mich hindurchzulassen. Tapferer Mann, sagte ihr Häuptling von Neuem zu mir, hatte ich nicht Recht zu sagen, daß du wohl thust? Du hast mir das Leben geschenkt, ich rette dir das deinige; es ist manchmal gut, einen Feind, ja selbst einen Räuber zu verschonen. Höre, mein Freund, indem ich dich angriff, habe ich mein Handwerk getrieben; du hast deine Pflicht gethan, indem du mich tüchtig zurichtetest; ich verzeihe dir, du verzeihst mir; laß uns einander umarmen. — Er fügte hinzu: der Tag beginnt sich zu neigen, ich rathe dir nicht, heute Nacht in diesen Gegenden zu reisen; diese Leute da gehen alle wieder auf ihre Posten, und ich könnte dir nicht für sie bürgen. Du siehst dieses Schloß auf der Anhöhe rechts; es gehört einem gewissen Grafen Durlinski, auf den wir es abgesehen haben, weil er sehr reich ist. Sprich ihn um Gastfreundschaft an; sage ihm, daß du Titstkan verwundet habest, daß Titstkan dich verfolge. Er kennt mich vom Namen; ich habe ihm bereits mehrere schlimme Tage bereitet: im Uebrigen kannst du darauf zählen, daß sein Haus respektirt werden soll, so lange du bei ihm bist; hüte dich jedoch, es vor drei Tagen zu verlassen und länger als acht Tage zu bleiben. Leb' wohl!

Mit wahren Vergnügen verabschiedeten wir uns von Titstkan und seiner Bande. Die Rathschläge des

Tartaren waren Befehle; ich sagte zu Boleslaw: Laß uns nach diesem Schlosse eilen, das er uns gezeigt hat; ohnehin kenne ich diesen Durlinski dem Namen nach. Pulawski hat mir zuweilen von ihm erzählt; vielleicht weiß er, wohin Pulawski sich zurückgezogen hat; es ist nicht unmöglich, daß wir es mit einiger Gewandtheit von ihm erfahren. Ich werde jedenfalls sagen, Pulawski schicke uns. Diese Empfehlung wird so viel gelten, als die von Titstkan. Du, Boleslaw, vergiß nicht, daß ich dein Bruder bin, und verrathe mich nicht.

Wir kamen an die Gräben des Schlosses; Durlinski's Leute fragten uns, wer wir seyen; ich antwortete, wir kommen im Namen Pulawski's, um mit ihrem Herrn zu sprechen; wir seyen von Räubern angegriffen worden, die uns noch verfolgen. Die Zugbrücke wurde herabgelassen, wir gingen hinein: man sagte uns, Durlinski sey im Augenblick nicht zu sprechen, aber am folgenden Morgen um zehn Uhr könne er uns Audienz ertheilen. Man forderte uns unsere Waffen ab, die wir ohne Schwierigkeit hergaben. Boleslaw besichtigte meine Wunde; die Haut war kaum gerizt. Bald trug man uns in der Küche ein einfaches Mahl auf; sodann wurden wir in eine niedrige Kammer geführt, wo zwei schlechte Betten so eben bereitet worden waren: man ließ uns da ohne Licht und verschloß die Thüre hinter uns.

In der Nacht konnte ich kein Auge zuthun: Titstkan hatte mir nur eine leichte Wunde beigebracht, aber die Wunde meines Herzens war so tief! Bei Tagesanbruch wurde ich ungeduldig in meinem Gefängniß; ich wollte die Läden öffnen; sie waren verriegelt. Ich rüttelte kräftig daran. Die Beschläge sprin-

als 300 Tartaren kamen auf uns zugesprengt. Fürchte nichts, sagte derjenige, den ich verschont hatte, zu mir, ich bin der Anführer dieser Truppe. — Wirklich machten seine Soldaten, die schon bereit waren, mich niederzuhauen, auf ein Zeichen von mir Halt. Er sagte zu ihnen einige Worte, die ich nicht verstand; sie öffneten ihre Reihen, um Boleslaw und mich hindurchzulassen. Tapferer Mann, sagte ihr Häuptling von Neuem zu mir, hatte ich nicht Recht zu sagen, daß du wohl thust? Du hast mir das Leben geschenkt, ich rette dir das deinige; es ist manchmal gut, einen Feind, ja selbst einen Räuber zu verschonen. Höre, mein Freund, indem ich dich angriff, habe ich mein Handwerk getrieben; du hast deine Pflicht gethan, indem du mich tüchtig zurichtetest; ich verzeihe dir, du verzeihst mir; laß uns einander umarmen. — Er fügte hinzu: der Tag beginnt sich zu neigen, ich rathe dir nicht, heute Nacht in diesen Gegenden zu reisen; diese Leute da gehen alle wieder auf ihre Posten, und ich könnte dir nicht für sie bürgen. Du siehst dieses Schloß auf der Anhöhe rechts; es gehört einem gewissen Grafen Durlinski, auf den wir es abgesehen haben, weil er sehr reich ist. Sprich ihn um Gastfreundschaft an; sage ihm, daß du Tisiskan verwundet habest, daß Tisiskan dich verfolge. Er kennt mich vom Namen; ich habe ihm bereits mehrere schlimme Tage bereitet: im Uebrigen kannst du darauf zählen, daß sein Haus respektirt werden soll, so lange du bei ihm bist; hüte dich jedoch, es vor drei Tagen zu verlassen und länger als acht Tage zu bleiben. Leb' wohl!

Mit wahren Vergnügen verabschiedeten wir uns von Tisiskan und seiner Bande. Die Rathschläge des

Tartaren waren Befehle; ich sagte zu Boleslaw: Laß uns nach diesem Schlosse eilen, das er uns gezeigt hat; ohnehin kenne ich diesen Durlinski dem Namen nach. Pulawski hat mir zuweilen von ihm erzählt; vielleicht weiß er, wohin Pulawski sich zurückgezogen hat; es ist nicht unmöglich, daß wir es mit einiger Gewandtheit von ihm erfahren.. Ich werde jedenfalls sagen, Pulawski schicke uns. Diese Empfehlung wird so viel gelten, als die von Titskan. Du, Boleslaw, vergiß nicht, daß ich dein Bruder bin, und verrathe mich nicht.

Wir kamen an die Gräben des Schlosses; Durlinski's Leute fragten uns, wer wir seyen; ich antwortete, wir kommen im Namen Pulawski's, um mit ihrem Herrn zu sprechen; wir seyen von Räubern angegriffen worden, die uns noch verfolgen. Die Zugbrücke wurde herabgelassen, wir gingen hinein: man sagte uns, Durlinski sey im Augenblick nicht zu sprechen, aber am folgenden Morgen um zehn Uhr könne er uns Audienz ertheilen. Man forderte uns unsere Waffen ab, die wir ohne Schwierigkeit hergaben. Boleslaw besichtigte meine Wunde; die Haut war kaum gerizt. Bald trug man uns in der Küche ein einfaches Mahl auf; sodann wurden wir in eine niedrige Kammer geführt, wo zwei schlechte Betten so eben bereitet worden waren: man ließ uns da ohne Licht und verschloß die Thüre hinter uns.

In der Nacht konnte ich kein Auge zuthun: Titskan hatte mir nur eine leichte Wunde beigebracht, aber die Wunde meines Herzens war so tief! Bei Tagesanbruch wurde ich ungeduldig in meinem Gefängniß; ich wollte die Läden öffnen; sie waren verriegelt. Ich rüttelte kräftig daran. Die Beschläge sprin-

gen weg; ich sehe einen sehr schönen Park; das Fenster war niedrig; ich springe hinaus und befinde mich in Durlinski's Garten. Nachdem ich mich einige Minuten hier ergangen, setzte ich mich auf eine steinerne Bank am Fuße eines Thurmes, dessen antike Bauart ich einige Zeit betrachtete. Hier blieb ich in meinen Betrachtungen versunken stehen, als ein Ziegel zu meinen Füßen niederfiel; ich glaubte, er habe sich vom Dache des alten Gebäudes losgemacht, und, um ein Unglück zu verhüten, setzte ich mich ans andere Ende der Bank. Einige Augenblicke darauf fiel ein zweiter Ziegel neben mir nieder; der Zufall schien mir verwunderlich. Unruhig stand ich auf und betrachtete aufmerksam den Thurm. Da bemerkte ich in einer Höhe von fünfundzwanzig oder dreißig Fuß eine schmale Oeffnung; ich hob die Ziegel auf, die man mir zugeworfen hatte; auf dem ersten entzifferte ich die mit Gyps geschriebenen Worte: *Lodzinski, also Sie sind! Sie leben!* Auf dem zweiten stand geschrieben: *Befreien Sie mich! retten Sie Lodziska!*

Sie können sich, mein lieber Faublas, nicht vorstellen, wie viele Gefühle mich zu gleicher Zeit erregten; mein Erstaunen, meine Freude, mein Schmerz, meine Verlegenheit lassen sich mit Worten nicht darstellen. Ich musterte *Lodziska's* Gefängniß; ich forschte, wie ich sie heraus bringen könnte. Sie warf mir noch einen Ziegel zu. Ich las: Um Mitternacht bringen Sie Papier, Tinte und Feder; morgen, eine Stunde nach Sonnenaufgang, holen Sie einen Brief; entfernen Sie sich.

Ich kehrte nach meiner Stube zurück und rief *Boleslaw*, der mir zum Fenster hereinsteigen half; den Laden brachten wir so gut wir konnten wieder in

Ordnung. Ich erzählte meinem getreuen Diener von dem unverhofften Fund, der meinen Irrfahrten ein Ziel setzte und zugleich meine Unruhe verdoppelte. Wie sollte ich in diesen Thurm gelangen? Wie sollten wir uns Waffen verschaffen? Wie war es möglich, Lodoïska aus ihrer Gefangenschaft zu befreien? Wie sollte ich sie unter den Augen Durlinski's, mitten unter seinen Reuten, in einem besetzten Schlosse entführen? Und selbst vorausgesetzt, alle diese Hindernisse wären nicht unüberwindlich, wie konnte ich in der kurzen Frist, welche Titskan uns gelassen hatte, ein so schwieriges Unternehmen vollenden? Hatte nicht Titskan mir befohlen, wenigstens drei und nicht länger als acht Tage bei Durlinski zu bleiben? Wenn ich vor dem dritten oder nach dem achten Tage dieses Schloß verließ, setzten wir uns da nicht den Angriffen der Tartaren aus? Meine theure Lodoïska aus dem Gefängnisse zu holen und sie Räubern zu überliefern? Durch die Sklaverei oder den Tod auf ewig von ihr getrennt zu seyn! O es war ein gräßlicher Gedanke.

Aber warum befand sie sich in einer so schrecklichen Haft? Der Brief, den sie mir versprochen hatte, mußte mich darüber belehren. Wir mußten uns Schreibzeug verschaffen; ich beauftragte Boleslaw mit diesem Geschäft und bereitete mich meinerseits auf die eigliche Rolle eines Pulawski'schen Sendlings vor, die ich bei Durlinski zu spielen hatte.

Es war heller Tag, als man uns in Freiheit setzte, mit der Erklärung, Durlinski könne und wolle uns jetzt sehen. Wir traten zuversichtlich vor ihn; es war ein Mann von etwa 60 Jahren, mit barscher Miene und abstoßenden Manieren. Er fragte uns, wer wir

seyen. Mein Bruder und ich, sagte ich, gehören zur Dienerschaft des Herrn Pulawski; mein Herr hat mir einen geheimen Auftrag an Sie gegeben; mein Bruder hat mich wegen einer andern Angelegenheit begleitet; ich muß, um mich erklären zu können, allein sehn; ich darf nur unter vier Augen mit Ihnen sprechen. — Nun wohl, antwortete Durlinski, dein Bruder soll gehen, und auch Ihr entfernt Euch; was diesen hier betrifft — er zeigte auf seinen Vertrauten — so wirst du erlauben, daß er bleibt, du kannst vor ihm Alles sagen. — Pulawski schickt mich... — Ich sehe schon, daß er dich schickt. — Um Sie zu ersuchen... — Um was? — (Ich faßte Muth.) Daß Sie ihm Nachrichten von seiner Tochter schicken möchten! — Pulawski hat dir gesagt... — Ja, mein Herr hat mir gesagt, daß Rodziska hier sey. — Ich bemerkte, daß Durlinski erblaßte; er sah seinen Vertrauten an und fixirte mich lange schweigend: ich muß mich wundern, versetzte er endlich; dein Herr muß sehr unvorsichtig sehn, daß er dir ein so höchwichtiges Geheimniß anvertraut. — Er ist es so wenig als Sie, gnädiger Herr; haben nicht auch Sie einen Vertrauten? Die großen Herren wären sehr unglücklich, wenn sie Niemanden ihr Vertrauen schenken könnten. Pulawski hat mich beauftragt, Ihnen zu sagen, daß Kovzinski bereits einen großen Theil Polens durchschweift habe und ohne Zweifel auch in Ihre Gegend kommen werde. — Wenn er es wagt, sich hier blicken zu lassen, antwortete er mit der größten Lebhaftigkeit, so habe ich eine Wohnung für ihn bereit, wo er lange bleiben soll; kennst du ihn diesen Kovzinski? — Ich habe ihn oft bei meinem Herrn in Warschau gesehen. — Er soll ein schöner Mann

sehn? — Er ist nicht übel und ungefähr von meiner Größe. — Sein Gesicht? — Ist einnehmend; er ist ein . . . — Ein unverschämter Kerl, rief er zornig; wenn er je in meine Hände fällt! — Gnädiger Herr! man versichert, er sey tapfer. — Er! ich wette, daß er nichts kann, als Mädchen verführen! Wenn er je in meine Hände fällt! — (Ich nahm mich zusammen; er fügte in ruhigerem Tone hinzu:) Pulawski hat mir schon lange nicht mehr geschrieben; wo ist er gegenwärtig? — Gnädiger Herr, ich habe bestimmte Befehle, auf diese Frage nicht zu antworten: alles, was ich Ihnen sagen kann, ist, daß er gewichtige Gründe hat, seinen Aufenthalt zu verschweigen und Niemanden zu schreiben; er wird Ihnen diese Gründe in Bälde persönlich auseinandersetzen.

Durlinski schien sehr erstaunt; ich glaubte sogar einige Zeichen von Schreck zu bemerken; er blickte seinen Vertrauten an, der nicht minder verlegen schien als er. — Du sagst, Pulawski werde bald kommen? — Ja, gnädiger Herr, spätestens in vierzehn Tagen. — Er blickte abermals seinen Vertrauten an; dann affectirte er plötzlich eben so viel Kaltblütigkeit als er so eben Verlegenheit gezeigt hatte, und sprach: Kehre zu deinem Herrn zurück. Es thut mir leid, ihm nur schlechte Nachrichten geben zu können; sage ihm, Lodoïska sey nicht mehr hier. — Jetzt kam es an mich, überrascht zu sehn. Wie? gnädiger Herr, Lodoïska . . . — Ist nicht mehr hier, sage ich dir. Aus Gefälligkeit gegen Pulawski, welchen ich hochschätze, habe ich, ob schon mit Widerwillen, das Geschäft übernommen, seine Tochter in meinem Schlosse zu bewachen. Niemand als ich und er (er zeigte auf seinen Vertrauten) wußte, daß sie da war. Vor ungefähr einem

Monat wollten wir ihr wie gewöhnlich die Lebensmittel für den Tag bringen. Es war Niemand mehr in ihrem Zimmer. Ich weiß nicht, wie sie es gemacht hat; aber das weiß ich, daß sie entwischt ist; seitdem habe ich nichts mehr von ihr gehört. Sie wird ohne Zweifel zu Kovzinski nach Warschau gegangen seyn, wenn nicht anders die Tartaren unterwegs sie aufgehoben haben.

Meine Verwunderung erreichte den höchsten Grad; wie sollte ich das, was ich im Garten gesehen, mit Durlinski's Äußerungen zusammenreimen? Es lief da irgend ein Geheimniß mitunter, das zu ergründen ich äußerst begierig war; inzwischen hütete ich mich wohl, auch nur den mindesten Zweifel zu zeigen: Gnädiger Herr, das sind ja sehr traurige Nachrichten für meinen Herrn. — Allerdings; aber ich bin unschuldig. — Gnädiger Herr, ich habe Sie um eine Gunst zu ersuchen. — Laß hören. — Die Tartaren verwüsten die Umgebung Ihres Schlosses; sie haben uns angegriffen; wir sind ihnen nur durch ein Wunder entkommen; würden Sie nicht meinem Bruder und mir die Erlaubniß geben, nur zwei Tage hier auszuruhen? — Nur zwei Tage, meinetwegen. Wo hat man sie logirt? fragte er seinen Vertrauten. — Im Erdgeschos . . . antwortete dieser, in einer Bedientenstube . . . — Die auf meine Gärten geht? fiel Durlinski unruhig ein. — Die Türen sind fest verriegelt. — Thut nichts; man muß sie anderswohin bringen. — Diese Worte machten mich zittern. Der Vertraute versetzte: das ist nicht möglich, aber . . . das Übrige, sagte er ihm in's Ohr. Meinetwegen, man thue es sogleich, antwortete sein Herr. Dann wandte er sich an mich: du und dein Bruder können übermorgen

wieder gehen; vor der Abreise wirst du mich sprechen; ich werde dir einen Brief an Pulawski mitgeben.

Ich traf Boleslaw in der Küche, wo er frühstückte; er gab mir ein volles Tintenfläschchen, mehrere Federn und etliche Bogen Papier, was er alles sich ohne Mühe verschafft hatte. Ich brannte vor Verlangen, an Koboińska zu schreiben; die Verlegenheit war nur, wie man einen bequemen Ort finden sollte, wo ich nicht von Neugierigen beunruhigt würde. Man hatte Boleslaw bereits erklärt, daß wir in das Zimmer, wo wir übernachteten, erst dann zurückkehren sollten, wenn wir schlafen gingen. Ich erfann eine Kriegslist, die mir vollkommen gelang. Durlinski's Leute tranken mit meinem angeblichen Bruder und luden auch mich höflich ein, etliche Flaschen ausstechen zu helfen. Ich stürzte bereitwillig Schlag auf Schlag mehrere Gläser eines sehr schlechten Weines hinunter: bald wankten meine Beine, meine Zunge verwirrte sich; ich schwappte der fröhlichen Bande hundert ebenso unsinnige, als lustige Erzählungen vor; mit einem Worte, ich spielte den Betrunknen so gut, daß Boleslaw selbst getäuscht wurde. Er fürchtete, in diesem Augenblicke, wo ich bereit schien, alles zu sagen, möchte mein Geheimniß mir entfahren. Meine Herrn! sagte er zu den erstaunten Trinkern, mein Bruder kann heute nicht viel ertragen; es kommt vielleicht von seiner Wunde her; lassen wir ihn nicht mehr sprechen und nicht mehr trinken. Ich fürchte, es möchte ihn krank machen, und wenn ich Sie um eine große Gefälligkeit bitten dürfte, so helfen Sie mir ihn auf sein Bett bringen. — Auf das seinige? nein, das kann nicht seyn, antwortete einer von ihnen, aber ich will gern mein Zimmer dazu hergeben. Man nahm mich und schleppte mich

in eine Dachstube hinauf, deren ganzes Ameublement aus einem Bett, einem Tisch und einem Stuhl bestand. In diesem Loch sperrte man mich ein; das war alles, was ich verlangte. Sobald ich allein war, schrieb ich an Lodoïska einen mehrere Seiten langen Brief. Vor allen Dingen rechtfertigte ich mich vollständig wegen der Verbrechen, die Pulawski mir angedichtet hatte: sodann erzählte ich ihr alles, was mir vom Augenblick unserer Trennung bis zu meiner Ankunft bei Durlinski begegnet war. Ausführlich beschrieb ich ihre meine Unterredung, die ich so eben mit diesem gehabt hatte. Schließlich versicherte ich sie der zärtlichsten, ehrerbietigsten Liebe, und schwur, daß ich, sobald sie mir die nöthigen Aufschlüsse über ihr Schicksal gegeben hätte, alles wagen würde, um ihrer Sklaverei ein Ende zu machen.

Sobald mein Brief geschlossen war, versank ich in Betrachtungen, die mich in seltsame Verlegenheit versetzten. War es auch wirklich Lodoïska, welche mir diese Siegel in den Garten zugeworfen hatte? Sollte Pulawski die Ungerechtigkeit so weit getrieben haben, seine Tochter für eine Liebe zu bestrafen, die er selbst gut heißen hatte? Sollte er die Unmenschlichkeit gehabt haben, sie in ein schreckliches Gefängniß zu werfen? Und wenn selbst der Haß, den er mir geschworen, ihn bis zu diesem Grade verblendet hätte, wie hätte Durlinski sich entschließen können, auf solche Art seiner Rache zu dienen? Aber auf der andern Seite trug ich, um mich unkenntlicher zu machen, seit drei Monaten nur grobe Kleider; die Strapazen einer langen Reise und mein Kummer hatten mich sehr verändert; welche Andere als eine Liebende hätte Lovzinski in den Gärten Durlinski's zu erkennen vermocht?

Hatte ich nicht überdies den Namen Lodoïska auf dem Siegel geschrieben gesehen? Gestand nicht Durlinski selbst, daß Lodoïska als Gefangene bei ihm gewesen sey? Er fügte allerdings hinzu, daß sie entflohen sey; aber war das zu glauben? Und warum dieser Haß, welchen Durlinski auf mich geworfen hatte, ohne mich zu kennen? Warum diese unruhige Miene, als man ihm gesagt hatte, Bulawski's Boten bewohnen ein Zimmer, das auf seinen Garten gehe? Warum besonders dieser Schreck, als ich ihm die nahe Ankunft meines angeblichen Herrn verkündet hatte? Alles das war sehr geeignet, mich in eine furchtbare Unruhe zu versetzen. Ich ahnte schreckliche Dinge, die ich mir nicht erklären konnte. Seit zwei Stunden richtete ich unaufhörlich neue Fragen an mich, deren Beantwortung mir sehr schwer wurde, als endlich Boleslaw kam, um zu sehen, ob sein Bruder wieder zur Besinnung gekommen sey. Es kostete mich keine Mühe, ihn zu überzeugen, daß mein Rausch nur ein künstlicher gewesen sey. Wir gingen in die Küche hinab und brachten da den Rest des Tages zu. Welch' ein Abend! Mein lieber Faublas! in meinem ganzen Leben erschien mir keiner so lang, nicht einmal diejenigen, welche ihm folgten.

Endlich führte man uns in unser Zimmer, wo man uns wie Tags zuvor einsperrte, ohne uns ein Licht zu lassen; wir mußten noch beinahe zwei Stunden warten, bis es zwölf Uhr schlug. Beim ersten Glockenschlag öffneten wir sachte die Läden und das Fenster; ich schickte mich an, in den Garten hinabzuspringen; meine Verlegenheit glich meiner Verzweiflung, als ich mich durch Gitterstangen daran verhindert sah. Siehe da, sagte ich zu Boleslaw, das ist es, was der ver-

dammit Vertraute Durlinski's ihm ins Ohr sagte; das ist es, was sein abscheulicher Herr gut hieß, als er zur Antwort gab: Meinetwegen, man thue es so gleich; das haben sie den Tag über ausgeführt. Darum ist uns der Eintritt in diese Kammer versagt worden. — Gnädiger Herr, sie haben von Außen gearbeitet, antwortete mir Boleslaw, denn sie haben nicht bemerkt, daß dieser Laden erbrochen war. — Mögen sie es gesehen haben oder nicht, was liegt mir daran? Dieses vermaledeite Gitter wirft alle meine Hoffnungen über den Haufen; es sichert Lodoïska's Sklaverei und meinen Tod.

Sa allerdings, es sichert deinen Tod! rief man mir zu, indem man die Thüre öffnete. Durlinski, der einige Bewaffnete vor sich hergehen ließ, während einige andere mit Fackeln ihm nachfolgten, Durlinski trat mit dem Säbel in der Hand ein. Verräther! sagte er, indem er mir wüthende Blicke zuwarf, ich habe alles gehört; ich will wissen, wer du bist; sage mir deinen Namen; dein angeblicher Bruder wird ihn schon sagen; zittere! ich bin unter allen Feinden Kovzinski's der unversöhnlichste! Durchsuchet sie! befahl er seinen Leuten. Sie warfen sich auf mich; ich war ohne Waffen und leistete einen nutzlosen Widerstand. Sie entrißen mir meine Papiere und den Brief, den ich an Lodoïska geschrieben hatte. Durlinski las ihn unter tausend Zeichen von Ungeduld; er war darin wenig geschont. Kovzinski, sagte er mit erstickter Wuth zu mir, ich verdiene bereits deinen ganzen Haß, bald werde ich ihn noch mehr verdienen; inzwischen wirst du mit deiner würdigen Vertrauten in diesem Zimmer bleiben, das du so sehr liebst. So sprechend, entfernte er sich; man verriegelte die Thüre doppelt; er

stellte eine Schilbwanne vor die Thüre und eine andere vor das Fenster im Garten.

Sie können sich denken, in welche Niedergeschlagenheit Boleslaw und ich versunken waren. Mein Unglück hatte seinen Gipfel erreicht; die Leiden Lodoïska's schnitten mir noch tiefer in die Seele. Die Beklagenswerthe! wie groß mußte ihre Unruhe seyn! sie erwartete Lovzinski, und Lovzinski ließ sie im Stich! Doch nein, Lodoïska kannte mich zu gut! Sie konnte mich nie einer so feigen Treulosigkeit fähig halten. Lodoïska, gewiß beurtheilte sie ihren Geliebten nach sich selbst! Gewiß fühlte sie, daß Lovzinski ihr Schicksal theilen mußte, da er ihr nicht zu Hülfe kam — ach! und die Gewißheit meines Unglücks mußte das ihrige noch vergrößern.

Solcher Art waren im ersten Augenblick meine schmerzlichen Betrachtungen; man ließ mir alle Zeit, noch viele andere nicht minder traurige anzustellen. Tags darauf reichte man uns durch die Gitter unseres Fensters die Mundvorräthe für den Tag. Aus der Beschaffenheit der Kost, die man uns gab, schloß Boleslaw, daß man nicht die Absicht habe, unsere Gefangenschaft sehr angenehm zu machen. Boleslaw, der weniger unglücklich war als ich, ertrug sein Schicksal mit mehr Muth. Er bot mir meinen Theil an dem Mahle, das er zu sich zu nehmen im Begriff war. Ich wollte nicht essen; er drang vergebens in mich; das Leben war mir eine unerträgliche Last geworden. Ach leben Sie! sagte er endlich unter einem Strom von Thränen, leben Sie! wenn auch nicht für Boleslaw, so doch für Lodoïska! — Diese Worte machten den lebhaftesten Eindruck auf mich, sie belebten meinen Muth aufs Neue; die Hoffnung kehrte in

mein Herz zurück; ich umarmte meinen getreuen Diener. O mein Freund! rief ich mit überwallendem Gefühl, o mein wahrer Freund! Ich habe dich zu Grunde gerichtet und meine Leiden gehen dir näher zu Herzen als die deinigen. Gib her, Boleslaw, gib her! Ich werde für Lodoïska, ich werde für dich leben. Möge der gerechte Himmel mir bald mein Vermögen und meinen Rang wieder geben! Du wirst sehen, daß dein Herr kein Undankbarer ist. — Wir umarmten einander von Neuem. Ach, mein lieber Faublas, wenn Sie wüßten, wie sehr das Unglück die Menschen zusammenführt! wie wohl es dem Bekümmerten thut, von einem andern Unglücklichen Worte des Trostes zu vernehmen!

Schon zwölf Tage saßten wir in dieser Gefangenschaft, als man mich herauszog, um mich zu Durlinski zu führen. Boleslaw wollte mir folgen, aber man stieß ihn rauh zurück; inzwischen erlaubte man ihm, einen Augenblick mit mir zu sprechen. Ich zog einen Fingerring ab, den ich seit mehr als zehn Jahren trug, und sagte zu Boleslaw: Diesen Ring hat mir Herr v. B. geschenkt, als wir zusammen in Warschau studirten; nimm ihn, mein Freund, und behalte ihn mir zu liebe. Wenn Durlinski heute seinen Verath vollführt und mich ermorden läßt, wenn er hernach dir erlaubt, dieses Schloß zu verlassen, so geh' zu deinem König, zeige ihm diesen Edelstein, erinnere ihn an unsere alte Freundschaft, erzähle ihm mein Unglück; Boleslaw, er wird dich belohnen, er wird Lodoïska Hilfe bringen. Leb' wohl, mein Freund!

Man führte mich in Durlinski's Zimmer. Sobald die Thüre sich ein wenig öffnete, bemerkte ich in einem Lehnstuhl eine ohnmächtige Frau; ich trat hinzu,

es war Lodoïska! Gott, wie fand ich sie verändert aber wie schön war sie noch immer! Barbar! sagte ich zu Durlinski. Bei der Stimme ihres Geliebten kam Lodoïska wieder zu sich. Ach mein lieber Lodoïski! weißt du, was dieser Schändliche mir zumuthet? Weißt du, um welchen Preis er mir deine Freiheit bietet? — Ja! rief Durlinski wüthend, ja, ich verlange es: du siehst sehr genau, daß er in meiner Gewalt ist; wenn ich in drei Tagen nichts erreiche, so stirbt er in drei Tagen. — Ich wollte mich zu Lodoïska's Füßen werfen, aber meine Wächter verhinderten es. Endlich sehe ich Sie wieder; alle meine Leiden sind vergessen. Lodoïska, der Tod hat nichts Schreckliches mehr für mich... Du, Glender, bedenke, daß Bulawski seine Tochter, bedenke, daß der König seinen Freund rächen wird. — Man führe ihn fort! rief Durlinski. — Ach, sagte Lodoïska zu mir, meine Liebe hat dich ins Verderben gestürzt! — Ich wollte antworten, aber man schleppte mich fort und führte mich in mein Gefängniß zurück. Boleslaw empfing mich mit unaussprechlicher Freude. Er gestand mir, daß er mich verloren geglaubt habe. Ich erzählte ihm, wie mein Tod nur verschoben sey. Die Scene, deren Zeuge ich so eben gewesen, hatte endlich meinen ganzen Argwohn bekräftigt; es war klar, daß Bulawski von der schändlichen Behandlung, die seine Tochter erfuhr, nichts wußte; es war klar, daß Durlinski, welcher verliebt und eifersüchtig war, seine Leidenschaft um jeden Preis befriedigen wollte.

Inzwischen waren von den drei Tagen, welche Durlinski der unglücklichen Lodoïska als Termin gesetzt hatte, bereits zwei verflossen; wir befanden uns mitten in der Nacht, welche dem dritten voranging; ich

konnte nicht schlafen, sondern ging mit großen Schritten in meinem Zimmer auf und ab. Auf einmal höre ich zu den Waffen rufen; ein schreckliches Geheul erhebt sich rings um's Schloß; im Innern findet eine große Bewegung statt; die Schildwache vor unsern Fenstern verläßt ihren Posten; Boleslaw und ich erkennen die Stimme Durlinski's; er ruft seine Leute, er spricht ihnen Muth zu; wir hören deutlich das Waffengeklirre, das Seufzen der Verwundeten, das Geächze der Sterbenden. Das anfangs sehr große Geschrei scheint nachzulassen; es beginnt von Neuem, es dauert lange und in verdoppeltem Grade; man ruft: Sieg! eine Menge Leute laufen zusammen und verschließen heftig die Thüren hinter sich. Auf einmal folgt auf dieses schreckliche Getöse ein entsetzliches Stillschweigen. Bald schlägt ein dumpfes Getöse an unsre Ohren; die Luft pfeift heftig. Die Nacht wird weniger düster; die Bäume des Gartens färben sich gelb und röthlich; wir stürzen an das Fenster. Die Flammen verzehrten Durlinski's Schloß, sie nahen von allen Seiten her der Kammer, in der wir uns befanden, und um das Maß des Entsetzens voll zu machen, kam ein durchdringendes Geschrei von dem Thurne, wo, wie ich wußte, Lodoïska eingeschlossen war.

Hier wurde Herr du Portail unterbrochen durch den Marquis v. B., welcher, da er im Vorzimmer keinen Lakaien angetroffen hatte, unangemeldet eintrat. Er wich zwei Schritte zurück, als er mich sah. Ah! ah! sagte er mit einer Verbeugung zu Hrn. du Portail, Sie haben auch einen Sohn? Sodann wandte er sich gegen mich mit den Worten: Sie sind offenbar der Bruder? ... — Meiner Schwester, ja, mein Herr. — Nun ja, Sie haben eine sehr lobenswür-

dige Schwester, allerliebste, wahrhaft allerliebste! — Sie sind eben so verbindlich als nachsichtig, bemerkte Herr du Portail. — Nachsichtig! O ich bin es nicht immer; z. B. ich bin gekommen, um Ihnen, mein Herr, Vorwürfe zu machen. — Mir? sollte ich das Unglück gehabt haben?... — Ja, Sie haben uns vorgestern einen garstigen Streich gespielt. — Wie so, mein Herr? — Sie haben diesen Rosambert da beauftragt, uns Fräulein du Portail zu entführen. Die Marquise rechnete fest darauf, daß Ihre liebe Tochter bei ihr übernachten würde. Aber nein! — Ich fürchtete, mein Herr, meine Tochter möchte Ihnen Verlegenheiten verursachen. — Ganz und gar nicht, mein Herr; Fräulein du Portail ist allerliebste; meine Frau ist ganz vernarrt in sie; ich habe Ihnen das schon gesagt. Wahrhaftig, fügte er grinsend hinzu, ich glaube beinahe, die Marquise liebt dieses Kind noch mehr als mich selbst! Und ich bin doch ihr Mann! Wenn Sie doch wenigstens selbst gekommen wären, sie abzuholen! — Ich bitte um Verzeihung, mein Herr! ich war unwohl und bin es noch jetzt sehr. Ich weiß, daß ich der Frau v. B. Dank schulde... — Es ist nicht deshalb. (Während dieses Zwiegesprächs war mir begreiflicherweise nicht ganz wohl zu Muth; der Marquis betrachtete mich mit einer Aufmerksamkeit, die mich beunruhigte.) Wissen Sie auch, sagte er endlich zu mir, daß Sie große Ähnlichkeit mit Ihrer Fräulein Schwester haben? — Mein Herr, Sie schmeicheln mir. — O es ist wirklich auffallend; was meinen Sie denn? ich verstehe mich gut darauf. Alle meine Freunde stimmen darin überein, daß ich ein Physiognom bin; ich frage Sie selbst; ich habe Sie noch nie gesehen und doch habe ich Sie sogleich erkannt.

gen sagen, was Sie wollen, dieser junge Mann gleicht seiner Schwester, wie ein Ei dem andern; ich würde das von dem Abbé Bernetti selbst behaupten*). — Ja, mein Herr, antwortete Herr du Portail, es ist ein Familiengrundton.

So sprechend, ging er mit mir in ein anderes Zimmer. Zum Fenster, sagte er, Ihr Marquis ist ein wunderliches Kerlchen. Er genirt sich nicht bei Leuten, die er einmal liebt. — Mein sehr lieber Vater, es ist wohl wahr, daß der Marquis sich ohne viele Complimente bei uns festgesetzt hat; aber ich für meine Person kann mich darüber nicht beklagen, denn ich finde mich in seiner Wohnung sehr behaglich. — Sie mögen für sich Recht haben, aber lassen wir den Scherz bei Seite und sehen wir, wie wir die Sache herausbeissen. Wenn ich nur ihn allein im Auge hätte, so wollte ich bald fertig werden; aber, mein Freund, Sie haben Rücksichten zu beobachten wegen seiner Frau. Hören Sie, gehen Sie nach Hause, lassen Sie Ihren Lakaien eine beliebige Livree anziehen, und dann lassen Sie mir melden, daß Fräulein du Portail bei Frau v. * soupire, der erste beste Name, der Ihnen einfällt. — Gut, aber wie weiter? Der Marquis wird dessenungeachtet bei Ihnen soupiren und ganz ruhig warten, bis Ihre Tochter nach Hause kommt. Er ist nun einmal so, er hat es Ihnen selbst gesagt. — Was also thun? — Was thun? Mein sehr lieber Vater, ich bin ein so artiges Fräulein! ich will Damenkleider anziehen und Ihre Tochter wird wirklich

*) Der Abbé Bernetti hat über Physiognomik ein zweibändiges Werk geschrieben, betitelt: Erkenntniß des moralischen Menschen durch den physischen Menschen.

kommen und mit Ihnen soupiren. Dagegen wird Ihr Sohn zurückgehalten seyn und nicht kommen. Es ist sechs Uhr, ich werde um zehn Uhr zurück seyn; ich habe Zeit. — Meinetwegen. Gestehen Sie jedoch, daß Kovzinski hier eine seltsame Rolle spielt... Sie haben mich in ein Abenteuer verwickelt!... Aber es läßt sich nichts mehr dawider sagen... Gehen Sie schnell und kommen Sie wieder.

Ich eilte ins Hotel. Jasmin sagte mir, mein Vater sey ausgegangen und ein sehr hübsches Fräulein warte seit einer Stunde auf mich. Ein hübsches Fräulein, Jasmin! — Wie der Blitz war ich in meinem Zimmer. Ah! Ah! Justine, du bist! Jasmin hat mit Recht gesagt, es warte ein hübsches Fräulein; und ich küßte Justine. Sparen Sie das für meine Gebieterin, sagte sie mit einem trotzigen Gesichtchen. — Für deine Gebieterin, Justine? Du bist so gut, wie sie. — Wer hat Ihnen das gesagt? — Ich vermuthe es; es liegt nur an dir, mir die Gewißheit zu verschaffen; und ich küßte Justine, und sie ließ mich gewähren, obschon sie wiederholte: Sparen Sie das für meine Gebieterin. — Mein Gott, wie hübsch sind Sie in Ihren eigenen Kleidern! fügte sie hinzu. Werden Sie dieselben noch öfter ablegen, um sich als Dame zu verkleiden? — Heute Abend zum letzten Male: hernach werde ich immer als Mann auftreten... zu deinen Diensten, schönes Kind! — Zu meinen Diensten? O nicht doch, zu den Diensten der Frau Marquise. — Zu den ihrigen und den deinigen zugleich, Justine. — Ei der tausend, brauchen Sie dann Zwei auf einmal? — Ich fühle, mein liebes Kind, daß es nicht zu viel ist, und ich umarmte Justine, und meine Hände ergingen sich über einen schneewei-

ßen Busen, den man beinahe nicht vertheidigte. Er seht doch, wie kalt er ist! sagte Justine. Was ist aus der Sittsamkeit des Fräulein du Portail geworden? — Ach Justine, du weißt nicht, wie eine einzige Nacht mich verändert hat! — Diese Nacht hatte auch meine Gebieterin sehr verändert; am andern Morgen war sie blaß, ermattet... Mein Gott, als ich sie ansah, errieth ich gleich, daß Fräulein du Portail ein sehr tüchtiger junger Mann seyn müsse! — Wenn ich dir sage, Justine, ich hätte an Zweien nicht zu viel!

Ich wollte sie umarmen. Dießmal wehrte sie sich und trat zurück. Mein Bett befand sich hinter ihr, sie fiel rücklings darauf, und in Folge eines Unglücks, das man vielleicht nicht erwartet, verlor ich in demselben Augenblick das Gleichgewicht.

Einige Minuten nachher fragte mich Justine, die sich nicht beeilte, wieder in Ordnung zu kommen, mit lachendem Munde, was ich von dem kleinen Streiche denke, den sie dem Marquis gespielt habe. — Was meinst du, mein Kind? — Den Bettel auf seinem Rücken. Wie gefiel Ihnen der Streich? — Er war allerliebste, er war köstlich, beinahe eben so gut, als der Streich, den wir so eben der Marquise gespielt haben. — Sie erinnern mich eben recht an meinen Auftrag; meine Gebieterin erwartet Sie. — Sie erwartet mich? ich eile. — Da will er gleich auf und davon? wohin wollen Sie denn? — Ich weiß es selbst nicht. — Und wie er mich mir nichts dir nichts sitzen ließ! — Justine, drum wirst du begreifen... — Ich begreife, daß Sie ein rechter Wüstling sind. — Komm her, Justine, laß uns Frieden schließen. Ein Louisd'or und ein Kuß. — Ich nehme den einen sehr gern und

gebe den andern mit aufrichtigem Herzen. Der allerliebste junge Herr! Hübsch, lebhaft und generös! Wie werden Sie Glück machen in der Welt! Jetzt aber lassen Sie uns gehen; folgen Sie mir in einiger Entfernung, und ohne daß es auffällt. Sie werden mich in eine Bude treten sehen. Daneben ist ein Hofthor, das Sie halb offen finden werden. Da gehen Sie hinein. Ein Portier wird Sie fragen, wer Sie sehen; Sie antworten Amor! Sie gehen in den ersten Stock hinauf. Auf einer kleinen weißen Thüre werden Sie das Wort *Napht* lesen. Sie werden mit diesem Schlüssel öffnen und nicht lange allein bleiben.

Ehe ich ging, rief ich Jasmin und befahl ihm eine andere, als die Hauslivree anzuziehen und Herr du Portail im Namen des H. v. St. Ruf zu melden, daß sein Sohn nicht zum Souper kommen werde. Inzwischen wurde Justine ungeduldig. Ich folgte ihr; sie trat bei einer Modehändlerin ein; ich eilte ins Hofthor. Amor! rief ich dem Portier zu, und war mit einem Sprung auf *Napht*. Ich öffnete und trat ein. Der Ort schien mir des Gottes würdig, den man hier anbetete. Eine kleine Anzahl Kerzen verbreitete ein nur mildes Licht. Ich sah reizende Gemälde; ich sah Möbel, die ebenso elegant, als bequem waren. Ganz besonders bemerkte ich im Hintergrunde eines vergoldeten, mit Spiegeln tapezirten Alkovens, ein Bett mit Springsfedern, dessen schwarze Atlaskücher den Glanz einer feinen weißen Haut wunderbar erhöhen mußten. Jetzt erinnerte ich mich, daß ich Herrn du Portail versprochen hatte, die Marquise nicht mehr zu sehen, und man kann sich denken, daß die Erinnerung zu spät kam.

Auf einmal öffnete sich eine Thüre, die ich nicht

bemerkt hatte. Die Marquise trat ein. In ihre Arme fliegen, sie mit Küffen bedecken, sie in den Alkoven tragen, auf das bewegliche Bett legen und mich mit ihr in einer holden Extase darauf versenken, war die Sache eines Augenblicks. Die Marquise kam zu gleicher Zeit, wie ich, wieder zur Besinnung; ich fragte sie, wie sie sich befinde. Was sagen Sie da? antwortete sie mit erstaunter Miene. Ich wiederholte: Liebe Mama, wie befinden Sie sich? Sie lachte laut auf. Ich glaubte falsch gehört zu haben. Ihr: wie befinden Sie sich? ist vortrefflich angebracht. Wenn ich unwohl wäre, so wäre es die höchste Zeit, zu fragen. Glauben Sie, daß diese Diät für eine Kranke passen würde? Mein lieber Faublas, fügte sie mit einer zärtlichen Umarmung hinzu, Sie sind sehr lebhaft. — Meine beste Mama, drum weiß ich heut viele Dinge, die ich vor drei Tagen noch nicht wußte. — Fürchten Sie, dieselben wieder zu vergessen, Sie Schalk, Sie? — O nein! — O nein! äffte sie mit nach; ich glaube es wohl, mein Herr Bruder Lieberlich! Sie umarmte mich von Neuem. Versprechen Sie, daß Sie sich dieser Dinge da immer nur mit mir erinnern werden. — Ich verspreche es Ihnen, meine beste Mama. — Sie schwören treu zu sehn? — Ich schwöre. — Immer? — Ja immer. — Aber sagen Sie mir doch, Sie haben sehr wenig Eile gehabt, zu mir zu kommen, kleiner Undankbarer! — Ich war nicht zu Hause, ich habe bei Herrn du Portail dinirt. — Bei Herrn du Portail! Hat er von mir gesprochen? — Ja. — Sie haben ihm doch die Narrheiten nicht erzählt? — Nein, Mama. — Sie fuhr in einem sehr ernsthaften Tone fort: Sie haben ihm doch gesagt, daß ich, wie der Marquis, durch den

Schein getäuscht worden bin? — Ja, Mama. — Und daß ich es noch bin? fuhr sie mit zitternder Stimme fort, und daß ich es noch bin? — Ja, Mama. — Herrliches Kind, ich werde dich also anbeten müssen! — Wenn Sie nicht undankbar seyn wollen, so werden Sie das wohl müssen! — Diese Antwort trug mir mehrere Liebkosungen ein. Inzwischen gab sich immer noch ein Rest von Unruhe bei ihr zu bemerken. Sie haben also Herrn du Portail versichert, daß ich Sie für ein Mädchen halte? fügte die Marquise erröthend hinzu. — Ja. — Sie verstehen sich also aufs Lügen? — Ist das gelogen? — Ich glaube gar, der Schelm macht sich über seine Mama lustig.

Ich that, als wollte ich entfliehen; sie hielt mich zurück. Bitten Sie sogleich um Verzeihung, mein Herr. — Ich hat wie ein Mensch, der die feste Ueberzeugung hat, sie zu erhalten; es kam Feuer in den Scherz, der Friede wurde unterzeichnet.

Sie sind nicht mehr böse? sagte ich zur Marquise. — He, antwortete sie lachend, wie kann der Zorn einer Liebenden gegen ein solches Verfahren Stich halten? — Liebste Mama, ich verbringe höchst angenehme Augenblicke bei Ihnen. Wissen Sie auch, wem ich dafür verpflichtet bin? — Es wäre sehr sonderbar, wenn Sie Jemand anders, als mir Dank zu schulden glaubten. — Es ist allerdings sonderbar, aber es ist wirklich so. — Erklären Sie sich, mein lieber Freund. — Ich wußte nichts von dem Glück, das Sie mir zubachten, ich wäre noch bei Herrn du Portail, wenn nicht Ihr lieber Mann gekommen wäre, einen Besuch abzustatten. — Herrn du Portail? — Und mir. — Er hat Sie bei Herrn du Portail gesehen.

Jetzt erzählte ich meiner schönen Freundin alles, was sich beim Besuch des Marquis zugetragen hatte. Sie mußte sich sehr zusammen nehmen, um nicht zu lachen. Der arme Marquis, sagte sie, er hat einen sehr bösen Stern. Es ist, als ob er absichtlich darauf ausginge, sich lächerlich zu machen. Eine Frau ist sehr unglücklich, mein lieber Faublas, sobald sie Jemand liebt; ihr Mann ist dann nur ein Simpel. — Liebste Mama, Sie sind nicht so sehr zu beklagen! Mir scheint, das Unglück befinde sich in diesem Falle auf Seite des Mannes. — Ach! antwortete sie in ernstem Tone, man leidet immer auch unter den Demüthigungen, die ein Gatte empfängt. — Ich will es gelten lassen, man leidet zuweilen darunter; aber zieht man nicht auch manchmal daraus Vortheil? — Faublas! ich werde Sie schlagen müssen!... Aber sagen Sie einmal, Sie müssen mit dem Marquis soupiren und haben kein Kleid, und dann, wollen Sie mich denn sobald verlassen. — So spät als möglich, meine schöne Mama! — Sie können sich hier ankleiden. — So sprechend, klingelte sie Justine, Geh', sagte sie zu ihr, und hole eines meiner Kleider; wir müssen das Fräulein anlegen. — Ich verschloß die Thüre hinter Justine, die mir eine kleine Ohrfeige gab; die Marquise bemerkte es nicht; ich kehrte zu ihr zurück.

Liebe Mama, sind Sie auch fest überzeugt, daß Ihre Kammerfrau nicht schwagen wird? — Ja mein Freund! ich werde ihr für ihr Schweigen viel mehr Geld geben, als sie für's Schwagen bekäme. Ich konnte Sie nicht bei mir empfangen; ich mußte dem Vergnügen entsagen, Sie zu sehen, oder mich entschließen, eine Unvorsichtigkeit zu begehen. Mein lieber Faublas, ich habe nicht geschwankt. Reizendes Kind, es ist nicht

die erste Narrheit, zu welcher du mich veranlaßtest. — Sie ergriff meine Hand, küßte sie und bedeckte ihre Augen damit. — Liebe Mama, Sie wollen mich nicht mehr sehen? — O immer und überall! rief sie, oder ich hätte dich nie sehen müssen!

Meine Hand, die mir so eben noch ihre Augen verdeckte, wurde jetzt auf ihr Herz gepreßt. Ihr Herz war bewegt und pochte; ihre langen Wimpern füllten sich mit Thränen, ihr reizender Mund näherte sich dem meinigen und forderte einen Kuß: er empfing ihrer tausend. Ein verzehrendes Feuer verbrannte mich; ich glaubte, daß es getheilt wurde, und wollte es löschen; aber meine glücklichere Freundin, versunken in die Trunkenheit einer zärtlichen Ergießung, genoß die unaussprechliche Wonnen der Vergnügungen, die von der Seele kommen, und verweigerte Genüsse, die weniger entzückend, obschon köstlich sind.

Dich nicht mehr sehen! fuhr sie fort, das hieße nicht mehr leben, und ich lebe erst seit einigen Tagen... Eine Unflugheit, fügte sie schnell hinzu, indem sie ihre erstaunten Blicke über die Gegenstände schweifen ließ, die uns umgaben; ach, habe ich nur eine einzige begangen? Ach, wie manche muß ich noch riskiren, wenn ich nach denen urtheilen will, wozu du mich in so kurzer Zeit verleitet hast! — Liebe Mama, ich erlaube mir eine, vielleicht sehr unbescheidene Frage; aber Sie erregen meine lebhafteste Neugierde. Bei wem sind wir eigentlich hier? — Diese Frage zog die Marquise aus ihrer Extase... Bei wem wir sind... bei... bei einer meiner Freundinnen. — Diese Freundin liebt... — Frau v. B., die auf einmal wieder zu ihrem vollen Verstande gekommen war, unterbrach mich schnell. Ja, Faublas, sie liebt. Sie haben das

Wort ausgesprochen. Sie lebt; die Liebe ist es, die diesen reizenden Ort geschaffen hat. Er ist für ihren Geliebten. — Und auch für den Ihrigen, meine liebe Mama. — Ja, sie hat die Gefälligkeit gehabt, dieses Boudoir mir für heute Abend abzutreten. — Diese Thüre, durch welche Sie hereingekommen sind? — Geht in ihre Zimmer. — Mama, noch eine Frage. — Lassen Sie hören. — Wie befinden Sie sich? — Sie sah mich mit verwunderter und lachender Miene an. Ja, fuhr ich fort, Scherz bei Seite, Sie waren vorgestern krank; Herr von Rosambert. . . — Sprechen Sie nicht mehr von ihm. Herr von Rosambert ist ein schändlicher Mensch, fähig, tausenderlei abscheuliche Streiche gegen mich zu spielen und Sie aufs gräulichste zu belügen. Sobald er Sie geneigt findet, ihm zu glauben, wird er dreist genug behaupten, er habe die ganze Welt gehabt. Wenn er bloß geisteskrank wäre, so könnte man ihm vergeben; aber sein abscheuliches Benehmen gegen mich bliebe, selbst wenn ich es verdient hätte, unentschuldbar. — Es ist wahr, er hat uns vorgestern sehr gequält. — Ich habe die ganze Nacht kein Auge zugethan. Aber lassen wir das. Wenn ich dich sehe, mein lieber Freund, so denke ich nicht mehr an das, was ich Deinetwegen gelitten habe. . . Wie hübsch er ist in seinen rechten Kleidern! . . . Wie hübsch. . . wie reizend! . . . Aber wie schade; fügte sie in leichtem Tone hinzu, indem sich erhob, alles das muß aufgegeben werden! Heba, Herr von Faublas, machen Sie dem Fräulein du Portail Platz; so sprechend, riß sie mir mit einem Male alle Knöpfe meiner Weste auf; ich rächte mich an einem verrätherischen Halstüchlein, das ich bereits sehr in Unordnung gebracht hatte. Sie setzte den An-

griff fort und ich gestiel mir in der Nacht; wir nahmen alles weg, ohne etwas zu ersetzen. Ich zeigte der halbnackten Marquise den glückspendenden Ofen, und diesesmal ließ sie sich hinführen.

Man krazte leise an der Thüre; es war Justine. Man muß ihr Gerechtigkeit wiederfahren lassen, ja dieses Mal hatte sie ihren Auftrag rasch vollzogen. Obschon nicht ganz anständig gekleidet, ging ich, ohne daran zu denken, hin, um der Kammerfrau zu öffnen: die Marquise zog eine Schnur; Vorhänge verschlossen sich über uns; die Thüre öffnete sich. Madame, da ist alles, was man braucht; soll ich beim Ankleiden helfen? — Nein, Justine, ich will es selbst besorgen, aber du mußt sie fristren; ich werde dir läuten. Justine ging hinaus; wir ergöhten uns noch einige Zeit an der Betrachtung der heitern und mannigfaltigen Gemälde, welche die Spiegel darboten, von denen wir umgeben waren. Komm jetzt, sagte die Marquise, mich umarmend, ich muß meine Tochter ankleiden. — Ich wollte den Augenblick des Rückzugs durch einen letzten Sieg bezeichnen. Nein, mein lieber Freund, sagte sie, man muß nichts mißbrauchen.

Meine Toilette begann. Während die Marquise sich ernstlich damit beschäftigte, ergöhte ich mich mit ganz andern Dingen. Nun, wird das kein Ende nehmen? sagte meine schöne Freundin; heba, bedenken Sie, daß Sie jetzt verständig seyn müssen, Sie sind nunmehr ein Fräulein. — Ich hatte ein Unterröckchen und ein Corset an. Liebe Mama, Justine muß mich erst fristren, dann wird sie mich vollends ankleiden. — Ich wollte läuten. — Wie unbesonnen! Sehen Sie nicht, in welchen Zustand Sie mich versetzt haben? Muß ich mich nicht selbst auch ankleiden? —

Ich bot der Marquise meine Dienste an, machte aber alles verkehrt. Liebe Mama, man braucht mehr Zeit zum Aufbauen als zum Einreißen. — Ach ja! ich sehe es wohl! welch' eine Kammerfrau! Ihre Neugierde ist noch größer als Ihre Ungeschicklichkeit. Endlich läuteten wir, und Justine kam. Kleine, du mußt dieses Kind da fristren. — Ja, Madame, aber soll ich nicht auch Ihre Haare ordnen? — Warum denn? Sind sie nicht in Ordnung? — Madame, es scheint mir nicht. — Die Marquise öffnete einen Schrank, in welchen man meine Herrenkleider legte. Morgen früh, sagte sie, wird ein verschwiegener Bote Ihnen das alles nach Hause bringen. In einem andern tiefern Schrank befand sich ein Pultisch, den man vor mich hinrollte, und nun ließ Justine ihre kleinen, leichten Finger spielen.

Die Marquise setzte sich an meine Seite und sagte zu mir: Fräulein du Portail, erlauben Sie mir, Ihnen den Hof zu machen. — Ja, ja, fiel Justine ein, bis Herr von Faublas Ihnen den Hof macht. — Was sagt dieses kopflose Ding? antwortete die Marquise. — Sie sagt, daß ich Sie sehr liebe. — Ist das wahr, Faublas? — Können Sie zweifeln, Mama? — und ich küßte ihre Hand. Dieß mißfiel Justine sichtlich: verdamnte Haare, sagte sie, indem sie den Kamm verb aufdrückte, wie verworren sie sind! — Au! Justine, du thust mir weh! — Das macht nichts, mein Herr. Denken Sie an Ihre Sachen, Madame spricht mit Ihnen. — Kleine, ich sage kein Wort; ich sehe Fräulein du Portail bloß an; du machst sie recht hübsch. — Damit sie Ihnen besser gefalle, Madame. — Kleine, ich glaube, das Ding macht dir Spaß. Fräulein du Portail gefällt dir

nicht übel? — Madame, Herr von Faublas gefällt mir noch besser. — Sie ist wenigstens aufrichtig. — Vollkommen aufrichtig, Madame, fragen Sie nur ihn selbst. — Mich? Justine! ich weiß von nichts. — Sie lügen, mein Herr! — Wie! ich lüge? — Ja, mein Herr! Sie wissen wohl, daß ich, sobald es etwas für Sie zu thun gibt, immer bereit bin... Madame schickt mich zu Ihnen. Im Nu bin ich fort. — Ja, fiel die Marquise ein, aber du kommst niemals zurück. — Madame, heute war ich nicht schuld, er hat mich warten lassen. (Hier figelte mich Justine leicht am Hals, während sie eine Locke drehte.) — Drum beeilt er sich nicht sehr, wenn er zu mir kommen soll. — Ach, liebste Mama, ich bin nur bei Ihnen glücklich. — Ich umarmte die Marquise, welche Miene machte, sich zu vertheidigen. Justine fand den Spaß zu lang und rupfte mich empfindlich. Der Schmerz entriß mir einen Schrei. Nimm dich doch mehr in Acht! sagte die Marquise etwas übellaunig zu Justine. — Ei, Madame, er kann sich auch keinen Augenblick ruhig verhalten.

Es trat eine kurze Pause ein. Meine schöne Lehrerin hatte eine von meinen Händen in den ihrigen; die schelmische Soubrette beschäftigte die andere, indem sie mich den Gipfel eines Bandes halten ließ, womit sie meine Haare knüpfen sollte; dann benützte sie den Augenblick und schmierte mir etwas Pomade ins Gesicht. — Justine! sagte ich. — Kleine! warnte die Marquise. — Madame, ich beschäftige nur eine Hand; warum vertheidigt er sich nicht mit der andern? und dann that sie, als ob die Quaste ihm entfallen sey, und streute mir Puder über die Augen. — Kleine, du bist sehr ausgelassen, ich werde dich nicht mehr zu

ihm schicken. — Ei, Madame, ist er denn gefährlich? ich fürchte ihn nicht. — Drum weißt du nicht, wie lebhaft er ist. — O doch, Madame. — Du weißt es, Kleine? — Ja, Madame! — Sie erinnern sich doch des Abends, als dieses schöne Fräulein bei uns schlief. — Nun ja? — Ich erbot mich, sie zu entkleiden. Madame wollte nicht. — Allerdings, das Kind blickte so sitzsam, so 'schüchtern drein! Wer hätte sich nicht täuschen lassen? Ich weiß nicht, wie ich ihm verzeihen konnte. — Ach, Sie sind so gut, Madame! . . . Also, Madame, Sie wollten nicht. Fräulein du Portail entkleidete sich hinter den Vorhängen. Ich ging zufällig an ihr vorüber, in dem Augenblick, als sie ihren letzten Unterrock abgeworfen hatte und sich ins Bett schwang. — Nun, was weiter? — Was weiter? dieses furiose Fräulein sprang so schnell, so sonderbar hinein, daß . . . — Ei so vollende doch. — Ach, ich wage es nicht. — Sag's vollends heraus, sagte die Marquise, indem sie ihr Gesicht mit ihrem Fächer bedeckte. — Sie sprang so sonderbar und so unvorsichtig hinein, daß ich bemerkte . . . — Was dann, Justine? fiel die Marquise in beinahe ernstem Tone ein, was bemerktest du denn? — Daß es ein junger Herr war. Ja, Madame. — Wie! und du sagtest mir nichts davon! — He, Madame, wie konnte ich? Ihre Frauen waren in Ihrem Zimmer; der Marquis wollte eben hereinkommen. Das hätte einen schönen Lärm gegeben! und dann wußten Sie es vielleicht, Madame. — Bei diesen letzten Worten erblaßte die Marquise: Du wirst unartig, Mädchen; wisse, daß ich, wenn ich mich selbst vergesse, doch nicht will, daß andere Leute sich vergessen. — Der Ton, in welchem diese Worte gesprochen wurden, machte die arme Ju-

stine zittern. Sie entschuldigte sich so gut sie konnte. Madame, ich wollte nur scherzen! — Ich will es glauben; wenn ich dächte, du hättest im Ernst geredet, so würde ich dich noch heute Abend wegiagen. — Justine begann zu weinen. Ich suchte die Marquise zu beschwichtigen. Sie müssen selbst gestehen, sagte sie zu mir, daß sie mir eine Unverschämtheit gesagt hat. Wie! sie erschreckt sich, vorauszusetzen, sie erschreckt sich, mir in's Gesicht und vor Ihnen zu behaupten, ich habe gewußt... (Sie erröthete stark, ergriff meine Hand und drückte sie sanft.) Mein lieber Faublas, mein theurer Freund, Sie wissen, ob meine Schwachheit entschuldbar ist; — Ihre Verkleidung täuscht alle Welt. Ich sehe auf dem Ball ein junges Fräulein, hübsch, geistreich, und fühle mich sogleich zu ihr hingezogen; sie soupirt bei mir, sie bleibt bei mir über Nacht; alles hat sich zurückgezogen, das lebenswürdige Fräulein ist in meinem Bett, an meiner Seite... da stellt es sich heraus, daß es ein allerliebster junger Herr ist. Bis zu diesem Augenblick hat der Zufall oder vielmehr Amor alles gethan; hernach bin ich allerdings sehr schwach gewesen, aber welche Frau würde an meiner Stelle widerstanden haben? Am folgenden Tag freute ich mich über den Zufall, der mein Glück begründet hat und es sichert. Faublas, Sie kennen den Marquis; man hat mich wider meinen Willen verheirathet, man hat mich geopfert; welche Frau wird man entschuldigen, wenn man mich strenge beurtheilen will? (ich sah, daß die Marquise im Begriffe war, zu weinen; ich suchte sie durch den zärtlichsten Kuß zu trösten, ich wollte sprechen.) Noch einen Augenblick, nur einen Augenblick, sagte sie, mein Freund. Am folgenden Tag vertraue

ich dem Mädchen da mein erstaunenswerthes Abenteuer an. Ich sage ihr alles, alles... Taublas! sie besitzt das Geheimniß meines Lebens, mein theuerstes Geheimniß; sie scheint, mich zu beklagen, mich zu lieben, aber nein, sie mißbraucht mein Vertrauen; sie schiebt mir eine Abscheulichkeit unter. Sie sagt mir ins Gesicht...

Justine zerschmolz in Thränen; sie sank zu den Füßen ihrer Gebieterin und bat tausendmal um Verzeihung. Ich verband meine Bitten mit den ihrigen, denn ich war lebhaft bewegt. Die Marquise ließ sich erweichen. Laß gut seyn, ich verzeihe dir, Justine, ja, ich verzeihe dir. — Justine küßte ihrer Gebieterin die Hand und entschuldigte sich von Neuem. Es ist genug, antwortete diese, es ist genug; ich bin beruhigt, bin zufrieden; steh' auf, Justine, und vergiß nicht, daß, wenn deine Gebieterin Schwachheiten hat, du keine Laster bei ihr voraussetzen darfst, daß du sie nicht schuldiger finden sollst, als sie ist, sondern daß es deine Pflicht ist, sie zu entschuldigen oder zu beklagen, daß du endlich es nie an Treue und Ehrerbietung gegen sie fehlen lassen darfst, wenn du dich nicht ihrer Güte unwürdig machen willst. Laß jetzt gut seyn und weine nicht mehr; stehe auf, ich sage dir, daß ich dir verzeihe. Vollende die Frisur, und es soll nie mehr von dieser Sache die Rede seyn.

Justine begann ihre Arbeit von Neuem und schielte mich von Zeit zu Zeit mit beschämter Miene an; die Marquise warf mir schmachtende Blicke zu. Wir sprachen alle drei kein Wort. Meine Toilette ging um so rascher von Statten; ich hatte zwei Kammerfrauen statt einer. Es war 9 Uhr, ich mußte gehen; wir gaben einander den Abschiedskuß. Gehen Sie, kleine

Schelmin, und schonen Sie meinen Mann; morgen werde ich Ihnen Nachrichten von mir geben. — Ich ging hinab, ein Fiaker stand vor der Thüre. Als ich einstieg, gingen zwei junge Leute vorüber. Sie sahen mich sehr genau an und erlaubten sich einige mehr plumpe als galante Scherze. Ich war überrascht; konnte das Haus, aus welchem ich kam, verdächtig seyn? Es gehörte doch einer Freundin der Marquise. Auch mein Anzug deutete nicht auf eine Straßendirne; warum doch machten sich diese Herrn auf meine Kosten lustig? Offenbar war es ihnen seltsam vorgekommen, eine hübschgeputzte Frau, ohne Bedienten, ganz allein Abends 9 Uhr in einen Fiaker steigen zu sehen.

Als mein Phaeton dahin rollte, nahmen meine Betrachtungen eine andere Richtung und wandten sich andern Gegenständen zu; ich war allein, ich dachte an meine Sophies. Ich hatte ihr am Morgen nur einen kurzen Besuch abgestattet; am Abend widmete ich ihrem Andenken nur einen Augenblick; aber wenn der Leser mich entschuldigen will, so denke er an die wonnevollen Vergnügungen, welche eine allerliebste, wollüstige, schöne Dame mir so eben geboten hat; er wisse, daß Justine das hübscheste, pudigste Gesichtchen besitzt; er bedenke vor Allem, daß Faublas sein Noviziat beginnt und kaum 16 Jahre zählt.

Ich kam zu Herrn du Portail. Der Marquis machte tiefe Reverenzen vor mir und fragte sogleich, ob ich seine Frau gesehen habe. Wenn ich mit Nein antwortete, so sagte ich eine grobe Lüge, und dennoch mußte ich mich dazu entschließen: Nein, Herr Marquis. — Ich wußte es wohl, ich dachte es. — Herr du Portail unterbrach ihn. Meine Tochter, Sie haben lange auf sich warten lassen; wir wollen uns

sogleich zu Tische setzen! — Ohne meinen Bruder?
 — Er hat mir sagen lassen, daß er in der Stadt
 soupire. — Wie! am Vorabende meiner Abreise? —
 Schönes Fräulein, Sie hatten mir nicht gesagt, daß
 Sie einen Bruder haben. — Ich glaube, es der Frau
 Marquise gesagt zu haben. — Sie hat gegen mich
 nicht davon gesprochen. — Wirklich? — Ich gebe
 Ihnen mein Ehrenwort, daß sie mir nichts davon ge-
 sagt hat. — Ich will es wohl glauben. — Ei, die
 Sache ist von Wichtigkeit! Ihr Herr Vater könnte
 meinen, ich spiele den Renner, ohne es zu seyn. —
 Wie so? — Wie so, mein Fräulein? — Sie wür-
 den nie glauben, was mir begegnet ist. Als ich ins
 Zimmer trat, erkannte ich sogleich Ihren Herrn Bru-
 der, den ich nie gesehen hatte. — Ah! bah! — Fra-
 gen Sie Ihren Herrn Vater! — Ich will es glau-
 ben, Sie haben ihn erkannt, mein Herr, aber die
 Frau Marquise... — Hat mir nichts davon gesagt,
 das schwöre ich Ihnen. — Wirklich? — Ich gebe
 Ihnen mein Ehrenwort. — Dann war es Herr von
 Rosambert? — Auch er hat mir nichts gesagt. —
 Ich meine doch gehört zu haben, wie er Ihnen un-
 gefähr... — Er hat mir nicht entfernt ein Wort
 gesagt, das betheure ich Ihnen. Und der Marquis
 wurde beinahe böse. — So habe ich mich also ge-
 täuscht. In diesem Falle, mein Herr, müssen Sie
 ein großer Phystognom seyn. — Ach ja, das ist wahr,
 antwortete er mit außerordentlicher Freude, kein Mensch
 versteht sich besser auf Phystognomien als ich.

Herr du Portail hatte seinen Spaß an diesem Ge-
 spräch, und um es nicht zu bald ausgehen zu lassen,
 sagte er zu dem Marquis: Sie müssen aber auch zu-
 geben, daß ein Familiengrundton vorhanden ist. Ich

gebe es zu, ich gebe es zu; aber gerade diesen Familiengrundton muß man erfassen und in den Zügen herausfinden; darin besteht die Wissenschaft der wahren Kenner. Zwischen Vater, Bruder, Mutter und Schwestern ist immer eine Familienähnlichkeit vorhanden. — Immer, immer! Sie glauben das, mein Herr! — Ob ich es glaube! ich weiß es gewiß. Zuweilen ist diese Ähnlichkeit gleichsam eingehüllt in die Haltung, die Manieren, die Blicke . . . dermaßen eingehüllt, sage ich Ihnen, daß es nicht leicht ist, sie zu verkennen. Nun wohl, ein geschiedter Mann sucht sie, findet sie heraus. Sie begreifen? — Sie würden also, wenn Sie, nachdem Sie mich gesehen, aber meinen Vater hier noch nicht, wenn Sie, sage ich, ihn zufällig begegnet wären, ihn unter zwanzig Personen heraus erkannt haben? — Ihn! unter tausend hätte ich ihn erkannt!

Hr. du Portail und ich begannen zu lachen; der Marquis stand auf, verließ den Tisch, ging zu Hr. du Portail, ergriff seinen Kopf mit einer Hand, strich mit einem Finger über das Gesicht meines angeblichen Vaters und sagte: Lachen Sie doch nicht! Lachen Sie doch nicht! Sehen Sie, mein Fräulein, sehen Sie diesen Zug da, der hier anfängt, bis dahin geht und dann zurückkehrt . . . Doch nein, er kehrt nicht zurück, er bleibt da; nun wohl, geben Sie einmal Acht . . . (Er kam auf mich zu.) — Mein Herr, ich will nicht, daß man mich berührt. — Er blieb stehen und machte mit seinem Finger die Bewegung, ohne ihn jedoch auf mein Gesicht zu legen. Nun wohl, mein Fräulein, dieser selbe Zug, er ist da, hier, und nun wieder da; sehen Sie's? — He, mein Herr, wie soll ich das sehen können! — Sie lachen? — Sie müssen nicht lachen, die Sache ist ernsthaft . . . Sie sehen es doch,

Sie, mein Herr? — Sehr gut. — Außerdem, mein Herr, gibt es in dem ganzen Wesen, in der ganzen Configuration des Körpers gewisse Schattirungen von Ähnlichkeiten . . . gewisse geheime, verborgene Beziehungen . . . — Verborgene Beziehungen! verborgene Beziehungen! — Ja, ja, verborgene Beziehungen. Sie wissen vielleicht nicht, was verborgene Beziehungen sind? — Es ist kein Wunder, ein junges Fräulein! . . . ich sagte also, daß es verborgene Ähnlichkeiten gebe . . . nein, nicht Ähnlichkeiten habe ich gesagt, es war ein anderes Wort . . . ein triftigeres Wort . . . Verdammt, ich weiß nicht mehr, wo ich stehen blieb, man hat mich unterbrochen. — Mein Herr, Sie hatten gesagt, verborgene Beziehungen . . . — Ach ja, Beziehungen, Beziehungen, und ich will's Ihnen begreiflich machen, denn Sie sind vernünftig, mein Herr! — Et wie, Herr Marquis! Sie wollen mich, glaube ich, beleidigen? — Nein, mein schönes Fräulein, Sie können nicht alles wissen, was Ihr Herr Vater weiß. — Ja in dieser Beziehung. — Ja in dieser Beziehung, mein schönes Fräulein, aber bitte, lassen Sie mich's Ihrem Herrn Vater erklären . . . Mein Herr! die Väter und Mütter machen bei der Zeugung der Individuen . . . Wesen, welche Ähnlichkeiten haben . . . welche verborgene Beziehungen haben mit den Wesen, die sie gezeugt haben, weil die Mutter ihrerseits und der Vater seinerseits . . . — Still, still! ich begreife schon, fiel Hr. du Portail ein. — O sie versteht das nicht, antwortete der Marquis, sie ist zu jung . . . die Sache ist zwar klar, die ich eben hier erkläre, aber sie ist nur für Sie klar. Solche Dinge, mein Herr, sind physisch, sie sind physisch erklärt worden von . . . großen Physikern, die sich sehr gut auf diese Theile verstanden.

Herr Marquis, warum sprechen Sie denn leise? — Ich bin zu Ende, mein Fräulein, ich bin zu Ende; Ihr Herr Vater ist ins Klate gesetzt. — Sie verstehen sich auf Physiognomien, Herr Marquis, aber verstehen Sie sich auch auf Stoffe? Was sagen Sie zu diesem Kleide da? — Es ist sehr hübsch, sehr hübsch. Ich glaube, die Marquise hat ein ähnliches; ja ein ganz ähnliches. — Von demselben Stoff? Von derselben Farbe? — Von demselben Stoff, das weiß ich nicht, aber von derselben Farbe. Es ist sehr hübsch und läßt Ihnen vortrefflich. Nun begann er, mir Complimente in seiner Manier zu machen, während Hr. du Portail, welcher errieth, wem das Kleid gehörte, mich mißvergnügt ansah und mir Vorwürfe zu machen schien, daß ich mein Versprechen so bald vergessen habe. Wir standen eben vom Tische auf, als mein wahrer Vater, Hr. von Faublas, ankam, der versprochen hatte, mich abzuholen. Er war im höchsten Grade verwundert, seinen Sohn abermals verkleidet und den Hrn. v. B. bei Hrn. du Portail zu treffen. Schon wieder? sagte er mit einem strengen Blick auf mich; und Sie, Hr. du Portail, Sie haben die Güte... — He, guten Abend, mein Freund! Erkennen Sie den Herrn Marquis von B. nicht? Er hat mir die Ehre erwiesen, sich bei mir zu Tische zu laden, um von meiner Tochter Abschied zu nehmen, die morgen abreist. — Die morgen abreist? versetzte der Baron, indem er den Marquis frostig begrüßte. — Ja, mein Freund, sie kehrt in ihr Kloster zurück. Wissen Sie es nicht? — He nein, ich weiß es nicht. — Nun wohl, mein Freund, so sag' ich's Ihnen jetzt, sie reist ab. — Ja, mein Herr, fiel der Marquis ein, indem er sich gegen meinen Vater wandte, sie

reißt ab, ich bedaure es sehr, und meine Frau wird sich gewaltig darüber betrüben. — Und ich, mein Herr, ich bin sehr froh darüber. Es ist Zeit, daß das Ding ein Ende nimmt, fügte er mit einem Blick auf mich hinzu. — Hr. du Portail fürchtete einen Ausbruch seines Zornes und nahm ihn bei Seite. Was ist es doch mit diesem Herrn da? sagte jetzt der Marquis zu mir, habe ich ihn nicht schon einmal hier gesehen? — Freilich. — Ich habe ihn sogleich wieder erkannt; wenn ich ein Gesicht einmal gesehen habe, so vergesse ich es nicht wieder; aber dieser Mann da mißfällt mir, er schaut immer so griesgrämig drein. Ist er verwandt mit Ihnen? — Nicht im Entferntesten! — O ich hätte gewettet, daß er nicht zur Familie gehört; zwischen Ihren Gesichtern ist auch nicht die mindeste Ähnlichkeit: das Ihrige ist immer vergnügt, das seinige ist immer düster, wenn nicht gerade ein platonisches... wollte sagen sardonisches oder sardonisches Gelächter... Sie verstehen mich schon... Ich will sagen, dieser Mann blickt Sie entweder scheel an oder lacht er Ihnen unter die Nase. — Achten Sie nicht darauf, er ist ein Philosoph! — Ein Philosoph! versetzte der Marquis mit erschrockener Miene, dann wundere ich mich nicht mehr! Ein Philosoph! O ich gehe. — Hr. du Portail und der Baron unterhielten sich mit einander und kehrten uns den Rücken. Der Marquis ging hin, um Hrn. du Portail Lebewohl zu sagen. Derangiren Sie sich nicht, sagte er zum Baron, der sich umdrehete, um ihm sein Compliment zu machen; derangiren Sie sich nicht, mein Herr, ich liebe die Philosophen nicht, und ich bin sehr froh, daß Sie nicht zur Familie gehören. Ein Philosoph! Ein Philosoph! wiederholte er, indem er entfloß.

Als er weg war, begannen mein Vater und Herr du Portail von Neuem ganz leise zu sprechen. Ich schlief an der Kaminecke ein. Ein glücklicher Traum führte mir das Bild meiner Sophie vor. Faublas! rief der Baron, lassen Sie uns gehen. — Zu meinem hübschen Bäschen? sagte ich noch ganz schlaftrunken. — Zu seinem hübschen Bäschen! Et, seht doch, er schläft stehend! — Hr. du Portail lachte. Er sagte zu mir: Gehen Sie, mein Freund, gehen Sie nach Haus, um zu schlafen; ich glaube, daß es Ihnen sehr noth thut; wir werden uns wieder sehen; ich schulde Ihnen noch Vorwürfe und die Erzählung meines Unglücks; wir werden uns wieder sehen.

Als ich nach Hause kam, fragte ich nach Hrn. Person; er war so eben schlafen gegangen, ich that dasselbe und that wohl daran. Nie ist ein Mensch bei den salbungreichen Brudereden unserer Freimaurer, bei den öffentlichen Vorlesungen des modernen Museums, bei den seltenen Plaidoyers der Herren D. und P., sowie anderer Koryphäen auf der glanzreichen Liste ruhiger eingeschlummert.

Beim Erwachen klingelte ich Jasmin, um ihm zu sagen, daß man mir im Laufe des Morgens meine Kleider bringen würde, die ich gestern bei einem Freunde gelassen. Sodann ließ ich Hrn. Person rufen und fragte ihn, wie Abelaide und Fräulein von Pontis sich befänden. — Sie haben Sie ja gestern besucht, antwortete er mir. — Und Sie auch, Herr Person, Sie haben sie besucht und ihnen sogar gesagt, daß ich auf dem Ball eine Bekanntschaft gemacht habe. — Nun ja, was schadet das, mein Herr? — Was nützte es, mein Herr? Sagen Sie meiner Schwester Ihre Geheimnisse, da hab' ich nichts dagegen; aber was die

meinigen betrifft, so muß ich bitten, sie zu respektiren. — Wahrhaftig, mein Herr, Sie nehmen da einen Ton an... Seit einigen Tagen kennt man Sie nicht mehr... ich werde mich bei Ihrem Herrn Vater beklagen. — Und ich bei meiner Schwester. (Ich sah ihn erblaffen.) Ich will Ihnen etwas sagen: lassen Sie uns gute Freunde sehn; mein Vater wünscht, daß ich mit Ihnen ausgehe. — Nun wohl, beendigen Sie Ihre Toilette und lassen Sie uns in's Kloster gehen.

Wir wollten eben aufbrechen, als Mosambert kam. Sobald er erfuhr, wohin wir gingen, bat er mich, ihn mitzunehmen. Schon seit vier Monaten, sagte er, haben Sie mir versprochen, mich mit Ihrer liebenswürdigen Schwester bekannt zu machen. — Mosambert! ich will jetzt mein Wort halten, und Sie werden ein Fräulein sehen, das Ihnen Hochachtung abzwingen wird. — Mein Freund, lassen Sie uns unterscheiden; ich bin fest überzeugt, daß Fräulein von Faublas sich im Ausnahmefall befindet; aber ich werde das furchtbare Argument, womit Sie sich gegen mich bewaffnet haben, nämlich daß die Ausnahme die Regel nicht aufhebe, sondern beweise, gegen Sie drehen. — Ganz nach Belieben. Ich sage Ihnen zum Voraus, Sie werden ein Fräulein von 14½ Jahren sehen, unschuldig, naiv bis zur Einfachheit; inzwischen ist sie so groß, wie man in ihrem Alter nur sehn kann, und es fehlt ihr weder an Geist, noch an Erziehung.

Berson war glücklicher als ich; meine Schwester kam in's Sprachzimmer, meine Sophie kam nicht. Nach den üblichen Reverenzen und Complimenten, und nachdem wir uns einige Minuten in einer allgemeinen Unterhaltung herumgetrieben, konnte ich meine Unruhe

nicht mehr verbergen: Adelaide, sagen Sie mir doch, was meine hübsche Cousine hat? — Ach, lieber Bruder, ihr Kummer muß ein sehr herber seyn, denn sie verbirgt ihn und doch beschäftigt sie sich den ganzen Tag damit. Ich erkenne meine gute Freundin nicht mehr; sonst war sie unbesonnen, lustig, ausgelassen wie ich; jetzt sehe ich sie traurig, träumerisch, unruhig. Wir finden sie immer beinahe ebenso freundlich und herzlich, aber sie ist selten bei uns. In unsern Erholungsstunden spielte sie, lief mit ihren Gefährtinnen im Garten herum; jetzt, mein Bruder, sucht sie sich eine kleine Ecke aus, um sich darin ganz allein zu ergehen. O sie ist krank! sie ist in Wahrheit krank! Sie ist wenig, sie schläft nicht, sie lacht nicht mehr, und mich, lieber Bruder, mich scheint sie zu fürchten, während sie mich doch sonst so zärtlich liebte. Ja in Wahrheit, ich habe es bemerkt, sie flieht Jedermann; ganz besonders aber sucht sie mich zu vermeiden! Gestern sehe ich sie in eine kleine bedeckte Allee am Ende des Gartens treten: ich schleiche hinzu und finde sie, wie sie ihre Augen trocknet. Meine gute Freundin, sag' mir doch, was für einen Schmerz du hast? — Sie steht mich an auf eine Art, auf eine Art, ach, ich habe dieß noch bei Niemand gesehen. Endlich antwortet sie mir: Adelaide, du erräthst es nicht! Ach, wie glücklich bist du! aber wie beklagenswerth bin ich! und dann erröthet sie, seufzt, weint. Ich suche sie zu trösten. Je mehr ich zu ihr sage, um so betrübter wird sie. Ich umarme sie; sie steht mich lange Zeit fest an und scheint ruhig; auf einmal legt sie ihre Hand über meine Augen und sagt zu mir: Adelaide, verbirg dein Gesicht, o verbirg es; es ist zu... es macht mir weh!

Laß mich! geh' einen Augenblick, laß mich allein; und sie beginnt von Neuem zu weinen; da ich sehe, daß ihr Übel zunimmt, sage ich zu ihr: Sophie...

Beim Namen Sophie neigte sich Rosambert an mein Ohr. Die hübsche Cousine ist Sophie; es ist diese Sophie, die ich gelästert habe. Ach, verzeihen Sie! — Meine Schwester fuhr fort:

Ich sage zu ihr: Sophie, warte einen Augenblick, ich will deine Gouvernante holen... da faßt sie sich wieder; sie trocknet ihre Augen und bittet mich, nichts zu sagen; ich bin genöthigt, es ihr zu versprechen, aber im Grunde ist das nicht vernünftig. Krank seyn wollen und nicht wollen, daß die Gouvernante es erfahre! — Meine liebe Abelaide, warum ist sie heute nicht mit Ihnen in's Sprachzimmer gekommen? — Ach, sie ist so zerstreut! sie hat immer den Kopf so voll von Gedanken! sie liebte Sie früher beinahe eben so sehr wie ich... — Und jetzt? — Jetzt glaube ich, daß sie Sie nicht mehr liebt. So eben sagte ich zu ihr, Sie sehen da... Der junge Vetter! rief sie mit vergnügter Miene und wollte mitkommen; auf einmal blieb sie stehen und sagte zu mir: Nein, ich werde nicht gehen; ich will nicht, ich kann nicht... sagen Sie ihm in meinem Namen, daß... sie schien noch einen Ausdruck zu suchen: ich wartete, bis sie sich näher erklären würde... Mein Gott! sagte sie etwas leise, wissen Sie nicht, was Sie ihm sagen sollen? was man in solchen Fällen sagt, die gewöhnlichen Complimente! und nun ging sie ziemlich barsch von mir weg.

Ich berauschte mich in der Sonne, meine offenerzige Schwester mit der Unschuld eines Kindes von

den zärtlichen Erregungen, den süßen Schmerzen Sophiens erzählen zu hören. Rosambert, dessen Verwunderung noch größer war, als mein Entzücken, lauschte aufmerksam; der kleine Person sah uns alle drei an, und schien zu gleicher Zeit unruhig und erfreut.

Abelalde, Sie glauben also, daß Sophie mich nicht mehr liebt? — Ich habe beinahe die Gewißheit, mein Bruder. So oft von Ihnen die Rede ist, wird sie böse, und dann bin ich zuweilen das Opfer. — Wie so? — Ja, vor ein Paar Tagen erzählte uns dieser Herr da (auf Person deutend), daß Sie die ganze Nacht bei der Marquise von B. zugebracht haben. Nun wohl, als er wegging und wir wieder allein waren, da sagte Sophie in sehr ernstem Tone zu mir: Ihr Bruder hat nicht im Hotel geschlafen, er ist nicht solid, Ihr Bruder, das ist nicht gut... Ihr Bruder! sonst duzt sie mich gewöhnlich. Ihr Bruder! Selbst wenn Sie nicht ganz solid wären, Faublas, darf sie deshalb auf mich böse werden? Ihr Bruder! Am folgenden Tage waren Sie, glaube ich, auf dem Maskenballe. Herr Person hat es uns gesagt, denn er sagt uns alles, der Herr Person. Als wir allein waren, sagte Sophie zu mir: Ihr Bruder amüsirt sich auf dem Balle, und wir langweilen uns hier! Ganz und gar nicht, antwortete ich, man langweilt sich nicht bei seiner guten Freundin... — Ach ja, ach ja, bei seiner guten Freundin, das ist wahr. — Inzwischen sehen Sie, wie kurios das ist, mein Bruder. Einen Augenblick darauf wiederholte sie: Er amüsirt sich auf dem Balle und wir langweilen uns hier. Wir langweilen uns! Sogar wenn es wahr wäre, so sollte sie es nicht sagen!... O wenn sie nicht krank wäre,

so würde ich ihr es sehr übel nehmen. Noch ein auffallendes Beispiel muß ich Ihnen erzählen. Gestern sagten Sie uns, Frau v. B. sey hübsch. Am Abend zwang ich Sophie, mit mir spazieren zu gehen. Ihr Bruder, sagte sie zu mir — denn jetzt heißt es immer Ihr Bruder — Ihr Bruder findet diese Marquise hübsch, er ist gewiß verliebt in sie. Ich antwortete: Meine liebe Freundin, das kann nicht seyn, diese Dame ist verheirathet. Sie nahm mich bei der Hand und sagte zu mir: Abelaid, ach, wie glücklich bist du! und in ihrem Blicke, in ihrem Lächeln lag etwas wie Geringschätzung, wie Mitleid. Ist das auch schön von ihr? ... Ach, wie glücklich bist du! ... Ja ich bin freilich glücklich, ich befinde mich ganz wohl, ich...

Aber Abelaid, alles, was Sie mir da sagen, beweist noch nicht, daß mein hübsches Bäschen mich nicht mehr liebt; sie kann ein wenig erzürnt seyn, aber man schmolzt täglich mit den Leuten, die man liebt. — O wenn es weiter nichts wäre, als das! — Und was ist es denn sonst noch? — Ja sehen sie, sonst da sprach sie mit mir unaufhörlich von Ihnen; sie war erfreut, Sie zu sehen; jetzt spricht sie zwar auch noch von meinem Bruder, aber so selten und immer in einem so ernsthaften Tone! Haben Sie sie gestern nicht bemerkt? Sie hat kein Wort, nicht ein einziges Wort gesagt, so lange Sie da waren! Ich sage Ihnen, Bruder, wenn man die Leute liebt, so spricht man auch mit ihnen. Ich versichere Sie, daß meine gute Freundin Sie nicht mehr liebt.

Hier mischte sich Rosambert in die Unterhaltung, die eine andere Richtung annahm; man sprach von Tanz, Musik, Geschichte und Geographie. Meine Schwester, die so eben geplaudert hatte, wie ein Mäd-

chen von zehn Jahren, räsonnirte jetzt wie eine Dame von zwanzig. Der Graf war mit jedem Augenblick mehr überrascht und schien nicht zu bemerken, daß die Stunden hinfloßen, obschon Hr. Person sich mehrmals die Mühe genommen hatte, es ihm zu sagen. Endlich nöthigte uns das Geläute einer Glocke, welche die Zöglinge in das Refektorium rief, den Rückzug anzutreten.

Ich gestehe ihnen, sagte der Graf zu mir, daß ich kaum glauben kann, was ich gesehen habe. Ein solche Vereinigung von Unkenntniß und Wissen, von Bescheidenheit und Schönheit, von kindlicher Naivetät und gereifter Vernunft hätte ich nie für möglich gehalten, ganz besonders aber nicht, erlauben Sie mir's auszusprechen, eine so engelreine Unschuld bei so ausgebildeten Formen. Ich hätte so etwas nie geglaubt; Ihre Schwester ist das Meisterwerk der Natur und der Erziehung. — Rosambert, dieses Meisterwerk ist die Frucht vierzehnjähriger Sorgfalt und eine Sache des Glücks; es wurde durch die seltenste Zusammenwirkung der glücklichsten Umstände hervorgebracht. Der Baron von Faublas sah sogleich ein, daß die Erziehung einer Tochter für einen alten Militär eine allzuschwere Last sey; meine Mutter, deren Verlust wir noch täglich beklagen, meine tugendhafte Mutter wurde würdig befunden, dieselbe zu leiten. Auch kam ihr der Zufall trefflich zu Hülfe; es fanden sich für ihre Tochter Domestiken, welche gehorchten und nicht räsonnirten; eine Gouvernante, die keine galanten Geschichten erzählte und keine Romane las; Lehrer, die bei ihrem Zögling nur auf den Unterricht dachten; eine Gesellschaft von aufmerksamen Leuten, die sich niemals eine verdächtige Geberde, ein zweideutiges Wort erlaubten,

und was nicht das Unwesentlichste und Außergewöhnlichste ist, ein Beichtvater, der in seinem Beichtstuhl hörte und nicht beständig fragte. Endlich, mein Freund, sind es noch keine sechs Monate, daß Abelaiden im Kloster ist. — Sechs Monate! Ach! wie viele junge Fräulein, die man gut erzogen nennt, gelangen nicht in einem weit kürzern Zeitraum zu großer Aufklärung und empfangen sogar gewisse Lektionen, die ein junges Mädchen weit vorwärts bringen! — Auch hier muß man wieder Abelaidens Glück bewundern. Lebhaft, muthwillig, lustig mit allen ihren Gefährtinnen, hat sie sich eine einzige ausgewählt, die ebenso zart organisiert, ebenso brav, ebenso sitstsam ist, wie sie... nur vielleicht etwas mehr aufgeklärt, da seit einiger Zeit die Liebe... — Ich verstehe, das ist die hübsche Cousine. — Ja, mein Freund. Sophie, die nicht minder tugendhaft als Abelaiden, aber von etwas erregbarern Gefühle ist, Sophie ist die einzige Freundin meiner Schwester geworden. Diese zwei engelreinen Herzen haben sich, so zu sagen, gefühlt, angezogen, verschmolzen. Abelaiden hat, nachdem sie ihre Mutter verloren, nur noch durch Sophie gedacht und gelebt. Ihre eben so zart sinnige, als lebhafteste Freundschaft hat sie vor den Gefahren gerettet, wovon Sie sprachen, und denen, wie ich wohl begreife, so viele feurige, unruhige, neugierige junge Mädchen, die man in einem solchen Hause, so zu sagen, zusammenbrängt, leicht ausgesetzt seyn mögen, da sie zu jeder Stunde und an jedem Orte Gelegenheit haben, Verbindungen einzugehen, die sehr innig werden und leicht nicht immer uneigennützig bleiben können. Seit einiger Zeit habe ich die Einigkeit der beiden Freundinnen gestört; es ist mir erlaubt zu glauben, daß ich der glückliche

Gegenstand der theuersten Neigungen meiner hübschen Cousine bin. Adelaide, welcher die Liebe (ich sah Herrn. Person an) ihren Meister noch nicht gezeigt, hat alle ihre Gefühle auf Sophie übertragen, und die Bitterkeit ihrer Klagen hat uns die Maßlosigkeit ihrer Freundschaft bewiesen... — Und Sie zu gleicher Zeit Ihres Glücks versichert. Wahrlich, Faublas, ich wünsche Ihnen Glück, wenn Sophie ebenso lebenswürdig, ebenso schön ist, wie Adelaide. — Schöner, mein Freund, noch schöner! — Das scheint mir schwer. — O noch schöner!... Sie werden sie sehen; noch schöner! Denken Sie sich... — Still! Still! wie er in Feuer geräth!... Sagen Sie mir doch, Sie Mann des Gefühls, da Sie eine so reizende Geliebte hatten, warum haben Sie mir die meinige weggeschnappt? Da Herr v. Faublas das Sprachzimmer so sehr liebte, warum hat Fräulein du Portail bei der Marquise geschlafen? Wie reimen Sie alles das zusammen? — Ei, Rosambert, das ist nicht schwer... — Auch nicht unangenehm, ich begreife es wohl. — Sie lachen! Hören Sie doch, mein Freund! Sie wissen, wie sich die Dinge zwischen der Marquise und mir zugetragen haben? — Ja, ja, so ziemlich. — Hören Sie mich doch an, ewiger Lächer. Beinahe eben so erzogen, wie meine Schwester, war ich vor acht Tagen nicht minder unwissend, als sie. Ich habe Frau v. B. nicht genommen, sie hat sich gegeben; ich bin zu entschuldigen. — Das mag immerhin für den bal paré gelten, aber es stand Ihnen doch frei, nicht wieder zu ihr zu gehen. Der Maskenball, der Maskenball! He, was sagen Sie zu diesem? — Ich sage, daß man mich dazu verlockt hat... Ich bin erst sechzehn Jahre alt, meine Sinne sind ganz neu. — Ach Sophie, arme

Sophie! — Beklagen Sie sie nicht, ich bete sie an... Aber Rosambert, ich weiß wohl, daß nur legitime Bande mir ihren Besitz sichern können. — Das muß zum wenigsten seyn. — Nun wohl, bis die Ehe uns vereinigt, werde ich meine Sophie respektiren... — Man wird es in der Folge sehen... — Doch wird mein Cölibat mir hart erscheinen... — Ich glaube es! — Meine Lebhaftigkeit wird mich zuweilen hinreißen. — Ohne Zweifel. — Ich werde vielleicht dann und wann eine Untreue an meiner hübschen Cousine begehen. — Das ist mehr als wahrscheinlich. — Aber sobald eine glückliche Vermählung... — Ach ja! — Dann, meine Sophie, werde ich nur dich lieben... — Das ist nicht so sicher. — Ich werde dich mein ganzes Leben lang lieben. — Das scheint mir stark.

Rosambert verließ mich. Jasmin, welchen ich bei meiner Nachhausekunft fragte, ob man meine Kleider gebracht habe, sagte mir, er habe niemand gesehen; ich wartete bis zum Abend auf den Boten, aber er kam nicht. Ich war unruhig, weil ich meine Brieftasche darin gelassen hatte, die zwei Briefe enthielt. Den Einen hatte mir ein alter Bedienter meines Vaters aus der Provinz geschickt; der ehrliche Kerl wünschte mir ein gutes Jahr. Es hätte mir leid gethan, den Andern zu verlieren. Es war derjenige, welchen die Marquise mir vor einigen Tagen geschrieben hatte. Er war, wie man weiß, an Fräulein du Portail adressirt, und ich wünschte ihn zu behalten.

Die Kleider wurden mir am folgenden Morgen gebracht, aber ich suchte vergebens in den Taschen; das Portefeuille fand sich nicht mehr vor. Madame Dutour machte mich meine Unruhe vergessen, indem sie

mir einen Brief von der Marquise zustellte. Ich öffnete hastig und las:

„Heute Abend, mein lieber Freund, Schlag 7 Uhr, finden Sie sich an der Thüre meines Hotels ein; Sie können mit Sicherheit der Person folgen, welche den Hut, den Sie bis in die Augen hereingedrückt haben, lüpfen und Sie als Adonis anreden wird. Ich kann Ihnen nicht mehr schreiben, denn ich bin seit heute Morgen belagert; man quält mich mit Details aus der physiognomischen Wissenschaft, und doch ist es nicht diese, die ich zu ergründen verlange. O mein Freund, Sie besitzen die Kunst zu gefallen in solchem Grade, daß man, wenn man Sie kennt, nur noch zu lieben und nichts anderes mehr zu wissen begehrt.“

Dieser Brief war so schmeichelhaft, die darin enthaltene Einladung so verführerisch, daß ich mich nicht lange bedachte. Ich versicherte die Dutour, daß ich mich unfehlbar an dem bezeichneten Orte einfinden würde. Als jedoch die Botin gegangen war, wandelten mich Unschlüssigkeiten an. Mußte ich nicht fortan, einzig und allein mit Sophie beschäftigt, jede Gelegenheit meiden, ihre allzugefährliche Nebenbuhlerin zu sehen? Aber warum sollte ich mir ohne Noth dieses grausame Gesetz auferlegen? Hatte ich Sophie meine Liebe erklärt? Hatte Sophie mir die ihrige gestanden? Hatte sie sich ein Recht erworben, dieses Opfer zu verlangen? . . . Ueberdies konnte das, was ich thun wollte, genau genommen, nicht Untreue genannt werden. Ging ich doch auf keine neue Intrigue aus! Nachdem ich die Nacht mit der Marquise zugebracht, nachdem ich sie später in dem galanten Boudoir wieder gesehen, was konnte es schaden, wenn ich ihr noch einen Besuch machte? Es fanden da höchstens

drei Rendezvous statt? Lag etwa das Verbrechen in der Zahl? Und dann durfte meine hübsche Cousine dieses Mal nicht davon unterrichtet werden... endlich, hatte ich mein Wort verpfändet. Der Leser sieht wohl, daß ich nicht umhin konnte, mich bei diesem Rendezvous einzufinden.

Ich ließ nicht auf mich warten; auch Justine machte mir an der Thüre die Zeit nicht lang; sie lüpfte meinen Hut: kommen Sie, schöner Adonis. Ich folgte ihr mit kleinen Schritten. Inzwischen hörte der Schweizer, obschon halb betrunken, einiges Geräusch und fragte, wer da wäre. Ich bin's, ich bin's! antwortete Justine. — Ja, versetzte der Andere, Sie sind's; aber dieser junge Kerl da? — Ei, das ist mein Vetter. Der Schweizer war in rosenfarbener Laune und dudelte ein heimisches Lied vor sich hin.

Inzwischen führte mich Justine in den Hof; wir kamen auf eine geheime Treppe; man begreift, daß die hübsche Soubrette mehreremale geküßt wurde, bevor wir im ersten Stock waren. Nun gab sie mir ein Zeichen, verständiger zu seyn und öffnete eine kleine Thüre; ich befand mich im Boudoir der Marquise. Kommen Sie, sagte Justine zu mir; kommen Sie in's Schlafzimmer, Sie wären hier nicht gut. — Sie ging und schloß die Thüre hinter sich.

Ich trat in's Schlafzimmer; meine schöne Lehrerin ging auf mich zu. Ach, Mama, also hier zum zweiten Male!... Sie unterbrach mich: Mein Gott, ich glaube, den Marquis zu hören; jetzt kommt er für den ganzen Abend. — Mit einem Sprung war ich wieder im Boudoir, aber ich dachte nicht daran, die Thüre des Schlafzimmers hinter mir zuzuziehen; sie blieb halb offen, und zum Gipfel des Unglücks hatte

das gedankenlose Ding, die Justine, die andere Thüre, welche zur geheimen Treppe führte, doppelt verschlossen. Die Marquise, die keine Ahnung hatte, daß der Rückzug mir verschlossen war, hatte sich ruhig gesetzt. Schon war der Marquis in ihr Zimmer getreten und ging mit verstörter Miene auf und ab. Ich zitterte, er möchte mich im Boudoir bemerken. Es war keine Möglichkeit, herauszukommen. Was war zu thun? Ich warf mich unter die Ottomane, und in einer höchst unangenehmen Lage hörte ich eine äußerst seltsame Unterhaltung, die eine noch seltsamere Entwicklung hatte.

Sie kommen bald zurück, mein Herr? — Ja, Madame. — Ich erwartete Sie nicht so früh. — Das ist wohl möglich, Madame. — Sie scheinen aufgeregt, mein Herr, was haben Sie denn? — Was ich habe! was ich habe! Ich habe... ich bin wüthend. — Mäßigen Sie sich, mein Herr... darf man wissen?... — Ich habe, daß... daß alle gute Sitte aus der Welt verschwunden ist. Die Frauen!... — Mein Herr, die Bemerkung ist sehr höflich und die Anwendung glücklich! — Madame, ich will nicht, daß man mich zum Besten hält!... Und wenn man mich zum Besten hält, so bemerke ich's sehr bald! — Wie? mein Herr! Vorwürfe! Beleidigungen!... Wen meinen Sie?... Sie werden sich ohne Zweifel erklären. — Ja, Madame, ich werde mich erklären und Sie sollen sogleich überführt werden!... — Ueberführt? Wessen, mein Herr?... Wessen? Wessen? Nur einen Augenblick, Madame, Sie lassen mir gar keine Zeit, zu Athem zu kommen... Madame... Madame, Sie haben ein Fräulein du Portail bei sich empfangen, bei sich logirt, bei sich schlafen lassen! —

Die Marquise mit Festigkeit: Nun ja, mein Herr? — Nun ja? Wissen Sie, wer Fräulein du Portail ist? — Ich weiß es wie Sie, mein Herr, sie wurde mir von Hrn. von Rosambert vorgestellt. Ihr Vater ist ein anständiger Edelmann, bei welchem Sie erst vorgestern soupiert haben. — Es handelt sich nicht darum, Madame. Wissen Sie, wer Fräulein du Portail ist? — Ich wiederhole Ihnen, mein Herr, daß ich so gut weiß wie Sie, daß Fräulein du Portail ein wohlgebornes, wohlherzogenes, sehr liebenswürdiges Mädchen ist. — Es handelt sich nicht darum, Madame. — He, mein Herr, um was handelt es sich denn? Haben Sie geschworen, meine Geduld aufs Äußerste zu treiben? — Nur einen Augenblick, Madame; Fräulein du Portail ist kein Mädchen... — Die Marquise sehr lebhaft: Kein Mädchen? — Kein Mädchen von Stand, Madame, sondern ein Mädchen von einem Schlag... eines von jenen Mädchen, die, Sie verstehen mich. — Ich versichere, daß ich Sie nicht verstehe, mein Herr. — Ich erkläre mich doch deutlich; sie ist ein Mädchen, das... von dem... das sich... kurz, Sie begreifen jetzt? — O ganz und gar nicht, mein Herr, ich versichere Sie. — O ich wollte die Sache verschleiern, Madame; sie ist eine H... Sie begreifen? — Fräulein du Portail eine H... Verzeihen Sie, mein Herr, das ist zu stark, ich muß lachen; und wirklich begann die Marquise laut zu lachen. — Lachen Sie immerzu, Madame, aber sehen Sie jetzt her. Kennen Sie diesen Brief da? — Ja, es ist der Brief, den ich an Fräulein du Portail geschrieben habe, am Tage, nachdem sie bei mir übernachtet hatte. — Und diesen hier, kennen Sie den auch? — Nein, mein Herr. Betrachten

Sie ihn einmal; Sie sehen hier die Adresse: An Herrn Herrn Chevalier von Faublas; und nun lesen Sie den Inhalt: „Mein lieber gnädiger Herr! Ich habe die Ehre, mir die Freiheit zu nehmen, Sie zu unterbrechen zu wagen und Ihnen zu wünschen, daß das anfangende Jahr schön und gut für Sie seyn möge &c. Ich habe die Ehre zu seyn, mein lieber gnädiger Herr &c.“ Es ist der Neujahrswunsch eines Bedienten an seinen Herrn, welcher dieser Herr von Faublas ist. Nun wohl, Madame, diese beiden Briefe da befanden sich in der Briestafche hier. — Nun ja, mein Herr? — Und die Briestafche, Madame, Sie würden nie errathen, wo ich die gefunden habe. — So sagen Sie es doch, mein Herr. — Ich habe sie an einem Orte gefunden, wo — wo... — Nun, mein Herr, sagen Sie es sogleich heraus, Sie müssen es doch gestehen. — Nun ja, Madame, ich habe sie an einem schlechten Orte gefunden. — An einem schlechten Orte? — Ja, Madame. — Wo Sie zu thun hatten? — Wohin die Neugierde mich führte. Hören Sie, ich will Ihnen alles gestehen. Eine Frau hat seit mehreren Tagen gedruckte Zettel herumgeschickt, worin sie den Liebhabern anzeigt, daß sie allerliebste Boudoirs für so und so viel per Stunde zu vermiethen habe; ich wollte das Ding aus Neugierde mit ansehen, einzig und allein aus Neugierde, wie ich Ihnen schon sagte. — An welchem Tage waren Sie dort, mein Herr? — Gestern nach Tisch. Die Boudoirs sind allerliebft, besonders ist da eins im ersten Stock, das ist wunderschön. Man sieht da Gemälde, Kupferstiche, Spiegel, einen Alkoven, ein Bett, und ganz besonders dieses Bett, denken Sie sich, dieses Teufelsbett hat Springfedern. Ach! es ist gar zu prächtig! Ich sage Ihnen,

ich muß Sie dieser Lage einmal hinführen. — Ein Ehemann und seine Frau bei einem Abenteuer! das wäre schön! antwortete die Marquise.

Ich hörte einiges Geräusche; die Marquise vertheidigte sich, der Marquis küßte sie; ihr Gespräch, das mich anfangs beunruhigt hatte, ergößte mich jetzt dermaßen, daß ich den Zwang meiner Lage weniger empfand.

Der Marquis fuhr also fort.

Ich sage Ihnen, es fehlt gar nichts! In diesem Boudoir im ersten Stock ist eine Thüre, die zu einer Modehändlerin führt, welche daneben wohnt... Das ist sehr fein ausgedacht... Man meint, eine Frau von Stand wolle zu ihrer Modehändlerin gehen, aber nein, sie geht die Treppe hinauf, und da macht man einen armen Ehemann zum Gimpel. Aber hören Sie, Madame. In diesem Boudoir habe ich einen kleinen Schrank geöffnet und darin diese Briefftasche gefunden. Folglich ist es ganz klar, daß Fräulein du Portail mit diesem Herrn von Faublas da gewesen ist. Und das ist sehr garstig von ihr, und es ist sehr gemein von Rosambert, der sie doch kannte, daß er sie uns vorgestellt hat; auch ist es sehr unvorsichtig von ihrem Vater, daß er sie ohne andere Begleitung als eine Kammerfrau ausgehen läßt; ich habe mich aber doch nicht täuschen lassen... es ist etwas in ihrem Gesicht... Sie wissen, was für ein starker Physiognom ich bin; — es ist hübsch dieses Gesicht, aber es liegt in diesen Zügen etwas, was Blut verkündet. — Das Mädchen hat Temperament, und ich habe es wohl gesehen. Sie erinnern sich doch jenes Abends, wo Rosambert zu ihr sagte, es könne Umstände geben — ja, ja, Umstände! — Sie haben nicht darauf geachtet, aber mir ist das Wort gleich aufgefallen; — o

mir macht man kein A für ein U... und denken Sie sich, an demselben Tage... Kommen Sie — kommen Sie, Madame.

Die Marquise, die mich weggegangen glaubte, ließ sich in ihr Boudoir führen. Der Marquis fuhr fort:

Sie war da in diesem Boudoir.... Sie, sie lagen auf dieser Ottomane... ich kam; sie war hochroth, hatte leuchtende Augen, ein Gesicht! O ich sage Ihnen, dieses Mädchen hat ein feuriges Temperament; Sie wissen, daß ich mich darauf verstehe, aber lassen Sie mich nur machen, ich will schon Ordnung schaffen. — Wie, mein Herr! Sie wollen Ordnung schaffen? — Ja! ja! Madame. Fürs Erste werde ich Rosambert sagen, was ich von seinem Benehmen denke. Rosambert ist vielleicht auch mit ihr dort gewesen. Sodann werde ich zu Herrn du Portail gehen und ihn über das Leben seiner Tochter unterrichten. — Wie, mein Herr! Sie wollten mit Herrn von Rosambert Streit anfangen? — Madame! Madame! Rosambert wußte, was an der Sache war, er war wie ein Tiger eifersüchtig. — Auf Sie? — Ja, Madame, auf mich, weil die Kleine offenbar mir den Vorzug gab... Sie machte mir sogar Avancen, und darin hat sie mich betrogen; denn sie hatte schon damals diesen Herrn von Faublas. Ich will wissen, wer dieser Herr von Faublas ist, und ich werde zu Herrn du Portail gehen. — Wie, mein Herr, Sie könnten einem Vater anzeigen?... — Ja, Madame, ich erweise ihm dadurch einen Dienst; ich werde zu ihm gehen und ihn von Allem unterrichten. — Ich hoffe, mein Herr, daß Sie das nicht thun werden. — Ich werde es thun, Madame. — Mein Herr, wenn Sie auch nur einige Rücksicht für mich haben,

so werden Sie die ganze Sache auf sich beruhen lassen. — Ganz und gar nicht, ich werde... Mein Herr, ich bitte Sie dringend darum. — Nein, nein, Madame. — Jetzt fange ich an zu begreifen, mein Herr; jetzt durchschaue ich die Gründe, warum Sie sich so ungemein für Fräulein du Portail interessiren. Ich kenne Sie zu gut, um mich von dieser Sittenstrenge, womit Sie sich heute schmücken, hinter's Licht führen zu lassen; Sie sind erzürnt; nicht weil Fräulein du Portail an einem verdächtigen Orte war, sondern weil sie mit einem Andern als mit Ihnen dort war. — O! Madame! — Und als ich ein Fräulein bei mir aufnahm, das ich für ganz ehrenhaft hielt, da hatten Sie Absichten auf sie! — Madame! — Und Sie wagen es, sich bei mir zu beklagen, daß man Sie getäuscht habe! Ich, ich allein bin getäuscht worden!

Sie sank auf die Ottomane nieder; der Eheherr ließ einen Schrei aus, dann küßte er die Marquise und sagte zu ihr: Wenn Sie wüßten, wie ich Sie liebe! — Wenn Sie mich liebten, mein Herr, so hätten Sie mehr Rücksicht für mich, mehr Achtung vor sich selbst, mehr Schonung für ein Kind, das vielleicht weniger zu tadeln, als zu beklagen ist... Was machen Sie denn, mein Herr? lassen Sie mich. Wenn Sie mich liebten, so würden Sie nicht einem unglücklichen Vater die Verirrungen seiner Tochter anzeigen, Sie würden dieses Abenteuer nicht dem Hrn. von Rosambert erzählen, der sich über Sie lustig machen und überall aussagen wird, ich habe ein leichtsinniges Mädchen bei mir empfangen!... Aber, mein Herr, hören Sie doch auf; Sie geberden sich höchst sonderbar. — Madame, ich liebe Sie. — Mit dem Sagen ist's nicht

gethan, Sie müssen es beweisen. — Ei, mein Herzchen, seit drei oder vier Tagen wollen Sie ja gar keine Beweise mehr von mir annehmen. — Ich verlange keine solchen Beweise. — He, mein Herr, hören Sie doch auf. — Ach, Madame ach mein Herzchen! — Wahrhaftig, mein Herr, die Sache ist höchst lächerlich! — Wir sind allein. — Es wäre freilich noch schöner, wenn Leute da wären! Aber hören Sie doch auf! haben wir nicht immer Zeit, solche Dinge zu thun? Hören Sie auf! Ei wie! verheirathete Leute? In Ihrem Alter!... In einem Boudoir!... Auf einer Ottomane!... Wie zwei Liebende!... Und während ich noch alle Ursache habe, böse auf Sie zu seyn! — Nun wohl, mein Engel, ich werde weder Rosambert, noch Hrn. du Portail etwas sagen. — Sie versprechen mir's heilig? — Ich gebe Ihnen mein Wort. — Gut, noch einen Augenblick; geben Sie mir die Briefftasche zurück, lassen Sie sie mir. — Von Herzen gern, da ist sie. (Es trat eine Pause ein.) Wahrlich, mein Herr! sagte die Marquise mit halberloschener Stimme, Sie haben es gewollt, aber es ist höchst lächerlich.

Ich hörte sie stammeln, seufzen, ohnmächtig zusammensinken. Man kann sich keinen Begriff von den Leiden machen, welche ich während dieser wunderlichen Scene unter der Ottomane ausstand; ich hätte Beide mit eigenen Händen erwürgen mögen, und im Übermaß meines Argers gerieth ich in starke Versuchung, mich zu entdecken, der Marquise diese Untreue neuer Art vorzuwerfen und dem Marquis die bittere Qual heimzugeben, die er mir ohne sein Wissen anthat. Justine machte meinen Unschlüssigkeiten ein Ende; sie öffnete plötzlich die Thüre zu der geheimen Treppe. Die

Marquise stieß einen Schrei aus. Der Marquis flüchtete sich in das Schlafzimmer, um seine Kleider wieder in Ordnung zu bringen. Justine blieb, als sie statt eines Liebhabers einen Gemahl erblickte, ganz verblüfft stehen, und nicht minder verbuht blickte die Marquise drein, als sie mich unter der Ottomane hervorkommen sah. Ich stattete dem Jöfchen ganz leise meinen Dank ab. Großen Dank, Justine, du hast mir einen bedeutenden Dienst erwiesen; ich befand mich sehr schlecht hier unten, während Madame es sich oben recht angenehm machte. — Die Marquise, bestürzt und zitternd, wagte weder zu antworten, noch mich zurückzuhalten; ihr Gemahl war so nahe; vermuthlich kam er zurück, sobald er sich anständiger gekleidet hatte. Justine stellte sich so, daß sie mir Platz machte. Ich eilte die geheime Treppe ohne Licht hinab, mit Gefahr zwanzigmal den Hals zu brechen. Ich schritt schnell über den Hof und verließ das Hotel unter Verwünschungen auf seine Besitzer.

Am andern Morgen lag ich noch im Bette, als Jasmin mir Justine anmeldete und sich discret zurückzog. Mein Kind, ich dachte eben an dich! — Ach, mein Herr, lassen Sie mich; diesmal bekommen Sie mich nicht. Ich will mit meiner Commission anfangen. Wissen Sie auch, daß ich gestern noch tüchtig ausgezankt worden bin: Sie haben uns in eine schöne Angst versetzt! Sie waren noch nicht die Treppe unten, als der Marquis in's Boudoir zurückkam. Seht doch das einfältige Ding, sagte er, kommt hereingeschossen wie eine Pistolenkugel! Als er uns verlassen hatte, sagte Madame, die ganz trostlos war, zu mir, sie könne nicht begreifen, warum Sie sich unter der Ottomane versteckt haben. Ich mußte ihr gestehen,

daß ich in Gedanken die Thüre verschlossen hatte. Da hat sie mir dann eine Scene gemacht! und heute früh hat sie mir diesen Brief hier an Sie übergeben. — Sehr gut, meine liebe Justine; dein Auftrag ist erledigt, denn ich werde den Brief nicht öffnen. — Sie werden ihn nicht öffnen, mein Herr? — Nein, ich bin böse auf deine Gebieterin. — Da haben Sie Unrecht. — Aber ich bin nicht böse auf dich. — Da haben Sie Recht... Hören Sie doch auf!... doch ja, ich will, unter der Bedingung, daß Sie den Brief lesen. — O wie glücklich ist eine Gebieterin, ein Mädchen zu haben, wie du bist! Nun wohl, ja, ich will ihn lesen.

Justine erfüllte die Bedingungen des Vertrags mit solcher Willfährigkeit, daß es von meiner Seite treulos gewesen wäre, nicht Wort zu halten. Ich öffnete den Brief.

„Wie peinlich hat das gestrige Abenteuer mich berührt, mein lieber Freund! Diese Scene, die bloß bizarr gewesen wäre, wenn Sie, wie ich glaubte, nicht als Zeuge anwohnten, ist durch Ihre Gegenwart für mich ebenso unangenehm, als für Sie verdrießlich geworden. Welche Worte haben Sie beim Weggehen gesagt, Sie Undankbarer! Sie wissen nicht, wie wehe Sie mir thaten! Kommen Sie zu mir zurück, theurer Freund, kommen Sie zurück zu derjenigen, welche Sie liebt. Finden Sie sich um Mittag an dem Orte ein, den man Ihnen bezeichnen wird. Dort werde ich keine Mühe haben, mich zu rechtfertigen; dort wird mein Geliebter, wenn er sich von seiner Ungerechtigkeit überzeugt haben wird, mich bereit finden, ihm seine Lebhaftigkeit zu verzeihen.“

Mein Herr, begann Justine, sobald ich meine Lectüre vollendet hatte, Madame wird Sie um zwölf Uhr

in dem Boudoir von Isthin erwarten . . . Sie wissen doch? . . . wo wir Sie angezogen haben. — Ja, Justine, und wo du so weintest! Wenn du wüßtest, wie leid es mir um dich that! Aber, du kleiner Schalk, du führst auch neben deinen übrigen Bosheiten eine so böse Zunge! — Sprechen Sie nicht davon, ich bin noch heute ganz beschämt . . . Hören Sie doch auf . . . Geben Sie mir Ihre Antwort an meine Gebieterin. — Meine Antwort, Justine, lautet, daß ich nicht zu dem Rendezvous gehen werde. — Sie werden nicht gehen? — Nein, Justine. — Wie? Sie könnten meiner Gebieterin diesen Kummer machen? — Ja, mein Kind. — Aber dann wird sie mich wieder auszanken. — Ich übernehme es, dich zum Voraus zu trösten. — Sie sind fest entschlossen? — Allerdings, Justine. — Nun wohl, in diesem Fall geben Sie mir wenigstens ein Paar Zeilen . . . Hören Sie doch auf . . . (Sie küßte mich.) Schreiben Sie ein Paar Worte an meine Gebieterin. — Nein, mein Kind, ich werde nicht schreiben. — Lassen Sie mich! . . . Doch ja, ich will noch einmal, unter der Bedingung, daß Sie schreiben. — Ach! Justine, ich wiederhole es, jede Gebieterin darf von Glück sagen, ein Mädchen wie dich zu besitzen. Nun ja, ich werde schreiben.

Ich schrieb wirklich:

„Ich weiß nicht, Madame, ob das gestrige Abenteuer Sie sehr peinlich berührt hat; aber nach der Art und Weise, wie Sie Ihr Geschäft auf der Ottomane ausgerichtet haben, kann ich glauben, daß es Ihnen nicht gar zu schwer geworden ist. Wenn man einen liebenswürdigen, galanten und zärtlich geliebten Gemahl hat, Madame, so muß man sich an diesen halten. Ich bin mit dem lebhaftesten Bedauern u. s. w.“

O meine hübsche Cousine! o wie beglückwünschte ich mich, wenn ich an dich dachte, zu der großherzigen Anstrengung, die ich so eben gemacht hatte! O wie wonnevoll war mir der Gedanke, daß ich dir endlich ein Rendezvous zum Opfer gebracht hatte, und daß ich in derselben Stunde, wo die Marquise mich bei ihrer Freundin wiederzusehen glaubte, bei dir das Glück genießen sollte, dich zu bewundern!

Ach! sie kam nicht ins Sprachzimmer! — Ach, liebe Schwester, warum ist Ihre Freundin nicht bei Ihnen? — Ich sagte Ihnen ja, daß sie krank ist. Gestern hat sie wieder den ganzen Tag geweint; in der Nacht hat sie kein Auge zugethan; diesen Morgen hat das Fieber sich erklärt. — Das Fieber! Sophie hat das Fieber! Sophie ist in Gefahr! — Sprechen Sie nicht so laut, lieber Bruder; ich weiß nicht, ob es gefährlich ist, aber sie leidet. Sie ist blaß, sie hat rothe Augen, sie läßt den Kopf hängen, sie athmet langsam, ihre Worte sind kurz und abgebrochen. Ich habe sogar schon einige Anfälle von Fieberwahn Sinn zu bemerken geglaubt. Heute früh gerieth ihr Gesicht plötzlich in Flammen, ihre Augen wurden lebhaft und strahlend. Sie sprach sehr schnell und sehr leise einige Worte, die ich nicht verstehen konnte; aber bald versank sie in eine noch tiefere Niedergeschlagenheit zurück: Nein, nein, sagte sie, es ist nicht möglich... ich kann nicht, ich darf nicht... er soll es nie erfahren... Ich sah Thränen aus ihren Augen fließen. Sie fügte in schmerzlichem Tone hinzu: Wie habe ich mich getäuscht! es wird mich tödten! es wird mich tödten! der Grausame! der Undankbare! Ich ergriff ihre Hand, sie drückte die meinige, und dann sagte sie mir wie-

der, was sie unaufhörlich wiederholt, zu mir: *Abel-
laide! Abelaidel! ach! wie glücklich bist du!*
Ihre Gouvernante kam zurück: Sophie beschwor mich
von Neuem, ihr Nichts zu sagen. Inzwischen, lieber
Bruder, werde ich Frau Münch — so hieß Sophiens
Gouvernante — doch davon unterrichten müssen, denn
ich fürchte für meine gute Freundin. Was meinen
Sie davon? — *Abelaidel*, haben Sie ihr gesagt, daß
ich hier sey? — Ja; aber ich hatte gestern vollkom-
men Recht, wenn ich behauptete, daß Sophie Sie nicht
mehr liebe; sie hat es mir selbst gesagt. — Sophie
hat Ihnen gesagt... — Ja, mein Herr, sie hat es
mir gesagt, und sie hat mich beauftragt, es Ihnen
zu sagen. Gestern vor dem Abendessen erzählte ich
ihr, daß Sie einen sehr liebenswürdigen jungen Herrn
mitgebracht haben. Sie fragte nach seinem Namen.
Ich antwortete: Graf von Mosambert. *Mosambert!*
wiederholte sie verwundert, *Mosambert!* das ist
derjenige, der Ihren Bruder zur Marquise
von B. geführt hat. Das ist kein gesitte-
ter junger Mann! Ihr Bruder macht ihn
zu seinem Freunde: er wird Ihren Bruder
gänzlich verderben!... *Abelaidel*, er be-
ginnt unsolid zu werden, Ihr Bruder!...
— Ach, meine liebe Freundin, ich habe ihm deshalb
Vorwürfe gemacht und habe ihm sogar gesagt, daß
du ihn nicht mehr liebst. — Sie haben ihm ge-
sagt, daß ich ihn nicht mehr liebe? — Ja,
meine liebe Freundin, aber er wollte mir nicht glau-
ben, und er fing an zu lachen, und Herr von Mo-
sambert lachte ebenfalls... — Diese Herrn ha-
ben gelacht! versetzte Sophie in beleidigtem Tone.
Ihr Bruder hat gelacht und hat Ihnen

nicht glauben wollen! Abelaide, wann kommt er wieder, Ihr Bruder? — Morgen, liebe Freundin. — Nun, dann sagen Sie ihm, es sey wahr, daß ich Freundschaft für ihn gehabt habe, aber jetzt habe ich keine mehr, ganz und gar keine; und um ihm davon zu überzeugen, werde ich ihn in meinem Leben nicht mehr sehen. Damit verließ sie mich, aber einen Augenblick darauf kam sie zurück und sagte lachend zu mir: Ja, meine liebe Adelaide, du hast Recht; ich liebe deinen Bruder nicht, ich liebe ihn nicht. Erwangle nicht, es ihm morgen zu sagen. Sie lachte, und doch versichere ich Sie, Faublas, daß sie gleich darauf zu weinen anfang.

Während Adelaide zu mir sprach, war mein Herz durchdrungen von Schmerz und Freude.

Ich muß Ihnen, fuhr meine Schwester fort, ich muß Ihnen eine eigenthümliche Idee mittheilen, die mir, ich weiß selbst nicht wie oder warum, in den Kopf gekommen ist. Wenn ich meine gute Freundin zu gleicher Zeit weinen und lachen sehe, kann ich mich der Besorgniß nicht erwehren, sie möchte ein wenig nährisch seyn; inzwischen steckt darin irgend ein Geheimniß, das ich nicht durchschaue. Gewiß macht irgend Jemand ihr Verdruß... Lieber Bruder, ich habe in Wahrheit schon gefürchtet, Sie möchten es seyn. Warum haßt sie ihn gegenwärtig? sagte ich zu mir. Warum will sie ihn nicht mehr sehen? Sollte er es seyn, den sie undankbar und grausam nennt? ... Sie sehen wohl ein, Faublas, daß ich bei einigem Nachdenken mich überzeugen mußte, daß diese Idee unvernünftig war... Mein Bruder ein Undankbarer!

ein Grausamer! das ist nicht möglich. Und dann, welches Leid hat er denn meiner guten Freundin zugefügt? Welches Leid hätte er ihr zufügen können?

Abelaide! rief ich, meine theure Abelaide!

Wie, Sie weinen! sagte sie zu mir; sollten Sie böse auf mich seyn? Ich versichere Sie, daß ich das Alles ganz unwillkürlich gedacht, und daß ich es nicht gesagt habe, um Sie zu beleidigen. — Ich weiß es wohl, liebe Schwester, ich weiß es wohl; ich weine über die Krankheit deiner guten Freundin. — Lieber Bruder, meinen Sie, dieselbe könnte ernstlich werden? meinen Sie, ich sollte Sophiens Gouvernante in Kenntniß setzen? — Nein, Abelaide, nein, sagen Sie ihr nichts davon. Ihre gute Freundin hat das Fieber, wie Sie richtig sagen, und ich kenne ein Mittel, das sie kuriren wird. Abelaide, ich werde Ihnen morgen das Recept in einem sorgfältig versiegelten Papier bringen. Sie werden dieses Papier Niemand zeigen und es Sophie geben, wenn Frau Münch nicht bei ihr ist. Es ist von großer Wichtigkeit, daß Frau Münch das Papier nicht sieht. Verstehen Sie mich wohl? — Ja, ja, sehen Sie ruhig! Ach, wie werde ich Ihnen dankbar seyn, wenn Sie meine gute Freundin kuriren! — Abelaide, sagen Sie meiner hübschen Cousine, daß ich ihr Übel zu kennen glaube, daß ich es theile und daß ich ihr ihre Ruhe wiederzugeben hoffe. Wollen Sie ihr das Alles sagen, liebe Schwester? — Ja, Wort für Wort. Sie kennen ihr Übel, Sie theilen es, Sie kuriren es. Lieber Bruder, ich werde ihr noch sagen, daß Sie geweint haben. Aber kommen Sie morgen gewiß; bringen Sie morgen das Recept und versäumen Sie inzwischen Nichts, ihm vollkommenen Erfolg zu verschaffen. Verlassen Sie sich aber da-

bei ja nicht auf Ihre eigene Geschicklichkeit; Sie sind kein Arzt, lieber Bruder; gehen Sie zu den berühmtesten Männern vom Fach und fragen Sie diese genau aus; die Krankheit ist keine gewöhnliche, ich habe nie eine ähnliche gesehen, und ich fürchte, sie möchte unendlich gefährlich werden. Guter Gott, wenn Sie das Übel unheilbar machten, statt es zu heben!... Lieber Bruder, die Kur muß radikal seyn... und zugleich schnell, sehr schnell! Eilen Sie, eilen Sie um Sophien willen, welche leidet, zusammenfällt, innerlich verbrennt; eilen Sie um meinetwillen, denn ich bin so unglücklich durch ihr Leiden, und sehen Sie, auch um Ihrer selbst willen, lieber Bruder; denn sobald meine gute Freundin wieder gesund seyn wird, so wird sie Sie ohne Zweifel wieder eben so sehr lieben, wie früher.

Als ich nach Hause zurückkam, beschäftigte ich mich mit nichts Anderem, als mit Abdelaldens Reden und Sophiens Leiden. Unglücklicher Weise gab mein Vater an diesem Tage ein Diner. Ich mußte für's Erste an der Tafel bleiben und hernach ein verwünschtes Trischod machen, das mich bis nach Mitternacht zurückhielt. Welche Qual, wenn man feurig liebt, wenn man sich geliebt glaubt, wenn man an seine Geliebte schreiben will, welche Qual, unter solchen Umständen den ganzen Abend hindurch spielen zu müssen! Ich wünsche das meinem grausamsten Feinde nicht.

Man kann sich denken, daß ich in dieser Nacht wenig schlief. Am Morgen ging ich in ein kleines Cabinet, das sich neben meinem Schlafzimmer befand; ich hatte da einige wissenschaftliche Bücher, womit mein bequemer Gouverneur mich nicht oft langweilte. Ich setzte mich an meinen Sekretär und schrieb einen ersten

Brief, den ich zerriß; sodann verfaßte ich einen zweiten, an dem ich aber so viel durchstrich und corrigirte, daß mir der Leser nicht zu sagen braucht, ich habe einen dritten anfangen müssen. Dieser lautete, wie folgt:

„Meine hübsche Cousine!

„Endlich ist der ersehnte Augenblick gekommen, wo ich Ihnen frei mein Herz eröffnen, von Ihrer Gürtlichkeit ein wonnevolles Geständniß fordern und auf diese Art vielleicht unser gemeinschaftliches Glück sichern kann.

„Ach! Sophie, Sophie! wenn Sie wüßten, was ich am ersten Tage empfand, als ich Sie sah! Wie meine Blicke sich verwirrten! Wie mein Herz in Wallung gerieth! Meine Liebe hat seitdem fortwährend zugenommen; ein verzehrendes Feuer freist jetzt in meinen Adern... Sophie! ich lebe nur noch durch dich!“

So weit war ich gekommen, als Jasmin hastig eintrat und mir den Vicomte von Florville anmeldete. — Der Vicomte von Florville! ich kenne ihn nicht! sag', ich sey nicht da! — Gnädiger Herr, er ist in Ihrem Schlafzimmer. — Ei wie, lässest du denn die ganze Welt hereinkommen? — Gnädiger Herr, er ist mit Gewalt eingedrungen. — Zum Teufel mit dem Vicomte von Florville!

In der Besorgniß, der unhöfliche Unbekannte möchte bis in mein Rabinet kommen und mit unheimlichem Auge dieses Papier durchstreifen, worin ich meine geheimsten Empfindungen niedergelegt, stürzte ich in mein Schlafzimmer. Ein Schrei der Überraschung und Freude entfuhr mir. Dieser angebliche Vicomte war die Mar-

quise von B. Das Erste, was ich that, war, daß ich Jasmin hinaustrieb; das Zweite, daß ich die Thüre verriegelte; das Dritte, daß ich den reizenden Cavalier umarmte; das Vierte!... Scharfblickende Geister haben es bereits errathen.

Die Marquise, die sich immer über meine Lebhaftigkeit verwunderte, sagte, sobald sie wieder zur Besinnung gekommen war, zu mir: Sie sind ein höchst eigenthümlicher junger Mann! Werden Sie es nie müde werden, das Pferd beim Schwanz aufzugäumen? Kein Mensch in der Welt ist im Stande, gleich Ihnen eine Versöhnung damit anzufangen, womit sie endigen soll! — Nun wohl! Mama, so thun Sie, als ob Nichts geschehen wäre. Heraus mit der Sprache! Lassen Sie uns zanken! — Ja, um uns von Neuem zu versöhnen, nicht wahr, kleiner Wüfling? — Ach, meine liebe Mama, ich habe keinen Gedanken, den Sie nicht sogleich verstanden! — Und doch haben Sie mich gestern nicht verstanden, Sie Undankbarer! — Gestern schmolte ich noch. — Und warum, wenn ich fragen darf? Konnte ich ahnen, daß Sie unter dieser Ottomane lagen? War es nicht für Sie und für mich von höchster Wichtigkeit, diese Briestafche aus den Händen des Marquis zurückzubekommen? — Das ist Alles wahr, Mama; aber der Ärger... — Der Ärger!... Sie haben Ursache, ärgerlich zu sehn! Sie, dem zu Liebe ich meine Pflichten, alle Regeln des Anstandes, ja sogar alle Rücksichten auf meinen Ruf vergesse; und in welch' einem Ton beantworten Sie den zärtlichsten Brief? (Sie zog den meinigen aus ihrer Tasche.) Da, Undankbarer, lesen Sie Ihren Brief noch einmal; lesen Sie ihn noch einmal kaltblütig, wenn Sie können. Welcher grausame Spott! welcher

bittere Hohn! Und doch verzeihe ich Ihnen! und doch suche ich Sie auf! Ich benehme mich so schwach und unvorsichtig, wie ein Kind von zwölf Jahren... Faublas! Faublas! der Zauber muß sehr stark seyn... Sie müssen mir's angethan haben! — Liebste Mama! — Nun was? — Danken Sie mich tüchtig aus, weil wir uns nachher versöhnen werden. — Wie! Sie Schalk, Sie wollen nicht einmal gestehen, daß Sie Unrecht gehabt haben? Sie wollen nicht einmal um Verzeihung bitten? — O freilich, freilich!... Oh! wie schön sind Sie!... Oh! wie bitte ich Sie um Verzeihung!

Leute von Geist und selbst Leute ohne Geist werden abermals errathen, daß die Marquise und ich uns hier versöhnten.

Man glaubt, wir werden von Neuem Streit anfangen; ganz und gar nicht. Jetzt ist der Augenblick der holden Liebkosungen und der zärtlichen Complimente gekommen.

Mein Gott! Florville, wie verführerisch Sie sind in diesem hübschen Negligé! Wie gut dieser englische Frack Ihnen läßt! — Mein Freund, ich habe ihn gestern eigens machen lassen. Er ist, wenn ich mich nicht täusche, von demselben Stoff und derselben Farbe, wie jene reizende Amazone, in welcher Amor, der meine Niederlage wollte, dich zum ersten Mal vor meinen Augen erscheinen ließ. Der Cavalier des Fräuleins du Portail geworden, sah ich ein, daß ich ihre Farben annehmen mußte. (Ich schloß ihn in meine Arme.) — Und ich werde, fortan die Sklavin des Vicomte von Florville, jederzeit meine Freude darin finden, seine Fesseln zu tragen. Welche liebliche Gegenseitigkeit! — Mein Freund, Amor ist ein Kind, das sich

an seinen Metamorphosen ergötzt; er machte aus Fräulein du Portail ein ausgelassenes Mädchen; er macht aus der Marquise von B. einen leichtfertigen jungen Herrn. Oh, möge der Vicomte von Florville dir eben so liebenswürdig erscheinen, wie Fräulein du Portail mir hübsch erschien! — Eben so liebenswürdig?... noch weit mehr! — Ach nein! antwortete sie, indem sie sich wohlgefällig betrachtete und dann zärtlich mich ansah; ach nein! Sie sind hübscher, mein Freund, größer, geschmeidiger; in Ihrer Miene lag etwas Kühnes, Martialisches... — Ja, Mama, und wenn ich einem großen Physiognomen glauben darf, etwas Nervigeres... — Faublas, lassen Sie den Marquis in Ruhe... Spielen wir ihm nicht ohnehin übel genug mit?... Auch bin ich nicht hieher gekommen, um mich mit ihm zu beschäftigen... Also, mein Freund, sage mir ohne Schmeichelei, wie du mich findest. — Hübsch, mehr als hübsch. Es wäre mir ein Leichtes, Ihnen zu sagen, wie Sie noch hübscher sind; aber da man nun einmal schlechterdings, ob Herr oder Dame, gekleidet seyn muß, so erkläre ich, daß in der einen oder andern Art kein Mensch so hübsch seyn kann, wie Sie. — Das ist die ächte Sprache eines Liebenden! Immer enthusiastisch, immer übertrieben!... Mein lieber Faublas, welche Frau wird glücklicher seyn, als ich, wenn du mich immer mit denselben Augen betrachtest!... — O Mama, mein ganzes Leben lang!

Ich hielt sie in meinen Armen; sie entwischte mir, um einen Degen zu ergreifen, den sie auf einem Lehnsstuhl bemerkte. Sie schnallte sich die Kuppel um und sagte: Ich habe einen hübschen Engländer, den ich zuweilen reite... Der Frühling naht heran; ich mache

bittere Hohn! Und doch verzeihe ich Ihnen! und doch suche ich Sie auf! Ich benehme mich so schwach und unvorsichtig, wie ein Kind von zwölf Jahren... Faublas! Faublas! der Zauber muß sehr stark seyn... Sie müssen mir's angethan haben! — Liebste Mama! — Nun was? — Sanken Sie mich tüchtig aus, weil wir uns nachher versöhnen werden. — Wie! Sie Schalk, Sie wollen nicht einmal gestehen, daß Sie Unrecht gehabt haben? Sie wollen nicht einmal um Verzeihung bitten? — O freilich, freilich!... Oh! wie schön sind Sie!... Oh! wie bitte ich Sie um Verzeihung!

Leute von Geist und selbst Leute ohne Geist werden, abermals errathen, daß die Marquise und ich uns hier versöhnten.

Man glaubt, wir werden von Neuem Streit anfangen; ganz und gar nicht. Jetzt ist der Augenblick der holden Liebkosungen und der zärtlichen Compimente gekommen.

Mein Gott! Florville, wie verführerisch Sie sind diesem hübschen Negligé! Wie gut dieser englische Fächer Ihnen läßt! — Mein Freund, ich habe ihn geigens machen lassen. Er ist, wenn ich mich täusche, von demselben Stoff und derselben Farbe, jene reizende Amazone, in welcher Amor, der Niederlage wollte, blich zum ersten Mal vor n Augen erscheinen ließ. Der Cavalier des Frä du Portail geworden, sah ich ein, daß ich ihn annehmen mußte. (Ich schloß ihn in meine — Und ich werde, fortan die Sklavin des von Florville, jederzeit meine Freude darin seine Fesseln zu tragen. Welche heilige Weisheit! — Mein Freund, Amor ist ein Kind.

tete es der Marquise. Lassen Sie uns schnell zurückgehen, sagte sie, ich will mich in irgend einer Ecke Ihrer Wohnung verstecken; schicken Sie ihn bald fort. So sprechend, ging sie, ohne mir Zeit zur Überlegung zu lassen, zurück, lief wie verrückt durch mein Schlafzimmer und warf sich in mein Kabinet.

Mosambert trat herein. Guten Morgen, Freund! Was macht Adelaide? Was macht die hübsche Cousine? — Still, still! sprechen Sie nicht davon, mein Vater ist da. — Wo? — In diesem Kabinet. — In diesem Kabinet! Ihr Vater? — Ja. — Und was thut er da? — Er untersucht meine Bücher. — Wie, Ihre Bücher?... Aber nein, er ist nicht in dem Kabinet, denn sehen Sie, da kommt er eben selbst herein... Es ist da Etwas von der Marquise mit im Spiel!... Und warum mir nicht ganz aufrichtig sagen, daß Sie beschäftigt sind? Adieu, Faublas! morgen! — Er ging an meinem Vater vorüber und grüßte ihn: Herr Baron, Sie haben mit Ihrem Herrn Sohn zu sprechen, ich will nicht stören.

Inzwischen blickte mich der Baron mit strenger Miene an und ging mit großen Schritten auf und ab. Sehr begierig, zu erfahren, was dieser düstere Anfang bedeute, fragte, ich ehrerbietig, warum er mir die Ehre erwiesen habe, zu mir heraufzukommen. — Sie sollen es sogleich erfahren, mein Herr. — Ein Bedienter erschien. Kommt er bald? rief der Baron. — Da ist er, gnädiger Herr; und mein werther Gouverneur trat ein.

Der Baron sagte zu ihm: Mein Herr, habe ich Sie nicht dazu angestellt, um die Aufführung und Erziehung meines Sohnes zu beaufsichtigen? — Ja, allerdings... — Nun wohl, mein Herr, die eine ist

sehr vernachlässigt und die andere sehr schlecht. — Herr Baron, das ist nicht meine Schuld; Ihr Herr Sohn liebt die Studien nicht... — Das ist das geringste Übel, fiel der Baron ein; aber warum werde ich von dem, was in meinem Hause vorgeht, nicht unterrichtet? — Herr Baron, was die Dinge betrifft, die im Hause vorgehen, so kann ich nur für das gutstehen, was ich sehe; außer dem Hause kann ich für Nichts gutstehen. Wenn Ihr Herr Sohn ausgeht, duldet er selten, daß ich ihn begleite, und... (ein Blick, den ich Herrn Person zuwarf, bedeutete ihm, daß er genug gesagt hatte.) Der Baron fuhr fort: Mein Herr, ich habe Ihnen nur ein einziges Wort zu sagen; wenn dieser junge Mann sich fortwährend so schlecht aufführt, so werde ich mich genöthigt sehen, einen andern Lehrer für ihn zu wählen. Bitte, verlassen Sie uns.

Als Herr Person gegangen war, nahm der Baron einen Lehnstuhl und gab mir einen Wink, mich zu setzen. — Verzeihen Sie, mein Vater, aber ich habe ein Geschäft. — Ich weiß es, mein Herr, und gerade damit dieses Geschäft unterbleibe, komme ich, mit Ihnen zu sprechen. — Mein Vater, ich bitte nochmals um Verzeihung, aber ich muß gehen. — Nein, mein Herr, Sie werden bleiben; setzen Sie sich. — Ich mußte wohl oder übel Platz nehmen. Ich saß wie auf Nadeln; der Baron begann:

Ist es möglich, daß Faublas kalten Blutes Abscheulichkeiten erdacht hat? Ist es möglich, daß er die einfache Unschuld täuschen und der Tugend Schlingen legen will? — Ich? mein Vater! — Ja Sie. Ich komme vom Kloster und weiß alles.

Wann mein Sohn, noch zu jung, um einzusehen,

daß eine Eroberung, je leichter sie ist, um so weniger schmeichelhaft ist; daß man sich hüten muß, eine Intrigue mit einer Leidenschaft zu verwechseln; daß die Liebe zum Vergnügen niemals Liebe war... — Bitte, mein Vater, sprechen Sie weniger laut. — Wenn mein Sohn, zu sehr berauscht von etwas, was man höchstens eine Eroberung nennen kann... — Etwas leiser, ich bitte sehr. — Zu sehr entzückt von der Entdeckung eines neuen Sinnes und von dem Besitz einer Frau, die nicht ohne Reize ist; wenn mein Sohn in den Armen der Marquise von B... — Es ist zu viel! bitte, mein Vater... — seinen Vater, seinen Stand, seine Pflichten vergessen hätte, so würde ich ihn beklagt, aber ich würde ihn entschuldigt haben; ich würde ihm als Freund gerathen, zu ihm gesagt haben: Je schöner die Marquise... — Mein Vater, wenn Sie wüßten... — Je schöner die Marquise ist, um so gefährlicher ist sie. Prüfe mit mir einmal das Benehmen dieser Frau, von welcher du entzückt bist. Auf den ersten Blick läßt sie sich durch dein Gesicht bestimmen: sie nimmt dich gleich am ersten Abend... — Ich beschwöre Sie, sprechen Sie leiser... — Um ihre thörichte Leidenschaft zu befriedigen, setzt sie ihr eigenes und dein Leben auf's Spiel. Wie lebhaft, wie feurig, wie leidenschaftlich muß eine Dame seyn, die... — Mein Gott! — Die ihrer Vergnügungssucht ihre Ruhe, ihre Ehre, die öffentliche Achtung opfert. — Ach mein Vater, ach mein Herr! — Ich wiederhole es, mein Freund; je schöner die Marquise ist, um so gefährlicher ist sie. Du wirst in ihren Armen glauben, daß die Natur unerschöpfliche Mittel besitze...

In Verzweiflung, mich nicht erklären zu können, fest überzeugt, daß der Baron nicht schweigen würde,

beschloß ich, geduldig das Ende dieser Vorstellung abzuwarten, die ich unter andern Umständen vielleicht nicht zu lang gefunden hätte. Den linken Ellbogen auf den Arm meines Lehnstuhls gestellt, biß ich mich vor Ärger in die Hand, und mit dem rechten Fuß, der beständig in Bewegung war, schlug ich den Takt. Mein Vater fuhr inzwischen fort:

Du wirst sie entnerven, und zwar gerade im Augenblick der Mannbarkeit, in diesem kritischen Alter, wo sie auf die Entwicklung der Organe hinarbeitet und all' ihrer Kräfte bedarf, um ihr Werk zu vollenden. Ich weiß genau, daß das Übermaß der Vergnügungen Übersättigung erzeugen wird; aber der Überdruß wird vielleicht zu spät kommen. Du wirst bereits zu beweinen haben, daß deine Gesundheit zerstört, dein Gedächtniß verloren, deine Einbildungskraft, verwelt, dein ganzes geistiges Vermögen geschwächt ist. Unglückseliger, du wirst in der Blüthe deines Alters einem schwarzen Kummer, eckelhaften Krankheiten anheimfallen, und in dem abscheulichen Jammer eines vorzeitigen Greisen thums wirst du seufzen, die Last des Lebens ertragen zu müssen... O mein Freund! fürchte dieses Elend, das häufiger ist, als man glaubt. Genieße die Gegenwart, aber Sorge für die Zukunft; benütze deine Jugend, aber bewahre dir Tröstungen für's reife Alter.

Wann jedoch, fuhr der Baron fort, mein Sohn, wenig gerührt durch meine väterlichen Vorstellungen, mich nur unter tausenderlei Zeichen von Ungeduld angehört, sich auf seinem Lehnstuhl gewiegt und mich hundertmal unterbrochen hätte, so würde ich die Miene angenommen haben, als bemerke ich es nicht; mehr erschrocken über seine Gefahren, als empfindlich über

sein beleidigendes Benehmen, würde ich ruhig fortgefahren und zu ihm gesagt haben: Die Marquise v. B...

Man kann sich denken, was ich seit einer Viertelstunde ausstand; ich vermochte meine lange bezwungene Ungeduld nicht mehr zu beherrschen: He mein Vater! rief ich, hätten Sie denn das Alles nicht einen andern Tag sagen können? Der Baron war von Natur heftig; er stand wüthend auf; da ich den Ausbruch einer ersten Aufwallung fürchtete, rettete ich mich in das Cabinet und schloß die Thüre hinter mir zu.

Ich fand die Marquise in einer höchst peinlichen Lage. Die Arme auf meinen offenen Secretär gestemmt, hielt sie sich mit beiden Händen die Ohren zu und las schluchzend ein Papier, das vor ihr lag. Ich näherte mich meiner schönen Freundin: O Madame, wie unendlich bedaure ich! Die Marquise blickte mich mit verstörter Miene an: Grausames Kind, zu welchen Fehlern hast du mich verleitet! — Sprechen Sie doch leiser. — Aber wie werde ich auch dafür bestraft! — Bitte, sprechen Sie leiser. — Dein Vater, dein schändlicher Vater! ... unterstand sich ... — Liebe Freundin, Sie richten sich zu Grunde. — Aber du bist noch hundertmal grausamer als er. Da betrachte dieses unfelige Schreiben; sieh diese verrätherischen Schriftzüge; meine Thränen haben sie verwischt. (Sie zeigte mir den angefangenen Brief an Sophie.)

Faublas, öffnen Sie die Thüre! rief der Baron. Sie sind nicht allein in diesem Cabinet. — Verzeihen Sie, mein Vater! — Ich höre Jemand mit Ihnen sprechen, öffnen Sie die Thüre! — Mein Vater, ich kann nicht. — Ich verlange es; lassen Sie mich nicht meine Peute rufen. — Die Marquise erhob sich rasch: Faublas, sagen Sie ihm, Sie haben einen Ihrer Freunde

bei sich, der um Erlaubniß bitte, zu gehen. — Zu gehen! — Ach ja, versetzte sie verzweiflungsvoll; so große Schmach mit dem Gehen verbunden ist, so ist die Schmach noch größer, wenn ich bleibe. — Mein Vater, ich habe einen meiner Freunde bei mir, der um freien Abzug bittet. — Einen Ihrer Freunde? — Ja, mein Vater. — He, warum sagten Sie mir nicht früher, daß Jemand in diesem Kabinet sey? Öffnen Sie! Öffnen Sie! fürchten Sie nichts; ich bin ruhig. Ihr Freund kann gehen.

Begleiten Sie mich, sagte die Marquise zu mir. Sie bedeckte ihr Gesicht mit den Händen; ich öffnete die Thüre: wir traten in's Schlafzimmer und steuerten auf die entgegengesetzte Thüre zu, die nach der Treppe führte. Mein Vater, der sich über die Vorsichtsmaßregeln verwunderte, welche der Unbekannte nahm, um sich zu verbergen, warf sich uns in den Weg. Er sagte zu meiner unglücklichen Freundin: Mein Herr! ich frage Sie nicht, wer Sie sind, aber Sie werden wenigstens erlauben, daß ich die Ehre habe, Sie zu sehen. — Mein Vater, ich beschwöre Sie, für meinen Freund nicht zu verlangen... — Was bedeutet denn dieses Geheimniß? fiel der Baron in's Wort. Wer ist denn dieser junge Mensch, der sich bei Ihnen versteckt und sich scheut, sein Gesicht sehen zu lassen? Ich verlange es augenblicklich zu wissen. — Mein Vater, ich werde es Ihnen sagen, ich gebe Ihnen mein Ehrenwort, daß ich es Ihnen sagen werde... — Nein, nein, der Herr wird nicht hinausgehen, bevor ich weiß... — Die Marquise warf sich, das Gesicht noch immer mit den Händen bedeckt, in einen Lehnstuhl: Mein Herr, Sie haben Rechte über Ihren Sohn, aber über mich! das hätte ich nicht geglaubt. — Als der Baron den

hellen Ton einer weiblichen Stimme hörte, ahnte er endlich die Wahrheit . . . Wie! wäre es möglich! O wie leid thut mir's! Wie bedaure ich! . . . Welche Entschuldigungen . . . mein Sohn, Sie müssen einsehen, daß Ihr Vater, in seinem eifrigen Verlangen, Sie zu Ihren Pflichten zurückzuführen, sich auf Rechnung der Frau Marquise von B. allzu starke Ausdrücke erlaubt hat, welche der Baron von Faublas desavouirt . . . Mein Sohn, begleiten Sie Ihren Freund!

Sobald wir auf der Treppe waren, ließ die Marquise ihren Thränen freien Lauf. Wie schmerzlich werde ich für meine Unflugheit bestraft! — Ich wollte einige Worte des Trostes sagen. — Lassen Sie mich! Lassen Sie mich! . . . Ihr barbarischer Vater ist weniger barbarisch als Sie!

Wir befanden uns in der Hausthüre; ich befahl, schnell einen Glaser zu holen, und inzwischen führte ich die Marquise in die Loge des Schweizers. kaum waren wir einen Augenblick da, als ein Herr durch das halb offene Schiebsfenster sein Gesicht hereinstreckte und fragte, ob der Baron zu Hause sey. Die Marquise verbarg ihr Gesicht in ihre Hände; ich stellte mich schnell vor sie hin, um sie mit meinem Leibe zu bedecken: aber das alles konnte nicht rasch genug ausgeführt werden. Herr du Portail (denn er war es) hatte Zeit, einen Blick auf die Marquise zu werfen. Der Herr Baron ist bei mir oben; wenn Sie sich hinauf bemühen wollen, werde ich augenblicklich bei Ihnen seyn. — Ja, ja, antwortete Herr du Portail lebhaft.

Man meldete uns, der Wagen stehe vor dem Hause. Die Marquise flog rasch ein; ich wollte mich einen Augenblick zu ihr setzen: Nein, nein, mein Herr, ich werde es nicht zugeben. — Der Schmerz, von dem

ich ihr Herz beklommen sah, ging in's meinige über. Ich ließ einige Thränen auf eine ihrer Hände fallen, die ich ergriffen hatte und die sie nicht zurückzog: Ha Sie glauben sich bei Sophie! — Ich wollte von Neuem in den Wagen steigen, sie zog ihre Hand zurück und stieß mich hinweg. Mein Herr! wenn Sie trotz der Reden Ihres Vaters noch einige Achtung, noch einige Rücksicht für mich haben, so bitte ich Sie, hinabzusteigen und mich allein zu lassen. — Ach, werde ich Sie denn nie wieder sehen? — Sie antwortete nicht, aber ihre Thränen begannen von Neuem reichlicher zu fließen. Meine liebe Mama! Wann werde ich Sie wieder sehen? An welchem Ort werden Sie mir erlauben?... — Undankbarer, ich weiß zu genau, daß Sie mich nicht lieben; aber Sie sollten mich wenigstens beklagen; lassen Sie mich; gehen Sie auf Ihr Zimmer zurück! der Baron erwartet Sie. Sie befahl dem Kutscher zu Madame *, Modehändlerin, Straße *, zu fahren. Ich mußte mich entschließen, sie zu verlassen.

Auf der Treppe fand ich Herrn du Portail wieder, der auf mich wartete. Mein Freund, wenn ich ein so guter Physiognom bin, wie der Marquis von B., so ist dieser hübsche Junge, den Sie so eben verlassen, seine schöne Hälfte... Aber was haben Sie denn? Sie weinen!... — Ich weiß nicht, wo Herr Person sich versteckt hatte; auf einmal sahen wir ihn hinter uns. Er sagte in düsterhaftem Tone zu mir: Ich mußte wohl, mein Herr, daß das schlecht enden würde; Sie achten auch nie auf meine Lehren. — Auf Ihre Lehren! Mein Herr, thun Sie mir doch den Gefallen... Wahrlich, das ist der leidhaftige Schulmeister von Lafontaine! Ich ertrinke und er hält mir eine Predigt!

— Aber was bedeutet denn das Alles? versetzte Herr du Portail. — Kommen Sie schnell zu mir herauf, Sie sollen es erfahren; mein Vater hat mir eine Scene gemacht.

Gleich beim Eintritt fragte Herr du Portail den Baron, was es gebe. — Was es gibt? antwortete mein Vater... Ich unterbrach ihn: Was es gibt! Herr du Portail, was es gibt?... Sehen Sie, Frau von B. war in dem Cabinet da. Mein Vater tritt hier herein, setzt sich und macht mir Vorstellungen, die allerdings vollkommen richtig und sehr väterlich waren, aber die Marquise hörte alles und mein Vater behandelte sie... o Sie machen sich keinen Begriff davon! Ich, um nicht eine... anständige Dame... ja, eine anständige Dame, was man auch von ihr sagen mag, bloßzustellen, wagte es nicht, mich zu erklären; aber mein Vater kennt die tiefe Verehrung, die ich für ihn hege; ich habe sie nie aus dem Auge gelassen... nun wohl, er ist Zeuge, daß ich leide, daß ich ungeduldig bin, daß ich keine Aufmerksamkeit für ihn habe... Mein Herr, er merkt nicht, daß die Sache ihren eigenen Knoten haben muß! — er fährt immer fort! — er will nichts errathen! — Junger Mensch, Ihre Entschuldigung liegt in Ihren Thränen; ich verzeihe Ihnen die Vorwürfe, die Sie mir zu machen wagen, wegen des Schmerzes, der Sie niederdrückt; aber je mehr Sie die Marquise zu lieben scheinen... — Mein Vater!... — Mein Herr, die Marquise von B. ist nicht mehr da. Warum unterbrechen Sie mich also? Je mehr Sie die Marquise zu lieben scheinen, um so unzufriedener bin ich mit Ihnen; wenn Ihr Herz mit dieser Leidenschaft erfüllt ist, so haben Sie also mit kaltem Blute auf das Verderben

eines tugendhaften Mädchens, eines achtungswerthen Kindes gedacht, eines Mädchens wie Sophie! Sie sind also nur ein gemeiner Verführer! — Mein Vater, zwischen Sophie und mir ist kein anderer Verführer als die Liebe. — Sie lieben also die Marquise nicht? — Mein Vater... — Mein Herr! Ob Sie der Marquise von B. wirklich zugethan sind oder nicht, das bekümmert mich, wie Sie begreifen werden, wenig; aber das ist mir von der größten Wichtigkeit, daß mein Sohn meiner nicht unwürdig sey. — Ach, Baron! unterbrach Herr du Portail. — Ich sage nichts, was zu stark wäre, mein Freund! Vernehmen Sie Dinge, die Sie in Erstaunen setzen werden. Diesen Morgen gehe ich ins Kloster; ich finde Abelaidé in Thränen. Meine Tochter, deren liebenswürdige Offenherzigkeit Sie kennen, erzählt mir, ihre Freundin sey krank und ihr Bruder lasse so lang auf das unfehlbare Mittel warten, das er versprochen habe. Ich bringe in sie um eine nähere Erklärung; sie schildert mir außs genaueste die Symptome und Wirkungen dieser Krankheit, welche Sie errathen, welche der Herr wohl kennt, welche er verursacht hat, welche er absichtlich erhält und noch steigern möchte. Der Herr mißbraucht einige natürliche Gaben, um ein allzurempfängliches Kind zu verführen; er gewinnt eine absolute Herrschaft über ihr Gemüth; er bereitet allmählig ihre Entehrung vor. — Ihre Entehrung! Sophiens Entehrung! — Ja, junger Thor! ich kenne die Leidenschaften... — Mein Vater, wenn Sie dieselben kennen, so müssen Sie auch wissen, daß Sie mich im tieffsten Herzen verletzen! — Mein Sohn, mäßigen Sie dieses Unge- stüm, das mich beleidigt... Ja, ich kenne die Leidenschaften; ja, dieses Kind, das Sie heute noch respektiren,

morgen werden Sie es entehren, wenn es die Schwachheit hat, einzuwilligen... (Er wandte sich an Herrn du Portail.) Das Recept, welches der Herr für seine hübsche Cousine bestimmt, soll in einem sorgfältig versiegelten Papier enthalten seyn, welches Frau Münch nicht sehen darf... Sie begreifen, mein Freund? folglich ist alles bereit; die Correspondenz steht im Begriff, eingeleitet zu werden: Sophie, die arme Sophie, die schon durch die Augen verführt ist, wird es bald auch durch ihr Herz sehn. Sie hat sich durch ein schönes Gesicht, das gewöhnliche Zeichen einer schönen Seele, täuschen lassen; sie wird nunmehr durch die, nicht minder treulosen Reize einer künstlichen Beredsamkeit verlockt werden: man wird in wohlstudirten Briefen die Sprache des Gefühls gegen sie annehmen: von allen Seiten zugleich angegriffen, wird Sophie in die Schlingen fallen, die man ihr gelegt hat... Und doch zählt ihr Verführer noch nicht sebzehn Jahre... Und in einem noch so zarten Alter zeigt er bereits die unseligen Neigungen, entfaltet er die abscheulichen Talente jener ebenso verdorbenen als niederträchtigen Leute, die sich nicht scheuen, Zwietracht und Jammer in die Familien zu bringen, sondern sich ein Vergnügen daraus machen, die Seufzer der unglücklichen Schönheit zu hören, und die selbstgefällig die Schande und Bedrückung der herabgewürdigten Unschuld ansehen. Das also werden diese natürlichen Gaben ausrichten, die ich mit so viel Freude an ihm sah, auf die ich vielleicht im Geheimen stolz war; so werden sich die großen Hoffnungen verwirklichen, die ich gefaßt hatte! — Mein Vater! glauben Sie, daß ich Sophie anbete... — (Der Baron, ohne mich zu hören, fortwährend gegen Herrn du Portail:) Und wissen Sie, durch

unter deinen Geliebten dich niemals zu einem Fehler veranlaßt hat, ach! dann hast du sie niemals innig geliebt. Bei reifer Überlegung sah ich, daß meine Lage, so peinlich sie erscheinen mußte, dennoch nicht verzweifelt war. Mosambert erbarmte sich gewiß der Leiden seines Freundes und half mir; Jasmin war mir gänzlich ergeben, und meinen kleinen Gouverneur glaubte ich gut genug zu kennen, um überzeugt sehn zu dürfen, daß ich mit Gold alles aus ihm machen könne, was ich nur wollte. Herr du Portail schien neutral bleiben zu wollen, und folglich hatte ich nur meinen Vater zu bekämpfen. Mein Vater, den sein Verhältniß mit der schönen Operntansell viel beschäftigte, ging alle Abende aus; er konnte mich also nicht zu genau bewachen. Dieß die verständigen Betrachtungen, die ich anstellte. Es waren nicht diejenigen, welche Herr du Portail mir gerathen hatte; aber ich brach kein Wort gegen ihn; ich hatte es ihm vorausgesagt.

Inzwischen durfte man für den Anfang den Baron nicht vor den Kopf stoßen; ich mußte mir klugerweise auf einige Zeit die Besuche im Kloster versagen; aber wie sollte ich Sophie einen Brief zukommen lassen; dieser Brief war so dringend, so nothwendig! Wer sollte ihn meiner hübschen Cousine bringen? Ich sah keine Möglichkeit, mich aus dieser Verlegenheit zu ziehen. Unter den Mitteln, die mir übrig blieben, hatte ich diejenigen nicht in Berechnung gezogen, welche Adelaïdens Freundschaft mir bot.

Ein altes Weib bringt mir ein Billet; ich öffne es; es ist unterzeichnet: von Faublas! Ach, meine theure Schwester! Ich küsse die Schrift und lese:

„Ich fürchte sehr, so eben eine Ungeschicklichkeit begangen zu haben, lieber Bruder; ich habe dem Vater

gesagt, daß Sie ein Heilmittel für meine gute Freundin versprochen haben; da wurde er böse und sagte, es sey Gift, das Sie für Sophie bereiten... Gift!... mein Bruder, wahrhaftig, ich habe es nicht geglaubt, ob schon der Baron selbst es mich versicherte.

„Ich habe das alles meiner guten Freundin erzählt, welche mit Ungeduld das fragliche Recept erwartete. Adelaide, sprach sie, Sie hätten dem Baron nichts davon sagen sollen. Dieses Mittel Ihres Bruders ist vielleicht nicht sehr gut, aber wir hätten dann doch gesehen, was es ist. Im Übrigen können Sie ruhig sehn, Bruder: sie glaubt ebensowenig als ich, daß Sie sie haben vergiften wollen.

„Da ich sah, daß sie vor Verlangen nach dem Recepte fast verging, so rieth ich ihr, Sie darum bitten zu lassen. Da wiederholte Sie mir abermals die Worte, die mich verdrießen: Adelaide! Adelaide! ach wie glücklich bist du!

„Inzwischen bin ich überzeugt, daß sie sich sehr freuen würde, das Recept zu bekommen. Schicken Sie es mir sogleich, mein Bruder; ich werde es ihr übergeben, und ich versichere Sie, daß ich Niemanden davon erzählen werde.

„Geben Sie der Überbringerin des Billets drei Franken. Sie hat mir gesagt, daß sie niemals plaudere, wenn man ihr einen kleinen Thaler schenke. Ihre Schwester ic.

Adelaide von Faublas.

P. S. „Sorgen Sie, daß Sie mich besuchen können.“

Voll Freude sagte ich zur Alten: Madame, hier sind sechs Franken, denn ich will Ihnen eine Antwort mitgeben, auf welche Sie warten wollen.

Ich gehe in mein Cabinet zurück und setze mich an meinen Sekretär. Der angefangene Brief liegt vor mir;

Ich sehe ihn noch feucht von Thränen... Ach diese Thränen! Die Marquise hatte sie vergossen! Welche Neben hat sie angehört!... Welchen Brief hat sie gelesen!... Armer Vicomte von Florville! Wie viel Verdruß haben mein Vater und ich dir bereitet!... So zu mir sprechend, küsse ich das Papier, über welchem die Marquise so viel geseufzt hat, und wenn das Gefühl, das ich nunmehr empfinde, weniger lebhaft ist als die Liebe, so ist es doch zärtlicher als das Mitleid.

Ich nehme mich zusammen; ich denke an Sophie. Dieses an mehreren Stellen durchnähte Papier darf nicht abgeschickt werden; man muß den dreimal geschriebenen Brief von neuem anfangen. He! warum denn neu anfangen? Beim Namen, schon beim bloßen Namen meiner hübschen Cousine fühle ich bereits meine Wimpern sich feuchten, ich beginne zu schluchzen, während ich an sie schreibe! Wird Sophie wissen, daß zwei Personen über einem und demselben Papier geweint haben? Werde ich selbst unter die verschmolzenen Thränen diejenigen, welche von der Marquise von B. gekommen sind, und diejenigen, welche mir angehört haben, unterscheiden können? Diese Betrachtungen bestimmen mich; ich fange nicht neu an, sondern fahre fort:

„Sophie, ich lebe nur noch durch dich! Und dennoch beklagst du dich! Du seufzest! Du beschuldigst mich des Undanks und der Grausamkeit! Du glaubst, du kannst glauben, daß es in der Welt eine Frau, auch nur eine einzige Frau gebe, die sich mit dir vergleichen könnte! Eine Frau, die man lieben könnte, wenn man Sophie kennt!

„O meine hübsche Cousine! Mit welchem Entzücken habe ich die Kunde von Ihrer Zärtlichkeit gegen mich vernommen! Aber welchen Schmerz habe ich empfunden!

den, als ich hörte, daß ein schwarzer Kummer Ihre schönen Tage verzehre, Ihre aufkeimenden Reize schwäche, Ihr Leben bedrohe!... Ihr Leben!... Ach Sophie! wenn Faublas Sie verlore, er würde Ihnen in's Grab nachfolgen!

„Meine Schwester, die mir, ohne es zu wollen, die geheimsten Gefühle Ihrer Seele enthüllt hat, meine Schwester hat mir in Ihrem Namen eine ewige Trennung angekündet... Sie hat mir gesagt, daß Sie mich im Leben nie wieder sehen würden... Meine Sophie, wenn das wahr wäre, so würde dieß Leben nicht lange dauern; es würde mir unerträglich werden; und Sie selbst!... Sie selbst!... Aber geben wir uns freundlicheren Gedanken hin... eine glücklichere Zukunft erwartet uns; es sey mir erlaubt zu hoffen, daß meine hübsche Cousine bald meine Gattin seyn, und daß wir beide vereint, nie aufhören werden, Liebende zu seyn. Ich bin mit ebenso großer Ehrerbietung als Liebe Ihr junger Vetter, der Chevalier von Faublas.“

Nachdem dieser Brief versiegelt war, mußte ich noch einen andern schreiben:

„Wie haben Sie wohl daran gethan, mir zu schreiben, meine Liebe Abelaidé! Ich bin des Glückes beraubt, Sie zu sehen; der Baron verbietet mir auszugehen; der Baron hat mir eine Scene gemacht... Sie hätten ihm nichts von Sophie sagen sollen.“

„Geben Sie meiner hübschen Cousine schnell das Billet, das ich an sie schreibe und dem Ihrigen beilege; übergeben Sie es aber nur, wenn sie allein ist, und ganz besonders sagen Sie keinem Menschen davon. Leben Sie wohl, meine liebe Schwester &c.“

Ich legte beide Briefe in ein und dasselbe Couvert und vertraute das Ganze der Discretion der Alten an.

Noch an demselben Abend wollte ich auf die Gründung der großen Conföderation losarbeiten, die ich mir ausgedacht hatte. Mein Vater war so eben ausgegangen. Ich fragte nach Herrn Person; auch er befand sich auf einem Spaziergang. Er kehrte erst etwas spät zurück und kam mit triumphirender Miene zu mir: Mein Herr! Sie haben heute früh Ihren Herrn Vater gehört: er hat mir eine absolute Gewalt über Sie erteilt. — Herr Person, Sie sehen, daß ich darüber entzückt bin. Ich bin wirklich hoch erfreut, einen Gouverneur gleich Ihnen zu besitzen, einen Gouverneur, welcher die Gefälligkeit, Liebenswürdigkeit und besonders die Nachsicht selbst ist... — Mein Herr, ich wußte wohl, daß Sie mir einmal Gerechtigkeit widerfahren lassen würden... — Einen Gouverneur, der so fein gebildet und so angenehm ist... — Sie schmeicheln mir, mein Herr. — Einen Gouverneur, der wohl einsieht, daß ein Junge von sechszehn Jahren nicht so vernünftig seyn kann, wie ein Mann von fünfunddreißig. — Allerdings. — Einen Gouverneur, welcher das menschliche Herz kennt. — Das ist wahr. — Und der bei seinem Zögling eine süße Neigung entschuldigt, die er selbst empfindet. — Ich verstehe nicht ganz... — Sehen Sie sich, Herr Person; wir haben mit einander einen sehr delicates Gegenstand zu besprechen, der Ihre ganze Aufmerksamkeit verdient. Unter so vielen trefflichen Eigenschaften, die an Ihnen glänzen, und wovon ich eine Liste herzählen könnte, wenn ich nicht fürchtete, Ihre Bescheidenheit zu beleidigen, — unter so vielen trefflichen Eigenschaften, ich will es Ihnen offen heraus sagen, Herr Person, habe ich zu bemerken geglaubt, daß Ihnen eine einzige abgeht, die man für sehr wichtig ausgibt, die ich aber

als ganz unnöthig ansehe, nämlich das Talent zu lehren. — Mein Herr! Sie . . . — Ich sage das nicht um Sie zu kränken; ich bin fest überzeugt, daß es Ihnen nicht an Gelehrsamkeit fehlt, aber man trifft tagtäglich geschickte und doch unglückliche Leute, die sehr schlecht lehren, was sie sehr gut verstehen. Sie befinden sich in diesem Fall, Herr Person, und in dieser Beziehung möchte ich auf Sie denselben Ausdruck anwenden, welchen der berühmte Cardinal von Richelieu vor dem großen Condé gebrauchte: Sie füllen Ihr Verdienst nicht aus! — O mein Herr, das Citat . . . — Trifft nicht ganz zu; ich sehe das wohl. Sie sind kein Eroberer! Sie haben keine Armee zu führen! aber das Herz eines Jünglings zu bilden, seine Neigungen zu studieren, um sie zu bekämpfen oder zu leiten, seine Leidenschaften zu schwächen, oder zu modifizieren, wenn man Ihnen nicht hat zuvorkommen können, seine linkschen Manieren zu verfeinern und seinen ungebildeten Geist zu schmücken; glauben Sie, daß das etwas so Leichtes sey? Nein, gewiß nicht; ich weiß, daß mein Stand große Schwierigkeiten darbietet. — Nun wohl, mein Herr! die Eltern verstehen das nicht. Sie suchen einen Gouverneur, der alle Talente und alle Tugenden zugleich haben soll. Und Sie glauben, das lasse sich finden! Sie bezahlen einen Menschen und verlangen einen Gott! Aber lassen Sie uns auf unsere persönlichen Beziehungen zurückkommen; ich habe überdies bemerkt, Herr Person, daß Ihre außerordentliche Anhänglichkeit an Alles, was den Namen Faublas trägt, Sie zu weit geführt hat. — Wie so? — Ja, diese ungemeine Neigung, welche Sie der Familie im Allgemeinen zuwenden, haben Sie auf die einzelnen Mitglieder nicht gleich vertheilt. — Ich ver-

stehe nicht. — Sehen Sie, Sie scheinen für meine Schwester eine gewisse entschiedene Vorliebe zu haben! ... der Baron würde das Liebe nennen! ... Die Schwierigkeit, welche Ihnen der Unterricht macht, würde er Unfähigkeit nennen! ... Was ich Ihnen da sage, ist buchstäblich wahr. Wenn ich den Baron von diesen kleinen Details in Kenntniß setzte, so wären Sie keine vierundzwanzig Stunden mehr in diesem Hotel... Das wäre ein großes Unglück für mich, Herr Person, und ein noch größeres Unglück für Sie. Ich weiß wohl, daß man mir schnell einen andern Lehrer suchen würde; aber, wie wir so eben sagten, es giebt keine vollkommene Menschen auf der Erde. Vorausgesetzt, der Neu-angekommene taugte besser zum Lehrer als Sie, so würde er mir in den ersten Tagen mit Zerstreutheit Lektionen geben, die ich mit langer Weile annehmen würde; und zum Teufel mit den Büchern, sobald ich ihn einmal mit mir darüber gähnend überrascht hätte! Inzwischen würde mein neuer Mentor die Gebrechen der Menschheit theilen; er würde Fehler oder Leidenschaften haben, die ich bald kennen würde, weil ich ein Interesse dabei hätte, sie zu studieren. Von denselben Beweggründen geleitet, würde er mit derselben Aufmerksamkeit meine Neigungen ausforschen. In der ersten Woche würden wir uns beobachtet haben, wie zwei Freunde, denen das gleiche Interesse gebietet, sich gegenseitig zu schonen. Inzwischen würden Sie, Herr Person, in dem Erziehungsfache, wie Sie es nennen, vielleicht nichts zu thun haben. Ich weiß, daß viele Herren Abbé's, die weniger Verdienste haben als Sie, Zöglinge finden und dieselben sogar lange behalten; aber es vegetiren auch so manche Andere beschäftigungslos. Sie würden vielleicht gezwungen, die Ele-

mente und die Grammatik wieder anzufangen mit den verzogenen Kindern eines Notars, der zugleich Kirchenvorsteher ist, eines Krämers, der es beinahe bis zum Schöffn gebracht hat, oder eines dickwanstigen Beamten, kurz und gut mit den Kindern von Leuten, die zu stolz sind, ihre Herren Söhne auf die Universität zu schicken. Und nehmen Sie sich da wohl in Acht: die Geschäftsleute, die zu rechnen verstehen, wollen immer ihr Interesse mit ihrer Eitelkeit in Einklang bringen. Sie werden Ihnen sehr richtig sagen: der ganze Nestaut sey nicht so viel werth, als eine Seite von Barême, und wenn Sie Ihren kleinen Bürgerslummeln weiter nichts beibringen, als daß sie ihre eigene Sprache reden lernen; wenn sie nicht auch die Wissenschaft der Ziffern von Grund aus verstehen, so wird der Rechnungslehrer weit besser bezahlt werden als Sie. Ich will Ihnen diese Unannehmlichkeiten ersparen, mein Herr. Ich sehe wohl ein, daß es für den Gouverneur eines Adelligen hart wäre, der Hauslehrer eines Bürgerlichen zu werden; ich will Ihre Lage nicht verändern, sondern besser machen; ich will Ihre Einkünfte nicht verringern, sondern im Gegentheile vergrößern. — Mein Herr, ich bin Ihnen ungemein verbunden... ich habe immer gesagt, daß bei Ihnen die Eigenschaften des Herzens... — O die Eigenschaften des Herzens... ja, mein werthher Gouverneur, ich habe ein außerordentlich gutes, gefühlvolles Herz... Sie wissen, daß ich Sophie anbete! Mein Vater will mich hindern, sie zu besuchen. — Aber hat er denn im Grunde Unrecht? — Wie mein Herr, ob er Unrecht hat? Sie fragen mich, ob er Unrecht hat? Haben Sie denn gar nicht begriffen, was ich zu Ihnen gesagt habe? — Nicht ganz gut. — Ich will

mich deutlicher aussprechen. Wenn Sie mir in den Weg treten, so erkläre ich dem Baron Alles, was ich von Ihnen weiß; man verabschiedet Sie und gibt mir einen andern Gouverneur. Wenn Sie mir behilflich seyn wollen... Herr Person, Sie wissen, welche Summe mir der Baron als Taschengeld ausgesetzt hat; ich überlasse Ihnen die Hälfte, und da ist sogleich eine Abschlagszahlung. (Ich bot ihm sechs Louisd'or.) — Geld! mein Herr! Pfui doch! Halten Sie mich für einen Bedienten? — Werden Sie nicht böse; ich wollte Sie nicht beleidigen... ich glaubte... (ich steckte die sechs Louisd'or wieder in die Tasche.) Mein Herr, ich habe viele Freundschaft für Sie und nicht aus Interesse. Sie lieben Fräulein von Pontis also sehr? — Mehr als ich Ihnen sagen kann! — Und was verlangen Sie, daß ich dabei thun solle? — Ich verlange von Ihnen bloß, daß Sie sich eben so viele Mühe geben, um die Aufmerksamkeit des Barons abzuwenden, als Sie sich gegeben haben würden, um mich zu quälen. — Mein Herr, Sie haben doch nur ehrliche, legitime Absichten auf Fräulein von Pontis? — Ich wäre ein Ungeheuer, wenn ich andere hätte; auf Edelmanns-Parole, Sophie muß meine Frau werden. — In diesem Fall sehe ich nichts Unrechtes daran... Und für eine so einfache Sache, mein Herr, bieten Sie mir Geld an! — Empfangen Sie meine Entschuldigung. — Geld! Pfui doch! Einige Geschenke, das geht an!... ich habe zwei Jahre bei Herrn L. gelebt; er machte mir von Zeit zu Zeit etliche Präsente; seine Kinder thaten ihrerseits das Gleiche: die ganze Sache ging recht gut von Statten; ein Geschenk läßt sich annehmen. — Also, Herr Person, bleibt es dabei, ich kann mich auf Sie verlassen. — Ganz gewiß! — So hören

Sie, mein werther Gouverneur! ich habe Ihnen eine Bemerkung zu machen. Wenn das, was Sie für Adelaide empfinden, wirklich Liebe ist, so glauben Sie nicht, daß ich sie gut heiße. Diejenige, von der ich für Sophie entbrenne, ist unschuldig und rein wie ihr Gegenstand. Diejenige, welche Sie für meine Schwester hegen würden... Herr Person, nehmen Sie sich wohl in Acht!... Ich bin fest überzeugt, daß Adelaide in ihrer Tugend genügenden Schutz gegen die Unternehmungen eines Verführers besäße; aber diese Unternehmungen selbst wären ein Schimpf, der in dem ganzen Blute des Schuldigen nur eine schwache Sühnung finden würde! — Sehen Sie ruhig, mein Herr! — Ich bin es. — Mein Herr! zählen Sie auf mich. — Mein lieber Gouverneur, ich zähle auf Sie!

Person ging aus, und bei seiner Rückkehr sagte er mir, er sey Nachmittags im Auftrage des Barons im Kloster gewesen. — Im Kloster? — Was mußten Sie da thun? — Ich mußte Fräulein Adelaide ausdrücklich verbieten, im Sprachzimmer zu erscheinen, wenn Sie allein nach ihr fragen würden. — Sie haben Adelaide gesehen? — Ja, mein Herr. — Hat sie Ihnen nichts gesagt? — Ach, daß sie unendlich betrübt sey über dieses Verbot! — Weiter nichts? — Ganz und gar nichts. — Und Sophie? Haben Sie nach ihrem Befinden gefragt? — Sie ist weit besser seit Mittag. — Und um welche Stunde waren Sie im Kloster? — Ungefähr um fünf Uhr; es sind etwa vier Stunden. — Gut! sehr gut! (Person ging).

Weit besser seit Mittag! Um zwölf Uhr ungefähr hat sie meinen Brief erhalten. Sophie! meine liebe Sophie! Wirßt du dich nicht beeilen, mir zu antworten? Adelaide, du mußt sehr zufrieden seyn! Deine

gute Freundin ist bereits kurirt! Und in den freudigen Aufwallungen, welche die Nachricht von einer so raschen Kur bei mir hervorrief, begann ich so lustige Sprünge zu machen, daß Jasmin auf den Lärmen herbeieilte. Ich vollendete einen prächtigen Entschat, als er die Thüre öffnete. Gnädiger Herr, ich bitte um Entschuldigung; ich hörte einen Lärm, ich war unruhig. — Jasmin, geh' sogleich zum Grafen von Mosambert und ersuche ihn, unfehlbar morgen früh bei mir vorbeizukommen.

Mosambert ermangelte nicht. Von allen Ereignissen des gestrigen Tages erzählte ich ihm nur diejenigen, die sich auf Sophie bezogen. Lachend erinnerte er mich, daß nicht die hübsche Cousine in meinem Cabinet gewesen sey. Ich wollte ausweichen, aber der Graf drang so lebhaft in mich, daß ich alles gestehen mußte. Sie ist eine ganz merkwürdige Frau, diese Marquise v. B.! sagte er dann. Niemand versteht es wie sie, eine Intrigue angenehm und schnell einzuleiten, sodann die Entwicklung zu beschleunigen, die ihr nicht mißfällt, und die man sogar für ihre Constitution nothwendig glauben kann. Niemand besitzt besser die große Kunst, den glücklichen Geliebten zu fesseln, eine gefährliche Nebenbuhlerin auszustechen; oder, wenn dieß unmöglich ist, die Waage wenigstens ungewiß zu halten. Diese Frau weiß den Vergnügungen eine solche Mannigfaltigkeit zu geben, daß mit ihr und für sie eine sechsmonatliche Liebe immer noch die Reize der Neuheit hat. Eine Liebe von sechs Monaten bei Hof! Sie begreifen, in diesem Alter ist Amor sonst ein hinfälliger Greis; nun wohl, die Marquise macht den alten Herrn wieder jung; denn obschon sie mir ganz plötzlich den Abschied gegeben hat, so lasse

ich ihr Gerechtigkeit wiederfahren, sie ist nicht flatterhaft; ich glaube sogar, einige Blitze von Gefühl bei ihr überrascht zu haben. Im Grunde wäre es möglich, daß sie ein zärtliches Herz hätte. Ihr intriganter Geist hat sich bei Hof in allen Arten und Weisen entwickelt. Vielleicht daß sie, wenn sie als einfache Bürgerin geboren wäre, keine galante Dame, sondern ganz recht und schlecht eine gefühlvolle Frau geworden wäre. Ich wiederhole ihnen, daß sie nicht das ist, was man flatterhaft nennt. Ich hatte sie sechs Wochen lang und würde sie vielleicht noch drei Monate behalten haben; aber Ihre Verkleidung hat alles gestört. Einen Novizen einzuleiten! Einen Oeden zu züchtigen! (er zeigte lachend auf sich selbst.) Einem beinahe eifersüchtigen Ehemann auf so lustige Art eine Nase zu drehen!... Hindernisse aller Art zu überwinden!... Diesen Ideen hat sie nicht widerstehen können... Ja, obschon Sie ein reizendes Gesicht besitzen, so wollte ich doch wetten, daß Frau v. B. hauptsächlich durch die Schwierigkeit des Unternehmens sich hat bestimmen lassen. Vor allen Dingen hat die Marquise sich zur Aufgabe gestellt, von der breit getretenen Heerstraße abzugehen. In dieser Woche mit Herzbreuthelt einen Liebhaber anzunehmen, den man in der nächsten Woche verdrüsslich wegschickt, gleichförmige Verhältnisse anzuknüpfen und abzubrechen, das ist die ewige Beschäftigung unserer Damen von Stand. Die Person wechselt, niemals aber der Gang der Intrigue; man sagt und thut unaufhörlich das Gleiche: da gibt es immer eine Erklärung zu empfangen, ein Bekenntniß abzulegen, etliche Billets zu schreiben, zwei oder drei Zusammentünfte anzuordnen, einen Bruch zu bewerkstelligen. Alles das wird in Folge der häufigen Wie-

derholungen tödtlich eintönig. Die Marquise dagegen
 liebt es gern, wenn derselbe Cavalier ihr bleibt, die
 Reitübungen aber wechseln. Sie hat es nicht auf eine
 große Zahl von Liebhabern abgesehen; ihr ist es nur
 um die Merkwürdigkeit der Abenteuer zu thun. Eine
 Scene erscheint ihr nur dann pikant, wenn sie außer-
 gewöhnlich ist; sie magt alles, um sie hervorzurufen;
 sie gefällt sich darin, den Zufällen Trost zu bieten und
 gegen die Ereignisse anzukämpfen. Auch führt das
 Bewußtseyn ihrer Stärke sie zuweilen sehr weit. Man-
 chmal geschieht es, daß alle ihre Gewandtheit ihr die
 unangenehmen Folgen eines allzu unvorsichtigen Schrit-
 tes nicht ersparen kann. In ihrem Abenteuer mit Ih-
 nen z. B. hat sie bereits zwei furchtbare Scenen zu
 bestehen gehabt: die erste! da war ich's, der sie quälte,
 und wahrhaftig, ich war ihr das schuldig. Gestern
 kam sie sehr unbedachterweise hieher, um die zweite
 Scene zu erleben, und vielleicht behält ihr der Zufall
 eine dritte vor. Aber gleichviel! Die Marquise ist
 über kleine Kränkungen immer erhaben. Sie ist ge-
 wöhnt, die verdrießlichsten Ereignisse mit kaltem Blut
 zu betrachten, und so wird sie sogar aus ihrem Un-
 glück einen Vortheil ziehen gegen ihre Feinde, gegen
 ihre Nebenbuhlerin und gegen Sie. — Gegen ihre Ne-
 benbuhlerin! Ach, Rosambert! Sophie wird immer die
 Bevorzugte seyn! . . . Aber was sagen Sie dazu, daß
 meine hübsche Cousine gar nicht antwortet? — War-
 ten Sie doch, bis sie darüber geschlafen hat. Erinnern
 Sie sich nicht, daß sie acht Tage lang kein Auge zu-
 that? Ihr Brief hat sie sanft eingewiegt . . . aber lassen
 Sie sie doch ihr Glück genießen. Wissen Sie, womit
 wir uns jetzt beschäftigen müssen? — Nein. — Wir
 müssen für den werthen Gouverneur irgend eine Pre-

ziose kaufen. Er hat Ihnen gesagt, daß ein Geschenk sich annehmen lasse. — Wahrhaftig ja; aber wenn ich ausgehe und inzwischen ein Brief von Sophie kommt? — So wird man die alte Botin warten lassen. — Nun wohl, lassen Sie uns schnell gehen. — Sie vergessen Ihren Hut. — Sie haben Recht, versetzte ich mit zerstreuter Miene und wollte mich setzen. Rosambert nahm mich beim Arm: Wo zum Teufel sind Sie denn? Von was träumen Sie denn? Ich dachte an diesen armen Vicomte von Florpille... Wie betrübt muß sie sehn, die Marquise!... Rosambert, glauben Sie, daß sie mir schreiben wird? — Sie sprechen jetzt von der Marquise? — Ja, mein Freund... aber lachen Sie doch nicht, antworten Sie mir... — Nun denn, mein lieber Faublas, ich glaube, daß sie Ihnen nicht schreiben wird. — Sie glauben? — Das ist sehr wahrscheinlich! Die Marquise ist sich über die gegenwärtige Lage ihres Freundes und ihre eigene bereits klar geworden. Als sehr verständige Dame hat sie ohne Zweifel begriffen, daß Sie nicht umhin können, sie zu besuchen; sie wird nicht zu Ihnen gehen, sondern Sie erwarten; seien Sie überzeugt, daß sie Sie erwarten wird.

Ich läutete Jasmin. Mein Junge, du kennst das Hotel des Marquis von B.; du kennst Justine; zieh' einen Civilrock an, frag' nach Justine und sag' ihr, du kommest in meinem Namen, um zu fragen, wie die Frau Marquise sich befinde. Rosambert, der aus vollem Halse lachte, sagte zu mir: Ha, Sie glauben also, es wäre nicht höflich, sie lange warten zu lassen; aber sagen Sie einmal, Sie wünschten doch einen Brief von Sophie? — Allerdings. Jasmin, wir haben einen kleinen Ausgang zu machen; du wirst erst gehen,

wenn wir zurückkommen. Jasmin, nimm deinen Kopf zusammen, ich zähle auf dich; man bekriegt uns, der Feind ist nahe; halte dich immer in der Parade, mein Freund. — O gnädiger Herr, noch in allen meinen Häusern habe ich es immer mit den Kindern gegen die Väter gehalten. — Gut, mein Junge, sey überzeugt, daß ich dich belohnen werde, wenn ich einmal mit ihr verheirathet bin. — Verheirathet mit der Frau Marquise, gnädiger Herr! — Rosambert lachte. Kommen Sie, kommen Sie! sagte er, Sie sind nicht mehr ganz bei Troste.

Ich kaufte einen ziemlich schönen Ring; aber als es sich um's Gehen handelte, konnte ich Rosambert nicht aus der Bude bringen; die Juwelenhändlerin war hübsch.

Bei meiner Rückkunft stellte mir Jasmin einen Brief zu. Die Alte hatte sich nicht einmal setzen wollen, weil man ihr verboten hatte, eine Antwort abzuwarten.

Man denke sich meinen Schmerz, als ich las, wie folgt:

„Hätte ich nicht meinen Namen zwanzigmal in Ihrem Brief wiederholt gesehen, mein Herr, so hätte ich nie glauben können, daß er mir gegolten habe. Ich konnte mir nicht denken, daß einige bedeutungslose Worte, die mir entfuhrn, von meiner guten Freundin zufällig aufgefaßt und von ihrem Bruder auf eine so verwunderliche Art gedeutet werden sollten. Ich konnte mir nicht denken, daß mein junger Vetter, der sich meinen Freund nannte, mich jemals so beleidigend behandeln würde.

„Wer hat Ihnen gesagt, daß ich Sie liebe, mein Herr? Adelaide? Sie versteht nichts davon. Wer hat

Ihnen gesagt, daß die Worte: Grausamer... Undankbarer... ich werde ihn in meinem Leben nicht wiedersehen! sich auf Sie beziehen? Wer hat Ihnen gesagt, daß ich vor Kummer sterbe, weil Sie mich nicht lieben? Wenn es sich so verhielte, mein Herr, so könnte nur ich allein es wissen; aber habe ich es Ihnen gesagt, mein Herr?

„Und Sie geben sich, als ob Sie Ihrer Sache ganz gewiß wären? Sie lieben Jemand und sagen mir, daß Sie mich lieben, weil Sie glauben, daß ich Sie liebe! Sie meinen also, mir eine große Gnade zu erweisen, wenn Sie mein Herz und meine Hand von mir begehren? Mein Herr! wenn ich unglücklich genug bin, um nie etwas Anderes, als Mitleid einzufößen, so werde ich wenigstens klug genug seyn, um nicht zu lieben, oder verständig genug, um meine Liebe zu verbergen; und gewiß wird niemals der Geliebte einer Andern der Meinige werden.“

„Jetzt sage ich Ihnen, damit Sie sich's merken, die Worte: Ich werde Sie nie wieder sehen. Meine Familie steht der Ihrigen in keiner Beziehung nach, mein Herr, und Sie müssen mir einigen Dank wissen, daß ich meinen Unmuth über den Schimpf, den Sie sich nicht entblödet haben, mir anzuthun, nicht weiter treibe.“

Dieser unglückselige Brief war nicht unterzeichnet. Der Kummer, womit er mich erfüllte, läßt sich leichter vorstellen, als beschreiben. Sophie liebte mich nicht! Sophie wollte mich nicht mehr sehen! Ich versank in eine tiefe Niedergeschlagenheit, aus der ich nur hervortrat, um einen Strom von Thränen zu vergießen! Wäre wenigstens Mosambert da! Er würde mir

mit seinem Rathe zu Hülfe kommen und mir einige Tröstungen geben.

Ich stand rasch auf, wischte meine Augen ab und flog zu der Juwelenhändlerin. Sie war nicht mehr an ihrem Zahltisch. Rosambert war nicht mehr in der Bude. Ich machte über diesen widrigen Umstand ein so verdrießliches Gesicht, daß eine Ladenjungfer sich meiner erbarmte. Sie sagte mir, wenn ich in's Café de la Régence gehen wollte, daß sie mir ein Paar Schritte von da zeigte, so werde sie den Grafen benachrichtigen, der nicht weit von da sey und nicht ermangeln werde, spätestens in einer halben Stunde zu mir zu kommen.

Ich trat in dieses Café de la Régence. Ich sah hier nur Leute, die mit all' ihren Gedanken in ein Schach und Matt versunken waren. Ach, sie waren weniger vertieft, weniger träumerisch, weniger traurig als ich. Ich setzte mich anfangs an einen Tisch; aber meine Aufregung gestattete mir nicht, lange an einem Plaze zu bleiben, und bald ging ich mit großen Schritten in dem schweigsamen Café auf und ab; bald hörte ich auch, wie einer der Spieler seine Stimme erhöhte, sein Haupt emporhob, sich die Hände rieb und in stolzem Tone sagte: Schach dem König! — Ihr Götter! rief der Andere, die Dame genommen! Die Partie verloren! Eine herrliche Partie!... Ja, ja, mein Herr, reiben Sie sich nur die Hände! Sie halten sich für einen Lurenne! Wissen Sie auch, wem Sie diesen schönen Zug verdanken? (Er wandte sich gegen mich.) Diesem Herrn da, ja diesem Herrn. Verdammt seyen die Verliebten! — Verwundert über die lebhafteste Art, womit man mich apostrophirte, bemerkte ich dem mißvergnügten Spieler, daß ich nicht begreife... —

Sie begreifen nicht! Nun wohl, sehen Sie her, ein ganz ungedecktes Schach! — Nun wohl, mein Herr, in welcher Beziehung steht dieses Schach... Ei wie, in welcher Beziehung es steht! Schon seit einer Stunde, mein Herr, drehen Sie sich um mich herum, und meine liebe Sophie von vorn und meine hübsche Cousine von hinten! Ich höre diese Albernheiten und mache Fehler wie ein Schulbube. Mein Herr, wenn man verliebt ist, kommt man nicht in's Café de la Regence. (Ich wollte repliciren, er fuhr heftig fort:) Ein ganz ungedecktes Schach! Ich soll den König decken! Keine Möglichkeit der Rettung mehr! Man benützt die Zerstreuung, wozu dieser Herr mich veranlaßt!... Ein ganz erbärmlicher Stümperzug! Ein Mann wie ich! (Er drehte sich gegen mich:) Mein Herr, ein für allemal wissen Sie, daß alle Cousinen in der Welt nicht so viel werth sind, als die Dame, die man mir nimmt... Ja, sie ist genommen... Es ist keine Rettung mehr! Hol' der Teufel die Plerpuppe und ihren süßlichen Galan!

Unter allen Ausrufungen des Spielers beleidigte mich die letzte am meisten. Hingerissen von meiner Lebhaftigkeit, trat ich rasch vor, stieß aber unterwegs an dem nächststehenden Tische an ein Schachbrett, das hervorstand; ich blieb mit meinen Knöpfen daran hängen, es fiel, die Figuren rollten nach allen Seiten. Nun hatte ich mir zwei neue Gegner auf den Hals geladen. Der eine sagte zu mir: Mein Herr, fahren Sie immer so drein, wie ein Mann ohne Kopf? — Der andere rief: Mein Herr, Sie bringen mich um meine Partie! — Sie, Sie hätten verloren! fällt sein Gegner ein. — Ich hätte gewonnen, mein Herr. — Diese Partie hätte ich gegen Verdoni gespielt! — Und

ich gegen Phildor! — He, meine Herren, schwagen Sie mir kein Loch in den Kopf, ich will Ihre Partie bezahlen. — Sie bezahlen? Dazu sind Sie nicht reich genug. — Um was spielen Sie denn? — Um die Ehre. — Ja, mein Herr, um die Ehre. Ich bin eigens mit der Post hiehergekommen, um der Aufforderung dieses Herrn zu entsprechen, der Seinesgleichen nicht zu haben vermeint... Ohne Sie hätte ich ihm eine Lektion erteilt. — Eine Lektion! ha, danken Sie Ihrem glücklichen Stern, daß die Kopflosigkeit dieses Herrn Sie gerettet hat. Mit achtzehn Zügen nahm ich Ihnen die Dame! — Sie wären nicht einmal bis zum eilften gekommen. In weniger als zehn waren Sie matt. — Matt! Matt! und Sie, mein Herr, sind Schuld daran, daß man mich beschimpft!... Wissen Sie, mein Herr, daß man im Café de la Regence nicht herumläuft. — Jetzt erhob sich ein anderer Spieler: He, meine Herren, im Café de la Regence darf man nicht schreien und nicht sprechen; was machen Sie da für einen Lärm!

Noch Andere mischten sich in den Streit, und da ich der Urheber alles Unglücks war, so zogen alle über mich los; ich wußte nicht mehr, wem ich antworten sollte; als Mosambert eintrat; es kostete ihn viele Mühe, mich herauszugiehen; wir retteten uns in's Palais Royal.

Ich nahm Mosambert bei Seite und zeigte ihm Sophiens Brief. Und darüber betrüben Sie sich! sagte er, nachdem er ihn gelesen hatte. Sie sollten vielmehr diesen Brief tausendmal küssen! — Ach Mosambert, ist das der Augenblick zum Scherzen! — Ich scherze nicht; Sie werden angebetet. — So haben Sie also nicht gelesen? — Ich habe gelesen und wiederhole Ih-

nen, daß Sie angebetet werden. — Rosambert, wir sind hier nicht gut. Kommen Sie wieder zu mir.

Unterwegs sagte der Graf zu mir: Sophie hat ihre Besuche im Sprachzimmer zu der Zeit eingestellt, wo Sie Ihr Verhältniß mit Frau v. B. eingingen. Um diese Zeit haben auch die Schlaflosigkeiten begonnen; um diese Zeit hat sie das gehabt, was Ihre Fräulein Schwester das Fieber nennt. Sie hat das Recept gewünscht, hat es indirekt verlangt. Noch mehr, das Mittel hat eine vortreffliche Wirkung gethan, denn gestern um zwölf Uhr befand Fräulein von Pontis sich besser. Aus allem dem muß man schließen, daß gestern Nachmittag sich etwas Außerordentliches im Kloster zugetragen hat. Zweifeln Sie nicht daran; hinter diesem Brief steckt eine List des Barons, oder eine Naivetät Abdelaidens, oder ein einfältiges Geschwätz von Herrn Person. Im Ubrigen beweist der Ton der Epistel, daß Sie geliebt werden. Sogar ein stillschweigendes Geständniß ist der jungen Person entfahren. Sie macht Ihnen furchtbare Vorwürfe! Sie haben geglaubt, daß sie Sie liebe! Sie kann diese Idee nicht ertragen, aber sie sagt nirgends, daß sie Sie nicht liebe.

Alles, was Rosambert sagte, schien mir sehr vernünftig; inzwischen war mein Herz bedrückt; Liebende sind närrisch in ihren Hoffnungen, wie in ihren Bängstigungen.

Wissen Sie auch, fuhr der Graf fort, daß sie ihre holbe Epistel recht gut zusammengebrechelt hat? O die hübsche Cousine wird Ihnen nicht zehnmal geschrieben haben, so werden Sie ihren Styl schon vollkommen ausgebildet finden. — Rosambert, wie grausam sind Sie mit Ihrer Lustigkeit!

Jasmin kam zu gleicher Zeit, wie wir, nach Hause

zurück. Er sagte mir, er komme so eben von der Frau Marquise. — Nun wohl? — Gnädiger Herr, ich habe mit Mamsell Justine gesprochen; sie hat mich ziemlich lange warten lassen; endlich aber kam sie doch zurück und sagte, Madame sey Ihnen sehr verbunden für Ihre Aufmerksamkeit; Madame habe sich gestern, als sie nach Hause gekommen, sehr unwohl gefühlt; der Doktor habe heute früh etwas Fieber bei ihr gefunden. — Da sehen Sie, Rosambert, sehen Sie, wie unglücklich ich bin! Sie haben alle beide zu gleicher Zeit das Fieber! Diejenige, die ich anbete, will mich nicht mehr sehen!... — Und diejenige, die mir so viel Vergnügen macht, kann ich heute nicht sehen! fügte der Graf hinzu, indem er mich nachsah. Armer junger Mann! Wie beklage ich ihn!... Mein lieber Faublas, trösten Sie sich... Um die Übel zu kuriren, welche Sie verursacht haben, werden Sie allein ein besserer Doktor seyn, als alle Doktoren der Fakultät. Aber obschon die Krankheit der hübschen Cousine ungefähr die gleiche ist, wie die der lebenswichtigen Marquise, so sehe ich doch voraus, daß in der Behandlung einige Verschiedenheit wird stattfinden müssen; man wird in den Augen des schönen Fräuleins forschen, ob noch ein Rest von Aufregung übrig ist; man wird ihre Hand ergreifen, um den Puls zu fühlen, der etwas zu voll seyn könnte; vielleicht wird man auch sehen müssen, ob ihr Mund nichts von seiner Frische verloren hat... Was aber die schöne Dame betrifft, o da wird die Untersuchung länger und ernster seyn müssen! Sie werden genöthigt seyn, Sie mehr in der Nähe und im Großen in Betrachtung zu ziehen, vom Kopf bis zu den Füßen!... Ich glaube sogar, daß die Methode des Herrn Mesmer... Ja,

Chevalier, ja! ein bißchen Magnetismus! — Bitte, hören Sie auf zu scherzen. Rosambert, denken Sie mit mir an Sophie... Suchen wir fürs erste zu ermitteln, was uns dieser grausame Brief eingetragen hat... Hernach lassen Sie uns sehen, durch welche Mittel ich eine Unterredung, eine Erklärung mit meiner hübschen Cousine haben könnte. — Sehr gern, mein lieber Faublas; vor allen Dingen wollen wir Herrn Person berufen.

Mein Vater trat ein, als Rosambert eben klingelte. Er erwiderte die Höflichkeiten des Grafen frostig und erklärte mir in ziemlich barschem Ton, daß ich mit ihm auszugehen habe. Der Wagen ist bereits angespannt, fügte er hinzu; dann wandte er sich gegen Rosambert und sagte: Verzeihen Sie, mein Herr, aber ich habe Eile. — Morgen früh bei Zeit, sagte der Graf, indem er uns verließ. — Ich folgte dem Baron mit unruhigem Herzen.

Er führte mich zu Herrn du Portail; Kovzinski erwartete mich, um mir die geheimsten Abenteuer seines Lebens vollends zu erzählen, und damit nicht wieder der Marquis v. B. oder irgend ein anderer überlästiger Mensch uns unterbrechen konnte, befahl er, Jedermann abzuweisen. Sobald wir dinirt hatten, fuhr er also in seiner Erzählung fort:

Sie erkennen die ganze Schauerhaftigkeit meiner Lage, mein lieber Faublas. Das Feuer wurde immer heftiger: es bedrohte bereits das Zimmer, wo wir eingesperrt waren, und schon leckten die Flammen an Fuße von Lodoïska's Thurm; Lodoïska stieß ein langes Geächze aus, welches ich mit Wuthgeschrei beantwortete. Woleslaw rannte wie ein Narr in unserm Gefängnisse herum; er stieß ein schreckliches Geheul aus,

suchte die Thüre mit Händen und Füßen zu zertrümmern; ich aber, ich hing am Fenster und rüttelte wuthend an den Gittern, ohne sie jedoch auslockern zu können.

Auf einmal kamen diejenigen, die hinaufgestiegen waren, hastig wieder herab; wir hören die Thüren öffnen; Durlinski selbst bittet um Gnade; die Sieger stürzen sich ins brennende Gebäude; herbeigezogen durch unser Geschrei, schlagen sie mit Ästen unsere Thüre ein. An ihrem Kostüm, an ihren Waffen erkenne ich sie als Tartaren. Ihr Hauptling kommt herbei; ich sehe Titiskan. Ah! ah! sagte er, da ist mein tapferer Mann! — Ich werfe mich zu seinen Füßen. Titiskan!... Lodoïska!... eine Frau!... die schönste der Frauen!... in diesem Thurm!... Sie wird lebendig verbrennen! — Der Tartar sagte zu seinen Soldaten ein Wort; sie werfen sich auf den Thurm, ich mit Ihnen; Boleslaw folgt nach. Man schlägt die Thüren ein; neben einem alten Pfeiler entdecken wir eine Wendeltreppe, die schon voll von dickem Rauche ist. Die Tartaren machen erschrocken Halt; ich will hinaufsteigen; ach, was wollen Sie thun! sagte Boleslaw zu mir. — Mit Lodoïska leben oder sterben! rief ich. — Mit meinem Herrn leben oder sterben! antwortet mein großherziger Diener. Ich schwinde mich hinauf, er mir nach. Auf die Gefahr hin zu ersticken, steigen wir etwa vierzig Stufen hinauf; beim Schein der Flammen entdecken wir Lodoïska in einem Winkel ihres Kerkers. Sie schleppte schwach ihre sterbende Stimme hin. — Wer kommt zu mir? sagte sie. — Ich bin's! Lobzinski! Dein Geliebter! Die Freude gibt ihr ihre Kräfte wieder; sie richtet sich auf und fliegt in meine Arme; wir tragen sie fort, steigen einige Stufen hinab, aber ein dichterer Dampf verbreitet sich auf der Treppe und

zwingt uns, hastig wieder hinaufzugehen. In demselben Augenblick stürzt ein Theil des Thurmes ein, Boleslaw stieß einen furchtbaren Schrei aus, Loboïska fällt in Ohnmacht . . . Kaublas, was uns scheinbar verderben mußte, rettete uns: das bisher erflotte Feuer macht sich Luft und greift rascher um sich, aber der Rauch vertheilt sich. Beladen mit unserer kostbaren Bürde, steigen Boleslaw und ich rasch hinab . . . Mein Freund, ich übertreibe nicht, jeder Tritt zitterte unter unsern Füßen! Die Wände brannten. Endlich kommen wir an der Thüre des Thurmes an; Titskan war voll Angst um uns herangeeilt: Tapfere Leute! sagte er, als er uns erscheinen sah. Ich lege Loboïska zu seinen Füßen nieder und sinke bewusstlos neben ihr zu Boden.

Ungefähr eine Stunde blieb ich in diesem Zustand. Man fürchtete für mein Leben. Boleslaw weinte; endlich erholte ich mich bei der Stimme Loboïska's, die wieder zur Besinnung gekommen war und mich ihren Befreier nannte. Alles war verändert im Schloß, der Thurm war gänzlich eingestürzt. Die Tartaren hatten dem Brand Einhalt gethan; sie hatten einen Theil des Gebäudes eingetriften, um den andern zu retten; endlich hatte man uns in einen großen Salon geschafft, wo Titskan selbst mit einigen seiner Soldaten war. Die Andern, die sich mit Plündern beschäftigten, brachten ihrem Häuptling Gold, Silber, Juwelen, kostbare Geschirre, kurz alle werthvolle Gegenstände, welche die Flammen verschont hatten. Ganz in der Nähe befand sich Durlasfi mit Ketten belastet und sah seufzend diesen Haufen Reichthümer an, dessen man ihn beraubte. Wuth, Angst, Verzweiflung, alles was das Herz eines bestraften Bösewichts zerfleischt, war in seinen verstärkten Augen zu lesen. Er stampfte wüthend

auf die Erde; er schlug sich mit den geballten Fäusten vor die Stirne; er stieß schreckliche Drohungen aus und warf dem Himmel seine gerechte Rache vor.

Inzwischen preßte Lodoïska meine Hand in die ihrigen; ach, sagte sie schluchzend zu mir, du hast mir das Leben gerettet und das deinige schwebt noch in Gefahr! Und wenn wir dem Tode entrinnen, so erwartet uns die Sklaverei! — Nein, nein! Lodoïska, beruhige dich. Titskan ist nicht mein Feind, Titskan wird unserem Unglück ein Ende machen. — Ganz gewiß, wenn ich kann, unterbrach mich der Tartar; du sprichst gut, tapferer Mann! O ich sehe, daß du nicht todt bist, und das freut mich sehr; du sprichst und thust immer gute Dinge, du! Und da hast du, fügte er auf Boleslaw zeigend hinzu, einen Freund, der dich tüchtig unterstützt. — Ich umarmte Boleslaw. Ja, Titskan, ja! ich habe einen Freund: dieser Name wird ihm immer bleiben. — Der Tartar unterbrach mich von Neuem. He da, sag' einmal, Ihr waret alle beide in einer untern Stube; sie war in einem Thurm, sie; warum das? Ich wette, Ihr Herren Spizbuben, Ihr habt diesem Tölpel da (auf Durlinski zeigend) das Kind wegschnappen wollen und Ihr hattet Recht; er ist garstig und sie ist hübsch; komm her, erzähl mir das. — Ich sagte Titskan meinen Namen, so wie den Namen von Lodoïska's Vater, und erzählte ihm alles, was mir bisher begegnet war. Lodoïska, sagte ich dann, mag uns jetzt mittheilen, auf welche Art der schändliche Durlinski sie gequält hat, seit sie auf seinem Schlosse ist.

Sie wissen, begann Lodoïska sogleich, daß mein Vater am Tag der Eröffnung des Reichstags mit mir von Warschau abreiste. Er brachte mich zuerst auf

die Güter des Palatins von *, bloß zwanzig Stunden von der Hauptstadt, und kehrte dann zurück, um den Ständen anzumohnen. Am Tage, wo Herr von P. als König ausgerufen wurde, holte mich Pulawski bei dem Palatin ab und brachte mich hieher, in der Meinung, ich werde hier gegen alle Nachsuchungen geschützt seyn. Er beauftragte Durlinski, mich sorgfältig zu bewachen und ganz besonders zu verhindern, daß Lovzinski meinen Aufenthalt entdecke. Dann verließ er mich, um, wie er sagte, die guten Bürger zu ermutigen, sein Land zu vertheidigen und die Verräther zu bestrafen. Ach! diese wichtigen Sorgen ließen ihn seine Tochter vergessen. Ich habe ihn seitdem nicht wieder gesehen.

Einige Tage nach seiner Abreise begann ich zu bemerken, daß Durlinski's Besuche häufiger und länger wurden. Bald ging er beinahe nicht mehr aus dem Zimmer, das man mir als Gefängniß gegeben hatte. Er nahm mir, ich weiß nicht mehr, unter welchem Vorwand, die einzige Frau weg, die mir mein Vater zur Bedienung gelassen hatte; damit Niemand wisse, daß ich bei ihm sey, bringe er mir, sagt er, in eigener Person meine Lebensmittel, und auf diese Art brachte er ganze Tage bei mir zu.

Sie glauben nicht, mein lieber Lovzinski, wie peinlich mir die beständige Gegenwart eines Menschen war, den ich haßte und dessen ruchlose Absichten ich ahnte. Eines Tags erfrechte er sich, mir dieselben zu erklären; ich versicherte ihn, daß mein Haß jederzeit der Lohn seiner Bärtlichkeit seyn werde; und daß sein schändliches Benehmen ihm meine tiefe Verachtung zugezogen habe. Er antwortete kalt, ich würde mich mit der Zeit gewöhnen, ihn zu sehen, seine Besuche zu dulden und

sogar zu wünschen. Er änderte nichts an seinem gewöhnlichen Benehmen. Er kam Morgens auf mein Zimmer und verließ es erst am Abend. Von Allem getrennt, was ich liebte, fortwährend belästigt durch meinen Tyrannen, hatte ich nicht einmal den armseligen Trost, mich ruhig der Erinnerung an mein vergangenes Glück hingeben zu können. Durlinski sah meine Bekümmerniß und machte sich eine Freude daraus, sie zu vergrößern. Pulawski, erzählte er mir, kommandire ein polnisches Corps. Lovzinski mache den Verräther am Vaterland, das er nicht liebe, und an einer Frau, um die er sich wenig kümmere; er diene in der russischen Armee. Es unterliege keinem Zweifel, daß es bald zum blutigen Kampfe kommen werde. Im Übrigen stehe so viel fest, daß an eine Versöhnung zwischen meinem Vater und Lovzinski nicht mehr zu denken sey. Einige Tage nachher brachte er mir die Nachricht, Pulawski habe die Russen bei Nacht in ihrem Lager überfallen, und mein Geliebter sey im Handgemenge unter dem Schwerte meines Vaters gefallen. Der Grausame ließ mich eine umständliche Schilderung dieses Ereignisses in einer Art von Zeitung lesen, die er eigens hatte drucken lassen; übrigens machte die barbarische Freude, die er an den Tag legte, mich glauben, daß die Sache nur zu wahr sey. Unbarmherziger Tyrann! stief ich, du weidest dich an meinen Thränen und an meiner Verzweiflung! Aber höre auf, mich zu verfolgen, oder du sollst bald sehen, daß Pulawski's Tochter selbst im Stande ist, eine Beschimpfung zu rächen.

Eines Abends, als er mich früher als gewöhnlich verlassen hatte, hörte ich gegen Mitternacht meine Thüre sachte sich öffnen. Beim Schein einer Lampe, die ich

immer brennen ließ, sah ich meinen Tyrannen an mein Bett heranschleichen. Da es kein Verbrechen gab, dessen ich ihn nicht fähig hielt, so hatte ich dieß vorhergesehen und mir fest vorgenommen, es abzuwehren. Ich bewaffnete mich mit einem Messer, das ich vorsichtiger Weise unter mein Kopfkissen gesteckt hatte; ich überhäufte den Unhold mit Vorwürfen und schwur ihm, daß ich ihn, wenn er einen Schritt näher komme, mit meinen eigenen Händen erdolchen werde. Er wich überrascht und entsetzt zurück: Ich bin dieser verächtlichen Behandlung satt, sagte er beim Hinausgehen; wenn ich nicht fürchtete, gehört zu werden, so solltest du sehen, was der Arm eines Weibes gegen mich vermag. Aber ich weiß ein sicheres Mittel, deinen Stolz zu brechen. Bald wirst du es für ein großes Glück ansehen, durch die demüthigsten Unterwürfigkeiten Gnade erkaufen zu können. Er ging. Einige Augenblicke darauf trat sein Vertrauter mit der Pistole in der Hand ein. Ich muß ihm Gerechtigkeit widerfahren lassen: er weinte, als er mir die Befehle seines Herrn ankündete. Kleiden Sie sich an, Madame; sie müssen mir folgen; das war alles, was er mir sagen konnte. Er führte mich in diesen Thurm, wo ich ohne Euch heute zu Grunde gegangen wäre. Er sperrte mich in dieses schauerliche Gefängniß; hier habe ich über einen Monat ohne Licht, ohne Feuer und beinahe ohne Kleider geschmachtet; Wasser und Brod waren meine einzige Nahrung; mein Bett ein einfacher Strohsack: in solchen Zustand sah sich die einzige Tochter eines polnischen Magnaten versetzt! Du schauerst, braver Fremdling! aber glaube mir, daß ich nur einen Theil meiner Leiden erzählt habe; nur etwas machte mir mein Elend einigermaßen erträglicher; ich sah meinen Tyrannen

nicht mehr; während er ruhig wartete, daß ich ihn um Verzeihung anflehen würde, brachte ich ganze Tage und Nächte damit zu, meinen Vater herbeizurufen, meinen Geliebten zu beweinen... Kobzinski, wie erstaunte ich, welche Freude durchdrang mein Inneres, als ich dich in Durlinski's Garten erkannte!

Litskan hörte aufmerksam die Geschichte unseres Unglücks an, das ihm sehr nahe zu gehen schien, als sein Vortrab das Alarmzeichen gab. Er verließ uns rasch, um nach der Zugbrücke zu eilen. Wir hörten einen großen Tumult. Kobzinski! Lodoiska! Nie-
-derträchtiges und verrätherisches Paar! rief Durlinski, der seine Freude nicht mäßigen konnte; Ihr habt mir entweichen zu können geglaubt! Bittert! Ihr werdet von Neuem in meine Macht fallen. Auf die Nachricht von meinem Unglück haben die benachbarten Edelleute ohne Zweifel sich versammelt und kommen mir jetzt zu Hülfe... — Sie werden dich nur rächen können, Schurke! unterbrach ihn Boleslaw, indem er eine eiserne Stange ergriff und Miene machte, ihn todt zu schlagen. Ich hielt ihn zurück. Litskan kam sogleich wieder; es war nur ein falscher Lärm, sagte er; es ist eine kleine Truppe, die ich gestern zu einem Streifzuge ausgesandt hatte. Sie hatte Befehl, hier zu mir zu stoßen und bringt mir einige Gefangene mit; im Ubrigen ist alles ruhig, es zeigt sich nichts in der Umgegend.

Während Litskan zu mir sprach, führte man die Unglücklichen vor ihn, welche ihr schlimmes Geschick den Tartaren überliefert hatte; wir sahen ihrer zuerst fünf erscheinen: Sie sagen, dieser da habe ihnen viel Mühe gemacht; darum haben sie ihn so geknebelt; sagte Litskan, indem er uns den sechsten zeigte. Götter!

Mein Vater! rief Lodoïska, auf ihn zustürmend. Ich warf mich zu Pulawski's Füßen. Du bist Pulawski! Du! fuhr der Tartar fort; ei nun, das trifft sich nicht übel. Höre, mein Freund! ich kenne dich erst seit einer Viertelstunde; ich weiß, daß du stolz und eigensinnig bist; aber gleichviel, ich achte dich: du hast Herz und Kopf; deine Tochter ist schön und verständig; Lobjinski ist tapfer, tapferer als ich selbst, glaube ich; siehe... — Pulawski war ganz starr vor Verwunderung und hörte den Tartaren kaum an; verblüfft über das wunderliche Schauspiel, das sich seinen Blicken darbot, faßte er einen schauerlichen Argwohn; er stieß mich mit Abscheu zurück: Unglückseliger, du hast dein Vaterland verrathen, eine Frau, die dich liebte, einen Mann, der sich freute, dich Schwiegersohn zu nennen; es fehlte nur noch, daß du dich mit Räubern verbandest... — Titstkan unterbrach ihn: Mit Räubern, wenn du willst; aber Räuber sind vielleicht auch zu etwas gut. Ohne mich wäre deine Tochter vielleicht morgen geschändet worden; fürchte nichts, fügte er gegen mich hinzu, ich weiß, daß er stolz ist, ich werde mich nicht erzürnen.

Wir hatten Pulawski in einen Lehnstuhl gebracht; seine Tochter und ich bedeckten seine gefesselten Hände mit unsern Thränen; er stieß mich fortwährend zurück und überhäufte mich mit Vorwürfen. Aber was zum Teufel schwagest du ihm da vor? sagte Titstkan; ich sage, ich, daß Lobjinski ein tapferer Mann ist, und daß ich will, daß er heirathe; Durlinski aber ist ein Schurke, den ich hängen lassen werde. Ich wiederhole dir, daß du allein starrköpfiger bist, als wir drei zusammen; aber höre mich an und laß uns abschließen, denn ich muß gehen. Du gehörst durch das unbe-

streitbarste aller Rechte, das Recht des Schwertes, mir an. Nun wohl, wenn du mir dein Wort gibst, daß du dich aufrichtig mit Lovzinski versöhnen und ihm deine Tochter geben willst, so schenke ich dir die Freiheit. — Wer dem Tod zu trotzen weiß, kann auch die Sklaverei ertragen. Meine Tochter wird niemals das Weib eines Verräthers werden. — Willst du lieber, daß sie das Rebweib eines Tartaren werde? Wenn du mir nicht versprichst, daß du sie binnen acht Tagen mit diesem tapfern Mann verheirathen willst, so heirathe ich selbst sie noch heute Abend. Wenn ich deiner und ihrer müde sehn werde, so werde ich euch an die Türken verkaufen: deine Tochter ist schön genug, um in das Serail eines Pascha zu kommen; du wirst irgend einem Janitscharen in der Küche dienen. — Mein Leben liegt in deinen Händen; mach' damit, was du willst. Wenn Pulawski unter den Streichen eines Tartaren fällt, so wird man ihn beklagen; man wird sagen, er habe ein anderes Ende verdient; aber wenn ich mich dazu verstehen könnte... nein, lieber will ich sterben. — He! ich will nicht, daß du sterbest, ich! Ich will, daß Lovzinski Lodoïska heirathe. He! bei meinem Säbel! soll ich mir von meinem Gefangenen Gesetze vorschreiben lassen! Welch' ein Hund von einem Menschen! Wenn er nur starrköpfig wäre! Aber er ist auch noch unverständlich...

Ich sah den Born in des Tartaren Augen funkeln; ich erinnerte ihn an sein Versprechen, sich nicht zu ärgern. Es ist wahr, sagte er, aber dieser Mensch da würde die Geduld eines Dieblings des Propheten ermüden! Ich bin bloß ein Räuber, ich! Pulawski, ich wiederhole dir, ich will, daß Lovzinski deine Tochter heirathe. Bei meinem Säbel! er hat sie wohl ver-

dient; ohne ihn wäre sie heute Nacht verbrannt. — Wie so? — He ja! sieh diese Schutthaufen an: da stand ein Thurm, dieser Thurm war in Flammen; Niemand wagte hinaufzugehen; er ist mit Woleslaw hinaufgestiegen; sie haben deine Tochter gerettet. — Meine Tochter war in diesem Thurm? — Ja, sie war darin; dieser Schurke da hatte sie hineingeworfen; dieser Schurke da wollte sie schänden... He! da, ihr Andern erzählet ihm das alles und spuetet euch, damit er sich entschließt; ich habe anderwärts zu thun; ich will mich nicht von euren Grenzreitern hier überraschen lassen; in der Ebene ist es etwas anderes, da lache ich ihrer.

Während Titskan die ansehnliche Beute, die er gemacht hatte, auf kleine bedeckte Wagen laden ließ, unterrichtete Lodoïska ihren Vater von den Schandthaten Durlinski's, und wußte auf so geschickte Weise eine Schilderung unserer Zärtlichkeit in die Geschichte ihres Unglücks einzuflechten, daß Natur und Dankbarkeit zu gleicher Zeit in Pulawski's Herzen sich regten. Lebhaft ergriffen von dem Unglück seiner Tochter, dankbar für den wichtigen Dienst, den ich ihr geleistet hatte, umarmte er Lodoïska; er sah mich jetzt ohne Born an und schien mit Ungeduld zu warten, daß ich seinen Entschluß vollends bestimme. O Pulawski, sagte ich zu ihm, o du, welchen der Himmel mir gelassen hatte, um mich für den Verlust des Besten der Väter zu trösten! o du, für den ich eben so viel Freundschaft als Verehrung hatte, warum hast du deine Kinder verurtheilt, ohne sie zu hören? Warum hast du einen Mann, der deine Tochter anbetete, des abscheulichsten Verraths fähig geglaubt? Als meine Wünsche denjenigen auf den Thron erhoben, der ihn jetzt ein-

nimm, Pulawski! ich schwöre dir bei der Geliebten meines Herzens, da glaubte ich das Wohl meines Landes zu fördern. Das Unglück, das meine Jugend nicht ahnte, hat deine Erfahrung vorausgesehen; aber darfst du mich der Treulosigkeit anklagen, weil es mir an Voraussicht mangelte? Kannst du mir darüber einen Vorwurf machen, weil ich meinen Freund schätzte? Kannst du mir's als Verbrechen auslegen, daß ich ihn noch schätze? Seit drei Monaten habe ich wie du die Leiden gesehen, von denen mein Vaterland heimge sucht ist; wie du habe ich darüber geseufzt; aber ich bin überzeugt, daß der König nichts davon weiß; ich werde nach Warschau gehen, um ihn davon zu unterrichten. . . — Pulawski unterbrach mich: Nicht dahin mußt du gehen! Du sagst, Herr von P. sey über das Unglück seines Landes nicht aufgeklärt? Ich will das glauben; aber ob er davon weiß oder nicht, daran kann uns jetzt wenig liegen. Übermüthige Fremdlinge haben sich in unsern Provinzen eingenistet und werden sich selbst gegen den König, den sie gewählt haben, da zu behaupten suchen. Ein ohnmächtiger oder übelwollender Monarch ist es nicht, der die Russen aus dem Lande jagen wird. Kovzinski, hoffen wir nur noch auf uns selbst; laß uns das Vaterland rächen oder dafür sterben! Ich habe in der Woywodschaft Lublin 4000 Edelleute zusammengebracht, welche nur die Rückkehr ihres Generals abwarten, um gegen die Russen zu marschiren; folge mir, komm in mein Lager. Unter dieser Bedingung nehme ich die Freiheit an, und meine Tochter gehört dir. — Pulawski, ich bin bereit; ich schwöre, deinem Schicksal zu folgen und deine Gefahren zu theilen; und glaube nicht, daß Kodoiska allein mir diesen Schwur entreiße! Ich

liebe mein Vaterland eben so sehr, wie ich deine Tochter anbede; ich schwöre bei ihr und vor dir, daß die Feinde des Staats immer die meinigen gewesen sind und nie aufhören werden, es zu sehn; ich schwöre, daß ich meinen letzten Blutstropfen dafür vergießen werde, Fremdlinge aus Polen zu verjagen, die unter dem Namen seines Königs hier herrschen. — Umarme mich, Lwzinski; ich erkenne dich wieder, ich erkenne meinen Schwiegersohn wieder. Wohlan, meine Kinder, all' unser Unglück ist zu Ende!

Pulawski hieß mich meine Hände in die Hände Lodoiska's legen. Wir umarmten unsern Vater, als Titlskan zurückkam. Schön, schön! rief er, so ist's recht; das habe ich gewollt, ich liebe die Heirathen, ich! Wohlan, Papa, ich will dich jetzt losbinden lassen. Bei meinem Säbel, fuhr der Tartar fort, während seine Soldaten die Stricke aufschnitten, womit Pulawski gefnebelt war, ich begehre da eine schöne Handlung, wenn ich daran denke, aber sie kostet mich auch viel Geld. Zwei polnische Magnaten! ein schönes Mädchen! das hätte mir schweres Lösegeld eingetragen. — Titlskan, laß dich das nicht kümmern, fiel Pulawski ein. He! nein, nein, es ist bloß eine einfache Betrachtung, einer jener Einfälle, über die ein Räuber nicht Meister ist... Meine wackern Leute, ich begehre nichts mehr von euch. Noch mehr: Ihr sollt nicht zu Fuße gehen, ich habe gute Pferde für euch... und für dieses Mädchen werde ich euch, wenn ihr wollt, eine Sänfte geben, auf der man mich zehn oder zwölf Tage lang herumgetragen hat. Der Bursche da hatte mich so verb gezwickt, daß ich mich nicht mehr halten konnte... Die Sänfte ist zwar schlecht; plump aus Baumzweigen gemacht, aber ich habe euch nichts

anderes als höchstens noch ein bedecktes Wägelchen zu bieten; ihr mögt wählen.

Inzwischen hatte Durlinski noch kein einziges Wort zu sagen gewagt und senkte mit bestürzter Miene seine Augen. Unwürdiger Freund! sagte Pulawski zu ihm, du hast mein Vertrauen in diesem Grade täuschen können! Du hast dich nicht gefürchtet, dich meinem Zorn auszusetzen! Welcher Dämon verblendete dich? — Die Liebe, antwortete Durlinski, eine wahnsinnige Liebe! Du weißt also nicht, zu welchen Freveln die Leidenschaften einen von Natur heftigen und eifersüchtigen Mann bringen können! Möge dieses schreckliche Beispiel dich wenigstens lehren, daß ein so reizendes, so schönes Mädchen wie deine Tochter ein seltener Schatz ist, dessen Bewachung man Niemand anvertrauen darf. Pulawski, ich habe deinen Haß verdient, und dennoch schuldest du mir einiges Mitleid. Ich habe mich eines schweren Frevels schuldig gemacht, aber du flehst mich grausam bestraft. Ich verliere an einem einzigen Tag meine Reichthümer, meinen Rang, meine Ehre, meine Freiheit; ich verliere noch mehr als das Alles, ich verliere deine Tochter! O Sie, Lodoïska! Sie, die ich so schändlich beleidigt habe, werden Sie meine Verfolgungen, Ihre Gefahren, Ihre Leiden vergessen? Werden Sie mir eine großherzige Verzeihung gewähren? Ach wenn es keinen Frevel gibt, den wahre Reue nicht zu sühnen vermöchte, Lodoïska, so bin ich kein Verbrecher mehr; ich möchte mit all' meinem Blut die Thränen erkaufen können, welche Sie vergossen haben. Wird Durlinski in die schreckliche Slaverei, in die man ihn schleppen wird, nicht die tröstliche Erinnerung mit sich nehmen, aus Ihrem Munde gehört zu haben, daß Sie ihn nicht hassen? Allzu lie-

benswürdiges und bis jetzt allzu unglückliches Mädchen, so groß auch meine Verbrechen gegen Sie seyn mögen, so kann ich sie mit einem einzigen Wort wieder gut machen. Kommen Sie, treten Sie heran, ich habe Ihnen ein wichtiges Geheimniß zu offenbaren.

Lodoïska nahte sich arglos; auf einmal sah ich einen Dolch in Durlinski's Händen blinken. Ich stürzte auf ihn los... es war zu spät, ich konnte nur den zweiten Stoß pariren. Schon war meine Geliebte, unter die linke Brust getroffen, zu Titiskan's Füßen niedergesunken. Pulawski war wüthend und wollte seine Tochter rächen. Nein, nein! rief der Tartar, du würdest diesem Schurken einen zu leichten Tod geben. — Nun wohl, sagte der schändliche Mörder zu mir, indem er mit grausamer Freude sein Opfer betrachtete: Lobjinski, du schienst so eilig dich mit Lodoïska zu vereinen! Warum folgst du ihr nicht? Gehe, mein glücklicher Nebenbuhler, gehe und verbinde dich mit meiner Geliebten im Grabe. Man bereite jetzt meine Todesqual: sie wird mir leicht erscheinen. Ich überlasse dich nicht minder grausamen und längeren Martern, als die meinigen sind. Mehr konnte Durlinski nicht sagen; die Tartaren schleppten ihn fort und warfen ihn in den brennenden Schutt.

Welch' eine Nacht, mein lieber Faublas! Wie viele verschiedene Sorgen, wie viele widersprechende Empfindungen regten mich in derselben auf! Wie oft mußte ich den Wechsel von Furcht und Hoffnung, von Schmerz und Freude erfahren! Nach so vielen Beängstigungen und Gefahren wurde mir Lodoïska von ihrem Vater zurückgegeben; ich berauschte mich in der süßen Hoffnung, sie zu besitzen, und nun ermordete sie ein Barbar vor meinen Augen. Dieser Augenblick war der

schmerzlichste meines Lebens. Aber beruhigen Sie sich, mein Freund; mein Glück, das sich so schnell verfinstert hatte, wird bald neu erstehen... Unter den Soldaten Titskan's befand sich einer, der etwas von Chirurgie verstand. Wir riefen ihn herbei; er besichtigte die Wunde und versicherte, daß sie ganz leicht sey. Der schändliche Durlinski hatte, belästigt durch seine Ketten, geblendet durch seine Verzweiflung, nur einen unsichern Stoß geführt.

Sobald Titskan sich überzeugt hatte, daß Lodoïska's Leben außer Gefahr war, nahm er Abschied von uns. Ich lasse Euch die fünf Bedienten, welche Pulawski gebracht hatte, Mundvorrath für mehrere Tage, sechs tüchtige Pferde, zwei bedeckte Wagen und sämtliche Leute Durlinski's wohlgefesselt zurück. Ihr schändlicher Herr ist gestorben. Ich gehe, der Tag beginnt zu grauen. Reiset nicht vor Morgen ab; morgen werde ich andere Cantone besuchen; lebt wohl, tapfere Leute, sagt euren Polen, daß Titskan nicht immer ein böser Teufel ist, und daß er zuweilen mit der einen Hand zurückgibt, was er mit der andern nimmt. Lebt wohl! so sprechend, gab er das Signal zum Ausbruch. Die Tartaren zogen über die Zugbrücke und sprengten im stärksten Galopp davon.

Raum waren sie zwei Stunden fort, als mehrere benachbarte Edelleute, unterstützt von einigen Gränzreitern, vor Durlinski's Schloß erschienen. Pulawski ging selbst, sie zu empfangen. Er erzählte ihnen alles, was geschehen war, und einige von ihnen ließen sich durch sein Zureden bestimmen, uns nach der Wojwodschaft Lublin zu folgen. Sie verlangten bloß zwei Tage, um die nöthigen Vorbereitungen zu treffen. Zur bestimmten Zeit erschienen sie wirklich, sechzig Mann

stark, wieder bei uns, und da Loboïska uns versicherte, daß sie sich fähig fühle, die Strapazen der Reise zu ertragen, so setzten wir sie in einen bequemen Wagen, welchen wir uns zu verschaffen Zeit gehabt hatten. Nachdem wir Durlinski's Leuten die Freiheit wieder geschenkt, überließen wir ihnen die zwei bedeckten Wagen, in welchen Litfskan die seltsame Großmuth gehabt hatte, einen Theil der Beute zurückzulassen, die sie nun unter sich vertheilten.

Wir kamen ohne Unfall in die Wojwodschaft Lublin, nach Polowisk, welchen Ort Pulawski als den Sammelplatz bezeichnet hatte. Die Nachricht von seiner Rückkehr verbreitete sich schnell, und binnen Monatsfrist stellte sich eine Masse von Unzufriedenen ein, so daß unsere kleine Armee bald auf etwa 10,000 Mann anwuchs. Loboïska war von ihrer Wunde vollkommen geheilt, hatte sich von ihren Strapazen gänzlich erholt und hatte ihre Fülle, ihre Frische, den ganzen Glanz ihrer Schönheit wieder gewonnen. Pulawski rief mich in sein Zelt. Er sagte zu mir: 3000 Russen haben sich auf den Höhen, $\frac{3}{4}$ Meilen von hier, gezeigt; nimm heute Abend 4000 auserlesene Mann und verjage die Feinde von dem vortheilhaften Posten, den sie besetzt haben. Bedenke, daß vom Erfolg des ersten Kampfes beinahe immer der Erfolg eines ganzen Feldzugs abhängt; bedenke, daß du dein Vaterland rächen mußt. Mein Freund, wenn ich morgen deinen Sieg vernehme, so heirathest du morgen Loboïska.

Ich brach Abends gegen zehn Uhr auf. Um Mitternacht überraschten wir die Feinde in ihrem Lager. Die war eine Niederlage vollständiger; wir tödteten ihnen 700 Mann, machten 900 Gefangene, erbeuteten all' ihr Geschütze, die Kriegskasse und ihr Geräthe.

streitbarste aller Rechte, das Recht des Schwertes, mir an. Nun wohl, wenn du mir dein Wort gibst, daß du dich aufrichtig mit Lovzinski versöhnen und ihm deine Tochter geben willst, so schenke ich dir die Freiheit. — Wer dem Tod zu trotzen weiß, kann auch die Sklaverei ertragen. Meine Tochter wird niemals das Weib eines Verräthers werden. — Willst du lieber, daß sie das Nebenweib eines Tartaren werde? Wenn du mir nicht versprichst, daß du sie binnen acht Tagen mit diesem tapfern Mann verheirathen willst, so heirathe ich selbst sie noch heute Abend. Wenn ich deiner und ihrer müde sehn werde, so werde ich euch an die Türken verkaufen: deine Tochter ist schön genug, um in das Serail eines Pascha zu kommen; du wirst irgend einem Janitscharen in der Küche dienen. — Mein Leben liegt in deinen Händen; mach' damit, was du willst. Wenn Pulawski unter den Streichen eines Tartaren fällt, so wird man ihn beklagen; man wird sagen, er habe ein anderes Ende verdient; aber wenn ich mich dazu verstehen könnte... nein, lieber will ich sterben. — He! ich will nicht, daß du sterbest, ich! Ich will, daß Lovzinski Lodoïska heirathe. He! bei meinem Säbel! soll ich mir von meinem Gefangenen Gesetze vorschreiben lassen! Welch' ein Hund von einem Menschen! Wenn er nur starrköpfig wäre! Aber er ist auch noch unverständlich...

Ich sah den Zorn in des Tartaren Augen funkeln; ich erinnerte ihn an sein Versprechen, sich nicht zu ärgern. Es ist wahr, sagte er, aber dieser Mensch da würde die Geduld eines Lieblings des Propheten ermüden! Ich bin bloß ein Räuber, ich! Pulawski, ich wiederhole dir, ich will, daß Lovzinski deine Tochter heirathe. Bei meinem Säbel! er hat sie wohl ver-

dient; ohne ihn wäre sie heute Nacht verbrannt. — Wie so? — He ja! sieh diese Schutthaufen an: da stand ein Thurm, dieser Thurm war in Flammen; Niemand wagte hinaufzugehen; er ist mit Boleslaw hinaufgestiegen; sie haben deine Tochter gerettet. — Meine Tochter war in diesem Thurm? — Ja, sie war darin; dieser Schurke da hatte sie hineingeworfen; dieser Schurke da wollte sie schänden... He! da, ihr Andern erzählet ihm das alles und spudet euch, damit er sich entschließt; ich habe anderwärts zu thun; ich will mich nicht von euren Grenzreitern hier überraschen lassen; in der Ebene ist es etwas anderes, da lache ich ihrer.

Während Titstkan die ansehnliche Beute, die er gemacht hatte, auf kleine bedeckte Wagen laden ließ, unterrichtete Lodoïska ihren Vater von den Schandthaten Durlinski's, und wußte auf so geschickte Weise eine Schilderung unserer Zärtlichkeit in die Geschichte ihres Unglücks einzuflechten, daß Natur und Dankbarkeit zu gleicher Zeit in Pulawski's Herzen sich regten. Lebhaft ergriffen von dem Unglück seiner Tochter, dankbar für den wichtigen Dienst, den ich ihr geleistet hatte, umarmte er Lodoïska; er sah mich jetzt ohne Zorn an und schien mit Ungeduld zu warten, daß ich seinen Entschluß vollends bestimme. O Pulawski, sagte ich zu ihm, o du, welchen der Himmel mir gelassen hatte, um mich für den Verlust des Besten der Väter zu trösten! o du, für den ich eben so viel Freundschaft als Verehrung hatte, warum hast du deine Kinder verurtheilt, ohne sie zu hören? Warum hast du einen Mann, der deine Tochter anbetete, des abscheulichsten Verraths fähig geglaubt? Als meine Wünsche denjenigen auf den Thron erhoben, der ihn jetzt ein-

nimm, Bulawski! ich schwöre dir bei der Geliebten meines Herzens, da glaubte ich das Wohl meines Landes zu fördern. Das Unglück, das meine Jugend nicht ahnte, hat deine Erfahrung vorausgesehen; aber darfst du mich der Treulosigkeit anklagen, weil es mir an Voraussicht mangelte? Kannst du mir darüber einen Vorwurf machen, weil ich meinen Freund schätzte? Kannst du mir's als Verbrechen auslegen, daß ich ihn noch schätze? Seit drei Monaten habe ich wie du die Leiden gesehen, von denen mein Vaterland heimgesucht ist; wie du habe ich darüber geseufzt; aber ich bin überzeugt, daß der König nichts davon weiß; ich werde nach Warschau gehen, um ihn davon zu unterrichten... — Bulawski unterbrach mich: Nicht dahin mußt du gehen! Du sagst, Herr von P. sey über das Unglück seines Landes nicht aufgeklärt? Ich will das glauben; aber ob er davon weiß oder nicht, daran kann uns jetzt wenig liegen. Übermüthige Fremdlinge haben sich in unsern Provinzen eingenistet und werden sich selbst gegen den König, den sie gewählt haben, da zu behaupten suchen. Ein ohnmächtiger oder übelwollender Monarch ist es nicht, der die Russen aus dem Lande jagen wird. Lovzinski, hoffen wir nur noch auf uns selbst; laß uns das Vaterland rächen oder dafür sterben! Ich habe in der Wojwodschafft Lublin 4000 Edelleute zusammengebracht, welche nur die Rückkehr ihres Generals abwarten, um gegen die Russen zu marschiren; folge mir, komm in mein Lager. Unter dieser Bedingung nehme ich die Freiheit an, und meine Tochter gehört dir. — Bulawski, ich bin bereit; ich schwöre, deinem Schicksal zu folgen und deine Gefahren zu theilen; und glaube nicht, daß Rodowiska allein mir diesen Schwur entreiße! Ich

liebe mein Vaterland eben so sehr, wie ich deine Tochter anbede; ich schwöre bei ihr und vor dir, daß die Feinde des Staats immer die meinigen gewesen sind und nie aufhören werden, es zu sehn; ich schwöre, daß ich meinen letzten Blutstropfen dafür vergießen werde, Fremdlinge aus Polen zu verjagen, die unter dem Namen seines Königs hier herrschen. — Umarme mich, Lobzinski; ich erkenne dich wieder, ich erkenne meinen Schwiegersohn wieder. Wohlan, meine Kinder, all' unser Unglück ist zu Ende!

Pulawski hieß mich meine Hände in die Hände Lodoïska's legen. Wir umarmten unsern Vater, als Titiskan zurückkam. Schön, schön! rief er, so ist's recht; das habe ich gewollt, ich liebe die Heirathen, ich! Wohlan, Papa, ich will dich jetzt losbinden lassen. Bei meinem Säbel, fuhr der Tartar fort, während seine Soldaten die Stricke aufschnitten, womit Pulawski geknebelt war, ich begehre da eine schöne Handlung, wenn ich daran denke, aber sie kostet mich auch viel Geld. Zwei polnische Magnaten! ein schönes Mädchen! das hätte mir schweres Lösegeld eingetragen. — Titiskan, laß dich das nicht kümmern, fiel Pulawski ein. He! nein, nein, es ist bloß eine einfache Betrachtung, einer jener Einfälle, über die ein Räuber nicht Meister ist... Meine wackern Leute, ich begehre nichts mehr von euch. Noch mehr: Ihr sollt nicht zu Fuße gehen, ich habe gute Pferde für euch... und für dieses Mädchen werde ich euch, wenn ihr wollt, eine Sänfte geben, auf der man mich zehn oder zwölf Tage lang herumgetragen hat. Der Bursche da hatte mich so verb gezwickt, daß ich mich nicht mehr halten konnte... Die Sänfte ist zwar schlecht; plump aus Baumzweigen gemacht, aber ich habe euch nichts

von B. verbindet. Aber seitdem du die Sache der Freiheit verflüchtst, weißt du auch, daß man dem Wohl des Vaterlandes alles opfern muß, daß ein so geheiligtes Interesse . . . — Ich kenne meine Pflichten und werde sie erfüllen; aber was schlägst du mir da vor? Der König geht nie aus Warschau. — Nun wohl; eben in Warschau muß man ihn suchen, mitten aus seiner Hauptstadt muß man ihn herausreißen. — Was hast du für dieses große Unternehmen vorbereitet? — Du stehst diese russische Armee, die dreimal stärker als die meinige und seit drei Monaten vor mir gelagert ist! Ihr General verhält sich jetzt ruhig in seinen Verschanzungen und erwartet, daß ich, durch Hunger gezwungen, mich auf Gnade und Ungnade ergebe. Hinter meinem Lager sind unwegsame Moräste; sobald die Nacht einbricht, werden wir durch dieselben ziehen. Ich habe alles so angeordnet, daß meine Feinde getäuscht werden und meinen Rückzug zu spät bemerken. Wenn das Glück mir günstig ist, so kann ich ihnen mehr als einen Tagmarsch abgewinnen. Ich werde geradezu gegen Warschau marschiren, auf der Hauptstraße, die nach der Residenz führt, und mitten durch die kleinen russischen Corps, die immer in der Nähe herumstreifen. Ich gedenke sie vereinzelt zu schlagen, oder wenn sie sich vereinigen können, um mir den Weg zu vertreten, so werde ich sie wenigstens genugsam beschäftigen, daß sie dir nichts anhaben können. Du, Kobzinski, wirst mir indeß vorangeeilt seyn. Deine vierzig Mann werden sich vermunimt, bloß mit Säbeln, Dolchen und Pistolen bewaffnet, die sie unter ihren Kleidern versteckt halten, nach Warschau begeben. Ihr wartet, bis der König aus seinem Palaste kommt, dann hebt ihr ihn auf und führet ihn in mein Lager.

Das Unternehmen ist verwegen, unerhört, wenn du willst; es ist schon schwer, in die Stadt zu kommen, der Aufenthalt ist gefährlich, der Rückzug im höchsten Grade mißlich. Wenn du unterliegst, wenn man dich verhaftet, so bist du verloren, Kobzinski; aber du stirbst dann als Märtyrer der Freiheit, und Pulawski wird dich um einen so glorreichen Tod beneiden; er wird seufzen, dich überleben zu müssen, und noch einige Russen werden dir in's Grab folgen. Wenn dagegen der allmächtige Gott, der Beschützer Polens, mir diesen kühnen Plan eingegeben hat, um den Leiden meines Vaterlandes ein Ende zu machen, wenn Meine Güte einen deinem Muth entsprechenden Erfolg gewährt, sieh, welches Glück dann die Frucht deiner edlen Verwegenheit sehn wird! Herr v. P. wird in meinem Lager nur einheimische Soldaten sehen, Feinde der Fremdlinge und ihrem Könige getreu. Unter meinen patriotischen Zelten wird er so zu sagen die Lust der Freiheit, die Liebe seines Landes athmen; die Feinde des Staates werden die seinigen werden; unser tapferer Adel wird aus seiner Schlaffucht erwachen und unter den Fahnen seines Königs für die gemeinsame Sache fechten; die Russen werden in Stücke gehauen werden oder sich über die Gränze zurückziehen... Mein Freund, du wirst dein Vaterland gerettet haben. — Pulawski hielt Wort. Sobald die Nacht eingebrochen war, bewerkstelligte er glücklich seinen Rückzug. Die Moräste wurden in der Stille durchzogen. Mein Freund, sagte jetzt mein Schwiegervater zu mir, es ist Zeit, daß du uns verlässest; ich weiß wohl, daß meine Tochter mehr Muth besitzt, als ein anderes Weib; aber sie ist eine zärtliche Gattin und eine unglückliche Mutter; ihre Thränen würden dich erweichen, du

würdest in ihren Umarmungen jene Kraft des Geistes, jene Unbeugsamkeit der Seele verlieren, welche dir jetzt nothwendiger wird, als je. Ich rathe dir, ohne Abschied abzureisen. — Pulawski drang vergebens in mich, ich konnte mich hiezu nicht entschließen. — Als Lodoïska hörte, daß ich allein reisen sollte und sie uns fest entschlossen fand, ihr nicht zu sagen, wohin ich ging, da vergoß sie Ströme von Thränen und suchte mich zurückzuhalten. — Vorwärts! rief mein Schwiegervater, geh' jetzt, Lovzinski, geh'! Vater, Gattin, Kinder, Alles muß man opfern, wenn es sich um's Vaterland handelt.

Ich entfernte mich und reiste so schnell, daß ich gegen die Mitte des folgenden Tages in Czestochow ankam. Dort traf ich vierzig Edelleute, die zu Allem entschlossen waren. Meine Herren, sagte ich zu ihnen, es handelt sich darum, einen König aus seiner Hauptstadt zu entführen. Männer, welche im Stande sind, ein so kühnes Unternehmen zu versuchen, sind allein auch im Stande, es zu vollführen. Der Erfolg oder der Tod erwartet uns. — Nach dieser kurzen Anrede bereiteten wir uns zum Aufbruch. Kalumski, der vorher in Kenntniß gesetzt war, hielt zwölf mit Stroh und Heu beladene und je mit vier tüchtigen Pferden bespannte Wagen in Bereitschaft. Wir verkleiden uns sämmtlich als Bauern, verstecken unsere Kleider, unsere Säbel, unsere Pistolen, die Sättel unserer Pferde in dem Heu, womit unsere Wagen beladen sind. Wir verabreden mehrere Zeichen und ein Lösungswort. Zwölf der Verschwornen, von Kalumski befehligt, sollen die zwölf Wagen nach Warschau schaffen und selbst führen. Den Rest meiner kleinen Truppe vertheile ich in mehrere Brigaden. Um allen Argwohn zu vermeiden, soll

jede in einiger Entfernung von der andern einherziehen und durch verschiedene Thore die Hauptstadt betreten. Wir brechen auf. Samstag, 2. November 1771, kommen wir in Warschau an und quartieren uns sämmtlich bei den Dominikanern ein.

Sonntag den dritten, ein in der Geschichte Polens ewig denkwürdiger Tag, stellt sich Strawinski, mit Lumpen bedeckt, neben der Collegialkirche auf und bettelt bis unter den Thoren des königlichen Palastes; er beobachtet alles, was da vorgeht. Mehrere unserer Verschwornen durchziehen in der Stadt selbst die sechs schmalen Straßen, welche sämmtlich auf den Hauptplatz führen, wo ich mit Kaluwski spazieren gehe. Wir bleiben den ganzen Morgen und einen Theil des Nachmittags auf der Lauer. Abends sechs Uhr verläßt der König seinen Palast; man folgt ihm, man steht ihn in den Palast seines Onkels B., Großkanzlers von Litthauen, treten.

Alle unsere Verschworne werden in Kenntniß gesetzt; sie legen ihre schlechten Kleider ab, satteln ihre Pferde, bereiten ihre Waffen. In dem geräumigen Dominikanergebäude werden unsere Bewegungen nicht bemerkt. Wir gehen einer um den andern unter dem Schutze der Nacht heraus. Zu bekannt in Warschau, um mich ohne Vermummung zeigen zu können, behalte ich meine Bauernkleider an; ich reite ein vorzügliches Pferd, das aber eine schlechte Schabracke und plummes Geschirr hat. Ich sehe unsere Leute in der Vorstadt die verschiedenen Posten einnehmen, die ich ihnen vor dem Aufbruch aus dem Kloster bezeichnet habe; sie sind so aufgestellt, daß sie alle Zugänge zu dem Palaste des Großkanzlers im Auge haben.

Abends zwischen neun und zehn Uhr kommt der

König heraus; wir bemerken, daß sein Geleite ganz und gar nicht zahlreich ist; vor der Karosse her schritten zwei Fackelträger; sodann folgten einige Ordnonanzoffiziere, zwei Edelleute und ein Unterstallmeister. Ich weiß nicht, welcher vornehme Herr bei dem König im Wagen saß. Neben den Kutschenschlägen ritten zwei Wagen, hinten kamen zwei Heibucken und zwei Bedienten zu Fuß. Der König fährt langsam; unsere Verschwornen rotten sich in einiger Entfernung zusammen; zwölf der entschlossensten treten vor; ich stelle mich an ihre Spitze und wir ritten in kurzem Trabe heran. Da eine russische Garnison in Warschau lag, so redeten wir die Sprache dieser Fremdlinge, damit unser Trupp für eine ihrer Patrouillen gelten konnte. Wir erreichten die Karosse ungefähr fünfzig Schritt vom Palast des Großkanzlers, zwischen den Palästen des Bischofs von Krakau und des Großgenerals von Polen. Auf einmal stürzen wir uns auf die ersten Pferde los und schneiden plötzlich das Geleite ab, so daß diejenigen, die sich vor dem Wagen befanden, von den seitwärts Reitenden getrennt wurden.

Ich gebe das Signal. Kaluwski sprengt mit dem Rest der Verschwornen herbei. Ich setze dem Vorreiter ein Pistol auf die Brust, so daß er anhält. Man schießt auf den Kutscher, man stürzt sich auf die Schläge. Von beiden Heibucken, welche dieselben vertheidigen, wollen, fällt der eine mit zwei Kugeln im Leibe, der andere wird mit einem Säbelhiebe über den Kopf niedergeworfen; das Pferd des Unterstallmeisters sinkt verwundet zusammen, einer der Wagen wird von seinem Thier herabgeworfen und dieses weggenommen; von allen Seiten pfeifen die Kugeln. Der Angriff war so heftig, das Feuer so heftig, daß ich für das

Leben des Königs fürchtete. Dieser hatte in der Gefahr seine Kaltblütigkeit bewahrt, war aus dem Wagen gesprungen und suchte, den Palaß seines Oheims zu erreichen. Kalumski hielt ihn fest, faßt ihn bei den Haaren; sieben bis acht Verschworne umgeben ihn, entwaffnen ihn, ergreifen ihn rechts und links, drücken ihn zwischen ihre Pferde und sprengen spornstreichs bis an's Ende der Straße. In diesem Augenblick, ich gestehe es, glaubte ich, Bulawski habe mich schändlich betrogen, der Tod des Monarchen sey beschlossen, man habe verabredet, ihn zu ermorden. Schnell fasse ich meinen Entschluß und galoppire hinten nach; ich erreiche meine Leute und tuse ihnen zu, sie sollen Halt machen; ich drohe jeden niederzuschießen, der nicht gehorchen würde. Kalumski und seine Leute erkannten meine Stimme und machten Halt. Wir setzten den König auf ein Pferd und jagten im stärksten Galopp weiter bis an die Gräben, welche die Stadt umgeben, und die der Monarch mit uns zu passiren gezwungen wurde.

Jetzt verbreitete sich ein panischer Schreck unter meiner Truppe. Fünfzig Schritte jenseits der Gräben waren wir nur noch zu sieben um den König. Die Nacht war regnerisch und finster; man mußte jeden Augenblick vom Pferde steigen, um in den schlammigen Morästen das Terrain zu sondiren. Das Pferd des Monarchen stürzte zweimal und brach das zweitemal ein Bein. Bei seinen heftigen Bewegungen verlor der König seinen Pelz und seinen linken Stiefel. Wenn Ihr wollt, daß ich Euch folgen soll, sagte er zu uns, so gebt mir ein Pferd und einen Stiefel. Wir machten ihn wieder beritten, und um auf die Straße zu gelangen, auf welcher Bulawski mir vorzurücken versprochen hatte, schlugen wir den Weg nach dem Dorfe Burakow ein. Der König

sagte ruhig zu uns: Geht nicht in dieser Richtung, denn es sind Russen da. Ich glaubte ihm und schlug einen andern Weg ein. Je weiter wir im Wald von Beliany vorankamen, um so mehr schwand unsere Zahl. Bald sah ich nur noch Kalumski und Strawinski bei mir; bald hörten wir auch das Werben einer russischen Bedette. Bestürzt machten wir Halt. Töbten wir ihn, sagte Kalumski zu mir. Ich gab ihm unumwunden meinen Abscheu über einen solchen Vorschlag zu erkennen: Nun wohl, so geleiten Sie ihn allein weiter, rief der wilde Mensch, und drang in den Wald ein. Strawinski folgte ihm; ich blieb allein bei dem König.

Lovzinski, sagte er jetzt zu mir, Sie sinds, ich kann nicht mehr daran zweifeln; Sie sinds, ich habe Ihre Stimme erkannt. — Ich sprach kein Wort; er fuhr in freundlichem Tone fort: Sie sinds! Wer hätte das vor zehn Jahren gedacht. — Wir befanden uns jetzt in der Nähe des Klosters Beliany, ungefähr eine Stunde von Warschau. Lovzinski, sprach der König weiter, lassen Sie mich in dieses Kloster treten und retten Sie sich. — Sie müssen mir folgen, war meine ganze Antwort. — Es ist vergebens, daß Sie sich verummumt haben, sagte der Monarch, vergebens suchen Sie jetzt Ihre Stimme zu verändern: ich habe Sie erkannt, ich weiß gewiß, daß Sie Lovzinski sind. Ach wer hätte das vor zehn Jahren geglaubt. Vor zehn Jahren hätten Sie Ihr Leben gegeben, um das Ihres Freundes zu retten.

Er schwieg. Wir eilten einige Zeit lautlos weiter. Er begann von Neuem: Ich bin sehr müde; wenn Sie mich lebendig weiter bringen wollen, so erlauben Sie, daß ich einen Augenblick ausruhe. Ich half ihm vom Pferde. Er setzte sich auf das Gras, bat mich, an

seiner Seite Platz zu nehmen und nahm eine meiner Hände in die seinigen: Lobzinski, Sie, den ich so innig geliebt habe, Sie, der besser als irgend ein Mensch die Kleinheit meiner Absichten kannte, wie ist es möglich, daß Sie sich gegen mich bewaffnet haben? Undankbarer! Sollte ich Sie nur unter meinen grausamsten Feinden wieder finden? Sollten Sie mich nur wieder sehen, um mich hinzupferren? — Er führte mir jetzt in den rührendsten Ausdrücken die Freuden unseres heranwachsenden Alters, unserer Verbindung, in der Jugend, die zärtliche Freundschaft, die wir uns geschworen, das Vertrauen, womit er mich später immer beehrt hatte, vor die Augen. Er sprach von den Ehren, womit er mich während seiner Regierung überhäuft hätte, wenn ich sie hätte verdienen wollen. Er warf mir ganz besonders das schändliche Unternehmen vor, an dessen Spitze ich zu sehn scheine, obschon er wohl wisse, daß ich nur das erste Werkzeug sey. Er schob die ganze Abscheulichkeit desselben auf Bulawski, stellte mir aber vor, daß der Urheber eines solchen Trevels nicht allein der Schuldbare sey, daß ich nicht ohne Verbrechen die Ausführung desselben habe unternehmen können, und daß diese schreckliche, schon bei einem Unterthanen so strafbare Willfährigkeit an einem Freunde vollends gar keine Entschuldigung finde. Schließlich bestürmte er mich, ihm seine Freiheit zu lassen. Fliehen Sie, sagte er zu mir, und sehen Sie überzeugt, daß ich, wenn man zu mir kommt, die entgegengesetzte Straße von derjenigen, welche Sie eingeschlagen haben, angeben werde.

Der König drang lebhaft in mich: seine natürliche Beredsamkeit, noch erhöht durch die Gefahr, trug die Überzeugung in mein Herz und erweckte sanfte Gefühle. Ich wurde erschüttert; im Anfang schwankte ich, aber

Bulawski triumphirte. Ich glaubte, den stolzen Republikaner zu hören, der mir meine Schwäche vorwerfe. Mein lieber Faublas! die Vaterlandsliebe hat vielleicht ihren Fanatismus und ihren Aberglauben, aber wenn ich schuldhaft war, so bin ich es noch jetzt. Sie sehen mich noch jetzt mehr als je überzeugt, daß ich eine mutthige und gute Handlung verrichtet habe, indem ich den Monarchen nöthigte, wieder zu Pferd zu steigen. Also, rief er schmerzlich, also verwerfen Sie die Bitte, die ein Freund an Sie richtet! Sie weisen die Verzeihung zurück, die Ihr König Ihnen bietet! Nun wohl, so lassen Sie uns weiter ziehen; ich überliefere mich meinem bösen Geschicke oder überlasse Sie dem Ihrigen.

Wir ritten von Neuem weiter; aber die Vorwürfe des Monarchen, seine Bitten, seine Drohungen sogar, die inneren Kämpfe, die ich bestanden, hatten mich dermaßen verwirrt gemacht, daß ich meinen Weg nicht mehr sah. Ich irrte auf dem Felde umher und hielt keine bestimmte Richtung ein. Nach einer halben Stunde befanden wir uns in Marimont, eine halbe Meile von der Hauptstadt. Ich hatte mich verirrt, wir waren näher gegen Warschau zurückgekommen.

Eine Viertelstunde darauf geriethen wir unter eine russische Streifparthie. Der König gab sich dem Kommandanten derselben zu erkennen und fügte dann hinzu: Ich habe mich heute Nacht auf der Jagd verirrt. Dieser gute Bauer hier, wollte mir, bevor er mich auf meinen Weg zurückführte, in seiner Hütte ein frugales Mahl vorsetzen. Da ich aber bemerkt zu haben glaube, daß Soldaten von Bulawski in der Nähe herumschweifen, so wünschte ich schnell nach Warschau zurückzufahren, und Sie würden mir einen Gefallen thun, wenn

Sie mich dahin begleiteten. Was dich betrifft, mein Freund, sagte er zu mir, so bedaure ich es nicht, daß du dir eine unnöthige Mühe genommen hast; denn ich kehre ebenso gern in Begleitung dieser Herren in die Hauptstadt zurück, als daß ich mit dir weiter gegangen wäre. Inzwischen wäre es sonderbar, wenn ich dich unbelohnt ließe. Was willst du? Sprich! Ich werde dir die Gnade gewähren, die du dir ausbittest.

Faß, Sie begreifen, wie verblüfft ich war. Ich war mir noch nicht klar über die Absichten des Königs. Ich suchte den wahren Sinn einer zweideutigen Rede zu entwirren, die voll von einem bitteren Spott oder einer sehr großmüthigen Feinheit war. Herr von B. ließ mich einige Zeit in meiner peinlichen Ungewißheit. Ich sehe dich sehr verlegen, sagte er in einem gütigen Tone, der mir in die Seele drang; du weißt nicht, was du wählen sollst. Komm her, mein Freund, umarme mich. Es ist mehr Ehre als Nutzen dabei, einen König zu umarmen; inzwischen mußt du gestehen, daß an meiner Stelle viele Monarchen nicht so edelmüthig wären wie ich. — Damit ritt er weiter und ließ mich tiefbeschämt durch solche Seelengröße allein.

Inzwischen wiederholte sich die Gefahr, welcher mich der König so großmüthig entzogen hatte, jeden Augenblick für mich. Es war mehr als wahrscheinlich, daß mehrere Kuriere von Warschau abgeschickt worden waren und nach allen Seiten hin die staunenerregende Nachricht von der Entführung des Königs verbreiteten. Ohne Zweifel wurden die Räuber bereits heftig verfolgt; mein auffallender Aufzug konnte mich auf der Flucht verrathen, und wenn ich in die Hände besser unterrichteter Russen fiel, so vermochten alle Bemühungen des Königs mich nicht zu retten. Pulawski mußte,

selbst wenn er all' den Erfolg gehabt hatte, den er sich versprach, noch entfernt seyn; ich hatte wenigstens noch zehn Stunden zu reiten, und mein Pferd war lendelahm. Ich versuchte, es weiter zu treiben; aber kaum war es fünfhundert Schritte gelaufen, so brach es unter mir zusammen. In diesem Augenblick kam ein gut berittener Reiter des Wegs; er sah mein Thier fallen, und glaubte, sich auf Kosten eines armen Bäuerleins lustig machen zu können. Mein Freund, ich will dich gewarnt haben, daß dein gutes Pferd nichts mehr taugt, sagte er. Ärgerlich über den plumpen Scherz beschloß ich den Spötter zu züchtigen und zugleich meine Flucht zu sichern. Ich setzte ihm rasch ein Pistol auf die Brust und zwang ihn, mir sein Thier zu überlassen; ich will Ihnen sogar gestehen, daß ich, gedrängt durch die Umstände, ihm überdies einen guten, zugleich weiten und leichten Mantel abnahm, unter welchem ich meine groben Kleider verbarg, die mich hätten kenntlich machen können. Ich warf dem abgesetzten Reiter meine volle Goldbörse zu Füßen und jagte davon, so schnell mein neues Pferd laufen konnte.

Es war frisch und kräftig, ich legte sechs Meilen auf einen Zug zurück; endlich glaubte ich Kanonendonner zu vernehmen und schloß daraus, mein Schwiegervater sey in der Nähe im Kampfe mit den Russen. Ich hatte mich nicht getäuscht; ich erreichte das Schlachtfeld im Augenblicke, wo eines unserer Regimenter sich zurückzog. Ich gab mich den Flüchtigen zu erkennen, sammelte sie hinter einem nahen Hügel von Neuem und faßte die Feinde in der Flanke, während Pulawski mit den übrigen Truppen sie in der Front beschäftigte. Unser Angriff kam so gelegen und wurde mit so viel Kraft ausgeführt, daß die Russen mit großen Verlust

geschlagen wurden. Pulawski hatte die Güte, mir die Ehre dieses Sieges zuzuschreiben. Ach, sagte er mich umarmend, nachdem er die nähern Umstände meiner Expedition vernommen, wenn deine vierzig Gefährten so viel Muth gehabt hätten, wie du, so befände sich der König jetzt in unserem Lager. Aber der Himmel hat es nicht gewollt; ich danke ihm, daß er wenigstens dich für uns erhalten hat; ich danke dir für den wichtigen Dienst, welchen du mir geleistet hast; ohne dich hätte Kaluwski den Monarchen ermordet, und mein Name wäre mit ewiger Schmach besetzt. Ich hätte, fügte er hinzu, noch um zwei Meilen voranzurücken können; aber ich zog es vor, mein Lager in dieser respectablen Stellung zu nehmen. Gestern habe ich eine russische Streifpartie unterwegs überrumpelt und in Stücke gehauen. Heute früh habe ich zwei von ihren Abtheilungen geschlagen. Ein anderes bedeutendes Corps hat die Trümmer derselben gesammelt und das Dunkel benützt, um mich anzugreifen. Meine Soldaten, die von einem langen Marsch und drei Gefechten hinter einander ermüdet waren, begannen zu weichen. Mit dir ist der Sieg in mein Lager zurückgekehrt. Wir wollen uns hier verschanzen, die russische Armee erwarten und bis zum letzten Seufzer kämpfen.

Inzwischen ertönte das Lager von Freubengeschrei; unsere siegreichen Soldaten mischten mein Lob in die Lobpreisungen Pulawski's; tausend Stimmen wiederholten meinen Namen, und Lodoïska eilte in das Zelt ihres Vaters. Sie bewies mir das Übermaß ihrer Zärtlichkeit durch das Übermaß ihrer Freude; ich mußte meine Erzählung von den Gefahren, die ich überstanden, von Neuem beginnen. Sie konnte nicht ohne

Thränen von der seltenen Großmuth des Monarchen hören. Wie groß er ist! rief sie entzückt. Wie ächt königlich, daß er dir verziehen hat! Wie viele Thränen ersparte er der Gattin, die du im Stiche gelassen, der Geliebten, welche zu opfern du kein Bedenken getragen hast! Grausamer! ist es denn noch nicht genug an den Gefahren, denen du dich tagtäglich aussetzt! . . . Pulawski unterbrach seine Tochter in hartem Ton: Unverständiges und schwaches Weib! Wagt man es in meiner Gegenwart solche Reden zu führen! — Ach, antwortete sie, werde ich mich unaufhörlich um das Leben eines Gatten und eines Vaters ängstigen müssen! Solch' rührende Klagen richtete Lodoïska an mich, und sie seufzte nach einer bessern Zukunft, während das Schicksal uns die härtesten Schläge zubachte.

Unsere Kosaken kamen von allen Seiten und meldeten uns, daß die russische Armee herannähe. Pulawski rechnete darauf, mit Tagesanbruch angegriffen zu werden; dieß geschah nicht, aber in der Mitte der nächsten Nacht meldete man uns, daß die Russen Anstalten treffen, unsere Schanzen zu stürmen. Pulawski, der immer kampffertig war, vertheidigte sie bereits. Er that in dieser unseligen Nacht Alles, was man von seiner Erfahrung und Tapferkeit erwarten konnte. Fünfmal warfen wir die stürmenden Feinde zurück, aber sie kehrten unaufhörlich mit frischen Truppen wieder, und ihr letzter Angriff wurde so planmäßig ausgeführt, daß sie an drei Orten zu gleicher Zeit in's Lager drangen. Zarembo fiel an meiner Seite. Eine Menge Adelige starben in diesem blutigen Kampf: die Feinde gaben keinen Pardon. Voll Wuth, alle meine Freunde sterben zu sehen, wollte ich mich in die russischen Bataillone werfen: Unsinniger! sagte Pulawski zu mir,

welche blinde Wuth führt dich irre! Meine Armee ist gänzlich vernichtet, aber mein Muth bleibt mir. Warum nutzlos hier sterben? Komm, ich will dich in Gegenden führen, wo wir den Russen neue Feinde erwecken können. Laß uns leben; da wir unserem Lande noch dienen können. Retten wir uns, retten wir Lodoïska! — Lodoïska! Ich wollte sie verlassen! — Wir eilten in ihr Zelt, es war noch Zeit; wir rissen sie heraus, drangen in die benachbarten Wälder ein, und eines Morgens wagten wir herauszugehen und an der Thüre eines Schlosses anzuklopfen, das wir zu erkennen glaubten. Es gehörte wirklich einem Edelmann, Namens Micislaw, der einige Zeit in unserer Armee gedient hatte. Micislaw erkannte uns und bot uns ein Asyl, rieth aber, es nur auf einige Stunden anzunehmen. Er erzählte uns, Tags zuvor habe sich eine sehr sonderbare Nachricht verbreitet und scheine sich zu bestätigen. Man habe den König in Warschau selbst zu entführen gewagt; die Russen sehen den Räubern nachgeeilt und haben den Monarchen in seine Hauptstadt zurückgebracht. Nun handle es sich darum, daß ein Preis auf Pulawski's Kopf gesetzt werde, in welchem man den Urheber der Verschwörung vermuthet. Glauben Sie mir, fügte er hinzu, Sie mögen nun an dem kühnen Complott Theil gehabt haben oder nicht, so fliehen Sie jetzt und lassen Sie Ihre Uniformen, wodurch Sie verrathen werden könnten, hier; ich werde Ihnen weniger auffallende Kleider verschaffen. Was Lodoïska betrifft, so übernehme ich's, sie in eigener Person an den Ort zu bringen, den Sie zu ihrem Aufenthalte wählen werden.

Lodoïska unterbrach Micislaw: Mein Aufenthaltsort wird derjenige Ort seyn, wohin Sie fliehen; ich

werde Sie überall hin begleiten. — Pulawski stellte seiner Tochter vor, daß sie die Strapazen einer langen Reise nicht würde ertragen können, und daß wir überdies vielfachen, stets sich erneuernden Gefahren ausgesetzt seyn würden. Je größer die Gefahr ist, antwortete sie ihm, je mehr muß ich sie mit Ihnen theilen. Sie haben mir hundertmal wiederholt, Pulawski's Tochter dürfe keine gewöhnliche Frau seyn. Seit acht Jahren habe ich beständig mitten im Getümmel gelebt und nichts als blutige, grauenvolle Scenen gesehen; der Tod umgab mich von allen Seiten und bedrohte mich jeden Augenblick; Sie erlaubten mir nicht, ihm an Ihrer Seite Trost zu bieten; aber hing nicht Lodoïska's Leben am Leben ihres Vaters? Lobjinski! der Schlag, der dich getödtet hätte, würde er nicht auch deine Geliebte in's Grab gerissen haben? Und seit wenn bin ich nicht mehr würdig... Ich unterbrach Lodoïska und setzte ihr im Verein mit ihrem Vater alle die Gründe auseinander, die uns bestimmten, sie in Polen zu lassen. Sie hörte mich ungeduldig an: Undankbarer, du willst ohne mich reisen! — Ja, versetzte Pulawski, du bleibst bei Lobjinski's Schwestern, und ich verbiete ihm... Seine Tochter war außer sich und ließ ihn nicht vollenden: Vater, ich erkenne Ihre Rechte, ich ehre sie, sie werden mir immer heilig seyn, aber Sie haben nicht das Recht, eine Frau ihrem Gatten zu entreißen. Ach, verzeihen Sie, ich beleidige Sie, ich verirre mich, aber beklagen Sie meinen Schmerz... Entschuldigen Sie meine Verzweiflung... Vater! Lobjinski! höret mich beide an: ich will euch überall begleiten... überall! ja, ich werde euch folgen, Ihr Grausamen, ich werde euch gegen euren Willen folgen! Lobjinski, wenn deine Gattin alle Rechte ver-

loren hat, die sie über dein Herz besaß, so erinnere dich wenigstens an deine Geliebte; gedenke jener schreckensvollen Nacht, wo ich beinahe in den Flammen umkam, jenes furchtbaren Augenblicks, wo du in den brennenden Thurm fiegst und riefest: Mit Lodoïska leben oder sterben! Nun wohl! was du damals empfandest, das empfinde ich heute! Ich kenne kein größeres Unglück, als das, von euch getrennt zu werden. Jetzt ist es an mir, zu sagen: Mit meinem Gatten und Vater leben oder sterben! Ich Unglückliche! was soll aus mir werden, wenn Ihr mich verlasset! Gendthiget, euch beide zu beweinen, wo werde ich eine Linderung für meinen Schmerz finden? Werden meine Kinder mich trösten? Ach, binnen zwei Jahren hat mir der Tod vier entrißen; die Aussen, die nicht minder unbarmherzig sind als der Tod, haben mir das fünfte geraubt, Ich habe nur noch euch in der Welt, und ihr wollt mich im Stiche lassen! O mein Vater! O mein Gatte! Mögen zwei so theure Namen euch nicht gefühllos finden! Habt Mitleid mit Lodoïska!

Sie konnte vor Schluchzen nicht weiter sprechen. Micislaw weinte, mein Herz war zerrissen. Du willst es, mein Kind, nun wohl, ich erlaube dir's, sagte Pulawski; aber möge der Himmel mich nicht bestrafen für meine Nachgiebigkeit! — Lodoïska umarmte uns beide mit so großer Freude, wie wenn all' unser Unglück am Ende wäre. Ich ließ Micislaw zwei Briefe zurück, die er zu besorgen versprach. Der eine war für meine Schwestern, der andere für Boleslaw bestimmt.

Ich sagte ihnen Lebewohl und empfahl ihnen, alles aufzubieten, um meine theure Dorliska wieder zu finden. Meine Frau mußte sich verummnen; sie zog

Männerkleider an: wir tauschten die unsrigen aus und gebrauchten alle bekannten Mittel, um unser Aussehen zu verstellen. Mit unsern Säbeln und Pistolen bewaffnet, zugleich mit einer ziemlich bedeutenden Summe in Gold, einigen Juwelen und sämtlichen Diamanten Lodoïska's versehen, verabschiedeten wir uns von Nicislaw und eilten in die Wälder zurück.

Bulawski theilte uns seinen Plan mit, in die Türkei zu flüchten. Er hoffte in den Armeen des Großherrn, der seit zwei Jahren einen unglücklichen Krieg mit Rußland führte, eine Stelle zu erhalten. Lodoïska schien vor der langen Reise, die wir zu machen hatten, nicht zu erschrecken. Da sie weder erkannt noch gesucht werden konnte, so zeigte sie sich offen und besorgte uns die Lebensmittel. Sobald der Tag anbrach, zogen wir uns in die Wälder zurück; in Baumstämmen oder Gebüsch verborgen, warteten wir auf die Wiederkehr der Nacht, um unsern Weg fortzusetzen. Auf diese Weise entgingen wir einige Tage den Nachforschungen der Russen, die uns eifrig verfolgten.

Eines Abends, als Lodoïska, immer noch als Bauer verkleidet, vom nächsten Bauernhose zurückkehrte, wohin sie zum Ankauf der nothwendigen Lebensmittel gegangen war, wurde sie am Saume des Waldes, wo wir versteckt waren, von zwei russischen Marodeurs aufgehalten. Nachdem sie ihr Alles genommen, machten sie sich eben dran, sie auch ihrer Kleider zu berauben. Auf ihren Hilferuf verließen wir unser Versteck; die beiden Räuber flohen, sobald sie uns erblickten; aber wir befürchteten, daß sie bei ihrer Rückkehr ihrem Corps das Abenteuer erzählen möchten, daß dieses auffallende Zusammentreffen Verdacht erwecken, und daß man uns aus unserem Zufluchtsort herausreißen könnte. Wir

beschloßen also, unsere Richtung zu verändern, und damit die neu eingeschlagene nicht errathen würde, entschloßen wir uns, statt gerade auf die türkische Grenze loszuwandern, auf einem weiten Umwege Polesien und sodann die Krimm zu gewinnen, um von dort aus nach Constantinopel zu gelangen.

Nach vielen äußerst beschwerlichen Märschen betraten wir den polesischen Boden. Weinend verließ Pulawski sein Heimathland. Ich habe ihm, rief er schmerzlich, wenigstens treu und mit all' meinen Kräften gedient, und ich verlasse es nur, um ihm ferner zu dienen!

So viele Anstrengungen hatten Lodoïska's Kräfte erschöpft. Ihretwegen blieben wir in Nowgorod. Unsere Absicht war, ihr hier einige Ruhetage zu gönnen; aber die Einwohner, die wir in unbefangener Weise befrugen, sagten uns, daß zahlreiche Truppen-Abtheilungen die Gegend durchstreiften, um einen gewissen Pulawski einzufangen, der den König von Polen habe entführen lassen. Mit Recht durch diese Nachricht geängstigt, hielten wir uns kaum einige Stunden, die wir zum Ankauf von Pferden benutzten, in dieser Stadt auf. Wir gingen oberhalb Czernikow über die Desna, dann am Ufer des Sulaflusses entlang bis nach Perewoloschna, wo wir übersehten; hier erfuhren wir, daß Pulawski, in Nowgorod erkannt, von den Häschern nur um ein Paar Stunden zu spät in Mезin verfehlt wurde, und daß man ihn hart auf der Ferse verfolgte. Wir mußten fliehen und noch einmal unsere Reise-richtung ändern. Wir vertieften uns in die endlosen Wälder, welche das Land zwischen dem Sula- und dem Semflusse bedecken. Hier entdeckten wir eine Höhle, in der wir uns niederlassen wollten;

ein Bär machte uns den Eintritt in dieses eben so schreckliche, als einsame Asyl streitig. Wir tödteten ihn und verzehrten seine Jungen. Bulawski war verwundet; die erschöpfte Lodoïska hielt sich kaum noch aufrecht; die Kälte war bereits streng. In wohnbaren Gegenden von den Russen, in dieser unwirthbaren Wildniß von wilden Bestien verfolgt, ohne andere Waffen als unsere Säbel; in kürzester Frist gezwungen, mit dem Fleische unserer Pferde den Hunger zu stillen, was sollte aus uns hier werden? Die Gefahr, in der mein Schwiegervater und mein Weib schwebten, war so dringend, daß keine andere mich schreckte. Ich war fest entschlossen, ihnen um jeden Preis die Hülfe zu verschaffen, welche ihre Lage erheischte, die noch weit trauriger war, als meine eigene; ich verließ sie mit dem Versprechen, bald zurückzukehren, nahm einen Theil der Diamanten Lodoïska's und reiste die Ufer des Warasklo entlang.

Sie können sich wohl denken, mein lieber Faublas, daß ein Reisender, der in diesen wüsten Gegenden ohne Führer oder Compaß herumirrt, gezwungen ist, den Lauf der Flüsse zu verfolgen, da doch noch an ihren Ufern am ersten menschliche Wohnungen zu finden sind. Es lag mir daran, sobald als möglich eine Handelsstadt zu gewinnen, und so gelangte ich, Tag und Nacht an den Ufern des Warasklo hinschleichend, endlich am vierten Tage nach Pultawa. Ich gab mich hier für einen Kaufmann aus Bielgorod aus, denn ich wußte, daß man auf Bulawski fahndete, dessen Signalement die russische Kaiserin mit dem Befehle hiehergesandt hatte, daß man ihn, wo man ihn treffe, lebendig oder todt ergreifen solle. Ich beeilte mich, meine Diamanten zu verkaufen, und dagegen Pulver,

Waffen und Vorräthe aller Art, verschiedene Geräthe, die nöthigsten, wenn auch kunstlosen Möbel, kurz alles anzuschaffen, wovon ich dachte, daß es unser Elend einigermaßen lindern könnte; ich lud alles auf einen mit vier Pferden bespannten Wagen, welchen ich selbst allein leitete. Meine Rückkehr war eben so schwierig als ermüdend, und es verstrichen volle acht Tage, bevor ich den Wald wieder erreicht hatte.

Hier endlich war meine gefährliche und mühevolle Reise geschlossen, ich konnte meinem Schwiegervater, meinem Weibe endlich Hülfe bringen; ich sollte mein Theuerstes auf dieser Welt wiedersehen, und dennoch, mein lieber Faublas, konnte ich keine rechte Freude empfinden. Eure Philosophen glauben nicht an Ahnungen... Mein Freund, ich versichere Sie, daß ich eine unwillkürliche Bangigkeit im Herzen hatte; meine Seele war bestürzt; ein unbestimmtes Etwas schien mir zu bedeuten, daß der schmerzlichste Augenblick meines Lebens gekommen sey.

Ich hatte, als ich wegging, in Zwischenräumen Rieselsteine gelegt, um meinen Weg zu erkennen, aber ich fand sie nicht wieder; ebenso hatte ich mit dem Säbel Einschnitte in die Rinde mehrerer Bäume gemacht; auch diese konnte ich nicht wieder erkennen. Ich ging endlich in den Wald hinein, rief aus Leibeskräften, schoß von Zeit zu Zeit, aber niemand antwortete. Ich wagte mich nicht zu weit hinein, um mich nicht zu verirren, und um nicht zu weit von meinem Wagen abzukommen, der für uns alle drei so unentbehrlich war.

Die Nacht überraschte mich und zwang mich, meine Nachsuchungen einzustellen; ich durchbrachte sie wie die vorhergehenden. Eingehüllt in meinen Mantel, legte

ich mich auf meinen Karren, nachdem ich zuvor alle meine verben Möbel rund herum als eine Art Verschanzung angelegt hatte, um gegen die wilden Thiere geschützt zu seyn. Ich konnte nicht schlafen; die Kälte war sehr empfindlich und der Schnee fiel in dichten Massen, so daß mit Tagesanbruch die ganze Gegend davon überdeckt war. Jetzt empfand ich eine tödtliche Entmuthigung; meine Riesel, die mir den Weg hätten zeigen können, waren vergraben; es schien unmöglich, meinen Schwiegervater und mein Weib wieder zu finden.

Hatte das Pferd, das einzige, was ihnen bei meiner Abreise noch geblieben war, sie bis jetzt genährt? Hatte nicht der Hunger, der fürchterliche Hunger sie aus ihrem Verstecke herausgetrieben? Waren sie noch in diesen schreckenvollen Wüsten? Und wenn sie nicht mehr da waren, wo sie finden? Wo sollte ich mein elendes Leben ohne sie hinschleppen?... Aber konnte ich glauben, daß Pulawski seinen Schwiegersohn im Stiche gelassen, daß Lodoïska sich zu einer Trennung von ihrem Gatten verstanden habe? Nein, nein, sie waren noch in ihrer grauenvollen Einnöde! Und wenn ich sie verließ, so mußten sie vor Hunger und Kälte umkommen. — Dieses verzweiflungsvolle Raisonnement bestimmte mich. Ich überlegte nicht mehr lange, ob ich meinen Wagen wiederfinden würde, wenn ich mich zu weit davon entfernte; wenigstens einige Hülfe meinem Vater und Weibe bringen zu können, dieß war das Dringendste.

Ich nahm mein Gewehr und Pulver, lud einige Vorräthe auf eines meiner Pferde und drang viel tiefer in den Wald als gestern; ich schrie aus vollem

Halte und feuerte mehrere Schüsse ab . . . Das tiefste Schweigen herrschte um mich.

Ich befand mich auf einer sehr dichten Stelle des Waldes, es war unmöglich für mein Pferd, weiter zu kommen; ich band es daher an einen Baum, und in meiner Verzweiflung, die jede andere Betrachtung überwog, schritt ich mit meiner Flinte und einem Theil der Vorräthe beharrlich vorwärts. Ich irrte noch über zwei Stunden umher, und meine Bangigkeit vermehrte sich noch, als ich endlich Spuren menschlicher Tritte auf dem Schnee bemerkte.

Die Hoffnung gab mir wieder Kräfte. Ich folgte den ganz frischen Spuren; bald sah ich Bulawski, beinahe nackt, abgemagert, für meine eigenen Augen fast unkenntlich. Er machte Anstrengungen, um sich zu mir zu schleppen und mein Rufen zu beantworten. Sobald ich ihn erreicht hatte, warf er sich gierig über die Speisen her, die ich ihm bot, und verschlang sie. Ich fragte nach Lodoïska. Ach! antwortete er, du wirst sie sogleich sehen. Der Ton, womit er diese Worte sprach, machte mich zittern. Ich kam an die Höhle, nur zu gut vorbereitet auf das jammervolle Schauspiel, das mich erwartete. Lodoïska lag, in ihre eigene Kleider eingehüllt, mit denen ihres Vaters bedeckt, auf einer Streu von halbverfaultem Laub. Mit Anstrengung erhob sie ihren schwer gewordenen Kopf; sie wies die Speisen zurück, die ich ihr bot. Ich habe keinen Hunger, sagte sie; der Tod meiner Kinder, der Verlust Dorliska's, unsere langen, mühsamen Märsche, eure fortwährend sich erneuernden Gefahren, das alles hat mich getödtet. Ich habe der Ermattung und dem Gram nicht zu widerstehen vermocht. Mein Freund, ich liege in den letzten Zügen . . . Ich habe keine

Stimme gehört, meine Seele hat angehalten . . . Ich sehe dich wieder! Lodoïska mußte in den Armen des Vaters sterben, welchen sie anbetet . . . Unterstütze meinen Vater . . . Er möge leben, lebet Beide, tröstet euch, vergesst mich . . . Suchet überall meine theure . . . Sie konnte den Namen ihrer Tochter nicht aussprechen; sie verschied. Ihr Vater grub ihr einige Schritte von der Höhle ein Grab. Ich sah die Erde alles, was ich liebte, verschlingen . . . Welch' ein Augenblick! • Bulawski wachte über meine Verzweiflung . . . Er zwang mich, Lodoïska zu überleben!

Lodzinski wollte fortfahren; sein Schluchzen unterbrach ihn. Er bat mich um einen Augenblick, ging in ein Nebenkabinet und kam bald mit einem Miniaturbilde in der Hand zurück. Sehen Sie, sagte er zu mir, das Bild meiner kleinen Dorliska; sehen Sie, wie schön sie bereits war! In ihren kaum entwickelten Zügen erkenne ich alle Züge ihrer Mutter . . . Ach, wenn wenigstens . . . — Ich unterbrach Lodzinski. Das reizende Gesicht! rief ich; sie gleicht meiner hübschen Cousine! — Daran erkennt man den Lebenden, antwortete er; er steht den Gegenstand, den er anbetet, überall. Ach, mein Freund, wenn wenigstens Dorliska mir wieder geschenkt würde! Aber man forscht schon seit zwölf Jahren vergebens nach ihr, ich darf das nicht mehr hoffen.

Seine Augen füllten sich von Neuem mit Thränen, die er zurückzuhalten sich bemühte. Mit gerührtem Tone nahm er den Faden seiner Leidensgeschichte wieder auf.

Bulawski, welchen sein Muth niemals verließ, und dessen Kräfte sich neu belebt hatten, zwang mich, die Sorgen des Lebensunterhalts mit ihm zu theilen. Den

Spuren meiner eigene Tritte auf dem Schnee folgend, gelangten wir an den Ort, wo ich meinen Wagen gelassen hatte, den wir sogleich abluden und sodann verbrannten, um unsern Feinden jedes Anzeichen von unserm Aufenthalt zu entziehen.

Mit Hilfe unserer Pferde, für welche wir mittelst mehrerer Umwege eine Bahn fanden, gelang es uns, unsere Möbel und Vorräthe, welche letztere wir sehr zusammenhalten mußten, wenn wir lang in dieser Wüste bleiben wollten, nach unserer Höhle zu schaffen. Wir tödteten unsere Pferde, da wir sie nicht ernähren konnten. Wir lebten von unserm Fleisch, das sich in dieser rauhen Jahreszeit einige Tage erhielt; hernach versaulte es, und da die Jagd uns nur ungenügende Ausbeute lieferte, so mußten wir unsere Vorräthe angreifen, die nach Verfluß von drei Monaten gänzlich aufgezehrt waren. Noch blieben uns einige Goldstücke und der größte Theil der Diamanten Lodoïska's. Sollte ich eine zweite Reise nach Bultama machen oder sollten wir uns aus unserm Versteck hervormagen? Wir hatten in dieser Wüste bereits so Schreckliches ausgestanden, daß wir uns zum Letzteren entschloßen.

Wir gingen aus dem Wald heraus und setzten bei Klyks über die Sem. Wir kauften ein Boot und fuhren in Fischertracht die Sem hinab. Wir kamen in die Desna. In Czernikow wurde unser Schiff untersucht. Das Elend hatte Bulawski dermaßen entstellt, daß er schlechterdings nicht mehr zu erkennen war. Wir kamen in den Dnieper und fuhren bei Krylow über den Kiow. Dort sahen wir uns genöthigt, russische Soldaten, die zu einer gegen Pugatschew verwendeten kleinen Armee stoßen sollten, in unser Schiff aufzunehmen und aufs andere Ufer zu führen. In Zaporiskaia ver-

nahmen wir die Einnahme von Bender und Ocjakow, die Eroberung der Krim; die Niederlage und den Tod des Wessirs Dglu. Pulawski gerieth in Verzweiflung; er wollte die weiten Länder durchreisen, die ihn von Bugatschew trennten, und sich diesem Feinde der Russen anschließen; aber unsere Ermattung zwang uns, in Zaporiskala zu bleiben. Der Friede, der bald darauf zwischen der Pforte und Rußland geschlossen wurde, machte uns möglich, die Türkei zu betreten.

Zu Fuß und fortwährend vermummt, gingen wir durch das Buziak, einen Theil der Moldau und Wallachei, und gelangten nach unerhörten Strapazen nach Adrianopel. Dort hielt man uns an. Wir wurden von dem Kadi angeschuldigt, daß wir unterwegs Diamanten verkaufen gewollt, die wir offenbar gestohlen hätten. Unsere schlechten Kleider hatten diesen Argwohn veranlaßt. Pulawski entdeckte sich dem Kadi, der uns mit sicherem Geleite nach Constantinopel schickte.

Wir erhielten eine Audienz bei dem Großherrn. Er ließ uns eine Wohnung geben und wies uns einen ansehnlichen Gehalt aus seinem Schatz an. Ich schrieb jetzt an meine Schwestern und an Poleslaw. Sie meldeten in ihren Antworten, daß Pulawski's Güter eingezogen, er selbst seiner Titel und Würden verlustig erklärt und zum Tode verurtheilt sey. Er war empört, daß man ihn des Königsmordes beschuldigte, und schrieb seine Rechtfertigung. Fortwährend glühend von Liebe zum Vaterlande, fortwährend geleitet von dem tödtlichen Haß, den er seinen Feinden geschworen, intriguirte er während seines vierjährigen Aufenthalts in der Türkei dahin, daß die Pforte Rußland den Krieg erklären sollte. Mit wahrer Wuth laß er 1774 die Kunde von der dreifachen Invasion, welche der Re-

publik den dritten Theil ihrer Besitzungen raubte. Im Frühjahr 1776 beschloßen die Insurgenten, ihre verletzten Rechte mit bewaffneter Faust zu schützen: Mein Vaterland hat seine Freiheit verloren, sagte Pulawski zu mir; ach! laß uns wenigstens für die Freiheit eines neuen Landes fechten!

Wir gingen nach Spanien, schifften uns nach der Havannah ein und fuhren von da nach Philadelphla. Der Congress verwendete uns in der Armee des Generals Washington. Pulawski, an welchem ein schwarzer Kummer nagte, setzte sein Leben aus, wie ein Mensch, dem es unerträglich geworden war; man fand ihn immer auf den gefährlichsten Posten. Gegen das Ende des vierten Feldzugs wurde er an meiner Seite verwundet. Man trug ihn in mein Zelt. Ich fühle, daß mein Ende herannahet, sagte er zu mir; es ist also wahr, daß ich mein Land nicht mehr sehen soll! Grausame Wunderlichkeit des Geschicks! Pulawski fällt als Märtyrer für die amerikanische Freiheit und die Polen sind Sklaven! Mein Freund, mein Tod wäre schrecklich, wenn mir nicht ein Strahl von Hoffnung bliebe. Ach, möge ich mich nicht täuschen! nein, ich täusche mich nicht... Ein tröstender Gott zeigt meinen brechenden Blicken die Zukunft, die glückliche Zukunft, welche herannahet; ich sehe eine der ersten Nationen der Welt aus einem langen Schläfe erwachen und von ihren Unterdrückern ihre Ehre und ihre alten Rechte, ihre geheiligten, unverjährbaren Rechte, die Rechte der Menschheit zurückfordern. Ich sehe in einer riesengroßen Hauptstadt, welche lange Zeit durch alle Arten von Knechtschaft herabgewürdigt und entehrt war, eine Menge von Soldaten sich als Bürger zeigen und tausende von Bürgern Soldaten werden. Unter ihren verdoppelten Schlägen

stürzt die Bastille ein; das Signal wird von einem Ende des Reichs zum andern gegeben; die Herrschaft der Tyrannen ist zu Ende; ein zuweilen feindliches, immer aber großsinniges Nachbarvolf jauchzt zu diesen unerwarteten Anstrengungen, die von einem so raschen Erfolge gekrönt sind. Ach, möge gegenseitige Achtung eine unwandelbare Freundschaft zwischen beiden Völkern anbahnen und befestigen! Möge jene abscheuliche Wissenschaft von Schurkereien und Verräthereien, an den Höfen Politik genannt, diese brüderliche Vereinigung nicht hindern! Edle Nebenbuhler in Talenten und Philosophie, laffet endlich, Franzosen und Engländer, laffet für immer jene blutigen Zwistigkeiten, deren Wuth sich gar zu oft über beide Welten ausgebreitet hat; theilt Euch in die Herrschaft der Welt nur noch durch die Kraft Eurer Beispiele und das Übergewicht Eures Geistes. Statt des grausamen Vorthells, die Nationen mit Schrecken zu erfüllen und zu unterwerfen, theilet Euch in den dauernderen Ruhm, ihre Unwissenheit aufzuklären und ihre Ketten zu brechen!

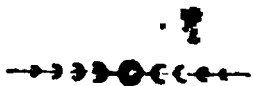
Tritt heran, fügte Pulawski hinzu, steh einige Schritte von uns, mitten im Blutbad, unter so vielen berühmten Kriegern einen Krieger, der vor allen preiswürdig ist, durch seinen mannhaften Muth, seine republikanischen Tugenden und seine frühreifen Talente. Es ist der Erbe eines seit langer Zeit erlauchten Namens, aber er bedurfte des Ruhmes seiner Ahnen nicht, um seinem Namen Glanz zu verschaffen. Es ist der junge Lafayette, schon jetzt die Ehre Frankreichs und der Schrecken der Tyrannen: und doch hat er seine unsterbliche Arbeit kaum begonnen. Beneide sein Loos, Loozinski! suche seine Tugenden nachzuahmen; gehe, so nahe du kannst, auf den Fußstapfen eines großen

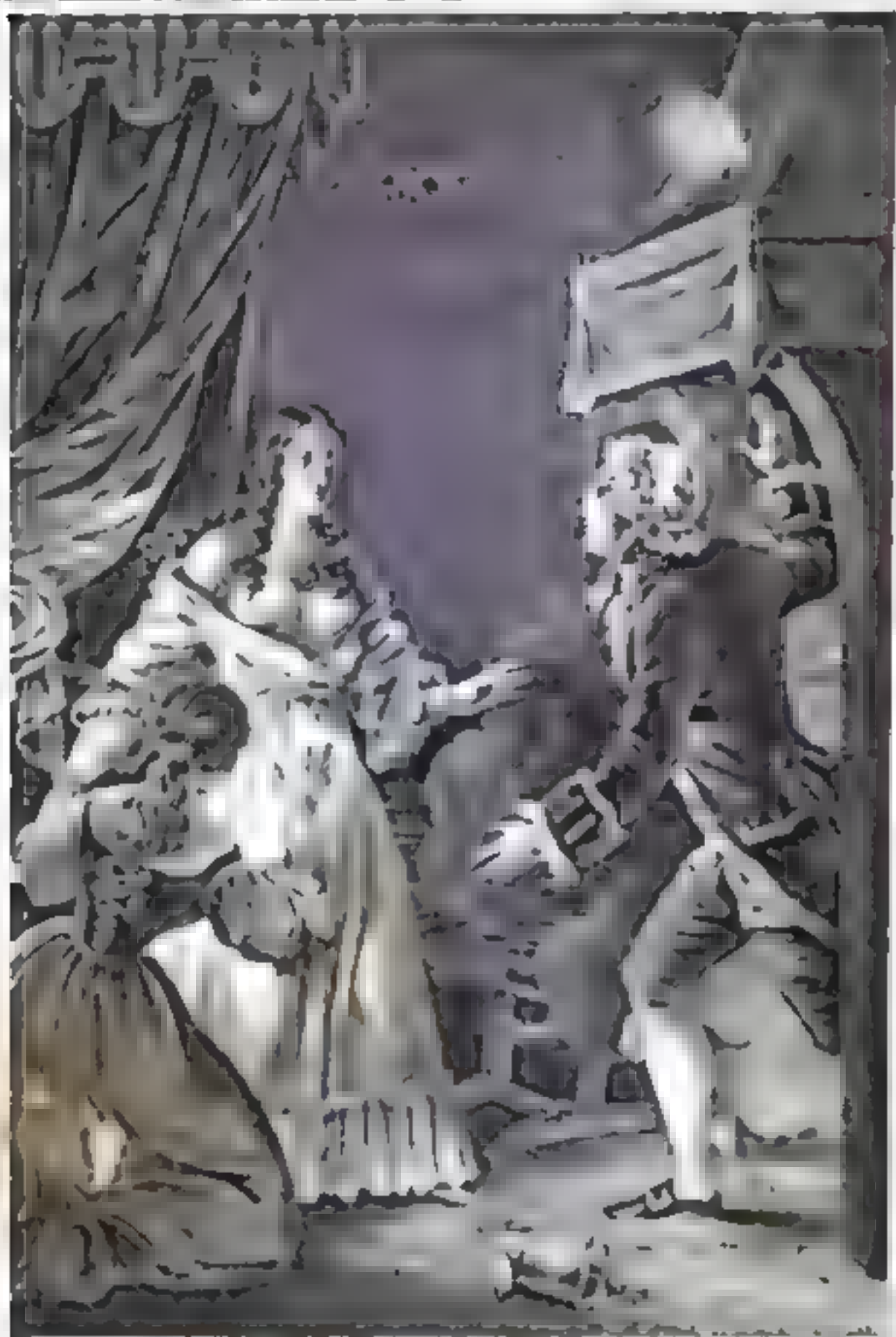
Mannes. Dieser, ein würdiger Jüngling Washingtons, wird bald der Washington seines Landes seyn. Ungefähr in derselben Zeit, mein Freund, in jener denkwürdigen Epoche der Wiedergeburt der Völker, wird die ewige Gerechtigkeit auch für unsere Mitbürger die Tage der Rache und der Freiheit zurückführen: dann, Kovzinski, möge, wo du auch sehest, dein Haß neu erwachen! Du kämpfst so ruhmreich für Polen! Möge die Erinnerung an das erlittene Unrecht und an unsere Großthaten deinen Muth auffrischen! Möge dein so oft von Feindesblut geröthetes Schwert sich wiederum gegen die Unterdrücker kehren! Mögen sie zittern, wenn sie dich erkennen! Mögen sie beben bei der Erinnerung an Pulawski! Sie haben uns unsere Güter geraubt, sie haben dein Weib ermordet, sie haben dir deine Tochter entrisen, sie haben meinen Namen befleckt! Die Barbaren! Sie haben sich in unsere Provinzen getheilt; Kovzinski, das ist es, was du nie vergessen darfst. Wenn unsere Verfolger die Henker des Vaterlandes waren, so wird die Rache unumgänglich und heilig. Du schuldest den Russen einen ewigen Haß. Du schuldest dem Vaterland deinen letzten Tropfen Blut.

Er sprach's und starb. In ihm entriß mir der Tod meinen letzten Trost.

Mein Freund, ich habe für die vereinigten Staaten gekämpft bis zu dem glücklichen Frieden, der neuerdings ihre Unabhängigkeit gesichert hat. Herr von G., welcher lange Zeit im Corps der Herrn von Lafayette diente, Herr von G. hat mir einen Empfehlungsbrief an den Baron von Faublas gegeben. Dieser hat so innigen Antheil an meinem Schicksal genommen, daß wir bald einen festen Freundschaftsbund schloßen. Ich

habe seine Provinz nur verlassen, um mich hier in Paris einzurichten, wohin, wie ich wußte, er mir bald nachfolgen wollte. Inzwischen haben meine Schwestern einige schwache Trümmer meines früher ungeheuren Vermögens zusammengebracht. Sie wissen von meiner Anwesenheit hier, so wie von dem Namen, den ich angenommen habe, und schreiben mir, daß sie in einigen Monaten kommen werden, um den unglücklichen du Portail durch ihre Gegenwart zu trösten.





Liebesabenteuer
des
Chevalier von Faublas.

Von
Louvet de Couvray.

Zum erstenmal vollständig übersetzt
von

Dr. Julius Grammont.

M i t v i e r K u p f e r n.

Zweiter Band.



Stuttgart:
Druck und Verlag von Friedrich Neune.
1848.

Ein Jahr im Leben



Chevalier von Faublas.

Lobzinski schwieg, in schmerzliches Nachdenken versunken. Endlich erklärte er mir, daß er auf mich seine schönsten Hoffnungen gesetzt, und daß mein Vater beabsichtige, mich künftiges Jahr auf Reisen zu schicken. Ich unterbrach Herrn du Portail, um ihn zu versichern, daß ich dann einige Monate in Polen zubringen wolle, und daß ich nichts versäumen werde, um mir Aufklärung über das Schicksal Dorliska's zu verschaffen.

Es war schon spät, als ich Herrn du Portail verließ. Indessen war das Erste, was ich nach meiner Heimkehr that, daß ich Herrn Person rufen ließ. Er nahm mit Dank den Ring an, den ich ihm am Morgen gekauft hatte, und ohne sich lange drängen zu lassen, gestand er mir, daß er Adelaide von dem seltsamen Besuche unterrichtet habe, den Frau v. B. mir abgestattet. Ich hatte diesen hübschen Cavalier bemerkt, fügte er hinzu; Sie müssen sich wohl erinnern, daß ich gerade auf der Treppe war, als Herr du Portail den Namen der Marquise v. B. nannte. — Ich

ersuchte Herrn Person, künftig rückhaltender zu seyn. Er ging, unter wiederholten Versicherungen seiner Uneigennützigkeit und Verschwiegenheit.

Rosambert hatte also wirklich Recht! Sophie liebte mich! Nur die Schwachhaftigkeit Person's war an allem Übel Schuld gewesen. Sophie eifersüchtig!... Aber wie Sie beruhigen? wie ihre Unruhe beschwichtigen? wie sie wiedersehen?... Ich hätte mir die Mühe ersparen können, mich in's Bett zu legen; die Unruhe ließ mich nicht schlafen: die ganze Nacht beschäftigten mich meine Qualen und die Leiden meiner Sophie. Ich muß freilich gestehen, daß ich hin und wieder auch an den Vicomte von Florville dachte; aber die Marquise war so unglücklich! die Augenblicke, die ich ihrem Andenken widmete, waren so kurz! die Gedanken, die sie in mir hervorrief, waren so ganz anderer Natur!... Man müßte überstreng seyn, wenn man mich nicht entschuldigen wollte.

Ich war noch zu keinem Entschlusse gelangt, als schon der Tag anbrach. Endlich kam mein Rathgeber und bestimmte mich. Herr Person hat das Übel angerichtet, sagte Rosambert zu mir, er muß es auch wieder gut machen. Schreiben Sie einen Brief an das Fräulein von Pontis, der liebe Gouverneur sey der Bote; er bringe ihn dem Fräulein von Faublas, die ihn schon an die Adresse befördern wird. — Ich schrieb *). Herr Person, der zum gefälligsten Menschen

*) Der Leser dachte vielleicht, daß ich ihm in chronologischer Reihenfolge ein Tagbuch meiner ganzen Liebes-Correspondenz geben würde. Er beruhige sich; von allen Briefen, die wir gewechselt, wird er nur diejenigen zu Gesicht bekommen, deren Lektüre zum Verständniß der Thatfachen unbedingt nöthig ist.

geworden war, übernahm ohne Schwierigkeiten die zarte Commission, die ich ihm anvertraute. Er besorgte sie schnell genug und brachte mir eine Antwort von meiner hübschen Cousine zurück.

Die Antwort war kurz, sie war bald gelesen... Rosambert, springen Sie vor Freude in die Höhe; küssen Sie diese zwei Zeilen! Hören Sie:

„Sie sagen, daß Sie die Marquise nicht lieben; ach, wenn ich das glauben könnte!“

Im Übermaß meiner Freude sprang ich dem Herrn Person an den Hals. — Sind Sie mit dieser Antwort zufrieden? sagte er mir; nun, ich habe Ihnen eine noch freudigere Neuigkeit mitzutheilen. — Sprechen Sie, mein theuerster Gouverneur, sprechen Sie schnell. — Mein Herr, erst hat sich Ihr Fräulein Schwester mit vielem Interesse nach Ihnen erkundigt. Sie erröthete, als ich sie bat, Ihren Brief dem Fräulein von Pontis zu übergeben: Herr Person, Sie werden meinem Bruder sagen, daß die seit gestern verzweifelte Sophie mir Alles erzählt hat. Sie werden ihm sagen, daß ich nun besser, als er, die Krankheit seiner Cousine kenne, und daß ich sogar das bewußte Recept gelesen habe. Ich wundere mich nicht mehr über den Unwillen des Barons! Mein Herr, warten Sie einen Augenblick, ich will den Brief abgeben... Ich gehe da vielleicht in meiner Gefälligkeit weit; aber mein Bruder betrübt sich, meine Cousine leidet, ich habe nur das vor Augen... Sie kam nach einigen Augenblicken mit diesem Billet wieder. Indem sie mir es reichte, fragte sie mit verlegenem Blick, ob man Sie nicht zu sehen bekommen könnte. Ich hielt

ihr das bestimmte Verbot des Barons entgegen. Sie bemerkte hierauf erröthend, daß Frau Münch selten vor zehn Uhr aufstehe, daß der Baron nie früher erwache, und endlich, daß das Klosterthor Schlag Nacht geöffnet werde. Nun denn, mein Fräulein, sagte ich, morgen früh wird Ihr Bruder... Morgen früh, unterbrach sie mich; daß er aber ja nicht fehle!

Wie floß der Tag so langsam hin! Von welcher tödtlichlangen Nacht wurde er gefolgt! Hundertmal fühlte ich mich versucht, meine Uhr vorzurücken. Endlich hörte ich die ersehnte Stunde schlagen. Ich flog in's Kloster. Adelaide kam in's Sprachzimmer; Sophie begleitete sie.

Oh, meine Schwester! oh, mein Fräulein! Ich legte ihre schönen Hände in einander und küßte sie abwechselnd. Sophie war zu erregt und mußte sich setzen. Sie haben uns viel Kummer gemacht, sagte sie zu mir, und ich sah' ihr Auge sich mit Thränen füllen. Wie soll ich die Wonne derjenigen malen, die ich vor Freuden vergoß! Sie leiden, rief mir Adelaide zu. — Nein, Schwester; nie habe ich einen seligeren Augenblick gehabt... — Aber jene, die Sie mit der Marquise zubringen, unterbrach Sophie mich zitternd. — Meine hübsche Cousine! meine theure Sophie! Glauben Sie, daß ich diese Frau lieben kann? — Warum dann so oft zu ihr gehen? — Ich werde sie nicht wiedersehen; ich verspreche Ihnen, sie nie wiederzusehen! — Oh! wenn Sie mich täuschen!... — Warum sollte er dich denn täuschen, meine liebe Freundin. Da er dich liebt, ist's ja klar, daß er diese Marquise von B. nicht lieben kann. — Adelaide, du weißt nicht?... — Freilich weiß ich's, was Eifersucht ist; du hast es mir ja gestern gesagt; aber das ist ein

Gefühl, das Qualen schafft und ein Unstun ist. Warum sollte dir mein Bruder sagen, daß er dich liebe, wenn er dich nicht liebte? — Warum sagt er es der Marquise? — Sophie, ich schwöre Ihnen, daß ich Sie angebetet habe seit dem Tage, an dem ich Sie zuerst gesehen! Nur Sie allein haben in mir jenes zarte und ehrfurchtsvolle Gefühl geweckt, das die Schönheit und die Unschuld einflößen; jene wahre Liebe, von der man für eine Sophie glühen muß. Sie, nur Sie allein haben mich zur Erkenntniß meines eigenen Herzens gebracht, und nimmer werde ich eine Andere lieben, als Sie... — Wenn Sie wüßten, wie es mich freut, Ihnen zu glauben!...

Sophie neigte sich auf den Busen Abelaidens und küßte sie. Wie dir dein Bruder so ähnlich steht, sagte sie; er hat ganz deine Augen, denselben Teint, denselben Mund, dieselbe Stirne! Sie küßte sie noch einmal. — Ei wahrlich, antwortete Abelaiden, indem sie böse that, früher liebten Sie mich um meiner selbst willen; jetzt liebst du mich, glaube ich, nur noch selbstwegen... Das ist's also, was man Liebe nennt! Ich gestehe, daß sie mir, wenn ich sie auch gestern noch sehr traurig fand, heute sehr verführerisch erscheint... Sagen Sie, Bruder, wann wollen Sie eigentlich meine Freundin heirathen? — Der Baron meint, ich sey noch zu jung; aber wenn das Fräulein erlaubt... — Warum nennen Sie mich Fräulein? Bin ich nicht mehr Ihre hübsche Cousine? — Oh! Hübsch, hübscher als je! Mehr als hübsch! Wenn Sie es erlauben, will ich gleich mit Herrn von Pontis sprechen; ich werde ihm sagen, daß ich seine Tochter anbete; daß seine Tochter mich erwählt hat; ich will ihm sagen, daß er mir mein Weib gebe, daß er mich

mit meiner Sophie vereinige. — Mein Vater ist nicht in Paris... Familienangelegenheiten... ich werde Ihnen das Alles noch erzählen; aber jetzt muß ich Sie verlassen. — Was! schon so schnell!... — Ich muß da sehn, bevor Frau Münch erwacht. — Morgen werde ich doch so glücklich sehn!... — Morgen? Alle Tage?... — Nein, das geht nicht, wiederholte Abelaide, man würde es merken... Mein Bruder, Einmal wöchentlich. — Aber, erwiderte Sophie, du weißt es wohl, wie Frau Münch schläft, wenn sie getrunken hat, und sie trinkt oft. — Was? meine Cousine, Ihre Gouvernante... — Liebt den Wein und starke Getränke; sie ist eine Deutsche. — Ha, dann kann ich schon herkommen... — In drei bis vier Tagen, unterbrach mich meine Schwester. Ofter wäre gefährlich... — Sophie seufzte. Leider wahr! sagte sie; ha, wenn man uns trennen wollte! Leben Sie wohl, mein lieber Cousin. (Sie entfernte sich; dann kam sie zurück:) Oh, ich bitte Sie, gehen Sie nicht mehr zur Marquise. — Gehen Sie nicht mehr hin, wiederholte Abelaide; gehen Sie nicht mehr hin, Bruder, und wenn sie zu Ihnen kommt, schicken Sie sie fort.

Siebenzigjährige und podagrische Leser, an euch richte ich diese Worte. Alter und Krankheit haben nicht zu allen Zeiten eure Glieder steif gemacht und eure Herzen in eine Eisrinde gehüllt. Es gab eine Zeit, wo auch ihr zum Stechdichlein eiltet; damals war euer Schritt leicht, schnell wie der Wind, und ebenso kamt ihr auch zurück. Das habt ihr gewiß noch nicht vergessen; ihr werdet mir's also glauben, daß mein Vater noch schlief, als ich schon wieder zu Hause war.

Den Rest dieses Tages beschäftigte ich mich mit nichts Anderem, als mit meinem Glücke. Die nächste

Nacht war eben so kurz, als mir die vorige lang erschienen hatte; die süßesten Träume verschönten meinen ruhigen Schlummer; sie zeigten mir meine Sophie, und, was man mir vielleicht schwerlich glaubt, nur sie allein.

Es war ungefähr Mittag, als ich Jasmin klingelte. Du hast mir gestern keine Antwort gebracht. Wie befindet sich Frau von B.? — Gestern, gnädiger Herr, haben Sie mir nicht gesagt, daß ich hingehen soll! — Wie, Jasmin, du bist nicht dort gewesen? Du weißt doch, daß sie krank ist!... Gehe doch sogleich hin!

Zur Marquise hinschicken, hieß ja nicht hingehen; das hieß durchaus nicht das Wort brechen, das ich Sophie gegeben. Übrigens legt die Gesellschaft gewisse Pflichten auf, die ein galanter Mann niemals versäumen darf!

Eine Stunde später kam Jasmin zurück. Gnädiger Herr, Mamsell Justine sagte mir, daß es schlimmer gehe, und daß man befürchte, das Fieber möchte zum Ausbruch kommen. — Man fürchtet, daß das Fieber zum Ausbruch komme? Sie ist also ernstlich krank? — Ja, gnädiger Herr. Justine hat mir noch ganz leise zugeraut, ich möchte Ihnen sagen, daß der Marquis diesen Morgen nach Versailles gefahren sey und erst in drei Tagen wieder kommen werde. — Schon gut, Jasmin, du kannst gehen!

Das Fieber könnte zum Ausbruch kommen! . . . Armer Vicomte von Florville! . . . Das kommt von den Bemerkungen des Barons . . . Da ist meine Undankbarkeit Schuld . . . denn im Grunde hat sie Ursache, sich über mich zu beklagen, ich habe sie betrogen . . . Ich hätte ihr nur frei sagen sollen, daß ich eine Andere liebte . . . Ihr Zustand wird schlimmer! Wenn

die Marquise in der Blüthe ihrer Jugend dahinwelken müßte, verzehrt von einem schleichenden Uebel!... Ich hätte mir ihren Tod ewig vorzuwerfen... Dieser Gedanke ist unerträglich... O, meine Sophie, du bist mir unendlich theuer; aber muß ich denn deinetwegen die Marquise vor Kummer sterben lassen?

Ich rief Jasmin: Kehre zu Justine zurück, frage sie, ob ich in Abwesenheit des Marquis die Marquise nicht besuchen könnte... um sie ein wenig zu beruhigen... ein wenig zu trösten. Jasmin, wenn es geschehen kann, so erkundige dich nach der Stunde... nach der Thüre, durch die ich eintreten kann... Kurz, Jasmin, du machst das mit Justine ab. — Sehr wohl, gnädiger Herr. — Geh', mach' schnell.

Er war bald zurück. Justine hatte ihm gesagt, sie glaube nicht, daß die Marquise im Stande sey, mich zu empfangen; auch wisse sie nicht, ob die Marquise den Besuch des Herrn Chevalier wünsche; übrigens sey dabei höchstens eine kleine Scene zu riskiren. Ich kenne ja den Weg. Abends um neun Uhr solle ich nur durch das Thor schlüpfen, die verborgene Treppe schnell gewinnen, mit dem Schlüssel, den sie mir gebe, die Thüre in's Boudoir öffnen. Im Übrigen wolle Justine nichts auf sich nehmen, wenn die Marquise etwa böse werden sollte; das hätte ich dann selbst auszumachen.

Mit dem Schlage neun Uhr pochte ich an das Thor des B.'schen Hotels. Zu wem wünschen Sie? fragte der Schweizer. — Zu Justine, antwortete ich und schlich rasch vorbei. Im Boudoir fand ich Justine schon auf dem Posten. Wie geht's ihr? — So, so! — Ist sie dort, in ihrem Schlafzimmer? — Ach, mein lieber Gott! freilich und zwar im Bette. — Sie liegt? Ja,

mein Herr. — Der Edelkel von Jasmin, das hat er mir nicht einmal gesagt. Ist sie allein? Ihre Rosen... — Sie ist allein, mein Herr; aber ich wage es nicht, Sie anzumelden, fügte sie mit einem schalkhaften Zug in ihrem Gesichtchen hinzu. Ich küßte sie in der Zerstreuung. Hör einmal, siehst du diese verwünschte Otomane da? ich werde sie meiner Lebzeit nicht vergessen; und in andauernder Zerstreuung trieb ich Justine auf dieselbe hin. Sie schien wahrhaft entsetzt. — Mein Gott! Madame wird Sie hören, sie schläft nicht. — Wirklich strengte die Marquise ihre etwas matte Stimme an und fragte, wer da sey. Madame, es ist... — Ich näherte mich dem Bette; ich ergriff die schöne Hand, welche die Vorhänge ein wenig öffnete. Ich bin's, Ihr Verehrer, der voll Unruhe... — Wie! mein Herr! wer hat Ihnen die Thüre geöffnet? Wer hat Ihnen erlaubt?... — Ich dachte, Sie würden entschuldigen... — Nun wohl, mein Herr, was wollen Sie? Meinen Schmerz höhnen! meinen Gram verdoppeln! mein Übel vergrößern! — Ich komme, es zu lindern. — Zu lindern! mein Herr, können Sie machen, daß ich nicht gehört habe, was Ihr Vater gesagt, daß ich nicht gelesen habe, was Sie geschrieben? (Die Marquise machte einige Anstrengungen, um ihre Thränen zu verbergen.) — Madame, dürfen Sie die Beleidigungen des Barons mich entgelten lassen? Und was den Brief betrifft... — Mein Herr, ich verlange keine Erklärung; ich will eine solche nicht. — So sagen Sie mir wenigstens, ob Sie sich seit gestern etwas besser fühlen. — Nein, mein Herr, schlechter. Aber was liegt Ihnen daran! Welche Art von Interesse nehmen Sie an Dingen, die mich betreffen? — Können Sie fragen? — Es wäre allerdings nicht nöthig. Ich

muß sattfam überzeugt sehn, daß Sie mich nicht lieben. — Meine theure Mama! . . . — Lassen Sie diesen Namen, der mich an meine Fehltritte und an mein leider so kurzes Glück erinnert; diesen Namen, der mich an ein allzu liebenswürdiges und allzu innig geliebtes Kind erinnert! an ein Kind, dessen falsche Aufrichtigkeit mich verlockte, dessen ungewöhnliche Reize meine Vernunft irreführen . . . Ich schmeichelte mir, daß wenigstens seine Zärtlichkeit der Preis der meinigen sehn würde . . . Ach! es verrieth mich mit kaltem Blute! Grausamer! noch so jung, besitzen Sie die Kunst, zu betrügen in diesem Grade! — Nein, ich betrüge Sie nicht. — Gehen Sie, Undankbarer, gehen Sie und machen Sie sich zu den Füßen Ihrer Sophie ein Verdienst aus meinen Leiden; sagen Sie ihr, daß die Marquise, schändlich aufgeopfert, es beklage, Sie kennen gelernt zu haben; und damit Nichts an meiner Demüthigung fehle, so gehen Sie zu Ihrem Vater, Ihrem Vater, der es wagt, mir aus meiner Zärtlichkeit gegen Sie ein Verbrechen zu machen. Melden Sie ihm, daß sein würdiger Sohn mich grausam dafür bestraft hat. Aber, Faublas, erinnern Sie sich wenigstens, erinnern Sie sich immer, daß diese Frau, die man Ihnen als feurig, lebhaft, ungestüm, einzig und allein von Sinnenlust berauscht geschildert hat; daß diese Frau dem Kummer über eine so grausame Behandlung nicht zu widerstehen vermochte, und daß sie sich niemals über ihren Verlust getröstet hat. — Meine liebe Mama! können Sie das Gefühl, das mich zu Ihnen führt, so gänzlich verkennen? — Ja, das Mitleid, das Sie meinen Schmerzen nicht versagen können! das beleidigende Mitleid! — Nein, die Liebe die lebhafteste Liebe.

Ich ergriff eine ihrer Hände, die sie nicht mehr zu-

rückzog. Man kann sich denken, wie ihre Klagen mich gerührt hatten, wie unglücklich mich der Zustand machte, worin ich sie traf.

Ach! sagte sie, wie gut kennen Sie meine Schwäche und meine Leichtgläubigkeit! Kommen Sie her, Faublas, setzen Sie sich da. (Ich setzte mich auf den Rand ihres Bettes.) Nicht doch! wenn Jemand hereinkäme! wenn man Sie sähe! Thun Sie mir den Gefallen und rufen Sie Justine; sie ist im Boudoir... Kleine, ich bin für Niemand zu sprechen... Sag' meinen Frauen, daß ich ruhe, und empfiehl im Vorzimmer, daß man Niemand hereinlasse... Mein Freund, Sie werden hier soupiren? — Sehr gern. — Kleine, bestelle Geflügel... sag' ihnen, ich sey schläfrig, müde, aber ich wünsche vor dem Einschlafen etwas Weniges zu mir zu nehmen... Ganz besonders wünsche ich ruhig zu sehn... Du, Justine, wirst einen außerordentlichen Appetit haben, du verstehst mich doch? — Ja, Madame, erwiderte die Buse lachend, ja; ich muß heute Abend für Zwei essen.

Sobald Justine gegangen war, schloß ich die Marquise in meine Arme, und nachdem ich mit kleinen Liebeskosen präludirt, wollte ich mein Unternehmungen sehr weit treiben. Man setzte mir einen Widerstand entgegen, auf welchen ich nicht gefaßt war, und Justine, die ein Hühnchen brachte, zwang mich, den Angriff einzustellen. Die Marquise wollte nicht essen. Ich transchirte und betrachtete während dieser Arbeit das Zimmer mit einer Aufmerksamkeit, die meiner schönen Freundin nicht entging. — Was steht er denn so herum? — Ich sehe mir dieses Zimmer an, das ich mit Vergnügen wieder erkenne. Es scheint mir, daß hier... — Die Marquise begriff mich: Ja hier war es, wo das Ge-

stüchchen des Fräuleins du Portail mir einen garstigen Streich gespielt hat. — Warum garstig? — Warum? weil Faublas ein Betrüger ist. — Ah! Sie wollen den Streit von Neuem anfangen? Wahrhaftig, Mama, Sie sind heute Abend sehr sonderbar. Sie wollen streiten, und doch wollen Sie Nichts von Versöhnung wissen! — Ganz richtig, mein undankbarer Herr Büßling. Sie haben gute Gründe, Sie, um gerade das Gegentheil zu wollen, Sie zielen auf die Versöhnung los und weichen dem Streite aus. Im Übrigen, da wir doch einmal daran sind, fragen Sie den Baron, ob man nicht... — Wie! Mama, wäre es möglich, daß die Äußerungen meines Vaters Sie abhielten... — Was auch mein Abhaltungsgrund seyn mag, so viel steht fest, Herr Eroberer, daß heute Abend kein Vergleich in diesem Sinne zwischen uns stattfinden wird. — Ach, meine liebe Mama, gerade in diesem Sinne wird ein solcher statt haben. — Ich versichere Sie, nein! — Ich erkläre Ihnen, ja!

Der entschlossene Ton, womit ich dieß sagte, schien die Marquise zu erschrecken. Ich sah, daß sie sich auf eine Art arrangirte, welche sie für die geeignetste hielt, um meine Pläne zu durchkreuzen. Ja, ja, treffen Sie immerhin Ihre Anordnungen; aber gleich nach dem Souper, sobald Justine sich entfernt haben wird, werden Sie schon sehen. — Justine wird sich nicht entfernen... Kleine, verlaß mein Zimmer nicht... Chevalier, setzen Sie sich hier... etwas näher bei uns... da, ich habe Ihnen was zu sagen.

Sie hielt einen Arm hinter mich, lehnte ihren Kopf an meine Schulter, gab mir einen Kuß und sagte dann mit gedämpfter Stimme: Faublas, lieben Sie mich? — Mama, zweifeln Sie nicht mehr daran. —

Ich verlange einen Beweis. — Was denn? rief ich voll Unruhe. — Daß Sie heute Abend nicht auf der Versöhnung bestehen. — Warum das? — Mein Freund, ich habe das Fieber; Sie würden es auch bekommen. — Ei was liegt daran? — Was liegt daran? wiederholte sie, mich umarmend, diese Antwort gefällt mir; nur Schade, daß sie nicht eben so klug ist, als sie mir schmeichelhaft erscheint!... Mein lieber Freund, mein theurer Faublas, ich begehre kein Glück, das Ihnen Ihre Gesundheit kosten würde! Welche Frau könnte so wenig Zartgefühl haben, um für diesen Preis etliche flüchtige Augenblicke eines Genusses zu erkaufen, der um so weniger süß ist, je öfter er sich wiederholt! Welche Frau könnte so blind, so gefühllos seyn, daß sie sich, indem sie sich dir hingibt, nur durch den Reiz des Vergnügens bestechen ließe! Wie, ich sollte deine Kräfte entnerven? Ich sollte deine Jugend erschöpfen? Ich sollte eines der schönsten Gebilde der Natur verderben? Ich sollte eines ihrer verführerischsten Meisterwerke zerstören? Nein, mein lieber Faublas, nein! Um dir Neue zu ersparen, werde ich deine Wünsche und meine eigene Schwachheit bekämpfen. Zu allen Zeiten wirst du mich bereit finden, mich für dein Glück zu opfern, und statt dir traurige oder schmerzliche Tage zu bereiten, werde ich dir nöthigenfalls mein Leben geben, um das deinige zu verlängern und zu verschönern. O liebenswürdigster und geliebtester aller Liebhaber! Nicht um meinetwillen allein bist du mir so theuer; nein, man mag darüber sagen, was man will, du, du selbst bist es, was ich in dir anbede... Mein lieber Freund, versprich mir, heute Abend nicht auf deinem Verlangen zu bestehen... Ich werde Justine wegschicken; du wirst da seyn, ich werde dich sehen,

ich werde dich hören, ich werde vielleicht an deiner Brust einschlafen; ich werde allzu glücklich seyn... Mein lieber Freund, gib mir dein Ehrenwort... Chevalier, antworten Sie mir doch... Aber seht, wie er über eine so einfache Sache nachsinnt!

Die Marquise hatte Recht, ich sann nach. Ich dachte an Sophie; ich brachte meiner hübschen Cousine die Entbehrungen zum Opfer, die man mir auferlegte, und da diese Idee mir den Muth einflößte, sie zu ertragen, so versprach ich ihrer Nebenbuhlerin, mich sitzsam aufzuführen. Als bald erhielt Justine den Befehl, sich zu entfernen.

Faublas, ich bin mit Ihnen zufrieden, sagte die Marquise mit zufriedener Miene. Lassen Sie uns ruhig plaudern; ist dieses Vergnügen auch weniger lebhaft als ein anderes, so dauert es doch länger... Warum lachen Sie? — Über einen vielleicht sonderbaren Einfall. — Sprechen Sie, mein Freund, heraus damit! — Wenn man einer Frau, die ihren Geliebten erwartet, die Bedingung stellte, ihn zwei Stunden zu behalten, aber bloß mit ihm zu plaudern, oder ihn nach fünf Minuten, die sie aber nach ihrem Gefallen anwenden könnte, wieder entlassen zu müssen... — Mein Freund, diese Alternative würde manche schöne Dame in Verlegenheit setzen. Man sagt, es gebe solche, die in dem Vergnügen einer sentimentalen Unterredung das non plus ultra von Liebe finden; alle andern Verrichtungen einer Geliebten kommen ihrer Gefälligkeit sehr hart an; auf Ehre, ich glaube, daß diese Dämchen, wenn ihrer wirklich vorhanden sind, ein sehr kleines Häuflein bilden. Dagegen versichere ich Sie, daß man ihrer viele, sehr viele finden würde, denen ein solch' thatloses Geplauder von zwei Stunden höchst

lächerlich erschiene. Ich kenne solche, die lieber ihr ganzes Leben lang stumm bleiben möchten. — Zu diesen gehören Sie nicht, Mama. — Ich, ich würde es mit denen halten, die sich für die zwei Stunden entschieden. — Wirklich? — Ja, mein Freund. Die zwei Stunden Unterhaltung wären nämlich für heute, und die fünf Minuten des Glücks würde ich mir für morgen aufsparen. — Für morgen! erinnern Sie sich dessen wohl. — Ach! — Ach! haben Sie gesagt. — Ja; aber das Ganze war ja nur eine Voraussetzung.

Die Marquise war ungemein interessant in dieser Unterredung, und ich entdeckte an ihr tausend Vorzüge, die zu bemerken ich noch nicht Zeit gehabt hatte. Sie setzte mich in Erstaunen durch eine Menge satyrischer, witziger und geistreicher Einfälle; sie hatte sogar einige, etwas philosophische Anwandlungen, dagegen kam nicht eine einzige moralische Betrachtung über ihre Lippen. Ich bewunderte an ihr hauptsächlich jene elegante, leichte Suada, die man sich zuweilen in der großen Welt aneignet; jenen natürlichen und feinen Geist, der sich niemals erwerben läßt; einen geläuterten Geschmack, dessen viele von unsern Schöngeistern, die ich nicht nennen will, sehr benöthigt wären, und mehr Kenntnisse als eine schöne oder hübsche Dame gewöhnlich besitzt.

Ich glaubte erst eine Viertelstunde bei ihr zu seyn, als wir die Mitternachtsstunde schlagen hörten. Jetzt müssen Sie gehen, mein Freund, sagte sie; Justine muß Sie in eigener Person bis an die Thüre begleiten, denn mein Schweizer nimmt keine Vernunft an. (Die aufmerksame Jose kam beim ersten Ton der Klingel herbeigelaufen.) Kleine, du mußt jetzt deinen Schatz hinab begleiten. — Wie so? ihren Schatz? — Ja natürlich; begreifen Sie nicht, daß, wenn Justine Abends

einen jungen Mann hereinläßt und um Mitternacht zurück begleitet, Jedermann glauben muß, sie habe eine Herzensangelegenheit? Ich bin überzeugt, daß die Dienerschaft es morgen ganz offen sagen wird; aber die Kleine weiß wohl, daß ich sie für Alles, was sie meinwegen auszustehen hat, reichlich entschädigen werde. Leben Sie wohl, mein lieber Faublas; morgen wird man Sie doch zu sehen bekommen, um acht Uhr? — Spätestens. — Mein Freund, ich werde für Jedermann frank seyn... Geh' jetzt, Kleine, und führe ihn fort; denn du mußt doch deinen guten Namen ein Bläschen in Acht nehmen; je später er geht, um so mehr wird man sich auf deine Kosten lustig machen... Nimm kein Licht, damit man euch auf der kleinen Treppe nicht sieht, und gehet ganz sachte, damit ihr euch nicht stoßet.

Justine und ich traten ins Boudoir. Ich ließ mir's angelegen seyn, die nach demselben führende Thüre des Schlafzimmers zu schließen, während Justine tappend die Thüre nach der geheimen Treppe öffnete. Statt meiner Führerin, welche mir die Hand hinhielt, auf diese Treppe zu folgen, zog ich sie sanft an mich. Mein Kind, sagte ich so leise, daß sie mich kaum hörte, zu ihr, du erinnerst dich doch der Scene auf der Ottomane; ich will mich rächen; hilf mir, sprich kein Wort. Justine, die sich immer dienstbereit gegen mich zeigte, willfahrte mir so gut auf der Ottomane, daß die Marquise selbst es nicht hätte besser machen können; niemals empfand ich inniger, wie vollkommen Recht derjenige hat, welcher zuerst die Worte schrieb: Die Rache ist Göttermonne!

Wenn man sich in meinen Geist hineinversetzen, mein Alter in Betracht ziehen, meine Stellung erwägen will,

so wird man einsehen, daß ich das Stillsichsein am folgenden Tage nicht verfehlen konnte. Die Marquise erwartete mich mit Ungeduld; sie verschwendete die schmeichelhaftesten Liebkosungen und die süßesten Namen an mich. Sie befriedigte sogar meine Neugierde, die immer sehr rege war, mit einer Gefälligkeit, die mich das Beste hoffen ließ; aber wie Tags zuvor that sie meinen Entzückungen Einhalt im Augenblick, wo sie dieselben krönen sollte; sie schützte abermals ihr verwünschtes Fieber vor und verweigerte mir beharrlich den sichersten Beweis für die Bärtlichkeit einer Liebenden, diesen Beweis, der allen jungen Leuten so theuer ist und für den feurigsten von allen so nothwendig war. Ich ertrug mein Leiden ziemlich geduldig, in der Hoffnung, daß wenigstens die hübsche Jose beim Weggehen sich meiner erbarmen würde. Aber nein; die Marquise, die nicht mehr bettlägerig war, begleitete mich selbst bis zur geheimen Treppe zurück. Ich sah wohl, daß Justine innigen Antheil an meinem Schmerze nahm; aber konnte sie mich denn im Hofe trösten? Sehr keusch und sehr betrübt kehrte ich nach Hause zurück.

Rosambert, dem ich von der Strenge meiner schönen Freundin erzählte, schien sich darüber nicht zu wundern. Er sagte zu mir: Ich habe Ihnen zum Voraus erklärt, daß Frau von B. ihr Benehmen nach den Umständen einrichtet und den Ereignissen gemäß ändert. Welcher Art auch die physischen Eigenschaften und die moralischen Fähigkeiten des Fräuleins von Pontis seyn mögen, da der Chevalier sie einmal liebt, so ist sie in den Augen der Marquise geistreich und hübsch. Diese Leidenschaft ist legitim, ehrlich und tugendhaft; es ist eine erste Liebe. Sie ist aus der Sympathie geboren; sie lebt von Entbehrungen; sie wird wachsen

einen jungen Mann hereinläßt und um Mitternacht zurück begleitet, Jedermann glauben muß, sie habe eine Herzensangelegenheit? Ich bin überzeugt, daß die Dienerschaft es morgen ganz offen sagen wird; aber die Kleine weiß wohl, daß ich sie für Alles, was sie metzetwegen auszustehen hat, reichlich entschädigen werde. Leben Sie wohl, mein lieber Faublas; morgen wird man Sie doch zu sehen bekommen, um acht Uhr? — Spätestens. — Mein Freund, ich werde für Jedermann frank seyn... Geh' jetzt, Kleine, und führe ihn fort; denn du mußt doch deinen guten Namen ein Bißchen in Acht nehmen; je später er geht, um so mehr wird man sich auf deine Kosten lustig machen... Nimm kein Licht, damit man euch auf der kleinen Treppe nicht sieht, und gehet ganz sachte, damit ihr euch nicht stoßet.

Justine und ich traten ins Boudoir. Ich ließ mir's angelegen seyn, die nach demselben führende Thüre des Schlafzimmers zu schließen, während Justine tappend die Thüre nach der geheimen Treppe öffnete. Statt meiner Führerin, welche mir die Hand hinhielt, auf diese Treppe zu folgen, zog ich sie sanft an mich. Mein Kind, sagte ich so leise, daß sie mich kaum hörte, zu ihr, du erinnerst dich doch der Scene auf der Ottomane; ich will mich rächen; hilf mir, sprich kein Wort. Justine, die sich immer dienstbereit gegen mich zeigte, willfahrte mir so gut auf der Ottomane, daß die Marquise selbst es nicht hätte besser machen können; niemals empfand ich inniger, wie vollkommen Recht derjenige hat, welcher zuerst die Worte schrieb: Die Rache ist Götterwonne!

Wenn man sich in meinen Geist hineinversetzen, mein Alter in Betracht ziehen, meine Stellung erwägen will,

so wird man einsehen, daß ich das Stillsichsein am folgenden Tage nicht verfehlen konnte. Die Marquise erwartete mich mit Ungeduld; sie verschwendete die schmeichelhaftesten Liebkosungen und die süßesten Namen an mich. Sie befriedigte sogar meine Neugierde, die immer sehr rege war, mit einer Gefälligkeit, die mich das Beste hoffen ließ; aber wie Tags zuvor that sie meinen Entzückungen Einhalt im Augenblick, wo sie dieselben krönen sollte; sie schüßte abermals ihr verwünschtes Fieber vor und verweigerte mir beharrlich den sichersten Beweis für die Zärtlichkeit einer Liebenden, diesen Beweis, der allen jungen Leuten so theuer ist und für den feurigsten von allen so nothwendig war. Ich ertrug mein Leiden ziemlich geduldig, in der Hoffnung, daß wenigstens die hübsche Jose beim Weggehen sich meiner erbarmen würde. Aber nein; die Marquise, die nicht mehr bettlägerig war, begleitete mich selbst bis zur geheimen Treppe zurück. Ich sah wohl, daß Justine innigen Antheil an meinem Schmerze nahm; aber konnte sie mich denn im Hofe trösten? Sehr keusch und sehr betrübt kehrte ich nach Hause zurück.

Rosambert, dem ich von der Strenge meiner schönen Freundin erzählte, schien sich darüber nicht zu wundern. Er sagte zu mir: Ich habe Ihnen zum Voraus erklärt, daß Frau von B. ihr Benehmen nach den Umständen einrichtet und den Ereignissen gemäß ändert. Welcher Art auch die physischen Eigenschaften und die moralischen Fähigkeiten des Fräuleins von Bon-tis seyn mögen, da der Chevalier sie einmal liebt, so ist sie in den Augen der Marquise geistreich und hübsch. Diese Leidenschaft ist legitim, ehrlich und tugendhaft; es ist eine erste Liebe. Sie ist aus der Sympathie geboren; sie lebt von Entbehrungen; sie wird wachsen

durch die Hindernisse, durch die Gewohnheit und die Hoffnung. Fräulein von Pontis ist somit eine gefährliche Nebenbuhlerin. So ungefähr, zweifeln Sie nicht daran, hat die Marquise zu sich selbst gesagt. Aber nachdem sie die Mittel ihrer Feindin geprüft, hat sie ihre eigenen Kräfte, sowie die Schwäche des jungen Adonis berechnet, um dessen unentschlossenes Herz es sich handelt . . . — Unentschlossen! Rosambert! — Ja allerdings, unentschlossen für den Augenblick. Sie beten die Eine an; aber Sie können sich nicht entschließen, ihr die Andere zu opfern . . . In Ihrem Alter hat der Reiz des Vergnügens eine unwiderstehliche Gewalt. Sie wissen, welches Vergnügen ich meine; Sophie kann Ihnen dieses nicht bieten. Frau von B. ist die interessirte Spenderin desselben. Nun wohl, mein Freund, ihr Plan geht, um es kurz zu sagen, dahin, unaufhörlich Ihre Wünsche zu reizen, sie zuweilen zu befriedigen, niemals aber zu erschöpfen. Um ihre Gunstbezeugungen kostbarer zu machen, wird sie fortan damit geizen. Glauben Sie mir, daß die Entbehrungen, die sie Ihnen auferlegen wird, ihr ebenso hart ankommen, wie Ihnen; aber die Marquise hat nun einmal geschworen, Sie um jeden Preis zu erhalten.

Endlich ist es Zeit, zu Sophie zurückzukehren. Endlich leuchtet er, der dritte Tag! ich kann ins Kloster gehen und meine hübsche Cousine sehen. O! wie hatte sie seit drei Tagen an Schönheit noch zugenommen!

Ungefähr zweite Monate lang hatte ich das Glück, mich regelmäßig zweimal wöchentlich im Sprachzimmer mit ihr zu unterhalten. O wunderbare Macht der Tugenden und der Schönheit, wenn sie einen festen Bund mit einander geschlossen haben! Wenn ich meine Sophie verließ, bildete ich mir ein, es sey unmöglich, sie

inniger zu lieben, und so oft ich sie wieder sah, fühlte ich, daß meine Liebe noch zugenommen hatte.

Ich muß inzwischen gestehen, daß ich im Verlauf dieser zwei Monate häufig die schöne Marquise sah, die ihrem wirklich angenommenen Reformatiönsplan treu blieb und mit ihren Vergnügungen dermaßen kargte, daß sie mir zuweilen sogar das Nöthige versagte. Ich muß ferner gestehen, daß mein hübsches Justinchen, die meine Adresse sehr gut kannte, incognito zu mir kam und sich die Sparpfennige ihrer Gebieterin holte.

Herr du Portail, der vor Ungeduld brannte, seine theure Tochter wiederzufinden, war seit sechs Wochen nach Rußland gereist; in der Hoffnung, sich dort einige Aufklärung über Dorliſka's Schicksal zu verschaffen.

Eines Tags, als ich mit Rosambert im Opernhause war, trafen wir mit dem Marquis von B. zusammen. Er begrüßte den Grafen mit kalter Höflichkeit, behandelte aber mich mit der freundlichsten Zuvorkommenheit. Er beklagte sich, daß er schon länger als zwei Monate nicht mehr das Glück gehabt habe, mich treffen zu können, und er fragte mich, wie mein Vater sich befinde. — Sehr gut, Herr Marquis; er ist gegenwärtig in Rußland. — Ah! ah! es ist also doch wahr? — Ganz sicher. — Und Fräulein du Portail? — Meine Schwester ist sehr wohl auf. — Noch immer in Soissons? — Ja, mein Herr. — Und wann kommt sie wieder in unsre Gegend? — Zum nächsten Carneval, antwortete Rosambert schnell.

Um etwaige Folgen dieses Scherzes abzuwenden, versicherte ich den Marquis, daß meine Schwester den Winter in Paris zubringen würde. Aber, fragte Herr von B. weiter, wohnen Sie denn nicht mehr auf dem Arsenalplatze? — Freilich, mein Herr. — In diesem Fall

empfehlen Sie doch Ihren Leuten etwas höflicher und aufmerksamer zu seyn. Sie haben mir zwar gesagt, daß Ihr Herr Vater nach Rußland gegangen sey, aber als ich nach Ihnen und Ihrer Fräulein Schwester fragte, da antworteten sie barsch, Herr du Portail habe keine Kinder. — Drum hält ihn sein Vater sehr streng, siel Rosambert ein; er erlaubt ihm nicht, Besuche anzunehmen. — Ja, mein Herr, die Antwort, die man Ihnen gab, ist ohne Zweifel eine Folge der Befehle, welche mein Vater ertheilt haben wird. — Ei, ich hätte Ihren Herrn Vater für vernünftiger gehalten; ein junger Mann muß einige Freiheit haben. Bei einem Fräulein, da ist es freilich etwas Anderes! man kann die Mädchen nicht scharf genug überwachen! und ich kenne Fräulein von sehr gutem Hause, auf die man nicht genug Acht hat... die man schlechte Bekanntschaften machen läßt. (Diese Worte begleitete er mit einem boshaften Blick auf Rosambert.) Aber Sie! das ist gar zu streng!... Kommen Sie, ich will Ihnen einige Unterhaltung, einige Zerstreuung verschaffen. Die Marquise ist da: ich will Sie ihr vorstellen. — Herr Marquis, ich kann nicht... — Kommen Sie, kommen Sie, sie wird Sie gut empfangen. — Ich zweifle nicht daran, wenn Sie mich vorstellen... — Je nun, mein Herr... — Ei wozu denn all' diese Umstände? sagte Rosambert zu mir; die Frau Marquise ist sehr liebenswürdig. — Nicht wahr, mein Herr? fuhr der Marquis fort, indem er sich zuerst an den Grafen und dann an mich wandte; nicht wahr, sie ist sehr liebenswürdig, meine Frau? Sie hat viel Geist! Ich hätte sie sonst gar nicht geheirathet. — Ganz gewiß hat die Frau Marquise viel Geist, Herr du Portail weiß das wohl, rief Rosambert. — Er weiß es wohl? wieder-

holte der Marquis. — Ja, mein Herr, meine Schwester hat es mir gesagt. — Ah! Ihre Fräulein Schwester, ja . . . Ich versichere Sie, mein Herr, es fehlt meiner Frau weiter Nichts, als ein Bißchen mehr Physlognomie. Aber das wird kommen, es wird schon kommen . . . Ich habe bereits bemerkt, daß sie eine natürliche Neigung zu schönen Gesichtern hat . . . Herr du Portail, das Ihrige ist sehr einnehmend, und dann haben Sie eine merkwürdige Ähnlichkeit mit Ihrer Fräulein Schwester, die bei der Marquise sehr wohl angeschrieben ist. Kommen Sie, folgen Sie mir, ich werde Sie der Marquise vorstellen. — Wahrhaftig, Herr Marquis, es thut mir unendlich leid, Ihren Gefälligkeiten nicht besser entsprechen zu können; aber ich habe mich, so zu sagen, von Hause weggestohlen; ich muß mich in Parterre verstecken . . . ich kann mich nicht in einer Loge zeigen . . . — Wenn einer von meines Vaters Freunden mich sähe, er würde es ihm sicherlich schreiben, und Sie glauben gar nicht, was für eine Scene mir dann Herr du Portail bei seiner Rückkehr machen würde. — Es gibt sehr lächerliche Eltern! . . . Ei, ich wußte doch, daß ich Sie Etwas zu fragen hatte, mein Herr . . . Kennen Sie einen gewissen Herrn von Faublas? — Ich antwortete trocken: Nein. — Aber der Graf kennt ihn vielleicht? fuhr der Marquis fort. — Von Faublas? versetzte Mosambert; doch ja, ich glaube, diesen Namen gehört zu haben . . . Ich habe so Einen irgendwo gesehen. (Er nahm den Marquis bei der Hand und that, als ob er leiser reden müsse:.) Sprechen Sie vor dem du Portail niemals von den Faublas; diese beiden Familien sind Feinde! . . . Es wird in den nächsten Tagen zu einem Blutvergießen kommen. — Es ist also Alles herausgekommen, versetzte der Marquis

rum hätte ich da unter einer neuen Vermummung Gefahren suchen sollen? — Ei was! das hätte lustige Scenen gegeben! Die Marquise würde sich an Ihrer Stelle nicht lange bedacht haben.

Nach dem Schauspiel begleitete ich Rosambert in die Loge von Demoiselle *, die er genau kannte. Eine Tänzerin war bei der Prinzessin. Er ist hübsch! sagte diese, nachdem sie mich majestätisch gemustert. Es ist Amor, antwortete die Andere, oder es ist der Chevalier von Faublas! — Ich stattete der artigen Person, die mir ein so schmeichelhaftes Compliment machte, lebhaften Dank ab. Chevalier, sagte sie zu mir, ich habe Sie schon irgendwo gesehen, und seit mehreren Monaten höre ich beinahe täglich von Ihnen reden. Sie können ein sehr schönes Mädchen seyn, aber ich für meine Person habe mehr Gefallen an einem hübschen Jungen. — Ich sah den Grafen an: Rosambert, es scheint mir, Sie haben mich angemeldet. — Rosambert gab mir sein Ehrenwort, daß er Nichts gesagt habe. Inzwischen zischelten die beiden Damen einander ins Ohr, und Coralie — so hieß die Tänzerin — Coralie lachte wie toll.

Brauche ich's wohl zu sagen, daß die Quadrille bereits beschlossen war, daß wir bei der Göttin soupirten; daß ich die Nymphe nach Hause begleitete, und daß ich ihr Bett theilte? Wer weiß nicht, daß die Göttinnen des Opernhauses sehr schwache Sterbliche sind; daß die Oper dasjenige Land in der Welt ist, wo die Leidenschaften am leichtesten behandelt werden; daß dort besonders eine Herzensangelegenheit an einem und demselben Abend Anfang und Ende nimmt?

Coralie war weder schön noch hübsch; aber sie hatte die Lebhaftigkeit, welche gefällt, die Grazie, welche anspricht; man hörte mit Vergnügen ihr galantes Rau-

derwelsch; auf ihrem aufgeweckten Gesichte herrschte die Freierkeit; ihre Haltung war etwas sittenlos und lud zur Lust ein; im Übrigen war sie groß und schön gewachsen; schöne Hand, hübscher Fuß, prächtige Haut! Und dann besaß Coralie die Kunst der geheimen Freuden in so seltenem Grade! sie erschöpfte mit so tiefer Sachkenntniß alle Mittel des Handwerks! Ich vergaß in ihren Armen Justine und Frau von B.

Aber in Folge einer Sonderbarkeit, die zu erklären ich nicht versuchen will, trat im Schooße der Liederlichkeit das Bild der reinsten Tugenden vor meinen beunruhigten Geist, und was nicht minder beachtenswerth ist, ich ließ mir's in einem jener Augenblicke, wo selbst der gedankenloseste Mensch von jeder Zerstreuung frei ist und nur ganz kurze einsylbige Worte oder lange, erstickte Seufzer von sich gibt, in einem solchen Augenblick ließ ich mir's beugehen, reden zu wollen. Ach, Sophie! rief ich; ich hätte sagen sollen: Ach, Coralie! — Sophie! wiederholte die Nymphe, ohne sich stören zu lassen, Sophie! Sie kennen sie also? Je nun, sie ist ein einfältiges Ding, ein Zieraffe, eine dünne Gans; sie war niemals hübsch, jetzt ist sie schon ganz verwelt, und in der vorigen Woche ist ihr der Streich . . . Mehr konnte sie nicht sagen; aber obschon sie wunderbar schnell sprach, so hatte sie doch ihre Zeit so gut angewandt, daß ich nicht wußte, was ich mehr bewundern sollte, die erstaunliche Beweglichkeit dieses so geschmeidigen Körpers oder die außerordentliche Geläufigkeit dieser so wohlgeübten Zunge.

Es war zehn Uhr Morgens, als ich Coralie verließ. Der Baron war von meiner Abwesenheit im Kenntniß gesetzt und erwartete voll Ungeduld meine Rückkehr. Er erinnerte mich in strengem Tone, daß er mich ersucht

habe, niemals außer dem Hotel zu übernachten. Ich ging auf mein Zimmer, wo Herr Person mich erwartete: ich wollte eben anfangen, ihm seinen Verrath vorzuhalten, aber er kam mir zuvor: er bemerkte mir, es sey unmöglich, ein solches nächtliches Ausbleiben vor dem Baron geheimzuhalten; in einem solchen Fall sey der Gouverneur verpflichtet, den Vater in Kenntniß zu setzen; denn wenn man den Schweizer oder irgend einen andern Bedienten zuvorkommen ließe, so würde dadurch unser Einverständnis auf eine höchst ungeschickte Art ans Tageslicht gebracht. Ich hatte auf so gute Gründe Nichts zu erwidern, und überdies war ich bereits mit einer ganz andern Sache beschäftigt. Jasmin hatte mir so eben einen Brief zugestellt, den man ihm seit länger als einer Stunde zurückgelassen hatte. Zu meiner Überraschung sah ich, daß die Adresse: An Fräulein du Portail, lautete. Ich entsegelte schnell und las:

„Jemand, der heute Abend nach Versailles abreist, versichert mich, daß Fräulein du Portail nicht in Soissons sey, und daß sie sich ohne Zweifel in der Umgegend von Paris versteckt halte. Wenn es sich so verhält, so wird diese reizende Kleine, die sich meiner erinnern muß, morgen früh in ihrer Amazone zu Pferde steigen und, gefolgt von einem einzigen Bedienten ohne Livree, Schlag acht Uhr im Boulogner Wald, an dem Boulogner Thore selbst, mich treffen. Ich bin, wenn man ihr glauben darf, derjenige, den sie noch liebt u. s. w.

Der Vicomte von Florville.“

In der That, rief ich, ich habe mit dem Vicomte schon lange ein Wort zu sprechen: gut, also morgen früh . . . Jasmin, du gehst jetzt mit mir aus.

Ich kaufte ein schönes Porzellanservice und beauf-

tragte Jasmin, es in meinem Namen der Mademoiselle Coralie, Rue Mélé, Porte St. Martin, zu überbringen.

Als mein Bedienter zurückkam, fragte ich ihn, was Mademoiselle Coralie gesagt habe. Gnädiger Herr, Sie hat mich Ihren Namen mehrere Male wiederholen lassen: Ist es wirklich von dem Chevalier von Faublas? Ein junger Mann?... ganz jung?... höchstens siebzehn? — Ei, Mademoiselle, sagte ich, kennen Sie ihn denn nicht? — Sie antwortete: Freilich; aber eine genaue Erklärung kann Nichts schaden. Sagen Sie dem Chevalier von Faublas, daß ich ihn morgen zum Souper erwarte.

Morgen zum Souper! Jasmin, das trifft sich schlecht, ich muß den Tag mit dem Vicomte von Florville zubringen! Doch immerhin, ich will Coralie nicht beleidigen.

Jasmin ging, und nun überließ ich mich meinen Betrachtungen. O meine hübsche Cousine! Wie manches Unrecht, wie manche Untreue habe ich mir vorzuwerfen! ... Untreue? nicht doch! Ich biete meinen Freundinnen eine unreine Huldigung, die meine tugendhafte Geliebte verschmähen, eine Huldigung, die Sophiens Zauberreize entweihen würde... Aber Frau von B., Justine, Coralie zu gleicher Zeit, drei auf einmal!... Ei was? und wenn es ihrer hundert wären, was liegt daran? oder liegt nicht vielmehr meine Entschuldigung gerade in der Zahl? Wenn ich Frau von B. liebte, würde ich ihr dann Nebenbuhlerinnen geben? würde ich mich mit der Marquise einlassen, wenn ich eine ernstliche Neigung für Justine oder Coralie hätte?... Nein, nein. Diese drei Intriguen da haben Nichts zu bedeuten... es sind nur flüchtige Zeitvertreibe... es ist

das Übersprudeln der Jugend . . . Es ist wahr, die Marquise erscheint mir weit lebenswürdiger, als die beiden andern; aber am Ende ist doch nur meine hübsche Cousine allein im Stande, mir eine reine und uneigennützige Liebe einzulösen . . . Ja, meine Sophie, meine theure Sophie! es ist klar, daß ich nur dich liebe!

Tags darauf befand ich mich mit Jasmin Schlag acht Uhr am Boulogner Thore; ich trug die englische Amazone und den weißen Kastorhut. Die Bauern blieben stehen, um mich anzugaffen. Die Einen riefen: Das ist einmal ein hübsches Frauenzimmer! Diese Engländerin sitzt gut zu Pferde, sagten die Andern, und meine Eigenliebe fühlte sich geschmeichelt durch solche häufige Ausrufungen. Der Vicomte von Florville ließ nicht lange auf sich warten; er ritt ein sehr hübsches Pferd und tummelte es mit mehr Grazie als Kraft. Schönes Fräulein, wir wollen, wenn es Ihnen gut dünkt, in Saint-Cloud frühstücken. — Sehr gerne, mein Herr; aber wo steigen wir ab? in einem Gasthof? — Nein, nein, mein guter Freund! — Wie so? Ihr guter Freund! Vergessen Sie, mein Herr, daß Sie mit Fräulein du Portail reden? — Ja, mein Freund, ich vergaß es, und ich dachte sogar nicht einmal daran, daß ich heute der Vicomte von Florville bin . . . Ich ein junger Gaufewind! und Sie eine ausgelassene Dirne! Faublas, finden Sie das nicht sonderbar? — Allerdings sehr! Aber Sie sind nun einmal für den ganzen Tag der Vicomte von Florville, und ich das Fräulein du Portail. Erinnern wir uns dessen wohl. Wer von Beiden sich vergift . . . Muß dem Andern einen Kuß geben. — Ich bin's zufrieden, Herr Vicomte.

Als wir nach Saint-Cloud kamen, schuldeten wir uns gegenseitig wenigstens fünfzig Küsse. Einen Büch-

jenschuß von der Brücke ersuchte mich der Vicomte abzu-
 zusteigen. Wir traten in ein hübsches Häuschen, wo
 ich Niemand sah. Es hatte nur einen einzigen Stock.
 Das Zimmer, das der Vicomte für mich öffnete, erschien
 mir noch mehr bequem als elegant. — Verzeihen Sie,
 mein Fräulein, aber ich muß die Pferde in den Stall
 bringen lassen. — Einen Augenblick darauf kam er
 wieder und sagte mir, er habe Jamin befohlen, seiner-
 seits zu frühstücken und uns in einer Stunde wieder
 abzuholen. Sodann zeigte er mir in einem Wand-
 schrank kalte Küche, etwas Dessert und guten Wein.
 Mein Fräulein, wir müssen mit Hausmannskost vorlieb
 nehmen; aber wenigstens werden unsere Leute uns nicht
 stören. — Sehr gut, Vicomte; bezahlen wir vor Allem
 unsere Bußen. — Pfui doch! ein Fräulein! was sagen
 Sie da? . . . Ich will zuerst Etwas essen.

Der Vicomte von Florville nagte etwas stugerhaft
 ein Flügeln ab. Fräulein du Portail zeigte sich
 sehr ungezogen; sie aß wie ein Advokatenschreiber.

Die zu bezahlenden Bußen quälten mich. Ich wollte
 dem Vicomte einen Kuß geben. Mein Fräulein, sagte
 er zu mir, der Angriff steht mir zu. Er nahm mich
 bei der Hand, zog mich vom Tische weg und wollte
 mich küssen. Ich stieß ihn lebhaft zurück: Mein Herr,
 lassen Sie mich in Ruhe, Sie sind unverschämt! Der
 Vicomte, der mehr hartnäckig als unternehmend war,
 schien bloß einen Kuß rauben zu wollen und lachte
 sehr über den Widerstand, den man ihm entgegensetzte.
 Augenscheinlich mehr an Widerstand, als an Verfol-
 gung gewöhnt, entwickelte er bei dem Angriff viel Ge-
 wandtheit und wenig Kraft. Fräulein du Portail da-
 gegen warf alle herkömmlichen Gebräuche über den
 Haufen und betrieb die Vertheidigung mit wenig An-

muth und viel Kraft. Der Vicomte war bald erschöpft und sank auf ein Canapé. Das ist ein Dragoner von einem Mädchen! rief er; es bedürfte eines Herkules, um sie zu bändigen! Wie weise doch die Natur ist; sie hat die andern Frauen sanft und schwach geschaffen. Ich sehe wohl, daß Alles aufs Beste eingerichtet ist in der besten der möglichen Welten! Wohlan, lassen wir die alte Ordnung zurückkehren! Boshaftes Fräulein, beruhigen Sie sich. Ich bin nur noch die Marquise von B.; der Vicomte von Florville tritt Ihnen alle seine Rechte ab.

Diesmal benützte ich die Erlaubniß, ohne davon Mißbrauch zu machen. Bald setzten wir uns wieder zu Tische. Faublas, Sie werden vielleicht finden, daß ich wunderliche Grillen habe; aber ich bitte Sie, meinen Wunsch nicht abzuschlagen. — Wie könnte ich das? Um was handelt es sich? — Lieber Freund, schenken Sie mir Ihr Portrait. — Mama, Sie nennen das eine Grille? Es ist ein ganz natürlicher Wunsch, den ich theile. Wäre es vielleicht unbescheiden, wenn ich Sie um das Ihrige bäte? — Nein, mein Freund, aber ich wünsche das Portrait des Fräuleins du Portail. — Ah! ich verstehe, und Sie werden mir den Vicomte von Florville geben? — Ganz richtig. — Liebe Mama, ich werde gleich morgen daran denken; wir wollen sehen, welches von beiden am schnellsten fertig ist. — Ganz gewiß das Ihrige. Sie sind nicht genirt, Faublas. Ich dagegen werde meinem Maler nur einige verstohlene Augenblicke widmen können. Sie begreifen wohl, daß das Bild nicht im Hotel gefertigt werden kann. — Wo denn, Mama? — Bei der Modehändlerin... in dem Boudoir, welches Sie kennen. Ich lasse die Kleider, die ich jetzt

anhabe, immer dort in einem Schrank, zu welchem ich den Schlüssel besitze. — Wie! Sie haben sich also heute früh dort angekleidet? — Allerdings, mein Freund; unter dem Vorwand, in den elysäischen Feldern Luft zu schöpfen, bin ich mit Justine im Morgenkleid ausgegangen. Wir begaben uns zu meiner Modehändlerin, wo die Metamorphose bewerkstelligt worden ist; ein Fiaker brachte mich zu einem Pferdeverleiher; und so macht man aus einer Marquise einen Vicomte. Justine hat für den ganzen Tag Urlaub; sie muß sich nur um sieben Uhr bei meiner Modehändlerin einfinden, wo ich mich wieder umkleiden werde. Wenn ich nach Hause komme, werde ich ganz obenhin sagen, ich habe auf den elysäischen Feldern die Gräfin von * getroffen... Aber ich glaube Jasmin zu hören. Lassen Sie uns einen Spazierritt machen, mein lieber Faublas; wir wollen dann zum Diner hieher zurückkehren.

Wir setzten uns wieder zu Pferde. Nach langen Umwegen kamen wir gegen Mittag auf die Brücke von Sévres, welche wir passirten, um sodann auf der Hauptstraße, die nach Paris führt, weiter zu reiten. Ein sehr schöner Vierspanner mit einem Vorreiter, der ebenfalls ein gutes Pferd hatte, kam auf uns zugefahren. Die glänzende Equipage war nur noch zehn Schritte von uns entfernt, als die Marquise plötzlich Rechts-umkehrt machte und im stärksten Galopp über die Brücke zurücksprengte. Ich glaubte, ihr Pferd sey mit ihr durchgegangen. Im Augenblick, wo ich dem meinigen den Sporn gab, um ihr zu folgen, sah ich aus dem Innern der Karosse einen Herrn sich an den Schlag werfen, der mich erkannte und als Fräulein du Portail anrief. Es war der Marquis von B.! Ich jagte ventre à terre der Marquise nach, die querselbein

dahineilte. Jasmin galoppierte hinter mir her; er rief mir zu, daß wir verfolgt würden.

Bald hörte ich, wie unser Feind, der schon sehr nahe bei uns war, sein treffliches Pferd noch zu größerer Eile aufmunterte. Masch wandte ich mich um, ritt stracks auf den eifrigen Postillon los und begrüßte ihn mit einem derben Peitschenhieb. Jasmin, der vor Begierde brannte, seinen Herrn nachzuahmen, hatte bereits den Arm erhoben. Der arme Bediente, sehr verwundert über einen so tüchtigen Schlag von Seiten einer jungen Dame, ohne Zweifel auch zurückgehalten durch die Ehrerbietung, die er meinem Geschlechte sowohl, als meinem Rang zu schulden glaubte, oder vielleicht durch den Gedanken an einen sehr ungleichen Kampf, da Jasmin sich bereit hielt, mich zu unterstützen, der arme Bediente wußte nicht, ob er fliehen oder sich vertheidigen sollte, und blickte mich mit ganz verdurster Miene an. Ich brachte ihn zu einem raschen Entschluß, indem ich ihm trozig, aber mit weiblicher Stimme zurief: Schurke, ich schlage dich leberweich, wenn du auf deiner Verfolgung bestehst; willst du aber sogleich umkehren, so hast du hier Etwas, um auf meine Gesundheit zu trinken. — Er nahm meinen Thaler und lobte in seiner Art meine Stärke und Generosität. Dann ritt er eben so schnell zurück, wie er gekommen war.

Nachdem ich mir solchergestalt meinen Gegner vom Halse geschafft, ließ ich meine Blicke in die Ferne schweifen, um die Marquise zu entdecken. Entweder hatte sie die Maschheit ihres Pferdes sehr gemäßigt oder hatte sie angehalten; denn ich sah, daß sie nur einen unbedeutenden Vorsprung vor uns hatte. In kurzer Zeit holten wir sie ein. Ich erzählte ihr von

der Art und Weise, wie ich den Abgesandten des Marquis empfangen. Es war Zeit, daß ich mich aus dem Staube machte, sagte sie zu mir; ich habe die Pferde und den Kutscher etwas spät erkannt. — Mama, aber warum haben Sie Meispaus genommen, ohne mir einen Wink zu geben? — Weil es zu spät war; wir befanden uns schon zu nahe bei einander. Diese Amazone, welche der Marquis kennt, würde Sie verrathen haben; ich wollte, daß er sogleich seiner Sache sicher wurde. — Ich kann den Grund nicht recht begreifen... — Und doch ist er höchst einfach. Mein Freund, es lag wenig daran, ob der Marquis Sie sah, wenn er nur mich nicht sah. Ich wußte wohl, daß er, sobald er Fräulein du Portail erkannt hätte, sich nur noch mit ihr allein beschäftigen würde. Indem ich Sie zurückließ, sicherte ich meine Flucht. — Ah, sein ausgedacht! Aber was wird der Marquis jetzt von mir sagen? — Die Marquise ritt näher zu mir her und sagte lächelnd ganz leise: Er wird sagen, Fräulein du Portail sey eine H... Er wird mir in salbungsvollem Tone ankündigen, daß sie sich wirklich in der Umgebung von Paris befinde, daß er sie mit diesem Herrn von Faublas getroffen habe, und das Vergnügen, alles das errathen zu haben, wird ihn für die kleine Kränkung trösten, welche das Glück seines Nebenbuhlers ihm bereitet... Aber, fügte sie in nachdenklichem Tone hinzu, mein zärtlicher Gatte bezahlt mir meine Untreue mit Zinsen heim. — Wie so? — Sehen Sie es nicht? Er ist gestern Abend nach Versailles abgereist und er begibt sich erst heute dahin. Er hat in Paris geschlafen... Er hintergeht mich! fuhr sie mit lautem Lachen fort, er hintergeht mich!... Im Ubrigen, mein lieber Faublas, fühle ich nicht den

Muth in mir, ihm deßhalb zu grollen. — Sie müssen ihm diese Beleidigung ja nicht verzeihen, Mama. Kommen Sie und rächen Sie sich in Saint-Cloud. — In Saint-Cloud? Nein, wahrhaftig nicht; wir würden uns da wie Kinder dem Feind in die Hände liefern. In diesem Augenblick ist der Marquis vielleicht noch in Sèvres; der arme la Jeunesse... — Mama, la Jeunesse heißt dieser Bursche, den ich durchgeprügelt habe? — Ja, mein Freund; wenn es der Vorreiter war, so heißt er la Jeunesse. — Aber da Sie ihn nahe genug sahen, um ihn zu erkennen, so hat er Sie vielleicht auch erkannt. — Unmöglich, mein Freund; dieser Cavaliersaufzug, dieser Hut, den ich bis auf die Augen hereingedrückt habe. Nein, ich bin ruhig... Ich will also annehmen, der arme la Jeunesse sey bereits zurückgekehrt und erzähle eben dem Marquis von dem unglücklichen Erfolg seines Unternehmens. In diesem Augenblick macht mein scharfsinniger Gemahl seine Glossen, er sinnt nach, er räth hin und her, er erräth ganz gewiß, daß Sie in Sèvres oder nicht weit von da wohnen. Ich wollte wetten, daß er, voll Begierde, Ihr Versteck aufzuspüren, la Jeunesse beauftragt, in der Gegend umherzuschweifen, zu suchen, zu lauern, sich zu erkundigen, alle Physiognomien scharf ins Auge zu fassen. Nein, mein Freund, nach Saint-Cloud dürfen wir nicht gehen. Lassen Sie uns nach Paris zurückkehren. Ich werde den nächsten Weg machen, um zuerst bei meiner Modehändlerin anzugelangen, wo Sie mich bald wieder treffen werden. Wir wollen im Boudoir diniren, und dort können Sie mir Gesellschaft leisten, bis Justine kommt.

Eine Viertelstunde von der Hauptstadt trennten wir uns. Die Marquise, der ich Jasmin geben wollte,

Gemerkte mir, ein junger Cavalier könne wohl allein spazieren reiten; dagegen wäre es unschicklich, wenn eine hübsche Dame, zumal in meinem Aufzug, nicht mindestens einen Bedienten hinter sich hätte. Frau von B. zog durch das Thor de la Conference ein. Jasmin und ich ritten über die Barriere du Roule und von da in die Straße *. Vor der Hausthüre der Modehändlerin trafen wir einen kleinen Auvergnaten, der ein Pferd am Zügel hielt und Jasmin ein Zettelchen übergab, worauf die Worte geschrieben standen: Jasmin wird mein Pferd zu Herrn L., Pferdevermieter, Straße *, zurückbringen, im Auftrag des Vicomte von Florville.

Ich verließ das Boudoir erst Abends acht Uhr. Die Marquise, die fortwährend ihren ökonomischen Grundsätzen treu blieb, entließ mich in einem leidlichen Zustand, der mir noch die Hoffnung gestattete, mich nicht ganz unvortheilhaft vor Coralie zeigen zu können. Ich ging zuerst in's Hotel zurück, wo ich meine Damenkleider ablegte. Noch ehe es zehn Uhr schlug, war ich bei der Tänzerin.

Guten Abend, mein artiger Chevalier; setzen wir uns schnell zu Tische. — Sehr gern. — Weißt du auch, daß ich schon über eine halbe Stunde auf dich warte, um dir den Leviten zu verlesen. — Warum? — Weil du nicht schön mit mir umgehst. Chevalier, ich habe immer einen Mann von gesetztem Alter, der mich für meine Liebe bezahlt, und zu gleicher Zeit einen hübschen Jungen, der mich liebt, ohne zu bezahlen. Einige meiner Kamerädinnen halten sich noch oben drein einen vierschrötigen, stämmigen Lakaien, eine Art von Herkules, den sie für seine Liebe bezahlen. Ich, die ich nicht so große Bedürfnisse habe, ich will fei-

nen Satyr; ich begnüge mich mit meinem hübschen Jungen. — Ganz recht, Coralie, aber was hat das mit dem Bank zu schaffen, den du beabsichtigst? — Wart' nur. Einen Menschen, der bezahlt, den habe ich bereits, und gute Gründe halten mich ab, dir seinen Namen zu sagen; du — du bist ein hübscher Junge, der mich liebt, nicht wahr? — Schon gut; aber der Bank... — Du sollst hören. Ich habe dich genommen, weil du mir gefielst, und wenn du mir nicht mehr gefällt, so werde ich dich laufen lassen. — Nun? — Nun, ich erwarte keine Geschenke von dir; du hast mir eins gemacht, aber ich mag das nicht. — Wie! dieß Porzellansevice? — Ja. — Ich nehme es um keinen Preis zurück. Überdieß, Coralie, gefällt mir deine Einrichtung nicht. Ich will zahlen, aber allein sehn. — Gut, Chevalier, du bist aber zu jung und nicht reich genug. Außerdem würdest du einen schlechten Handel machen. Du bist hübsch und hast Verstand; nun! meine Liebe hört mit dem Augenblicke auf, in dem du zu zahlen anfängst. Ich weiß nicht, wie's geschieht! Aber wir sind nun einmal Alle so; ein Bankbillet ist für denjenigen, der es gibt, zugleich eine Anweisung auf eine Untreue. — Ich gebe dir ja kein Geld; es ist ja nur ein kleines Geschenk... — Ich will gar nichts. — Ich wiederhole dir, daß ich es nicht zurücknehme. — Dann werfe ich es zum Fenster hinaus. — Wenn's dir Spaß macht...

Wir stritten uns noch lange herum, als eine Art Kammerfrau mit verstörter Miene bei Coralie eintrat und rief: Er ist's! — Er ist's! wiederholte die Gebieterin. Die beiden Weiber packten mich am Arm, zerrten mich in das Schlafzimmer und öffneten im Hintergrunde des Alkovens eine kleine Thüre, durch

welche sie mich gehen hießen; ich befand mich in einem Gang, der um die Zimmerreihe lief. Ich ärgerte mich und lachte zugleich. Die eine zog mich am Arm, die andere schob mich an den Schultern; sie stellten es so gut an, daß sie mich wirklich zur Thüre hinausbrachten. Ich ging ruhig nach Hause schlafen; der Baron war noch nicht zurück.

Des andern Tages ließ ich einen geschickten Maler rufen, welcher seine ganze Zeit dem Fräulein du Portall widmete. Kaum hatte er mich verlassen, so kam mir eine Einladung Coralie's für denselben Abend zu. Die Scene vom gestrigen Abend hatte mir höchlich mißfallen, aber man bedenke, daß ich kaum siebenzehn Jahre zählte. Hat sich je Einer mit siebenzehn Jahren geweigert, eine Nacht bei einem lebenswürdigen Mädchen zuzubringen? . . . Welcher Jüngling wollte behaupten, daß er an meiner Stelle widerstanden hätte? Er trete vor, und wenn er nicht krank ist, so will ich ihm in's Gesicht sagen, daß er lügt.

Auch der kräftigste Mensch ist nicht unermüdblich. In der Mitte der Nacht entschlief ich in den Armen meiner Tänzerin; der Schall einer kräftig gezogenen Glocke weckte mich plötzlich um sieben Uhr Morgens. Ich wette, rief Coralie, die zwei dummen Gänse da sind wieder zugleich ausgegangen und haben ihren Schlüssel nicht mitgenommen! Ich predige es ihnen doch alle Tage vor! Chevalier, thu' mir den Gefallen und öffne.

Ich laufe im Hemde und sogar ohne Pantoffeln fort; ich öffne, ich sehe einen Herrn! . . . Ich sehe! . . . ich glaube mich zu täuschen; ich reibe mir die Augen, ich sehe ihn von Neuem an, ich rufe: Wie, ist's möglich? . . . wie! Sie sind's, mein Vater! — Mein Va-

ter tritt überrascht zurück, als er mich erkennt. Er richtet heftig die zum Mindesten unnütze Frage an mich: Was thun Sie hier, mein Herr? — Was hätte ich antworten sollen? Ich bewahre ein tiefes Schweigen.

Inzwischen ist Coralie, die eine bekannte Stimme zu hören glaubt, ebenso leicht gekleidet wie ich, herbeigelaufen; da sie aber zu große Eile hat, um genau zu sehen, so hat sie ihre niedlichen Füßchen, statt in ihre Pantoffeln, in meine Schuhe gesteckt. Auf dem Schauplatz angelangt, hat die Nymphe mit dem ersten Blick die ganze Komik eines so unerwarteten Zusammentreffens überschaut. Sie bewundert den Vater, der, stumm vor Verwunderung, unbeweglich vor Wuth, am Geländer der Treppe sich anlehnt; sie bewundert den Sohn, der, beinahe nackt, starr wie ein Götz, mitten im Vorzimmer steht. Wie ist es möglich, daß ein von Natur höchst ausgelassenes Mädchen in einem solchen Fall sich zusammennimmt! Die Tänzerin wirft ihre Arme um meinen Hals, neigt ihren Kopf an den meinigen, man könnte meinen, sie wolle mich küssen; aber sie lacht bloß, und zwar lacht sie so laut, daß die ganze Nachbarschaft es hören kann. Der Baron wird bald roth, bald blaß; er tritt ein, er schließt die Thüre, er schiebt die Kiegel vor. Coralie flüchtet sich unter fortwährendem Lachen, ich eile ihr nach; mein Vater stürzt sich zu gleicher Zeit, wie wir, in's Schlafzimmer; er macht eine drohende Geberde, er will die Möbel zertrümmern. Ich werfe mich auf seinen bereits erhobenen Stock; ich ergreife ihn und rufe: Ach, mein Vater, vergessen Sie, daß Ihr Sohn da ist?

Dieser vielleicht etwas fette Ausruf brachte vollkommen die Wirkung hervor, welche ich von ihm erwartet hatte. Der Baron warf sich, noch aufgeregt, aber

bei weitem ruhiger, in einen Lehnstuhl, und befahl mir, mich anzukleiden. Coralie hatte sich in ihr Toilettenkabinet eingeschlossen, wo sie nach Herzenslust lachte; doch verstand sie sich dazu, die Thüre desselben halb zu öffnen, um mir meine Schuhe zurückzugeben und dagegen die ihrigen in Empfang zu nehmen. Ich war bald fertig. Wir gingen hinab. Der Baron war zu Fuß und ohne Bedienten gekommen; wir flogen in einen Fiaker, und obschon die Fahrt lang dauerte, so sagte doch mein Vater, der fortwährend traurig und nachdenklich war, unterwegs kein Wort zu mir; aber als wir im Hotel ankamen, bat er mich, ihn auf sein Zimmer zu begleiten. Dieser Tag gehörte zu denjenigen, die für meine Besuche im Kloster bezeichnet waren, und da ich die Stunde entschwinden sah, wo Sophie mich im Sprachzimmer erwartete, so versuchte ich's, einige dringende Geschäfte vorzuschützen. Mein Vater beharrte in beinahe bittendem Tone auf seinem Verlangen. Wir begaben uns in seine Wohnung; er befahl, uns allein zu lassen, hieß mich Platz nehmen, setzte sich neben mich, schwieg noch einige Zeit und sagte endlich: Faublas, vergessen Sie für einen Augenblick, daß ich Vater bin, und antworten Sie mir als Ihrem Freunde. Waren Sie vorgestern Abend zwischen zehn und elf Uhr bei Coralie? — Ja, mein Vater. — Also waren Sie es, der mit ihr soupirte, als ich ankam? — Das ist wahr. — Der Lärm, den Sie beim Weggehen machten, hat mir einigen Verdacht eingeflößt, wovon ich mir nichts merken ließ; ich schützte eine Reise auf's Land vor, um meinen bevorzugten Nebenbuhler zu überraschen; ich dachte nicht, daß es der Chevalier von Faublas wäre. — Wollte mir der Herr Baron das Unrecht anthun, zu glauben,

daß ich von einer Nebenduhlerschaft zwischen uns gewußt habe? — Nein, mein Freund, nein. Ich weiß, daß Sie sich inmitten der Verirrungen Ihres Alters nur selten von der Hochachtung entfernt haben, welche Sie einem Vater schulden, der Sie liebt; ich weiß, daß Sie nicht fähig sind, mir mit kaltem Blute Verdruß oder Demüthigungen zu bereiten. Faublas, ich habe nur noch wenige Fragen an Sie zu richten. Kennen Sie Coralie schon lange? — Erst seit vier Tagen. — Und Sie verbrachten bei ihr... — Zwei Nächte, mein Vater. — Zwei Nächte in vier Tagen! Ganze Nächte! Ach junger Thor! Und wie haben Sie ihre Güte belohnt? — Ich habe ihr nur ein ganz kleines Geschenk gemacht. — Wie! sollten Sie es seyn, der ihr das Porzellanzeug schenkte, das ich vorgestern, glaube ich, bei ihr sah? — Ja, mein Vater. — Mein Freund, wenn ein junger Mann, wie Sie, das Unglück hat, mit einer Theaterdame zu verkehren, so muß er sie nobler bezahlen. Bleiben Sie hier, ich bin sogleich wieder bei Ihnen.

Er ließ mich ziemlich lange warten und kam endlich mit einem Papier in der Hand zurück. Da, Faublas, lesen Sie:

„Coralie, ich gebe Sie auf, und ich glaube, daß die Möbel, die Juwelen, die Diamanten, die ich Ihnen geschenkt habe und hiemit lasse, mich quitt gegen Sie machen.“

Als ich die kurze Epistel gelesen hatte, versiegelte mein Vater sie. Sodann reichte er mir ein Blatt weißes Papier und dictirte mir wie folgt:

„Coralie, ich gebe Sie auf, und da ich die zwei Nächte, welche Sie mir geschenkt haben, zu fünfund-

zwanzig Louisd'or anschlage, so schicke ich Ihnen drei Kassenscheine von je 200 Franken."

Mein Vater schickte diese beiden Briefe durch denselben Boten ab. Ich glaubte Alles beendet und wollte gehen; der Baron bat mich, Coralie's Antwort abzuwarten.

Mein Sohn, sagte er zu mir, Sie sehen, wie ich mir die Lektionen zu Herzen nehme, die Sie mir ertheilen. Warum sind Sie minder gelehrt als ich und verschmähen beharrlich meine väterlichen Rathschläge? Erst vorgestern sind Sie wieder in der Amazone ausgegangen, die ich Ihnen verboten habe! Sie kommen tagtäglich mit der Marquise zusammen! Sie hatten zu gleicher Zeit Coralie! Sie haben vielleicht noch eine Andere, die ich nicht weiß!... Seyen Sie doch vernünftig, schonen Sie doch Ihre Gesundheit. Sie wissen nicht, wie kostbar dieses Gut ist, das Sie verschwenden! Und überdies vernachlässigen Sie, seit wir in Paris sind, Ihre Studien auf eine auffallende Weise. Es genügt nicht, in den körperlichen Übungen zu glänzen, man muß auch seinen Geist bilden. Daß Sie ausgezeichnet fechten, gefällt mir wohl; ein Edelmann muß sich zu schlagen wissen, aber wehe demjenigen, der muthwillig Blut vergießt! Inzwischen haben die Leidenschaft für die Jagd, die Tanzwuth, die Liebhaberei für Pferde, alles das hat nur eine gewisse Zeit. Es ist wahr, Sie lieben auch die Musik, und die Musik kann angenehm einige Mußestunden ausfüllen; aber das alles genügt nicht. Wenn Sie Ihr vierzigstes Jahr erreichen, ohne etwas Anderes zu verstehen, als eine Büchse abzuschießen, ein Roß zu tummeln, zu tanzen und zu singen, oh wie öde und trübe wird dann Ihr Herbst seyn! Wie manchen langweiligen Augenblick wird Ihnen

jeder Tag bringen! Wie werden Sie es bebauern, Ihre Jugend in eiteln Vergnügungen vergeüdet zu haben! ... Faublas, es fehlt Ihnen nicht an Verstand; ich weiß, daß Sie Anlagen besitzen ... Erhalten Sie sich fortan im Studium der schönen Literatur und der Philosophie jene allmächtigen und allverehrten Schätze, welche das reife Alter verschönen, dem Greisenthum Kurzweil geben, die Ruhestunden des Reichen beschäftigen, die Arbeiten des Armen erleichtern, unser Unglück trösten, unserer Glück Dauer verschaffen ... Mein Freund, fangen Sie damit an, daß Sie nicht so oft zu Frau von B. gehen; Sie werden dabei den doppelten Vortheil finden, mehr Zeit auf nützliche Arbeiten zu verwenden und desto weniger mit gefährlichen Vergnügungen zu verlieren; Sie werden Ihren moralischen Menschen bilden und den physischen nicht erschöpfen. Was Ihre Klosterleidenschaft betrifft, so spreche ich darüber nicht mit Ihnen; ich weiß, daß Sie in diesem sehr wesentlichen Punkte bereits vernünftig sind. Frau Münch, mit der ich dieser Tage gesprochen, hat mir gesagt, sie habe Sie schon über zwei Monate nicht mehr gesehen. Ich bin mit Ihnen zufrieden, Faublas; wenn Sie die Marquise oder irgend eine andere Märrin täuschen, so braucht man sie nicht zu beklagen über ein Unglück, das sie selbst suchen. Wenn Ihrerseits dabei nicht Alles ganz in der Ordnung ist, so hat dies doch mit der Ehre Nichts zu schaffen. Aber die schwache Unschuld zu hintergehen! ... das würde ich Ihnen nie verzeihen haben.

Während mir der Baron über meine Gleichgiltigkeit gegen Fräulein von Pontis Complimente machte, hatte ich Mühe, meine Ungeduld zu bezwingen. Seufzend sah ich den Augenblick des Stillsichens verrinnen.

Der Bediente, den man zu der Tänzerin geschickt hatte, kam endlich zurück. Coralie hatte beim Namen Faublas laut aufgelacht. Sie ließ dem Baron danken; in Bezug auf den Chevalier aber hatte sie gesagt: Ich will sein Geschenk annehmen, aber wahrhaftig, er hätte mir Nichts dafür zu geben gebraucht.

Voll Verzweiflung, meinen Besuch im Kloster versäumt zu haben, ging ich auf mein Zimmer. Mein Maler erwartete mich, um das Portrait zu vollenden, das am vorigen Tage weit vorgerückt war. Ich mußte die Amazone anlegen, um Fräulein du Portail vorzustellen, und dann wieder Herr von Faublas werden, um mit dem Baron zu diniren. Nach Tisch traf ich die Alte mit den kleinen Thalern auf meinem Zimmer. Sie sagte mir, Abelaide sei sehr verwundert, daß sie mich diesen Morgen nicht zu sehen bekommen; sie lasse sich nach meinem Befinden erkundigen und mich ersuchen, augenblicklich in's Kloster zu kommen. Ich eilte hin. Abelaide brachte mir ihre gute Freundin, begleitet von Frau Münch, die mich nach einer so langen Abwesenheit nicht ungern wieder zu sehen schien. Ich kam mit mehreren sehr langen Geschichten davon, die ich mir die Miene gab, anzuhören, und da mir für alle Fälle sehr viel daran lag, die Freundschaft der Gouvernante zu gewinnen, deren Liebhabereien ich kannte, so versprach ich ihr eine Flasche vortrefflichen Andayer Brantwein, den ich zum Geschenk erhalten hatte.

Es war dies der Tag der unglücklichen Begegnungen. Als ich aus dem Sprachzimmer wegging, stieß ich auf meinen Vater, der eben hineingehen wollte. Also auf diese Art gehorcht man mir! sagte er ganz leise zu mir; also auf diese Art treibt man sein Gespötte mit mir! Mein Herr, ich erkläre Ihnen, daß

Sie mich, wenn Sie dieser thörichten Liebe nicht entsagen, zu Maßregeln der Strenge nöthigen werden.

Sobald ich nach Hause kam, wickelte ich mein Portrait, das jetzt vollendet war, sorgfältig ein. Ich rief Jasmin und befahl ihm, am andern Morgen in aller Frühe das kleine Paket zu Justine zu tragen, welche es der Frau von B. zustellen würde, und diese Flasche Andayer Schnaps der Frau Münch im Kloster * zu bringen. Mein sehr pünktlicher Bedienter ging früh aus und kam spät zurück. Er war vermaßen betrunken, daß ich keine befriedigende Antwort aus ihm herausbringen konnte; aber die Art, wie er seinen gedoppelten Auftrag vollzogen hatte, trug mir am Abend ein Billet und eine Botschaft ein.

Ein Billet von Frau von B., die mir großen Dank für mein allerliebstes Geschenk sagte und zugleich fragte, was sie damit anfangen solle.

Madame Dutour, ich begreife nicht, was die Frau Marquise mir sagen will. — Und ich, gnädiger Herr, ich weiß es nicht; aber sie wird sich ohne Zweifel morgen früh bei ihrer Modchändlerin erklären; ermangeln Sie nicht, sich Schlag acht Uhr daselbst einzufinden, denn um zehn reist sie nach Versailles. — Madame Dutour, Sie können ihr die Versicherung bringen, daß ich nicht ermangeln werde.

Eine Stunde nachher kam die Alte, der ich niemals einen kleinen Thaler gab, ohne vor Wonne zu beben. Sie sagte mir, Fräulein von Pontis, welche mir etwas sehr Dringendes zu sagen habe, lasse mich ersuchen, morgen früh, spätestens um acht Uhr, in's Sprachzimmer zu kommen. Ach! meine gute Dame, ich wollte lieber die ganze Nacht vor der Klosterthüre Schildwacht stehen,

als Fräulein von Pontis nur um eine Viertelstunde warten lassen.

Sobald die Alte ihr Geld hatte, machte sie ihren Knix und trollte sich davon.

Morgen; Schlag acht Uhr, im Kloster! Morgen, Schlag acht Uhr, im Boudoir! Oh! dieses Mal müssen Sie zurückkehren, Frau von B.! Wenn Sie wollen, daß ich zu Ihrem Stellbichein komme, so bezeichnen Sie niemals diejenigen Stunden, welche Fräulein von Pontis für die übrigen gewählt hat! Ich sage Ihnen, machen Sie keinen Versuch, die Concurrenz auszuhalten! Ein Blick, ein einziger Blick meiner hübschen Cousine ist mir wonnevoller, kostbarer, als alle Gunstbezeugungen der schönsten Frau! ja, und wenn sie so schön wäre wie Sie, Frau Marquise! und alle Marquisen von der Welt sind zusammen nicht so viel werth, als ein Haar von meiner Sophie!

Sobald die Klosterpforten sich öffneten, fragte ich nach Adelaide. Sie kam in's Sprachzimmer; bald erschien auch ihre gute Freundin. — Guten Morgen, mein Herr! grüßte mich Sophie. — Mein Herr! rief ich. — Da sehen Sie, mein Herr, sagte ihrerseits Adelaide, indem sie mir ein kleines Paket zeigte. — Und auch Sie, liebe Schwester, auch Sie sagen: Mein Herr! — Hören Sie doch! Gestern war Ihr Jasmin betrunken; er hat der Frau Münch dieses Portrait da übergeben. — Und die Flasche Andayer Branntwein, fuhr Sophie fort, diese hat er der Marquise von B. überbracht! — Ja, mein Bruder, ja; Sie mißbrauchen meine Freundschaft, Sie täuschen Sophiens Zärtlichkeit; das ist nicht schön von Ihnen. Und doch setzt sich Sophie täglich Ihretwegen aus! und mir hat der Baron erst gestern eine furchtbare Scene gemacht! Mein Herr,

das ist nicht recht. — Wenn er uns durch Kummer getödtet haben wird, versetzte Sophie schluchzend, dann wird es ihm Leid thun um seine Cousine und seine Schwester. (Ich wollte ihre Hand ergreifen, sie zog sie zurück.) Lassen Sie Ihre Liebkosungen, mein Herr; sie sind angenehm, aber trügerisch. — Ja, mein Herr, ja, sie gleichen Ihnen! rief Abelaide; meine gute Freundin hat Recht. (Sie fuhr mit ihrem Taschentuch über Sophiens Augen und küßte sie dann.) Tröste dich, meine Sophie, sagte sie zu ihr, weine nicht so heftig; ich liebe dich, ich werde dich immer lieben, ich werde dich nicht täuschen; ich täusche Niemand, ich! — Abelaide, steh nur, wie er sich nicht einmal die Mühe nimmt, sich zu rechtfertigen! — Ach, Sophie! meine Aufregung, meine Thränen, mein Schweigen sogar, verkündet Ihnen nicht das Alles die Gewissensbisse, von denen mein Herz zerrissen ist? Ja, ich gestehe es Ihnen, dieses Portrait, dieses unglückselige Portrait war für Frau von B. bestimmt. — Sie gestehen es uns, weil wir es wissen! sagte Abelaide zu mir. — Es war für Frau von B. bestimmt! rief Sophie in schmerzlichem Tone. — Ach, meine hübsche Cousine, werden Sie eine augenblickliche Verirrung nicht entschuldigen? — Eine augenblickliche Verirrung! Seit er mich kennt, verräth er mich! Eine augenblickliche Verirrung! . . . Abelaide! seit mehr als zwei Monaten, du weißt es, sagt er mir beinahe alle Tage, schreibt er mir alle Tage, daß er mich anbete, daß er nur mich anbete! . . . Eine augenblickliche Verirrung! . . . — Sophie! meine hübsche Cousine! — Und ich habe die Schwachheit, es zu glauben! und ich habe das Unglück, ihn zu lieben! . . . und er weiß es! ach! er weiß es! . . . Aber sage mir, meine liebe Abelaide, was erwartet er denn von seinen

Veräthereien? was erwartet er davon? was hofft er?
 ... Undankbarer, der Sie sind! ich habe Ihre Liebe
 nicht verlangt! Lieben Sie mich nicht, wenn es Ihnen
 unmöglich ist; aber sagen Sie wenigstens nicht...
 — Ach! mein Fräulein! ach! meine hübsche Cousine!
 ... Sie wissen nicht, wie theuer Sie mir sind! Bei
 Tag folgt mir Ihr Bild überallhin; bei Nacht ver-
 schönt es alle meine Träume!... Sophie, Sie sind mein
 Leben, meine Seele, mein Gott! Ich lebe nur durch
 Sie, ich bete nur Sie allein an! — He, Abelaidé,
 du hörst ihn jetzt! wie der Grausame seine Freude
 darin findet, meine Beängstigungen, meine Unruhe, meine
 hangen Zweifel zu vergrößern! Seine Reden sind immer
 die gleichen! aber sein Benehmen... Er will meinen
 Tod! er will meinen Tod! (Ich warf mich dem Fräu-
 lein von Pontis zu Füßen.) — Mein Bruder, was
 machen Sie? Wenn eine von unsern Nonnen vorbeik-
 läme! wenn man Sie sähe!... — (Sophie stand ganz
 erschrocken auf.) Mein Herr, wenn Sie sich nicht sehen,
 so gehe ich. (Ich nahm meinen Platz wieder ein und
 weinte bitterlich.) — Meine gute Freundin, sagte Abe-
 laide, was er zu dir sagt, scheint doch ganz wahr zu
 seyn, und er versichert es in einem ganz natürlichen
 Tone! — Geh', du kennst ihn nicht. Sobald er von
 hier weggeht, wird er zu dieser Marquise eilen und
 ganz dasselbe zu ihr sagen. — Zur Marquise! ich
 schwöre Ihnen, daß ich sie nie, nie wiedersehen werde!
 — Mein Bruder, auf Cavaliersparole! — Auf Cava-
 liersparole, liebe Schwester! Auf Cavaliersparole, meine
 Sophie. — Mein Gott! sagte sie mit schwacher Stimme,
 indem sie die Hand auf ihr Herz legte, mein Gott!
 Sie neigte den Kopf auf ihren Busen und lehnte sich
 an ihren Stuhl; ihr Schluchzen verdoppelte sich und

ließ sie nicht zum Worte kommen. — Meine theure Abelaide, sie befindet sich unwohl! — Nein, nein, sagte Sophie. (Abelaide trocknete die Thränen, von denen das Gesicht ihrer Freundin bedeckt war.) Laß sie fließen! fuhr Sophie fort, laß sie, meine gute Freundin; es sind dies Thränen der Wonne! es sind Freude-thränen! — Mein Gott! mein Gott! welch' eine schwere Last hatte ich auf dem Herzen! wie fühle ich mich erleichtert!

Ich ergriff ihre Hand und drückte meine brennenden Lippen auf dieselbe. Diese Wolke von Schmerz, wodurch ihre Reize verschleiert geschieen hatten, zerfloß auf einmal. Eine so innige Freude strahlte auf ihrem noch schöner gewordenen Gesichte; ihre Augen belebten sich mit einem so holden Feuer; sie ließ einen so zärtlichen Blick auf mich fallen! Mit welcher Gluth erneuerte ich den Schwur, ihr ewig treu zu seyn! wie freute sie sich, mich in der Zukunft einen beglückten Ehebund ahnen zu lassen!

Inzwischen hielt Abelaide noch immer das Portrait des Fräuleins du Portail. Lieber Bruder, Frau Münch hat mir bringend aufgegeben, Ihnen dies Ding da zurückzuschicken. Sie haben sie in einen schönen Zorn gebracht, die Frau Münch! Sehen Sie doch diesen Narren! sagte sie zu mir, schickt mir sein Portrait! Als ob ich noch in dem Alter wäre! ... aber es ist ohne Zweifel für Fräulein von Pontis bestimmt; er liebt sie; der Baron hat ganz Recht, wenn er das sagt. Oh! der Herr Chevalier soll nur wiederkommen! er soll nur wiederkommen! Deshalb, Bruder, nehmen Sie es zurück, Ihr garstiges Portrait. — Garstig? nein, nicht doch, sagte meine hübsche Cousine,

indem Sie es aus Adelaïdens Händen nahm; es ist hübsch, das Portrait! man könnte sagen, es sey das deinige. — Ei nun, so behalte es, liebe Freundin. — Ja, behalten Sie es, meine hübsche Cousine. — Dieses Portrait, Herr von Faublas? Ach nein! es würde mir Schmerz machen, es würde mich immer an diese Frau von B. erinnern. Ich will Nichts davon, ich will Nichts davon... Und' dann diese Damenkleider... Es ist ein Portrait, das Ihnen gleicht, aber es ist nicht das Ihrige. — Meine Sophie, wenn Sie wollten!... — Was? — Mein Maler ist geschickt und verschwiegen, er würde mein Portrait und das Ihrige machen. — Und auch das meinige! versetzte sie mit unschlüssiger Miene, indem sie Adelaïde ansah. — Ja, meine liebe Freundin, antwortete diese, das deinige und auch das meinige, und vielleicht noch eine Copie von jedem; wir werden sie austauschen. — Nun wohl, mein junger Vetter, wann werden Sie mir Ihren Maler bringen? — Ei morgen von acht bis zehn Uhr, und alle Tage zur gleichen Stunde, bis die Arbeit vollendet ist. — Alle Tage! aber meine Gouvernante... Es ist wahr, sie schläft und hat bis jetzt noch gar Nichts bemerkt. — Ja, unterbrach Adelaïde, sie schläft! Aber der Baron? Sehen Sie wohl auf Ihrer Hut, mein Bruder. — Allerdings, meine liebe Adelaïde, wenn der Baron einmal früher als gewöhnlich aufstünde, so wäre mir das höchst unangenehm; aber ich würde dann die Sitzung auf den folgenden Tag verschieben. — Morgen also, mein lieber Cousin! — Unfehlbar.

Im Augenblick, wo ich ihr Lebewohl sagte, im Augenblick, wo sie mit Rührung auf meinem Gesichte das lebhafteste Vergnügen zu lesen schien, das ich über

eine höchst unbedeutende Günst empfand, welche mehr geboten als gestattet wurde; in demselben Augenblick trat häßig eine Nonne ein. Ihr Erstes war, daß sie einen neugierigen, aber flüchtigen Blick über meine ganze Person warf; dann sagte sie freundlich, aber nicht ohne einige Festigkeit: Es scheint mir, Abelalde, Sie unterhalten sich schon lange mit Ihrem Herrn Bruder! und Sie, Fräulein von Pontis, wie kann es Ihnen entgangen seyn, daß ich schon über eine Viertelstunde die Lektion begonnen haben muß? Ich kehre an's Klavier zurück, wo ich Sie erwarte. — Die Schülerinnen wollten eine Entschuldigung stammeln; die Lehrerin entfernte sich, ohne sie anzuhören. Mein Gott! sagte Sophie zitternd, hat sie nicht gesehen, wie Sie mir die Hand küßten? — Ich weiß nicht, meine Schwester... — Ich weiß es auch nicht; aber wünschen Sie, daß ich sie frage? — Ich konnte mich eines Lächelns nicht erwehren. Abelalde schien sich anfangs dadurch beleidigt zu fühlen, dann aber, als sie ein wenig nachgedacht hatte, rief sie: Wie einfältig ich bin! Sehen Sie ganz ruhig, ich werde sie nicht fragen. — Meine hübsche Cousine, diese Nonne ist wohl die Musiklehrerin? — Ja, mein lieber Cousin. Man nennt sie Dorothee. — Ist sie stark auf dem Klavier? — Ja ziemlich. Inzwischen hat Jemand ihr gesagt, daß mein werther Cousin noch weit besser spiele, als sie. — Aber sie ist noch ganz jung? — Ja, ganz jung. — Und sie hat mir sehr hübsch geschienen? — Und mir scheint es, antwortete sie verdrüsslich, mir scheint es, daß Sie selbst unter den widrigsten Umständen noch sehr schnell viele neugierige Bemerkungen, interessante Entdeckungen und Fragen machen können, die ... mir das Herz abdrücken.

Mit diesen Worten entfernte sie sich weinend und ohne mich anhören zu wollen. Abelaide, die gänzlich mit dem Kummer ihrer Freundin beschäftigt war, sah meinen Schmerz nicht und eilte ihr nach. Ich war weniger verbuzt über meine Unbesonnenheit, als betrübt über den schnellen Weggang, womit sie bestraft wurde. Die Bekümmernisse meiner hübschen Cousine boten mir freilich mehr als einen Trostgrund; dennoch war ich in Verzweiflung, als ich nach Hause kam.

Jasmin, den ich sogleich in's Verhör nahm, gestand mir, er habe gestern der Versuchung nicht widerstehen können, den Andager Branntwein zu kosten. Derselbe habe ihn so gut gedünkt, daß er zu wiederholten Malen angefaßt. Nachdem er stark den vierten Theil getrunken, habe er die Flasche mit gewöhnlichem Wasser aufgefüllt und dann meine Aufträge ausgerichtet. Ich wunderte mich jetzt nicht mehr über die verkehrte Versorgung, und ich vergieh ihm seine Untreue wegen der Aufrichtigkeit des Geständnisses.

Inzwischen durfte mich Sophiens neuer Kummer die Versprechungen, die ich ihr gemacht hatte, nicht vergessen lassen; es war wahrscheinlich, daß die Marquise, verwundert über mein Ausbleiben, zu mir schicken würde. Ich rief Jasmin zurück, um ihm zu sagen, daß er Niemand hereinlasse, außer meinen Vater, Herrn von Mosambert und meinen Gouverneur. — Aber, gnädiger Herr, wenn Mademoiselle Justine kommt? — So sagst du, ich sey nicht zu Hause. — Aber Madame Dutoir, der Vicomte von Florville? — Du sagst, ich sey nicht zu Hause. — Ah! ah! — Bleib' in meinem Vorzimmer, damit Niemand hindurchkommt, und laß meinem Vater sagen, er möge augenblicklich erscheinen.

Der Künstler kam Nachmittags und begann mein Portrait; am andern Morgen ging er mit mir, um den Riß von meiner hübschen Cousine zu nehmen. Brauche ich's zu sagen, daß bei dieser Zusammenkunft die Unterhaltung mit einer Erklärung über Dorothee begann? Sophie begriff nicht, wie ein junger Mann an der Seite seiner Geliebten noch eine andere Frau ansehen und sie schön finden könne. Ich glaubte mich vollständig durch die Antwort zu rechtfertigen, eine Nonne gehöre in meinen Augen keinem Geschlechte mehr an, und ich habe über Dorothee nur so gesprochen, wie ich über eine schöne Statue hätte sprechen können. Aber Adelaide, die sich offen gegen mich erklärt hatte, die grausame Adelaide bemerkte sogleich, eine Person, die uns in unsern süßen Unterhaltungen gestört, hätte mir ganz abscheulich häßlich erscheinen müssen. Es bedurfte wahrlich mehr als einer Spitzfindigkeit, um diesen nur zu gehaltvollen Einwand zu entkräften. Ich erhielt meine Begnadigung zuletzt nur dadurch, daß ich mit Thränen in den Augen vorstellte, eine Unbesonnenheit sey kein Verbrechen, und überdies dürfe eine für Dorothee schmeichelhafte Bemerkung in keinerlei Weise Sophie beunruhigen, deren Reize, wie auch die Leidenschaft, welche sie mir eingeflößt, über alle und jede Vergleichung erhaben seyen. Jetzt war meine hübsche Cousine getröstet und schenkte mir ihre ganze Zärtlichkeit wieder; jetzt sagte auch meine Schwester, um mir die Wiederkehr ihres Vertrauens zu beweisen, zu mir: Glauben Sie mir, Bruder, man hat Sie nicht gesehen, wie Sie meiner guten Freundin die Hand küßten, denn unsere Klavierlehrerin ist gestern oft gekommen, um sich mit Sophie und mir zu unterhalten, sie hat sogar zwei- oder dreimal von Ihnen

geprochen, und doch hat sie Nichts gesagt, was nur entfernt angedeutet hätte, daß sie am Morgen Etwas bemerkt habe.

Nachdem wir somit alle drei versöhnt waren, beschäftigten wir uns mit Sophiens Portrait; wir thaten dieß mehrere Tage hinter einander, und hier kann man sehen, mit welcher Geduld die Künstler sich gegen Liebende bewaffnen müssen. Im Anfang grölte ich mit dem Maler, weil das reizende Bild nicht rasch genug von Stattem ging; bald darauf beklagte ich mich darüber, daß es beinahe vollendet war.

Mein Portrait wurde zuerst fertig; das Bild meiner hübschen Cousine bekam ich erst eine Woche nachher.

Inzwischen erschienen tagtäglich sowohl Justine als Madame Dutour zu wiederholten Malen vor meiner Thüre, mußten aber immer mit der beunruhigenden Antwort abziehen: Er ist nicht zu Hause. Der Graf vernahm mit Erstaunen meine plötzliche Befehrung, wie er es nannte, und behauptete, sie würde nicht von Dauer seyn. — Mosambert, ich habe meine Parole als Edelmann gegeben. — Ja; aber glauben Sie denn, daß Frau von B. ruhig bleiben werde? Sie hat bis jetzt nur abgemessene, unentschiedene Schritte gethan. Trauen Sie dieser anscheinenden Ruhe nicht; sie verdeckt geheime Anschläge. Die Marquise sinnt in der Stille auf große Schläge: zweifeln Sie nicht daran, es wird das Erwachen des Löwen seyn.

Eines Morgens, als ich wie gewöhnlich in's Kloster ging, glaubte ich zu bemerken, daß man mir nachfolge. Ein ziemlich gut gekleideter Mann hielt sich in einiger Entfernung, richtete seinen Schritt nach dem meinigen ein und schien sich's sehr angelegen seyn zu lassen, mich

nicht aus dem Auge zu verlieren; beim Weggehen aus dem Kloster sah ich ihn von Neuem hinter mir.

Rosambert, dem ich meine Vermuthungen mittheilte, schickte mir zwei von seinen Leuten, um mich zu begleiten. Ich befahl jedem von ihnen, ein Ende der Straße zu bewachen, in welcher das Kloster lag.

Eine geheime Ahnung schien mich vor dem Unglück zu warnen, das unsre Liebe bedrohte. An diesem Tag drängte ich Sophie mehr als gewöhnlich, mir mitzutheilen, welche so hochwichtige Geschäfte ihren Vater entfernt hielten, auf welchen Zeitpunkt die Rückkehr des Herrn von Pontis festgesetzt sey, welche Mittel ich anzuwenden hätte, um meine hübsche Cousine von ihm zu erlangen. Sophie zögerte einige Augenblicke; dann aber ergriff sie Abelaids und meine Hand, und sagte: Meine liebe Abelaide, du, in der ich eine zärtliche Schwester, eine wahre Freundin gefunden habe, und Sie, mein lieber Vetter, Sie, der mich die Verbannung lieb gewinnen ließ, worin ich schmachtete, es ist Zeit, daß Sie ein wichtiges Geheimniß erfahren, das nur der Frau Mönch bekannt ist und immer unter uns bleiben muß. Ich bin keine Französin; der Name, den ich führe, ist ein angenommener. Mein Vater, der Baron von Görlitz, besitzt bedeutende Güter in Deutschland, seiner Heimath, wo meine Familie mächtig und angesehen ist. Ich weiß nicht, warum man mich des Glücks beraubt hat, in ihrem Schooße zu leben; aber es sind bald acht Jahre, daß ich in Frankreich wohne. Der Baron hat mich nicht selbst hieher gebracht. Ein in seinem Hause ergrauter Bedienter hat mit der Zeit die Art und Weise eines Mannes von Stand angenommen. Unter dem Namen eines Herrn von Pontis hat er sich für meinen Vater ausgegeben und mich unter

der Aufsicht der Frau Münch in diesem Kloster hier gelassen, wohin er seitdem regelmäßig alle sechs Monate kommt, um sich nach meinem Befinden zu erkundigen und meine Pension zu bezahlen. In acht Jahren habe ich nur zweimal das Glück genossen, meinen Vater zu umarmen. Wenn ich Frau Münch frage, warum man mich in Frankreich erzogen habe, warum der Baron von Görlitz mir seinen Namen verweigere, warum er so selten seine Tochter besuche, so antwortet sie mir ganz ruhig, diese Vorsichtsmaßregeln seien nothwendig, und ich werde dereinst die Weisheit eines Vaters segnen, der mich zärtlich liebe. Seit einigen Monaten wiederholt sie mir oft, der Augenblick meiner Rückkehr nach Deutschland rücke heran. Ach, ich weiß nicht mehr, ob mein Herz sie wünscht! Wie angenehm wäre es mir, mein Heimathland, meine Familie und meinen Vater wiederzusehen! Aber, Abelaid, Faublas, wie schmerzlich wäre es mir, von euch getrennt zu werden! — Getrennt! niemals, Sophie, niemals. Reisen Sie morgen nach Deutschland, so werde ich Ihnen schon morgen auf dem Fuß nachfolgen. Ich werde den Baron um Ihre Hand bitten; wenn er seine Tochter liebt, so wird er sich unserm Glück nicht widersetzen.

Wie wonnenvoll verlängerte sich die Unterhaltung, die auf Sophiens interessante Mittheilung folgte! Abelaid, die uns schon zwanzigmal wiederholt hatte, es sey zehn Uhr vorüber, Frau Münch werde uns überraschen, Abelaid zwang meine hübsche Cousine, mich zu verlassen. Mein Herz schnürte sich zusammen, als ich meine Schwester umarmte; ich fühlte es beben, als ich Sophie Lebewohl sagte.

Beim Weggehen aus dem Kloster bemerkte ich meinen Argus von gestern wieder, der in einer nahen Allee

Schildwache stand. Als er mich in einiger Entfernung sah, kam er aus seinem Versteck hervor, offenbar um mich bis in meine Wohnung zu belauschen. Ich ließ ihn einige Schritte näher kommen und drehte mich dann plötzlich gegen ihn um. Er erwartete mich nicht; aber wenn er gut lief, so lief ich noch besser. Bei der Biegung der Straße erwischte ich ihn beim Bein, in demselben Augenblick, wo einer meiner aufgestellten Leute ihn beim Kragen fassen wollte. Der Flüchtling verlor das Gleichgewicht, fiel zur Erde, erhob ein gewaltiges Geschrei und bemühte sich, einen alsbald zusammengerotteten Volkshaufen in sein Interesse zu ziehen. Schon schrieen einige meuterische Köpfe nach Rache und trafen Anstalten, mich übel zuzurichten, als ich rief: Meine Herren, es ist ein Spion! Auf dieses Wort, das in der ganzen Welt einer Achterklärung gleichkommt, wurde mein Gegner von all' seinen Vertheidigern verlassen und sah ein, daß er die Stockschläge, womit ich ihn bedrohte, nur durch ein unumwundenes Geständniß, wor ihn dafür bezahle, mich zu beobachten, abwenden konnte; er nannte mir Madame Dutour. Ich entließ ihn mit der Mahnung, nicht wiederzukommen.

Am folgenden Morgen führte mich mein Vater schon sehr frühe acht Stunden weit von Paris, um ein Landhaus zu besichtigen, das er schon länger als einen Monat gekauft hatte. Wir besahen den Garten, der mir sehr hübsch erschien, und die Zimmer, die ich bequem und freundlich fand. Ganz besonders gefiel mir ein sehr angenehmes, sehr heiteres Zimmer, dessen Fenster aber vergittert waren. Ich bemerkte dieß dem Baron. Er antwortete mir kalt: Die Fenster sind darum vergittert, weil dieses Zimmer fortan das Ihrige seyn wird. — Das meinige, mein Vater! — Ja, mein

Herr. Ich hatte das Haus gekauft, um die schöne Jahreszeit hier zu genießen; aber Sie haben mich gezwungen, ein Lusthaus in ein Gefängniß zu verwandeln. — Ein Gefängniß! — Sie haben mich getäuscht, mein Herr. Nicht der Liebhaber der Marquise oder Coraliens ist es, den ich einsperre, sondern der Verführer Sophiens. Während ich mich über Ihren Gehorsam freute, täuschten Sie meine Sicherheit und gingen täglich ins Kloster. Jemand, der sich offenbar für Ihr Verhalten interessiert, hat mir einen geheimen Wink gegeben. Lesen Sie dieses anonyme Schreiben hier:

„Der Herr Baron von Faublas wird in Kenntniß gesetzt, daß sein Herr Sohn alle Morgen von acht bis zehn Uhr Fräulein von Faublas und Fräulein von Pontis im Kloster besucht.“

Ich weiß, mein Herr, fuhr mein Vater fort, wie wenig Glauben ein anonymes Schreiben verdient, und eine solch' verächtliche Anklage hat mich nicht bestimmt, Sie zu verurtheilen. Da man aber in einer Angelegenheit von dieser Art Nichts vernachlässigen darf, so habe ich mich erkundigt, und da habe ich erfahren, daß man mir die Wahrheit geschrieben. Mein Herr, wenn Sie Sophie nicht lieben, so sind Sie ein elender Verführer, und dieser Hausarrest ist eine noch zu gelinde Strafe für Sie! Wenn Sie sie aber wirklich lieben, so muß ich darauf bedacht seyn, Sie von einer Leidenschaft zu kuriren, die ich nicht billige. Mein Herr, Sie werden dieses Zimmer nicht verlassen. Drei Männer, die ich zurücklasse, werden zu gleicher Zeit Ihre Diener und Ihre Wächter seyn; sie wissen, welchen Leuten ich den Zutritt zu Ihnen gestatte.

Das Erstaunen, worin diese Rede mich versetzte, läßt sich nur mit dem Schmerz vergleichen, den ich

darüber empfand. Ich hatte im Anfang zugehört, ohne ein einziges Wort sagen zu können; hierauf machte ich vergebliche Anstrengungen, um gemäßigt zu antworten: Mein Vater, dürfte ich mir die Frage erlauben, warum Sie meine Liebe für Sophie nicht gutheißen? — Weil der Vater des Fräuleins nicht davon weiß, weil es möglich wäre, daß er Ihnen seine Tochter nicht geben wollte, weil ich selbst Ihnen eine andere Frau bestimme. — Und wer ist denn die Unglückliche, die Sie für mich gewählt haben, mein Vater? — Herr du Portail ist mein Busenfreund, er schätzt Sie... — Ah! ich soll also Dorliſka heirathen? Ein verloren gegangenes, vielleicht sogar todes Mädchen! — Warum tobt? Ich glaube, daß mein Freund seine Tochter wiederfinden wird; der Himmel schuldet dem unglücklichsten der Väter diesen Trost. Lobjinski stellt neue Nachforschungen an; und Sie, mein Sohn, Sie werden, wenn die Abwesenheit und die Zeit, die alle thörichten Leidenschaften abnutzen, die Ihrige vertilgt haben werden, Ihre Reisen beginnen, Sie werden nach Polen gehen... — Ja! und dort werde ich gleich einem fahrenden Ritter von Haus zu Haus wandern und nach einem Mädchen suchen, das ich heirathen soll! — Mein Herr, Sie bemerken nicht, daß Ihre Antworten höchst unanständig sind!... — Bitte um Verzeihung, mein Vater, bitte tausendmal um Verzeihung! Das Uebermaß meines Schmerzes... — Mein Sohn, ich habe Ihnen nur noch Eines zu sagen. Bereiten Sie sich vor, das langjährige Unglück eines Edelmanns zu sühnen, für welchen meine Freundschaft kein leerer Schall seyn darf... — Mein Vater, ich werde Lobjinski mein Wort halten; ich werde, wenn es nöthig ist, bis an's Ende der Welt gehen, um seine Dorliſka zu suchen.

— Und Sie werden dem Fräulein von Bontis ent-
sagen? — Lieber tausendmal sterben! — Junger Mensch!
— Mein Vater, ich werde nicht nach Polen gehen,
ohne zuvor Sophiens Hand erlangt zu haben. Ich
schwöre das bei Ihnen, bei ihr, bei Allem, was heil-
lig ist. — Respektiren Sie meinen Willen, oder fürch-
ten Sie... — He! was habe ich zu fürchten, mein
Herr? Sie trennen mich von Sophie! welches größere
Übel können Sie mir zufügen? Nehmen Sie mir das
Leben, Grausamer! tödten Sie mich, Sie werden mir
einen Dienst erweisen.

Der Baron ging, wüthend oder gerührt, rasch zur
Thüre hinaus, verschloß sie und ließ mich im Gefängniß.

Welche peinliche Betrachtungen regten mich in diesem
schrecklichen Augenblicke auf! Die Freiheit zu verlieren,
daraus hätte ich mir wenig gemacht; aber Sophie zu
verlieren!... Sophie!... Meine Abwesenheit mußte
ihre Eifersucht neu erwecken, sie mußte mich treulos
und eibbrüchig glauben! Und wenn ihr Vater sie ab-
holte; wenn sie sich beeilte, ein Land zu verlassen, das
sie in Folge meiner Treulosigkeit nur noch verabscheuen
kann; wenn Fräulein von Görliß, die nunmehr im
ganzen Glanze ihrer Schönheit am Wiener Hofe erschei-
nen wird, sich unter den vielen jungen Herren, die bald
von ihren Reizen entzückt seyn müssen, einen Gatten
auswählte; wenn sie mich verriethe, in der Meinung,
sich zu rächen!... Fräulein von Bontis in den Ar-
men eines Andern!.. Oh nein! niemals! Sophie
würde verzweifeln, aber mir treu bleiben. Aber könnte
nicht ihr barbarischer Vater sie zwingen, einen verhaß-
ten Ehebund einzugehen, während der meinige, nicht
minder gefühllos, seinen vor Unruhe und Schmerz ver-

gehenden Sohn als Gefangenen in einem unbekannten Dorfe zurückhielte?

Grausame Marquise! durch dich ohne Zweifel hat der Baron von meiner beglückten Liebe erfahren! Deine eifersüchtige Wuth hat dieses verrätherische Schreiben diktirt. Wie theuer lässest du mich die flüchtigen Freuden bezahlen, die du mir gabest! Ach! hätte deine Rache wenigstens mich allein verfolgt!

Es ist wahr, ich habe Frau von B. aufgeopfert, und wenn meine Vergehungen gegen sie ihren Haß nicht vollständig rechtfertigen, so kann ich mich wenigstens nicht darüber wundern. Aber die Ungerechtigkeit des Barons, diese kann ich nicht begreifen! Er verlangt, ich solle mein Glück seiner Freundschaft für Herrn du Portail opfern! Er bestraft eine vollkommen rechtmäßige und tugendhafte Neigung, als wäre sie das abscheulichste Verbrechen! Er trennt mich von Allem, was mir theuer ist, er raubt mich meiner Sophie! Er sperrt mich ein, wie einen Missethäter! Er will also meinen Tod? Nun wohl! ich werde sein Verlangen bald befriedigen. Offenbar hat man, nur um meine Todesqual zu verlängern, alle Gegenstände entfernt, mit deren Hilfe ich mich der Last meines Daseyns entledigen könnte; aber wenn sie mich verhindern können, Angriffe gegen mein Leben zu machen, so können sie mich doch nicht zwingen, mich mit der Sorge für seine Erhaltung zu beschäftigen. Sie sollen mir nur zu essen bringen! Sie sollen nur Etwas bringen! ich werfe die Schlüssel zum Fenster hinaus, Alles soll durch diese schändlichen Gitter hindurch in den Garten hinab wandern.

Ich beharrte auf diesem gewaltsamen Vorsatz, bis ein lebhafter Appetit, bestimmt durch ein fünfstündiges Fasten, eine vernünftigere Anschauung der Dinge in mir

hervorrief. Und man nehme das nicht als einen Scherz! In jedem Alter, zu jeder Zeit, an jedem Ort, in jeder Lage, worin man kommen kann, übt der Magen einen erstaunlichen Einfluß auf das Hirn aus. Ein Unglücklicher, welcher nüchtern ist, raisonnirt ganz anders als ein Unglücklicher, der eine gute Mahlzeit eingenommen hat.

Ich bemächtigte mich also, ohne mich bitten zu lassen, der Speisen, die man mir als mein Mittagsmahl brachte, und sagte, während ich sie verschlang, ganz leise zu mir selbst: Wahrlich, da hätte ich eine schöne Dummheit gemacht! und wer würde meine hübsche Cousine trösten, wenn ich todt wäre? wer würde ihr sagen, daß der letzte Schlag meines Herzens ein Seufzer der Liebe für sie gewesen? Ich muß essen, um zu leben; ich muß leben, um Sophie wiederzusehen, sie anzubeten, zu heirathen.

Am dritten Tag meiner Gast schickte mir der Baron meine Bücher, meine mathematischen Instrumente und mein Fortepiano. Meine erste Regung war Dankgefühl für die väterliche Guld, die mir in meiner Einsamkeit einige Zerstreuung verschaffte; aber als ich überlegte, daß die Zurüstungen, die man machte, um meine Gefangenschaft zu mildern, auf eine lange Dauer derselben deuteten, da erwachte in mir der lebhafteste Wunsch, ihr ein schnelles Ende zu machen. Während man mein Zimmer mit diesen neuen Effekten ausstattete, machte ich einen Fluchtversuch, den jedoch die Aufmerksamkeit meiner Wächter vereitelte; und nachdem ich die Lage meines Gefängnisses, sowie die zur Sicherheit desselben getroffenen Anordnungen genau ins Auge gefaßt, gewann ich die Überzeugung, daß nicht nur die nothwendigen Vorsichtsmaßregeln nicht vernachlässigt, son-

bern sogar ganz unnöthige angewandt wurden. Ich hatte in meiner Börse noch drei Stücke von jenem allmächtigen Metall, welches die Thüren öffnet und die Gitter zerbricht. Diese zweihundstebenzig Franken bot ich meinen Kerkermeistern und bemühte mich, sie durch die schönsten Worte zu gewinnen. Man schlug mein Gold aus, man wies meine Versprechungen zurück. Ich weiß nicht, wie mein Vater es angestellt; aber er hatte drei unbestechliche Bedienten gefunden.

Bald wurde ich mit den Besuchen der Leute beehrt, die zu empfangen der Baron mir erlaubte. Soll ich von einem, in Ruhestand zurückgetretenen Kaufmann sprechen, dessen drittes Wort sein Gewissen war; von einem Edelmann des Orts, der mir hundertmal die Namen seiner Hunde und das Alter seiner Stute auseinandersetzte, bevor er mir sagte, daß er Weib und Kinder habe; von einem kupfernasigen Mönch, der sich in einem mittelmäßigen Wein ungemein gütlich that, obschon er den bessern vorzog; von seinem hausbäckigen Kameraden, welcher durch seine Gewandtheit in Zerlegung des Geflügels berühmt war und die Gäste so zu bedienen wußte, daß das beste Stück, ich weiß nicht wie, in einer Ecke der Platte vergessen wurde und für ihn selbst übrig blieb? Lassen wir diese Leute da, die sich überall finden; aber heben wir vier sehr außerordentliche Männer hervor, die ein höchst eigenthümlicher Zufall in diesem Dörschen B. zusammengeführt hatte. Es waren dieß ein Pfarrer, welcher Geist hatte; ein Schullehrer, der nur aus Zerstreuung pedantisch und aus Laune grob war; ein alter Militär, der nicht unaufhörlich fluchte; ein greiser Advokat, der zuweilen die Wahrheit sagte.

Welch' eine Gesellschaft für den Freund Mosamberts,

für den Schüler der Frau von B.! welch' ein Umgang für den Liebhaber Sophiens! Ich fühlte mich weniger unglücklich, wenn ich allein blieb; dann, meine holde Cousine, weilte ich bei dir; die Augen auf dein Portrait geheftet, glaubte ich, mit dir zu sprechen, indem ich dein Bild bewunderte. Trostreiches und innig verehrtes Bild, mit wie vielen Thränen benetzte ich dich! wie viele Küsse empfangest du! wie oft fühltest du, auf mein Herz gelegt, es pochen von Ungeduld und Liebe!

Nichtsdestoweniger muß ich es gestehen: auch die schöne Literatur trug das Ihrige dazu bei, die Längeweile meiner Einsamkeit weniger empfindlich zu machen. Aber, o meine Sophie! um mich zuweilen von den schmerzlichen Freuden der Erinnerung an dich loszureißen, war nichts Geringeres nöthig, als die geschätztesten Talente oder die größten Schöngeister, deren unsre moderne Literatur sich rühmen kann. Ich las Moncrif und Florian, Lemonnier und Imbert, Deshoulières und Beaumarnais, Lafayette und Miccoboni, Colardeau und Leonard, Dorat und Vernis, Belloy und Chenier, Crebillon Sohn und La Glos, Sainte-Foi und Beaumarchais, Duclos und Marmontel, Destouches und Vièvre, Gresset und Colin, Cochin und Linguet, Helvetius und Cerutti, Bertot und Raynal, Mably und Mirabeau, Jean-Baptiste und Le Brun, Gessner und Delille, Voltaire und Philoctet und Melanie, seine Jüglinge; vor Allen aber Jean-Jacques, Jean-Jacques und Bernardin de Saint-Pierre.

Aber wenn am Schlusse eines so glücklich verkürzten Tages mein Geist und mein Herz gleich sehr der Ruhe bedurften; wenn ich auf einmal den doppelten Zauber brechen, auf einmal und zu gleicher Zeit die Literatur und die Liebe vergessen mußte, nun wohl, meine Co-

phie, dann machte unsre Literatur, welche das Übel angepflanzet hatte, es auch wieder gut. Ich ging dann andere Schriftsteller um den wohlthätigen Schlaf an, und meine Zeitgenossen — ich muß ihnen das zu ihrem Ruhm nachsagen — meine Zeitgenossen waren es, von denen ich gewöhnlich die stärksten Narcotica erhielt. Outer Gott! wie reich ist die gegenwärtige Generation in diesem Gebiet! Wie manchen Scuderi, wie manchen Gotin, wie manchen Brabon hat sie in's Leben zurückgerufen! Wie manchen Schriftsteller, der einen ganzen Tag hindurch betäubt geblieben! Ach! ach! und wie manche noch längere Zeit angemessene Reputation!... Wie! selbst im Heiligtum! sogar im Schooße der Akademie!... Eh! Herr G.! wen wird man wohl nach Ihnen noch aufnehmen können? Gleichwohl sey Ihnen tausendmal Dank gesagt! Ihre so platten und so barbarischen Schriften sind allmächtig gegen die Schlaflosigkeit.

Seit acht Tagen schläfernten sie mich jeden Abend ein; seit acht Tagen schwachtete ich, wenn ich nicht mehr laß und nicht schlief, in meinem Gefängnisse. Jede Verbindung nach außen war mir abgeschnitten; ich empfing keine Briefe, man erlaubte mir nicht, an irgend Jemand zu schreiben. Der Baron besuchte mich; ich bot Alles auf, ihn zu erweichen, aber er blieb unerbittlich.

Nach diesem Besuch meines Vaters verflossen noch vier Tage. Mitten in der Nacht des fünften wurde ich durch ein dumpfes Geräusch, das vom Garten her kam, aufgeweckt. Ich eilte an mein Fenster, öffnete es, und sah unter demselben eine Leiter aufgestellt. Ich entdeckte vier Männer, welche Rath zu halten schienen. Einer von ihnen stieg, eine Art in der Hand, fest

herauf: Sie sind der Chevalier von Faublas? — Ja, mein Herr. — Kleiden Sie sich schnell an, während ich so sachte als möglich arbeiten werde, um eine Gitterstange zu lösen. Wenn Ihre Wächter mich hören, wenn sie zu Ihnen heretkommen, so sind hier zwei Pistolen, die Sie ihnen zeigen werden; das wird genügen, um sie in Schranken zu halten. Sputen Sie sich; Ihr Freund erwartet Sie vor der kleinen Gartenthüre in seiner Postchaise. — Mein Freund? — Ja, mein Herr, der Graf von Rosambert. — Welch' ein Dienst! — Ist... kleiden Sie sich an.

Er brauchte mir das nicht zum dritten Mal zu sagen. Ich sah Nichts, aber ich suchte meine Kleider tappend. Nie war eine Toilette schneller fertig. Inzwischen klopfte mein Befreier leise, aber beharrlich darauf los. Als die Gitterstange hinweggenommen war, glaubte ich den Himmel offen zu sehen. Ich steckte zuerst das eine Bein hinaus, sodann das andere; ich hielt eine Gitterstange fest, stemmte mich mit den Zehen auf die Leiter, und so schwächling meine Person war, so hatte ich dennoch Mühe, durch die schmale Öffnung hinauszukommen. Gleichwohl gelang es zuletzt. Als ich mich draußen und mitten auf der Leiter erblickte, wahrte es mir zu lang, die Sprossen zu zählen, die ich noch hinabzusteigen hatte, und ich sprang mit einem Mal auf die frisch aufgelockerte Erde. Wir erreichten in der größten Hast die kleine Gartenthüre, welche meine Befreier, ich weiß nicht wie, geöffnet hatten. Ein kleiner Graben blieb mir noch im Wege; ich setzte mit einem Sprung hinüber und stürzte mich in die Postchaise. Ich glaubte, in die Arme des Grafen von Rosambert zu sinken; aber es war der Vicomte von Florville, der mich umarmte. Während ich vor Überraschung kein

Wort vorzubringen vermochte, knallte der Postillon zur Abfahrt; meine vier Befreier, die sich schnell wieder auf ihre Pferde geschwungen hatten, folgten spornstreichs dem Wagen, der uns in sausendem Galopp entführte.

Ich gab keine Antwort auf die Fragen, womit die Marquise mich überschüttete. Chevalier, sagte sie endlich zu mir, habe ich dieses beunruhigende Stillschweigen dem Übermaß Ihrer Erkenntlichkeit zuzuschreiben? — Madame... — Ach! ich weiß es wohl! ich weiß wohl, daß ich nur noch eine Madame für Sie bin! und dennoch setze ich mich den größten Gefahren aus, um Ihrer Gefangenschaft ein Ende zu machen. — Sie waren auch Schuld an meiner Gefangenschaft. — Faublas, wenn Sie mich noch liebten, so würde das, was ich heute thue, zu meiner Rechtfertigung genügen; aber hören Sie mich an, denn ich will Ihrer Undankbarkeit auch nicht den geringsten Vorwand lassen. Ich habe Ihre Unbeständigkeit beweint, ich habe meinen Geliebten zurückrufen gewollt, ich habe seine Schritte belauern lassen; das ist mein ganzes Verbrechen. Die Dutour hat die Befehle überschritten, die ich ihr ertheilte. Ich habe zu spät erfahren, daß ein anonymes Schreiben den Baron von Ihrer grausamen Liebe in Kenntniß gesetzt hatte. Bald vernahm ich, daß Ihre Abwesenheit nicht mehr bloß vorgeblich war, sondern daß man Sie gefangen hielt; wo? konnte ich nicht errathen. • Dieselben Leute, die dem Sohne gefolgt waren, folgten nunmehr dem Vater. Vier volle Tage hindurch hat der Baron nicht einen einzigen Schritt gethan, von dem ich nicht auf der Stelle unterrichtet worden wäre; endlich, letzten Montag, hat er Sie besucht. Man hat die Umgegend, den Garten, das Haus genau gemustert; Ihre Gitterfenster sind aufgefallen. Ich habe die

erste Reise des Marquis benützt. Im Aufzug des Vicomte von Florville, unter dem Namen des Grafen von Mosambert, habe ich Alles auf's Spiel gesetzt, um Sie zu befreien. Faublas, wenn Sie mich für die Mißgriffe von Leuten verantwortlich machen, zu deren Verwendung Sie mich nöthigen, so werden Sie wenigstens zugestehen, daß die glückliche Kühnheit des Vicomte von Florville die unselige Unflugheit der Frau Dutour wieder gut gemacht hat. — Madame, glauben Sie, daß ich niemals den Dienst vergessen werde... — Grausamer! diese höflich kalten Bethheurungen verkünden mir, daß ich gänzlich aufgeopfert bin. Was eine andere Frau nicht einmal zu denken gewagt hätte, das würde also ich unternommen und ausgeführt haben, um den lebenswürdigsten, aber undankbarsten aller Männer in die Arme meiner Nebenbuhlerin zu legen! Nun wohl denn! wenn es keine andern Mittel mehr gibt, wenigstens seine Freundschaft zu erhalten, so wird man zurücktreten, wird sich opfern müssen!... Faublas, ich werde den Muth dazu haben... Mein Herr, ich entsage Ihnen, ich gebe Sie Ihrer Sophie zurück... Alles dessen beraubt, was mir theuer war, werde ich vielleicht in Ihrem Glücke glücklicher seyn; vielleicht wird der Kummer, der auf Ihren Verlust folgen muß, gelindert werden durch den tröstenden Gedanken, daß ich wenigstens dazu beigetragen habe, Ihr Glück zu sichern. Mein Herr, wohin wünschen Sie gebracht zu werden?

Sie erwartete meine Antwort auf diese Frage, die mich in Verlegenheit setzte. Nach einer kurzen Pause fuhr sie fort: Wenn Sie zu Ihrem Herrn Vater zurückkehrten, so würden Sie einer neuen Gefangenschaft entgegengehen. Herr du Portail befindet sich noch in

Außland. Es bliebe nur Herr von Rosambert übrig; aber man sagt, er sey vor einigen Tagen nach einem seiner Güter abgereist, und ich für meine Person glaube, daß er Sie sucht. Mein Herr, wohin wünschen Sie denn gebracht zu werden?

Durchdrungen von der Großmuth der Marquise, gerührt von ihrer zu gleicher Zeit so edeln und so zart-sinnigen Anhänglichkeit, widerstand ich nur mit Mühe dem Wunsche, sie zu trösten. Ich fühlte ihre Hand beben unter meinen Lippen, welche ich gleichwohl nur ganz leicht darauf gelegt hatte. Antworten Sie mir doch, sagte sie mit beinahe erloschener Stimme zu mir. Ach! meine bekümmerte Zärtlichkeit hatte Ihnen bereits ein ebenso sicheres, als reizendes Asyl bereitet, und Sie werden nicht dahin kommen! Und Sie werden nicht dahin kommen! fuhr sie in belebterem Tone fort; ich werde Sie für immer verlieren! Sie werden für eine Andere leben! Und ich sollte das ruhig mit ansehen! Nein, Faublas, mein Schmerz hat mich irre führen, ich habe das sagen können; aber nie werde ich mich dazu verstehen. Ich Sie einer Nebenbuhlerin abtreten! Mein Freund, hoffen Sie das nicht: diese Anstrengung geht über die Kräfte einer Sterblichen, sie geht über meine Kräfte!

Die schwachen Strahlen der zitternden Dämmerung begannen die Gegenstände erkennen zu lassen. Seit beinahe vierzehn Tagen hatte ich nur runde Bauernbirnen bemerkt, deren plumpe Reize, verbrannt durch eine glühende Sonne, früh verwelkt in Folge hartnäckiger Arbeit, nicht sehr geeignet waren, mich in Versuchung zu führen; überdies hatte ich sie nur durch ein Gitter hindurch und in einer Entfernung von mehr als fünfzig Schritten erblicken können. Jetzt hingegen

befand sich der Vicomte von Florville an meiner Seite! Die anbrechende Morgenröthe zeigte mir ihn schöner, als jemals Adonis den Blicken der entzückten Venus erschien; und dann weinte die Marquise: eine Frau, welche weint, ist so interessant! Ich wollte ihre Thränen trocknen. Ich weiß nicht, wie ich mich dabei benahm; aber unsere Augen begegneten sich; mein Mund berührte den ihrigen; eine fatale Neugierde führte meine Hände irre. O, meine hübsche Cousine! ich wurde treubruchig, ohne es zu wollen, und ich muß hier das Geständniß ablegen, wenn dein schuldbehafteter Liebhaber seine Untreue nicht im Augenblick in's Werk setzte, so geschah es nur darum, weil deine aufmerksame Nebenbuhlerin ihm nicht erlaubte, gewisse Unternehmungen zu versuchen, die in einem engen, unbequemen und auf holperigem Pflaster hin- und hergerüttelten Wagen immer nur einen halben Erfolg haben.

Mama, wir fahren also nach Paris zurück? — Ja, mein Freund, weil man nie auf den Gedanken kommen wird, daß Sie dahin zurückgereist seyen. Überdies habe ich so sichere Vorsichtsmaßregeln getroffen, daß Sie allen Nachforschungen entgehen werden. Während man diese vier Schurken, die mich nur unter dem Namen des Grafen von Rosambert kennen, für mich dung, suchte ich selbst eine bequeme Wohnung für eine mir befreundete junge Wittwe, die einen bedeutenden Prozeß hier betreiben will. Sie nennt sich Ducange, und diese Madame Ducange, mein Freund, sind Sie; aber da es unschicklich gewesen wäre, wenn Sie allein nach Paris kämen, so studiert die Dutour, die vor Verlangen brennt, ihren Fehler wieder gut zu machen, schon seit vier Tagen die bedeutsame Rolle der Frau von Verbourg ein; so nämlich wird sich, wenn Sie es



gütigst erlauben, die hochachtbare Mutter der Madame Ducange nennen. Bereits mit einem Prachtgewand von durchwirktem Gros-de-Tours, eng gewürfelt und mit großen braunen Blumen ausgestaffirt, gibt sich Frau von Verbourg einen vornehmen Anstand, worüber Sie sich halb todt lachen werden. Im Übrigen wird sie ihre Rolle nicht ganz schlecht spielen, wenn es ihr gelingt, einige energische Ausbrüche zu mildern, die ihrer verben Freimüthigkeit häufig entfahren. Sie hat von Haus aus die linkischen und steifen Manieren dieser Dorfdamen, die niemals von ihrem Schlosse in der Provinz weggekommen sind. Sie werden den Neffen Ihrer Frau Mama zum Lakaten haben. Ein Koch und eine Kammerfrau werden sich leicht für Sie finden lassen. Das Hotel * liegt zweihundert Schritte oberhalb dem meinigen; dort habe ich ein Zimmer für Sie gemiethet und möblirt, das unsere Liebe verschönen wird. Wenn ich Ihnen rathen darf, so gehen Sie niemals in den Garten hinab, dessen Genuß ich mir vorbehalte. Er hat eine Thüre gegen die elyseischen Felder hin; durch diese werde ich beinahe täglich zu Ihnen kommen. Mein Doctor, dem ich gesagt habe, daß ich dieß Jahr nicht auf's Land gehen werde, hat mir bereits verordnet, alle Morgen in der Frühe Luft zu schöpfen.

Unsere Geleitsmannschaft verließ uns bei der Barriere du Trone. Der Vicomte von Florville und ich stiegen bei der Modeshändlerin ab, wo meine Mutter, Justine und mein neuer Lakai mich erwarteten. Die Dutour gestand sogleich ihren Fehler und bat um Entschuldigung. Justine, die hoch erfreut war, mich wiederzusehen, vollendete meinen Kopfsputz nicht, ohne mir allerlei Schabernack anzuthun. Der Vicomte von Flor-

ville hatte für alle meine Bedürfnisse gesorgt. Ich kleidete mich in das einfache Nègligé einer hübschen Reisenden. Man packte meine Koffer hinten an meiner Postchaise auf, worin Frau von Verbourg neben mir Platz nahm. Wir flogen im Hotel *, Rue du Faubourg St. Honoré, ab. Zwei Stunden nachher erschien die Frau Marquise von B. in Begleitung ihrer Kammerfrau und erkundigte sich, ob Madame Ducange angekommen sey. Wir umarmten uns wie zwei hübsche Frauen, die einander sehr lieben und sich seit langer Zeit nicht mehr gesehen haben. Meine Mutter, welche Lebensart hatte, ließ uns allein. Amor trat in mein Schlafzimmer, in dem Augenblick, wo Frau von Verbourg es verließ: der kleine Gott blieb zwei Stunden bei uns.

Es ist halb Mittag, sagte die Marquise zu mir, ich muß Sie verlassen. Man weiß im Hotel, daß ich auf dem Lande soupiren und schlafen wollte; aber man erwartet mich zum Diner; apropos, sehr galant sind Sie, das muß man Ihnen lassen! Sagen Sie mir doch, wie verhält es sich mit einer gewissen Flasche . . . — Mama, eine Kopflosgkeit von Jasmin. — Und das Portrait des Fräuleins du Portail, wann werden Sie mir das geben? — Sogleich; es befindet sich in einer Westentasche des Chevalier von Faublas; sehen Sie, meine theure Mama, da ist es. — Morgen werde ich Ihnen den Vicomte von Florville bringen. — Mama, hat der Marquis Ihnen nichts von Fräulein du Portail erzählt? — O freilich, mein Freund. Sie leben mit diesem Herrn von Faublas! Ihre Verwandten suchen Sie in weiter Ferne, während Sie ganz in der Nähe sind! Im Ubrigen ist er sehr ärgerlich, über die Art, wie Sie seinen la Jeunesse behandelt haben. Et, wie,

Madame, sagte er zu mir, einen Peitschenhieb mit vollem Arme! Geht das auch an? Darf eine junge Person die Leute auf diese Art durchprügeln? Ja, Madame, an dem Tage, als ich mir diese Quetschung zuzog und sie mir mit einem Geldstück auf die Stirne drückte, Sie wissen doch, wie sie mich damals schreien machte! Sie glaubten, ich sey zärtlich und spiele den Empfindlichen; nein, Madame, ich litt wirklich wie ein Verdamuter! Sie führt eine höllische Faust; das Mädchen ist ein wahrer kleiner Teufel! Man sieht es auch ganz gut an ihrer Physiognomie!

Als Frau von B. weggegangen war, trat Frau von Verbourg wieder ein. Ich ersuchte sie, la Fleur zu Herrn von Rosambert zu schicken. — Frau Tochter, der Herr Graf ist nicht in Paris. — Frau Mutter, ich glaube, daß er hier seyn muß, und wenn er nicht da ist, so will ich es wenigstens gewiß wissen. — Aber mein Herr, die Frau Marquise hat nicht befohlen. . . — Die Frau Marquise hat nicht befohlen! he, meine Liebe, sind Sie denn verrückt? Bilden Sie sich denn ein, ich stehe im Solde der Marquise, wie Sie? Madame Dutour, vernehmen Sie und vergessen Sie nicht, daß ich hier in meiner eigenen Wohnung bin. Wenn la Fleur nicht auf der Stelle zu Herrn von Rosambert geht, so gehe ich selbst hin. . . Madame Dutour, hören Sie mich an; Sie sehen diese drei Louisd'or; sie gehören Ihnen, wenn der Graf noch heute zu mir kommt. — Aber wenn er auf dem Lande ist? — Wahrlich, so würde ich das sehr bedauern, aber die drei Louisd'or bleiben mir. Meine Liebe, Sie können schreiben; nehmen Sie eine Feder und Papier.

Frau von Verbourg machte sich bereit und ich dictirte ihr, wie folgt:

„Madame Ducange wünscht den Herrn Grafen nur auf eine Viertelstunde zu sprechen; wenn jedoch Herr von Rosambert ein schlechtes Diner anzunehmen wagt, so wird man es ihm mit Vergnügen geben. Man hat ihm eine sehr dringende Mittheilung zu machen.“

Ich rief la Fleur: Mein Freund, du trägst dieses Billet zu Herrn von Rosambert. Wenn er dich ausfragt, so antwortest du bloß, deine Gebieterin sey hübsch und wohne Faubourg St. Honoré, im Hotel *. Sollte der Graf zufällig nicht in Paris seyn, so fragst du, auf welches seiner Güter er gegangen ist... Madame Dutour, denken Sie an die drei Louisd'or.

Mein Bedienter kam zurück und meldete, der Graf folge ihm auf dem Fuße. Einige Augenblicke darauf trat Rosambert mit leichtfertiger und galanter Miene bei mir ein. Schöne Dame... Plötzlich hielt er inne und schlug ein lautes Gelächter auf. Der Teufel soll mich holen, wenn ich nicht triumphirend herbeigelaufen bin; aber ich will meine verscherzte Eroberung nicht beklagen, da ich meinen Freund umarmen darf. Ich wandte mich an Frau von Verbourg: Frau Mutter, wollen Sie uns gefälligst allein lassen? — Frau Mutter? wiederholte Rosambert; ah! seht doch einmal diese Frau Mutter. Er drehte sich mehrmal im Kreise um sie und ließ sie dann um sich herum tanzen. Frau Mutter! Sie sind allerliebste! Sie haben ein hochadeliges Gesicht, eine vornehme Haltung, ein majestätisches Gewand. Aber, wie Ihre Tochter sehr richtig gesagt, lassen Sie uns allein.

Mein lieber Faublas, was bedeutet doch diese Masquerade? Rosambert konnte das Detail meiner Entführung und meiner neuen Vermummung nicht anhören,

ohne mich mehrere Male mit feinen Scherzen zu unterbrechen. Kurz und gut, sagte er, als ich fertig war, die Marquise hat Alles so eingerichtet, daß Sie fortan in ihrer Gewalt sind. — Ja, Rosambert; aber meine Sophie? meine Sophie! das ist die Hauptsache! — Nun wohl, was wollen Sie mit Ihrer Sophie machen? Sie ist noch immer im Kloster. — Sie wissen das? — Ja, ich weiß es und ich weiß auch, daß Ihre Fräulein Schwester nicht mehr bei ihr ist. Der Baron hat sie aus diesem Kloster entfernt und in ein anderes gebracht; er hat auch dem ehrlichen Person den Laufpaß gegeben. — Rosambert, aber wenn ich hier bleibe, wie kann ich da meine hübsche Cousine sehen? — Mein lieber Faublas, ich wollte Ihnen gern mein Haus anbieten, aber dieses Asyl würde nicht respectirt werden; Frau von B. würde Sie bis dahin verfolgen. — Mein Freund, wenn Sie mich im Stich lassen, so bin ich verloren. — Chevalier, zweifeln Sie an meiner Freundschaft? — Nein; aber ich fürchte, zu viel von ihr zu verlangen. — Wie so? Wenn ich an Ihrer Stelle wäre und Sie an der meinigen, würden Sie sich dann bedenken, mir die Dienste zu leisten, welche Sie nicht von mir zu fordern wagen? — Ganz gewiß nicht. — In diesem Falle sprechen Sie gerade heraus. — Rosambert, obschon ich hier weit besser bin, als in dem Dorfe Briè; obschon ich das Vergnügen genieße, ungestört eine hübsche Frau zu sehen, an welche ich, ehrlich gestanden, noch Anhänglichkeit habe: so versichere ich Sie dennoch, daß ich bloß in ein anderes Gefängniß versetzt zu sehn glaube, wenn ich meine Sophie nicht wiedersehe. Könnten Sie mir nicht in der Umgegend des Klosters, wo sie ist . . . — Ich verstehe! die Marquise hat Sie dem Baron gestohlen, ich mei-

nerseits muß Sie der Marquise entführen! Das Ding hat für mich durchaus keinen Anstand. Ich habe sie nicht verhindern können, sich Fräulein du Portail anzueignen; nun wohl, so werde ich ihr jetzt Madame Ducange wegschnappen. Das ist nicht mehr als billig und zugleich ein Trost für mich. Überdies wird es mir Vergnügen machen zu sehen, wie Diejenige, die mich zu strengem Eölibat verurtheilt hat, die lange Weile des Wittwenthums ertragen wird. Rechnen Sie auf mich, Faublas! rechnen Sie auf mich!

Es war Zeit, uns zu Tische zu begeben. Während des Diners, das lange währte, machte sich der Graf vielfach lustig auf Kosten der Frau von Verbourg. Wir waren am Dessert, als der Eigenthümer des Hotels, Herr von Villartur, ein emporgekommener Finanzmann, der seine neuen Miethsleute zu sehen wünschte, hereintrat, ohne zuvor zu fragen, ob sein Besuch uns nicht geniren würde. Man denke sich die Unwissenheit und Dummheit personifizirt, so wird man ein noch zu vortheilhaftes Bild von Herrn von Villartur haben. Er fand, daß man ihn nicht getäuscht habe, als man ihm gesagt, ich sey hübsch. Begreiflicherweise würde dieser plumpe Kerl mich sehr gelangweilt haben, wenn mir nicht der vermeintlich galante Ton, den er gegen mich annahm, Gelegenheit genug gegeben hätte, über ihn zu spotten. Mein böshafter Kamerad half mir redlich den armen Mann verhöhnen, der sich endlich mit dem Versprechen eines baldigen Wiederbesuchs entfernte. Rosambert hatte zu thun; beim Weggehen sagte er zu mir: Bis ich gefunden habe, was Sie wünschen, hoffe ich, mein Freund, daß Sie gefälligst einiges Geld von mir entleihen werden, das ich gegenwärtig gar nicht brauche und ein andermal froh sehn werde, wieder zu

bekommen. Noch an demselben Abend schickte er mit zweihundert Louisd'or.

Madame Dutour gab mir eine genaue Rechnung über die Kosten, die meine Entführung verursacht, sowie über diejenigen, die mein dormaliger Aufenthalt in diesem Hotel nöthig machte. Am folgenden Tag, als die Marquise kam, bat ich sie, die Rückbezahlung annehmen zu wollen. Viele Frauen, sagte meine schöne Freundin zu mir, behaupten, unter Liebenden müsse eine Geldangelegenheit vergessen werden; ich, mein Freund, nehme mein Geld zurück, ohne mich drängen zu lassen, und ich glaube sogar, mich wegen des Stillschweigens rechtfertigen zu müssen, daß ich über diesen thörichten Artikel beobachtet habe. Ich glaubte nicht, daß Sie mir meine Vorschüsse so bald zurückgeben könnten; darum wagte ich es nicht, davon zu sprechen, um Ihnen keinen Verdruss zu machen. Inzwischen fühlte ich, daß ich durch mein Schweigen Ihr Zartgefühl beleidigte; aber ich wollte mir lieber die Vorwürfe des Chevalier verdienen, als mich der Gefahr aussetzen, meinem Freunde einen Kummer zu bereiten. Hier, mein lieber Faublas, behalten Sie dieses kleine Möbel; es wird für Sie ein Schatz seyn, wenn ich Ihnen so theuer bin, wie ich Sie liebe.

Es war das Portrait des Vicomte von Florville. Ich stattete der Marquise energischen Dank ab; sie theilte Anfangs die Entzückungen meiner Erkenntlichkeit, glaubte jedoch, bald das Übermaß derselben zügeln zu müssen. Ich durfte nur noch sprechen, als man Herrn von Villartre anmeldete. Frau von B. war neugierig, dieses Original zu sehen. Er theilte seine einfältige Huldigung zwischen der Marquise und mir und machte uns in seiner Weise den Hof. Im Verlaufe

einer Unterhaltung, welche komisch wurde durch die Aberglaubenheiten, womit der Finanzmann sie würzte, bemerkten wir, daß dieser Herr an die Astrologie glaubte. Er kannte Zauberer; er hatte sogar Vampyrn, Gespenster gesehen. — Schließlich sagte er uns, er werde einen seiner Freunde mitbringen, der ein halber Hexenmeister sey und uns unsere vergangenen, gegenwärtigen und zukünftigen Abenteuer erzählen würde, wenn wir ihm nur unsere Hände und unser Gesicht zeigten. Beim Strahl! rief Frau von Verbours, die so eben eingetreten war, glauben Sie denn, meine Frau-Tochter zeige ihm den . . . Ich trat meine werthe Mutter so heftig auf den Fuß, daß sie den Satz nicht vollenden konnte. Die Marquise lachte aus vollem Halse. Herr von Villartur war entzückt und versprach uns beim Abschied, morgen den Astrologen mitzubringen.

Rosambert ließ sich an diesem Tage nicht sehen. Am andern Morgen kam die Marquise in aller Frühe und präsidirte meiner Toilette, denn ich wollte mich dem Astrologen zulieb, auf dessen Kosten wir uns lustig zu machen gedachten, hübsch herausputzen. Kurz, vor Mittag kam Herr von Villartur und rief uns zu, er bringe den Zauberer mit. Ich glaubte, rücklings niederzusinken, als ich hinter dem Finanzmann den Marquis von B. erblickte. Er sah seine Frau und war erstaunt; er erkannte Fräulein du Portail und blieb verblüfft stehen. Wie! rief er aus, das da ist Madame Ducange! — Ja, antwortete Villartur.

Herr von B. stand mit hängenden Armen, starrem Blick und offenem Munde da und schien an seinen zwei kleinen Augen nicht genug zu haben, um mich zu betrachten. O, wie er Sie ansieht, sagte Herr von Villartur zu mir; Ihre Physiognomie hat Eindruck auf

ihn gemacht; sehen Sie, wie er bereits arbeitet! Die Marquise, die in dringenden Fällen immer eine bewundernswürdige Kaltblütigkeit behauptete, die Marquise ging zu ihrem Gemahl hin, nahm ihn beim Arme und zog ihn in ein Fenster, ziemlich in meiner Nähe. Ihre Freundin ist eiliger als Sie, fuhr der Finanzmann fort; aber sie mag machen, was sie will, er hat doch nur Sie in's Auge gefaßt. Ihre Physiognomie hat Eindruck auf ihn gemacht! — O sie hat Eindruck auf ihn gemacht, wiederholte er beständig mit plumpem Lachen.

Inzwischen lauschte ich aufmerksam auf das, was hinter mir gesprochen wurde, und wenn die Marquise nicht gewünscht hätte, daß ich es hören sollte, so würde sie ihren Gemahl ersucht haben, leiser zu reden. Habe ich es nicht errathen, Madame? sagte der Marquis. Ei, ei, sie ist also schwanger? — Haben Sie es nicht bemerkt? versetzte die Marquise. — Ich? sogleich. Die Schwangerschaft ist noch nicht weit vorgerückt! Vier oder fünf Monate vielleicht? — Höchstens. — Ich sehe es wohl. Wie will ich mich rächen! — Aber, mein Herr, machen Sie ihr keinen Kummer. — O, ich werde nicht mit der Thüre in's Haus fallen.

Herr von Villartur, der, nachdem er ausgelacht hatte, auf's Neue mit mir zu reden anfang, verhinderte mich, das Übrige zu hören.

Wissen Sie auch, sagte der Marquis zu mir, indem er auf mich zukam; wissen Sie auch, daß ich Sie etwas verändert finde? — Ah, ah, unterbrach hier Villartur, Sie kennen sie also? — Ja; als ich Madame kennen lernte, war sie noch ein Mädchen. Ei, ei, Sie haben sich also sehr schnell verheirathet? — Ja, mein Herr. — Und jetzt sind Sie schon Wittwe?

— Leider ja. — Das alles in drei oder vier Monaten! Es ist wenigstens sehr schnell gegangen! Man darf nicht fragen, ob der Selige liebenswürdig war? Aber warum sind Sie denn nicht in Trauer? — Aus Gründen, die man Ihnen sagen wird, antwortete Frau von B. — Ich für meine Person glaube, daß der arme Ehemann bereits vergessen ist. — Warum denn das, mein Herr? — Weil der Kummer Sie nicht verhindert hat, Landpartien zu machen. — Ich, mein Herr! — Wollen Sie es vielleicht in Abrede ziehen? Habe ich Sie nicht auf der Straße von Versailles, auf der Brücke von Sèvres, getroffen? — Ja... aber, mein Herr... — Sprechen Sie nicht davon, mein Herr, sagte die Marquise ganz leise zu ihm; sehen Sie nicht, daß Sie Ihr Kummer machen? — Madame Ducange, fuhr der Marquis, entzückt über meine vermeintliche Verlegenheit fort, wissen Sie auch, daß es unklug ist, in Ihrem Zustande zu reiten? — Mein Herr, Sie glauben also, daß ich schwanger sey? — Das glaube ich gewiß. Sehen Sie, beim letzten Carneval bemerkte ich... was gilt's, die Heirath war bereits vorüber? Man hielt sie geheim? — Aber, mein Herr... — Alles, was ich Ihnen sagen kann, meine schöne Dame, ist, daß Sie schon damals etwas in Ihren Augen hatten!... Ich habe Ihnen nichts von meinen Talenten in der Astrologie gesagt, weil ich noch studirte, noch nicht fest genug war; aber Sie wissen, welcher Physognom ich bin. Nun wohl, beim letzten Carneval habe ich in Ihrem Gesichte etwas bemerkt, das auf ein lebhaftes Blut schließen ließ!... Fragen Sie nur Madame, ich habe es ihr gesagt... Auf Ehre, ich habe die Ehe bemerkt. Was die Schwangerschaft betrifft, so konnte ich nicht vollständig errathen... Sie sahen ja

wohl, es war damals noch ganz neu! . . . Heute aber verhält es sich anders! Man kann sich nicht mehr darin täuschen. Schöne Dame, Ihr Gesicht ist noch immer sehr hübsch, Ihr Wuchs allerliebste, aber Sie sehen etwas ermattet aus, und dann, sehen Sie, hat sich etwas Embonpoint, eine gewisse Rundung ange-
 setzt! Das Ding beginnt an's Tageslicht zu kommen.

Ermuthigt durch das Gelächter, welches die Marquise unter ihrem Fächer nicht ersticken konnte, fragte mich Herr von B., wer der Pathe des Püppchens seyn werde. Ohne Zweifel Ihr Herr Vater! — Ich versuchte, zu erröthen und erwiederte in demüthigem Tone: Mein Vater weiß nichts um diese Vermählung . . . — Ich hatte also doch Recht! — Mein Herr, und wenn Sie zufällig meinem Vater oder meinem Bruder be-
 gegnen sollten; so ersuche ich Sie, ihnen nicht zu sagen, daß Sie mich gesehen haben. — Fürchten Sie nichts. — Aber, Herr von Villartur? . . . — Villartur? Meine schöne Dame, er weiß Ihren Familiennamen nicht, und Ihre Eltern kennen Sie nicht unter Ihrem Frauennamen. Ueberdies weiß er zu schweigen.

Ja gewiß! unterbrach dieser. Ich sage nie etwas, was ich nicht weiß . . . Aber, Herr Marquis, ich hatte Sie hergeführt, um diesen Damen zu weissagen. Sie kennen eine davon, hindert das Sie vielleicht . . . — Nein, nein; Sie haben Recht; ich will ihnen jetzt prophezeien. — Er näherte sich seiner Frau. Wohlta, Madame, beginnen wir mit Ihnen.

Die Marquise überließ ihm ihre Hand, deren lange, gerade, kurze und krumme Linien er zählte; sodann prüfte er ihr Gesicht, und nachdem er sie zärtlich angeschaut, sagte er zu ihr in einem Tone, der ungeheure Selbstzufriedenheit verrieth: Madame, Sie haben

einen Gemahl, der Ihnen durch seine geistreichen Einfälle viel Freude macht und den Sie bis zum Wahnsinn lieben. — Sehr gut! antwortete die Marquise, ihre Hand zurückziehend; ich verlange nicht mehr zu wissen; ich sehe schon, daß Sie ein großer Zauberer sind.

Nun kommt es an Sie, schöne Dame! Als er mich mit der gleichen Aufmerksamkeit betrachtet hatte, fragte er mich, ob mein Gemahl nicht zwei Namen gehabt habe. — Er hatte nur einen einzigen, er hieß nur Duncange, mein Herr. — Das ist seltsam. — Warum denn, mein Herr? — Weil es scheinen könnte, als sey der arme Verstorbene... — Was, mein Herr? — Ah, Sie würden es übel nehmen. Wie soll ich doch nur sagen? Sehen Sie, schöne Dame, ich will ein Bild gebrauchen. Es scheint, als sey die Frucht, die sich gegenwärtig an dem Baum Ihrer Liebe befindet, gepropft worden von einem gewissen Faublas, wenn ich es doch sagen soll. — Mein Herr, Sie beschimpfen mich! — O, wie drollig sie in ihrem Zorne ist! rief der dicke Finanzmann, indem er dergestalt lachte, daß sein ganzer Leib von krampfhafter Bewegung erschütterte schlen und der Ruder seiner Perrücke floddenweise zur Erde fiel. — Es scheint sogar, fuhr der Marquis fort, es sey dieß in einem Boudoir geschehen, das bei einer Modehändlerin in der Straße * gemiethet worden ist. — Mein Herr, was Sie da sagen, ist sehr unverschämt.

Frau von Verbourg, die sich in große Galla geworfen hatte, trat in diesem Augenblicke ein. Sie war sehr bestürzt, als sie den Marquis von B. erblickte. Nachdem sie einen komischen Knix gemacht, kam sie zu mir her; ich sagte ihr ganz leise, um was es sich handle. Ich weiß nicht, welche Frage jetzt der Marquis an

seine Frau richtete; aber ich hörte diese ihm antworten: Es ist eine angenommene Mutter. Der Marquis begrüßte Frau von Verbourg und sah sie lange an. Das da ist Ihre Frau Mutter? fragte er. Ei, ich glaube... wahrhaftig, Madame, ich glaube die Ehre gehabt zu haben, Sie irgendwo zu sehen. — Das ist wohl möglich, antwortete die Dutour, welche den Kopf verlor; das ist sehr möglich, ich komme zuweilen hin. — Wohin, Madame? fragte er. — Dahin, wohin Sie sagten, mein Herr! — Ei wie, Madame, haben Sie mich von dem Boudoir reden hören? Es war nur ein Scherz. — Ach was, Boudoir! Was schwätzen Sie mir da von Ihrem Boudoir vor? — Nein, nein, Madame, wir verstehen uns nicht. — Und ich verstehe auch nicht, fiel Villartur ein. Ich begreife kein Wort mehr von diesem ganzen Gerede.

Meine schöne Freundin lachte aus vollem Halse, und auch ich ergriff, des langen Zwanges müde, diesen günstigen Augenblick, um meiner Heiterkeit freien Lauf zu lassen.

Ei, ei, versetzte der Marquis, sehen Sie doch, wie sie lacht!... Madame, Ihre Frau Tochter ist ein Bißchen verrückt. Nehmen Sie sich wohl in Acht, daß es keine Fehlgeburt gibt. — Eine Fehlgeburt? antwortete die Frau von Verbourg, eine Fehlgeburt! sie! Beim Strahl! Das wollte ich auch sehen! — Madame, nehmen Sie sich in Acht. Ihre Frau Tochter reitet, und das ist gefährlich. — Allerdings, fiel Villartur hier ein, man kann fallen; es ist mir erst vor ein paar Tagen passiert. — Fallen! antwortete der Marquis, das ist es nicht, was ich für sie fürchte. — He! warum sollte sie nicht fallen? Ich bin auch gefallen, ich! — Warum? Weil sie besser reitet als Sie. Sie können sich gar keinen

Begriff davon machen, wie stark sie ist, diese junge Dame! Freund Villartur, so dick und rund Sie auch sind, so möchte ich Ihnen doch nicht raten, sich mit ihr zu schlagen. — Ei, das will ich doch sehen, rief der Finanzmann, auf mich zukommend. — Mein Herr, sagte ich zu ihm, sind Sie verrückt? Er wollte mich um den Leib fassen, ich ergriff ihn beim rechten Arm. — Was? dieser Herr da will sich mit meiner Frau Tochter herumbalgen? sagte die Dutour und faßte Villartur am linken Arm. Der Leser erinnert sich in seiner Kindheit einen kleinen Knopf, durch welchen ein dünnes Hölzchen gesteckt war, nach allen Richtungen herum getrieben zu haben. Herr von Villartur, der von zwei Seiten zugleich geschüttelt wurde, drehte sich jetzt, gleich diesem zerbrechlichen Spielzeug, taumelnd mehrere Male um sich selbst herum und fiel am Ende zu Boden. Die Bedienten eilten auf den Lärm herbei. Ebenso beschämt als erbittert, erhob sich der Finanzmann wieder und ging hinaus, ohne ein einziges Wort zu sprechen. Der Marquis folgte ihm, um ihn zu trösten, und bald darauf verließ mich auch Frau von B., die in ihrem Hotel ein Diner gab.

Ich wunderte mich, daß der Graf seit vorgestern nichts hatte von sich hören lassen. Er kam noch diesen Abend, kurz vor Einbruch der Nacht. Er umarmte mich und sagte; Ich wünsche Ihnen Glück, mein Freund; Alles geht nach Ihren Wünschen; es ist Alles bereit, folgen Sie mir. — Wie! sogleich? — Im Augenblick. — (Ich sprang ihm an den Hals.) — Mein Freund! Wie viel Dank bin ich Ihnen schuldig! Aber Rosambert, erzählen Sie mir . . . — Ich werde Ihnen das Alles drunten sagen, mein Wagen erwartet Sie; wir haben keinen Augenblick zu verlieren, folgen Sie

mir. — Mein Freund, ich werde also die Marquise verlassen? — Ja, um Sophie wieder zu sehen. — Um Sophie wieder zu sehen! Lassen Sie uns gehen, Rosambert, lassen Sie uns gehen! Doch warten Sie, ich will nur das Portrait meiner hübschen Cousine mitnehmen. (Ich klingelte der Dutour.) Meine Liebe, lassen Sie das Souper bereiten. Wir, der Herr Graf und ich, wollen einen Augenblick in den Garten hinab gehen.

Statt in den Garten zu gehen, stiegen wir in den Wagen des Grafen. Fahr' über die Boulevards, sagte er zu seinem Kutscher; im Galopp bis an die Porte St. Antoine; von da langsam bis an den Platz Maubert. Sobald die Rollvorhänge herabgelassen waren, sagte mir Rosambert, daß er seit unserm letzten Zusammensehn eine kleine Wohnung für mich ausfindig gemacht, gemiethet und möblirt habe, und zwar so nahe bei Sophiens Kloster, daß ich von meinen Fenstern aus Alles sehen könne, was dort vorgehe. Er erklärte mir, daß Fräulein du Portail, die seit Kurzem Madame Ducange geworden, fortan eine Madame Firmin vorzustellen habe.

Auf einmal rollte der Wagen, der seit etwa fünf Minuten über das Pflaster hinsauzte, nur noch sehr langsam. Rosambert sagte zu mir: Wir sind jetzt bereits sehr nahe bei der Bastille; wohlan, schöne Geraubte, dieser prächtige Putz, der einer Dame von Stand so wohl paßt, taugt ganz und gar nichts für eine Bürgersfrau. Es handelt sich darum, eine andere Toilette zu machen. Vor allen Dingen wollen wir diesen glänzenden Hut weglegen; aus diesen wallenden Haaren lassen Sie uns so gut wie möglich einen bescheidenen Zopf machen; die großen Locken wollen wir mit einem einfachen Häubchen bedecken, und an die Stelle des

Gallatkleides lassen Sie uns diesen weißen Caraco da setzen. Schöne Dame, ziehen Sie fest diesen Unterrock an; ich werde nicht verwegen sehn; ich liebe Sie sehr, aber ich respektire Sie noch mehr. Sehr gut; wohl an, bedecken Sie Ihren Busen mit diesem mouffelinenen Tüchlein; breiten Sie dieses schwarze Mäntelchen darüber; verbergen Sie Ihr Gesicht unter dieser weiten Therese. Jetzt ist Alles in Ordnung, - und Sie sind immer noch zum Fressen schön! Was mich betrifft, mein lieber Faublas, so werde ich noch schneller fertig sehn; sehen Sie! Er zog seinen Frack aus und hüllte sich in einen großen Ueberrock.

Wir flogen auf dem Platz Maubert ab und gingen zu Fuß nach der Straße *. Bei meinem Hausbesitzer angelangt, schritten wir über einen langen Hof und durch einen großen Garten, in dessen Hintergrund ich einen kleinen, an eine Zwischenmauer hingebauten Pavillon erblickte, der mir etwa zehn Fuß Höhe zu haben schien. Ich bemerkte, daß es von den Fenstern meines ersten Stockes sehr leicht war, bloß mit Hülfe eines Seils in den Garten des Nachbars hinabzusteigen. Rosambert machte mich überglücklich durch die Nachricht, daß dieß der Klostergarten sey. Zugleich sagte er mir, daß er, während er sich mit dem Nützlichen beschäftigt, das Unangenehme dabei nicht vernachlässigt habe. In der Nähe meines Fensters stand ein Fortepiano. Man hatte das Instrument so gestellt, daß ich während meines Spiels Alles sehen konnte, was im Garten vorging. Beim Abschiede betrückte mich Rosambert sehr durch die Bemerkung, daß wir, so lange ich in diesem Hause versteckt bliebe, des Vergnügens beraubt seyn würden, einander zu sehen. Er machte mir begreiflich, daß die Marquise nicht erman-

geln würde, Leute aufzustellen, die alle seine Schritte auszufundschaften hätten, und daß mein Versteck bald ausgemittelt seyn würde, wenn er die Unvorsichtigkeit beginge, mich hier zu besuchen. Wir verabredeten, einander durch die Briefpost zu schreiben, und um vor aller Überraschung sicher zu seyn, sollte ich meine Briefe unter der Adresse des Herrn St. Aubin, eines seiner vertrauten Freunde, abgehen lassen.

Diejenigen, welche errathen, daß ich in dieser Nacht nicht schlief, würden sich sehr täuschen, wenn sie meine Schlaflosigkeit einzig und allein der bittersüßen Ungeduld zuschrieben, welche Sophiens Nachbarschaft in mir hervorrief. Ich dachte an meine theure Abelaidé, die schon beinahe einen Monat lang von ihrer guten Freundin getrennt war und nicht den Trost gehabt hatte, ihren Bruder zu sehen... Ach! ich dachte an den Baron, welchen meine Flucht in tödtliche Unruhe versetzen, an den Baron, der mich der Gleichgültigkeit und der Grausamkeit anklagen mußte... Aber die Liebe, die Liebe war stärker als die Natur, und erstickte meine Gewissensbisse in ihrem Entstehen. Konnte ich dem Glücke entsagen, meine hübsche Cousine wieder zu sehen? Konnte ich durch die Rückkehr zu einem erzürnten Vater meine Geliebte der Gefahr einer ewigen Trennung aussetzen?

Mit Tagesanbruch stellte ich mich an meinem Fenster auf und richtete diealousen so ein, daß ich sehen konnte, ohne gesehen zu werden. Ich mußte die Blicke der Frau Münch fürchten, die mich früher einmal in meiner Amazone bewundert hatte und mich jetzt vielleicht trotz meiner neuen Vermummung wieder erkannt haben würde. Etwa fünfzig Schritte vor mir stand ein bedeutendes Hauptgebäude. Es waren darin

so viele Zimmer! In welchem von ihnen wollte meine Sophie? Meine Augen irrten unaufhörlich umher, durchschweiften das Gebäude von einem Ende zum andern und wußten nicht, wo sie sich fixiren sollten.

Um sieben Uhr Morgens war ich genöthigt, meinen Posten zu verlassen. Meine Wirthsleute kamen, um ihre neue Miethfrau zu besuchen, und brachten mir ihre Gärtnerin mit, welche das Geschäft übernahm, den kleinen Haushalt der Madame Firmin zu besorgen. Was meine Küche betraf, so verpflichtete sich ein in der Nähe wohnender Pintenwirth, welcher hochmüthig genug den Titel *Traiteur* annahm, mir für tägliche sechs Franken pünktlich meine drei Mahlzeiten zu liefern. Herr Fremont, der Eigenthümer des kleinen Pavillons, den ich bewohnte, staunte über die Anordnungen, welche ich traf, um immer allein zu seyn. Er bemerkte mir mit galanter Miene, eine hübsche junge Frau müsse nicht ihre schönsten Tage in der Zurückgezogenheit zubringen; eine etwas gewandte Köchin würde mich besser bedienen, als dieser *Traiteur*, und zugleich eine Art von Gesellschafterin für mich abgeben. Auf diese sehr richtigen Vorstellungen, welche auch Madame Fremont unterstützte, erwiderte ich, daß ich der Welt überdrüssig sey und eine so vereinkelte Wohnung in einem abgelegenen Quartier ausdrücklich deshalb genommen habe, um gänzlich zurückgezogen zu leben. Meine Wirthsleute verließen mich, wie sie sagten, unter großem Bedauern darüber, daß eine so liebenswürdige junge Person den gewaltsamen Entschluß gefaßt habe, sich auf solche Art lebendig zu begraben. Inzwischen wollte die Frau des Gärtners, die mich bediente, mit ihren Arbeiten in der Stube nicht fertig werden; ich ersuchte sie, so schnell als möglich mein

Zimmer in Ordnung zu bringen und mich in Ruhe zu lassen.

Sobald ich allein war, setzte ich mich hinter meine Jalouſſe. Viele Fräulein kamen in den Garten, um zu ſpazieren; Sophie war nicht bei ihnen. Ich ſah die Mädchen herumspringen, tanzen, ſich mit den lieblichen Spielen friedlicher Unſchuld ergötzen. Wie hübſch waren dieſe jungen Mädchen! Aber ach, Sophie war nicht bei ihnen. Wenn es mir gelang, ſie in die Nähe meines Pavillons zu locken, vielleicht daß dann meine hübſche Couſine kam und ſich zu ihren Geſpielinnen geſellte. Eine zärtliche Muſik wirkt ſo angenehm auf ein liebendes Herz ein! Sophie mußte gewiß kommen... dann konnte ich ſie ſehen! Sicher würde ſie die Stimme ihres Geliebten erkennen. Ich ſetzte mich an mein Fortepiano und ſang nach einer alten Weiſe folgende Verſe, welche meine Liebe mir eingab:

Holde Mädchen, hört mein Flehen
Und beendigt euer Spiel;
Kommt und bringet, die vor Allen
Unter euch mir wohlgefiel!
Sie, die lieb und ſchön vor Allen,
Sie, die einſt mir Treue ſchwur;
Ha! wo iſt ſie? wo ſie finden?
Mädchen! zeigt mir ihre Spur!

Hört mein Flehen, zeigt mir jene,
Die mein ſehnend Herz erwählt;
Ach, ich kann es nimmer ſagen,
Welche Pein mein Herz quält!

Sie, die lieb und schön vor Allen,
 Sie, die einst mir Treue schwur;
 Da! wo ist sie? wo sie finden?
 Mädchen! zeigt mir ihre Spur!

Ich begleitete mich auf meinem Fortepiano. Bei den ersten Akkorden waren die Fräulein unter meinen Fenstern zusammengeeeilt. Als ich den zweiten Vers zu Ende sang, sah ich zwei Frauen herannahen, deren Kostüm mich erschreckte. Die Eine von ihnen war alt; sie schalt die liebenswürdige Jugend aus, die auf meine Gesänge lauschte. He! Lassen wir diese Kinder sich erfreuen, sagte die Andere; (ich glaubte sie zu erkennen, sie war jung und hübsch.) Sehen Sie, die Musik hat aufgehört, seht wir da sind! Es scheint, als sey schon unser Anblick allein im Stande, die Vergnügungen zu verscheuchen. Lassen Sie uns gehen, meine Schwester; lassen wir diese Kinder sich ergötzen. Die Erholungszeit ist so kurz! Und dann haben sie nicht alle Tage das Vergnügen, dieß zu hören. Diese Stücke sind von ganz anderer Art, als diejenigen, die ich spiele, und überdieß spiele ich bei weitem nicht so gut. Lassen wir diesen Kindern ihre Freude. — Als die beiden Damen fern waren, fuhr ich fort:

Ach, ihr kennet nicht das Sehnen,
 Das zwei Herzen mächtig zwingt!
 Wartet nur, ihr losen Kinder,
 Was vielleicht der Morgen bringt!
 Sie, die sanft und schön vor Allen,
 Sie, die einst mir Treue schwur;
 Holde Mädchen, von dem Treuen
 Flüstert ihr zwei Worte nur!

Eilet, eilet, holde Mädchen,
 Flüstert leisen Gruß von mir;
 Sagt ihr, wie ich schwer gelitten,
 Schwer gelitten fern von ihr.
 Sie, die lieb und schön vor Allen,
 Sie war's, die mir Treue schwor!
 Süßen Gruß von dem Getreuen
 Flüstert, Mädchen, ihr in's Ohr!

Sie hörten mir aufmerksam zu, sie klatschten entzückt
 in die Hände; aber ach! Sophie, meine Sophie, war
 nicht bei ihnen. Voll Verzweiflung, sie nicht zu se-
 hen, verließ ich das Instrument. Traurig und träu-
 merisch blieb ich hinter meiner Jalouffe stehen; endlich
 bemerkte ich... ich glaubte halb und halb zu sehen...
 eine junge Person spazierte allein in einer bedeckten
 Allee, die sich bis unter meine Fenster erstreckte. Ich
 sang folgenden letzten Vers:

Doch wer wandelt dort im Haine
 Einsam, seufzend, kummervoll?
 Also nach dem fernen Liebchen
 Weint das Täubchen sehnsuchtsvoll.
 Es ahnt mein Herz des Liebchens Nähe,
 Ja sie ist's, die ewig treu'!
 Holde Mädchen, eilt und bringet
 Sie dem Harrenden herbei.

Ich sah das Fräulein nur von hinten. Diese herrliche
 Taille! Es ist die ihrige!... Diese bedeckte Allee ist
 dieselbe, wo, Abelaids Erzählungen zufolge, meine
 hübsche Cousine vor einiger Zeit ihre aufkeimende un-
 glückliche Liebe besauste!... Ach, Sophie, du bist es
 ohne Zweifel: komm' doch ein wenig näher... Du

entfernst dich! . . . Komm' zurück, komm' hieher! . . . Wende dich um gegen deinen Geliebten, zeige mir dein angebetetes Gesicht!

Eine verwünschte Glocke gab im gleichen Augenblick das Zeichen zur Heimkehr und raubte mir meine Hoffnung. Sämmtliche Pensionäre verließen den Garten.

Am folgenden Abend um sieben Uhr kam dieselbe Person wieder an denselben Ort. Hinter meiner Salouste stehend, verfolgte ich alle ihre Bewegungen mit unruhigem Auge. Ihr langsamer und abgemessener Gang verkündete ihr tiefe Schwermuth; sie schien den hellen Tag zu scheuen, sie suchte in dieser einsamen Promenade die düsterste Stelle auf. O du, die du mir etne so zärtliche Theilnahme einflößest, mein Herz sagt mir, daß es in dir diejenige sieht, die es anbetet! Aber wenn meine Ahnungen mich täuschten! Wenn es möglich seyn sollte, daß du nicht meine Sophie wärest! Ach dann liebst du wenigstens wie sie, das bin ich überzeugt, und bist von demjenigen getrennt, den du liebst!

Ich sang den letzten Vers meiner Romanze; die Mädchen kamen alle herbeigelaufen; diejenige, die ich rufen wollte, hörte mich nicht; was thun, um Sophie heranzulocken und ihre Gefährtinnen zu entfernen? Wenn ich länger singe, so werden die jungen Mädchen unter meinen Fenstern bleiben, und meine hübsche Cousine wird, von ihrem Kummer zu sehr in Anspruch genommen, nicht erscheinen. Ich muß schweigen, ich muß mit ungeduldigem Auge alle Schritte der reizenden Träumerin verfolgen, ich muß warten.

Als ich mich nicht mehr hören ließ, zerstreuten sich die jungen Mädchen im Garten. Versteckt durch meine Salouste, knieend auf meinem Balkon, verlor ich das

interessante Fräulein, das noch immer mit langsamen Schritten auf und ab spazierte, nicht aus dem Auge... endlich machte sie einige Schritte gegen mich zu; ich sah sie... sie war es!... etwas blaß, etwas verändert, aber noch immer so schön!... Sie war noch zu entfernt, als daß ich es wagen konnte, irgend ein Zeichen gegen sie zu machen; aber ich berauschte mich in der Wonne, sie anzuschauen. Jetzt gab die unglückselige Glocke das verwünschte Signal!

Bereits haben alle Pensionäre den Garten verlassen; Sophie kehrt sich um und entfernt sich traurig. Voll Verzweiflung, daß mir die Gelegenheit, sie zu sprechen, von Neuem entwischen soll, vermag ich meine Ungeduld nicht zu zähmen. Ich entferne meine Salouste mit der einen Hand und mit der andern werfe ich meiner hübschen Cousine ihr Portrait zu. Es fällt auf ihre Schulter. Sophie erkennt das Gemälde und im Übermaße ihrer Überraschung bleibt sie stehen, um sich nach allen Seiten hin umzuschauen. Der Augenblick scheint entscheidend. Zu verliebt, um sehr flug zu sehn, erhebe ich meine Salouste. Sophie erblickt am Fenster des Pavillons eine Frau, deren Züge ihr auffallen; sie geht einige Schritte vor, nennt meinen Namen und fällt in Ohnmacht.

In diesem kritischen Augenblick klopfte mein Traiteur an die Thüre; ich rief ihm zu, daß ich keinen Hunger habe, und ohne zu bedenken, welche Folgen meine äußerste Unflugheit haben konnte, warf ich mich, von einer unwillkürlichen Regung getrieben, zum Fenster hinaus in den Klostergarten. Zu meinem Glück war bereits Niemand mehr da, Niemand als meine Sophie. Obschon etwas betäubt von dem gefährlichen Sprung, den ich gemacht hatte, eilte ich unter die be-

deckte Allee, um mich zu ihren Füßen zu werfen. Meine Küsse riefen sie zur Besinnung zurück. Ah, mein lieber Faublas, welch' ein Augenblick! . . . Aber ach, was haben Sie gethan? Sie sind durch das Fenster gesprungen! Sind Sie nicht verwundet? — Nein, meine Sophie, nein! — Aber, wenn man Sie gesehen hat! . . . Aber, wie wollen Sie in diesen Pavillon zurückkommen? Wir sind alle Beide verloren! . . . Faublas, sagen Sie mir die Wahrheit, sind Sie nicht verwundet? — Nein, meine Sophie, nein; ich werde schon Gelegenheit finden, in meine Wohnung zurückzukommen . . . Sie wollen mich schon verlassen, meine hübsche Cousine? Wenn Sie wüßten, wie viel ich gelitten habe! — Und ich, Faublas, Sie machen sich keinen Begriff davon.

Während sie so sprach, hörten wir den Namen Bon-tis von mehreren freischenden Weiberstimmen rufen; ich gestehe, daß ich entsetzt war; ich warf mich hinter einer Hagebuche auf den platten Bauch. Sophie, welcher die Angst wieder Kräfte verlieh, flog denjenigen entgegen, welche sie suchten. Hörten Sie die Glocke nicht, mein Fräulein? Wird man Ihnen alle Abende nachlaufen müssen? sagte ärgerlich Frau Münch, deren trockene Stimme ich erkannte. Einige Nonnen, welche die Gouvernante begleitet hatten, schalten meine hübsche Cousine ebenfalls aus, dann verließen sie alle zusammen den Garten und verschloßen das Gitterthor desselben. Ich sah mich gänzlich allein, war aber in großer Verlegenheit.

Sobald Sophie nicht mehr da war, empfand ich ein allgemeines Unwohlseyn, ohne Zweifel durch die heftige Erschütterung bei meinem Sprunge erzeugt. Dieser vorübergehende Schmerz war es jedoch nicht, was

mich am meisten beunruhigte. Es handelte sich darum, in mein Zimmer zurückzukommen. Eine Ersteigung der Mauer konnte ich erst dann versuchen, wenn die Nacht gänzlich eingebrochen und die sämtliche Einwohner-schaft des Klosters zu Bette gegangen war; aber bis der Augenblick kam, wo ich entweichen konnte, mußte ich wenigstens die Vorsicht gebrauchen, mich irgendwo zu verbergen. Ein alter Kastanienbaum mit herabhän-genden Zweigen und dichtem Laubwerk bot mir ein mehr sicheres, als bequemes Asyl; aber wie sollte ich in meinem Aufzug diesen Baum ersteigen? Ich be-schloß, meine Unterröcke ausziehen, wickelte sie dann fest zusammen, schlich mich hinter den Bäumen hin, die Mauer entlang bis an meinen Pavillon, und warf das Päckchen durch das halb offen gebliebene Fenster in mein Zimmer. Sodann ging ich zu dem Kastanien-baum zurück und kletterte flink hinauf; aber seine kno-tige Rinde machte lange Risse in die Unterhosen, die meine Beine nunmehr nicht sowohl bedeckten, als genirten.

So blieb ich drei ganze Stunden, immer in der Hoffnung, daß der Mond, dessen Strahlen bereits durch einige zerstreute Wolken gedämpft wurden, mir sein lästiges Licht gänzlich entziehen möchte. Gegen elf Uhr endlich gab mir die tiefe Ruhe, die allenthalben herrschte, den Muth, herabzusteigen. Vergebens versuchte ich, in meine Wohnung hinauf zu klettern, vergebens forschte ich an der frisch beworfenen Mauer entlang nach Stel-len, die einen leichten Zugang gestatteten. Wenn ich mich einige Zoll emporgearbeitet hatte und mich dann mit meinen mühsam angeklammerten Händen weiter hinauf schwingen wollte, blieben meine Füße hängen, ich fand keinen Ruhepunkt mehr für sie, und so mußte ich zurückfallen.

Beinahe eine Stunde lang quälte ich mich mit diesen mühsamen Versuchen ab; endlich verließ mich mein Muth sammt meinen Kräften. Mit blutigen Fingern, geschundenem Leibe legte ich mich zur Erde und gab mich traurig meinen Betrachtungen hin. Was sollte ich thun, wenn der bald wiederkehrende Tag den Nonnen einen in ihren Garten eingeschlossenen Mann zeigte? Einen Mann, denn ich hatte keine Unterdrücke mehr, und meine sehr dünne, überdies an mehreren Stellen zerrissene Hose mußte mein Geschlecht verrathen; diese Frauen würden in ihrer Angst nach bewaffneter Hülfe rufen, Frau Manch würde mich erkennen, ich würde in die Gewalt eines strengen, auf seine Autorität eifersüchtigen Vaters zurückfallen; der Baron würde mich von Neuem einsperren, er würde mich für immer meiner Sophie entreißen, die schrecklich bloßgestellt und vielleicht entehrt wäre!... Entehrt! Dieser schaudervolle Gedanke verdoppelte meine Verzweiflung, als ich einen langen, kreischenden Ton vernahm, ungefähr wie von einem Gitterthor, das man suchte zu öffnen bemüht ist.

Ich stürzte mich nach meinem schützenden Kastanienbaum, erreichte seinen Gipfel, aber nur auf Kosten meiner armen Hose, die in Fetzen herab hing. Nach einigen Minuten der Ruhe schlug ein leichtes Geräusch an mein Ohr; eine Frau, deren merkwürdiges Costüm der Mondschein mich erkennen ließ, kam vorsichtig und nach allen Seiten sich umschauend unter der bedeckten Allee hervor. In demselben Augenblick sah ich einen Mann auf der Kappe der Mauer erscheinen, an welcher er mit einer Klinkigkeit hinabglitt, die mich überraschte. Er schlüpfte hinter die Bäume und kam unter der bedeckten Allee mit der Frau zusammen, die ihn erwartete. Beide

Dorothee, die sich vor Allem damit beschäftigt hatte, ihren Anzug zu ordnen, mit einer Aufmerksamkeit, die mir beinahe fest erschien. Ihr Geliebter kam zu mir zurück: Mein Herr, wer auch Ihre Geliebte sehn mag, Sie lieben sie offenbar eben so sehr, wie ich die meinige anbede; der Tod des Einen von uns Beiden muß dem Andern ein ewiges Geheimniß sichern. — Derneval, lassen Sie uns zusammen weggehen. Ich bin bereit, Ihnen Genugthuung zu geben. — Und Sie glauben, daß ich das dulden werde? fiel Dorothee ein, indem sie sich in die Arme ihres Geliebten stürzte. Mein theurer Derneval und Sie, Herr von Faublas! — Von Faublas! Wer hat Ihnen gesagt... — Ich erkenne Sie; Sie sind der Chevalier von Faublas! Sie sind das leibhaftige Ebenbild Abelaids! Ich habe Sie zuweilen im Sprachzimmer gesehen; Sie verlangten Ihre Schwester zu sprechen; Ihre Schwester ging niemals ohne die schöne Sophie von Pontis... Eines Tags habe ich Sie überrascht, wie Sie ihr die Hand küßten; ah, - Fräulein von Pontis ist es, die Sie lieben! Sie waren es, der gestern diese Romanze sang, von der ich die Worte behalten habe:

Sie, die lieb und schön vor Allen,
Sie, die einst mir Treue schwur.

Erinnern Sie sich, daß gestern eine von unsern Damen mit mir am Pavillon vorbei ging; Sie mußten es hören, wie sie unsere jungen Mädchen ausschalt, die Ihnen zuhörten; Sie mußten auch mich hören, wie ich die Kinder entschuldigte. Chevalier, Sie waren es also, der die Romanze sang? Dem Fräulein von Pontis hat Ihr Gesang gegolten? Derneval! Faublas! fuhr sie fort, indem sie unsere Hände in den ihrigen

vereinigte, die Gleichheit Ihrer Abenteuer muß Ihnen ein gleiches Vertrauen einflößen; jeder von Ihnen muß in dem Andern einen verschwiegeneu, treuen Freund finden, und Sie wollten sich gegenseitig worden? Und Sophie oder Dorothee wäre bald in den Jammer versetzt, ihren Geliebten beweinen zu müssen. . . Herr von Faublas, schwören Sie mir unverbrüchliche Verschwiegenheit. — Ich schwöre bei Sophie! — Und ich bei Dorothee! rief Derneval. Wir stürzten einander in die Arme, und diese gegenseitige Umarmung war das Pfand der Brüderschaft, die wir uns gelobten.

Die beiden Liebenden hörten geduldig meine Erzählung der Ereignisse an, welche mich an den Ort geführt, wo ich sie überrascht hatte. Hierauf sagte Derneval zu mir: Der Mond verbirgt sich immer mehr, wir werden fortgehen, wenn das Gewitter, das im Anzuge ist, ausbrechen wird. Erlauben Sie, daß Dorothee und ich Sie einen Augenblick allein lassen.

Der Augenblick währte lange. Des Wartens müde, entschlief ich an dem Baum, an dessen Fuße ich mich niedergeworfen hatte. Als ich erwachte, durchfurchten schnelle Blitze ein dichtes Gewölke, aus welchem der Donner mit schrecklichem Getraße hervorrollte; der Himmel goß Wasserströme herab. Ich erhob mich sehr verwundert, Derneval nicht erscheinen zu sehen. Unruhig ging ich unter der bedeckten Allee fort, nach der Richtung, in welcher sie sich entfernt hatten. Wie zerstreut und voreingenommen doch Liebende sind! Während die Elemente im Begriffe schienen, sich zu vermengen, cogöhten sich Derneval und Dorothee mit Lappalien.

Der Himmel steht in Flammen, sagte Derneval zu mir; man würde uns vielleicht beim Scheine der Blitze

entdecken, wir müssen noch warten. — Verneval, Sie haben gut reden! aber ich bin beinahe nackt! — Mein theurer Gefährte, glauben Sie denn, daß dieser Regen mich nicht auch durchnäßt? — Ach! Sie sind bei Dorothee.

Ich entfernte mich nachdenklich und traurig. Eine halbe Stunde darauf mußte ich wieder zu Verneval gehen, um ihn zu mahnen, daß es nicht mehr donnere und daß eine tiefe Dunkelheit unsern Rückzug begünstige. Endlich verabschiedete er sich von Dorothee. Glückliche Liebende, sagte ich jetzt zu ihm, haben Sie Mitleid mit einem liebenden Paar! Ach Dorothee! ach Sie, die Sie wissen, wie süß es ist, zu sehen, was man liebt, Sie wissen ohne Zweifel auch, wie schrecklich es ist, davon getrennt zu seyn! Ach, zeigen Sie mir meine Sophie, Sie können es... Verneval nahm mich bei der Hand und sagte zu mir: Dorothee schätzt Sie, sie liebt Fräulein von Pontis, wir sind Brüder. Sie werden Ihre Sophie sehen, Sie sollen sie sehen. — In der nächsten Nacht, mein lieber Kamerad? — Nein; unsere Kühnheit, die heute Nacht glücklich war, könnte es nicht immer seyn. Ich zittere, Dorothee in Gefahr zu bringen; Sie würden Sophie nicht bloßstellen wollen! Chevalier, wir sehen uns hier nur ungefähr zweimal in der Woche, und die Nacht des Rendezvous ist immer eine Regennacht, oder wenigstens eine finstere. Ein Signal, das wir verabredet haben, täuscht mich niemals, und was Sie betrifft, so wird es nicht schwer halten, Sie in Kenntniß zu setzen, da Sie in diesem Pavillon wohnen. Sehen Sie ruhig; spätestens in drei Tagen werden Sie Fräulein von Pontis sehen. Lassen Sie uns gehen!

Er führte mich an denjenigen Theil der Mauer, wo

seine Strickleiter angebracht war. Wir sahen, daß ich von da zwar meinen Pavillon erreichen, nicht aber zu meinem Fenster gelangen konnte, unter welches wir zurückkehrten. Derneval war groß; er ließ mich auf seine Schultern steigen, hielt sodann meine Füße mit seinen Händen und gab mir einen kräftigen Stoß in dem Augenblick, wo ich die Schnüre meiner Jalousie erfaßte. Sobald er mich zu Hause sah, kehrte er zu seiner Leiter zurück, mittelst welcher er die Mauer in einem Augenblick erkletterte.

Ich war müde und hungrig; ich versank in einen tiefen Schlaf, bis Morgens um zehn Uhr mein Frühstück ankam. Zu gleicher Zeit übergab man mir ein Schreiben, das die Briefpost, für mich gebracht hatte; es war von Mosambert. Er meldete mir, meine werthe Frau Mutter habe sich noch am Abend meiner Entführung unterstanden, bei ihm anzufragen, was aus Madame Ducange geworden sey. Um diese trostlose Mutter zu beruhigen und sie zu gleicher Zeit zu dem Glauben zu veranlassen, daß er ihre Tochter gar nicht gekannt, habe er eines jener siegreichen Beweismittel angewandt, welche ihre Wirkung auf die Dutour niemals verfehlten. Im Übrigen rieth er mir, mein Zimmer nicht zu verlassen und das strengste Incognito zu behaupten. Frau von B. lasse mich überall suchen; ihre Leute schweifen den ganzen Tag um das Kloster umher, mein Vater könne keinen Schritt thun, ohne beobachtet zu werden, und das Hotel des Grafen sey sogar bei Nacht in eine Art von Belagerungszustand versetzt.

Unglückliche Marquise! rief ich, wie habe ich dich im Stiche gelassen! Mit welchem Undank habe ich deine großmüthigen und zärtlichen Bemühungen belohnt! Darf

ich dir ein Verbrechen machen aus den Anstrengungen, welche du anbietest, um mein Versteck zu ermitteln? Wenn du mich nicht suchtest, so würdest du auch weniger lieben.

Ich zog das Portrait des Vicomte von Florville aus meiner Tasche und küßte es. Ich will es nicht unternehmen, diese vielleicht übel angebrachten, aber dennoch gerechten Betrachtungen und diese allerdings verdammungswerthe, wiewohl unwillkürliche Regung zu rechtfertigen. Alles, was ich dem Leser sagen kann, um ihn zur Fortdauer seiner Nachsicht einzuladen, ist die Thatsache, daß ich einen Augenblick darauf nur noch an meine Sophie dachte.

Ich sah sie Abends sieben Uhr zum Vorschein kommen; an ihrer Seite ging eine Frau, deren Aufzug mich anfangs erschreckte, die ich aber bald als Dorothee erkannte. Sie gingen Beide unter meinem Fenster vorüber. Konnte Dorothee schön sehn neben Sophie, neben Sophie, welche unter allen ihren Gespiellinnen glänzte, wie eine Rose mitten unter den andern Blumen? Ich konnte mich nicht mäßigen, als ich sie so nahe bei mir sah. Sie hörten beide das Gefnarre meiner Jalousie, welche ich eben in die Höhe heben wollte; ihr schleuniger Rückzug kam meiner Unflugheit zuvor und machte sie mich bereuen. Doch hatten sie wenigstens so viel Aufmerksamkeit, sich unter der bedeckten Allee, in geringer Entfernung von meinem Pavillon, zu sehen. Ohne Zweifel unterhielten sie sich von mir, denn meine hübsche Cousine sprach mit Feuer und blickte beständig nach meinem Fenster. Bald begriff ich aus Dorotheens Geberden, daß sie meiner Sophie die Seite der Mauer zeigte, an welcher Derneval in den Garten

zu kommen pflegte. Mein Herz war von der süßesten Freude durchdrungen.

Tags darauf derselbe Spaziergang, dieselbe Unvorsichtigkeit, dieselbe Strafe, dieselbe Wonne.

Inzwischen war der Himmel ruhig und heiter. Ungeduldiger als ein Landmann, dessen nutzlos angesäet Felder eine zweimonatliche Trockenheit versengt, rief ich die Südwinde an und ging unaufhörlich vom Wetterhahn zum Barometer. Endlich am dritten Tag verdunkelten dichte Wolken die Strahlen der untergehenden Sonne. - Die Nacht wird Regen bringen, sagte Dorothee, als sie an meinem Fenster vorüberging; und ich glaube, daß sie schön seyn wird, antwortete meine hübsche Cousine. Ach ja, sehr schön, rief ich ziemlich laut. Die beiden Freundinnen, die fortwährend meine Lebhaftigkeit fürchteten, entfernten sich rasch.

Schlag zwölf Uhr erschien Verneval am Fuße meines Pavillons. Er warf mir eine Strickleiter zu, die ich an meinem Fenster befestigte, und bald umarmte ich meinen Bruder. Wir traten unter der bedeckten Allee vor, hier erwarteten uns meine hübsche Cousine und ihre zärtliche Freundin. Da ist sie! sagte Dorothee zu mir; ich übergebe sie Ihnen mit Vertrauen, Herr von Faublas. Sie würde Sie nicht so innig lieben, wenn Sie ihrer nicht würdig wären! Ach, glauben Sie mir, respectiren Sie ihre schüchterne Jugend, verlängern Sie diese wonnenvolle Epoche der tugendhaften und reinen Liebe. Möge Ihre Vereinigung unschuldig seyn, da sie es noch seyn kann. Möge eines Tags ein glücklicher Ehebund... Ach, diese Hoffnung ist Ihnen gestattet, diese abscheulichen Mauern schließen sie nicht für immer ein. Schreckliche Schwüre... Sie konnte vor Schluchzen nicht weiter sprechen. Der-

neval, der vor Ungeduld brannte, sie zu trösten, zog sie fort; ich blieb mit meiner Sophie zurück.

Es sey mir erlaubt, hier etwas zu wiederholen, das schon tausend Mal gesagt worden ist: die wahre Liebe ist schüchtern und ehrerbietig. Ganze Stunden bei einer angebeteten Geliebten zu verbringen, das schönste aller Mädchen auf seinem Schooße zu halten, ihren Athem einzufangen, ihr Herz pochen zu fühlen und sich mit einem sanften Händedruck zu begnügen, nur zitternd einen Kuß auf ihre Lippen zu drücken, nicht den Muth zu besitzen, kostbarere Gunstbezeugungen zu fordern, welche für den geliebten Liebhaber vorbehalten scheinen, das ist es, was der junge Faublas niemals möglich geglaubt hätte, das ist die erstaunenswerthe Wahrheit, von welcher ihn seine hübsche Cousine bei diesem ersten Rendezvous überführte. Ich war Sophie nahe, ihre Seele läuterte die meinige.

Mit solcher Gluth, geläutert und rein,
Verlangen die Götter verehret zu seyn.

Voltaire, Semiramis.

Und Verneval, welchem die Gärlichkeit Dorothee's, nichts mehr zu wünschen übrig ließ, Verneval war vielleicht weniger glücklich, als ich. Dießmal war er es, der mich mahnte, daß es Zeit sey, uns zurückzuziehen, daß bald die Morgenröthe anbrechen werde. — Die Morgenröthe! Wir sind doch kaum eine Stunde hier! — He, Chevalier! fiel Dorothee ein, fassen Sie Muth, wir werden uns in drei Tagen wieder sehen. — Ach Sophie! ich fürchte immer, Frau Münch... — Mein lieber Vetter, wenn meine Gouvernante nach dem Abendessen einige Gläser Kataflat getrunken hat, so denkt sie nur noch an's Schlafen; sie überläßt dann mir das

Geschäft, die Thüre unseres Zimmers zu schließen . . . He! die Zeit verschwindet, mahnte abermals Dorothee, wir dürfen uns nicht von der Dämmerung hier überraschen lassen. Derneval, in drei Tagen; vielleicht etwas früher . . . leider vielleicht auch etwas später. — Adieu, meine Sophie; in drei Tagen; etwas früher, wenn es möglich ist, aber ich bitte sehr, niemals später! Adieu, meine Sophie!

Diesmal interessirte sich der Himmel für die Wünsche eines Liebenden. Ein bedecktes Wetter ließ mich schon am zweiten Tage glauben, daß das Rendezvous demnächst stattfinden könne. Meine hübsche Cousine, die zur gewöhnlichen Stunde an meiner Wohnung vorüberging, bekräftigte mich in meiner Hoffnung. Es wird eine Regennacht geben, sagte sie. O, meine Sophie! . . . sie wartete das Ende meiner Antwort nicht ab.

Eine Stunde darauf klopfte mein Tratteur an meine Thüre. Ich saß am Souper, als ein Unbekannter mir einen Brief zustellte, mit der Bemerkung, er habe eine Antwort zu bringen. Rosambert schrieb mir wie folgt:

„Ich fürchte krank zu werden, mein Freund; ich bin heute Abend so traurig! . . . Schon über zwei Stunden habe ich nicht gelacht. Drum ist meine Seele durchdrungen von dem, was ich gesehen habe. Denken Sie sich, ich machte heute Abend, bevor ich in die Comédie gehen wollte, einen Spaziergang im Luxembourg. Eine Dame von guter Taille promenirte allein in einer Seiten-Allee; ich strich aus Zerstreuung, oder was es gewesen seyn mochte, der hübschen Träumerin nach. Da kam ich hinter zwei Herren vorüber, die auf einer einsamen Bank saßen. Einer von ihnen hatte sein Schnupftuch in der Hand: Ach, rief er schmerzlich, ich glaube, er liebe mich! der Grausame!

Er überläßt mich wissentlich der tödtlichsten Unruhe. Mein lieber Chevalier, die Stimme dieses Mannes kam mir bekannt vor. Ich ließ einen Augenblick die Kleine außer Acht, die ich zu erreichen im Begriffe war; ich kehrte wieder um und fixirte die beiden Freunde, die zu sehr mit ihren eigenen Gedanken beschäftigt waren, um mich zu bemerken. Faublas, der Mann, dessen Klage ich gehört hatte, weinte bitterlich. Es war Ihr Vater! Den andern glaube ich zuweilen bei Ihnen getroffen zu haben: wenn es nicht Herr du Portail ist, so gleicht er ihm wenigstens sehr . . . Mein Freund, der Baron weinte! Das hat mich dermaßen ergriffen, daß ich nicht mehr an das galante Bild dachte, welches ich im Anfang verfolgt hatte. Ich ging sogleich nach Hause zurück, um Ihnen zu schreiben. Faublas, ich hege von Natur viel Freundschaft für hübsche Frauen, ich würde gelegentlich tausend kleine Scrupeln dem Wunsche opfern, diejenige zu besitzen, die mir gefiele; aber es gibt auch Pflichten! . . . Ich gestehe, daß Sophie wohl verdient, daß man ihretwegen einige dumme Streiche macht; aber noch einmal, Ihr Vater weinte! Chevalier, bedenken Sie das!"

Ich sammelte mich einen Augenblick und rief dann den Unbekannten herbei. Mein Herr, sagen Sie Demjenigen, der Sie geschickt hat, daß ich ihm morgen antworten werde.

Ich wartete den Schlag zwölf nicht ab, um in den Garten hinab zu steigen. Aber meine Ungeduld vermochte die Klosteruhr nicht vorzurücken, die beiden reizenden Nonnen erschienen nicht vor der bezeichneten Stunde. Sobald Derneval sich vernehmen ließ, eilte Dorothee ihm entgegen. Zu meiner Verwunderung sah ich beide nach einer halben Stunde zurückkehren.

Chevalier, sagte Dorothee zu mir, Sie besitzen das Geheimniß meines Lebens, aber ich schulde Ihnen eine ausführliche Geschichte meiner lange Zeit unglücklichen Liebe. Und nun begann sie eine rührende Erzählung derselben, die sie nicht vollenden konnte, ohne einen Strom von Thränen zu vergießen *). Tröste dich, meine theure Dorothee, tröste dich, rief Derneval, du brauchst nicht mehr lange Zeit in deinem Gefängnisse zu schmachten! Bald werde ich dich deiner Sclaverei entreißen, bald sollen deine schändlichen Verwandten entrücken über dein Glück, das sie nicht mehr verhindern können. Und Sie, Chevalier, fuhr er mit Wärme fort, unser Unglück hat Sie gerührt, Sie werden mir helfen, ihm ein Ende zu machen. Ich danke dem Zufall, der mir einen Freund, einen Waffenbruder, einen Genossen gleich Ihnen gegeben hat. Von denselben Gründen beseelt, ungefähr von denselben Gefahren bedroht, werden wir in einem innigen Bunde unsere gemeinschaftliche Sicherheit finden. Dorotheen's Feinde sind die Ihrigen, ich schwöre ewigen Haß den Feinden Sophien's, und wehe dem, welcher fortan unsere unter diesem wechselseltigen Schutz stehende Liebe stören wird! — Derneval, ich sage von Herzen ja. Ich umarmte Dorothee. Derneval umarmte meine Sophie.

Es war noch nicht vier Uhr Morgens, als ich in meinen Pavillon zurückkehrte. Gleichwohl klopfte ich jetzt an dem Hauptgebäude an, wo mein Miethherr

*) Im Augenblicke, wo ich schreibe, kann ich die tragischen Abenteuer dieser Liebenden nicht enthüllen. Der Leser wird sie mit der Zeit erfahren, und dann werde ich ihn auch von den Gründen unterrichten, die mich nöthigen, sie ihm heute zu verschweigen.

Er überläßt mich wissentlich der tödtlichsten Unruhe. Mein lieber Chevalier, die Stimme dieses Mannes kam mir bekannt vor. Ich ließ einen Augenblick die Kleine außer Acht, die ich zu erreichen im Begriffe war; ich kehrte wieder um und fixirte die beiden Freunde, die zu sehr mit ihren eigenen Gedanken beschäftigt waren, um mich zu bemerken. Faublas, der Mann, dessen Klage ich gehört hatte, weinte bitterlich. Es war Ihr Vater! Den andern glaube ich zuweilen bei Ihnen getroffen zu haben: wenn es nicht Herr du Portail ist, so gleicht er ihm wenigstens sehr . . . Mein Freund, der Baron weinte! Das hat mich dermaßen ergriffen, daß ich nicht mehr an das galante Wild dachte, welches ich im Anfang verfolgt hatte. Ich ging sogleich nach Hause zurück, um Ihnen zu schreiben. Faublas, ich hege von Natur viel Freundschaft für hübsche Frauen, ich würde gelegentlich tausend kleine Scrupeln dem Wunsche opfern, diejenige zu besitzen, die mir gefiele; aber es gibt auch Pflichten! . . . Ich gestehe, daß Sophie wohl verdient, daß man ihretwegen einige dumme Streiche macht; aber noch einmal, Ihr Vater weinte! Chevalier, bedenken Sie das!"

Ich sammelte mich einen Augenblick und rief dann den Unbekannten herbei. Mein Herr, sagen Sie Demjenigen, der Sie geschickt hat, daß ich ihm morgen antworten werde.

Ich wartete den Schlag zwölf nicht ab, um in den Garten hinab zu steigen. Aber meine Ungeduld vermochte die Klosteruhr nicht vorzurücken, die beiden reizenden Nonnen erschienen nicht vor der bezeichneten Stunde. Sobald Verneval sich vernehmen ließ, eilte Dorothee ihm entgegen. Zu meiner Verwunderung sah ich beide nach einer halben Stunde zurückkehren.

Chevalier, sagte Dorothee zu mir, Sie besitzen das Geheimniß meines Lebens, aber ich schulde Ihnen eine ausführliche Geschichte meiner lange Zeit unglücklichen Liebe. Und nun begann sie eine rührende Erzählung derselben, die sie nicht vollenden konnte, ohne einen Strom von Thränen zu vergießen *). Tröste dich, meine theure Dorothee, tröste dich, rief Derneval, du brauchst nicht mehr lange Zeit in deinem Gefängnisse zu schmachten! Bald werde ich dich deiner Slaveret entreißen, bald sollen deine schändlichen Verwandten Entschens über dein Glück, das sie nicht mehr verhindern können. Und Sie, Chevalier, fuhr er mit Wärme fort, unser Unglück hat Sie gerührt, Sie werden mir helfen, ihm ein Ende zu machen. Ich danke dem Zufall, der mir einen Freund, einen Waffenbruder, einen Genossen gleich Ihnen gegeben hat. Von denselben Gründen beseelt, ungefähr von denselben Gefahren bedroht, werden wir in einem innigen Bunde unsere gemeinschaftliche Sicherheit finden. Dorotheen's Feinde sind die Ihrigen, ich schwöre ewigen Haß den Feinden Sophien's, und wehe dem, welcher fortan unsere unter diesem wechselseitigen Schutz stehende Liebe stören wird! — Derneval, ich sage von Herzen ja. Ich umarmte Dorothee. Derneval umarmte meine Sophie.

Es war noch nicht vier Uhr Morgens, als ich in meinen Pavillon zurückkehrte. Gleichwohl klopfte ich jetzt an dem Hauptgebäude an, wo mein Miethherr

*) Im Augenblicke, wo ich schreibe, kann ich die tragischen Abenteuer dieser Liebenden nicht enthüllen. Der Leser wird sie mit der Zeit erfahren, und dann werde ich ihn auch von den Gründen unterrichten, die mich nöthigen, sie ihm heute zu verschweigen.

wohnte. Ich weckte ihn, verlangte einen Hausknecht und sagte ihm, eine wichtige Angelegenheit zwinge mich, auf's Land zurückzukehren. Meine Abwesenheit könne lange währen, aber ich behalte mir immer seinen Pavillon vor, um ein Absteigequartier in Paris zu haben.

Vor fünf Uhr stand ich vor Rosamberts Thüre. Die Bedienten wollten ihren Herrn nicht wecken, der eben erst schlafen gegangen war. Ich machte einen solchen Lärm, daß der Künzle von ihnen zum Grafen ging und ihm sagte, ein Frauenzimmer verlange ihn zu sprechen. Um diese Stunde? Sie soll zum Teufel gehen! ... Doch höre einmal, ist sie hübsch? — Ja, gnädiger Herr! — Das ist etwas anderes! da ist es nicht zu früh! Sie mag kommen! ... He! Madame Firmin ist es! ... Das lasse ich mir gefallen! (Er warf sich mir um den Hals.) Es scheint, daß mein Brief ... — Rosambert, lassen Sie mir Herrenkleider geben, und ich gehe stehenden Fußes zu Herrn du Portail. — Ich glaube, daß Sie ihn finden werden. Er ist gewiß zurückgekommen, gewiß ist er es, den ich gestern im Luxembourg gesehen habe. Wahrhaftig, der Baron hat mich merkwürdig gerührt. Wissen Sie auch, daß er zehn Mal hierher gekommen ist, der Baron? Er hat mich aber nie gefunden, ich hatte so bestimmte Befehle ertheilt! — Rosambert, lassen Sie mir Kleider geben.

Man wählte unter seiner Garderobe die kürzesten für mich aus. Ich flog zu Herrn du Portail, welcher ebenso erfreut, als überrascht war, mich zu sehen. Lockzinski, sagte ich zu ihm, ich überliefere Ihnen den Sohn Ihres Freundes, ich gebe mich ohne Bedingung in Ihre Hände. Machen Sie nur gefälligst den Vermittler zwischen meinem Vater und mir. Wollen Sie die Gewogenheit haben, mich zu dem Baron zu begleiten?

— Im Augenblicke, mein Freund. Welches Vergnügen werden wir ihm bereiten! Mein lieber Baron, welches ein wonnevoller Moment wartet deiner!

Unterwegs erzählte mir Kovzinski, daß er auf eine falsche Nachricht hin eine nutzlose Reise nach St. Petersburg gemacht habe. So innigen Theil ich an seinem Unglück nahm, so konnte ich dennoch nicht umhin, in aller Stille die Betrachtung anzustellen: So lange Dorliska verloren ist, kann man mich nicht zwingen, sie zu heirathen.

Wir kamen in's Hotel. Herr du Portail ersuchte mich, im Salon zu warten und ihn allein in das Schlafzimmer des Barons treten zu lassen. Er sagte, diese Vorsichtsmaßregel müsse er ergreifen, nicht sowohl um meinen Vater zur Verzeihung zu stimmen, als ihn allmählig auf die Freude meiner Rückkehr vorzubereiten.

Bald war ich von der Dienerschaft umringt, welche hoch erfreut war, ihren jungen Herrn wieder zu sehen. Besonders Jasmin vermochte seinen Jubel nicht zu zügeln.

Herr du Portail hatte noch keine zwei Minuten mit dem Baron gesprochen, als ich diesen rufen hörte: Er ist da, mein Freund! er ist wirklich da! Er soll doch kommen! er soll doch kommen! Ich schritt auf die Thüre zu, sie wurde heftig aufgerissen. Mein Vater stürzte sich halbnacht in den Salon, die Bedienten entfernten sich ehrfurchtsvoll. Der Baron nahm mich in seine Arme und bedeckte mich mit Küßen. Ich hatte nicht die Kraft, ein einziges Wort zu sprechen. Auf einmal fließ mich mein Vater, gleich als bereute er, mir seine ganze Zärtlichkeit gezeigt zu haben, mit unentschlossener Miene zurück. Ich warf mich zu seinen Füßen und zeigte ihm eine Börse, die noch voll von

wohnte. Ich weckte ihn, verlangte einen Hausschlüssel und sagte ihm, eine wichtige Angelegenheit zwinge mich, auf's Land zurückzukehren. Meine Abwesenheit könne lange währen, aber ich behalte mir immer seinen Pavillon vor, um ein Absteigequartier in Paris zu haben.

Vor fünf Uhr stand ich vor Rosamberts Thüre. Die Bedienten wollten ihren Herrn nicht wecken, der eben erst schlafen gegangen war. Ich machte einen solchen Lärm, daß der Kuchner von ihnen zum Grafen ging und ihm sagte, ein Frauenzimmer verlange ihn zu sprechen. Um diese Stunde? Sie soll zum Teufel gehen! ... Doch höre einmal, ist sie hübsch? — Ja, gnädiger Herr! — Das ist etwas anderes! da ist es nicht zu früh! Sie mag kommen! ... He! Madame Firmin ist es! ... Das lasse ich mir gefallen! (Er warf sich mir um den Hals.) Es scheint, daß mein Brief ... — Rosambert, lassen Sie mir Herrenkleider geben, und ich gehe stehenden Fußes zu Herrn du Portail. — Ich glaube, daß Sie ihn finden werden. Er ist gewiß zurückgekommen, gewiß ist er es, den ich gestern im Luxembourg gesehen habe. Wahrhaftig, der Baron hat mich merkwürdig gerührt. Wissen Sie auch, daß er zehn Mal hierher gekommen ist, der Baron? Er hat mich aber nie gefunden, ich hatte so bestimmte Befehle ertheilt! — Rosambert, lassen Sie mir Kleider geben. Ich wähle unter seiner Garderobe die kürzesten aus. Ich flog zu Herrn du Portail, welcher erfreut, als überrascht war, mich zu sehen. Rosambert sagte ich zu ihm, ich überliefere Ihnen den Sohn Ihres Freundes, ich gebe mich ohne Bedingung in Ihre Hand. Machen Sie nur gefälligst den Vermittler zwischen meinem Vater und mir. Wollen Sie die Ehre haben, mich zu dem Baron zu begleiten?

— Im Augenblicke, mein Freund. Welches Vergnügen werden wir ihm bereiten! Mein lieber Baron, welcher ein wonnevoller Moment wartet deiner!

Unterwegs erzählte mir Lobzinski, daß er auf eine falsche Nachricht hin eine nutzlose Reise nach St. Petersburg gemacht habe. So innig ich an seinem Unglück nahm, so konnte ich dennoch nicht umhin, in aller Stille die Betrachtung anzustellen: So lange Dorlska verloren ist, kann man mich nicht zwingen, sie zu heirathen.

Wir kamen in's Hotel. Herr du Portail ersuchte mich, im Salon zu warten und ihn allein in das Schlafzimmer des Barons treten zu lassen. Er sagte, diese Vorsichtsmaßregel müsse er ergreifen, nicht sowohl um meinen Vater zur Verzeihung zu stimmen, als ihn allmählig auf die Freude meiner Rückkehr vorzubereiten.

Bald war ich von der Dienerschaft umringt, welche hoch erfreut war, ihren jungen Herrn wieder zu sehen. Besonders Jasmin vermochte seinen Jubel nicht zu zügeln.

Herr du Portail hatte noch keine zwei Minuten mit dem Baron gesprochen, als ich diesen rufen hörte: Er ist da, mein Freund! er ist wirklich da! Er soll doch kommen! er soll doch kommen! Ich schritt auf die Thüre zu, sie wurde heftig aufgerissen. Mein Vater stürzte sich halbnackt in den Salon, die Bedienten entfernten sich ehrfurchtsvoll. Der Baron nahm mich in seine Arme und bedeckte mich mit Küßen. Ich hatte nicht die Kraft, ein einziges Wort zu sprechen. Auf einmal fließ mich mein Vater, gleich als bereute er, mir seine ganze Zärtlichkeit gezeigt zu haben, mit unentschlossener Miene zurück. Ich warf mich zu seinen Füßen und zeigte ihm eine Börse, die noch voll von

Woh war. Mein Vater, Sie sehen, daß nicht die Noth es ist, die mich zu Ihnen zurückführt. Er warf sich von Neuem in meine Arme, brückte mich an seine Brust, umarmte mich zwanzig Mal und beneßte mein Gesicht mit seinen Thränen. Nur das hatte ich noch gefürchtet! sagte er. Mein lieber Sohn! mein guter Freund! Es ist also wirklich wahr, daß du mich liebst! Ich konnte kaum glauben, daß es nicht so wäre. Faublas! Mein theurer Sohn! Du weißt nicht, wie dieser Augenblick mich für die Leiden entschädigt, die ich deinetwegen ausgestanden habe. Inzwischen, mein Freund, wirst du mit der Zeit auch Vater werden! Ach mögen deine Kinder dir solchen Kummer ersparen, wie du mir ihn bereitet hast!

Mein Vater sah wohl, daß mein Herz voll war und daß ich vor Schluchzen nicht sprechen konnte. Er trocknete meine Thränen, die sich auf meinem Gesichte mit den seinigen vermischten. Tröste dich, mein liebes Kind, sagte er zu mir, ich grolle dir nicht; sey fest überzeugt, daß ich dir nicht grolle; es ist wahr, du bist mir davon gelaufen, aber die Umstände entschuldigen dich. Du hast mich mehrere Tage in Unruhe gelassen, aber du bist doch freiwillig zurückgekommen. Geh', ich war mehr unruhig, als mißtrauisch; ich habe niemals an der Güte deines Herzens gezweifelt... Siehst du, ich liebe dich jetzt vielleicht noch mehr als je! He! wer begeht nicht Fehler in deinem Alter? Welcher junge Mensch hat jemals die seinigen schöner wieder gut gemacht als du? Wo ist ein Vater glücklicher, als der deinige, und könnte sich rühmen, einen bessern Sohn zu besitzen? Wohlan, mein Freund, das Vergangene ist vergessen, nimm deine Wohnung wieder ein, kehre in alle deine Rechte zurück.

Herr du Portail hatte sich in einen Lehnstuhl geworfen und betrachtete uns beide mit einem Vergnügen, in das sich bitterer Schmerz mischte. Wir hörten ihn den Namen seiner Tochter murmeln. Der Baron, den seine Freude hinriß, erhob sich rasch, ging zu seinem Freunde, ergriff dessen Hand und sagte zu ihm: Sie wird sich wieder finden, deine Tochter! Sie wird sich wieder finden, und mein Sohn... er vollendete nicht, sondern wandte sich an mich: Kaublas, Sie werden Sophien entsagen! — Sophien, mein Vater! — Ja, ich verlange das; in diesem Punkt werde ich immer unbeugsam sehn. Sie müssen mir versprechen, nicht mehr in's Kloster zu gehen! — Nicht mehr in's Kloster zu gehen! — Mein Sohn, ich wiederhole Ihnen, daß Sie mir das Versprechen müssen. — Nun wohl, mein Vater, da Sie es durchaus verlangen, so versichere ich Sie, daß ich nicht mehr in's Sprachzimmer gehen werde. — Nur das fordre ich. Geh' jetzt, mein Freund, und begib dich zur Ruhe. — Aber Abelaide? — Ja, sie ist sehr bekümmert. (Er schrieb einen Augenblick.) Hier hast du den Namen des Klosters, wo sie sich jetzt aufhält. Eile schnell hin, du glaubst nicht, welches Vergnügen du ihr bereiten wirst.

Ich ging auf mein Zimmer zurück, um die Kleider zu wechseln, dann besuchte ich meine Schwester, die ihre gute Freundin sehr beklagte, von deren Glück sie keine Ahnung hatte.

Hierauf begab ich mich zu Verneval und benachrichtigte ihn von meiner Wohnungsveränderung, deren Gründe ich ihm auseinandersetzte. Er lobte mich sehr, um die fluge Vorsticht, die ich gebraucht hatte, und für alle Fälle ein Asyl in dem Pavillon zu erhalten, und er versprach mir, Dorothee noch vor Ende des

wohnte. Ich weckte ihn, verlangte einen Hausknecht und sagte ihm, eine wichtige Angelegenheit zwinge mich, auf's Land zurückzukehren. Meine Abwesenheit könne lange währen, aber ich behalte mir immer seinen Pavillon vor, um ein Absteigequartier in Paris zu haben.

Vor fünf Uhr stand ich vor Rosamberts Thüre. Die Bedienten wollten ihren Herrn nicht wecken, der eben erst schlafen gegangen war. Ich machte einen solchen Lärm, daß der Künzle von ihnen zum Grafen ging und ihm sagte, ein Frauenzimmer verlange ihn zu sprechen. Um diese Stunde? Sie soll zum Teufel gehen! ... Doch höre einmal, ist sie hübsch? — Ja, gnädiger Herr! — Das ist etwas anderes! da ist es nicht zu früh! Sie mag kommen! ... He! Madame Firmin ist es! ... Das lasse ich mir gefallen! (Er warf sich mir um den Hals.) Es scheint, daß mein Brief ... — Rosambert, lassen Sie mir Herrenkleider geben, und ich gehe stehenden Fußes zu Herrn du Portail. — Ich glaube, daß Sie ihn finden werden. Er ist gewiß zurückgekommen, gewiß ist er es, den ich gestern im Luxembourg gesehen habe. Wahrhaftig, der Baron hat mich merkwürdig gerührt. Wissen Sie auch, daß er zehn Mal hierher gekommen ist, der Baron? Er hat mich aber nie gefunden, ich hatte so bestimmte Befehle ertheilt! — Rosambert, lassen Sie mir Kleider geben.

Man wählte unter seiner Garderobe die kürzesten für mich aus. Ich flog zu Herrn du Portail, welcher ebenso erfreut, als überrascht war, mich zu sehen. Lorzinski, sagte ich zu ihm, ich überliefere Ihnen den Sohn Ihres Freundes, ich gebe mich ohne Bedingung in Ihre Hände. Machen Sie nur gefälligst den Vermittler zwischen meinem Vater und mir. Wollen Sie die Gewogenheit haben, mich zu dem Baron zu begleiten?

— Im Augenblicke, mein Freund. Welches Vergnügen werden wir ihm bereiten! Mein lieber Baron, welch ein wonnevoller Moment wartet deiner!

Unterwegs erzählte mir Lobzinski, daß er auf eine falsche Nachricht hin eine nutzlose Reise nach St. Petersburg gemacht habe. So innigen Theil ich an seinem Unglück nahm, so konnte ich dennoch nicht umhin, in aller Stille die Betrachtung anzustellen: So lange Dorliska verloren ist, kann man mich nicht zwingen, sie zu heirathen.

Wir kamen in's Hotel. Herr du Portail ersuchte mich, im Salon zu warten und ihn allein in das Schlafzimmer des Barons treten zu lassen. Er sagte, diese Vorsichtsmaßregel müsse er ergreifen, nicht sowohl um meinen Vater zur Verzeihung zu stimmen, als ihn allmählig auf die Freude meiner Rückkehr vorzubereiten.

Bald war ich von der Dienerschaft umringt, welche hoch erfreut war, ihren jungen Herrn wieder zu sehen. Besonders Jasmin vermochte seinen Jubel nicht zu zügeln.

Herr du Portail hatte noch keine zwei Minuten mit dem Baron gesprochen, als ich diesen rufen hörte: Er ist da, mein Freund! er ist wirklich da! Er soll doch kommen! er soll doch kommen! Ich schritt auf die Thüre zu, sie wurde heftig aufgerissen. Mein Vater stürzte sich halbnackt in den Salon, die Bedienten entfernten sich ehrfurchtsvoll. Der Baron nahm mich in seine Arme und bedeckte mich mit Küßen. Ich hatte nicht die Kraft, ein einziges Wort zu sprechen. Auf einmal fließ mich mein Vater, gleich als bereute er, mir seine ganze Zärtlichkeit gezeigt zu haben, mit unentschlossener Miene zurück. Ich warf mich zu seinen Füßen und zeigte ihm eine Börse, die noch voll von

den andern Morgen um zehn Uhr mich zu dem Stellbischen verfügte.

Als ich in das Boudoir trat, bemühte sich die Marquise, das Schnupftuch zu verbergen, womit sie sich die Augen trocknete. Mein Herr, sagte sie zu mir, ich bitte Sie, meine Zudringlichkeit zu entschuldigen; ich werde Ihre Gefälligkeit nicht missbrauchen, und ersuche Sie nur um einen Augenblick Aufmerksamkeit. Ich will Sie, mein Herr, nicht an den wichtigen Dienst erinnern, den ich Ihnen vor einigen Tagen geleistet habe; ich will nicht von dem gräulichen Undank sprechen, mit dem Sie denselben vergalten; ich will Sie nicht fragen, wo Sie die Zeit zwischen Ihrer Flucht und der Rückkehr zum Baron zugebracht haben; ich sehe wohl, daß es mir nicht mehr zusteht, mich über Ihr Benehmen zu erkundigen; ich sehe wohl, daß meine Vorwürfe und meine Klagen gleich nutzlos seyn würden. Ich habe alle meine Rechte auf Ihr Herz verloren, nun will ich mir wenigstens Ihre Achtung erhalten; eine gemeinschaftliche Gefahr bedroht uns, ich will sie Ihnen zeigen, um sie Ihnen zu ersparen. Werfen Sie mit mir einen Blick auf die Vergangenheit, mein Herr; ich glaube nicht, wegen meiner Zärtlichkeit für Sie, gegen Sie selbst rechtfertigen zu können, und wenn nur Ihre Freundschaft mir bleibt... bitte sehr, unterbrechen Sie mich nicht... wenn nur Ihre Freundschaft mir bleibt, wenn nur Ihr Haupt in Sicherheit ist, so werde ich ruhig der Gefahr entgegen sehen, die meine Ehre und vielleicht mein Leben bedroht.

Mein Herr, Sie erinnern sich ohne Zweifel, wie der Zufall, welchen Ihre Gewandtheit so gut unterstützte, Sie in mein Bett brachte? Ach! Sie haben nicht vergessen, mit welchem Preis Ihre Kühnheit belohnt wurde!

Aber Sie werden meine Schwachheit entschuldigen, wenn Sie bedenken, daß keine Frau an meiner Stelle stärker gewesen wäre, als ich *). Am folgenden Tage jedoch, als ich überlegte, daß ein junger Mann, den ich kaum kannte, mein Herz und meine Person besaß, überkam mich großer Schreck. Aber dieser junge Mann glänzte durch tausend Vorzüge, seine Schönheit hatte mich in Erstaunen gesetzt, sein Geist entzückte mich, er schien Gefühl zu besitzen, er hatte noch nicht sechszehn Jahre! Ich schmeichelte mir, seine zarte Jugend zu fesseln, sein gelehriges Herz zu bilden; ich wagte mich der Hoffnung hinzugeben, ihn auf immer an mich zu fetten. Ich sparte nichts, um Bande zu befestigen, die allzu hastig geknüpft geworden waren, die ich aber unauflöslich machen wollte. Alle meine Hoffnungen wurden grausam getäuscht; ich hatte eine Nebenbuhlerin, ich entdeckte das unglücklicherweise zu spät; ich machte vergebliche Anstrengungen, um den Ungetreuen zurückzuführen. Inzwischen seufzte er in der Gefangenschaft, ich wagte es, den Plan zu seiner Befreiung zu entwerfen. Das Übermaß meiner Unklugheit sollte ihm das Übermaß meiner Liebe beweisen; meine Verwegenheit konnte mir vielleicht meinen Geliebten zurück geben. Ich prüfte nicht lang, sondern vollführte das kühnste Unternehmen, das je ein Weib versucht hat. Ach! ich vollführte es zum Glück meiner Nebenbuhlerin, meiner Nebenbuhlerin, welche der Treulose ohne Zweifel gesehen, um deren Willen mich der Undankbare verrathen hat! O, verzeihen Sie, mein Herr, mein Schmerz führt mich irre; es sind das nicht die Ausdrücke... es ist nicht das, was ich sagen wollte... Mein Herr, Sie

*) Sie ist es, die das sagt!

haben mich verlassen: eine Andere würde Sie vielleicht hassen; ich, ich bitte Sie um Ihre Achtung und Ihre Freundschaft.

O, meine Freundin!... Ich warf mich zu ihren Füßen, ich wollte ihre Hand ergreifen, sie zog sie zurück.

Ihre Freundschaft, mein Herr, ist mir sehr nothwendig... stehen Sie auf, ich bitte sehr, stehen Sie auf; haben Sie die Gutmogenheit, mich zu Ende zu hören. Mein Herr, Ihre ursprüngliche Verkleidung hat neue Verkleidungen nöthig gemacht, tausend Unflugheiten sind auf die ersten gefolgt. Einige Vorsichtsmaßregeln haben uns bis jetzt gerettet; aber man wird das neugierige und bosshafte Publikum nicht in die Länge täuschen können. Der Zufall, der uns günstig war, kann uns auch verderben; es bedarf nur einer Plauderei von Seiten unserer Leute, eines unvorhergesehenen Zusammentreffens, eines unüberlegten Wortes. Das sind Betrachtungen, die ich früher hätte anstellen sollen; aber ich ließ meinen Verstand nicht zum Worte kommen, weil ich mich glücklich glaubte. So lange eine süße Hoffnung mich täuschen konnte, habe ich mich über die Gefahr betäubt; meine Augen sind mir erst aufgegangen, als die verwunderliche Flucht der Madame Ducange meinem Herzen die schreckliche Wahrheit enthüllte, daß ich nicht geliebt werde... Ach, wenn mein Wahn mir geblieben wäre, so wäre ich noch immer in der Tiefe des Abgrundes, ohne ihn bemerkt zu haben.

Die Marquise vergoß einen Strom von Thränen; ich warf mich von Neuem zu ihren Füßen. O, meine zärtliche Freundin! ich liebe Sie! ich liebe Sie!

Nein, nein, ich glaube es nicht mehr, ich kann es nicht mehr glauben. Erheben Sie sich, mein Herr, ich bitte inständig, stehen Sie auf und hören Sie mich an.

Früh oder spät, das sehe ich voraus, wird unsere Verbindung entdeckt werden, die große Menge wird meine Liebe ein galantes Abenteuer nennen, und dieses Abenteuer wird, wenn man seine Einzelheiten pikant findet, furchtbaren Gloriat machen! Es wird das Tagesgespräch bilden! Der Marquis wird seinen Schimpf erfahren, er wird ihn erfahren!... Chevalier, ich ersuche Sie um eine Gunst, eine einzige Gunst; seyen Sie von Stund an darauf bedacht, sich der Rache des Herrn von B. zu entziehen; ich werde die Gefahr muthig erwarten, wenn ich ihr ausgesetzt seyn werde. Reisen Sie fort, Kaublas, reisen Sie fort! Nehmen Sie meine Nebenbuhlerin mit sich; seyen Sie ebenso glücklich, als Sie mir theuer sind, als ich unglücklich bin!

Wie! Ich! Ich sollte eine doppelte Feigheit begehen! Ich sollte vor dem Marquis fliehen und die großherzigste aller Frauen seiner Wuth ausgesetzt lassen! Aber, meine theure Mama, warum diese schrecklichen Beängstigungen?

Sie sind nur zu gut begründet, mein Herr; vernehmen Sie die Verlegenheit, worin ich mich befinde. Ein höchst einfaches Ereigniß wird demnächst den Argwohn des Marquis rege machen und ihn veranlassen, Aufklärungen zu suchen, deren Ergebnis für mich unheilvoll seyn wird. Mein Herr, Sie werden so wenig wie ich das fatale Abenteuer auf der Ottomane vergessen, jene bizarre Scene, die uns beiden zur Zeit so viel Verdruss gemacht hat. Sie schienen mich damals nur höchst ungern in der Gewalt eines Andern zu sehen, und mir selbst war es sehr peinlich, eine Gunst theilen zu sollen, die man nach meiner Ansicht nur dem geliebten Liebhaber schuldet. Ich entschloß mich, dem Marquis den Genuß seiner unbestreitbarsten Rechte zu versagen. Mein allzu anspruchsvoller Gemahl fing

deßhalb oft Streit mit mir an, und Ihnen zu Lieb ließ ich diese Unannehmlichkeiten über mich ergehen. Zu jener Zeit wurden unsere Rendezvous häufiger und ich habe in Ihren Armen (hier erröthete die Marquise stark) nicht immer die Geistesgegenwart behalten, welche für eine Frau, die nicht mit ihrem Manne lebt, so nothwendig ist. Kurz und gut, mein Herr, es sind beinahe drei Monate, daß der Marquis nicht in meinem Zimmer geschlafen hat, und doch bin ich . . . doch bin ich schwanger.

Schwanger! wiederholte ich mit einem Freudenschrei. Schwanger! Ich bin Vater! und ich sollte Sie verlassen! Mama! meine theure Mama! ich habe Sie immer geliebt, jetzt werden Sie mir noch theurer als je.

Ich bin schwanger! wiederholte auch die Marquise, aber in einem so schmerzlichen Tone, daß er mir das Herz zerriß; unglückliche Mutter! noch unglücklicheres Kind! Bei diesen Worten warf oder dehnte sie sich vielmehr auf das Canapee zurück, wo ich neben ihr saß. Ihre Augen schloßen sich, ihr Kopf sank schlaff auf ihren Busen; aber die gleichförmige Bewegung dieses leicht erregten Busens, ihre fortwährend hochrothen Lippen, ihr roßger Teint, welchen die nachlässige Morgentoilette mich sehen ließ, und der nicht nur nicht sich trübte, sondern vielmehr in sanfterem Glanze strahlte, alles das verkündete mir, daß der Zustand der Schwäche, worin ich sie sah, keine schlimmen Folgen haben würde. Meine brennenden Küsse vermochten sie nicht in's Leben zurückzurufen; ich stürzte mich in ihre Arme, sie schauerte zusammen; allmählich aber wurden die lebhaftesten Empfindungen in ihr hervorgerufen und sie erwachte wieder aus ihrer Lethargie. Im Anfang wollten ihre Arme mich zurückstoßen, bald jedoch zogen sie

mich an; meine Freundin theilte mein Entzücken und verschwendete die süßesten Namen an mich.

So bin ich denn neuen Treulosigkeiten ausgesetzt! sagte sie, als sie wieder ganz zur Besinnung gekommen war. Ich beruhigte sie durch die wiederholten Versicherungen einer ewig dauernden Anhänglichkeit. Gleichwohl zeigte sie einiges Mißtrauen, als ich ihr sagte, Madame Ducange habe sich zu dem Grafen von Rosambert geflüchtet; endlich jedoch schien sie mir zu glauben. Sie theilte mir unter den zärtlichsten Versicherungen mit, daß sie sich im zweiten Monat ihrer Schwangerschaft glaube, und ich verließ das Boudoir erst, nachdem wir ein neues Stelldichein daselbst festgesetzt hatten.

Inzwischen glaubte ich seit zwei Stunden ein ganz anderer Mensch zu sehn. Welch' eine Nachricht hatte mir die Marquise mitgetheilt! Wie schmeichelhaft sind die Ideen der Vaterschaft für die Eigenliebe eines Jünglings! Bereits ist Faublas nicht mehr der junge Fant, der eine Reitgerte in seinen Händen zischen läßt, eine neue Arie trillert, die Männer mit den Ellbogen stößt, den Frauen unverschämt in's Gesicht guckt, auf der Rennbahn einen leichten Wagen überholt und wie ein Blitz zwischen zwei alte Weiber hineinfährt, die an einer Straßenecke mit einander plaudern, hier einen Oimpel, der einem Spitzbuben nachgafft, auf den Fuß tritt, dort einen andern Tölpel, der ein Plakat liest, über den Haufen wirft, und immer wie ein Narr lacht über die hurlesken Zufälle, welche seine Lebhaftigkeit verursacht hat. Nein, die Haltung des Chevalier ist jetzt ernst und gemessen, sie verkündet einen vernünftigen Mann; die edle Kühnheit, die auf seinem Gesichte glänzt, ist gemildert durch die sanfte Freude, die auf seiner Stirne strahlt; sein stolzer Blick mahnt die Vorüber-

gehenden an die Ehrfurcht, die sie ihm schulden; über seine ganze Person ist eine gewisse Würde ausgegossen, welche zu sagen scheint: Ehret einen Familienvater! *)

*) Ehret einen Familienvater! Junger Thor! was vermisest du dich zu glauben? Was sagst du? Faublas! mein lieber Faublas! nimm dich wohl in Acht! Hier besonders werden die Leute dich bitter tadeln, wenn sie nicht deine Jugend bemitleiden; hier werden sie dich anklagen, mehr Lustigkeit als Zartfönn, mehr Feuer als Gefühl, mehr Geist als Urtheil zu haben. Fürs Erste werden sie dir sagen, daß das ausschließliche aller Gefühle, die Liebe, die wahre Liebe, weder Zerstreuung noch Theilung duldet; sie werden behaupten, daß der flatterhafte Liebhaber der Frau von B. niemals eine recht ernsthafte Neigung für Fräulein von Pontis gehabt habe.

Du, der du immer deine Sophie anbetetest, selbst zur Zeit, da du ihr unaufhörlich Nebenbuhlerinnen gabest, du wirst in der Unschuld deines Herzens antworten, der beglückte Liebhaber einer schönen Dame könne wohl der gärtliche Geliebte eines hübschen Fräuleins seyn. Sie werden es bestreiten; du disputirst gern, vielleicht wird sich eine Polemik eröffnen, vielleicht werden sie dir, nach dem altberkömmlichen Gebrauch der Literaten vom Fach, am ersten Tag schöne Complimente machen, um dir am zweiten grobe Beleidigungen zu sagen. Wenn du nicht gemäßigter, höflicher oder weniger maliziös bist als sie, so werden die Müßiggänger der Cafés ihren Spaß daran finden, und die Frage selbst wird noch immer unerledigt bleiben.

Aber ein Artikel von zarterer Art wird ihnen siegreiche Waffen gegen dich liefern. Sie werden dir sagen, daß der geheiligte, von der Religion gebotene, von den Gesezen anerkannte Bund, genannt die Ehe, das achtungswürdigste, obschon am wenigsten geachtete aller Bande sey; daß nur diejenigen geehrt zu werden verdienen, die in einer friedlichen und keuschen Vereinigung Kinder umarmen, deren Geburt bei dem glücklichen Gatten keinen Argwohn hervorruft, die tugendhafte Gattin keine Gewissensbisse for-

Ich hoffte Rosambert bei mir zu finden, denn ich brannte vor Verlangen, ihm mein Glück zu verkündigen. Jasmin sagte mir, der Graf sey wirklich da gewesen, habe aber nicht lange warten können. Einer seiner Oheime, der ihn zum Universalerben eingesetzt hatte, war plötzlich gefährlich erkrankt, und das nöthigte ihn, sich unverzüglich tief in der Normandie zu begraben, auf einem Gut, dessen Grundherr dieser Oheim war. Rosambert hatte Jasmin nicht sagen können, ob er bald zurückkommen werde, aber für den Fall, daß seine Verbannung sich verlängern sollte, ersuchte er mich, einige Tage bei ihm zuzubringen, wenn ich den Muth dazu hätte und meine Liebesgeschäfte es erlaubten.

O, meine hübsche Cousine! Die Erinnerung an dich beschäftigte mich den Rest dieses Tages und alle Stunden des folgenden hindurch; ein nebligter Himmel verkündete mir die Nacht des Rendezvous. Ich soupirte mit dem Baron, dann aber begab ich mich, statt auf mein Zimmer zurückzugehen, unter das Hofthor hinab. Der Schweizer, den ich endlich durch viele Geschenke

set. Sie werden dir sagen, daß nie und nimmer der schuldbehaftete Vater eines im Ehebruch erzeugten Kindes Familienvater genannt werden könne; daß man durch Verletzung eines am Fuße der Altäre geschworenen Eides die göttlichen Gesetze übertrete, daß man durch Einschmuggelung ungesetzlicher Erben in eine getäuschte Familie die Ordnung der Gesellschaft auf die unverantwortlichste Weise störe. Junger Mensch, sie werden dir noch tausend andere, nicht minder gewichtige Bemerkungen machen, und wenn du einmal zur Einsicht gekommen seyn wirst, dann wirst du zugeben... ja du wirst zugeben, daß sie Recht haben; aber du wirst ihre Grundsätze nur gelten lassen, um andere Folgerungen daraus zu ziehen; du wirst die Nothwendigkeit der Ehescheidung behaupten.

gewonnen hatte, sah mich nicht ausgehen. Ich begab mich hinter das Kloster in eine Seitenstraße, wo Dernelval, begleitet von zwei getreuen Dienern, mich bereits erwartete. Die Strickleitern waren bald angebracht, bald umarmte ich Diejenige, die ich anbetete. Ich muß gestehen, daß sie in dieser Nacht harte Kämpfe zu bestehen hatte. Ich wagte es noch nicht, nach dem vollständigen Besitz einer Geliebten zu trachten, die ich ebenso sehr ehrte als liebte; aber ich wollte doch kostbarere Gunstbezeugungen erhalten, als diejenigen, die mir bisher gewährt worden waren. Es bedurfte der ganzen Tugend Sophiens, um meinen, mit jedem Augenblick sich erneuernden Unternehmungen Einhalt zu thun. Morgens vier Uhr gaben wir uns den Abschiedskuß. Jasmin, der mit einem Hauptschlüssel versehen war, erwartete meine Rückkehr und öffnete mir sachte die Thüren des Hotels, sobald er das verabredete Signal hörte.

Auf diese Art täuschte ich drei Monate hindurch die Wachsamkeit des Barons, welcher ruhig schlief, während Sophie, die ihre eigene Schwachheit und meine immer neuerstehenden Wünsche zu bekämpfen hatte, mich durch ihren langen Widerstand in Erstaunen setzte, mich zwang, die glücklichen Anstrengungen ihrer in unaufhörlicher Übung befindlichen Tugend zu bewundern, mich jeden Morgen unzufrieden mit ihr wegschickte, mich jede Nacht verliebter wiedersah und meine Qual durch das Geständniß verdoppelte, daß so viele Entbehrungen ihr selbst nicht minder schmerzlich erscheinen würden als mir, wenn sie nicht ein Zeugniß ihres reinen Gewissens und in der Achtung ihres Geliebten eine überaus lohnende Entschädigung fände.

Auf diese Art täuschte ich auch drei Monate hindurch die Eifersucht der Frau von B., der meine Tage

gewidmet waren. Die Marquise empfing mich häufig bei ihrer Modehändlerin, zuweilen in ihrem Hause zu St. Cloud, manchmal auch in ihrem eigenen Hotel. Ich kam selten zuletzt zum Rendezvous. Meine schöne Freundin, entzückt über meinen Eifer und vielleicht auch verwundert über meine Standhaftigkeit, schien hauptsächlich zu fürchten, daß sie meine Liebe erschöpfen möchte. Ihr Zustand, der so viele schonende Rücksichten erheischte, bot ihr verschiedene Vorwände für die häufigen Weigerungen, wodurch sie meine Begierden flackelte. Da gab es Magenbeschwerden, Migränen, Herzleiden und tausend andere Unpäßlichkeiten, die mich sämmtlich erinnerten, daß sie Mutter war, und sie in meinen Augen um so interessanter machten. Dennoch wunderte ich mich, ihre so schöne Taille immer die gleichen Verhältnisse bewahren zu sehen, und ich erwartete mit Ungeduld jene allmähliche Rundung, welche mir die Vaterschaft vergewissern sollte. Auf die dringenden Fragen, die ich von Zeit zu Zeit an sie richtete, antwortete die Marquise, es sey möglich, daß sie sich um einen Monat getäuscht habe; viele Frauen erreichen den vierten oder fünften Monat, bevor man ihnen ihre Schwangerschaft ansehe; im Übrigen gestatten ihr die Störungen ihrer Gesundheit, so wie andere Zeichen nicht mehr, an ihrem Zustande zu zweifeln.

Mosambert kam in den ersten Tagen des Octobers zurück. Sein Oheim war gestorben und hatte ihm, außer großen Reichthümern, auch Verwicklungen hinterlassen; die Normannen, die von Natur prozeßsüchtig sind, hatten ihn chicanirt; die hübschen Mädchen des Landes Caux hatten ihn getrübet. Bei der Nachricht von der Schwangerschaft der Frau von B. wünschte mir der Graf im Anfange Glück; aber als ich ihm

von den eigenthümlichen Umständen erzählte, welche die späteren Mittheilungen begleiteten, die man mir gemacht hatte, da lächelte er und schüttelte ungläubig den Kopf.

Mein Freund, sagte er, das Alles ist nicht ganz klar; ich glaube, daß die Besorgnisse der Marquise Sie nicht sehr zu beunruhigen brauchen, und ihr Zustand erscheint mir zum Mindesten problematisch. Wenn es für's Erste wahr ist, daß sie zur Zeit des Abenteuers auf der Ottomane ihren Umgang mit Herrn von B. abgebrochen hat, und dieß ist eine Anstrengung, deren ich sie wohl fähig glaube, nun so ist es noch weniger zweifelhaft, daß sie auf die ersten Anzeichen einer verrätherischen Fruchtbarkeit ihre Einleitungen getroffen hat, damit ihr glücklicher Gemahl die ganze Ehre des Meisterwerks, welches acht Monate später an's Tageslicht kommen sollte, sich selbst zuschreiben könnte. Sie begreifen also, daß ihre Beunruhigungen nur erheuchelt sind, in der Absicht, Ihr mitleidendes Herz noch mehr zu erweichen. Aber noch etwas; ich glaube, mein lieber Faublas, daß es mit dieser Waterschaft ganz und gar nicht geheuer ausseht. Was ist denn, ich bitte Sie, diese Schwangerschaft, wovon man Sie erst nach zwei Monaten in Kenntniß setzt? War der glückliche oder unglückliche Umstand für Sie nicht wichtig genug, daß man Sie gleich nach dem ersten Monat benachrichtigen mußte? Durfte man damit noch dreißig Tage warten, bis der zweite Courier ausblieb? Und dann bemerken Sie wohl, daß seit der Mittheilung drei Monate verflossen sind; drei und zwei macht fünf. Fünf volle Monate! und noch kommt nichts zum Vorschein! Und nach ihrem eigenen Geständniß zeigt sich noch keine Spur von Veleibtheit! Zum Teufel, mein

Freund, alles-das sind Dinge, über welche man einen Liebhaber nicht täuschen kann. Mein lieber Faublas, ich versichre Sie, dieser kleine Chevalier ist vergeskt... Mein Freund, die Schwangerschaft ist nur erfunden, um Sie zurückzuführen, zu fesseln und zu interessiren. Im Ubrigen ist die List nicht schlecht; ich verlange dafür keinen andern Beweis, als den großen Erfolg, den sie gehabt hat.

Mosamberts Bemerkungen schienen mir aller Beachtung werth, aber es kam mich hart an, der süßen Hoffnung zu entsagen, womit man mich seit mehreren Monaten eingewiegt hatte. Ich gelobte mir, nichts zu versäumen, um noch am nämlichen Abend den wahren Sachverhalt auszumitteln.

Justine war gekommen, um mir zu sagen, daß ich mit Anbruch der Nacht zu ihrer Gebieterin kommen solle; ich ermangelte nicht, mich einzustellen. Ich brauchte an die Thore des Hotels nicht anzuklopfen, sie waren offen; aber der Schweizer sah mich; ich nannte Justine, schlich hinter einen Wagen hin, der offenbar eben erst gekommen war, und erreichte die geheime Treppe. Am Boudoir angelangt, öffnete ich die Thüre, trat rasch ein und war nicht schlecht verwundert, die Stimme des Herrn von B. zu hören, welcher sehr laut im Schlafzimmer der Marquise sprach. In demselben Augenblick stürzte sich Justine, ohne Zweifel über den Lärm erschrocken, den ich bei Öffnung der Thüre gemacht hatte, aus dem Schlafzimmer in das Boudoir.

Er kommt den Augenblick zurück, sagte sie, mich hinaus treibend. Bald war ich einige Stufen hinab gestiegen. Ei, seht doch dieses einfältige Ding! läuft davon, während ich mit ihr spreche! rief Herr von B., der Justine verfolgte. Er betrat das Boudoir in dem

Augenblicke, wo sie in der einen Hand die Kerze, mit der sie mir leuchtete, in der andern die halb offene Thüre hielt. Ohne ein einziges Wort zu erwidern, zog die schlaue Jose die Thüre hinter sich zu und verschloß sie doppelt; dann gab sie mir ein Zeichen, daß ich sie erwarten sollte. Sehen Sie ohne Furcht, sagte sie, sobald sie in meine Nähe kam, er kann uns nicht mehr erreichen: aber, mein Herr, dieses Boudoir bringt Ihnen nicht viel Glück.

Hier schlug Justine ein lautes Gelächter auf, welches der Marquis hörte. Die impertinente Gans, rief er, sie lacht noch über ihre Dummheit und schlägt mir die Thüre vor der Nase zu! Das Übrige hörte ich nicht, denn Justine, die sich vergebens bemühte, ihre Lustigkeit zu zügeln, begann von Neuem noch lauter zu lachen.

Ich nahm sie in meine Arme: Schelmin, du sollst für deine Gebieterin büßen! So sprechend, blies ich das Licht aus, gab der Lacherin einen Kuß und setzte sie sachte auf die Stufen. He! he! Herr Chevalier, was machen Sie denn? ... Wie! auf einer Treppe? Statt zu antworten, bereitete ich den glücklichen Augenblick vor, aber Justine, die etwas zu lebhaft war, machte eine rasche und so unglückliche Bewegung, daß der neben ihr stehende Leuchter mit großem Getöse die ganze Treppe hinab rollte. Was ist das? rief der Marquis zwischen die Thüre hindurch: Justine, haben Sie einen falschen Schritt gethan? O, es ist nichts, gar nichts; antwortete sie mit zitternder Stimme. Ja, nichts, versetzte er, und doch kann sie nicht sprechen! Während dieses kurzen Zwiegesprächs bemühte sich Justine, mich von dem Posten zu verjagen, welchen ich einnahm und hartnäckig zu behaupten suchte. So hart

es mich ankam, das Schlachtfeld zu verlassen, ohne vorher den Sieg errungen zu haben, so mußte ich mich dennoch dazu entschließen. Der Marquis hatte so eben seinen Leuten gefflingelt, und wir hörten ihn Befehl geben, Justinen auf die Beine zu helfen, die auf der geheimen Treppe gefallen seyn. Ich hatte keinen Augenblick zu verlieren. Auf die Gefahr hin, zwanzigmal den Hals zu brechen, eilte ich in größter Unordnung die Treppe hinab. Ich bemerkte in der Nähe eine Remise, wohin ich nicht ohne Mühe lief, um mich zu verbergen und so gut wie möglich in Ordnung zu bringen. Eben wollte ich mein Versteck verlassen und über den Hof eilen, als die Bedienten unten an der Haupttreppe erschienen. Sie kamen mit Lichtern herbeigelaufen; ich hatte nur noch Zeit, einen Wagenschlag zu öffnen und mich in die Carrosse hineinzuwerfen.

Von da aus sah ich, daß Justine denjenigen, die ihr zu Hülfe eilen wollten, die Hälfte des Weges ersparte. Sie wurde wie im Triumph von den Lakaien zurück getragen, welche hoch erfreut waren, sie nach einem so furchtbaren Fall wohl und gesund wieder zu finden.

Schon gingen diese Herren unter tausend fröhlichen Ausrufungen die große Treppe hinauf; schon traf ich Anstalt, den Augenblick zur Flucht zu benützen; aber mein wunderliches Schicksal hatte mir für diesen Abend die lächerlichsten Unfälle vorbehalten. Von der großen Schaar machte sich auf einmal ein langer Bengel von einem Stallknecht los, der gerade auf die Remise zuschritt und damit anfang, daß er sein Licht auf den Tritt der Carrosse stellte, worin ich in schrecklicher Angst saß. Sodann untersuchte er einen Wagen, der neben dem meinigen stand (offenbar war es derjenige,

welcher den Marquis nach Hause gebracht hatte); er machte hierauf noch einige Gänge in der Remise; endlich kam er zurück und setzte sich auf den bequemen Wagentritt, nachdem er sein Licht weggestellt und ausgeblasen hatte. Sie kann nicht lange ausbleiben, sagte er; ich will sie da erwarten. Sobald das Licht, das mich schrecklich belästigte, ausgelöscht war, fühlte ich mich ruhiger. Die Nacht war so düster, der Nebel so dick, daß man auf vier Schritte nichts erkannte. Inzwischen war eine starke Viertelstunde verflossen, die ersehnte Person kam nicht; ich wurde in meinem Gefängnisse ebenso ungeduldig, wie mein Kerkermeister, der ganz leise auf seinem Wagentritte fluchte.

Endlich hörte ich ein leichtes Geräusch im Hofe; der Stallknecht hörte es auch, denn er erhob sich mit einem schwachen Husten; man antwortete ihm in demselben Tone, man kam näher, man sprach ganz leise mit einander. Schon wiederholte er laut genug, daß ich es hören konnte: In dieser da, fügte er hinzu, und klopfte auf meine Carrosse. Bei diesen Worten verließ man den verständigen Diener, der, als er nun allein war, auf meinen Schlag zukam, ihn mit dem Schlüssel verschloß, dann auf die andere Seite ging, hier dasselbe that, und auf die gleiche Weise auch den andern Wagen verschloß, der neben dem meinigen stand. Jetzt, sagte er zu sich selbst, kann ich diese Leuchte da anzünden; und gleich, als hätte er es darauf abgesehen, mich zur Verzweiflung zu bringen, ging er gerade in die Front der Remise und zündete eine sehr große Laterne an, welche in diesem nicht sowohl breiten, als tiefen Hofe trotz des dichten Nebels so viel Licht verbreitete, daß man leicht erkennen konnte, was da vorging. Nach dieser Operation entfernte er sich pfeifend.

Ihr, die Ihr dieses traurige Abenteuer leset, wenn Ihr Faublas liebet, so beklaget ihn. Man vertreibt ihn aus einem Boudoir, man stößt ihn auf einer Treppe, man verfolgt ihn in eine Remise, man sperrt ihn in einer Carrosse ein; er ist unruhig, er friert, und um das Maß des Jammers voll zu machen, hat er nicht soupiré.

Der Geruch der Speisen, die man in der Küche bereitete, drang bis zu mir, und ließ mich nur um so lebhafter empfinden, wie schmerzlich es manchmal ist, einen guten Appetit zu haben. Inzwischen schien meine Lage so traurig, daß der Hunger es nicht war, was mich am meisten quälte. Die Worte: „in dieser da,“ leiteten mich auf Betrachtungen furchtbarer Art. War ich entdeckt worden? Hatte der Marquis endlich alles erfahren und bereitete er seine Rache vor?

O, mein Schutzengel! o meine Sophie! Du warst es, die ich in diesem kritischen Augenblicke anrief. Es ist wahr, daß ich, fortwährend verführt durch den anwesenden Gegenstand, dich einige Stunden lang vergessen hatte; es ist wahr, daß ich im Unglück war, als ich dir meine späte Huldigung darbrachte; aber ehrt man in seinem Herzen den Gott weniger, dessen Cultus man zuweilen vernachlässigt? und geschieht es nicht hauptsächlich im Unglück, daß die Menschen die Gottheit anflehen?

Ich hatte alle Zeit, an meine hübsche Cousine zu denken. Ich hätte vielleicht entweichen können, aber ich wagte keinen Versuch zu machen, weil die Bedienten unaufhörlich auf- und abgingen, weil die unglückselige Laterne alle meine Bewegungen beleuchtet haben würde, weil ich endlich in der Besorgniß, entdeckt und plan-

mäßig verfolgt zu sehn, lieber den Feind erwarten, als ihn auffuchen wollte.

Der Feind kam nicht, und ich entschlief zuletzt auf meinem Posten. Der Schweizer ging mit einem Schlüsselbunde umher, schloß alle Schlösser und verriegelte alle Thüren. Dieß war der Augenblick, den ich fürchtete; es war ohne Zweifel derjenige, den man erwartet hatte, um die Belagerung gegen mich zu beginnen. Ich kam mit der Furcht davon. Der Schweizer ging friedlich in seine Loge zurück, ein Bedienter löschte die Laterne, Alles ging zu Bette.

Die tiefe Stille, die bald im Hotel herrschte, beruhigte mich gänzlich wieder. Es war klar, daß man nicht an mich dachte und daß die Worte „in dieser da,“ die mich so sehr beunruhigt hatten, bloß ein nächtliches Abenteuer bedeuteten, dessen Zeuge ich seyn sollte. Inzwischen folgte eine Verlegenheit auf die andere. Mein Gefängniß sollte der Schauplatz der Scene seyn, die sich vorbereitete. In einem so schmalen Raum konnte ein Dritter die handelnden Personen nur belästigen, und ich war überdies im höchsten Grade dabei interessiert, daß dieselben, wer sie auch seyn mochten, mich nicht entdeckten. Ich konnte also nicht zu schnell aus der Carrosse kommen. Ich sah noch Licht in dem Zimmer; aber im Hofe war keines mehr und der Nebel war fortwährend sehr dicht. Ich konnte, ohne Furcht bemerkt zu werden, endlich ein Heraussteigen versuchen, und ich führte dieß sehr glücklich aus. Welche Wonne empfand ich, als ich das Pflaster des Hofes unter meinen Füßen verspürte! Ein junger Pariser, der zum erstenmal in seinem Leben eine Meeresfahrt gewagt hat, kann sich nicht seliger fühlen, wenn er wieder im Hafen angelangt ist.

Einiges Nachdenken über meinen Zustand beschwichtigte die Trunkenheit, die dem ersten Entzücken folgte. Da alles verschlossen war, so hatte ich mir nur ein minder unbequemes Gefängniß verschafft. Ich hatte Hunger, ich fror, und um die Widerwärtigkeit zu vollenden, quälte mich eine ewige Uhr, welche Viertel schlug, wenn ich Stunden zu zählen glaubte, mit ihrem eintönigen Geräusche, und stellte mir die längste aller Nächte in Aussicht. Nach und nach erloschen die Kerzen in den Zimmern, es herrschte überall eine tiefe Dunkelheit. Inzwischen erschien noch Niemand, und meine Ungebuld hielt gleichen Schritt mit meiner Neugierde.

Endlich ist es drei Uhr Morgens; ich höre einige Bewegung im Hofe; ein Mann, dessen Züge ich nicht zu erkennen vermag, tritt sachte vor, ich weiche behutsam zurück; er öffnet den Schlag und steigt in die Carrosse, in demselben Augenblick, wo ich mich, von einem neuglerigen Wunsch getrieben, bescheiden hinten aufsetze.

Nach einer viertelstündigen Stille stampft der Unbekannte mit den Füßen, dann steigt er auf einmal unter Schimpfworten über die Nacht, die Kälte, die Nebel und über eine Person, die er ein Lumpenmensch nennt, wieder aus der Carrosse, geht unter der Kemeise spazieren und kommt, offenbar nur um sich zu zerstreuen, bis auf zwei Schritte vor mich hin, um ein höchst unanständiges Bedürfniß zu befriedigen. Nachdem dieß geschehen, gibt der Kerl neue Zeichen von Ungebuld von sich. Die Lumpenbocke! ruft er jeden Augenblick und begleitet diesen Ausdruck mit einigen andern noch kräftigeren Ausdrücken. Endlich fügt er hinzu: Wie dumm, mir hier ein Rendezvous zu geben, nicht dulden zu wollen, daß ich, wie sonst immer, auf ihr Zimmer komme! Da schwagt sie mir vor, Madame

habe in der letzten Nacht ein Geräusch gehört und das schade ihrer Ehre. Ihrer Ehre! Ja das ist wohl möglich; aber braucht sie mich deshalb zwei Stunden lang den Nebel einschlucken und einen Schnupfen bekommen zu lassen? Weiß denn das einfältige Ding nicht, daß Unserer, wenn er halb erfroren ist...

Die Klage des Geliebten (man erräth, daß es ein solcher war) wurde durch ein leichtes Geräusch unterbrochen, das seine und meine Aufmerksamkeit anzog. Er erhob sich, ging der geliebten Person entgegen, erreichte sie in kurzer Entfernung von mir und warf ihr ihre Langsamkeit vor. Sie rechtfertigte sich mit einem derben Ruß. Diese Art zu antworten, gefiel dem Geladen augenscheinlich sehr, er replicirte in derselben Weise, und die Unterhaltung belebte sich dermaßen, daß der gleiche und fortgesetzte Ansatz ihrer verliebt auf einander gepreßten Lippen bald ein Concert bildete, dessen Harmonie einen beobachtenden Dritten kaum sehr ansprechen konnte.

Zu meiner Furcht, entdeckt zu werden, gesellte sich jetzt ein unruhiges Verlangen, zu erfahren, wer die gefällige Schönheit sey, deren Sprache so viel Lieblichkeit und Kraft zugleich hatte; aber die dicke Finsterniß, die mich gegen den Liebhaber geschützt hatte, entzog nun auch die Geliebte meinen neugierigen Blicken. Das glückliche Paar, das sich so gut verstand, ohne zu sprechen, stieg in die Carrosse. Als bald kamen aus derselben erstickte Seufzer, ein zärtliches Geächze und der heftig erschütterte Rutschenkasten machte in einer Minute zwanzig Sätze, welche mir deutlich genug zeigten, was für einer Art von Beschäftigung die darin Befindlichen sich hingaben. Sonderbar geschüttelt hinten, dachte ich darauf, meinen Platz zu verlassen, als

der Wagen allmählig in sein vollkommenes Gleichgewicht zurückkehrte und mich schließen ließ, daß die Athleten Athem schöpften. Mein theurer la Jeunesse! sagt jetzt eine Stimme, deren holde und ach so trügerische Klänge ich erkenne . . . mein theurer la Jeunesse! — Meine liebe Justine, antwortete sogleich der Tölpel, und ich spürte, daß der Kasten sein verrätherisches Schaukeln wieder begann.

Ich versuche, hinabzugleiten, ein Sandkorn kommt mir unter die Füße und knarrt, als ich es erdrückte. Mein Gott! sagt Justine, was ist das? Ich höre ein Geräusch; sieh im Hofe nach; wir sind überrascht!

La Jeunesse steigt verblüfft aus, geht nahe an mir vorüber, schreitet auf's Gerathewohl im Hofe fort und hustet ein wenig. Justine ist, mehr todt als lebendig, in der Carrosse sitzen geblieben. Ich zeige mich am Schlage: Ich bin's, reizendes Kind, ich habe alles gehört; schick' sogleich la Jeunesse weg, bedenke vor allen Dingen, daß ich ein Nachtlager brauche und daß ich nicht soupirt habe. — Wie, Herr von Kaublaß, Sie waren da? — Ja, ich war da; aber schick' la Jeunesse hinweg, zeige mir ein Zimmer, gib mir etwas zu essen. Ich will dir nachher sagen, was mir begegnet ist, was ich gehört habe, was du gethan hast.

Bei diesen Worten nehme ich tappend meinen Posten wieder ein. La Jeunesse kommt zurück, versichert Justine, sie habe sich getäuscht, es sey Niemand da. Justine behauptet, sie habe Geräusch gehört, es sey Jemand im Hotel aufgestanden. Sie ist grausam genug, ihren betrubten Liebhaber fortzuschicken, der sie nur nach mehreren Küssen verläßt und ihr zuvor das bestimmte Versprechen abnimmt, daß sie ihm zu einer

gerigneteren Stunde und an einem bequemeren Orte Revanche geben werde.

Sobald er sich entfernt hatte, erklärte Justine, sie wisse nicht, wohin sie mich führen solle. Der Herr Marquis, sagte sie, bringt die Nacht bei Madame zu. — Wie, der Marquis! — Der Marquis. Er hat es durchaus verlangt. — Ah! Aber du hast ja auch ein Zimmer, Justine? — Ja, mein Herr, ganz nahe beim Zimmer von Madame. — Nun wohl, mein Kind, so führe mich auf dein Stübchen. Es sind sieben tödtliche Stunden, daß ich mich hier erkälte und faste; willst du mich vor Hunger und Frost sterben lassen? — O nein, Herr von Faublas, o ganz gewiß nicht; aber es ist mir darum . . . wenn meine Gebieterin Lärm hörte. — Sey ruhig, ich werde nicht so viel Lärm machen, als la Jeunesse heute Abend.

Justine nahm mich bei der Hand, und so schlichen wir mit langen Hälsen und gespigten Ohren auf den Zehen weiter, bis wir tappend das fragliche Stübchen erreicht hatten. Justine zündete eine Lampe an und machte schnell ein Feuer. Sie wagte es nicht, mich anzuschauen; aber ihr schüchtern abgewandter Blick schien mich um Gnade anzuflehen, und ich sah auf dem netten Gesichtchen der Schelmin einen gewissen schmolenden und verworrenen Zug, der sie noch pikanter als gewöhnlich machte. O, wie stark gerieth ich in Versuchung, ihr zu verzeihen! O welche Mühe kostet es einen jungen Mann von siebenzehn Jahren, im Zimmer eines hübschen Mädchens von gleichem Alter seinen Born zu bewahren! Ich konnte nicht daran zweifeln, daß la Jeunesse glücklich war, aber ich war es auch; es handelte sich also nur darum, welchen von Beiden man mehr liebt. Ja, aber einen Nebenbuhler

in den Ställen des Hotels zu haben! Meine Vergnügungen mit einem Bedienten zu theilen! Wahrlich, nichts Geringeres als eine so abstoßende Idee war im Stande, mich zu verhindern, daß ich in diesem Augenblick eine neue Treulosigkeit gegen die Marquise, ein neues Unrecht gegen meine Sophie beging.

Sobald die delikaten Betrachtungen die wieder aufsteigenden Wünsche erstickt hatten, spürte ich meinen Hunger noch mehr. Gib mir etwas zu essen, Justine. — Ich habe nichts, Herr von Faublas. — Wie! gar nichts? — Ach ja doch, in meiner Kommode sind zwei Töpfe mit Confituren. — Wie, zwei, Justine? — Ja, da sind sie; ich gebe nur meinen guten Freunden davon. — In diesem Falle, mein Kind, ist es also la Jeunesse, der diesen hier angebrochen hat. Ich bedaure nur eins, nämlich daß ich deinen la Jeunesse nicht tüchtig durchgewalzt habe, als er auf der Brücke von Sèvres hinter mir drein galoppirte. — Ei, Sie haben ihm einen verben Peitschenhieb versetzt! Sein Arm war ganz schwarz! — Jetzt wundert es mich nicht mehr, daß du dich damals für dieses Zusammentreffen so sehr interessirtest... Mein Kind, gib mir Brod. — Ich habe keins. — Nicht einmal ein Bißchen? — Keine Krume. — Und zu trinken? — O, nichts als diesen vollen Wassertopf.

Zwei Töpfe mit Confituren, das ist das Abendessen einer Nonne! Es ist gesund, es ist leicht, aber mein Magen war nicht damit zufrieden, und um ihn zu stärken, mußte ich ein unglückliches Glas Wasser verschlucken, das mir den Gaumen und die Eingeweide erkältete. Welch' ein Schmerz! Justine schien sich meine Noth sehr zu Herzen zu nehmen. Das Feuer wollte

nicht gut genug brennen; sie schürte und bließ unaufhörlich. Ich mußte frieren; sie knöpfte mir den Rock zu. Dieser Gut genügte nicht, um mich vor der Kälte zu schützen, ich mußte mir eine ihrer Nachthauben aufsetzen lassen. Man spürte überall den Zugwind; sie stopfte, um mich davor zu bewahren, Papier unter die Thüre. Justine war unermüdlich, sie sorgte für alle Bedürfnisse, die ich hatte, und auch für solche, die ich nicht hatte; kurz, Justine verschwendete an mich die feinen und ausgesuchten Aufmerksamkeiten, die zart-sinnigen Sorgen, alle jene eifrigen Liebkosungen, womit dich eine Frau, welche dich hintergeht, oder auf dem Sprunge ist, dich zu hintergehen, überschüttet.

Mein Herr, sagte endlich die schlaue Jose, welche zu erfahren wünschte, wie es gekommen sey, daß ich sie Morgens um drei Uhr ausspionirt habe, ich glaube, Sie hätten Zeit gehabt, das Hofthor wieder zu erreichen; ich kenne Sie als so rasch, so flink! Ich hatte nicht bedacht, daß Sie bei Ihrem unordentlichen Zustand einiger Minuten bedurften... Ich unterbrach sie, um ihr Punkt für Punkt vorzuerzählen, was mir im Hotel begegnet war, seit ich es betreten. Sie zwang sich, nicht zu lachen, als ich vom Boudoir sprach; ihr Fall auf der Treppe machte sie beinahe erröthen. Eine Anwandlung von Mitleid zeigte sich auf ihrem böshaften Gesichtchen, als ich ihr von meiner Gefangenschaft in der Carrosse erzählte; aber als ich auf den letzten Theil meines Berichtes zu sprechen kam, den ich mit einigen Spöttereien zu würzen gedachte, da ging in ihrer ganzen Haltung die schnellste aller Revolutionen vor. Das arme Mädchen senkte die Augen, neigte den Kopf, erblaßte ein wenig, und indem sie mit ihrer rechten Hand die fünf Finger der linken

einen um den andern zählte, wagte sie schüchtern einige Worte einer sehr schweren Rechtfertigung.

Herr von Faublas, sagen Sie mir nichts von dem, was in dem Wagen vorgegangen ist, ich weiß es, ich war ja darin. — Du wirst es also doch wohl eingestehen? — Ja, aber ich habe keine Untreue gegen Sie begangen. — Wie so? Bist du dessen sicher, was du da sagst? — Allerdings; ich habe Sie nicht wegen la Jeunesse verlassen, sondern ich habe im Gegentheil la Jeunesse Ihetwegen getäuscht. — Ah! ah! — Ja, Herr von Faublas. Sie lieben mich erst seit einigen Monaten, Sie! — Und la Jeunesse? — Schon seit länger als zwei Jahren! Ich habe Sie vorgezogen, sobald ich Sie sah, aber ich habe mit ihm nicht ganz brechen wollen, weil ich ihn mir für's Heirathen aufspare. — Du weißt dich gut herauszubeißen. — Sie lachen, aber Sie können überzeugt sehn, daß er mich heirathen wird. — Allerdings, Justine, er heirathete dich erst vor einer halben Stunde. — Wie unglücklich ich bin; ich sehe, daß Sie böse auf mich sind, und vielleicht wird mich meine Gebieterin morgen fortjagen! — Wie? Glaubst du, daß ich ihr sagen werde? . . . — Nein, mein Herr, es ist nicht das; aber die Frau Marquise ist wegen meines Falles auf der Treppe unzufrieden, sie hat sich dadurch nicht täuschen lassen. Als ich wieder in's Zimmer trat, kam der Marquis auf mich zu und schien mich beklagen zu wollen, aber Madame hat mich schief angesehen. Es geschieht ihr ganz recht, sagte sie trocken. Sie hätte nur sogleich hinabgehen sollen, statt sich auf der Treppe zu amüsiren. Seitdem hat sie nichts mehr zu mir gesagt, weil der Herr Marquis sie nicht mehr verlassen hat; aber sie hat meine Dienste nur mit sehr übler Laune

aufgenommen, und ich fürchte sehr, daß morgen... — Justine, wenn sie dich fortschickt, so brauchst du nur zu mir zu kommen und es mir zu sagen; ich werde dir einen Platz suchen, jedoch nur unter einer Bedingung. Seit fünf Monaten behauptet die Marquise, daß sie schwanger sey... — Ah, mein Herr, ich versichere Sie... — Ja, was du mich schon mehrere Male versichert hast; heute aber antworte nicht so schnell, ich werde früh oder spät die Wahrheit erfahren, und wenn du sie mir nicht gesagt hast, so ziehe ich ganz die Hand von dir ab. — Wenn ich sie Ihnen aber sage... — Dann fürchte nichts, ich werde dich nicht bloßstellen. Also, Justine, ist es wirklich wahr, daß deine Geleiterin schwanger ist? — Mein Herr, sie hat Ihnen das eine Zeitlang weiß gemacht, um sich mit Ihnen auszusöhnen, und diese Nachricht schien Ihnen so viel Freude zu machen, daß sie sich seitdem nicht entschließen konnte... es wäre Unrecht, wenn Sie ihr deshalb grollen wollten. Alles, was sie gethan hat, geschah nur Ihnen zu Gefallen. — Ja, ja... Justine, wenn sie dich fortschickt, so werde ich dir einen Platz suchen; inzwischen hast du hier etwas.

Ich nöthigte sie, die zehn Thaler anzunehmen, die ich ihr bot. Sie würden wohl daran thun, sagte sie, wenn Sie sich auf mein Bett werfen wollten. — Mein Kind, ich bin nicht übel auf diesem Stuhle. Justine bestand auf ihrem Vorschlage, aber mein unglückliches Schicksal verfolgte mich. Ich schlug ihn aus mit der Bemerkung, daß sie müder seyn müsse, als ich; ihr Bett sey für sie nothwendig, eine einfache Matratze würde für mich genügen, wenn sie die Güte hätte, mir auf einige Stunden ein solches Opfer zu bringen.

Justine gehorchte ungern, legte aber doch in der Nähe des Kamins ihren Strohsack auf den Boden und oben darauf noch eine Matrage. Sodann warf sie sich ganz angekleidet auf ihr durch die Theilung weit kleiner gewordenen Bett; endlich wünschte sie mir gute Nacht, sah mich dabei zärtlich an und stieß einen langen Seufzer aus. Ich weiß nicht, was mich wider meinen Willen gleichfalls seufzen machte; meine fortwährend lebhaft e Einbildungskraft führte meine schwache Vernunft irre; ich war im Begriff, zu unterliegen, als ich mich auf einmal an meine Sophie erinnerte. Es ist wahr, ich erinnerte mich auch an das Geschaufel des Wagenkastens. Dem sey, wie ihm wolle, statt in Justinens Bett zu gehen, warf ich mich auf dasjenige, das sie mir so eben bereitet hatte. Ich legte meinen Kopf auf meinen Arm, der zum Rissen wurde, ich versank in einen tiefen Schlaf, und ich überlasse es dem Leser, zu entscheiden, ob der Ekel es war, der meine Begierden unterdrückte, oder ob für diesmal die zärtliche Liebe über die niederliche Liebe triumphirte.

Es mochte etwas über zwei Stunden seyn, daß ich die Süßigkeit einer höchst nothwendigen Ruhe genoß, als ich durch den Schreckensschrei: „Feuer!“ aufgeweckt wurde.

Ich erhebe mich, ich reiße die Augen, ich selbst war es, der brannte, Justine war es, die aus vollem Halse schrie. Ihr Schmelzen gebieten, mit meinen schmerzlich versengten Händen das Feuer erlöchen, welches bereits die Hälfte meines linken Rockflügels verzehrt hatte, das flammende Scheit, das auf den Strohsack herabgerollt war und sowohl diesen, als die Matrage angezündet hatte, in's Kamin zurückwerfen, von Justinens Toilettentisch eine große Fayence-Schüssel nehmen,

die glücklicherweise voll von Wasser war, die beinahe gefrorene Flüssigkeit über den Strohsack und die Matratze hinabgießen, mit einem schnellen Griff Justine's Decke und Tücher wegreißen, das Federbett auf die eine, die zweite Matratze auf die andere Seite werfen, die hölzerne Bettlade mit einem Tritte umstoßen, das alles war die Sache eines Augenblicks; ich that es in kürzerer Zeit, als man braucht, es zu lesen.

Inzwischen liefen mehrere Personen, von Justine's Geschrei angelockt, nach ihrem Zimmer; man rief ihr zu, sie solle die Thüre öffnen. Ich meyne, in den Boden zu sinken, als ich die Stimme meiner schönen Freundin und ihres einfältigen Gemahls erkannte. Wo mich verstecken! Es ist kein Bett, kein Schrank da; ich sehe nichts, als das Kamin, und da schlüpfe ich hinein. Justine bringt einen Stuhl herbei, um mir hinaufsteigen zu helfen.

«Sie, so öffnen Sie doch, Justine, ruft der Marquis. Justine, die fortwährend den Stuhl hält, antwortet, das Feuer sey gelöscht. Gleichviel! Öffnen Sie! ruft der Marquis, oder ich lasse die Thüre einschlagen. Ich muß mich doch anziehen, sagt Justine, immer noch den Stuhl haltend. Sie können sich morgen anziehen, antwortet ihr Gebieter.

Die ganze Dienerschaft ist herbeigelaufen; man befehlt ihr, die Thüre einzustoßen. In demselben Augenblick nehme ich einen Schwung und klammere mich fest. Justine zieht den Stuhl zurück, läuft nach der Thüre, öffnet sie, man tritt ein. Das Zimmer füllt sich mit Leuten, die alle zugleich fragen, antworten, Bemerkungen zum Besten geben, Angst äußern, sich beruhigen, sich Glück wünschen und einander nicht verstehen. Unter so vielen verworrenen Stimmen erkenne ich leicht

das gellende Organ des Marquis: Die unverschämte Gans! Zündet mein Hotel an! Tagt uns solche Angst ein! Stört mich und ihre Gebieterin im Schlaf! Die Marquise läßt, während ihr Gemahl schimpft, den Strohsack und die Matrage, welche das ganze Unheil angerichtet hatten, zum Fenster hinauswerfen; sie untersucht das Zimmer und sieht, daß keine Gefahr mehr vorhanden ist. Jedermann trete ab! sagt sie; die Männer gehorchen zuerst, einige Frauenzimmer, bei denen vielleicht die Neugierde größer ist, als der Eifer, bieten meiner schönen Freundin ihre Dienste an, erhalten aber zum zweiten Male den Befehl, abzutreten.

Wie haben Sie hier das Feuer ausgebracht? ruft der Marquis, noch immer flammend vor Zorn. Nur einen Augenblick, sagt die Marquise zu ihm; warten Sie doch, bis Alle draußen sind. — Et, zum Henker, Madame! und wenn sie es auch hörten! Ein schönes Geheimniß das! — He, mein Herr, sehen Sie denn nicht, daß dieses Kind an allen Gliedern zittert, und glauben Sie denn, daß man sich absichtlich verbrenne? — Madame, da hat man Sie wieder mit Ihrer Justine! Sie lassen ihr alles hingehen! Nun wohl, ich für meine Person behaupte, daß sie ein einfältiges, kopfloses Ding ist, das ein schlechtes Ende nehmen wird, das sage ich Ihnen zum Voraus! Sehen Sie, ich habe immer in ihrer Physiognomie bemerkt, daß sie ein bißchen närrisch ist. Betrachten Sie einmal dieses Gesicht da! Liegt nicht etwas Irres darin? Bemerkt man nicht... — Nun, Justine, fiel die Marquise ein, erzählen Sie uns, durch welchen Zufall... — Madame, ich las. — Eine schöne Stunde um zu lesen! rief der Marquis, muß man da nicht den Kopf verloren haben? — Madame, versetzte Justine, ich bin

eingeschlafen, das Licht, das ich nicht gelöscht hatte und das zu nahe bei der Matratze stand... — Hat sie angezündet, fiel der Marquis wieder ein. Das große Wunder! Und was lesen Sie denn so Schönes, Mamsell? — Herr Marquis, versetzte die boshafte Jose, es war ein Buch, welches heißt... der vollständige Physognomiker. — Der Marquis beruhigte sich sogleich und fing an zu lachen: der vollkommene Physognomiker, will sie sagen. — Ja, Herr Marquis, ja, der vollkommene Physognomiker. — Nun wohl, Justine, das Buch ist sehr amüsam, nicht wahr? — Ja, Herr Marquis, sehr amüsam... eben deshalb... — Und wo ist es, das Buch? fragte die Marquise. Nach einer Pause antwortete Justine: Ich finde es nicht, es ist offenbar verbrannt. — Wie! verbrannt! rief der Marquis; mein Buch ist verbrannt! Sie haben mein Buch verbrannt! — Herr Marquis... — Und warum nehmen Sie meine Bücher, Mamsell? Wer hat Ihnen erlaubt, mein Buch zu nehmen und es zu verbrennen? — He, mein Herr! sagte die Marquise zu ihm, Sie schreien ja, daß mir die Ohren gellen. — Ei, was! Madame, das unverschämte Ding verbrennt mein Buch! — Nun wohl, mein Herr, so werden Sie ein anderes kaufen. — Ja, Sie werden eins kaufen. Ja, man kauft nur so! Glauben Sie vielleicht, man findet das wie einen Roman? Es war vielleicht das einzige Exemplar in der ganzen Welt, und die dumme Gans verbrennt es mir! — Nun wohl, mein Herr, versetzte die Marquise lebhaft, wenn das Buch verbrannt ist und sich kein anderes mehr vorfindet, so können Sie es auch entbehren. Ich sehe darin kein so großes Unglück. — Wahrhaftig, Madame, die Unwissenheit... sehen Sie, ich will nur gehen, denn ich könnte sonst

Ausdrücke gebrauchen . . . und Sie, Mamsell, Ihnen wiederhole ich, daß Sie eine einfältige, kopflose Gans, eine Narrin sind, ich habe das schon lange in Ihrer Physiognomie gesehen! Damit ging er.

Quer über, in einem engen, schmutzigen Kamin hängend, gezwungen, auf der einen Seite den Kopf und die Schultern anzuknechten, auf der andern die Beine fleiß und zu größerer Sicherheit die Arme ausgespreizt zu halten, befand ich mich in der unbequemsten aller Lagen. Ich begann sehr müde zu werden. Gleichwohl mußte ich Geduld fassen, ich mußte wissen, wie das alles enden sollte; ich sammelte meine Kräfte und lauschte.

Die Marquise begann: Er ist jetzt fort! Das ist es, was ich wünschte; wir sind allein; ich hoffe, Mamsell, daß Sie die Gefälligkeit haben werden, mir Ihren Fall von gestern Abend, sowie das Geräusch, das ich seit länger als zwei Stunden bei Ihnen höre, zu erklären. Und da Sie wohl einsehen, daß ich an das Geschichtchen mit dem verbrannten Buche nicht glaube, so schmeichle ich mir, daß Sie mir gefälligst mittheilen werden, durch welchen Zufall das Feuer hier ausgebrochen ist. — Madame . . . — Antworten Sie, Mamsell! Sie waren nicht allein in Ihrem Zimmer? — Madame, ich versichre Sie . . . — Justine, Sie sind im Begriffe, zu lügen . . . — Madame, ich las . . . — Sie lügen, Mamsell; das Buch, von dem Sie vorhin sprachen, ist in meinem Kabinet. — Nun wohl, Madame, ich arbeitete . . . ich nähte . . . Aber, Sie husten Madame, Sie erkälten sich . . . — Ja, ich erkälte mich, es ist wahr. Ich sehe, daß ich heute Nacht die Wahrheit nicht werde erfahren können, ich lasse Sie allein, Mamsell; morgen werde ich ohne Zweifel glücklicher seyn, oder . . . Sie kehrte noch einmal um. Um jedem

neuen Unfall vorzubeugen, muß man das Feuer ganz löschen, sagte sie.

Damit nahm sie den Wassertopf, der in der Nähe stand, und leerte ihn über die drei oder vier Scheite aus, die in den Ecken des Kamins verglommen. Als bald erhob sich ein dichter Rauch, der mir in Mund, Nase und Augen zugleich drang und mich beinahe erstickte. Meine Kräfte verließen mich, ich fiel auf meine Füße. Die Marquise trat entsetzt zurück. Ich kroch schnell aus dem Kamin hervor, der Schreck machte dem Staunen Platz. Wir sahen uns alle drei schweigend an.

Mamsell, sagte endlich die Marquise, mit einem festen, zornigen Blick auf Justine, es war also Niemand bei Ihnen; dann wandte sie sich mit sanftem Vorwurfe an mich: Faublas! Faublas! Justine warf sich ihrer Gebieterin zu Füßen: Madame, ich versichre Sie...

— Wie? Mamsell! Sie unterstehen sich noch jetzt?

— Während die arme Justine die Marquise zu erweichen und zu überzeugen sich bemühte, betrachtete ich aufmerksam den einfachen Bus der letzteren. Ein einziger, schlecht befestigter Unterrock bedeckte nachlässig Reize, die meine Einbildungskraft geahnt haben würde, die meine Augen gesehen hatten, die mein Gedächtniß mir zurückerrief. Lange, herabwallende schwarze Haare wogten über ihren alabastrernen Schultern und fielen weich auf ihren gänzlich entblößten Busen herab... Wie schön war meine Freundin! Ich vergaß die angebliche Schwangerschaft, ergriff eine Hand, küßte sie und sagte: Meine liebe Mama, der Schein ist oft trügerisch. — Ach, Faublas! wem haben Sie mich aufgeopfert! — Niemand; gestatten Sie mir ein Wort der Erklärung und meine Rechtfertigung wird nicht schwer seyn. Justine wollte mich mit ihrer Aussage unterstützen. Sie sind

sehr frech, sagte ihre Gebieterin zu ihr . . . Ja, Sie haben Recht, sehr frech! rief der Marquis von B., der es müde war, seine Frau zu erwarten und sie nun abholen wollte.

Die Marquise bläst das Licht aus, gibt mir einen Kuß auf die Stirne und sagt ganz leise zu mir: Fau-
blas, ein wenig Geduld; ich werde im Augenblick wiederkommen. Sie erhebt ihre Stimme und wendet sich an Justine: Mamsell, gehen Sie hinaus, kommen Sie mit mir. Justine, die ihre Leute kennt, macht nur einen Sprung. Die Marquise geht hinaus, stößt ihren Gemahl, der eben eintreten will, zurück, zieht die Thüre an sich, verschließt sie doppelt, steckt den Schlüssel ein, und so befinde ich mich denn abermals in einem Gefängnisse.

Diesmal erschien mir meine Sklaverei erträglich; es war mir wenigstens eine süße Hoffnung gestattet. Meine komischen Drangsale, welche die ganze Nacht hindurch so seltsam gewechselt, so grausam sich verlängert hatten, mußten jetzt doch wohl ein Ende nehmen, und die Marquise, die gewiß bald zurück kam, konnte mir die billige Entschädigung für so viele ihretwegen erlittene Widerwärtigkeiten nicht versagen. Diese trostreiche Idee belebte meinen Muth von Neuem, ich nahm einen Stuhl, den ich an die Thüre stellte und lauerte auf meine Beute, wie ein Jäger auf dem Anstande.

Bald hörte ich Lärm im Zimmer der Gatten; man sprach schnell und laut, man disputirte heftig. Ich dachte mir, daß die Marquise, weil sie sich ihres Gemahls nicht anders entledigen konnte, beschlossen habe, Streit mit ihm anzufangen, und ich zweifelte nicht, daß es ihr bald gelingen würde, ihn so ungeduldig zu machen, daß er sich genöthigt sähe, den Platz zu räu-

men: aber es kam ganz anders. Nach sehr langen Debatten lief die Marquise aus ihrem Zimmer hinweg nach dem meinigen. Das ist doch, sagte sie mit vielem Feuer, die allerscandalöseste Scene. – Folgen Sie mir nicht, mein Herr, hüten Sie sich wohl, mir zu folgen!

Sie befand sich bereits am Ende des Corridors, ganz nahe meinem Gefängnisse. Ich weiß nicht, ob sie irgendwo hängen blieb, aber ihr Fuß strauchelte, und sie that einen so schweren Fall, daß der Schlüssel zu meinem Zimmer ihrer Hand entfiel und an meiner Thüre anprallte. Meine unglückliche Freundin stieß einen furchtbaren Schrei aus. Ihr Gemahl, der ihr auf dem Fuße folgte, richtete sie auf; mehrere Frauen eilten herbei, man führte sie auf ihr Zimmer zurück. Einen Augenblick nachher rief der Marquis: Sie ist verwundet! Meine Leute sollen aufstehen, der Schweizer öffne die Thore, man bringe den ersten Wundarzt her!

O, wie pochte mein Herz in diesem traurigen Augenblicke! welche Unruhe bereitete mir das Unglück der Marquise! Wie schmerzlich erschien es mir jetzt, so eingeschlossen zu seyn, nicht erfahren zu können, ob ihre Wunde gefährlich, ob nicht ihr Leben bedroht sey! Meine Ungeduld vergrößerte sich durch meine Betrachtungen. Inmitten der Verlegenheiten, die ein solcher Unfall herbeiführen mußte, in diesen Augenblicken der Unruhe und der Aufregung konnte da Justine wohl ihre Gebieterin verlassen, konnte sie wohl daran denken, mich zu befreien? Die Zeit war kostbar, der Tag begann zu grauen. Wenn es mir gelang zu entweichen, wenn ich in meine Wohnung zurück kommen konnte, so konnte mir Jasmin oder der erste beste, den ich in das Hotel des Marquis schickte, Nachricht von

seiner Frau bringen. Ich mußte daher alle möglichen Mittel versuchen, um mir meine Freiheit zu verschaffen. Das Geräusch des Hofthores, das schmetternd geöffnet wurde, verkündete mir, daß eins der größten Hindernisse gehoben war, und gestattete mir die Hoffnung, die noch übrigen überwinden zu können. Zuerst bemühte ich mich, aber vergebens, den im Gange liegen gebliebenen Schlüssel, unter der Thüre hervor und an mich zu ziehen. Sodann wollte ich die Schrauben des Schlosses ablösen, allein sie waren von außen fest genietet.

Ich untersuchte das Schloß aufmerksam, ich bemühte mich, es mit meinem Messer zu öffnen, als la Jeunesse, dessen Stimme ich erkannte, ganz leise zu mir sagte: Bist du es, Justine? ich glaubte dich bei deiner Gebieterin. So öffne mir doch! — Die Gelegenheit war zu schön, um sie entweichen zu lassen. Ich fasse sogleich meinen Entschluß, ich gedenke auch dem Zufall einiges zu überlassen, ich verstelle meine Stimme und mache sie schwach. Ich äffe so gut wie möglich Justinens Stimme nach, lasse so zu sagen die Worte durch das Schloß hindurch gleiten und antworte: Bist du es, la Jeunesse? Sag' mir doch, was meine Gebieterin macht. — Es geht ihr gut, sie hat kaum die Haut ein wenig geritzt. Der Herr sagt uns so eben, der Arzt habe gesagt, es sey nichts. Aber, wie ist es möglich, daß du das nicht weißt? Öffne mir doch. — Ich kann nicht, mein lieber Freund, Madame hat mich eingesperrt. — Bah! — Ja; aber höre einmal, der Schlüssel liegt im Corridor, suche ihn doch.

La Jeunesse schaut sich um und findet den Schlüssel; er öffnet die Thüre und steht mich an. Ach, mein Gott! das ist der Teufel! sagte er. Ich suche hinaus

zu kommen; er führt einen heftigen Faustschlag gegen mich, ich parire ihn und versehe ihm meinerseits einen Hieb. Dieser wird so rasch und so glücklich geführt, daß der Schurke mit einer Narbe über dem Auge rücklings zu Boden fällt. Ich springe über ihn hinweg und stürze mich auf die Treppe; mein Gegner rafft sich wieder auf und verfolgt mich. Einker als er, da ich überhaupt nicht lahm bin, und weil ein höchst dringender Grund mich befeuerte, eile ich rasch über den Hof, und schon habe ich die Schwelle des Hofthores überschritten, als la Jeunesse, der um so wüthender ist, weil er keine Hoffnung hat, mich zu erreichen, sich's einfallen läßt, aus vollem Halse zu schreien: Haltet ihn! ein Dieb!

Ich war in eine Querstraße gesprungen, die Angst gab mir Flügel. La Jeunesse, dem einige andere Bedienten nachkamen, schrie noch immer, aber sie waren alle weit hinter mir. Ich glaubte mich gerettet, als ich an einer Straßenecke einer Stadtpatrouille in die Hände fiel. Der Sergent verhaftete mich auf mein Aussehen hin. Es war auch in der That unmöglich, eine auffallendere Figur zu finden, als ich jetzt abgab, So vielerlei Sorgen hatten mich diese Nacht beschäftigt, daß ich jetzt erst den grotesken Aufzug bemerkte, in welchem ich durch die Straßen lief. Ein Theil meiner Kleidung war verbrannt, der andere mit Ruß überzogen, meine ganze Person vom Rauch beschmutzt, mein Kopf endlich in eine Nachthaube Justines vergraben, und so konnte ich mich nicht mehr darüber wundern, daß la Jeunesse bei meinem Anblicke gesagt hatte: Das ist der Teufel!

Trotz der Überraschung, welches dieses braune Kostüm mir selbst verursachte, versicherte ich dem Sergenten,

daß ich ein ehrlicher Mensch sey. Er schien nicht sehr geneigt, es mir auf's Wort zu glauben, und überdies kam jetzt la Jeunesse mit seinem athemlosen Schwarme hinzu. Sämmtliche Bedienten umringten mich und schrien den Soldaten, die mich packten, zu: Haltet ihn! es ist ein Schurke! es ist ein Dieb! führet ihn in's Hotel! Ich verlangte, zu dem Commissär des Quartiers gebracht zu werden. Dieses Begehren wurde so billig befunden, daß man mir auf der Stelle willfahrte.

Der Commissär glaubte Wunder, was für ein Fall ihm zur Entscheidung vorgelegt werde; als er hörte, daß es sich nur um Aufnahme einer Klage handelte, schien er unzufrieden, daß man ihn so frühe geweckt hatte. Mein Freund, sagte er zu mir, wer seyd Ihr? — Mein Herr, ich bin der Chevalier von Faublas, Ihr ganz gehorsamster Diener. — Ah, verzeihen Sie, mein Herr, wo wohnen Sie? — Bei meinem Vater, dem Baron von Faublas, in der Universitätsstraße. — Was treiben Sie? — Nicht viel Wichtiges, wie so viele junge Leute von Familie. — Woher kommen Sie? — Erlassen Sie mir die Antwort auf diese Frage. — Ich kann nicht; woher kommen Sie? — Aus einem Kamin. — Mein Herr, das sind schlechte Witze, die Sie theuer bezahlen können. — Nein, mein Herr, es sind Wahrheiten, die mein Aufzug beweist. Schauen Sie her. — Wohin wollten Sie gehen? — In's Bett. — Schöne Antworten! wo ist der Kläger?

La Jeunesse trat vor. Mein Freund, wie heißet Ihr? Ich antwortete für ihn: la Jeunesse. — Mein Herr, ich bitte! sagte der Mann des Gesetzes zu mir, ich spreche mit diesem Burschen da. (Zu la Jeunesse:) Wo wohnt Ihr, mein Freund? — Im Herzen einer der Kammerfrauen der Frau Marquise, antwortete ich

sogleich für ihn. — Mein Herr, ich frage nicht Sie! (Zu la Jeunesse:) Was treibt Ihr, mein Freund? — Er kareffirt in den Carrossen.

Der Commissär stampfte mit dem Fuße, la Jeunesse sah mich mit verblüffter Miene an. Der arme Kerl war so verwirrt, daß er nicht wußte, was er auf die Fragen antworten sollte, mit denen unser stampler Salomo ihn überhäufte. Gleichwohl gab er an, er habe mich bei Ramsell Justine in einem Zimmer des Hotels des Marquis von B. eingeschlossen gefunden, ich habe ein Schloß erbrochen und beim Hinausgehen ihm, dem Kläger, einen Faustschlag über das Auge versetzt.

Der Mann des Gesetzes, der in allem dem sehr wichtige Dinge erblickte, bat mich, einen Augenblick Platz zu nehmen. Er sprach leise zu seinem Schreiber. Einige Minuten darauf sah ich den Marquis von B. ankommen.

Der Marquis, die Stimme erhebend, beim Eintritt.

Man hat mir so eben hinterbracht, daß ein Dieb... Ah, Sie sind es, Herr du Portail!

Der Commissär.

Herr du Portail? Das ist nicht der Name, welchen der Herr uns angegeben hat.

Der Marquis, lachend.

Verzeihen Sie, Herr du Portail, aber ich sehe Sie in einem Zustande... Wie? Warum?...

Faublas, sich an's Ohr des Marquis hinneigend.

Es ist mir das drolligste Abenteuer zugestoßen!... Ich werde Ihnen alles erzählen... aber das ist nicht der Augenblick.

Der Marquis, ihn lang ansehend.

Ja... ja... aber, wie zum Teufel kommt es, daß Sie sich in diesem Aufzuge bei mir befanden?

Der Commissär.

Herr Marquis, ich werde Ihnen das Protokoll vorlesen.

Faublas.

Das ist unnöthig. (Reise zum Marquis :) Ich werde Ihnen alles erzählen.

Der Marquis, ihn mit ungewisser Miene ansehend.

Sa, ja, aber sehen wir das Protokoll. — Der Commissär wollte es vorlesen, ich zog den Marquis in eine Ecke der Stube und sagte leise zu ihm: Ziehen Sie mich schnell aus dieser Affaire; Sie wissen, wie streng mein Vater mich hält! Wenn er es erfähre! Wenn der Commissär ihn holen liesse!

Der Marquis, laut.

Er ist also aus Rußland zurückgekommen, Ihr Herr Vater?

Faublas.

Sa.

Der Marquis.

Beim Genker! das ist ein sehr eigenthümlicher Mann! Er ist unauffindbar, und Sie ebenfalls. Ich bin zwanzig Mal beim Arsenal gewesen.

Der Commissär.

Ei, der Herr wohnt nicht am Arsenal.

Der Marquis.

Herr du Portail wohnt nicht am Arsenal?

Der Commissär.

Der Herr heißt nicht du Portail.

Der Marquis.

Er heißt nicht du Portail? Da wird er wohl anders heißen!

Der Commissär.

Lachen Sie, mein Herr, lachen Sie, so viel Sie wol-

len; aber der Herr hat uns erklärt, daß er in der Universitätsstraße wohne und Faublas heiße.

Der Marquis, indem er ganz verblüfft zurücktritt.

He?... wie?... was?... wer spricht von Faublas?

Faublas, dem Marquis in's Ohr.

Wst, hst! ich habe diesen Namen angegeben, weil es sehr unangenehm ist, bei einem Commissär seinen wahren Namen zu sagen.

Der Marquis.

Ich begreife... Wie befindet sich Ihre Fräulein Schwester, mein Herr?

Faublas, in traurigem Ton.

Siemlich gut.

Der Marquis.

Als ich Sie etnmal im Opernhaus traf, da sagten Sie, Sie kennen diesen Herrn von Faublas nicht.

Faublas.

Ei, Sie meinten damals den Sohn! Der ist ein liederlicher Schlingel; aber der Vater, der ist ein braver Edelmann.

Der Marquis.

Ei, so sagen Sie mir doch, durch welchen Zufall meine Leute Sie verfolgt haben...

Der Commissär.

Herr Marquis, hören Sie das Protokoll, die Sache ist sehr ernsthaft.

Der Marquis.

Nun wohl, lesen Sie das Ding vor, ich höre!

Faublas, zum Marquis.

Mein Herr, die Zeit verrinnt.

Der Marquis.

Es wird nicht sehr lange währen.

Faublas.

Ich kann Ihnen ja alles erzählen.

Der Marquis.

Allerdings; aber ich will doch sehen, was meine Leute angegeben haben. Ich weiß wohl, daß Sie kein Dieb sind.

Der Commissär verlas das ganze Protokoll; der Marquis ließ la Jeunesse, welcher mit den andern Bedienten im Hofe geblieben war, wieder eintreten. La Jeunesse bestätigte alles, was er gesagt hatte, und ging auf neue Einzelheiten ein, welche vollkommen geeignet waren, Thatsachen aufzuklären, die ich nicht läugnen konnte.

Der Marquis.

Der Herr war in Justine's Zimmer eingesperrt?... Aber, wie zum Teufel! ich war doch auch da und habe ihn nicht gesehen!

Faublas.

Ein Beweis, daß ich nicht da war, Herr Marquis.

Der Marquis.

Aber meine Frau ist auch hinein gegangen, sie ist sogar ziemlich lange drin geblieben!... Mein Herr, sie hat Sie auch nicht gesehen, meine Frau.

Faublas:

Ein neuer Beweis, daß ich nicht da war. (Zum Commissär:) Mein Herr, Sie sehen, wie unsfichhaltig die Beschuldigung ist, die man gegen mich vorbringt. Gestatten Sie, daß ich abtrete.

Der Commissär.

Nicht doch, mein Herr, nicht doch! Schildwache, du lässest niemand hinaus!

Faublas.

Wie, mein Herr! Sie könnten?...

Der Commissär.

Es thut mir sehr leid, mein Herr; aber Sie treten da in ein Hotel, Niemand weiß woher und wo; man findet Sie da im Zimmer eines Mädchens eingeschlossen... Das ist nicht klar... Ich für meine Person bin der Meinung, daß man Klage wegen Verführung gegen Sie erheben könnte.

Faublas.

Friedensrichter, nehmen Sie die Aussagen auf, hören Sie Zeugen an, prüfen Sie die Beweise und verwerfen Sie vor allen Dingen, immer getreu dem Wunsche des Gesetzes, die verrätherischen Wahrscheinlichkeiten. Was Sie eine Vermuthung nennen, ist immer nur eine Ungewißheit, zumal wenn es sich um die Ehre, ich will nicht sagen eines Edelmanns, sondern eines Bürgers, überhaupt eines Menschen handelt.

Der Marquis.

Erlauben Sie, mein Herr, wo haben Sie Justine kennen gelernt?

Faublas.

Herr Marquis, ich könnte die Beantwortung dieser Frage ablehnen, doch will ich Ihnen gern einen Beweis meiner Gefälligkeit geben. Ich habe Justine zu gleicher Zeit kennen gelernt, wie eine Madame Dutour, deren Freundin sie war und die meine Schwester bediente.

Der Marquis, mit zufriedener Miene.

Die Fräulein du Portail bediente?

Faublas.

Ja, mein Herr.

Der Commissär, verdrüsslich.

Wenn Ihre Fräulein Schwester du Portail heißt, so heißen Sie auch du Portail. Warum machen Sie falsche Angaben?

Der Marquis.

Das ist weiter nichts Arges... Ich weiß warum, ich weiß warum! Lassen Sie, mein Herr, auf Ihrem Protokoll diesen Namen Faublas. (Er ging auf mich zu:) Ich will Sie nicht bloßstellen, aber sagen Sie mir freundschaftlich, was Sie in meinem Hause machen wollten?

Faublas.

Wie? Sie errathen es nicht? Ich habe Justine durch meine Schwester kennen gelernt. Man hat mich in Justinens Zimmer getroffen, die Kleine ist so hübsch!

Der Marquis.

Ah, Kleiner Wüßling, Sie haben die Nacht bei ihr zugebracht! Die Marquise würde sich sehr freuen, wenn sie erführe, daß der Bruder einer von ihren guten Freundinnen es mit ihren Frauen hält... Als aber das Feuer bei Justine ausbrach, was da?

Faublas.

Wir waren müde, wir schliefen.

Der Marquis, lachend.

Sie haben eine schöne Angst haben müssen, als ich an Ihre Thüre klopfte.

Faublas.

O, Sie machen sich keinen Begriff!

Der Marquis.

Wir haben Sie aber nicht gesehen; wo zum Teufel steckten Sie denn?

Faublas.

Im Ramin.

Der Marquis.

Meine Frau ging aber doch in Justine's Zimmer zurück... Damals mußte sie Sie gesehen haben.

Faublas.

Ganz und gar nicht; ich hörte sie kommen und fletterte von neuem in's Kamin.

Der Marquis.

Da haben Sie wohl gethan; meine Frau kann nicht die geringste Unordnung im Hause dulden; nicht als ob sie weniger nachsichtiger wäre, als eine andere; aber Sie begreifen wohl, eine anständige Dame will sich nicht bloßstellen lassen. Man mag thun, was man will, wenn es nur nicht in ihrem Hause geschieht, so hat sie nichts dagegen einzuwenden. Ja, sie treibt sogar in diesem Artikel die Gleichgültigkeit zu weit; sie entschuldigt manchmal bei ihren Freundinnen Schwachheiten. Mein Herr, ist Ihre Fräulein Schwester noch in Soissons?

Faublas, mit bedenklicher Miene.

Ja, mein Herr.

Der Marquis.

Wie? Wirklich? Noch immer in diesem Kloster?

Faublas, in scheinbarer Verlegenheit.

Ja, mein Herr... ja... warum denn nicht?

Der Marquis.

Ich fragte Sie, weil man mir sagte, es habe sie jemand in der Umgegend von Paris begegnet.

Faublas.

In der Umgegend von Paris!... Dieser Jemand hat sich getäuscht, mein Herr; es war sicherlich nicht meine Schwester. Aber ich denke, Herr Marquis, es ist alles aus, lassen Sie uns gehen.

Der Commissär.

Mein Herr, es ist noch nicht alles aus, ich erwarte Jemand.

Dieser Jemand trat in demselben Augenblicke ein;

es war mein Vater. Der Mann des Gesetzes sagte zu ihm:

Mit wem habe ich die Ehre zu sprechen, mein Herr?

Der Baron von Faublas.

Mein Herr, ich bin der Baron von Faublas.

Der Commissär.

In diesem Falle, mein Herr, muß ich Sie tausend Mal um Entschuldigung bitten. Ich habe Sie in Kenntniß setzen lassen, weil dieser junge Mann, auf welchem eine ziemlich schwere Anklage lastet, Ihren Namen angenommen und sich für Ihren Sohn ausgegeben hatte. Aber seine Erklärung war falsch. Es thut mir leid, daß man Sie gestört hat.

Der Marquis, zum Commissär.

Ei, wie, seine Erklärung war falsch! Aber habe ich Sie nicht gebeten, mein Herr, diesen Namen in ihrem Protokoll zu lassen? (Ganz leise zum Chevalier:) Sehen Sie denn die Folgen davon nicht ein? Wenn der Commissär einmal Ihren wahren Namen schreibt, so wird er Ihren wahren Vater holen lassen, was wird das für eine Scene geben... Bitten Sie diesen Herrn von Faublas, Ihnen seinen Namen zu lassen, dann ist alles zu Ende.

Der Chevalier von Faublas, zum Marquis.

Ich wage es nicht...

Der Marquis.

Ich will es zu ihm sagen! (Zum Baron:) Sagen Sie, daß er Ihr Sohn sey.

Inzwischen blickte der Baron, ganz verblüfft über alles, was er da sah, bald den Commissär, bald den Marquis und mich an. Mein Herr, antwortete er endlich dem aufmerksamen Richter, Ihre Sorgen sind nicht vergeblich, meine Mühe ist nicht nutzlos. In

dem Zustande, worin ich diesen jungen Mann erblicke, sollte ich ihn vielleicht verläugnen; aber gerade der Ort, wo ich ihn treffe, macht meine Rücksicht gegen ihn rege. Ich weiß, daß er Gefühl und Würde besitzt; wenn er einen dummen Streich begangen hat, so ist ein Verhör in diesem Hause schon Strafe genug für ihn. Mein Herr, dieser junge Mann hat Ihnen seinen wahren Namen gesagt, er ist mein Sohn.

Der Marquis, zum Baron.

Gut, mein Herr, sehr gut.

Der Commissär.

Ich verstehe von dieser ganzen Sache nichts mehr, ich will diesen Herrn du Portail holen lassen.

Der Marquis, zum Chevalier.

Er versteht nichts mehr von dem Dinge, ich glaube das wohl.

Der Baron, in stolzem Tone zu dem Commissär.

Wenn ich Ihnen sage, daß er mein Sohn ist!

Der Marquis, zu dem Baron, indem er ihn am Rocke zieht:

Vortrefflich! (Zum Chevalier:) Er spielt seine Rolle ganz gut.

Der Chevalier, zum Marquis.

O der Baron ist ein Mann von Geist, und überdies hat er großes Unrecht gegen uns wieder gut zu machen.

Der Commissär, zum Baron.

Mein Herr, das ist alles ganz gut; aber es ist eine Klage erhoben.

Der Marquis, schreit aus Leibeskräften.

Ich stehe davon ab.

Der Commissär, zum Marquis.

Das genügt nicht mehr; die Angelegenheit ist von einer Art... das Ministerium ist dabei interessiert.

Der Baron, mit Hefigkeit.

Das Ministerium ist dabei interessiert!... Um was handelt es sich denn?

Der Marquis.

Wah! Um eine Lumperei! Um eine Liebes-Intrigue!

Der Commissär.

Um eine Liebes-Intrigue?

Der Marquis, zum Commissär.

He, mein Herr, um ein galantes Abenteuer. (Zum Baron:) Es ist nichts anderes, als ein galantes Abenteuer, ich kann Ihnen das bezeugen.

Der Commissär, zum Marquis.

Mein Herr, es handelt sich hier um falsche Angaben, um Einbruch, Mißhandlung, Verführung.

Der Baron, in der größten Aufwallung.

Es ist nicht möglich! Wer sagt das? Wer erfrecht sich, auf solche Art die Ehre meines Sohnes und meines Hauses anzutasten?

Der Marquis, zum Chevalier.

Ei, seht doch, wie er seine Rolle spielt! Es ist kaum zu begreifen. (Zum Vater:) Gehen Sie, mein Herr, beruhigen Sie sich, es handelt sich nur um ein galantes Stelldichein. Ihr Herr Sohn hat bei einer der Kammerfrauen meiner Frau geschlafen, und um sich zu retten, hat er einen meiner Lakaien durchgeprügelt; das ist Alles.

Der Baron, zum Commissär.

Mein Herr, Sie wissen meinen Namen und meine Wohnung, Sie werden gestatten, daß ich meinen Sohn mitnehme, ich stehe gut für ihn.

Der Marquis.

Ja, und ich stehe auch für ihn ein. (Zum Chevalier:) Ah, da muß man nur nicht gleich den Kopf verlieren!

Der Commissär.

Meine Herren, dann sind Sie verpflichtet, ihn in Zeit und Ort zu vertreten, sogar mit eigener Person.

Der Baron.

Ah! sogar mit eigener Person!

Der Marquis.

Ja! sogar mit eigener Person! Lassen Sie uns gehen!

Wir entfernten uns alle drei. Ach, mein Herr, sagte jetzt der Marquis zu meinem Vater; ach, mein Herr, wie Sie Comödie spielen! Welche Natürlichkeit, welche Wahrheit! Sie könnten Leuten vom Fach Lektionen ertheilen. (Er wandte sich an mich:) Haben Sie ihn gehört, wie er rief: Wer wagt es, die Ehre meines Sohnes auf solche Art anzutasten? ... Seines Sohnes! Er hätte es beinahe mir selbst weiß gemacht, während ich doch ganz gut weiß, was an der Sache ist.

Während der Marquis sprach, blickte ihn der Baron mit einer Miene an, die mich sehr ergötzt haben würde, wenn ich nicht die ungeheure Lebhaftigkeit meines Vaters gekannt hätte. Ich fürchtete, die wunderlichen Complimente, womit ihn Herr von B. überschüttete, möchten seine Galle rege machen; aber er hielt sich zusammen. Sein Wagen erwartete ihn vor dem Hause. Keine Umstände, sagte er zu mir, steigen Sie zuerst hinein. Der Marquis wollte mich zurückhalten. He da! fuhr der Baron fort, wollen Sie in dem Aufzuge da auf der Straße bleiben? Ich schwang mich in die Carrosse; der Baron setzte sich neben mich, wir sagten dem Marquis höflich Lebewohl, aber wir ließen ihn zu Fuß in sein Hotel zurückkehren.

Jetzt sagte mein Vater zu mir: Warum wollen Sie durchaus ganze Nächte außer dem Hotel zubringen? Sind nicht die Tage lang genug? Sehen Sie, in

welche Gefahren Ihre Unbotmäßigkeit Sie stürzt! — Ich entschuldigte mich, so gut ich konnte. — Sie zerstören Ihre Gesundheit, fuhr der Baron fort. — Ach, mein Vater, niemals war ein Vorwurf unverbienter; wenn Sie wüßten, wie solid ich diese Nacht gewesen bin! — Mein Sohn, glauben Sie noch mit dem Marquis von B. zu sprechen? — Ganz gewiß nicht, mein Vater, aber ich versichre Sie, ich könnte dreihundertfünfundsechzig Nächte im Jahr so wie die letzte zubringen, ohne daß meine Gesundheit den mindesten Schaden litte, und wenn Sie mir erlauben wollten, Ihnen die nähern Umstände zu erzählen . . . — Nein, nein, Freund, sparen Sie das für Herrn von Mosambert. Dann fügte der Baron hinzu: Adelaïde, Herr du Portail, Sie und ich sind morgen zu dem Herzoge von *, am Eingange des Boulevard St. Honoré, zum Diner geladen. Wenn es schön wird, so werden wir frühzeitig aufbrechen. Sie drei werden eine Promenade in den Tuileries machen, ich werde einen Augenblick in's Schloß hinauf gehen; ich habe mit Herrn von St. Luc zu sprechen, der dort wohnt. Bitte, vergessen Sie das nicht, und halten Sie sich zu guter Stunde bereit.

Justine war bei mir, als ich ankam. Die Marquise hatte Todesangst ausgestanden, als sie erfuhr, ein in Justine's Zimmer gefundener Dieb sey arretirt und zu dem Commissär gebracht worden, zu welchem auch Herr von B. sich alsbald begeben habe. Sie hatte ihre nicht minder zitternde Kammerfrau beauftragt, zu mir zu eilen, meine Heimkehr abzuwarten und mich um eine umständliche Schilderung eines Zusammenstehens zu ersuchen, dessen Folgen ernsthaft werden konnten. Justine weinte, als sie hörte, daß ich sie

aufgeopfert habe, um ihre Gebieterin zu retten. Ich sehe wohl, sagte sie, daß es nicht anders seyn konnte; aber der Herr Marquis wird sagen, man müsse mich fortjagen, und die Frau Marquise, die ohnehin schon böse auf mich ist, wird vielleicht mit Vergnügen diese Gelegenheit ergreifen, um mich wegzuschicken. Ich tröstete das arme Mädchen mit der Versicherung, daß ich einen Platz für sie finden und sie jedenfalls nicht verlassen würde.

Sobald Justine gegangen war, kleidete ich mich um, machte mich wieder sauber und eilte zu Rosambert, um ihm die lustigen Ereignisse der vergangenen Nacht zu erzählen. Sodann sagte ich zu ihm, wenn er Adelaide sehen wolle, so solle er sich morgen in den Tuilerien, in der sogenannten Frühlingsallee, einfinden. Der Graf versprach mir, vor Mittag dort zu seyn.

Im Laufe des Nachmittags empfing ich einen Besuch von Derneval, welcher mir meldete, die morgende Nacht müsse uns im Kloster sehen, das Wetter möge seyn, wie es wolle. Mein lieber Faublas, fügte er hinzu, wir werden uns nunmehr trennen. — Wie so? — Die Geschäfte, die mich hier zurückhielten, sind beendet; alles ist vorbereitet zu dem großen Unternehmen, auf das ich seit mehreren Monaten stune. In der morgenden Nacht entführe ich Dorothee. — Ach, Derneval, und wie soll ich meine Sophie sehen, wenn Sie uns verlassen? — Haben Sie nicht Ihren Pavillon? — Aber das Gartenthor? — Wahrhaftig, Sie haben Recht, daran dachte ich nicht. — Derneval, könnten Sie Ihren Freund und die Freundin Ihrer Geliebten der Verzweiflung preisgeben? — Nein, Chevalier, nein; ich werde mit Dorothee sprechen. Wir werden nicht abreisen, ohne daß Sie zuvor einen Schlüssel zum Thore erhalten. Glauben Sie, daß ich nöthigen-

falls die Ausführung meines Planes um einen Tag verschoben werde.

Verneval ging und überließ mich grausamen Betrachtungen, welche mich den ganzen Abend und die ganze folgende Nacht hindurch aufregten. Er reist fort, sagte ich zu mir, er reist fort mit derjenigen, die er liebt! Und ich, ich soll bleiben? Und vielleicht werde ich meine Sophie nicht mehr sehen. Wird Sophie dieses Thor zu öffnen wagen? Wird sie es wagen, allein in den Garten zu kommen, und wird nicht Dorotheens Entführung einen furchtbaren Lärm in diesem Kloster verursachen? Wird man nicht die klügsten Vorsichtsmaßregeln treffen, um für alle Zukunft die Wiederholung eines solchen Versuchs abzuschneiden? Wird nicht der Garten besser bewacht werden, als je zuvor? Ach, meine hübsche Cousine, es wird mir nur noch erlaubt seyn, dich zuweilen durch die Jalousten meines Pavillons zu betrachten. Ach Dorothee! Ach Verneval! Ihr verlaßt uns! Ist es das, was Ihr uns versprochen hattet? Auf solche Art machte ich, da ich keine Ahnung von den großen Ereignissen hatte, die im Anzuge waren, Verneval einen Vorwurf, aus seiner hastigen Abreise, welche ich bald noch sehnlicher wünschen sollte, als er.

Noch in dieser Nacht kam ein dichter Nebel, der bei Sonnenaufgang fiel. Der Baron, welcher früher als gewöhnlich aufstand, fand, daß das Wetter feucht und kalt sey. Er wußte nicht, ob er Abelaide abholen sollte; er fürchtete, seine liebe Tochter möchte sich erkälten. Ich bemerkte meinem Vater, die Sonne werde die Luft erwärmen und so werde es einen überaus schönen Herbsttag geben. Herr du Portuil, der gegen zehn Uhr ankam, war der gleichen Ansicht. Wir gingen alle

drei in's Kloster; um meine Schwester abzuholen, und bald begaben wir uns in die Tuilerien. Der Baron befahl unsern Leuten, uns bei der Drehbrücke zu erwarten. Ich gehe, sagte er, zu Herrn von St. Luc hinauf, machen Sie eine Promenade. — In der Frühlings-Allee, mein Vater? — Ja, ich bin sogleich bei Ihnen.

Wir gingen mehrere Male in der Allee auf und ab. Endlich erschien Rosambert. Er dankte dem Zufall, der ihm ein so glückliches Zusammentreffen verschaffte; er machte Abelaiden alle die Complimente, die sie verdiente, und eine Viertelstunde lang beschäftigte er sich dermaßen mit der Schwester, daß der Bruder ganz vergessen wurde. Inzwischen gab ich mir alle erdenkliche Mühe, seine Aufmerksamkeit auf mich zu ziehen. Da ich vor Ungeduld brannte, ihn wegen des neuen Unglücks, das meiner Liebe drohte, zu Rathe zu ziehen, so nahm ich ihn beim Arme und ersuchte ihn, mir einen Augenblick zu gewähren. Endlich verstand er sich dazu, mich anzuhören; wir verdoppelten unsere Schritte, ohne es zu bemerken. Meine Schwester, die ihre Schritte nicht nach den unsrigen einrichten konnte, blieb, in Begleitung von Herrn du Portail, allein zurück. Erst als wir am Ende der Allee waren, dachten wir an die Umkehr. Als wir uns umdrehen, sahen wir Abelaide, sehr fern von uns, mitten unter drei Herren. Wir eilten, in die Nähe zu kommen. Aus einiger Entfernung erkannten wir in den zwei Neuangekommenen meinen Vater und Herrn von B. Sie sprachen hitzig mit einander. Tummeln wir uns, sagte Herr von Rosambert, es gibt da eine Verwechslung. Im Augenblick, wo wir ankamen, sagte der Marquis zu meinem Vater:

Was geht das Sie an, mein Herr?

Der Baron von Faublas.

Was es mich angeht? Kennen Sie diejenige, die Sie beschimpfen?

Der Marquis.

Ob ich Fräulein du Portail kenne!

Der Baron, aufbrausend.

Es ist nicht Fräulein du Portail, es ist meine Tochter! Herr du Portail hat keine Kinder.

Der Marquis, sehr lebhaft.

Herr du Portail hat keine Kinder! Und wer hat denn bei meiner Frau geschlafen?

Der Baron.

Was liegt mir daran?

Der Marquis.

Aber mir liegt daran, und ich weiß genau, daß es Fräulein du Portail war, welche hier ist... (Auf meine Schwester zeigend.) Sie ist ein wenig verändert, aus dem Grunde, den ich so eben angegeben habe.

Der Baron, wüthend.

Aus dem Grunde, den Sie so eben angegeben haben! Sie wagen es zu wiederholen!... Zum Teufel, mein Herr, stecken Sie diesen jungen Tollkopf da (auf den Chevalier von Faublas zeigend) in eine Amazone, so werden Sie das Fräulein du Portail, das Sie damals sahen, wiederum sehen.

Der Marquis, mit verblüffter Miene den Chevalier ansehend.

Wär's möglich?...

Inzwischen theilten Herr du Portail und Rosambert ihre Aufmerksamkeit zwischen Abdelaidé, die weinen zu wollen schien, und dem Baron, dessen Wuth sie mit allen ihren Vorstellungen nicht mäßigen konnten.

Der Chevalier von Faublas, nähert sich dem Baron.

Bitte, mein Vater!...

Der Marquis, noch immer den Chevalier ansehend.

Sein Vater! sein Vater!

Der Baron, seinem Sohne einen furchtbaren Blick zuwerfend.

Schweigen Sie, mein Herr! Wissen Sie, was man zu Ihrer Schwester gesagt hat? Ich komme an in dem Augenblick, wo man ihr dazu Glück wünscht, daß sie vor der Zeit niedergekommen sey, und daß man ihr nichts anmerke. Zum Teufel! Verkleiden Sie sich als Dame, halten Sie Einfaltspinsel zum Besten, aber kompromittiren Sie Ihre Schwester nicht!

Der Marquis, blickt den Chevalier mit der größten Aufmerksamkeit an.

Je mehr ich ihn betrachte... (Er macht eine drohende, kurze Geberde gegen Herrn du Portail.) Wenn du kein Feigling bist, so steh' mir Rede. (Auf Adelaide zeigend.) Ist dieß Fräulein deine Tochter? (Auf den Chevalier zeigend.) Ist dieß der junge Mann, den ich in einer Amazone bei dir gesehen habe?

Herr du Portail, mit der größten Kaltblütigkeit.

Mein Herr, Sie wissen nicht, daß meine Geburt zum mindesten der Ihrigen gleich ist, aber ich schätze mich glücklich, einigen Vortheil über Sie behaupten zu können. Ich werde mich stets an die Rücksichten erinnern, welche Edelleute, wenn sie Feinde werden, einander immer noch schulden. Mein Herr, ich werde Sie nicht dugen. Was Ihre Fragen betrifft, so wünschte ich, sie nicht beantworten zu müssen... Marquis, dieses Fräulein ist nicht meine Tochter, dieß ist der junge

Mann, den Sie in einer Amazone bei mir gesehen haben.

Herr von B. beobachtete einige Zeit ein düsteres Stillschweigen; dann kam er auf mich zu, ergriff meine Hand und drückte sie stark. Mit einem Blick machte ich ihm begreiflich, daß ich ihn verstehe. Mein Vater bemerkte diese mörderischen Zeichen, denn ich hörte, wie er ganz leise vor sich hin sagte: Werde ich niemals meine ersten Aufwallungen bemeistern können? Blinder Zorn! Unselige Leidenschaft! Wenn du mich meinen Sohn kostetest! — Du hast mich schändlich hintergangen, sagte der Marquis mit gedämpfter Stimme zu mir; morgen früh um fünf Uhr finde dich bei der Porte Maillot ein... Über deinen Vater habe ich mich nicht zu beklagen, aber du Portail und Rosambert sind deine Mitschuldigen; sage ihnen, daß ich zwei von meinen Verwandten mitbringen werde, um sie zu züchtigen. Adieu, du wirst sehen, ob ich mich zu rächen weiß.

Mit diesen Worten entfernte er sich. Wir waren von einer großen Menschenmenge umgeben, welche der Lärm unseres Abenteuers herangelockt hatte. Abelaide zitterte vor Schreck und konnte sich kaum aufrecht erhalten. Wir erreichten, so schnell ihre Schwäche es gestattete, die Drehbrücke, wo zwei Wagen uns erwarteten. Der Baron stieg mit meiner Schwester in den unsrigen, Rosambert nahm mich und Herrn du Portail in den seinigen auf; um der Volksmenge zu entgehen, die uns nachfolgte, erhielten die Kutscher Befehl, im gestreckten Galopp zu fahren und uns nur auf langen Umwegen nach dem Hotel des Barons zurückzubringen.

Herr du Portail sagte jetzt zu uns: Meine Herren, warum mußten Sie uns auch verlassen? Sie waren kaum dreißig Schritte entfernt, als Herr von B. zu

uns kam. Er überhäufte mich mit Höflichkeiten und richtete tausend Fragen an Ihre Fräulein Schwester, welche nicht wußte, was sie antworten sollte. Ich versichere Sie, daß ich selbst nur wenig von den Arien verstand, die er führte. Ich hoffte immer, Sie würden zurückkommen und mir aus meiner Verlegenheit helfen. Herr v. B., der mir schon zwanzigmal zur Rückkehr meiner Tochter und zu der Gesundheit, die sie zu genießen scheine, Glück gewünscht hatte, Herr von B. wandte sich jetzt an Ihre Fräulein Schwester: Auf Ehre, mein Fräulein, Sie sehen sehr gut aus, ich finde Sie wenig verändert. Hier dämpfte der Marquis seine Stimme; aber da ich nicht ohne Besorgnisse war, so lauschte ich. Es ist auffallend, sagte er, denn wenn ich nicht falsch rechne, so sind Sie vor der Zeit niedergekommen. Fräulein von Faublas stieß einen Schrei aus. Ich rief mit Entrüstung: Vor der Zeit niedergekommen! Mein Herr, Sie unterstehen sich! Unglücklicher Weise war der Baron bereits hinter uns. Er warf sich auf einmal zwischen seine Tochter und den Marquis und sagte in wüthendem Tone zu diesem: Was nennen Sie vor der Zeit niedergekommen? Sie werden mir für diese unverschämte Aeußerung Rede stehen.

Meine Herren, das Ubrige wissen Sie so ziemlich, und diese höchst unangenehme Scene, fügte Herr du Portail mit einem Blicke auf mich hinzu, wird ohne Zweifel verdrießliche Folgen haben. — Ja, mein Herr, ja allerdings, sie wird solche haben. Morgen früh wird uns Herr von B. mit zwei seiner Verwandten alle drei an der Porte Maillot erwarten. — Abermals ein Duell! abermals Blut! rief Rosambert. — Sehen Sie, Faublas, sagte Herr du Portail zu mir,

sehen Sie, was die Früchte einer strafbaren Leidenschaft sind. Morgen früh werden sechs wackre Männer einander wegen der Marquise von B. morden; morgen werden, was auch der Erfolg des Kampfes seyn mag, der Herr Graf und ich für unsere Theilnahme an Ihren Verirrungen bestraft werden; wir werden dafür gestraft werden, denn so sehr ich Krieger bin, so habe ich es doch hundertmal erfahren, es ist höchst schmerzlich, sein Leben nur dadurch zu retten, daß man einen Gegner opfert, den man oft schätzt. Herr von Rosambert und ich werden demnächst das Blut von zwei Männern vergießen, die uns vielleicht nicht einmal kennen, die uns nie das Mindeste zu Leide gethan haben. — Ach, mein Herr, ich bin noch mehr zu beklagen, als Sie; ich schlage mich mit dem Marquis, dem ich alles Mögliche zu Leide gethan habe! . . . — Es ist höchst sonderbar, fiel Rosambert ein, daß ich bei dieser Affaire Ihr Kampfgenosse werden muß! Es ist höchst sonderbar, daß ich mich für Sie schlage, weil Sie mir meine Geliebte weggeschnappt haben! Aber, meine Herren, lassen wir gefälligst solche Betrachtungen bei Seite, wir haben keine Zeit zu verlieren. Morgen früh um sechs Uhr werden wir, wenn wir nicht todt sind, das Königreich verlassen müssen. — Franzosen! rief Herr du Portail, Ihr, die Ihr mir Gastfreundschaft gegeben habt, ich werde Euch also nicht verlassen, ohne zuvor das weiseste Eurer Gesetze übertreten zu haben! — Meine Herren, fuhr Herr von Rosambert fort, wohin werden wir uns zurückziehen? — Ich antwortete lebhaft: Nach Deutschland. — Ja, nach Deutschland, wenn Sie wollen, sagte Herr du Portail zu uns: Meinetwegen, nach Deutschland, versetzte der Graf.

Wir kamen im Hotel an. Adelaide und der Baron

stiegen bereits die große Treppe hinauf. Herr du Portail eilte ihnen nach, in der Meinung, daß ich ihm folgen würde. Ich sagte Mosambert Lebewohl. — Et wie, wohin gehen Sie denn? — Zu Derneval. Mein Freund, übernehmen Sie die Sorgen, welche die Umstände erheischen, denken Sie an die Sicherung unserer Flucht. — Aber wird man Sie am Abend nicht zu sehen bekommen? — Ich kann für nichts stehen; vielleicht werde ich erst morgen früh um vier Uhr da seyn. Ich entfernte mich in dem Augenblick, wo Herr du Portail zurück kam, um mich zu suchen.

Ich kam zu Derneval mit einer so verstorren Miene, daß er mich sogleich fragte, welches Unglück mir begegnet sey.

Mein Freund, ich habe morgen eine Ehrensache; morgen sterbe ich oder Sophie verläßt mit mir Frankreich. Die Postchaise, in welcher Sie Dorothee entführen, muß auch Fräulein von Pontis befördern. Derneval war im höchsten Grade überrascht. Wir beschäftigten uns die noch übrigen Stunden des Tages mit den vielerlei Vorbereitungen, welches unser großes Unternehmen nothwendig machte. Ich hätte am Abend einen Augenblick in's Hotel gehen können, aber ich fürchtete, der Baron möchte mich zurückhalten. Kurz vor Mitternacht versteckte ich meinen Degen unter einen weiten Mantel; Derneval gebrauchte dieselbe Vorsicht. Wir gingen in Begleitung von drei Bedienten, für deren Tapferkeit und Treue mein Freund mir bürgte. Unter den Klostermauern angekommen, warfen wir in den Garten einen großen Pack, der zwei vollständige Herrenanzüge enthielt, und sobald unsre Strickleitern angebunden waren, befahlen wir zwei von unsern Bedienten in einiger Entfernung Schilbwache zu stehen, dem dritten

aber weggehen und Schlag vier Uhr unsre Postkaise zu bringen.

Wir stiegen in den Garten hinab; Derneval und Dorothee ließen mich mit meiner hübschen Cousine unter der bedeckten Allee. Wir setzten uns unter den wohlbekannten, der Liebe so günstigen Kastanienbaum. Ich blickte Sophie an, ohne ein Wort zu ihr zu sagen, und ich benegte ihre Hände mit meinen Thränen.

Was bedeutet denn dieses Schweigen? sagte sie zu mir; was wollen diese Thränen besagen? — Sophie, diese Thränen verkünden schreckliches Unglück. Weißt du nicht, daß Dorothee uns verläßt? — Ja, aber ihre Abreise ist unsertwegen um einen Tag aufgeschoben. — Nein, meine Sophie, nein, ihre Abreise ist nicht aufgeschoben; Derneval entführt sie heute Nacht. — Heute Nacht! — Ja, ich kann dich nicht im Sprachzimmer sehen, ich werde dich nicht mehr im Garten sehen können; so sind wir auf ewig getrennt. Meine Sophie, diese Nacht ist die letzte, welche wir beisammen zuzubringen haben. — Die letzte? rief sie in schmerzlichem Tone. — Ja, die letzte; Dorothee verläßt uns, Dorothee läßt dich im Stich; sie opfert Alles ihrer Zärtlichkeit für Derneval; Derneval ist glücklicher als ich! — Ach, mein Freund, können Sie ein Glück wünschen, das mich das meinige kosten würde. Sophie, das ist die letzte Nacht, die wir beisammen zuzubringen haben! — Mein Freund, so wollen wir sie auf eine Art zubringen, daß wir uns morgen keine Vorwürfe machen müssen. — Morgen! morgen werden wir unsre Trennung beseufzen, und inzwischen werden Dorothee und Derneval sich auf dem Wege nach Deutschland befinden. — Nach Deutschland! Sie gehen nach Deutschland? Ja, meine Theuerste. — Sie

gehen nach Deutschland... Nun wohl, mein lieber Faublas, wir werden ihnen bald nachfolgen können. Frau Münch versichert mich, der Baron von Görlitz werde demnächst mich abholen. Der Baron Görlitz wird zu spät kommen. — Warum zu spät? — Er wird zu spät kommen, meine Theuerste! — Bitte, erklären Sie sich doch. — Sophie, die Abreise Dorotheens ist das geringste Unglück, von dem unsre Liebe bedroht wird. — Ei, so sagen Sie mir doch... Faublas, haben Sie mir nicht hundert Mal wiederholt, daß Sie, sobald der Baron von Görlitz komme, sich ihm zu Füßen werfen und ihn um die Hand seiner Tochter bitten wollen? — Vergebens wird der Baron von Görlitz sie mir gewähren, wenn mein Vater seine Zustimmung versagt. — Aber Ihr Vater wird unsre Verbindung gutheißen, sobald der meinige... — Sophie, ich darf dich nicht täuschen; mein Vater bestimmt mir eine andere Frau. — Eine andre Frau! Und Sie selbst können mir das sagen!... Grausamer! Ich verstehe Sie nur zu gut!... Ich bin aufgeopfert! ich bin aufgeopfert! — Nein, meine Sophie, nein, beruhige dich. Ich erneure dir hiermit meine tausendmal wiederholten Schwüre; nie wird eine Andere sich meine Gattin nennen; aber wenn du nicht die meinige bist, so hast du dich nur selbst anzuklagen. — Mich! — Ja, diesen so ersehnten Ehebund, du hast ihn nicht nothwendig machen wollen! — Ich verstehe Sie nicht. — Ach, wenn du dich seit drei Monaten weniger gegen die Wünsche deines Geliebten gesträubt... — Mein lieber Faublas, was sagen Sie mir? — Ich würde meine Sophie dem Baron von Faublas vorgestellt und zu ihm gesagt haben: Sie hat mein Wort, unsre Schwüre sind im Himmel ge-

schrieben, ich habe ihre schwache Jugend verführt, es fehlt ihr nur noch der Titel meiner Gattin... — Wie, ich!... Faublas, ich sollte mit meiner Entehrung... — Mit deiner Entehrung!... Du liebst mich also sehr wenig, wenn du es für eine Entehrung ansehen kannst, mir anzugehören!... Grausame! auf was wartest du doch, um die zärtlichste Liebe zu krönen? Wir stehen im Begriff, getrennt zu werden! Bald wird man dich in ein fremdes Land führen, fern von deinem trostlosen Geliebten! Sophie, öffne deine Augen über die Gefahren, die uns bedrohen; du kannst sie noch abwenden, du kannst dich durch unauflösliche und heilige Bande mit mir vereinigen; ach, meine innigst geliebte Freundin, entschieße dich... — Nein, nein; nie werde ich mich dazu verstehen, nie.

Ich machte vergebliche Anstrengungen, um über ihre Tugend zu triumphiren.

Verzweifelt über einen hartnäckigen Widerstand, der mir keine Hoffnung mehr gestattete, überließ ich mich ganz meinem Schmerzgefühl. Ihr Schluchzen zerreißt mir das Herz, sagte Sophie, aber was verlangen Sie von mir? — Ich verlange nichts mehr. — In welche Niedergeschlagenheit sehe ich Sie versunken! Mein Freund, mein theurer Freund! (Sie drückte meine Hände in die ihrigen.) — Sophie! nie hat es einen tieferen und gerechteren Schmerz gegeben. Sophie! die Stunden verinnen, nur allzu früh wird der Tag anbrechen, und, ich wiederhole es Ihnen, diese Nacht ist die letzte, welche wir beisammen zuzubringen haben. — O, Himmel! In welchem Tone er mit mir spricht! Welche düstere Verzweiflung sein ganzes Wesen verkündet! O, mein Freund! wie schmerzlich scheinen Ihre Thränen! (Sie trocknete sie mit ihrem Tüchlein.) — Sie sind grau-

sam, sie verkünden den Tod. — In welchem unseligen Irrwahn! . . . — Meine Innigstgeliebte, an meiner Seele nagt ein schwarzer Gram; aber glauben Sie nicht, daß meine Vernunft gelitten habe. Sophie, ich weine jetzt, bald werden auch Sie weinen; bald wird eine schreckliche Nachricht durch die ganze Stadt laufen und auch in diese Mauern dringen; aber Ihre zu späte Reue wird Ihnen den Geliebten nicht wiedergeben können. — Grausamer! Sie könnten Hand an sich selbst legen? — Nein, nicht von meiner Hand wird der tödtliche Stoß ausgehen . . . Sophie, wenn mein Leben Ihnen theuer wäre, so würde ich es vertheidigen gegen den Marquis von B. — Großer Gott! Sie wollen sich schlagen!

Sie fiel in Ohnmacht; ich widmete ihr alle Bemühungen, die ihre Lage erheischte; aber sobald sie wieder zur Besinnung zu kommen anfang, benützte ich meine Vortheile mit einer Maschheit, welche mir bald den Sieg sicherte.

Lehter Kampf der überwundenen Schamhaftigkeit, erster Triumph der belohnten Liebe, Augenblick des Besizes, Augenblick überschwenglicher Lust, der berechtigte aller Schriftsteller hat euren Wonnen in einem unsterblichen Werk die Weihe gegeben *); man muß euch verschweigen, da man euch nicht gleich gut zu schildern vermag.

Es hatte eben vier Uhr geschlagen und zur Frühstücke geläutet, als Derneval und Dorothee unter der bedeckten Allee hervorkamen. Ich eilte ihnen entgegen; er sagte mir, die Postkutsche sey auf dem Wege;

*) Jedermann sieht ein, daß hier von der neuen Pe-
loïse die Rede ist.

Dorothee müsse ihn auf eine halbe Stunde verlassen, werde aber bald in den Garten zurückkommen und nicht viel Zeit brauchen, um ihre Kleider zu wechseln. Ich unterbrach ihn mit der Bitte, sich zu entfernen; meine Sophie ist mein, sagte ich zu ihm, ich muß sie jetzt noch zu dem Entschluß bestimmen, abzureisen.

Ich kehrte zu meiner Geliebten zurück, zeigte ihr die Herrenkleider, die ich für sie mitgebracht hatte, beschwor sie, dieselben anzuziehen und die übrigen dazulassen. — Wie! warum? — Derneval und Dorothee reisen nach Deutschland; sagt dir dein Herz nicht, daß wir mit ihnen reisen? — Ich! ich sollte meinem Vater den schrecklichen Kummer bereiten! Ach, bin ich nicht schon jetzt schuldbeladen genug? — Höre mich an, meine Sophie. — Nein, ich will Sie nicht anhören, Grausamer! Sie haben mich zu Grunde gerichtet! . . . Meine Entehrung war vorbereitet. . . (Sie warf sich in meine Arme.) Saublas! Jetzt vermagst du alles über deine Gattin; aber habe Mitleid mit ihr! Ach, missbrauche deine Rechte nicht! Ach, mache ihre Unehre nicht öffentlich! — O, meine theure Sophie, ich möchte dir gern schmerzliche Beängstigungen ersparen, aber du zwingst mich, dich zu erinnern, daß der Marquis . . . Ach! zittere nicht für ein Leben, an welches das deinige gekettet ist; dein Gatte wird siegreich seyn; dein Gatte! . . . Die ganze Familie des Marquis würde er jetzt in die Schranken fordern! Aber du kennst die Gesetze des Landes nicht. . . Sophie, wenn ich, nachdem ich meinen Gegner überwunden habe, noch hier bleibe, so laufe ich Gefahr, meinen Kopf auf dem Schafot zu verlieren. — Ach, ich Unglückselige! Wo bin ich? Was habe ich gethan? — Sophie! wir müssen abreisen, wir werden nach Deutschland gehen. Der

Baron von Görlitz kann dich deinem Geliebten nicht versagen; und mein Vater wird mein Glück bestätigen. Meine theure Sophie, erlaube, daß dein Gatte dich ankleide.

Es schlägt drei Viertel, bevor Sophie gänzlich umgekleidet ist. Dorothee kommt zu uns zurück. Derneval stellt mir voll Ungeduld vor, die Morgenröthe dürfe ihn nicht mehr in der Stadt treffen, und mich rufe ein Geschäft an die Porte Maillot.

Wie! wir reisen nicht alle vier zusammen ab! ruft Sophie. Meine Innigstgeliebte, die Ehre ruft mich, ich lasse dich bei Dorothee, ich stelle dich unter den Schutz Dernevals. Derneval wird kaum eine Post vor mir voraus haben, er muß mich in Meaux erwarten; in zwei Stunden bin ich wieder bei dir. Sophie wirft sich in meine Arme: Ich verlasse dich nicht! ich verlasse dich nicht! Derneval stampft mit dem Fuße: Noch begünstigt uns der Nebel, sagte er, aber bald wird uns der Tag hier überraschen. — Ich reiße mich aus Sophiens Armen. — Faublas, wenn du mich verlässest, so gehe ich nicht. — Nun wohl, Sophie, ich werde dich nicht verlassen; aber eile nur, jetzt hinauszukommen.

Derneval hatte vorausgesehen, daß unsre beiden Freundinnen zu große Mühe haben würden, die Mauer an Strickleitern zu erklettern, und hatte daher zwei kurze hölzerne Leitern herbeigeschafft. Dorothee, die schon lange Zeit auf ihre Entführung vorbereitet war, fand sich bald auf der Straße; aber Sophie wäre zwanzigmal gefallen, wenn ich nicht unmittelbar hinter ihr drein gekommen wäre. Bei der Postchaise angelangt, wollte sie mich zuerst einsteigen sehen. — Aber, Sophie, die Ehre ruft mich! — Die Ehre! Habe ich

Ihnen nicht die meinige geopfert? Undankbarer, der Sie sind! Ich verlasse Sie nicht; Sie sollen sich nicht schlagen! Ich dulde nicht, daß Sie sich schlagen!

So sprach sie, als ich fünf Uhr schlagen hörte. Nie hat es eine peinlichere Lage gegeben, als die meinige. In meiner Verzweiflung ziehe ich meinen Degen, um mich zu durchbohren; Verneval fällt mir in den Arm. Sophie ruft zitternd: Nun wohl, ich gehorche Ihnen, ich gehe! Während man sie neben Dorothee setzt, sage ich zu Verneval: Es ist fünf Uhr; wenn ich den Weg zu Fuß machen muß, so komme ich zu spät und bin entehrt. Ich will von einem Ihrer drei Leute sein Pferd nehmen; er kann sich so schnell als möglich in's Hotel begeben, wo ich vorbeigehen und befehlen werde, daß man ihm das Pferd gebe, welches man ohne Zweifel für mich gerüstet hat. Sophie neigt sich beinahe sterbend an den Schlag: Mein Freund, sagte sie, ach, nimm mich wenigstens auf das Schlachtfeld mit. — Meine lieben Freunde! meine Sophie! in zwei Stunden bin ich wieder bei Euch! — Barbar! Theurer Freund! theurer Gatte! denke an mich, vertheidige mein Leben!

Ich sah die Postchaise abfahren und jagte im schärfsten Galopp nach der Universitätsstraße. Jasmin erwartete mich am Thor des Hotels: Sputen Sie sich, mein theurer Herr! sputen Sie sich! Der Herr Baron hat Sie überall suchen lassen; verzweifelt über Ihr Ausbleiben, hat er sein Pferd satteln lassen und seinen Degen ergriffen. Ich fürchte sehr, daß er hingegangen ist, um sich für Sie zu schlagen. — Ach, mein Gott!

Ich jagte spornstreichs weiter, Jasmin galoppirte hinter mir her: Herr, Sie nehmen also nicht Ihren guten Renner? — Geh' zum Teufel... kehre in's

Hotel zurück, ein Mann wird kommen und ein Pferd von dir verlangen, gib ihm das meinige.

Ich strengte das Thier, auf dem ich saß, dermaßen an, daß ich in kurzer Zeit die Porte Maillot entdeckte. Bald bemerkte ich den Baron, umgeben von mehreren Herren. Aus den Geberden, die ich ihn machen sah, schloß ich, daß er den Marquis herausfordere. Es schien mir, als ob Herr du Portail, Mosambert und die zwei Verwandten des Herrn von B. sich diesem Kampfe widersetzen.

Sobald man mich sah, trennte man sich. Ich wußte es doch gewiß! rief Mosambert. Mein Herr, sagte der Baron zu mir, Sie kommen sehr spät. Allzu spät, mein Vater, da Sie selbst Ihr Leben aussetzen wollten. Herr von B. unterbrach mich: Hätte es sich nur darum gehandelt, das hübsche Mädchen vorzustellen, so wärest du bald aufgestanden. So komm' jetzt her, du feiger und verrätherischer Weichling, dein Tod soll alsbald meinen Schimpf rächen.

Unsere Degen kreuzten sich. Die große Überlegenheit, die ich mir in der Fechtkunst erworben hatte, und die Kaltblütigkeit, die ich der Wuth des Marquis entgegen stellte, wogen zu meinen Gunsten den ungeheuern Vortheil auf, welchen ein gefahrloser Angriff diesem gewährte. Beim Anblick meines Gegners war mir mein ganzes Unrecht gegen ihn vor die Seele getreten, und ob schon ich in vielen Beziehungen Entschuldigung verdiente, so fühlte ich doch, daß ich mir mehr als einen Vorwurf zu machen hatte. Ich konnte mich nicht entschließen, das Leben eines Mannes zu bedrohen; dessen Eigenliebe ich tief gebeugt und dessen Ehre ich bloßgestellt hatte. Zufrieden, seine Stöße zu pariren, ließ ich ihn in nutzlosen Anstrengungen seine Kraft vergeu-

den, und da ich mich unbedingt auf meine Gewandtheit verließ, so schmeichelte ich mir, er würde bald so erschöpft seyn, daß er sich glücklich schätze, sein Leben zu retten, indem er sich als überwunden bekenne. Meine Hoffnung wurde getäuscht. Mein Vater, der als Zuschauer eines für ihn so schrecklichen Kampfes dageblieben war, stand zehn Schritte von mir entfernt. Ich konnte sehen, wie er mit unruhigem Auge die rasche Bewegung unserer Degen verfolgte. Mehr als einmal glaubte ich, er würde sich, hingerissen von seiner Ungeduld, auf den Kampfplatz werfen: bald lief er an einen nahe stehenden Baum, umfaßte ihn heftig und hielt ihn schmerzlich umflammt. Herr von B. suchte unaufhörlich durch Drohungen und Beleidigungen meinen Zorn zu reizen und drängte mich beständig mit einer Kraft, über die ich staunen mußte. Inzwischen hatte er mir noch keinen Zollbreit Erde abgewonnen, und bis jetzt hatte mein ruhiger Widerstand seine Wuth nur vergrößert. Auf einmal bemeistert er seine Aufwallungen und täuscht mich durch eine geschickte Finte: ich parirte etwas zu spät, der feindliche Stahl, der zu leicht hinweggedrückt wurde, glitt längs meiner Brust hin, die sich plötzlich mit Blut färbte. Mein Vater stieß einen Schrei des Entsetzens aus und zog seinen Degen. Bald aber hielt er inne und zerbrach ihn, wie vor Entrüstung; dann hob er seine Augen zum Himmel, rang die Hände und warf sich auf die Kniee: O Himmel! o Himmel! mein Gott! Habe Erbarmen mit mir! Allmächtiger Gott! erhalte mir meinen Sohn!

Ich vermochte den herzerreißenden Anblick der Verzweiflung meines Vaters nicht zu ertragen. Der Marquis, auf welchen ich meinerseits lebhaft einbrang, vertheidigte sich tapfer, konnte aber den entscheidenden

Stoß nur um einige Augenblicke abhalten. Sein Sturz sollte der Todesangst des Barons ein Ende machen. Inzwischen sah ich meinen Vater fast zu gleicher Zeit wie meinen Gegner auf den Rasen fallen. Ich dachte, der Baron glaube mich schwer verwundet; ich lief zu ihm hin und riß meine Brust auf: Beruhigen Sie sich, es ist nur eine leichte Riß. Mein Vater erhob sich, ohne ein Wort zu sagen, sah meine Wunde an und küßte sie. Ich wollte mich in seine Arme werfen; er hielt mich zurück und zeigte mir das Schlachtfeld.

Ich ließ meine Blicke umherschweifen; jetzt sah ich, daß einer der Verwandten des Marquis bewegungslos da lag und der andere seine Wunde in der Seite sich eben verbinden ließ. Ein Wundarzt verband auch Herrn von Rosambert, welchen Herr du Portail und mehrere Bedienten hielten. Wir haben einander Stoß um Stoß gegeben, sagte der Graf zu mir, sobald ich in seine Nähe kam. Mein Gegner scheint nicht gefährlich verwundet, das ist mir sehr lieb; aber er hat mich zu Boden geworfen, das ärgert mich. Bald kam auch der Baron zu uns. Er hörte, wie der Chirurg uns die Versicherung gab, der Graf sey nicht tödtlich verwundet, könne sich aber nicht ohne Gefahr den Anstrengungen einer langen Reise aussetzen. Ich werde für ihn sorgen, rief der Baron, rettet euch! Ja, rettet euch! wiederholte Rosambert; komm her, Faublas, einen Kuß und nun geh! Mein Vater hielt mich lange an seine Brust gepreßt. Das ist eine unglückliche Geschichte, die unsere Pläne stört, sagte er zu Herrn du Portail; Lovzhuski sey ihm ein Vater, bis ich euch wieder einholen kann. Ich will euch nicht länger aufhalten, meine Freunde; da sind vortreffliche Krenner, die euch in weniger als einer Stunde nach Bondy tragen wer-

den, wo Ihr einen Wagen findet. Ich habe bis nach Elape Relais besorgt; Postpferde braucht Ihr erst in Meaux zu nehmen. Tummelt euch, so sehr wie möglich, bis Ihr in Sicherheit seid: haltet erst in Luxemburg an.

Endlich reisen wir ab und treffen in Bondy den Postwagen, den Postillon meines Vaters und meinen getreuen Jasmin. Die Relais folgen sich rasch bis nach Meaux; in Meaux mußte auch Derneval Postpferde nehmen; hier hatte er eine Viertelstunde auf mich zu warten, versprochen. Ich frage, ob man nicht drei junge Leute in Begleitung von drei Bedienten gehen habe. Man antwortet mir, sie seien vor einer halben Stunde abgereist. Dieselben Fragen, dieselben Antworten in St. Jean-les-deux-Jumeaux, in la Ferté-sous-Jouarre, in Montreuil-aux-Lions. Derneval hatte immer eine halbe Stunde vor mir voraus; er fürchtete offenbar verfolgt zu werden, und darum beeilte er sich. Hatte er Unrecht? Aber wie groß mußte Sophiens Unruhe seyn!

Herr du Borail, der sich über meine viele Fragen und über mein freigebiges Geldspenden verwunderte, fragte mich, welches lebhafteste Interesse ich denn an diesen jungen Leuten nehme. — Mein Herr, es sind drei Brüder, die heute, gleich uns, eine Ehrensache gehabt haben; ich muß sie unter allen Umständen einholen. Ach, ich bitte Sie, lassen Sie uns reiten! — Aber, mein Freund, wenn wir unsern Wagen im Stich lassen, so werden wir vielleicht den ganzen Weg zu Pferde zurücklegen müssen. — Ich, ich fürchte die Strapazen nicht. — Und ich, Faulas, ich bin daran gewöhnt.

In Vitray lassen wir unsern Wagen nebst Jasmin zurück und steigen zu Pferde. Derneval war gut bedient, wir erreichen ihn erst eine halbe Meile oberhalb

Dormans. Sophie stößt einen Freudenschrei aus, als sie mich erblickt; sie wirft sich an den Schlag und streckt mir die Arme entgegen. *Chère Gattin! chère Freundin!* mäßige die Aufwallungen deiner Zärtlichkeit, du würdest dich sonst verrathen. Herr du Portail folgt mir; bedenke, daß du Vernevals Bruder bist.

In Port-à-Winson stieg Verneval aus, begrüßte Herrn du Portail, bat ihn, seine Brüder zu entschuldigen, die sich nicht zeigten, und sagte zu uns: Da es von großer Wichtigkeit ist, daß man unsere Spuren verliere, wenn man uns zufällig auf dieser Straße verfolgen solle, so habe ich Vorsichtsmaßregeln getroffen, welche Sie ohne Zweifel billigen werden. Zwei Meilen unterhalb Eprenay werden wir die Pferde zurückschicken, die man uns auf der nächsten Post geliefert haben wird, und dafür bessere erhalten, die einer meiner Freunde, den ich schon seit mehreren Tagen in Kenntniß gesetzt habe, sicher bereit halten wird. Eine Seitenstraße wird uns auf einem nicht zu großen Umwege nach Chalons bringen. Auf der Straße bis Sainte-Menehould werden wir zahlreiche Melles antreffen und von dort aus wieder Postpferde nehmen. Aber, meine Herren, als ich diese Maßregeln traf, um meine Flucht zu sichern, da rechnete ich nicht auf Sie. Wenn ich meine Leute abfahren lassen wollte, um die Pferde ihnen zu geben, so würde ich höchst unvorsichtig unser Geleite schwächen. Glücklicherweise ist mein Wagen groß und bequem; Sie werden die Güte haben, alle Beide hinein zu steigen, und ich werde Ihr Postillon sehn.

Herr du Portail ließ sich drängen, nahm aber doch zuletzt an. Ich sagte ganz leise zu Verneval, daß ich mich in einer seltsamen Verlegenheit befinden werde. Mein Freund, Ihre angeblichen Brüder sind so hübsch!

Ich fürchte vorzüglich ihre zu sanften Stimmen und die zärtlichen Zerstreuheiten Sophiens. Herr du Portail wird sich nicht lange täuschen lassen. Derneval, empfehlen Sie unsern beiden Freundinnen ganz fest zu schlafen, wenn Herr du Portail und ich im Wagen Platz nehmen werden; es gibt kein anderes Mittel; eine Unvorsichtigkeit wäre so gefährlich, daß man sich durch eine Unhöflichkeit retten muß.

Alles traf sich, wie Derneval uns hatte hoffen lassen. In einiger Entfernung von Eprenay fanden wir ein Relais bereit. Welche Bewegung überkam mich, als ich mich in der Postchaise meiner Sophie gegenüber erblickte! Sophie schien zu schlafen, aber ich drückte mit meinen Knien die ihrigen, welche diese sanfte Ansprache erwiederten, und überdies verkündeten mir einige kaum erstickte Seufzer, daß meine hübsche Cousine für ihren Geliebten wachte.

Diese zwei jungen Leute sind Herrn Dernevals Brüder? sagte Kovzinski sehr verwundert zu mir. — Er versichert es mindestens. — Herr du Portail richtete jetzt keine andere Frage mehr an mich. Ich bemerkte bloß, daß er Dorothee nicht mehr ansah, dagegen unaufhörlich meine Sophie betrachtete, welche, ruhiger geworden, seitdem ich mich in ihrer Nähe befand, wirklich einschlief, während sie sich schlafend stellte.

Nach einer halbstündigen Stille sagte Herr du Portail zu mir, er glaube nicht, daß dieß Dernevals Brüder seyen. Ich antwortete ruhig: Ich glaube es auch nicht. — Ei, wie? Sie sagten ja doch... — Ja, weil er es mir gesagt hatte. Ich kenne seine Brüder nicht. — He, Faublas, das Abenteuer scheint mir etwas zweideutig. — Meiner Treu, ich glaube es auch. —

Faublas . . . es sind vermummte Frauenzimmer. — Auf Ehre, mein Herr, ich wollte ebenfalls darauf wetten.

Herr du Portail schwieg, und noch eine Viertelstunde lang betrachtete er meine Sophie mit einer immer entschiedeneren Aufmerksamkeit. Endlich zeigte er auf Dorothee und sagte zu mir: diese da ist hübsch; aber diese hier . . . (Er deutete auf meine schöne Cousine und seine Augen belebten sich.) — Ist noch schöner, nicht wahr? — Ja, weit schöner . . . und dieses Gesicht! . . . (Herrn du Portail's Stimme zitterte.) — Ist allerliebst, was sagen Sie dazu? — Ach, ja, allerliebst . . . ihr Gesicht! . . . Er stieß einen langen Seufzer aus und vollendete nicht.

Die Augen fortwährend auf meine Geliebte geheftet, blieb Herr du Portail in eine tiefe Träumerei versunken, bis wir nach Sainte-Menehould kamen. Während hier der Postmeister anspannen ließ und unsre Leute zu überzeugen suchte, daß seine Schindmähren ganz vortreffliche Pferde seien, redete Herr du Portail meinen Freund Verneval an und fragte ihn in etwas besangenenem Tone, ob die beiden Damen, die noch im Wagen schliefen, seine Verwandten seien. Da ihre Verkleidung sie nicht täuschen konnte, antwortete Verneval, der gleich mir über diese zum mindesten indiscrete Frage verwundert war, so muß ich Ihnen sagen, mein Herr, daß die eine von ihnen meine Frau ist und die andere . . . meine Schwester, fügte er mit einem Blick auf mich hinzu. — Ihre Schwester? welche von beiden, mein Herr? fragte Herr du Portail. — Diejenige, die auf dieser Seite hier sitzt. (Verneval zeigte auf meine Sophie.) — Mein Herr, Sie haben eine sehr interessante Schwester! Ihr Gesicht! . . . Mein Herr, ich gratulire Ihnen zu einer solchen Schwester.

Meine Überraschung steigerte sich mit jedem Worte, das Herr du Portail sagte. Ich weiß nicht, ob er es bemerkte, aber er zog mich einen Augenblick auf die Seite. Faublas, sagte er zu mir, bewundern Sie die große Macht einer Leidenschaft, die ihren Gegenstand überlebt. Vernevals liebenswürdige Schwester interessiert mich im höchsten Grade, und wissen Sie warum? Weil ich bei ihrem Anblick die Gattin wieder zu sehen glaubte, die ich täglich beweine. Ja, mein lieber Faublas, auf den ersten Blick habe ich zu mir gesagt: das ist Lodoïska! Ich habe es wiederum gesagt, als ich mit der größten Aufmerksamkeit alle Züge dieses so schönen und so einnehmenden Gesichtes gemustert hatte. Ja, mein Freund, so würde Ihnen Bulawski's Tochter erschienen seyn, als sie in Manneskleibern vor den russischen Verfolgern floh. Lodoïska war damals etwas weniger jung, aber nicht minder schön: die leidhaftige Lodoïska athmet in dieser bezaubernden Person.

Ich hörte Herrn du Portail mit einer geheimen Freude an. Überzeugt, daß er sich selbst über die Natur seiner Empfindungen zu täuschen suchte, konnte ich nicht umhin, einen gefühlvollen Mann zu beklagen, den sein Alter und seine Erfahrungen schlecht schützen gegen die gefährlichen Reize einer aufkeimenden Liebe; und gleichwohl gratulirte ich mir zu dem Übermaße meines Glückes, das mir ohne Zweifel tausend Nebenbuhler erwecken würde.

Inzwischen wartete man nur noch auf uns; der Tag neigte sich, wir fuhren rasch die ganze Nacht hindurch. Am folgenden Morgen um acht Uhr kamen wir nach Luxemburg. Wir stiegen im ersten Gasthose ab. Während des kurzen Mahles, das wir hier einnahmen, verschwändete Herr du Portail die schmeichel-

hastesten Complimente an meine hübsche Cousine. Erst dann, als unsre Freundinnen, ermüdet von einer so langen Reise, den Wunsch äußerten, sich zurückzuziehen, fühlte er, daß er selbst der Ruhe bedurfte. Derneval hatte mit dem Wirth geprochen, daß er uns vier Zimmer bereiten solle; eines für die beiden Damen, zwei andere zunächst neben diesem, und das vierte für Herrn du Portail, ganz hinten im Gange.

Derneval ergriff Dorotheens Hand. Lovzinst, der schneller war als ich, bemächtigte sich Sophiens; er führte meine Geliebte bis an das für sie bestimmte Zimmer und seufzte, als er sich in das seinige zurückzog. Sobald wir ihn eingeschlafen glaubten, gingen Derneval und ich in's Schlafzimmer unserer Gattinnen. Dorothee hatte sich eben zu Bette begeben; Sophie, die noch angekleidet war, hörte weinend auf einige Worte des Trostes, welche ihre Freundin an sie richtete. Derneval sagte ganz leise zu mir, ich sollte sie wegführen. Komm, meine Sophie, komm! Lassen wir diese Liebenden beisammen; sie haben sich, wie wir, tausenderlei Dinge zu sagen. Ich nahm sie in meine Arme und trug sie in mein Zimmer: welch' süße Last für einen Liebenden!

So ist es denn wahr, sagte sie schluchzend zu mir, daß ein erster Fehltritt immer einen noch schwereren nach sich zieht! So ist es denn wahr, daß ein unglückliches, durch ihr eigenes Herz verrathenes, durch eine thörichte Hoffnung getäushtes Mädchen, wenn sie damit angefangen hat, einige unüberlegte Schritte zu wagen, am Ende sogar ihre heiligsten Pflichten verletzen kann! Warum bin ich so oft in dieses unglückselige Sprachzimmer gekommen! Warum habe ich Sie in diesem noch unglückseligern Garten empfangen! Ach,

ich liebte die Tugend nicht, da ich ihr den Geliebten vorzog! Ach, ich habe meine Schmach verdient, da ich mich ihr so gedankenlos bloßgestellt habe! — Sophie, was sagst du? Welche schreckliche Betrachtungen vergiften dein Glück! — Mein Glück!... Kann ich mich mitten unter Gewissensbissen glücklich fühlen? — Sophie! noch heute Abend reise ich, was auch Herrn du Portails Absicht seyn mag, mit dir nach Görlitz. Wir werden uns deinem Vater zu Füßen werfen... — Nie, nie werde ich vor ihn zu treten wagen. — Du liebst mich also nicht? — Ich liebe dich nicht! Ich! Faublas, mein Freund, Sophie, die schon jetzt in ihren eignen Augen herabgewürdigt ist und bald in den Augen ihrer ganzen Familie entehrt seyn wird, könnte sie ihr Leben ertragen, wenn ihr ihre Liebe nicht bliebe? Theurer Freund! geliebter Gatte! meine Reue beleidigt dich! Meine Gewissensbisse kränken dich! Nun wohl, verzeihe mir meine Gewissensbisse und meine Reue! Sieh, selbst in diesem Augenblick, wo mein beunruhigtes Gewissen seufzt, ach ich fühle es wohl, selbst in diesem Augenblick weicht meine irreführte, schwache Vernunft meiner unseligen Leidenschaft.

Sophie warf sich in meine Arme; ein und dasselbe Bett nahm uns beide auf. Es war Mittag vorüber, als wir einschliefen; ein schrecklicher Lärm erweckte uns nach einigen Stunden.

Lassen Sie sich's nicht beugehen, rief Verneval, ich schieße Jeden über den Haufen, der es wagt, hereinzutreten. In demselben Augenblick befiehlt man mir, meine Thüre zu öffnen; ich höre eben so überrascht als erschreckt die Stimme meines Vaters. Sophie verbirgt sich zitternd unter der Decke; ich fleide mich schnell und sehr nachlässig an; ich öffne meine Thüre.

Herr du Portail tritt mit dem Baron von Faublas ein. Ihre schändlichen Pläne sind also vollführt? sagt dieser zu mir; Sie haben es also gewagt... In demselben Augenblick treten diejenigen, welche an Derval's Thüre klopfen, in mein Zimmer; ich erkenne Frau Münch. Der ist's! der ist's! sagte sie zu einem Greise, der ihr nachfolgte. Der Unbekannte schilt mich einen ehrlosen Räuber und zieht seinen Degen. Ich springe nach dem meinigen und rufe: Wer ist denn dieser unverschämte Fremdling? Der Baron hält mich fest: Unglücklicher! sagte er zu mir, es ist ein Vater, der seine Tochter in Paris abholen will, am gleichen Tage, wo Sie dieselbe entführen! — Wie, der Herr wäre!... — Der Greis unterbricht mich: Ich bin der Baron von Görlitz.

Bei diesem Namen stößt Sophie einen furchtbaren Schrei aus; sie wirft die Decke und die Vorhänge zurück, erhebt sich mit Anstrengung, streckt die Arme nach ihrem Vater aus und fällt in Ohnmacht. Also ist das Verbrechen vollbracht! ruft Herr von Görlitz beim Anblick der halbnackten Sophie. Herr du Portail hat Mühe, meinen Vater zurückzuhalten, der mich mit Vorwürfen überschüttet. Der Baron von Görlitz ruft mir zu, ich solle mich in Positur setzen: Du hast mein Alter entehrt, elender Verführer, ich will mich rächen oder sterben. Er richtet die Spitze seines Degens gegen mich, ich werfe den meinigen zu seinen Füßen: stoßen Sie zu, ich werde mich gegen Sophiens Vater nicht vertheidigen; aber beklagen Sie Ihre Tochter, hören Sie mich an, hören Sie ihre Rechtfertigung... Sophie stirbt, lassen Sie uns ihr zur Hülfe kommen! — Ihr zu Hülfe kommen! antwortet Herr von Görlitz. Mögen hundert tödtliche Stöße mich

rächen und sie bestrafen! Er läuft mit gezücktem Degen auf sie zu; ich werfe mich auf ihn und fasse ihn um den Leib: Barbar! nimm mir das Leben, aber hüte dich, Sophie zu nahe zu treten, ich würde sie selbst gegen ihren Vater vertheidigen... Mein Herr, hören Sie mich gütigst an, Ihre Tochter ist unschuldig, ich habe sie zu Grunde gerichtet, ich allein bin strafbar.

Während ich mich bemühe, Herrn von Görlitz zu erweichen, während Herr du Portail die Wuthausbrüche meines Vaters zu beschwichtigen sucht, verschwendet Frau Münch nutzlose Hülfeleistungen an meine Sophie. Sophie hat so eben einen schweren Seufzer ausgestoßen und die Augen geöffnet; aber beim Anblick ihrer Umgebung ist sie in eine tiefere Ohnmacht zurückversunken.

Jetzt stürzt sich Derneval in Begleitung von drei Bewaffneten in mein Zimmer; er fragt trotzig, mit welchem Rechte man die Ruhe der Reisenden störe. Und was gehen unsere Streitigkeiten Sie an? fragt mein Vater mit demselben Tone. Ich weiß nicht, welche Replik mein Waffenbruder ihm zudenkt, aber genöthigt, meine Aufmerksamkeit zwischen mehreren gleich theuren Gegenständen zu theilen, rufe ich Derneval zu: Mein Freund, mäßigen Sie sich, da ist mein Vater und hier ist der Vater Sophiens. Derneval und seine Leute ziehen ab, pflanzen sich aber im Corridor auf.

Inzwischen hat Herr von Görlitz sich gesetzt. Auf die Aufwallungen seines Zornes ist plötzlich eine scheinbare Ruhe gefolgt; er beobachtet ein schreckliches Stillschweigen; mit trockenem Auge betrachtet er abwechselnd seine Tochter, meinen Vater und mich. Ich glaube ihn der schrecklichsten Verzweiflung preisgegeben, denn ich weiß, daß das tiefe Seelenleid stumm ist und keine Thränen hat.

Mein Vater tritt hinzu und sucht ihn zu trösten. Ich fliege zu Sophie, welche Frau Münch in's Leben zurückzurufen bemüht ist. Herr du Portail steht zu den Häupten ihres Bettes; er scheint nicht minder bewegt, nicht minder aufgeregt, er zittert so heftig, wie ich. In einem Augenblick wiederhole ich hundertmal den Namen meiner Geliebten; beim Tone meiner Stimme öffnet sie ein sterbendes Auge. Ach, du hast mich zu Grunde gerichtet, sagt sie zu mir, und dieser nur zu tief begründete Vorwurf vermehrt für mich noch die Schrecklichkeit des Augenblicks.

Mein Vater spricht fortwährend Herrn von Görlitz zu, um dessen Schmerz zu beschwichtigen. Dieser unterbricht ihn unaufhörlich mit dem schmerzlichen Ausruf: Sie ist nicht meine Tochter! Herr du Portail vereinigt seine Bitten mit denen meines Vaters; er sagt zu Herrn von Görlitz: Hören Sie wenigstens ihre Rechtfertigung an! Ihre Tochter kann nicht wohl ganz unschuldig seyn, aber vielleicht verdient sie Entschuldigung. Kann wohl unter einem so interessanten Außern ein verdorbenes Herz verborgen seyn? Hören Sie ihre Rechtfertigung an.

Der Baron von Görlitz.

Meine Herren, ich wiederhole Ihnen Belben, daß sie nicht meine Tochter ist.

Herr du Portail.

Aber...

Der Baron von Görlitz.

Sie ist nicht meine Tochter; ihre Gouvernante weiß das sehr wohl. Frau Münch wird Ihnen sagen, daß ich dieß Kind adoptirt habe, um ihm einen Theil meiner Güter zu vermachen. Die Kleine war kaum sieben Jahre alt, als meine Seitenverwandten aus neidischer

Sabgier einen Versuch machten, sie zu vergiften; deshalb habe ich sie in Frankreich erziehen lassen.

Herr du Portail, bewegt.

Sie ist nicht Ihre Tochter? Kennen Sie ihre Eltern?

Der Baron von Görlich.

Ich hätte sie ohne Zweifel auffindig machen können, aber ich habe sie nicht gesucht; es ist dieß ein Verbrechen, dessen Früchte zu pflücken der Himmel mir nicht gestattet.

Herr du Portail, lebhaft.

Mein Herr!...

Der Baron von Görlich, verdrießlich.

Mein Herr, haben Sie die Güte, mir einen Augenblick Aufmerksamkeit zu schenken.

Man denke sich die Unruhe, welche ich während dieser seltsamen Erklärung empfinde. Sophie möchte gern sprechen, ihre Schwäche gestattet es ihr nicht; aber sie hört mit peinlicher Anstrengung zu. Ihr Gesicht bedeckt sich mit einer tödtlichen Blässe; ein kalter Schweiß fließt über ihre farblose Stirne.

Meine Herren, fährt der Baron von Görlich fort, ich habe mein Leben mitten unter den Waffen zugebracht. Im Jahr 1771 diente ich in den russischen Armeen; wir bekriegten polnische Insurgenten.

Herr du Portail.

Polnische Insurgenten? Im Jahr 1771?

Baron von Görlich.

Ja, mein Herr; aber Sie unterbrechen mich jeden Augenblick... Nach einem blutigen Sieg, den wir über sie erröchten, erbat ich mir statt meines Antheils an der beträchtlichen Beute nur ein Kind, das damals etwa zwei Jahre haben mochte.

Herr du Portail, sich erhebend und auf Sophie zuwendend:

Ach, meine theure Dorliſka!

Baron von Görliſ, ihn zurückhaltend.

Dorliſka? Das iſt der Name, den ich unter ein an ihrer Bruſt hängendes Miniaturbild geſchrieben fand.

Herr du Portail zieht ſchnell ein Portrait aus ſeiner Taſche:

Mein Herr, das iſt das gleiche Portrait... O, meine Tochter! meine theure Tochter!

Der Baron von Görliſ, ihn zurückhaltend.

Ihre Tochter? Was ſind die Wappen Ihres Hauſes?

Herr du Portail, ſein Siegel zeigend.

Da ſind ſie.

Baron von Görliſ.

Es iſt ſo. Sie trägt dieſelben unter der Achſel eingravirt.

Sophie ſtößt einen Schrei aus, ſammelt ihre Kräfte, ſtreckt ihre Arme gegen Herrn du Portail aus; Lovziński umarmt ſie und weint.

Ah! meine theure Tochter, du biſt mir endlich zurückgegeben. Aber ach! an welchem Ort, in welchem Zuſtand finde ich dich! Welch' ein bitterer Schmerz vergiftet den ſüßeſten Augenblick meines Lebens! Dorliſka, weiſt du, was für ein Weib deine Mutter war? Deine Mutter erglühte mehrere Jahre hindurch von einer erlaubten, keuſchen Liebe; eine tugendhafte Geliebte, war ſie würdig, Gattin zu werden; eine zärtliche Mutter, hörte ſie nicht auf, deinen Verluſt zu beweinen; die Erinnerung an dich erfüllte ihre letzten Augenblicke. Suche überall meine theure Dorliſka! Das waren die letzten Worte, welche die ſterbende Lovziſka ſprach. Ich habe mich ſeit zwölf Jahren mit

einer meinem Herzen so theuern Sorge beschäftigt; seit zwölf Jahren habe ich mir kein größeres Glück zu denken vermocht, als das, meine angebetete Tochter wieder zu finden... Ach, und jetzt, da ich sie in meinen Armen halte, jetzt seufze ich über sie und über mich! ... O du tugendhafteste der Gattinnen! o du achtungswürdigste der Mütter! Lodoïska, deine getreuen Manen umschweben uns ohne Zweifel. Wie mußt du deine Dorliſka beklagen, welche verführt ist und sich jetzt in der Gewalt eines Räubers befindet! Wie mußt du Lovzinski beklagen, der in Folge eines wunderlichen und grausamen Geschickes der Mitschuldige der Entführung seiner Tochter, der Zeuge ihrer Unehre geworden ist!

Herr du Portail wirft sich in einen Lehnstuhl. Seine trostlose Tochter vergißt, daß sie beinahe nackt ist; sie stürzt sich aus ihrem Bett und fällt ihrem Vater zu Füßen. Frau Münch ist aufmerksam genug, den Überwurf zu ergreifen und Sophie damit zu umhüllen. Diese ruft: Ah! Sie sind mein Vater, mein Herz sagt es mir, Ihre Großmuth beweist es mir, Sie haben die Güte, eine Tochter anzuerkennen, die Ihrer unwürdig ist.

Herr du Portail stößt seine Tochter zurück und wendet das Gesicht ab. Grausames Kind! sagt er zu ihr.

Sophie hält eine seiner Hände, ich bemächtige mich der andern und werfe mich vor Lovzinski nieder.

Mein Herr, Ihr Schmerz tödtet mich! Ich bin nicht mehr glücklich, da Sie leiden; meine Fehler werden schwerer, da sie meinem Freunde, dem Freunde meines Vaters, dem Vater meiner Sophie Thränen auspressen. Lovzinski, Sie sind beschimpft; aber möge ihr ganzer Zorn auf denjenigen zurückfallen, der ihn verdient! Ihre Tochter ist unschuldig, Ihre Tochter... O wenn

Sie wüßten, in welchen Schlingen sie angezogen wurde, wie lange sie der Verführung widerstand, durch welche Kämpfe sie mich meinen strafbaren Sieg erkaufen ließ?... Kovzinski, Ihre Tochter ist unschuldig; waschen Sie Ihren Schimpf in meinem Blute ab... Oder vielmehr, als ein Mann, der ein fühlendes, zärtliches Herz besitzt, der die Macht einer lebhaften und gegenseitigen Liebe kennt, der weiß, bis zu welchem Grade die Leidenschaften einen feurigen jungen Mann, ein getäushtes Mädchen irreführen können; Kovzinski, sehen Sie nicht unerbittlich, haben Sie Erbarmen mit unserem Alter, entschuldigen Sie Sophie... verzeihen Sie mir; Sie können mit einem einzigen Worte unsere Irrthümer wieder gut machen und unsern Schwachheiten die Weihe der Gefolgschaft geben; führen Sie uns vor den Altar; dort werde ich die Schwüre wiederholen, die mich mit meiner Sophie vereinigen; dort werden Sie Ihre Dorlißka wiederfinden.

Mein Vater vereint seine Bitten mit den meinigen, Herr du Portail scheint bewegt, doch schweigt er; aber man sieht, daß er auf seine Antwort stant. Endlich umarmt er seine Tochter mit einer leidenschaftlichen Bewegung, er blickt mich ohne Zorn-an, und in ruhigem Tone verlangt er, daß die ganze Gesellschaft abtrete, daß man ihn den Rest des Abends mit seiner Tochter zubringen lasse.

Tags darauf heyrathete ich Dorlißka.

Ende des ersten Jahres.



Sechs Wochen

aus dem Leben

des

Chevalier von Faublas.

Die erhabene Ceremonie ging zu Ende. In einer Rede, die mir lang geschienen, hatte uns der beredte Geistliche so eben Tugenden an's Herz gelegt, welche ich nicht für schwer hielt. Sophie nannte mich ihren Gatten; mein Mund wiederholte Sophien einen Schwur, zu welchem mein Herz sich freudig bekannte, als das heilige Gewölbe von einem kläglichen, durchdringenden Schrei wiederhallte.

Jedermann wendet sich erschrocken um. Bereits hat sich fern von den verblüfften Zuschauern ein junger Mann, von dem ich nur noch die blaue Uniform bemerkte, nach den Thüren des Tempels gestürzt.

Man hatte ihn einige Augenblicke zuvor hastig eintreten, barsch die Menge zertheilen, in der größten Aufregung auf den Altar zuschreiten sehen. Seine Blicke sind auf Sophie gefallen, mit kläglicher Stimme hat er gesagt: Sie ist es also! und dann hat er dieses lange Geföhne ausgestoßen, das mein Herz bewegte.

Unruhig und neugierig will ich ihm nachstürzen; mein Vater widersezt sich diesem Vorhaben und hält mich zurück, aber mein großherziger Freund, mein Waffenbruder und Liebesgefährte Derneval, der freier und vielleicht weniger unruhig ist, als ich, Derneval verfolgt sogleich die Spuren des Unbekannten.

Während des augenblicklichen Tumultes, den dieses seltsame Ereigniß hervorruft, neigt sich Sophie an mein Ohr und sagt zitternd zu mir: O, mein Freund, hab' Acht auf mich!

Ich wollte ihr eben antworten, ich wollte sie fragen, als Herr du Portail, der sich bei der allgemeinen Unruhe etwas auf die Seite gewendet hatte, aber augenscheinlich durch die Bewegung, die er seine Tochter machen sah, wieder an seinen Vorsatz erinnert wurde, schnell von Neuem den Platz neben ihr einnimmt, welchen er einen Augenblick verlassen zu haben jetzt vielleicht bereute. Ich sehe ihn einen strengen Blick auf meine ängstliche Gemahlin werfen, welche erblassend die Augen niederschlägt. Eine Menge schmerzlicher Betrachtungen quält meinen Geist während des Zeitraums, welchen der Pfarrer braucht, um die Ceremonie zu beenden.

Wie! Derneval, mein Freund! so bald zurück!... Ei nun! dieser junge Mann, kennen Sie ihn? Wer ist er? Was will er? Was hat er zu Ihnen gesagt? — Mein Ueber Faublas, seine Leute hielten im Kloster ein Pferd für ihn bereit, er befand sich schon am Ende der Straße, bevor ich an der Kirchthüre war. — Und Sie wissen nicht, was aus ihm geworden ist? — Mein Freund, er jagte im Galopp davon, und ich war zu Fuß: für alle Fälle hätte ich mich gern in den Wagen geworfen, der Frau von Faublas hierher gebracht hat, aber der ungeberdige Kutscher wollte nicht

von der Stelle fahren. — Derneval, Sie wissen nicht, wie unruhig ich bin... versprechen Sie mir, uns heute nicht zu verlassen; reisen Sie erst morgen ab! — Morgen? wenn heute schon meine Verfolger?... — Ich halte Ihre Gefahren für möglich, aber die meinigen sind vielleicht unvermeidlich. Seit der furchtbaren Scene von gestern, seit der Abreise des Barons von Görlitz und der Frau Münch hat Lovzinskij sich seiner Tochter bemächtigt, und ich habe sie nur heute am Altar wieder gesehen. Kaum hat man mir ein Wort zu ihr gestatten wollen, jede Antwort schien ihr untersagt zu seyn, nur zu den Füßen des Ewigen konnte sie mir ihren Schwur erneuern, nur meiner Gattin durfte ich schwören, daß ich meine Geliebte ewig anbeten würde! Derneval, betrachten Sie Lovzinskij, bemerken Sie sein düstres und sorgenvolles Gesicht, seinen beobachtenden und mißtrauischen Blick; finden Sie bei ihm jene zufriedene Miene, die ein guter Vater immer zeigt, wenn er seiner Tochter den ersehnten Gatten gibt? Sagen Sie mir, hat er die edelstolze Haltung eines Mannes, welcher verzeiht? Und meine theure Dorliska, meine hübsche Cousine, meine schöne Sophie! Welchen Ausdruck tiefer Traurigkeit sehe ich auf diesem hübschen Gesichte, daß die Idee eines höchsten, nunmehr erlaubten Glückes verschönen sollte!... Und in ihren verdunkelten Augen eine Thräne, die sie zurückzuhalten bemüht ist! Was kann denn ihr Glück stören? Was kann einen Tag der Freude zu einem Tage der Qual für sie machen? welche Furcht oder welches Bedauern? Dieser junge Mann, woher kennt er sie? was wollte er hier machen?... Ein schrecklicher Verdacht zerreißt mein Herz; doch nein, Sophie kann mich nicht verrathen. Sie wird also als

Opfer eines Verraths unterliegen! Sie ist es also! hat der Unbekannte gesagt; hab' Acht auf mich, hat Sophie zu mir gesagt; aber wie sie vertheidigen? Wer sind unsre Feinde? Auf welche Gefahren muß ich mich vorbereiten? Derneval, ich beschwöre Sie bei unsrer Brüderschaft, lassen Sie mich unter so kritischen Umständen nicht im Stich. Wenn Sie mich verlassen, so bin ich verloren. Ein tiefes Dunkel bedeckt die Pläne unsrer Gegner; eine schreckliche Ungewißheit fesselt alle Kräfte meines Geistes; wie soll ich Complotten entgegenreten, die ich nicht kenne? und unter der Masse von widrigen Geschehnissen, welche ich ahne, wie dasjenige errathen, das mich zu Boden drücken kann?

Ich hörte Derneval's Antwort nicht, denn Sophie, die fortwährend von ihrem Vater begleitet war, war bereits wieder an den Thoren des Tempels. Mein Freund, kommen Sie nicht? sagte sie zu mir. In ihren zärtlichen Zügen lag ein so starker Ausdruck von Schmerz. Die Biegung ihrer holden Stimme verrieth so deutlich eine Seelenangst, daß meine tödtliche Unruhe sich noch vermehrte.

Wir kommen in das Kloster. Geschieht es aus Gerstreutheit oder aus Unhöflichkeit, daß Lobzinski, ohne alle Rücksicht auf Dorothee oder meinen Vater, seine Tochter zuerst einsteigen läßt und dann sogleich neben ihr Platz nimmt? Während ich mir diese Frage vorlege, schließt Lobzinski den Schlag, und der Kutscher, welcher schon bereit ist, peitscht tüchtig auf die Pferde los. Der Wagen rollt rasch dahin und ist schon mehr als fünfzig Schritte entfernt, ehe noch Einer von uns aus der tiefen Verblüfftheit erwacht, in welche diese unerwartete Flucht ihn versetzt. Ich komme zuerst zum Bewußtseyn, schneller als der Blik eile ich nach. Die

Größe des Verlustes, den ich erleiden kann, die Hoffnung, das unschätzbare Gut wieder zu erringen, das man mir entreißt, fügen meiner natürlichen Klugheit außerordentliche Kräfte hinzu; ich fühle eine mehr als menschliche Klugheit in mir; bald werde ich den Wagen erreichen, bald werde ich meine Gattin ihrem Räuber entreißen . . . aber ach! Derneval und mein Vater haben sich zu schnell für mich von ihrem Erstaunen erholt und ihre lärmende Thätigkeit soll mir nunmehr unheilvoller werden, als die unselige Unthätigkeit, worin ich sie verlassen habe. Beide verfolgen mich aus der Ferne, indem sie aus vollem Halse rufen: Halt! halt! Ich dagegen laufe so schnell, daß ich nicht rufen kann; mehrere Soldaten kommen des Wegs; da sie mich allein und schweigsam in raschen Sprüngen dahin jagen sehen, so denken sie, ich sey es, den man verfolgen. Auf einmal bildet sich ein Kreis und ich bin umringt; ich will mich erklären, ich spreche französisch mit Deutschen *). Voll Verzweiflung, daß ich nicht verstanden werde und mit eitler Rede eine so kostbare Zeit vergeuden muß, versuche ich die Barriere zu sprengen, aber was vermag ein Mensch gegen zehn? Mein Widerstand erbittert sie nur, sie mißhandeln mich. Es waren nur einige Stöße, ich spürte sie kaum; aber ich hörte das dumpfe Getöse, welches der schon weit vorangeeilte Wagen verursachte, und jede Drehung des Rades war ein Dolchstich in mein Herz. Mich mit meinen Gegnern abkämpfend, werfe ich einen schmerzlichen Blick auf der Straße; ich erkenne in der Ferne kaum noch eine schwache Staubwolke. Jetzt erfaßt mich

*) In Luxemburg lag damals eine Garnison von sieben bis achttausend Mann kaiserlicher Truppen.

eine tödtliche Verzweiflung, ich fühle, daß mein Muth erlischt und meine Kräfte verschwinden; jetzt geht in der ganzen erschütterten Maschine die rascheste und schrecklichste aller Revolutionen vor, ich sinke bewußtlos nieder zu den Füßen der Barbaren, die mich aufgehalten haben, zu den Füßen meines Vaters und meiner Freunde, die mich endlich erreichen konnten. Ich sinke zusammen . . . ach, Sophie, meine Seele folgt dir!

Unglücklicher Chevalier! Als du wieder zu dir kamst, wo warst du?

Auf einem Schmerzenslager. Der Baron wachte an meinem Kopfstüßen, das er mit seinen Thränen benetzte. Sophie war das erste Wort, das ich aussprach, als ich meine Vernunft wieder erhielt. Sehen Sie, wie seine Tisane bereits ihre Wirkung gethan hat, sagte ein kleines Männchen, das ich hinter dem Baron bemerkte; der Anfall ist bereits vorüber, morgen beginnt der vierte Tag. — Wie, mein Herr, ich bin erst seit drei Tagen hier? Wie, mein Vater, es sind erst drei Tage, daß man mir Sophie entrißen hat? — Ja, mein Freund, antwortet er mir schluchzend; drei Tage sind verflossen, seit dein trostloser Vater darauf wartet, daß du ihn erkennest und seinen Namen aussprechest. — Ach, verzeihen Sie! bitte hundertmal um Verzeihung! aber Sie wissen nicht, Sie können nicht begreifen, welche ungeheure Last mein Herz darniederdrückt, wie sehr das Gewicht meines Glends mich zermalmt. — Das, mein Sohn, ist die gewöhnliche Folge der Leidenschaften, welche die sinnlose Jugend irre führen. Sie haben zuerst deine Seele im Schooße der Vergnügungen verweichlicht, jetzt überliefern sie dich kraftlos den Schlägen des Unglücks. Gott bewahre mich, daß ich dir jetzt deine Fehlritte vorhalten wollte!

Das Schicksal hat dich allzu grausam dafür bestraft. Du bedarfst einer Stütze, und ich will weiter nichts als dir Hülfe leisten. Mein Sohn, höre meine seufzende Stimme, nimm meine väterlichen Tröstungen an; laß dir rathen von einem zärtlichen Freund, den deine Leiden unglücklich machen, von einem besorgten Vater, der für sich selbst zittert, indem er sich um dich ängstigt. Deine Sophie gehört dir an, Niemand kann sie dir rauben. Du Portail hat, indem er sie in die Kirche führte, alle Rechte auf sie verloren. Mein Freund, wir wollen sie suchen. Wo wir sie auch entdecken mögen, ich verspreche dir, nichts zu versäumen, um sie aus ihrem Versteck hervorzuziehen; ich verspreche dir, deine Frau zurückzugeben. Nun aber, mein Freund, nimm deinen Muth zusammen, erschließe dein Herz der Hoffnung, habe Mitleid mit meiner namenlosen Qual und gib mir meinen Sohn zurück. — Ja, er fahre mit seiner Liane fort, fiel der kleine Mann ein, so wollen wir ihn kuriren. — Mein Vater, ich werde Ihnen zweimal das Leben danken. — Und ich, mein Herr, sagte der kleine Mann wieder, glauben Sie denn mir nichts zu danken? Achten Sie die Getränke für nichts, die ich Ihnen seit diesem Morgen reiche? — Mein Vater, weiß man wenigstens, was aus ihr geworden ist? — Mein Freund, Derneval und Dorothee sind vorgestern abgereist und haben mir versprochen, Nachforschungen anzustellen. — Meine Herren, sagte wiederum der kleine Mann, diese Unterhaltung muß aufhören. Wir werden den jungen Mann da kuriren, der bereits wieder vernünftig spricht; aber er muß schweigen und mit seiner Liane fortfahren. Morgen wird alles gut gehen und wir werden ihn weiter schaffsen können. So sprechend, füllte der kleine Mann eine

ungeheure Tasse, brachte sie mir mit triumphirender Miene und lud mich in süßlichem Tone ein, das tröstende Getränk zu verschlucken. Ein junger, lebhafter Liebhaber, welchem man ein Glas Tisane bietet, während er seine geraubte Geliebte verlangt, kann wohl eine Regung von Ungebuld spüren und über die Grenzen der Höflichkeit abschweifen. Ich ergriff schnell das Gefäß und schüttete es flink über den spitzigen Kopf meines Askulap aus. Die dicke Flüssigkeit rann über sein längliches Gesicht hinab und überschwemmte sogleich seinen mageren Körper. Ah! ah! sagte der kleine Mann kaltblütig, indem er seine runde Perücke und seinen kurzen Frack abwischte, es ist noch Delirium vorhanden. Aber, Herr Baron, lassen Sie sich darüber nicht beunruhigen; er soll mit seiner Tisane fortfahren, nur haben Sie die Güte, sie ihm selbst zu reichen, denn da Sie sein Vater sind, so wird er es vielleicht nicht wagen, sie Ihnen an die Nase zu werfen.

Der beste Arzt ist derjenige, der unsre Leidenschaften kennt und ihnen zu schmeicheln weiß, wenn er sie nicht heilen kann. So bereiteten die Versprechungen des Barons meine Genesung weit wirksamer vor, als es die Tisanen meines kleinen Mannes hätten thun können. Schon am folgenden Tag fühlte ich mich besser; ich wurde an einen andern Ort geschafft, wie man mir Tags zuvor gesagt hatte. Wir gingen in das, zwei Stunden von Luxemburg gelegene Dorf Hollriß und bezogen ein bürgerliches Haus, das mein Askulap erst neuerdings gekauft hatte. Man hatte dem Baron zu dieser abgelegnen Gegend gerathen. Die Ruhe des Ortes, seine ländliche Heiterkeit, die Annehmlichkeiten der Landschaft, die jeweiligen Arbeiten, Alles das würde

mir, hatte man gesagt, eine förderliche Zerstreuung oder nützliche Beschäftigung bieten. Ich könnte da ohne alle Gefahr eine gesunde Luft einathmen und mir in einem großen Garten eine mäßige Bewegung machen. Mein Vater hatte auch gedacht, wir würden in einem abgelegenen Dorfe weit besser versteckt seyn. Zu der vielleicht überflüssigen Maßregel der Ortsveränderung hatte er die ohne Zweifel nothwendigere der Namensänderung gefügt. Man nannte ihn Herr von Belcourt, ich nannte mich Herr von Noirval; der Kammerdiener des Barons und mein getreuer Jasmin bildeten unsre Dienerschaft. Seine übrigen Leute hatte mein Vater auf verschiedene Straßen ausgesandt, mit dem doppelten Auftrag, Lohzinsky zu suchen und dafür zu sorgen, daß wir nicht beunruhigt würden.

Als wir in die neue Wohnung kamen, die er für uns ausgewählt hatte, beſichtigte Herr von Belcourt alle Zimmer, um mir dasjenige zu geben, daß er für das ruhigſte und bequemſte halten würde. Herr Desprez (ſo hieß der Arzt) machte uns auf einen kleinen Pavillon zwischen Hof und Garten aufmerkſam; er ſagte uns, im erſten Stock ſehen drei ſehr heitere Zimmer; aber der letzte Bewohner habe ſich der Geſpenſter wegen genöthigt geſehen, auszuwandern. Noirval, antwortete mein Vater lächelnd, fürchtet die Geiſter nicht: er hat ſeinet Piſtolen; ſobald er ſich beſſer befindet, wird er auch ſeinen Degen bekommen. Man ſetzte mich alſo in Beſitz eines der drei Zimmer; Jasmin bemächtigte ſich luſtig eines der beiden andern, und verſprach auch das dritte gegen die Geiſter zu ſchützen. Herr von Belcourt nahm ſeine Wohnung in dem bedeutenderen Gebäude, das nach der Straße zu lag.

Die Nacht kam, die Geiſter erſchienen nicht; ſie

überließen mich ungestört meinen schmerzlichen Betrachtungen. O meine hübsche Cousine! o meine herrliche Gattin! Wie viele Thränen vergoß ich bei dem Gedanken an dich!

Wohin hatte ihr Vater sie geführt? Warum hatte er sie mir entrißen? Welcher mächtige Grund hatte den von Natur-gefühlvollen und sanften Lovzinski, dessen eigenes Herz die unwiderstehliche Gewalt einer vergebens bekämpften Leidenschaft erprobt hatte, zu dieser so gefährlichen äußersten Maßregel veranlassen können? Konnte der untröstliche Gatte Lodoiska's ein grausamer Vater seyn? Hatte nicht überdies eine rasche Vermählung das wieder gut gemacht, was er meine Verirrung nannte? Was konnte die unabsichtlich gekränkte Ehre seines Hauses mehr verlangen? Verdankte er nicht überdies meinem Fehltritte das unerwartete Glück, seine Tochter wiedergefunden zu haben? Und der Undankbare wagte es, sie mir zu rauben! Und der Barbar scheute sich nicht, sie zu opfern!... Ja, allerdings, sie zu opfern! Niedergeworfen durch diesen schrecklichen Schlag, mußte Dorliska, die unglückliche Dorliska... O meine Sophie, wenn du bereits nicht mehr bist, so wirst du wenigstens, indem du mir deinen letzten Gedanken weihst, die gerechte Hoffnung mit hinweg genommen haben, nicht lange überlebt zu werden. O, ich werde nicht säumen, sie zu bethätigen. Bald werde ich, fern von einer eifersüchtigen Welt, fern von unnatürlichen Vätern, frei von der Last tyrannischer Convenienzen, erlöst von dem hassenswürdigen Joch quälerischer Vorurtheile, voll Freude mit meiner glücklichen Gattin mich vereinigen; bald werden im Schooße eines unwandelbaren Friedens, in dem Elysium, das den wahren Liebenden verheißen ist,

unsere Seelen, noch inniger verbunden, sich in den Wonnen einer ewigen Liebe berauschen.

So nährte sich in der Ruhe der Nächte mein Schmerz von Ideen, welche am meisten geeignet waren, ihn zu vergrößern. Der Tag brachte mir einige Ruhe. Mein Vater, der immer mit der Morgenröthe aufstand, war unermüdllich in Wiederholung seiner Versprechungen; er sprach mir von den Mitteln vor, welche er anzuwenden gedente, um meine Frau wieder zu finden, und da er an ihrem Erfolg nicht zu zweifeln schien, so schützte er mich gegen meine Verzweiflung. Kraft einer unabänderlichen und wohlthätigen Anordnung hat die Natur die Leichtgläubigkeit zu einer Tochter des Unglücks gemacht. Selten verläßt die Hoffnung einen unglücklichen Sterblichen, und je größer seine Leiden sind, um so leichter läßt er sich überreden, daß sie bald ein Ende nehmen werden.

Zuweilen von einem beunruhigenden Argwohn aufgeregt, fragte ich meinen Vater, was er von dem jungen Manne denke, dessen kläglichem Schrei ich noch immer zu vernehmen meinte. Herr von Belcourt wußte nicht, was er mir antworten sollte, wenn ich ihn ersuchte, mir zu erklären, wie dieser Unbekannte uns habe nach Luxemburg folgen können, welche Absicht ihn dahin geführt, wenn er Sophie kennen gelernt und warum mir Sophie nie von ihm gesagt habe.

Zuweilen ließ ich auch meine Gedanken minder traurig über die Masse von Ereignissen hinschweifen, die mein sechszehntes Jahr ausgefüllt hatten, und ich gefiel mir darin, eine Erinnerung jener interessanten Schönheit zu widmen, die mir den Anfang meiner mit so vielen Blumen bestreuten Laufbahn so unendlich versüßt hatte. Die arme Marquise von B.! Was ist

aus ihr geworden!... Vielleicht eingesperrt, vielleicht todt! Billiger Leser, ich appellire an dich; konnte ich ohne Undankbarkeit dem Schicksale dieser unglücklichen Frau, deren einziges Verbrechen darin bestand, mich allzu sehr geliebt zu haben, einige Thränen versagen?

Ich darf nicht vergessen, zu erwähnen, daß auch mein werther Doctor, Herr Desprez, mir fortwährend heilsame Zerstreuungen bereitete. Jeden Morgen fragte er mich, ob nicht irgend ein Gespenst mich gequält habe; jeden Abend empfahl er mir, mit der vortreflichen Tisane fortzufahren; aber trotz meiner inständigen Bitten wollte er mir dieselbe nie mehr eigenhändig reichen. Ich verwunderte mich, daß mein Vater mir diesen seltsamen Askulap gewählt hatte, der nur an seine Tisane und an Gespenster glaubte. Als ich mit Herrn von Belcourt darüber sprach, erzählte er mir den Hergang folgendermaßen: Der geschickteste Arzt von Luxemburg, den er gleich Anfangs über meinen Zustand befragt, hatte die nothwendigen Mittel verordnet und die Behandlungsweise vorgezeichnet. Herr Desprez, welcher erfahren hatte, daß man beschloffen, den Patienten auf das Land zu bringen, sobald der Transport ohne Gefahr bewerkstelligt werden könnte, war schon am dritten Tag gekommen, um meinem Vater seine Dienste und sein Haus anzubieten. Der erste Arzt hatte zwar die Wahl des Ortes, den er kannte, gutgeheißen, dagegen die demüthigende und gefährliche Mitwirkung eines modernen Collegen, den er nicht kannte, verschmäht. Herr von Belcourt hatte, um die Nebenbuhler zufrieden zu stellen, die Pflege des Einen und das Haus des Andern angenommen.

Der bekannte Arzt von Luxemburg war es, der mich behandelte. Der obscure Doctor von Hollriß hatte

kein anderes Verdienst, als daß er sein Haus sehr theuer an uns vermiethte. Ich konnte seine Gespenster fürchten, aber ich hatte von seinen Recepten nichts zu besorgen.

Inzwischen waren mehr als acht Tage verstrichen, als wir endlich Nachrichten erhielten, die unsern Muth wieder ein wenig aufrichteten. Dupont, derjenige von unsern Bedienten, welchen mein Vater auf die Straße nach Paris ausgesandt hatte, schrieb, er habe bei seiner Abreise von Luxemburg auf der ersten Post erfahren, daß man daselbst einem Manne von reifem Alter, der eine trostlose junge Dame mit sich geführt, Pferde gegeben habe. Da er nicht daran zweifelte, daß dieß meine Frau und mein Schwiegervater seien, so war er ihnen bis in die Umgegend von Sainte-Menehould nachgefolgt, dort aber hatte er einen unglücklichen Sturz mit seinem Pferde gethan und sich den Schenkel verrenkt. Dieser Unfall hatte ihn verhindert, uns die interessante Nachricht, die er uns jetzt mittheilte, früher zukommen zu lassen.

Herr von Belcourt, der mit Gewandtheit alles ergriff, was meiner Hoffnung schmeicheln konnte, ermangete nicht, mir zu bemerken, daß nunmehr der Gegenstand unserer um vieles erleichterten Nachforschungen sich im Umkreise des Königreiches oder vielmehr innerhalb der Mauern der Hauptstadt befinde. Herr du Portail, fügte er hinzu, hat wohl eingesehen, daß er ohne große Gefahr nach Paris zurückkehren konnte, wo man ihn nur wenig kennt, und daß wir, selbst vorausgesetzt, wir hätten sein Versteck ausgemittelt, es nicht wagen dürften, ihn dort zu stören. Ich werde es wagen, rief ich begeistert; ich werde es wagen, mein Vater, und bald werde ich meine Sophie umarmen.

Noch an demselben Tage kam ein Brief von Herrn von Mosambert, welchem Herr von Belcourt seit unserer Orts- und Namensveränderung die nähern Umstände meines unseligen Abenteuers mitgetheilt hatte. Der Graf war noch immer in dem Asyle versteckt, das er gewählt hatte, befand sich aber bereits weit besser, und gedachte in Bälde zu uns zu kommen, um mich zu trösten. Er hatte in's Kloster geschickt und sich nach dem Befinden Abelaidens erkundigt, der unsere Abwesenheit viel Kummer und Verdruß bereitete. Der Marquis war nicht gestorben; von Frau von B. schrieb Mosambert kein Wort. Das Stillschweigen, das er in Betreff einer so unglücklichen und so liebenswürdigen Dame affectirte, deren ungewisses Schicksal zum mindesten meine lebhafteste Neugierde erregen mußte, war mir höchst auffallend. Nicht minder überrascht war ich darüber, daß er mir nicht zu gleicher Zeit geschrieben hatte, wie Herrn von Belcourt; aber bei reiferem Nachdenken ahnte ich, daß mein Vater es wohl nicht sehr wünschen werde, mich mit dieser Correspondenz beschäftigt zu sehen, und deshalb seine Briefe unterschlage.

Wenn die Nachrichten, die ich so eben empfangen, auch nicht bestimmt genug lauten, um mich vollständig zu beruhigen, so gewährten sie mir doch einigen Trost. Meine Reconvalescenz begann. Der kleine Doctor bestritt der Liebe und der Natur das Verdienst dieser raschen Kur und schrieb die ganze Ehre derselben der unseligen Tisane zu, die ich so selten getrunken hatte. Ein einziger Umstand führte ihn auf den Glauben, daß irgend eine gnädige Gottheit über unserem Geschieße wache; die Gespenster hatten mich noch nicht gequält, seit wir unsere neue Wohnung bezogen hatten. Herr Desprez sprach mir so oft von seinen

Gespensfern vor, daß ich ihn zuletzt ersuchte, mir zu erzählen, was ihn zu diesem ewigen Scherz veranlassen könne. Als bald begann er in sehr ernsthaftem Tone folgende traurige Erzählung:

Vor Zeiten befand sich eine kleine Meierei, deren Pächter Lucas hieß, auf demselben Boden, wo wir uns befinden, am Plage dieses kleinen Hauptgebäudes, das folglich nicht vorhanden war. — Ihre Folgerung ist treffend, Herr Desprez. — Lucas betete seine Frau Lisette an, und Lisette betete ihren Mann Lucas an. Wenn Lucas immer nur Lisette geliebt hätte, so würde Lisette vielleicht immer nur Lucas geliebt haben. — He! mein Gott, Herr Desprez! wie viele Lucase und Lisetten! — Mein Herr, da ich eine Geschichte erzähle, so muß ich doch wohl die Personen nennen. — Sie haben Recht, Doctor, und geniren Sie sich nicht. — Ich habe Ihnen bereits auf eine sehr feine Weise zu verstehen gegeben, daß Lisette und Lucas mit einander verheirathet waren. Jetzt glaube ich Sie bitten zu müssen, zu bemerken, daß, wenn eine Ehe glücklich seyn soll, die Eheleute gut hausen müssen. — Eine vortreffliche Bemerkung, Herr Desprez. — Und damit die Eheleute gut hausen können, ist nothwendig, daß sie einen Geschmack von der gleichen Art und eine Gemüthsrichtung von ähnlicher Beschaffenheit haben. — Bravo, Doctor! — Nun habe ich Ihnen gesagt, daß Lucas noch etwas Anderes liebte, als seine Frau. — Ah, Herr Desprez, wie meisterhaft Sie erzählen! — Nicht wahr, ich vergesse nichts? — Und Sie wiederholen sich auch, damit Andere nicht vergessen. — Drum muß man klar sehn, mein Herr. Nun, das andere Ding, das Lucas eben so sehr und vielleicht noch mehr liebte, als seine Frau, das war der gute Landwein,

zu drei Sous die Pinte, St. Deniser Maß; und der verschiedene Geschmack, welchen die Frau hatte, war ihre Liebhaberei für das Brunnenwasser, denn sie konnte den Saft der Rebe nicht ausstehen. — Wie? Doktor! Sie werden poetisch! — Ja, zuweilen habe ich solche Eingebungen, mein Herr. Die Liebhaberei des Lucas war mit dem Übelstande verbunden, daß der Wein, welcher die reizbaren Fibern seines Magens erhitze, den warmen Fibern seines verbrannten Gehirns scharfe Dünste zuführte, welche zur Folge hatten, daß er grob, rüst und brutal war, wenn er getrunken hatte. — Erlauben Sie mir, hier zu bemerken, Doctor, Ihre Definition würde dem Arzt wider seinen Willen Ehre machen. — Sie beleidigen mich, mein Herr; ich bin wider den Willen aller Welt Arzt geworden, mein ärztlicher Genius hat mich hingerissen... Und mit dem ganz verschiedenen Geschmack Lisettens war der ganz entgegengesetzte Übelstand verbunden, daß das zu viele Wasser ihre erschlafften Eingeweide erweichte, ihre schlecht gekochten Speisen zu sehr verdünnte, den Nerven ihre Spannung nahm, die Verdauung störte, einen schlechten Chylus bereitete, Übelkeiten, Schlaflosigkeit, Gähnen, Langeweile verursachte und den geschwächten Häuten ihres kleinen Gehirns jene zähe und scharfe Flüssigkeit zuführte, welche macht, daß die Weiblein, die nichts als Wasser trinken, im Allgemeinen zankfüchtig, eigensinnig und widerwärtig sind. Nun sehen Sie wohl, mein Herr, daß man diese zwei Extreme und verschiedene Geschmäcke hätte verschmelzen müssen, um einen und denselben wohlgeordneten Appetit zu Stande zu bringen. Lisette hätte in ihr Wasser ein Bißchen Wein und Lucas in seinen Wein viel Wasser gießen müssen, weil das Temperament des Mannes und

das Temperament der Frau bald durch eine richtige Mitte sympathisirt haben würden, weil ihre Säfte vollkommen gleichförmig geworden wären, weil... weil... — Quälen Sie sich nicht, Doctor, ich errathe das Übrige. — Es ist also bewiesen, mein Herr, daß, wenn die Sachen so geregelt gewesen wären, wie ich Ihnen so eben erklärt habe, diesem unglücklichen Ehemanne die schreckliche Catastrophe nicht zugestoßen wäre, von der ich Ihnen noch zu erzählen habe. — Wohlan denn, Doctor, die Catastrophe! — Mein Herr, es war im Jahr 1773, Freitag den 13. October, 13 Minuten über 8 Uhr Abends. Ich will beiläufig bemerken, daß das Zusammentreffen mehrerer Zahlen 13 immer Unglück bedeutet. — Ich machte diese Bemerkung in aller Stille, Herr Desprez. — Man war am Ende der Weinlese, denn die Reben waren in diesem Jahr spät reif geworden. Als Lucas aus der Kelter kam, wo er Trauben getreten hatte, stürzte er dreizehn volle Gläser neuen Wein hinunter. Als er in sein Haus zurückkehrte, war er kein Mensch mehr, sondern ein Teufel. Unglücklicherweise hatte seine Frau Lisette nur eine kleine Zwiebel-Onzelette mit dreizehn Eiern gegessen und nichts als Wasser getrunken. Die Verdauung war schwer von Statten gegangen. Als Lisette ihren Lucas ein wenig angestochen sah, da gähnte sie, schnitt ein Gesicht und führte bissige Reden. Lucas antwortete mit einer drohenden Geberde und mit groben Ausdrücken. In einer kleinen Anwandlung von Uebellunigkeit warf Lisette ihrem Manne Lucas dreizehn Teller an den Kopf. Lucas versetzte in einer ersten Aufregung seiner Frau Lisette dreizehn Schläge mit der Schleifkanne. Als er sie todt sah, da fühlte er erst, daß er sie geliebt hatte; er warf sich wie verzweifelt

auf den Cadaver, und bat sie um Verzeihung, daß er sie getödtet habe. Ach! rief er jammernd, das ist das erstemal, daß mir das passiert! Endlich erhob er sich mit entschlossener Miene, ging mit gekreuzten Armen geradenwegs auf seine Kufe zu und schlüpfte ganz sachte, mit dem Kopfe zuerst, in sie hinein. Nach dreizehn Sekunden zog man ihn heraus; er war bereits todt und ertrunken. — Ach, Doctor, welch' eine schöne und lange Geschichte! — Ich habe sie nicht erfunden, mein Herr, dieß ist die Tradition des Landes.

Aber vernehmen Sie noch die Folgen. Die empörte Justiz bekam Kenntniß von dieser Sache; sie bemächtigte sich des Leichnams von Lucas, der zu seinem großen Glück keine Seele mehr hatte, und ließ ihn an den Füßen aufhängen. Man riß die Meierei ein und der Boden wurde versteigert. Der Käufer befand sich schlecht dabei; er wagte es niemals, dieses kleine Hauptgebäude zu bewohnen, und der Grund ist folgender: Alle Jahre zur Zeit der Weinlese, manchmal auch etwas später, geht hier eine schreckliche Veränderung vor sich. Die Nacht kommt, der Himmel erblaßt, die Erde schauert, die Elemente sind in Convulsion, das Haus springt in seinen Grundlagen auf, das Dach scheint zu tanzen, die Mauern erscheinen roth von Blut oder Wein, im Innern findet ein schreckliches Charivari statt; man glaubt das Gekirre der Teller und das Getöse der Schleifkanne zu hören; man meint das Geächze einer Todten und das Geschrei eines Ertrunkenen zu vernehmen. — Herr Desprez, welch' eine schöne Geschichte! Ach ich bitte sehr, erzählen Sie dieselbe Niemand, sondern überlassen Sie mir das ausschließliche Eigenthumsrecht; ich will, wenn ich nach Paris zurückkomme, für die Opera comique ein sehr

ergöpflich hübsches Drama daraus machen. Um alle Welt zu befriedigen, werde ich in jede Scene zwei oder drei Arien in beinahe gereimten Versen einschalten; ich werde Ihre Manier beibehalten, Herr Desprez, und werde nicht schlechter schreiben, als Sie erzählen. Wird das Werk beklatscht, begründet es meinen Ruf, so werde ich alljährlich zwei oder drei Gegenstände von derselben Bedeutsamkeit mit dem gleichen Glück zu behandeln suchen. Dann werden die Musiker, die immer so gut urtheilen, sich um meine Poesten reißen; die Comödianten, die sich niemals täuschen, werden sie Jedermann als Muster vor die Augen halten; ein gewisses Publikum, das niemals toll ist, wird mit geziemendem Enthusiasmus den Autor herausschreien. In diesem Jahrhundert der kleinen Talente und der großen Erfolge werden meine Meisterwerke nöthigenfalls hundert Vorstellungen erleben. Überall werden die Gimpel rufen, ich sey ein großer Mann, und wenn ich weiter Niemand als die Literaten und die gebildeten Leute gegen mich habe, so werde ich vielleicht in die Akademie gelangen.

Gewiß, dieser Plan war edel und großartig, aber ich hatte, wie man in der Folge sehen wird, bei meiner Rückkehr nach Paris so vielerlei andere Dinge zu thun, daß ich mich nicht mit seiner Ausführung befassen konnte.

Hatte die schreckliche Geschichte des leichtgläubigen Doctors mein Gehirn ein wenig zerrüttet? Darüber mag die einsichtsvolle Person entscheiden, die diese Blätter liest. In einem Traume, der etwa zwei Stunden währte, sah ich beinahe immer meine hübsche Cousine. In den Zwischenzeiten trat die Marquise von B. fünf bis sechsmal vor meine Augen, und nur ein einziges Mal... grüßen Sie mir nicht, Leser, glaubte ich jenes

allerliebste, pikante Persönchen zu erblicken, von dem ich Ihnen in meinem ersten Jahre erzählt habe, diese undankbare Justine, Sie kennen sie ja . . . Ich könnte Ihnen nicht sagen, welche von diesen drei Schönheiten mich küßte, aber so viel kann ich Ihnen sagen, daß ich geküßt wurde; und zwar so gut, so gut, daß alle drei zusammen es nicht besser hätten machen können. Ich fuhr schnell aus dem Schläfe auf, der Tag begann anzubrechen. Auf Ehre, ich spürte auf meiner brennenden Lippe die Spuren dieses herben *) Kusses. Meine Vorhänge von orangefarbener Leinwand bewegten sich mit sanftem Gezitter; in meinem Zimmer ließ sich ein schwaches, gelles Getöse vernehmen . . . ich werfe mich aus dem Bette, mit drei Sprüngen komme ich im ganzen Zimmer umher, das weder sehr lang, noch sehr breit ist. Es ist Niemand da, alles fest verschlossen, ganz ruhig. Bin ich denn ein Narr? Haben denn die Liebe und die Gespenster mir den Kopf verrückt? . . . O, Sophie! meine Sophie! komm, kehre zurück, beeile dich, wenn du nicht willst, daß ich das Wischen Vernunft, das ich noch habe, vollends verliere.

Als Herr von Belcourt und Herr Desprez in mein Zimmer traten, war ich von dem empfangenen Kusse noch dermaßen ergriffen, daß ich ihnen erzählte, ein Gespenst habe mich umarmt. Mein Vater lächelte und weiffagte sogleich meine gänzliche Wiederherstellung. Der Doctor schien entzückt, und gleichwohl rieth er mir kühlende Getränke.

Diejenigen, die nicht an Geister glauben, werden sehr erstaunt sehn, zu vernehmen, daß ich zwei Tage

*) Seit einer Viertelstunde suchte ich nach dem passenden Epitheton. O, Jean Jacques, ich danke dir!

ipster wieder auf die gleiche Weise geweckt wurde. Ich hatte dieselbe Empfindung, ich hörte dasselbe Geräusch. Ich stellte genauere und nicht minder nutzlose Nachforschungen in meinem Zimmer an; ich mußte daraus schließen, daß mit meinen Kräften bereits auch meine feurige Einbildungskraft wiedergekehrt sey.

O, meine Sophie! seit mehreren Tagen ertrug ich mit größerer Ungeduld die Ungewißheit deines Schicksals und die Qual deiner Abwesenheit; ich betrieb unaufhörlich meine Rückkehr nach Paris. Unglücklicherweise hatte mein Vater verdrießliche Nachrichten erhalten, welche der Erfüllung meiner Wünsche unübersteigliche Hindernisse in den Weg zu legen schienen. Man sprach in der Hauptstadt von nichts als von meinem Abenteuer und dem Duell, womit es geendet hatte. Von den beiden Verwandten des Marquis war derjenige, mit welchem Herr du Portail sich geschlagen hatte, getödtet worden. Man bedauerte ihn allgemein. Seine mächtigen und zahlreichen Freunde ließen alle Mienen gegen uns springen. Ich konnte mich in der Hauptstadt nicht zeigen, ohne daß ich es riskirte, meinen Kopf auf das Schaffot zu tragen. Herr von Belcourt schien entsetzt über die Gefahr, welche ich selbst wohl einsah und die mich gleichwohl nicht zurückgehalten haben würde, wenn ich nur ihr hätte Trost bieten müssen, um Sophie wieder zu finden. Aber bevor ich das Risiko unternahm, mußte ich doch wenigstens den Ort wissen, wo meine unglückliche Frau seufzte. Da ich selbst das Gut nicht verlassen konnte, das wir bewohnten, so führte ich meinen Schmerz und Verdruß den ganzen Tag im Garten spazieren.

Eines Abends, als ich mich entkleidete, fand ich in meiner Nachtmütze ein sorgfältig zusammengelegtes Billet;

statt der Adresse enthielt es folgende Worte: „Noirval, schick' deinen Bedienten weg und -lies.“ Ich schickte Jasmin weg und las:

„Wenn es wahr ist, daß der Chevalier von Faublas die Gespenster nicht fürchtet, so verbrenne er dieses Billet und beobachte heute Nacht ein tiefes Stillschweigen, was auch geschehen mag.“

Et, seht da, rief ich ganz laut, ein kleiner Scherz von dem lieben Doctor! Ich verbrannte das geheimnißvolle Papier, löschte mein Licht, legte mich nieder und schlief ein.

Es währte nicht lange. So tief mein erster Schlaf war, so konnte er dem gewohnten Eindruck dieses so lebhaften Kusses, der mir auf den Lippen brannte und mein Herz pochen machte, nicht widerstehen. Diesmal täuschte mich nicht mehr ein leerer Traum, es war nicht mehr ein flüchtiger Schatten, der mich umarmte; in meinem Bette selbst und bald in meinen Armen befand sich ein vollkommen lebendiger Körper, dessen wollüstige Berührung... Aber nur sachte! wie schnabelschnell ich doch bin! Da hätte ich beinahe das Alles dem guten Leser erzählt, der bereits unruhig wird und erröthet. Versuchen wir eine etwas anständigere Sprache!

Als bald fühlte ich mich nicht barsch ergriffen, sondern sanft angezogen von einer allerliebsten kleinen weichen Hand, die ich küßte, möge es Ihnen nicht mißfallen; denn mit allen Ihren Scrupeln würden Sie, wenn Sie sich an meiner Stelle befunden hätten, dasselbe gethan haben, was ich that. Tausend verführerische Reize würden sich Ihnen nicht vergebens dargeboten haben; gleich mir hätten Sie über so viele Schönheiten eine lieblosende neugierige Hand hingeführt; entzückt über das Ergebnis Ihrer Forschungen würden

Sie höflich und ganz leise, damit der Bediente im anstößenden Zimmer es nicht hörte, gesagt haben: Reizendes Gespenst, wie schön sind Ihre Formen und wie sanft ist Ihre Haut!

Mehr als einmal machte ich dieses schmeichelhafte Compliment. Gerne hätte ich mehr als einmal bewiesen, daß es aufrichtig gemeint war. Vergebliche Wünsche! Ein Reconvalescent kann wohl in einer Nacht oft dieselben Reden von Neuem anfangen, aber er wiederholt nur schlecht dieselben Handlungen. Der süße Kampf hatte sich so eben entsponnen, es handelte sich nicht um einfache Höflichkeit; ich erinnere mich nur zu gut, daß mein Gegner sich darin gefiel. Ach! Faublas war zu schlecht vorbereitet! Faublas wurde beinahe sogleich beslegt. Wäre das Gespenst nur wenigstens nicht so schweigsam gewesen und hätte es doch zum Mindesten vertraulich mit mir plaudern wollen! Aber es antwortete mir hartnäckig keine Silbe. Dieß war ein sicheres Mittel, mich wieder einzuschläfern, mich, der ich gleich so vielen Andern sehr gerne rede, wenn ich nichts zu thun habe.

Als ich die Augen wieder öffnete, war so eben der Tag angebrochen, und ich befand mich allein in meinem Zimmer. Ich begann von Neuem meine Nachforschungen, die ich schon mehrere Male vergebens angestellt hatte. Meine zwei Thüren und meine vier Fenster waren ganz genau verschlossen; keine falsche Thüre war in den Wänden angebracht; ich sah keine Fallthüren am Fußboden, keine Einschnitte am Plafond. Von wo konnte also das weibliche Gespenst zu mir bringen? Der werthe Doctor hatte weder eine Frau, noch eine Tochter, das Haus war nur von Männern bewohnt. Woher kam also der versucherische Geist, dessen Geschlecht

mir wohl bekannt war? Wanderte etwa Lisette aus der andern Welt in diese zurück, um sich an dem armen Lucas zu rächen?

Eine Pächterin in meinen Armen! Psui doch! Lieber wollte ich mich als den verjüngten Titon der schüchternen Aurora, oder als den modernen Endymion irgend einer stolzen menschgewordenen Göttin betrachten. O meine Sophie! Zu allen Zeiten stand es vielleicht in den Sternen geschrieben, daß dein prädestinirter Gatte dir nicht einmal drei Wochen lang treu bleiben könne! Aber wenigstens durfte der Weihrauch, welcher dir gebührte, nur für eine Gottheit brennen!

Ich freute mich sehr, über dieses Abenteuer den Grafen von Rosambert um Rath zu fragen, von welchem ich zu meiner Verwunderung keine directen Nachrichten erhielt. Der Brief, den ich an ihn schrieb, füllte drei große Seiten. In Wahrheit war auf den beiden ersten nur von meiner Sophie die Rede; auf die dritte hatte ich die unbegreifliche Geschichte von dem hübschen Gespenst zusammengedrängt.

Ich erwartete es in der folgenden Nacht, aber es erschien erst in der achten wieder. - Gedrängt von dem lebhaften Wunsch, die nächtliche Schönheit kennen zu lernen, welche mich besuchte, fragte ich sie, wie sie heiße, denn Nymphe oder Göttin, mußte sie doch einen Namen führen; seit wann sie mich liebe, denn ich konnte mir ohne Gefenhaftigkeit schmeicheln, ihr gefallen zu haben; an welchem Orte sie mich schon getroffen habe, denn sie behandelte mich wenigstens wie einen Bekannten. Diese Fragen und mehrere andere von weniger dringlicher Natur trugen mir keine Antwort ein. Jetzt wandte ich von allen bekannten Mitteln, um eine Frau zum Schwagen zu bringen, das entscheidendste an; allein

der bosshafte weibliche Dämon erschöpfte mit wunderbarer Geistesgegenwart alle meine Quellen, ohne sich nur einen Ausruf zu erlauben. Ich war um so hartnäckiger, als dieses unhöfliche Stillschweigen unter den gegebenen Verhältnissen zum Unbanke wurde; diesmal hielt ich mich gut genug, um wenigstens eine Erkenntlichkeit zu verdienen. Alle meine Anstrengungen waren nutzlos; mit Verdruss sah ich, daß die Frauen aus der andern Welt, obschon sehr empfänglich für gute Behandlung, gleichwohl bei den interessanten Gelegenheiten das zärtliche Geplauder, das losende Rauberwelsch der meisten Frauen von dieser Welt nicht haben.

Eine Feindin des verrätherischen Tages, wartete meine Freundin das Erscheinen der Morgenröthe nicht bei mir ab. Als ich hörte, daß sie Anstalten zum Aufbruch traf, versuchte ich sie zurückzuhalten; aber sie drückte auf meinen Mund den Zeigefinger ihrer Rechten, auf mein Herz ihre linke Hand, auf meine Stirne zwei Küsse. Dann entwich sie mit einem Seufzer und entfernte sich schnell, ich weiß nicht wo. Nur glaubte ich das Geknistern einer Mauer, die sich öffnete und das gellende Kreischen einer Angel, die sich drehte, zu vernehmen. Offenbar hatte ich schlecht gehört, denn sobald es Tag war, untersuchte ich meine vier Wände, und das einfache Papier, das die Tapete vorstellte, war ganz glatt auf seiner Oberfläche und zeigte nicht die mindeste Spur eines Risses. Meine Thüren und meine Fenster waren ganz genau verschlossen.

Noch am selben Abend fand ich in meiner Nachtmühe ein zweites Billet: „Ich werde in der Nacht vom Sonntag auf den Montag wieder kommen, wenn der Chevalier von Faublas mir auf Kavalliers-Parole verspricht, daß er keine Versuche machen will, mich

zurückzubalten. Er antwortete mir mit demselben Courier!" Ah! ich verstehe! der Courier ist meine Nachtmühe. Tags darauf übergab ich meinem willfährigen Commissionär die kurzen Depeschen, welche das Versprechen enthielten, das man von mir forderte.

Endlich kam dieser, vielleicht mit Ungeduld erwartete Sonntag. Bald sollte sie mich mit ihrem Schatten umgeben, diese in der Geschichte meines Lebens so denkwürdige Nacht! Jasmin, der sich seit Mittag entfernt hatte, kam mit einbrechender Nacht zurück. Sobald er mich allein sah, meldete er mir die unerwartete Kunde von Rosambert's Ankunft. Der Graf habe in Luxemburg Halt gemacht und von da aus heimlich nach Jasmin geschickt, aus wichtigen Gründen, die er mir selbst sagen würde. Er könne erst eine Stunde vor Mitternacht nach Hollriß kommen; es sey von der höchsten Wichtigkeit, daß Niemand ihn in's Haus treten sehe. Deshalb ersuche er mich inständig, ihm Schlag eilf Uhr in eigner Person die kleine Gartenthüre zu öffnen.

Ich befolgte meine Instruktionen pünktlich. Herr von Belcourt, den es verdroß, daß ich ihn früher als gewöhnlich verließ, machte eine Bemerkung darüber. Herr Desprez antwortete mit einem Scherz, dessen Bedeutung mir erst in der Folge klar wurde: Lassen Sie diesen Reconvalescenten gehen, sagte er zu meinem Vater; er pflegt ohne Zweifel mit den Geistern einen Umgang, welchen er nicht gesteht.

Statt auf mein Zimmer zu gehen, schlich ich mich leise in den Garten. Rosambert erwartete mich an der kleinen Pforte. Ei, guten Abend, lieber Freund; wo ist meine Sophie? Was ist aus der Marquise geworden? Haben Sie Nachricht von ihrem Vater? Lebt ihr Mann noch? Was macht meine Schwester? Was

sagt man von unserm Duell? Was denken Sie von diesem Unbekannten? Was halten Sie von diesem Gespenst? Warum haben Sie mir nicht geschrieben? Wie befinden Sie sich? — He, Noirval, nur einen Augenblick! Welche Lebhaftigkeit! welche Ungebuld! Sie haben viel Ähnlichkeit mit dem kleinen Chevalier von Faublas, von welchem man in ganz Paris spricht! Für's erste lassen Sie uns auf diese Bank sitzen und erlauben Sie mir, in meine Antworten etwas mehr Ordnung zu bringen, als Sie in Ihre Fragen gebracht haben. Meine wachsamten Späher haben Herrn du Portail in Paris gesehen, sie werden seine Spuren verfolgen, bis sie das Versteck seiner Tochter ausgemittelt haben, und man wird uns genauen Bericht darüber erstatten. — O, meine Sophie! ich werde dich wiederssehen! — Sachte, mein Freund! ersticken Sie mich nicht. Frau von B. ist auf einem ihrer Güter, man trifft sie weder bei Hof noch in der Stadt. — Die arme Marquise! Soll ich sie nie wieder sehen! — Vielleicht doch! Sehen Sie ohne Kummer. Der Marquis, dessen Wunde nicht für tödtlich gehalten wird, wünscht seine Genesung nur, um Sie überall, wo Sie auch seyn mögen, aufzusuchen. Faublas, er versichert, er werde Sie überall erkennen. — Rosambert, man weiß nicht, wo sie ist? — Offenbar auf einem ihrer Güter, mein Freund. — Ja, Frau von B., aber Sophie? — Höchst wahrscheinlich in Paris. — Mein Freund, glauben Sie, daß der Marquis ihr verzeihen werde. — Der Marquise verzeihen? Warum denn nicht? Das Abenteuer ist allerdings kein gewöhnliches, aber das Übel ist alltäglich. Es ist weiter nichts, als ein Bißchen Lärm mehr! O, die Marquise wird ihm darüber schon Vernunft beibringen. — Rosambert,

sagen Sie mir, ohne zu schmeicheln, glauben Sie, daß man ihn zwingen kann, sie mir zurückzugeben? — Wie? den Marquis zwingen, Ihnen seine Frau zurückzugeben? — He! nicht doch, ich spreche von der meinigen und ihrem Vater. — Herr du Portail! es unterliegt keinem Zweifel, man wird ihn ganz gewiß dazu zwingen. — Ich werde sie nicht wiedersehen! ich werde sie nicht wiedersehen! — Im Gegentheil; da man ihn zwingen wird, sie Ihnen wiederzugeben, so werden Sie sie sehen. — Mein Freund, ich dachte an diese so unglückliche Frau... — Mein Freund, Sie sind noch immer derselbe; die Ehe hat Sie nicht verändert... aber erlauben Sie, daß ich meinerseits einige Fragen an Sie richte. Fürs erste sehe ich, daß Sie so ziemlich wieder hergestellt sind. — Die Hoffnung, bald meine Sophie wieder zu sehen... — Ja, ja, meine Sophie! Und dann diese unglückliche Frau?... — Die Marquise! Ich versichre Sie, daß ich nicht im Sinn habe, sie aufzusuchen. Es ist wahr, ich überrasche mich zuweilen auf Gedanken an sie; aber das kommt daher... — Ja wohl, Chevalier, ich verstehe Sie schon; es kommt daher, daß man solche Dinge nicht in seiner Gewalt hat. Ein junger Mann von gutem Haus erinnert sich unwillkürlich an das freundschaftliche Benehmen einer jungen Frau, die seine Jugend herangebildet hat. — Rosambert, Sie können doch nie Ihre Scherze lassen. Sagen Sie einmal, sollten Sie vielleicht zufällig von dieser kleinen Justine gehört haben?... — Wie? auch die Kammerfrau liegt Ihnen am Herzen? Drum waren dießmal Sie derjenige, der heranbildete! Sie haben mir aber doch neulich gesagt, daß la Jeunesse... — Schon gut, Rosambert, dießmal habe ich Unrecht gehabt; sprechen wir

nicht davon. — Nein, Faublas, sprechen wir lieber von diesem Gespenst! — Ja, Rosambert, wie finden Sie dieß Gespenst? Ist das nicht eine merkwürdige Frau, die nie ein Wort sagt und sich doch immer so vortrefflich benimmt? Ist das nicht ein drolliger kleiner Dämon, der herein kommt, ohne daß ich weiß, wo und wie? — Faublas, besucht er Sie alle Nächte? — Nein. — Nicht? — Aber halt! gerade heute Nacht erwarte ich das Gespenst. — Um so besser! So werden wir dem holden Geheimniß auf die Spur kommen. Wir werden erfahren... Aber ich habe mir im Gasthose die Zeit mit Schreiben vertrieben, statt zu soupiren. Chevalier, ich habe Hunger. — Warten Sie, ich werde Jasmin beauftragen. — Lärm im Hause machen! Lassen Sie sich das nicht einfallen. Sehen Sie, ich glaube, meine Postchaise ist noch nicht weggefahren, ich muß darin etwas haben; wenn ich reise, führe ich immer Mundvorrath bei mir.

Er verließ mich und brachte bald darauf ein halbes Huhn nebst einer Flasche Wein herein. Ich habe zwei Gläser gebracht, sagte er, weil Sie mit mir soupiren werden. Hier, hier in dem Garten, Chevalier; wir haben zu plaudern und Ihr Zimmer ist nicht sicher. Vor allen Dingen wollen wir auf die Gesundheit Adelaïdens trinken, von der Sie bis jetzt nur ein einzigesmal gesprochen haben. — Ach, meine theure Schwester! Und doch habe ich sie so lieb! Wie befindet sie sich? — Gut, sehr gut! Sie wird immer reizender. Ich habe dem Wunsche nicht widerstehen können, ihr bei meiner Abreise aus Frankreich einen Abschiedsbesuch zu machen. Das lebenswürdige Kind! Wie ihr Schmerz sie noch verschönerte! Wie unglücklich es sie machte, weder ihren Vater, noch ihren Bruder, noch

Ihre gute Freundin zu sehen! Faublas, trinken wir auf ihre Gesundheit, trinken wir; ich weiß, es gehört dieß nicht zum guten Ton, aber wir sind auf dem Lande, und überdieß Reisende. Da nehmen Sie ein Stück, Sie wissen ja, ich kann nicht allein soupiren. — Rosambert, ich bin ungemein erfreut, Sie wieder zu sehen; aber warum hier im Garten? Warum dieses Geheimniß? — Weil ich Sie unter vier Augen nicht hätte sprechen können; weil der Baron, der sogar meine Briefe an Sie unterschlagen hat, sich zuerst meiner bemächtigt haben würde; weil er mich ohne Zweifel ersucht hätte, die Nachrichten, die ich bringe, seinen Absichten gemäß zu entstellen. — Sie haben Recht. — Und dann dieß Gespenst? ... Meinen Sie, es beschäftige mich nicht? ... Faublas! auf das Wohl Sophiens! ... — Mein Freund, schon seit länger als einen Monat trinke ich keinen Wein mehr; Sie werden mich betrunken machen! — Auf das Wohl Sophiens! Sie können das nicht verweigern. — Wohlan denn! auf Sophie! O, meine hübsche Cousine! Es wird nicht das erstemal seyn, daß du mich um meine Vernunft bringst!

Rosambert, der Wein ist schrecklich stark, er steigt mir zu Kopf! Rosambert, was denken Sie von diesem Unbekannten, der während der Ceremonie ... — Mein Seel, ich weiß nicht, was ich sagen soll. Sprechen wir von Ihrer neuen Geliebten, von dieser nächtlichen Schönheit, die Sie mit so großer Schweigsamkeit liebt. Faublas, glauben Sie, daß sie hübsch sey? — Schön, mein Freund! — Eine Frau, die das Tageslicht scheut! — Schön! ich bin es fest überzeugt. — Seht da! er ist auch noch in diese verliebt! — Verliebt! nein! — Faublas, ich wette, daß sie häßlich ist! — Hundert

Louisd'or, daß sie allerliebste ist! — Gut! hundert Louisd'or auf Parole! — Graf, es gilt . . . Aber, wie mach' ich's nun, um sie zu sehen? . . . Und dann, werden Sie mir unbedingt glauben? — Gern, wenn es seyn muß . . . Aber meinen Sie denn, ich sey weniger neugierig, die Sache zu erfahren, als Sie? Seit Sie mir von Ihrem Abenteuer geschrieben haben, brenne ich vor Begierde, es zu Ende bringen zu helfen. Tapferer Ritter! Ihr Waffenbruder ist bei Ihnen. Erlauben Sie, daß er Ihnen beistehe! . . . Haublas, wir wollen ohne Licht und ohne Lärm auf Ihr Zimmer gehen. Sie werden sich schnell zu Bette legen und kein Wort sagen. Ich werde mich in Ihrem Bettgange verborgen halten. Ich bin mit einer Blendlaterne versehen, von der ich im rechten Augenblicke Gebrauch machen werde, und wenn das Gespenst kein Hexenmeister ist, so werden wir sehen, was für ein Gesicht es hat. Chevalier, noch eine Gesundheit! Sie haben Jemand vergessen. — Ja, die schöne Marquise? — Getreuer Ehegatte, ich wußte wohl, daß ich nicht nöthig hatte, sie Ihnen zu nennen. Wohlan, einen kleinen Schluck auf die Marquise! — Sie spotten, mein Freund! . . . Eine prächtige Frau! Schenken Sie ganz voll ein.

Jetzt, da ich mich kaltblütig an diesen unedelikaten Ausruf erinnere und ihn vor Ihnen bekenne, mit Recht erbitterter Leser, sehe ich nur ein einziges Mittel, Sie ein wenig zu beschwichtigen, nämlich, indem ich Ihre ganze Rücksicht für einen Reconvalescenten in Anspruch nehme, welchen schon die vorhergehenden Gesundheit in eine heitre Laune versetzt hatten. Diese letzte gab mir den Rest und ich fiel sogleich in den Wahnsinn der Trunkenheit. Bereits war es mir, als bewegten

und verdoppelten sich alle Gegenstände um mich her. Ich sprach unverständiges Zeug, oder vielmehr ich stammelte statt zu sprechen. Bald versiel ich in eine schwerfällige Träumerei, ich verlor meine schwaghafte Freude, mein Körper senkte sich zusammen, meine Wimpern wurden schwer, der unüberwindliche Schlaf war im Begriff, meine Augen zu schließen. Rosambert, der es bemerkte, bat mich, ihn auf mein Zimmer zu führen, nicht ohne mir vorher mehrere Male wiederholt zu haben, daß man keinen Lärm machen dürfe und vor allen Dingen ein gänzlichcs Stillschweigen beobachten müsse. Er ersuchte Salsmin, der im Garten meine Befehle erwartete, ohne Licht und ohne Geräusch abzutreten. Wir kamen, bloß von der Blendlaterne beleuchtet, die wir im Gange stehen ließen. Als ich, von Rosambert gestützt, tappend eintrat, stieß ich unterwegs auf eine Art von Canapee, auf welches der Graf mich hinlegte, um mich, wie er mir ganz leise sagte, desto leichter entkleiden zu können. Klüglich ließ ich meinen neuen Kammerdiener gewähren, aber er verrichtete sein Geschäft mit solcher Langsamkeit und Ungeschicklichkeit, daß ich in einen tiefen Schlummer versank, bevor er es vollendet hatte.

Nachdem eine Stunde Schlaf die Dünste des starken Weins niedergeschlagen, welcher mir die Vernunft geraubt hatte, wurde ich durch ein schallendes Gelächter erweckt: Endlich rief Rosambert, endlich bin ich vollständig gerächt; ich will mich todtschlagen lassen, wenn sie es nicht ist! In demselben Augenblicke höre ich ein dumpfes Gestöhne, gefolgt von einem lauten Seufzer. Ich befand mich noch auf meinem Canapee, welches so stand, daß ich durch meine halb offene Thüre hindurch am Ende des Ganges den schwachen Schein der Blend-

Laterne bemerkte. Als bald durch die Unruhe sowohl, als durch die Neugierde getrieben, eile ich in diesen Gang und komme schnell mit der Laterne in der Hand zurück. Ich lasse ihr zitterndes Licht über die umliegenden Gegenstände streifen, ich sehe . . . ach! heute noch kann ich es nicht ohne Seufzer erzählen; ich sehe auf meinem Bett, dessen er sich bemächtigt hatte, an meiner Stelle, die er usurpirte, den halbnackten Rosambert in der unzweideutigsten aller Lagen eine Frau fest umschlungen halten. O, Frau von B.! wie schön erschienen Sie mir noch jetzt, obschon Sie in Ohnmacht gefallen waren!

Sobald der Graf glauben konnte, daß keine Einzelheit dieser grausamen Pantomime mir entgangen sey, ließ er sein Opfer los; er zog schnell seine Kleider wieder an und sagte lachend: Adieu, Faublas, ich lasse Sie mit dieser trostlosen Schönen allein; ich glaube, daß Sie eine merkwürdige Erklärung mit ihr haben werden! Suchen Sie ihr, wenn Sie können, zu beweisen, daß Sie mit Rosambert nicht einverstanden gewesen seyen. Leben Sie wohl, meine Postchaise erwartet mich; ich kehre nach Luxemburg zurück; morgen werde ich Ihnen Nachricht von mir geben.

Rosamberts rohe Rede empörte mich nicht weniger, als seine abscheuliche That: in der ersten Regung meiner Wuth wollte ich nach meinem Degen springen und ihn zwingen, mir für sein schändliches Benehmen Rede zu stehen, als Frau von B. plötzlich sich aufrichtete, mich beim Arme ergriff und zurückhielt.

Rosambert hatte vollkommen Zeit, sich zu entfernen; die Marquise ergriff jetzt meine Hand, welche sie als bald mit Küffen bedeckte und mit Thränen badete. O, welche schwere Last ist mir abgenommen! sagte sie;

o wie tröstend war es für mich, zu vernehmen, daß Sie an diesem Vubenstück keinen Theil hatten!

Frau von B. wollte fortfahren, aber ihre ungemeine Aufregung gestattete es ihr nicht. Sie schluchzte lange, ohne ein Wort sagen zu können, sodann verdoppelte sie ihre peinlichen Anstrengungen und begann mit oft unterbrochener Stimme von Neuem:

Faublas, wenn Sie im Stande gewesen wären, mich diesem schändlichen Menschen zu überliefern; wenn Sie mich bis zu diesem Grade verachtet hätten, so wäre dieses letzte Unglück größer als alle Widerwärtigkeiten, die mich bis jetzt betroffen, und würde meinen Tod nach sich gezogen haben. Mein Freund, ich fühle, daß es noch möglich ist zu leben und nicht gänzlich untröstlich zu seyn, da ich in meiner tiefen Herabwürdigung noch auf Ihre Achtung hoffen kann, da ich in meinem namenlosen Unglück wenigstens auf Ihr Mitleid rechnen darf. — Wenn meine innige Theilnahme an Ihrem bittern Schmerz zu seiner Linderung beitragen kann, meine theure Mama, meine liebenswürdige Freundin... — O, wie unglücklich bin ich! — Und wie beklage ich Sie! — Wie der Treulose, unterstützt durch einen fatalen Zufall, meine eitle Klugheit zunichte gemacht hat! Wie ein Augenblick meine sichersten Pläne über den Haufen geworfen und meine theuerste Hoffnung zerstört hat!

Bei diesen Worten ließ die Marquise ihren Kopf wieder auf mein Kissen fallen, ihre Arme streckten sich unbeweglich aus, ihr Blick wurde starr, ihre Thränen hielten inne. Unempfindlich für meine Bemühungen, taub für meine Reden, schien sie sich in der Sammlung der Verzweiflung die ganze Schauerhaftigkeit ihrer Lage klar zu machen. Länger als eine Viertel-

stunde beobachtete sie dieses schreckliche Schweigen; dann begann sie endlich in einem Ton, der mir gelassen schien: Beruhigen Sie sich, mein Freund, setzen Sie sich neben mich, fürchten Sie nichts, schenken Sie mir Ihre ganze Aufmerksamkeit. Ich will mich Ihnen in meinem ganzen Wesen zeigen, und wenn ich Ihnen gesagt haben werde, welche eiteln Pläne ich entworfen hatte, und welche unabänderlichen Beschlüsse ich so eben gefaßt habe, so werden Sie genau wissen, bis zu welchem Grade Sie mich beklagen und tadeln müssen.

Herr von B. war in den Tuilerien mit Ihnen zusammengestoßen, er kommt wüthend in mein Zimmer; vor zwanzig Personen wirft er mir den erlittenen Schimpf vor und kündigt mir seine alsbaldige Rache an. Erstaunt über die grausame Art, wie Sie mich in einem für meine Ehre und meine Liebe gleich verhängnißvollen Augenblicke im Stiche lassen, bin ich gezwungen, mir zu sagen, daß ein dringenderes Interesse, ein theurerer Gegenstand Sie beschäftige. Justine geht mehrere Male zu Ihnen und findet Sie nicht. Jetzt beauftrage ich Dumont, den ältesten und getreuesten meiner Diener, denselben, der hier als Desprez figurirt; ich beauftrage ihn, sage ich, in der Umgegend des Klosters, wo Fräulein von Pontis wohnt, Acht auf Sie zu haben und all' ihr Thun und Lassen bis zum folgenden Tage zu beobachten. Dumont steht Sie in's Kloster gehen, wartet, bis Sie herauskommen, folgt Ihnen auf das Schlachtfeld, von da bis auf die Straße nach Chalon, wo er Ihre Spur verliert. Er kommt nicht früh genug zurück, um der Erste zu seyn, der mir zwei Entführungen meldete, wovon man sich bereits in ganz Paris erzählt.

Dumont findet bei seiner Heimkehr meine Anord-

nungen bereits getroffen. Ich habe mein Gold, meine Pretiosen und etliche Bankscheine zu mir gesteckt; ich habe eine blaue Uniform angezogen, die Sie nicht an mir kennen, und eile jetzt selbst nach Chalons. Während ich hier den Postmeister ausfrage, kommt ein Mann, den ich kenne, und der mir, ohne es zu wollen, Ihren Aufenthalt anzeigen muß. Es war Zamin, der eine Postchaise führte *). Ich folge ihm beständig in einiger Entfernung und komme, wie er, einen Tag nach Ihnen in Luxemburg an. Die Morgenröthe war so eben angebrochen; ich renne in der Stadt umher, ich ziehe Erkundigungen ein, ich verliere eine ganze Stunde, die kostbarste Stunde meines Lebens, mit Nachforschungen. Endlich sagt man mir, in diesem Augenblick finde eine große Vermählung statt. Ein junger Mann, der ein entführtes Mädchen in seinem Gefolge nach sich schleppe... Es ist genug, ich höre auf nichts mehr, ich eile nach der Kirche, ich stürze hinein... man hatte Sie so eben vereinigt! Ein Schrei entfährt mir, plötzlich aber sammle ich meine Kräfte wieder und entziehe mich Ihren Blicken. Allzu glücklich, fliehen zu können, fliehe ich, ohne zu wissen wohin. Bald führt mich die Liebe, welche stärker ist, nach Luxemburg zurück. Sie sagt mir, daß ich wenigstens wissen müsse, was aus Ihnen werden solle. Faublas, in Wahrheit, die Freude, welche ich über die Nachricht empfand, daß meine Nebenbuhlerin Ihnen entrißen sey, war weniger lebhaft, als die Unruhe, worin die Kunde von Ihrem gefährlichen Delirium

*) Dieselbe, welche Herr du Portail und ich in Vibrai zurückgelassen hatten, um zu Pferde Sophiens Spuren weiter zu verfolgen.

mich versetzte. Von dem doppelten Wunsche befeelt, über das Leben meines Geliebten zu wachen und ihn für mich, für mich allein zu behalten, entwerfe ich sogleich meinen Plan.

Dumont begleitete mich, wir durchstreiften die Umgegend von Luxemburg. Unter dem Namen Desprez miethete Dumont dieß Haus. In dem Pavillon, den ich für Sie bestimmte, ließ ich schnell einige Aenderungen vornehmen, die zur Ausführung meiner Pläne nothwendig waren. Die Marquise von B., entschlossen, alles zu dulden, wenn sie nur Sie nicht verlor, verschloß sich in einer elenden Dachkammer des anderen Hauptgebäudes.

Ihr Vater ließ Sie hierher bringen; ich hatte das Vergnügen, beinahe unter dem gleichen Dache mit meinem Geliebten zu wohnen, ihn unter meinen Augen wieder aufleben zu sehen, zuweilen in der Stille der Nächte seinen Athem einzusaugen und sein Herz klopfen zu fühlen . . . Allerdings hätte ich, um mich in einem noch größeren Glücke zu berauschen, die Befestigung seiner Gesundheit abwarten müssen; aber wie war es möglich, unaufhörlich dem Zauber seiner Gegenwart zu widerstehen! Wie war es möglich, Wünsche zu bekämpfen, die sich immer wieder von Neuem aufdrängten! Ach, von was spreche ich zu Ihnen! Faublas, der Augenblick nahte, wo meine Pläne ihre Erfüllung finden sollten; in drei Tagen zerriß ich den beinahe magischen Schleier, womit ich mich umhüllt hatte; in drei Tagen entdeckte ich mich ohne Geheimniß; ich zeigte Ihnen die Marquise von B., welche ihren um des Geliebten willen verlorenen Rang kaum einer Beachtung werth fand und keinen andern Wunsch kannte, als Ihnen in irgend einem geheimen Winkel der Erde

glückliche Tage zu bereiten. Wenn mein Geliebter mich zu verstehen mußte, so bewahrte ich ihm noch immer ein beneidenswerthes Loos... Wenn der Undankbare mir zu widerstehen wagte, Chevalier, mein Entschluß war gefaßt, ich entführte Sie wider Ihren Willen, wider Ihren Willen brachte ich Sie... was weiß ich? vielleicht an's Ende der Welt! Ja, ich hätte die Unermesslichkeit der Meere zwischen meinen treulosen Geliebten und meine bevorzugte Nebenbuhlerin gestellt.

Die Marquise, die anfangs ruhig, hernach gerührt, jetzt exaltirt war, gab diesen letzten Worten einen so starken Nachdruck, daß ich einige Zeichen von Verwunderung nicht zurückhalten konnte. Sie bemerkte das.

Beruhigen Sie sich, fuhr sie fort, Sie sind fortan frei und nur ich allein bin für immer gekettet. Die Zeit der zärtlichen Leidenschaften ist für mich jetzt vorüber!... Ich darf fortan nur noch die unverföhnlichste, die ungestümste von allen empfinden. Die Liebe flieht, verjagt durch die Schmach. Wie könnte sich auch eine Frau, die in den Augen ihres Geliebten beschimpft und in ihren eigenen Augen herabgewürdigt ist, wieder in Ihre Arme legen? Herbeigeführt durch das Unglück, aufgestachelt durch die niederträchtigste aller Verräthereien, bemächtigt sich die Rache, die schauerliche Rache meines Herzens, das bereits von ihrer vergifteten Galle angefressen ist... Faublas! ich finde Freude in dem Glauben, und ich habe es gesehen, daß Sie bereit seyn würden, meinem gerechten Unmuth zu dienen; aber Rosambert würde in diesem Kampfe, dessen Erfolg nicht zweifelhaft wäre, sich noch seines Falles zu rühmen haben. Sein ohne Schmach verlorenes Leben wäre ein zu schwacher Ersatz für den unsühnbaren Schimpf, den er mir so eben angethan hat.

Chevalier, seine Züchtigung ist meine Sache, und ich schwöre Ihnen, ich werde dieselbe vollführen.

Frau von B., deren Gesicht flammte und deren Augen von Wuth bligten, drückte sich mit solchem Ingrimme aus, daß ich die Folgen eines so leidenschaftlichen Zustandes für sie fürchtete. Meine unglückliche Freundin sah, daß ich sie unterbrechen wollte, und berillte sich, fortzufahren.

Vergebens würden Sie mich von meinem Entschlusse abwendig zu machen suchen; ein Glender hat ihn zu nothwendig gemacht, als daß er Ihnen verwunderlich erscheinen, oder als daß ich vor den geringen Gefahren, die er nach sich zieht, zurückbeben könnte... Ach, ich habe nichts mehr zu verlieren! Der Schändliche hat das Maß meiner Unehre voll gemacht und mir meinen Geliebten entrißen. Raublaß, ich wiederhole es, ich verbiete Ihnen, sich in meinen Streit zu mischen; ich verlange ihn allein auszufechten; es brächte mich zur Verzweiflung, wenn ein Anderer mir das Vergnügen der Rache raubte. Man weiß, was eine beschimpfte Frau vermag; man wird sehen, was eine Frau meiner Art vermag. Ja, ich schwöre es bei meiner beschimpften Liebe, bei meiner verlorenen Ehre, Sie sollen sich dereinst erstaunt fragen, ob irgend ein Mensch auf der Welt die Marquise von B. besser hätte rächen können, als sie selbst.

Sie beobachtete einige Zeit ein düsteres Stillschweigen. Ich wagte es, ihr einen Kuß zu geben. Meine Thränen ergossen sich über ihren entblößten Busen. Sie ordnete schnell ihren Anzug, dessen Vernachlässigung sie offenbar noch nicht bemerkt hatte, und in einem weniger aufgeregten, aber nicht minder schmerzlichen Tone fuhr sie also fort:

Ach ja, haben Sie Mitleid mit mir! Ich bedarf einigen Trostes. Morgen verlasse ich Sie; morgen werden wir uns vielleicht auf lange Zeit trennen; ich kehre nach Paris zurück... — Nach Paris! — Ja, mein Freund. Nicht die Furcht war es, die mich aus der Hauptstadt vertrieb; nicht um mich zu verbergen, eilte ich nach Luxemburg. Ach! warum habe ich nicht, wie ich wünschte, den Rest meines Lebens Ihnen weihen können! Ich werde in den Besitz meines Ranges und meines Vermögens zurücktreten, da es mir nicht mehr erlaubt ist, Ihnen dieselben zum Opfer zu bringen... Ich kehre nach Paris zurück. Sehen Sie ruhig über mein Schicksal. Wenn eine Frau, die nicht ganz ohne Geist und ohne Reize ist, nicht verzagt, so können Sie ihr getrost das Geschäft überlassen, ihren mit dem vollsten Rechte erbitterten Gemahl wieder zur Vernunft zu bringen. Um bei diesem klüglichen Unternehmen zu meinem Ziele zu gelangen, bleiben mir nur zwei Mittel übrig, von denen das leichtere nicht das bessere ist. Gleich so vielen andern Damen kann ich mich darauf beschränken, die allzu große Demüthigung, welche in meinem Abenteuer für die Eigenliebe eines bloßgestellten Dritten liegt, zu beschönigen, alles Übrige aufrichtig zu gestehen und unter Benützung der Gewalt, welche die Schönheit noch immer über den von ihr Beleidigten behält, eine Verzeihung zu erbitten, die mir nicht verweigert werden wird. Aber dieser immerhin äußerste, zuweilen im ersten Augenblicke gute Entschluß bietet für die Zukunft allzu große Widerwärtigkeiten. Zur Beruhigung des Herrn von B. selbst will ich nicht, daß er sich mit meinen eigenen Geständnissen gegen mich bewaffnen, mich ewig mit seiner Eifersucht verfolgen, mir, während ich nur eine einzige Leidenschaft hatte,

zehn Intriquen unterschieben, und mir vielleicht die rechtmäßige Geburt des einzigen Kindes, das ich ihm geschenkt, streitig machen könnte. Überdies warum sollte ich demüthig eine Verzeihung ersuchen, welche ich ihm trotzig entreißen kann? Nein! nein! ich ziehe es vor, das unwiderstehliche Übergewicht zu gebrauchen, das ein starker Geist jederzeit über einen schwachen besitzt. Ich werde nicht die Erste seyn, die, zu unwahrscheinlichen Lügen gezwungen, eine bewiesene Untreue laut und fest läugnet. Vielleicht wird es mir weniger schwer werden, als Sie glauben, Herrn von B. begreiflich zu machen, daß der Chevalier von Faublas für mich immer Fräulein du Portail war, und wenn ich den Marquis auch nicht überzeugen kann, so werde ich ihn doch dermaßen zu verwickeln suchen, daß er wenigstens unentschieden bleibt.

Ich weiß wohl, daß das böse Publitum, das sich über wahre Vergehungen nicht blenden läßt, sondern vielmehr immer bereit ist, solche vorauszusetzen, nicht so leicht zu täuschen seyn wird, wie ein leichtgläubiger Gemahl. Ich weiß wohl, daß ich mich auf die demüthigende Berühmtheit gefaßt halten muß, welche den galanten Abenteuern folgt, wenn sie außerordentlich sind. Unsere Elegants, die sich mit Schöngeisterei befassen, werden Viedlein auf mich dichten; unsere bekehrten alten Damen werden wüthend über mich losziehen. In den Circeln werde ich mich, wenn ich zu erscheinen wage, zur Zielscheibe absichtlicher Zischeleien, boshafter Blicke, heimtückischer Sarkasmen, zweideutiger Scherze gemacht sehen. Ich werde die impertinenten Mienen unserer einfältigen Stutzer, die kalte Verachtung unerbitterlicher Spröden, den verabredeten Hohn der angeblich honnetten Damen, den collegialisch freundlichen Empfang der übel

berüchtigtsten Schönheiten zu erregen haben. In den Theatern und auf den öffentlichen Promenaden, wenn ich den Ruth habe, mich da zu zeigen, wird die Menge mich umgeben. Ein Schwarm junger Sausewinde wird unaufhörlich mich umsummen und murmeln: das ist sie! sie ist es! Nun wohl, Faublas, diese so peinliche Rolle, welche mehrere Damen meines Ranges freiwillig gewählt haben, werde ich nothgedrungen durchführen. Gleich ihnen werde ich, vielleicht kühn in meiner Haltung, frei in meinen Reden, stoisch in meine Schande eingehüllt, mich gewöhnen können, Schmähungen durch Frechheit und Tadel durch Unverschämtheit abzutreiben.

Zu diesem Übermaß von Erniedrigungen wird mich denn eine, wenn man will verbrecherische, aber in manchen Beziehungen zu entschuldigende Leidenschaft geführt haben. Ach, wenn es wahr ist, daß man, um niemals unglücklich zu seyn, immer streng seine Pflichten erfüllen muß, warum legt man uns denn so schwierige auf? Ein Mädchen, das von sich selbst nichts weiß, fällt mit fünfzehn Jahren in die Arme eines Mannes, den es nicht kennt. Ihre Eltern *) haben zu ihr gesagt: die Geburt, der Rang und das Geld sind die Factoren des Glücks; du kannst nicht ermangeln glücklich zu seyn, denn du behältst deinen Adel und wirst noch reicher; dein Gatte ist nothwendig ein vortrefflicher Mann, denn er ist ein Mann von Stande. Die nur allzubald enttäuschte junge Gattin findet nichts als Lächerlichkeiten und Laster, wo sie nichts als angenehme

*) Beschließt die Ehescheidung, dann werden bürgerliche Eltern nicht mehr wagen, ihre Tochter zu opfern: sie werden fürchten, daß sie schon am zweiten Tage ihre Ketten zerbrechen könnte.

Talente und glänzende Eigenschaften erwartete. Der Luxus, der sie umgibt, die Titel, die sie schmücken, bieten ihrer Langeweile nur höchst ungenügende und schnell vorübergehende Zerstreuungen. Vielleicht haben ihre Augen den lebenswürdigen Sterblichen, der zum Glücke ihres Lebens mangelt, bereits ausersahen; vielleicht hat ihr Herz bereits für ihn zu schlagen begonnen. Wenn dann der herrische Gebieter, den sie sich gegeben hat, zuweilen noch von den ehelichen Rechten Gebrauch zu machen beliebt; wenn er sie den widerlichen Umarmungen der Gewohnheit und des Bedürfnisses unterwirft, dann wird das unglückliche Opfer, das noch in den Armen des Gatten das Bild des Geliebten liebkost, den Jammer beseufzen, einem Menschen, der es entweicht, ein Gut hinwerfen zu müssen, das ein Anderer ohne Zweifel verdienen würde und besser zu schätzen wüßte. Der flatterhafte Gemahl hingegen vernachlässigt sie zuerst lange Zeit, zuletzt läßt er sie gänzlich im Stich, und dann muß sie sich der fortwährenden Strenge eines vorzeitigen Eölibats unterwerfen, oder aber den gefährlichen Vergnügungen der lebhaft gewünschten Vereinigung aussetzen. Durch ihre Pflichten zurückgehalten, aber von ihrer Neigung beherrscht, von mehr als einer Furcht gequält, aber lebhaft gedrängt von der Liebe, wird sie sich da wohl lange Zeit peinliche Entbehrungen auferlegen, für die sie ganz und gar keine Entschädigung findet? Selbst vorausgesetzt, sie widerstehe, kann ihr nicht der Zufall wie mir irgend eine allmächtige Verführung, eine unvermeidliche Gefahr vorbehalten? Die Unglückliche! In einem Augenblick wird sie die Frucht mehrjähriger Kämpfe verlieren, unwillkürlich einbüßen! Denn welche Frau kann nach dem ersten Fehltritt innehalten? Kaublas,

sie wird denjenigen anbeten, der sie dazu verleitet hat. Beruhigt durch einige unnöthige Vorsichtsmaßregeln, wird sie die nothwendigsten vernachlässigen. Ihre immer drohenden Gefahren werden sie nicht mehr erschrecken. Bald wird sie, durch ein unvorhergesehenes Ereigniß bloßgestellt, vielleicht durch einen niederträchtigen Freund geopfert, den ihrem Herzen theuren Gegenstand für immer verlieren und sich öffentlich entehrt sehen. Das, mein Freund, das ist das Schicksal der Frauen in diesem Frankreich, wo sie nach der Behauptung so vieler Leute regieren sollen.

So sah ich mich geopfert, so kämpfte ich lange Zeit, so wurde ich hingerissen, als Sie erschienen. Wer hätte mir am Tage nach jener so fatalen und so wonnereichen Nacht gesagt, daß sich nunmehr unter meinen Füßen ein Abgrund geöffnet habe, in welchem Rache, Schmach und Verzweiflung mich erwarten? Mein Freund, ich verlasse Sie; was wird aus Ihnen werden? Ach! Sie brennen vor Verlangen, sich mit meiner beglückten Nebenbuhlerin wieder zu vereinigen. Ach! möchten Sie dieselbe wieder finden und ihr immer treu bleiben! Möge wenigstens sie nicht unglücklich sehn!... Faublas, ich scheide von Ihnen, ich überlasse Sie auf einige Zeit den treulosen Einflüsterungen des schändlichen Rojambert. Hüten Sie sich, ihm Gehör zu schenken, wenn mein Andenken Ihnen theuer ist, wenn Sie Sophie lieben. Mein Freund, der Graf würde Sie zu Grunde richten, Sie würden in seiner Gesellschaft Geschmach an gehaltenen Beschäftigungen und verderblichen Vergnügungen bekommen; er würde Sie die abscheuliche Kunst der Verführungen, der treulosen Verruthheiten, der niederträchtigen Verräthereien lehren... Vielleicht erscheint es Ihnen seltsam, von Frau von B. eine

Moralpredigt zu hören; aber auch dieß ist eine jener Merkwürdigkeiten, welche Ihr glückliches Geschick und mein seltsamer Stern Ihnen aufbewahrten. Faublas! Ich gestehe, ich könnte es nur mit dem lebhaftesten Kummer ansehen, wenn Sie im Schooße verderblichen Müßigganges und herabwürdigender Ausschweifungen die kostbaren Gaben abschwächten, welche die Natur an Sie verschwendet hat, und die zu entwickeln ich so glücklich war. Ach mein Freund! So viele höchst alltägliche Menschen verstehen es, Schönheiten zu Falle zu bringen, die keinen andern Wunsch kennen, als nachzugeben. Sobald du willst, wirst du, ich weiß es zuverlässig, sie alle ausstechen, du wirst der Abgott der Frauen werden! Aber dir ziemte es, nach Erfolgen zu streben, die eines großen Herzens würdig sind. Ein junger Mann deines Schlages kann Alles erfassen und auf Alles Anspruch machen. Die Wissenschaften laden dich ein, die Literatur ruft dich, der Ruhm erwartet dich in unsern Armeen. Gehe in die Rennbahn und schreite mit Riesenschritten vorwärts. Zwingende deine Feinde zum Schweigen, troste deinen Nebenbuhlern Bewunderung ab. Deine ersten Erfolge werden meinem Schmerze eine erste Linderung bringen; das Lob, das du dir verdienst, werde ich selbst errungen zu haben glauben; die Achtung, die man dir erweist, wird mit meiner Selbstachtung zurückgehen; deine Tugenden werden meine Schwachheiten rechtfertigen; dein Ruhm wird mich wieder zu Ehren bringen; es wird ein Tag kommen, wo ich mit Stolz überall sagen kann: Ja, ich gestehe es, ich habe mich entehrt, aber es geschah für ihn!

Frau von B. hatte die edle Begeisterung, wovon ihre Seele flammte, in die meinige übertragen: von

einer unwiderstehlichen Gewalt hingerissen, wollte ich mich in ihre Arme stürzen; sie hielt mich zurück.

Leben Sie wohl, Chevalier, rechnen Sie zu allen Zeiten auf mich! Ich werde nie ohne Rührung und Dankbarkeit daran denken, daß ich, wenn meine von so vielen grausamen Leiden heimgesuchte Jugend einige schöne Tage hatte, diese alle Ihnen verdankte. Aber täuschen Sie sich nicht über die Natur meiner Empfindungen: die unglücklichste und am wenigsten vorhergesehene aller Widerwärtigkeiten, die mich betroffen, hat mich zu Boden geschlagen, aber auch zugleich aufgeklärt; ich habe die allzu schmerzliche Erfahrung gemacht: man darf in einer unerlaubten Verbindung sein Glück nicht zu finden hoffen. Chevalier, die schwache Marquise ist nicht mehr. Sie sehen fortan eine Frau, die einiger Thatkraft fähig ist und sich einzig und allein damit beschäftigen wird, ihre Rache zu sichern, und dem geliebten Freunde eine glänzende Bahn zu eröffnen. Leben Sie wohl, Faublas, Ihre Freundin ist es, die Sie umarmte. Sie gab mir einen Kuß auf die Stirne und verschwand durch das Kamin.

Ja; dieß war der Weg, auf dem sie zu mir gekommen war: wenn man die Platte in der Tiefe des Herdes wahrnahm, so entdeckte man eine Art von Luftloch, das groß genug war, daß die Marquise frei hindurchgehen konnte. Gewiß werden Leute, die nichts verstehen, diese sinnreiche Erfindung meiner schönen Freundin zuschreiben: aber in unserm an nützlichen Erfindungen so fruchtbaren Jahrhunderte hat schon lange vor den Zeiten der Frau von B. ein lebenswürdiger Herzog ein Kamin auf diese Art geöffnet und zwar zu Gunsten einer gefangenen Schönen, deren Name berühmt geworden ist und nie vergehen wird.

Der Tag, der auf diese so unglückliche Nacht folgte, brachte mir tröstende Nachrichten. Vormittags erhielt ich von Rosambert einen Brief, den ich Anfangs nicht lesen wollte. Desprez allein war bei mir, als man ihn mir zustellte. Sehen Sie, Dumont, das ist eine Handschrift, die ich erkenne; thun Sie mir den Gefallen, und tragen Sie diesen Brief zu Frau von B.; sagen Sie ihr, ich wolle ihn nicht öffnen und sie könne nach Gutdünken darüber verfügen.

Dumont ging und kam nach einer Viertelstunde zurück. Die Frau Marquise ließ mich ersuchen, einen Augenblick zu ihr zu kommen. Ich war bei ihr, ehe ich noch bemerkt hatte, daß ich drei Stock hinauf steigen mußte; und ich würde mir wahrscheinlich den Kopf am Getäfel ihrer neuen Wohnung eingestoßen haben, wenn man sich nicht mehrere Male die Mühe genommen hätte, mich zu erinnern, daß ich mich auf einem Speicher befinde. Ich sah nur Frau von B., ihre Traurigkeit, ihre Niedergeschlagenheit, ihre Blässe. Ich fragte sie, wie sie den Rest der letzten Nacht verbracht habe. Ach! sagte sie, wie ich in Zukunft noch viele andere verbringen werde! Dann reichte sie mir ein mit ihren Thränen benetztes Papier und fügte hinzu: Hier ist die würdige Epistel meines niederträchtigen Verfolgers; mein Freund, ich habe den Muth gehabt, sie einmal durchlesen zu können; ich werde den Muth haben, sie auch noch anzuhören. Lesen Sie, lesen Sie laut! — Laut! — Es ist von Ihrer Seite eine grausame Gefälligkeit, aber ich fordre sie. — Erlauben Sie... — Faublas, gewähren Sie mir diese letzte Günst. — Inzwischen... — Chevalier, ich wünsche es.

„Respectiren Sie endlich Ihren Meister, mein lieber Faublas. Gestern haben Sie ihn einen großen Schlag

aussühren sehen, über welchen er schon seit länger als einen Monat gebrütet hatte. Lesen Sie und bewundern Sie. In meinem Versteck erfahre ich, daß am Tage Ihrer Vermählung ein Unbekannter in die Kirche gekommen sey und sich da zur Schau gestellt habe; einige Zeit darauf schreiben Sie mir selbst, daß ein zugleich schweigsames und vertrauliches Gespenst Ihnen eigennützige Besuche abstatte; ich, der ich die unternehmende Marquise kenne, ich komme auf Vermuthungen, schöpfe Verdacht und ziehe Erkundigungen ein. Bald erfahre ich und ich hüte mich wohl, es Ihnen zu sagen, daß Frau von B. noch am Tage Ihrer Flucht verschwunden ist; es wird für mich zur Gewissheit, daß sie bei Ihnen ist und daß Sie es nicht wissen. Man vergißt Beleidigungen von einer so liebenswürdigen Dame nicht so leicht. Seit zehn Monaten nagte ihre bekannte Untreue mir am Herzen.“ — Meine Untreue! rief die Marquise, als ob je... Der Geß! der Unverschämte!... Aber fahren Sie fort, mein Freund, fahren Sie fort!

„Ich erblicke in der Ferne die Möglichkeit, mir eine vollständige und wonnevolle, obschon sehr schwierige Rache zu sichern; ich beeile mich, wieder gesund zu werden und nehme die Post. Um die galante Catastrophe herbeizuführen, mußte ich Sie ein wenig betrunken machen, mein Freund; ich sah mich gezwungen, diese unschuldige kleine List zu gebrauchen, die Sie mir ohne Zweifel verzeihen.

„Heute früh jedoch bin ich unruhig. Was hat sie nach meinem Weggehen gesagt? Was hat er gethan? Gut! ich wette, daß sie, die immer Verstand genug hat, die einzige Maßregel zu treffen, welche dem Umstande angemessen ist, den rührenden Schmerz, die beunruhigende Verzweiflung, die interessante Neue gespielt

haben wird; ich wette, daß er, der immer in demselben Grade leichtgläubig und mitfühlend ist, aufrichtig das Seelenleid seiner unschuldigen, auf verrätherische Weise geschändeten Freundin getheilt haben wird; ich wette, daß der Undankbare nicht einmal die neue Verpflichtung ahnt, die er sich so eben gegen mich zugezogen hat; und doch entreiße ich ihn der Freundin, die ihn unterjochte, und gebe ihn ungetheilt der Gattin zurück, welche er liebt.

„Faublas, in Folge einer gerechten Schicksalsfügung kommt Frau von B. an ihren ersten Herrn zurück.“
An ihren ersten Herrn! unterbrach Frau von B., das ist nicht wahr! — Ein gewandter Dieb hatte sich seit zehn Monaten in meinem Eigenthum eingeschlichen, ich habe ihn, da ich keine Gewalt anwenden konnte, auf dem Wege der Überrumpelung daraus versagt, und ich bin in mein Besitzthum zurückgekehrt. Chevalier! Sehen Sie der einzige Besitzer des Ihrigen; Sophie erwartet ihren Befreier, Frau von Faublas seufzt in der Gefangenschaft des Klosters *, Foubourg St. Germain in Paris. Sie werden errathen, warum ich Ihnen diese wichtige Nachricht nicht schon gestern mittheilen wollte. Gehen Sie, mein Freund, vermunnen Sie sich, eilen Sie nach der Hauptstadt, und wenn Sie Ihre reizende Frau umarmen werden, so vergessen Sie nicht, ihr zu sagen, daß sie dem Grafen von Rosambert das Vergnügen verdankt, Sie sobald wieder gesehen zu haben. Ich bin Ihr Freund &c.“

Meine Frau! im Kloster * in Paris! rief ich, als ich diesen Brief zu Ende gelesen. Theure Freundin, sehen Sie, wie glücklich ich bin! — Grausames Kind! antwortete sie mir mit einer leidenschaftlichen Bewegung, die sowohl ihre Liebe als ihre Verzweiflung ausdrückte;

grausames Kind, Sie waren es also, der mir den letzten Schlag versetzen sollte!

Ich wollte ihr zu Füßen fallen, ich wollte sie bitten, mir meine Unüberlegtheit zu verzeihen, aber ihre Unruhe hatte sich augenblicklich verloren, und sie fragte mich jetzt mit größerer Festigkeit, was ich zu thun gedenke und welche Dienste ich von ihrer Freundschaft erwarte. Ich äußerte ihr den lebhaften Wunsch, nach Paris zurückzukehren; sie schien entsetzt über die Gefahren, die mich dort erwarteten, und sprach von den Bekümmernissen, die meine Flucht dem Baron bereiten würde. Ich bemerkte ihr, daß ich meinen Vater wahrscheinlich nur auf vierzehn Tage verlasse und daß ich mittelst einiger klugen Vorsichtsmaßregeln den Gefahren zu entrinnen hoffe, die meine Rückkehr in die Hauptstadt wirklich nach sich ziehen mußte. Frau von B. wollte sich nicht gefangen geben. Liebe Freundin, sagte ich zu ihr, fern von mir stirbt meine Frau vielleicht aus Verzweiflung; ich kenne für mich selbst keine dringendere Gefahr als diejenige, welche sie bedroht, und meine erste Pflicht ist, ihr zu Hilfe zu kommen. — Mir, antwortete sie seufzend, mir steht es nicht zu, die Unflugheiten zu tadeln, zu welchen die gebieterischste aller Leidenschaften verleitet. Möchte ich, nachdem ich fortan die Vertraute Ihrer Vermegenheiten geworden bin, niemals im Stillen die vielleicht glückliche Zeit zurückersehnen, wo ich ähnliche wagte! Gehen Sie, mein lieber Faublas, und suchen Sie mitten unter tausend Gefahren diese junge Sophie, deren Schönheit mich so viele Thränen gekostet hat. O, wahrhaft bizarres Schicksal! Ich muß mir heute ebenso viele Mühe geben, Sie zu vereinigen, als ich es früher mir sauer werden ließ, Sie zu trennen. Die unruhige Freund-

schaft wird, zweifeln Sie nicht daran, über die unbeachtete Liebe wachen: ich werde, sobald es mir möglich ist, die Gefahren beseitigen, von denen ich Sie umringt sehe, und die schönen Tage vorbereiten, die Ihnen verheißen sind. Die erste und nothwendigste aller Vorsichtsmaßregeln betrifft Ihre Verkleidung: ich übernehme es, einen bequemen und passenden Anzug für Sie zu finden; ich will alle Zurüstungen für Ihre Abreise besorgen. Die meinige, deren Stunde festgesetzt war, wird Ihretwegen verschoben werden. Verlassen Sie mich, mein Freund, schicken Sie Desprez zu mir herauf; erwarten Sie mich um Mitternacht auf Ihrem Zimmer.

Sie erschien wirklich, und dießmal kam sie zur Thüre herein. Zuerst mußte ich meine Kleider ablegen, dann zog sie aus einem kleinen, mysteriös geöffneten Paket ein großes schwarzes Gewand hervor, mit welchem ich mich sogleich angethan sah. Ein kunstvoll angeordneter, lügnerrischer Battist schien den Schatz eines keuschen, aufkeimenden Busens zu verdecken. Über meine sittsame, bereits mit einem weißen Bande bedeckte Stirne fiel noch überdieß ein heller leichter Schleier herab, durch welchen hindurch mein schüchterner Blick die Augen der dienstfertigen Freundin suchte, die mich vernummte. Wie sah ich sie erröthen und in Unruhe gerathen! Mit welcher Bein und doch mit welcher Freude hörte ich sie einen schmerzlichen und zärtlichen Seufzer erstickten! Wie oft senkten sich ihre thränenfeuchten Augen, um den Begegnungen der meinigen auszuweichen! Wie oft blieb ihre zitternde Hand auf irgend einem Theile meines Anzugs haften, der nicht recht in Ordnung kommen wollte, und ich, für den diese so hübsche Hand noch nicht langsam genug war, ich, der ich sanft

über meine interessante Freundin hingeneigt, in der Stille mich an ihrer, für mein Herz wonnevollen Aufregung erfreute, wie fühlte ich mich von dem lebhaften Verlangen ergriffen, in einer letzten Umarmung meine Gluth und ihren Kummer zu löschen! O, meine Sophie! In keinem Augenblick meines Lebens war der Gedanke an dich nothwendiger für meine schwankende Tugend, und ich muß es noch zu meiner eigenen Strafe offen bekennen, wenn ich die feste Überzeugung gehabt hätte, daß Frau von B. nicht minder schwach wäre, als ich . . . kurz und gut, ich suchte die Sache nicht zu ergründen, und du, meine reizende Frau, du mußt mir einigen Dank dafür wissen, daß ich den Muth der Marquise und die Treue deines Gatten nicht auf diese raube Probe gestellt habe.

Als Frau von B. sah, daß nichts mehr zu meiner Vermummung fehlte, konnte sie einige Thränen nicht zurückhalten und sagte mit schwacher Stimme zu mir: Leben Sie wohl! Reisen Sie nach Frankreich zurück, fliegen Sie nach Paris. In zwei Stunden folge ich Ihnen, zwei Stunden nach Ihnen betrete ich die Hauptstadt . . . Faublas, wir werden so zu sagen mit einander ankommen, dieselbe Stadt wird uns verschließen, und dennoch werden wir uns nicht mehr sehen! . . . Ach! ich werde wenigstens über Sie wachen, ich werde der Gefahr vorbeugen oder sie beseitigen; meine unruhvolle Gärlichkeit . . . Sie werden sehen, ob ich in Wirklichkeit Ihre Freundin bin. Chevalier, steigen Sie in der Rue de Grenelle Saint-Honoré, im Hotel de l'Empereur ab. Sie werden nur einen Augenblick dort bleiben. Es wird in meinem Auftrage Jemand kommen, dem Sie Ihr ganzes Vertrauen schenken können. Chevalier, hören Sie auf seine Mahnungen, folgen Sie

seinen Rathschlägen, begehen Sie vor allen Dingen keine Unvorsichtigkeiten, ich bitte Sie dringend darum. Sie haben nur noch ein einziges Mittel, mich für meine Bemühungen zu belohnen, nämlich, wenn Sie nicht den Erfolg derselben durch Tollkühnheiten zerstören. Warum ist es mir nicht gestattet, Sie auf der Reise zu begleiten und die Gefahren zu theilen, welche Sie vielleicht unterwegs erwarten! Hier, mein Freund, nehmen Sie für jeden Fall Ihre Pistolen mit. Was dieses Möbel da betrifft, fügte sie hinzu, indem sie auf meinen, über dem Bette hängenden Degen zeigte, so kann es niemals einer Nonne angehören. Erlauben Sie, daß ich es mir aneigne.

Ich nahm den Degen herab und überreichte ihn ihr; sie ergriff ihn mit Entzücken, zog ihn rasch heraus, schien mit Vergnügen den feinen Stahl zu betrachten; dann steckte sie ihn wieder in die Scheide, bemächtigte sich meiner Hand, drückte sie mit einer Kraft, deren ich sie nicht fähig geglaubt hätte, und sagte im heftigsten Tone zu mir: Großen Dank! ich werde mich dieses Geschenks würdig zeigen.

Ohne meine Antwort abzuwarten, führte sie mich nach der Treppe, welche wir schweigend hinab stiegen. Geräuschlos schritten wir durch den Garten, dessen kleine Pforte sich öffnete, sobald wir uns zeigten: ich sah eine Postchaise, die mich erwartete. Ich wollte der Marquise danken, mehrere Küsse verschlossen mir den Mund. Ich hoffte, ihr wenigstens ihre zärtlichen Liebeskosungen zurückzugeben, aber schneller als der Blitz riß sie sich aus meinen Armen, verschloß die Thüre hinter sich und ließ mich ein letztes Lebewohl vernehmen. Ich reiste ab, ich reiste, um dich wieder zu erringen, meine Sophie; aber wie manche Unfälle, wie manche Feinde

und Nebenbuhlerinnen sollten noch den Augenblick unserer Wiedervereinigung hinauschieben!

Es war ungefähr fünf Uhr Morgens; wir betraten mit Tagesanbruch das französische Gebiet. Jeder Mensch, der in einem Lande reist, wo er einen verdrießlichen Handel gehabt hat, glaubt erkannt zu sehn, so oft man ihn nur anblickt; es scheint ihm unmöglich, daß nicht jeder Vorübergehende sein Beunruhigendes, ihm auf die Stirne geschriebenes Abenteuer lese; im Übrigen war es ganz natürlich, daß eine mit Extrapost reisende Nonne mit neugierigen Blicken betrachtet wurde. So sprach ich zu mir selbst in der Gegend von Longwy, der ersten Grenzstation, wo ich zu bemerken glaubte, daß man mich beobachte. Nachdem diese schönen Betrachtungen mich wieder beruhigt hatten, überließ ich mich den trügerischen Wonnen eines leider allzu kurzen Schlafes. Einige hundert Schritte von da wurde mein Wagen umringt, ich öffnete die Augen bei dem Geräusch, welches die barsch aufgerissenen Schläge hervorbrachten. Bevor ich Zeit hatte, mich zu besinnen, stürzte man in den Wagen, ergriff mich und band mich fest; ob nun die Häfcher zu viel Ehrfurcht oder zu wenig Aufmerksamkeit hatten, ob ein Rest von Hochachtung für mein Geschlecht oder mein Gewand sie abhielt, oder ob sie von einer Nonne, die sie offenbar nicht bewaffnet glaubten, nichts befürchten zu müssen wähnten, kurz sie durchsuchten mich nicht; dagegen erfrechte sich die verruchte Rotte, meinen heiligen Etamin zu beschmutzen, indem sie ihn mit einem Soldatenmantel umgab, und sie entblödete sich nicht, meinen geweihten Schleier unter einer profanen Leinwand zu verdecken. Ihr Anführer setzte sich ohne viele Umstände neben mich, der Postillon erhielt Befehl, weiter zu fahren.

Wohin führte man mich? Offenbar taubstumm, ließ sich der verschwiegene Trabant, der mich überwachte, von meinen Fragen ebenso wenig rühren, als von meinen Klagen. Die Art von Serviette, womit mein Kopf verhüllt war, ließ mir nur ein Licht zukommen, das viel zu schwach war, als daß ich etwas zu unterscheiden vermochte. Nur schlug das Geräusch von Pferdehufen an mein Ohr und ich zog daraus den sehr vernünftigen Schluß, daß ich zu größerer Sicherheit von Soldaten eskortirt werde. Einmal hörte ich sogar, während die Truppe einen Augenblick anhielt und wahrscheinlich frische Pferde nahm, deutlich meinen und Vernevals Namen aussprechen. Wohin führte man mich?

Der verwünschte Wagen fuhr immer fort, und doch kamen wir nicht an. Meiner Berechnung zufolge mußten wir ungefähr sechsunddreißig Stunden unterwegs seyn. Sechsunddreißig Jahrhunderte hätten mir nicht länger erscheinen können. Welche schreckliche Beängstigungen regten mich auf! Welchen Betrachtungen war ich preisgegeben! Ich sah mich von Richtern umringt, ich hörte das furchtbare Urtheil sprechen, ich bemerkte das unglückselige Schaffot! welch' eine Lage!... Nicht für mich allein zitterte ich; nein, mein Vater, ich dachte an den Brief, den ich auf meinem Tische für Sie zurückgelassen hatte, und worin ich Ihnen baldige Wiederkehr versprach. Ach! vielleicht sollte Ihr Sohn Sie nie mehr umarmen.

Nicht um meinetwillen allein bedauerte ich das Leben, nein, meine junge Gattin, nein; ich dachte an deine, noch im Entstehen begriffenen Reize, an unsere so kurze Ehe, an unsere so schnell zerrissenen süßen Bande. Vorausgesetzt, mein beklagenswerthes Ende ziehe

nicht deinen vorzeitigen Tod nach sich, so würdest du, dessen war ich gewiß, wenigstens meinem Gedächtnisse treu bleiben; nie würde ein Mensch sich des Glückes rühmen, die Wittwe von Faublas geheirathet zu haben. O, meine Sophie! ich war tief gerührt über das Schicksal eines fünfzehnjährigen Kindes, das zu den Verbrüchlichkeiten eines Wittwenthums, welches mehr als ein halbes Jahrhundert dauern konnte, verurtheilt und gezwungen war, die flüchtigen Wonnen zweier Nächte in so langem Sühnen zu beklagen.

Endlich langten wir an. Man ließ mich aussteigen, man trug mich, ich konnte nicht errathen, wohin. Ich konnte durch die Leinwand hindurch, womit mein Gesicht bedeckt war, und im Dunkel der Nacht die Lokalitäten nicht untersuchen. In Ermangelung meiner Augen übte ich meine Ohren und lauschte mit eben so großer Neugierde als Ungeduld. Ich hörte das Geschmetter der Thüren, das Getöse der Riegel, das Geräusch der Gitterthore, die raschen Tritte mehrerer Personen, die von verschiedenen Seiten herbeiliefen. Der Ort, wohin man mich brachte, schien mir feucht und kalt, ich wurde in einen ungeheuren hölzernen Lehnstuhl gesetzt; ziemlich fern von mir murmelte man einige Worte, die ich unmöglich verstehen konnte; an meine Ohren schlug nur eine Art von dumpfem, verlängertem Geächze, wie es das ungewohnte Gesumme mehrerer vereinigter Stimmen in einem großen gewöhnlich verlassenen Saale hervorbringt.

Jemand hatte sich genähert, neigte sich an mein Ohr und richtete in sehr sanfterm Tone die zu gleicher Zeit tröstenden und furchtbaren Worte an mich: Großer Gott! was soll aus Ihnen werden? Werde ich Sie retten können?

Einen Augenblick darauf hörte ich den Laut einer Todtenglocke. Es schien mir, als ob viele Leute zugleich hereinträten und mich umringten. Auf das lärmende Geschrei einer großen Versammlung folgte plötzlich eine tiefe Stille, die einige Zeit währte. Meine Seele war bewegt, meine Einbildungskraft arbeitete schwer, ich weiß nicht, welche bisher unbekannte Empfindung . . . nun wohl, es sey denn! ich gestehe es, ich hatte Angst.

Eine helle Stimme unterbrach endlich das schauervolle Schweigen und befahl mir, ein Ave-Maria zu sprechen. Ein Ave-Maria! Dreimal ließ ich mir diesen seltsamen Befehl wiederholen, und dreimal verweigerte meine verlegene Zunge den Gehorsam; ich konnte mich in meiner namenlosen Unruhe keiner Sylbe des verlangten Gebetes entsinnen. Irgend Jemand stimmte es für mich an und ließ es mich Wort für Wort nachsprechen. Sofort begann das kurze Verhör, wovon ich hier das genaue Protokoll mittheile.

Woher kommen Sie? — Was weiß ich? Fragen Sie diejenigen, die mich hieher gebracht haben. — Was haben Sie gethan, seitdem Sie von hier weggingen? — Von hier! Ich bin vielleicht niemals da gewesen. Wo bin ich denn? — Haben Sie nicht Fräulein von Pontis verführt? — Fräulein von Pontis! o Sophie! . . . — Ja, Sophie von Pontis; Sie kennen sie? — Ich habe von ihr gehört; wenn ich sie gekannt hätte, würde ich sie angebetet und nicht verführt haben. — Kennen Sie den Chevalier von Faublas? — Der Name ist mir zu Ohren gekommen. — Kennen Sie Verneval? — Nein.

Dieses Nein wurde von mehreren Stimmen wiederholt und kreiste in der Versammlung. Heißen Sie nicht Dorothee? — Nein.

Dieses machte noch größere Wirkung, als das erste. Die Stimme, die mich verhörte, versetzte: Man nehme ihr diese Serviette ab und erhebe ihren Schleier!

Der Befehl wird alsbald vollzogen, und welch' ein Anblick setzt mich in Staunen! Vor einem Altar, auf einer zirkelförmigen Bank, die mich in ihrem weiten Umkreise einschließt, sitzen in einer Reihe mehr als fünfzig . . . täuschen mich meine Augen nicht? nein, es ist dieß kein Traum meiner verirrten Einbildungskraft; je mehr ich hinschaue, um so deutlicher sehe ich, daß fünfzig Nonnen da sind und mich mustern; ich höre sie sogar im Chor rufen: Sie ist es nicht!

Sie ist es nicht! wiederholte diejenige, welche die Versammlung zu präsidiren schien. Die Sache ist unangenehm, fuhr sie nach kurzer Überlegung fort, wir müssen noch heute Abend an unsere Oberen schreiben. Morgen werden wir ihre Antwort erhalten. Inzwischen bringe man sie in's Gefängniß und eine von unsern Schwestern wache bei ihr!

Vier junge Klosterschwester ergriffen mich und trugen mich fort. Es konnte mir nicht einfallen, Widerstand zu leisten; erstens war ich gebunden und dann fand ich das Fuhrwerk ganz angenehm. Überdieß folgten mir alle diese Frauenzimmer; ich machte mir das Vergnügen, sie anzuschauen. Unter der großen Anzahl dieser weiblichen Gesichter erblickte ich welche, die vermöge ihrer Form sehr ehrwürdig und vermöge ihrer Antiquität sehr kostbar waren. Es fanden sich ihrer von allen Farben, weiß, grau, gelb, grün, mehr oder weniger dunkel; das eine war gemein, das andere sonderbar, das dritte lächerlich; aber ich belauerte auch aus meinen Augenwinkeln so frische, so hübsche Gesichtchen. Dieser Anblick verscheuchte vollends die un-

seligen Gedanken, die mich so eben noch bis in das Innerste der Seele erschreckt hatten, und obschon meine Lage noch immer beunruhigend war, so dachte ich doch wahrlich nicht mehr daran. Was wollt Ihr! Ich bin nun einmal so. In keinem Verhältniß meines Lebens, so peinlich und verwickelt es seyn mochte, habe ich mehrere Frauen zusammen in der Nähe sehen können, ohne lange Zerstreuthetten zu haben.

Inzwischen führte man mich bei Laternenschein in einen langen unterirdischen Gang, an dessen Ende ich eine Kapelle erblickte. Unmittelbar daneben öffnete man ein Zimmer, das von einem Gefängnisse nur den Namen hatte. Es war eine Art von Zelle, worin sich ein Bett befand, auf das man mich legte. Eine Lampe ward angezündet; man ließ der Schwester Ursula einen Stuhl geben, und beim Weggehen empfahlen ihr die Ehrwürdigen, bis am folgenden Morgen bei mir zu verharren.

O, mein Stern! Dank sey dir gesagt! Von all' den hübschen Gesichtern, die ich gesehen, hatte Ursula das bezauberndste. Welch' ein Teint! welch' ein Glanz! welche Frische! welche Sanftmuth in ihrem schüchternen Blick! welche Unschuld auf ihrer offenen Stirne! Wenn man nicht anders meiner Sophie begegnet, so sieht man solche Gesichter nicht auf der Welt, und von dem Tage an, wo Fräulein von Pontis in den Armen ihres glücklichen Geliebten die schönste der Frauen wurde, mußte Ursula als die holdeste der Jungfrauen proklamiert werden.

Obschon gefangen, hatte ich doch keine andere Unruhe mehr, als diejenige, deren lebhaften Reiz ich bei dieser so rührenden Schönheit empfinden mußte. Trotz meiner Ermattung spürte ich keine Schläfrigkeit mehr;

auch war jetzt offenbar nicht die Zeit, an's Schlafen zu denken. Wohlan, Faublas, galanter Gefährte Rosamberts, gelirniger Schüler der Frau von B., hier mußt du dich deiner Lehrer würdig zeigen. Der Triumph kann dir schwer scheinen; aber die Laufbahn ist nun einmal geöffnet, und steh nur, wie deiner würdig der Preis ist, welchen der Zufall in diesem Augenblicke der Berechtsamkeit verheißt; ein bezauberndes Mädchen und die Freiheit! Wenn je eine Verführung entschuldbar war, so war es diesmal der Fall.

Neugieriger Prälat, der du allein an deinem Kamin mit frömmlicherischem Gesichte dieß wüste Buch lie-
sest, wenn du ein ebenso großer Witzfang bist, wie
sein junger Verfasser, so kannst du dir den Inhalt der
sechs folgenden Seiten selbst schreiben; aber hüte dich
vor der Censur *), sie erlaubt nicht, alles zu drucken.

Ich hatte so eben Ursula's hübsche Füße zusammen
gebunden; ich hatte ihre Hände mit den Banden be-
lastet, von denen sie die meinigen befreit hatte; nur
ungern hielt ich das Lächlein in Bereitschaft, welches
ihr den Mund bedecken sollte; einen Augenblick, sagte
sie, noch einen Augenblick! Ich will Ihnen Ihre letz-
ten Instruktionen wiederholen, die Sie wohl behalten
müssen. Geleitet vom schwachen Schein dieser Kerze,
werden Sie in den unterirdischen Gang gelangen, durch

*) Man censirte damals noch; jetzt censirt man nicht mehr; aber das macht mich nur noch behutsamer; ich würde mich gar zu sehr scheuen, die Freiheit durch die Frechheit zu entweihen.

welchen wir hierher gekommen sind. Einige Schritte von da wenden Sie sich, wie ich Ihnen gezeigt habe, links, dann werden Sie bald zu jener Falltreppe kommen, welche wir mit so großer Mühe aufgehoben haben; ganz nahe dabei, unter dem Schoppen des kleinen Hofes, nehmen Sie die Leiter des Gärtners; endlich öffnen Sie mit diesem Schlüssel da das Gitterthor des Gartens, welchen Sie kennen, und möge der Himmel Sie vor jedem Unfalle bewahren! Ach, ich vergaß noch eine nothwendige Vorsichtsmaßregel; ich vergaß sie, weil sie nur mich allein betrifft. Damit es um so unzweifelhafter erscheine, daß man Gewalt gebraucht hat, um Sie aus Ihrem Gefängnisse zu entreißen, so werfen Sie beim Weggehen vor den Eingang des Kerkers eine der beiden Pistolen, welche die Gendarmerie Ihnen so glücklicherweise gelassen hat. Gehen Sie, mein Engel, retten Sie sich, es ist schon spät. Lebe wohl, göttlicher junger Mann! Der Honig der Biene ist nicht süßer, als deine Worte; das Feuer deines Blicks versengt mein Herz; meine Seele ruht in der deinigen. Bedecke mir das Gesicht und eile zu entkommen.

Es kostete mich einige Mühe, nicht ungehorsam zu seyn; gleichwohl mußte ich mich entschließen. Ich bedeckte ihren schönen Mund mit einem Schnupftuch, welches ich so legte, daß man glauben mußte, das Gesicht der armen Nonne sey auf diese Art eingehüllt worden, damit man ihr Geschrei nicht höre. Statt die Zeit mit nutzlosen Danksagungen zu vergeuden, verließ ich sodann meine Gebieterin, beinahe ruhig über ihr Schicksal, was auch geschehen mochte, aber noch sehr in Sorgen um meine eigene Person. Man denke sich meine Freude, als ich, nachdem ich glücklich den

unterirdischen Gang durchschritten, die Fallthüre hinter mir gelassen, das Höfchen durchgemacht und das Gitterthor geöffnet hatte, mich in einem Garten erblickte, den ich erkannte und welchen der Leser ohne Zweifel ebenfalls erkennt. Der Theil der Mauer, wo ich die Leiter anlege, die ich trage, ist derselbe, welchen Deneval und ich so oft erklettert haben; hinten ist die Straße *; nach dieser gedenke ich mich zu begeben. Hier ist der Pavillon, da die bedeckte Allee; ist Euer Herz nicht bewegt? Das meinige pocht und meine Augen füllen sich mit Thränen. Ich sehe sie wieder, diese geliebte Promenade, wo meine hübsche Cousine seufzte. Welche Empfindungen bemächtigen sich meiner! Eine fromme Beunruhigung, eine heilige, mit Rührung vermischte Ehrfurcht! Diese Orte sind voll von dem Andenken ihrer Gegenwart und meiner Liebe. Hier träumte sie an dem Tage, da ich ihr meine Romanze sang; hier war es, wo sie ohnmächtig wurde; dort unten ist das Plätzchen, wohin ich sie trug. Auf diese Bank, die ich jetzt berühre, setzte sie sich in den Erholungsstunden, damit wir einander durch die Jaloußen meines Pavillons sehen konnten. Hier ist die Stelle, wo ich beinahe alle Abende mit ihr zusammentraf; hier vermischten wir in gegenseitiger Ergießung häufig unsere Seufzer und unsere Thränen... weiterhin... ja, das ist er! er ist's... ich habe ihn mit einem Schreibanfbarer Erkenntlichkeit begrüßt; seht Ihr ihn nicht, den unserer Liebe günstigen Kastanienbaum, diesen Baum, der durch ihre letzten Kämpfe und meinen Triumph seine Weihe erhalten hat? Schnell! Ich will seine schützenden Zweige küssen, ich will in seinen hülfreichen Stamm meine Chiffer einschneiden und die Chiffer meiner Frau... meiner Frau! Ach, wir wa-

ren Liebende und wir lebten vereinigt! Jetzt sind wir Gatten und wir leben getrennt! . . . getrennt! ich fliege zu ihr . . . großer Gott! bald wird der Tag anbrechen, und wenn man mich hier trifft, so bin ich verloren!

Ich eilte an meine Leiter, welche ich wegen des langen Gewandes, das ich nach Ursula's Wunsch behalten hatte, nur mühsam hinaufstieg. Inzwischen berührte ich bereits die Mauerkrappe und neigte mich nach der Straßenseite hinab, als ich eine Scharwache erblickte, die auf- und abging. Ich stieg hastig wieder hinab und war sehr in Verlegenheit, wie ich nun hinaus kommen sollte. An eine Flucht zu Herrn Fremont durfte ich nicht denken, da ich bei ihm zu bekannt war, und dann wußte ich nicht, wer das Haus neben dem seinigen bewohnte. Aber wer auch der Eigenthümer seyn mochte, kein Aufenthalt konnte für mich gefährlicher seyn, als im Kloster; ich beschloß daher, meine Leiter an der mittleren Mauer anzulegen.

Um meinen gefährlichen Einbruch desto leichter zu bewerkstelligen, denke ich daran, das weite Kleid wegzwerfen, das alle meine Bewegungen belästigt; aber ein leichtes Geräusch läßt sich vernehmen und erschreckt mich; statt meine Zeit mit Entkleiden zu verlieren, klettere ich so schnell als möglich hinauf, setze mich rasch rücklings auf die Mauerkrappe und nehme die Leiter hinweg, um sie an der andern Seite aufzustellen. Im Augenblick, wo ich sie in der Luft halte, glaube ich, beim Gitterthore des Gartens, den ich verlassen, Jemand zu bemerken. Mein Schreck vermehrt sich, die Leiter entwischt mir und fällt; so befinde ich mich denn in einem höchst unbequemen Aufzug rücklings auf einer Mauer. Glücklicherweise ist ein Sprung zehn Fuß

hoch nichts, was mich erschrecken kann; die Zeit drängt, ich darf mich nicht lange besinnen, ich werfe mich hinab.

Beim Geräusch des doppelten Falles meiner Leiter und meiner Person kommt ein junges Mädchen in hübschem Caraco hinter einer Hagenbuche hervor, wo sie sich versteckt hielt. Im Anfange läuft sie gerade auf mich zu, dann bleibt sie plötzlich stehen, gleich als wäre sie ebenso erschreckt, als überrascht, und bedeckt ihr Gesicht mit beiden Händen, ehe ich nahe genug bin, um ihre Züge zu erkennen. Ich gehe auf sie zu, beruhige sie, flehe sie um Hülfe an und küsse dabei abwechselnd die beiden Händchen, die ich gerne hinwegziehen möchte, um das offenbar hübsche Gesicht zu sehen, das sie mir verbergen.

Eine Nonne! sagte jetzt eine Stimme, wer ist es, der sich auf diese Art verummmt? Ha, Schurke, ich will dich lehren, mit meiner Geliebten anzubinden!

Während ich mich umbrehe, um zu sehen, woher diese drohende Stimme kommt, fühle ich, daß meinen Schultern auf eine grobe Weise mitgespielt wird. Ohne Rücksicht auf mein Gewand regalirt man mich mit Stockschlägen. Es ist wahr, ich empfinde deren mehrere, ehe ich noch Zeit gehabt habe, meine Pistole aus der Tasche zu ziehen; aber der Leser möge selbst entscheiden, ob meine unwillkürlich beschimpfte Ehre genugsam gerächt wurde durch die Sühne, zu welcher ich meine barschen Angreifer zwang.

Sie waren zu drei; jeder von ihnen hielt an sich, sobald ich, nachdem ich einige Schritte zurückgewichen, das furchtbare Instrument zeigte, womit ich mich so eben bewaffnet hatte. Derjenige meiner Gegner, welchen ich zuerst ansah, hatte kaum vierzehn oder fünf-

zehn Jahre; ich erkannte ihn für einen jener hübschen Jungen, einen jener eleganten Jockeys, welche majestätisch auf dem drohenden Gipfel eines kolossalen Cabriolets sich wiegen, artige Grimassen gegen die Börübergehenden schneiden, die ihr Herr mit Roth bespritzt, oder mit zarter, sanfter Stimme denjenigen, die er überführt, Achtung! zurufen. Den zweiten würdigte ich nur eines raschen Blicks; es war einer jener unverschämten und feigen großen Lummel, welche der Luxus dem Ackerbau entzieht, die wir Leute von Stand dafür bezahlen, daß sie Karten spielen oder auf umgekehrten Stühlen neben den Ofen unserer Vorzimmer schlafen, daß sie in unsern Gesindestuben fluchen, trinken und sich über uns lustig machen, daß sie in der Kneipe das Geld des gnädigen Herrn verzehren und in den Mansarden mit den Zosen der gnädigen Frau sich gütlich thun. Der dritte zog meine Aufmerksamkeit mehr auf sich; seine Kleidung war zu gleicher Zeit einfach und gesucht, unanständig und hübsch; er hatte in seiner Haltung etwas Nobles und viel Grazie, in seiner Miene lag trotz seiner Angst noch etwas Imponirendes. Ich dachte, er sey der Herr der andern Beiden. Mein Herr, wenn Sie einen Schritt zu machen wagen, wenn Sie sich nur ein Zeichen zu machen erlauben, wenn Ihre Leute nur den mindesten Widerstand versuchen sollten, so schieße ich Sie über den Haufen. Antworten Sie mir gefälligst: Sind Sie Edelmann? — Ja, mein Herr. — Ihr Name? — Vicomte von Balbrun. — Herr Vicomte, ich werde Ihnen nicht sagen, wie ich heiße; nur so viel mögen Sie wissen, daß ich Ihnen um nichts nachstehe. Wird wohl dieses Abenteuer, dessen Anfang für mich so unangenehm war, glücklich für Sie endigen? Es ist wahr-

scheinlich, daß Sie es nicht auf mich abgesehen hatten, aber Sie haben mich nun einmal auf eine abscheuliche Weise beschimpft. Mein Herr, es ist Ihnen ohne Zweifel nicht unbekannt, die beleidigte Ehre fordert Blut. Unglücklicherweise bin ich sehr pressirt und habe nur eine Pistole. Inzwischen können wir, wenn es Ihnen genehm ist, unsern Streit ausmachen, bevor wir von da weggehen. Vor allen Dingen ersuche ich Sie, Ihren Bedienten und Ihren Jockey gefälligst wegzuschicken.

Herr von Balbrun gab ein Zeichen, und die beiden Diener entfernten sich. Plötzlich trat ich auf ihren Gebieter zu, hielt ihm eine geschlossene Faust vor die Augen und sagte zu ihm: Mein Herr, ich habe einige Geldstücke in der Faust, gerade oder ungerade? Errathen Sie, so übergebe ich Ihnen die Pistole, und Sie können aus der nächsten Nähe schießen. Errathen Sie nicht, Vicomte, so erkläre ich Ihnen, daß Sie ein Kind des Todes sind. — Gerade, sagte er. — Ich öffnete die Hand, er hatte es getroffen... — Leb' wohl, mein Vater! meine Sophie, leb' wohl für ewig!... Herr von Balbrun nahm die Pistole, die ich ihm überreichte, und rief: Nein, mein Herr, nein: Sie sollen Ihren Vater und Sophie wieder sehen. Er schoss in die Luft und fiel vor mir nieder. Erstaunenswerther junger Mann, fuhr er fort, wer sind Sie denn? Wieviel Adel und Unerblichkeit! Es wäre unverantwortlich, wenn ich Sie wissentlich hätte beschimpfen können. Bedenken Sie, daß der Zufall an diesem Frevel Schuld war, und schenken Sie mir gefälligst Ihre Verzeihung. — Ich bemühte mich, ihn aufzurichten. Mein Herr, fuhr er fort, ich werde diese Stellung nicht verlassen, bevor Sie mich vollständig über Ihre

Abichten beruhigt haben. — Vicomte, Sie bitten mich um Verzeihung, während Sie mir das Leben geschenkt haben! Glauben Sie, daß ich keinen Groll mehr gegen Sie habe, und daß ich hocherfreut seyn werde, Ihre Freundschaft zu gewinnen. — Mit wem habe ich das Glück zu sprechen? — Ich kann es Ihnen nicht sagen; ich werde mich in einer glücklicheren Zeit zu erkennen geben; erlauben Sie, daß ich mich entferne. — Wie! in diesem Nonnengewand? Kommen Sie zu mir, ich werde Ihnen Kleider geben lassen; es ist in einem Augenblick geschehen.

In der That war es unmöglich, daß ich in meinem dormaligen Aufzuge weiter gehen konnte; ich nahm die Anerbietungen des Vicomte an.

Inzwischen war das junge Mädchen, das den ganzen Handel verursacht hatte, in einiger Entfernung stehen geblieben und sprach kein Wort. Herr von Balbrun rief sie herbei; sie kam, indem sie fortwährend ihr Gesicht mit den Händen bedeckt hielt. Welche Schamhaftigkeit! sagte der Vicomte zu ihr, wie interessant das ist! Sie begreifen, mein Schätzchen, daß ich mich durch ein solches Gebahren nicht täuschen lasse; ich wollte Sie gern, wie das bei einer solchen Wirthschaft der Brauch ist, hie und da an anständige Leute überlassen, die meine Freunde sind, aber wir waren miteinander übereingekommen, daß Sie sich niemals ohne meinen Befehl hingeben dürfen, und Sie sehen wohl ein, daß es Ihrem Herrn nicht gerade schmeichelhaft seyn kann, der Nebenbuhler Ihres Friseurs zu seyn. Da dieser schöne Junge Ihnen gefällt, nun wohl, so mag er Sie auch bezahlen: wir sind von heute an geschiedene Leute, Mamsell Justine.

Bei diesem Namen, der so lieblich in mein Ohr

klang, unterbrach ich Herrn von Balbrun. Justine heißt sie? Es wäre doch sehr merkwürdig . . . Herr Vicomte, erlauben Sie mir einen Zweifel aufzuklären? Er versicherte mich, daß es ihm Vergnügen machen würde. Ich näherte mich dem jungen Mädchen, beseitigte ihre allzu discreten Hände, und da es hell genug war, um Gesichter genau unterscheiden zu können, so erkannte ich jenes hübsche, aufgeweckte Lärchen, an welches ich so pikante Erinnerungen hatte, die mich hie und da gequält.

F a u b l a s.

Wie? du bist es wirklich, meine Kleine?

J u s t i n e.

Sa, Herr von Faublas, ich bin es.

Der Vicomte von Balbrun.

Herr von Faublas! . . . Er ist hübsch, edel, tapfer und großmüthig. Er glaubte sein letztes Stündchen gekommen und er nannte Sophie. Hundertmal hätte ich ihn daran erkennen müssen. (Er kam auf mich zu und nahm mich bei der Hand.) Tapferer und edler Chevalier, Sie rechtfertigen in jeder Beziehung Ihren glänzenden Ruf. Ich wundere mich nicht mehr, daß eine schöne junge Dame sich Ihretwegen einen großen Namen gemacht hat. Aber sagen Sie mir, wie kommen Sie hierher? Wie können Sie es nach dem Glor, den ein so unangenehmes Duell gemacht hat, wagen, in der Hauptstadt zu erscheinen? Ein großes Interesse muß Sie hierher ziehen . . . Herr Chevalier, schenken Sie mir Ihr Vertrauen und betrachten Sie den Vicomte von Balbrun als den ergebensten Ihrer Freunde. Fürs Erste, wohin gehen Sie?

F a u b l a s.

In's Hotel de l'Empereur, Rue de Grenelle.

Der Vicomte.

Ein Hotel Garni und in der besuchtesten Gegend der Stadt? Hüten Sie sich wohl. Überdies sind Sie in diesem Viertel bekannt, und wie könnten Sie es wagen, sich den Tag über zu zeigen? He! Sie würden keine zwanzig Schritte kommen, ohne verhaftet zu werden.

Der Vicomte hatte vielleicht Recht, aber mein sehnlichster Wunsch war, den Augenblick zu beschleunigen, der mich mit Sophie wieder zusammenführen würde. Ich beharrte also auf meinem Vorhaben. Nun wohl, so sey es denn, sagte er; aber erlauben Sie wenigstens, daß ich auf Kundschaft ausgehe, während Sie sich ankleiden werden. Justine, führen Sie den Herrn Chevalier in das Toiletten-Kabinet und öffnen Sie ihm meine Garderobe. Sorgen Sie, daß ihm nichts abgehe.

Sobald der Vicomte gegangen war, fragte ich Justine, welcher Art eigentlich ihre Beschäftigung an dem Orte sey, wo ich sie wieder getroffen. Es ist dieß, sagte sie stammelnd zu mir, eine Einrichtung, die dem Herrn von Walbrun gehört. — Ich verstehe, du bist in diesem Tempel der Wollust der Götze, dem man Weihrauch streut; Ramsell, Sie sind hübsch genug dazu. — Herr von Faublas, Sie machen mir Complimente. — Wie haben sich deine Verhältnisse in kurzer Zeit so stark verändert? — Nun! das Abenteuer der Frau Marquise hat mir eine Art von Ruf verschafft, drei Wochen lang riß sich Alles um mich. Von allen Bewerbern schien mir Herr von Walbrun der Liebenswürdige . . . — Der Liebenswürdige? und du spielst ihm bereits so üble Streiche? — Ich! ganz und gar nicht, das versichre ich Sie. Er ist sehr eifersüchtig, der Herr Vicomte. — Aber dieser Friseur? —

Woh! doch, abscheulich! Kann man auch nur einen Augenblick glauben, daß ich mich mit einem solchen Geschöpfe abgebe? — Ei wie, Justine, du bist so stolz? . . . Aber was zum Teufel wolltest du so früh in diesem Garten machen? — Lust schöpfen, einzig und allein Lust schöpfen. Im Übrigen, wenn der Herr Vicomte die Sache schief nimmt, so ist es um so schlimmer für ihn; ich bin nicht verlegen um gute Plätze. — Ja, um Plätze in solchen Junggesellenwirthschaften? — Ei der Tausend! Ich will einmal ein Ziel vor Augen sehen. Meinen Sie, ich soll mein ganzes Leben lang Kammerjungfer bleiben? Da will ich lieber die Mätresse eines vornehmen Herrn seyn und . . . — Das nenne ich einmal solid gedacht, Justine. Bei allen Ihren schönen Berechnungen haben Sie jedoch auf eine schändliche Weise unsere Liebe verrathen, treulose Person . . . Du hast mich gänzlich vergessen, kleine Undankbare. — O nein, antwortete sie in liebkoSENDem Tone, ich bin hoch erfreut über Ihre Rückkehr und über dieses Zusammentreffen. Herr von Faublas, Sie dürfen sicher darauf rechnen, geliebt zu werden, so oft Sie zu gefallen wünschen, und Ihnen gegenüber wird man sich niemals eigennützig zeigen. — Nun, mein Kind, das ist einmal eine höchst zärtliche Rede und ein höchst nobles Benehmen; gleichwohl hege ich noch immer einigen Zweifel. Siehst du, dieser la Jeunesse . . . — Sprechen wir nicht von ihm. — Sprechen wir allerdings von ihm, und lüg' mich nicht an. Mein Kind, er hätte dich ja heirathen sollen. Hast du unmenschlicher Weise deinen Bräutigam aufgeopfert? — Wahrhaftig, sagte sie lachend, ich heirathe von nun an nur Leute von Stand, ich.

Ich wollte eben antworten, als Herr von Balbrun

zurück kam. Lassen Sie sich nicht einfallen auszugehen, sagte er zu mir; die Straße ist ganz gewiß bewacht. Ich habe mehrere Scharwachen im Quartier patrouilliren sehen; in der Umgegend schweifen eine Menge höchst verdächtiger Leute herum. Bringen Sie den Tag hier zu; ich will mit einigen Freunden zusammentreffen; in der Nacht werde ich mit guter Gesellschaft zu Ihnen kommen, und wenn Sie mir einen wahren Dienst erweisen wollen, so nehmen Sie in meinem Hotel ein Asyl an, daß nie verlegt werden wird. Sie, Justine, versehen einstweilen die Honneurs in meiner kleinen Wirthschaft; ich befehle Ihnen, den Herrn Chevalier so zu behandeln, wie Sie mich behandeln würden, und ich verzeihe Ihnen um feinetwillen Ihre Morgenspaziergänge. Justine, ich lasse zur Bedienung meinen Fockey und la Jeunesse da. — Ah! ah! Herr Vicomte, dieser große Lummel, den Sie im Garten bei sich hatten, ist la Jeunesse! — Kennen Sie ihn? — Ja, wenn es derselbe ist, der bei dem Marquis von B. war. Sprich doch, Justine, ist's nicht derselbe? — Ja... Herr von Faublas... ein guter Kerl... ein trefflicher Bedienter. — Du hast ihn dem Herrn Vicomte mitgebracht? — Ja, Herr von Faublas. — Gut, mein Kind, sehr gut. Du hast ihm da ein wahres Geschenk gemacht.

Beim Abschied sagte der Vicomte zu mir, er werde, bevor er ausgehe, alle seine Thüren sorgfältig verrammeln lassen, und ich möge Niemandem, wer es auch sey, öffnen.

Sobald wir allein waren, fragte mich Justine schüchtern, mit welcher Art von Zeitvertreib ich meinen Morgen auszufüllen gedenke. Mein Kind, ich würde gerne frühstücken, wenn ich nicht große Lust hätte zu schla-

fen. Laß mir ein gutes Bett geben und Sorge nur dafür, daß ich beim Erwachen ein gutes Diner vorfinde. Sie erblaßte, seufzte, weinte beinahe und sagte endlich in kläglichem Tone zu mir: Sind Sie denn böse auf mich? — Nein, meine Kleine, ich bin nicht böse, aber ich fühle ein großes Bedürfniß nach Ruhe. Sie seufzte noch stärker, nahm mich bei der Hand und führte mich in ein bequemes Schlafzimmer, das an ausgesuchter Eleganz das galante Boudoir der Frau von B. noch überbot. Und auch ich seufzte in diesem Augenblick, aber dieser Seufzer galt der Erinnerung. Justine, welche da blieb, schien nachzusinnen und betrachtete mich aufmerksam. Ich ersuchte sie, abzutreten; sie ließ es sich zweimal wiederholen und gehorchte endlich mit einem Blick, welcher mehr sagte als hundert Vorwürfe.

Ich lag noch nicht lange im Bett, als man mir eine Tasse Chocolade brachte. Erkennlich für diese Aufmerksamkeit von Seiten der Gebieterin des Hauses, beschloß ich, ihr meinen Dank abzustatten, als ich sie in einem ganz leichten Gazeleide hereinkommen sah. Bereits wollüstig wie eine große Dame und nicht minder delicat in ihren raffinirten Vergnügungen, ließ das Dirnchen die Läden schließen, so daß nicht das mindeste Licht herein bringen konnte. Die gelben Lassetvorhänge wurden zugezogen, man stellte die Kerzen vor die Spiegel, der Weihrauch brannte im Rauchpfännchen. Alles das geschah, ohne daß man meine zahlreichen Fragen einer einzigen Antwort würdigte; aber sobald der Focke abgetreten war, sagte Justine zu mir, ihre erste Pflicht sey, dem Herrn Vicomte zu gehorchen, und ihr süßester Wunsch, mit dem Herrn Chevalier Frieden zu schließen. Mit diesen Worten schwang

ſie ſich ſchneller als der Blitz neben mich; loſender als der Zephyr machte ſie mich in weniger als einer Sekunde Alles vergeſſen, den Friseur la Jeunesse, ja auch . . . fürchte nichts, meine vielgeliebte Frau, neben einen ſo verächtlichen Namen werde ich niemals deinen ſo verehrten ſetzen.

Leſer, ich höre Sie murren, glaube ich! Ich höre Sie die Maſſe von Gründen auseinander ſetzen, die mich veranlaſſen mußten, zu widerſtehen! Aber freilich von den Mitteln ſprechen Sie nicht. Ihren hunderttauſend Gründen ſtelle ich nur einen einzigen entgegen, mich ſelbſt; die unternehmende Juſtine hielt mich in ihrem Bette. Wenn es wahr iſt, daß Sie im Stande wären, ſo nahe liegenden, ſo dringenden Verſuchungen nicht zu unterliegen, ſo ſagen Sie mir doch, wie Sie es anſtellen.

Vielleicht laſſen Sie, wie ich leider es anſtellte, die Gelegenheit entwiſchen, nachdem Sie unnütze Anſtrengungen gemacht haben, um ſie zu erhaſchen. Welches Unrecht that ich deinen Reizen an, die es weniger als je verdienten, mein hübsches Juſtinchchen! und wahrlich, es war nicht deine Schuld; du zeigteſt dich ebenſo geſällig, geduldig und eifrig, als du mich ſchwach, weſt und unglücklich fandest. Um zu einer ſo gänzlichen Kraftloſigkeit herabgekommen zu ſeyn, wie ſie damals meine Schmach und Juſtinens Verzweiflung ausmachte, muß man, wie ich, ſechsbunddreißig Stunden lang mit der Poſt gefahren, in einem ſchlechten Wagen herumgeſchüttelt, von tauſend Beſorgniſſen gequält worden ſeyn und nichts als Bouillon genoſſen haben; man muß beſonders die ganze folgende Nacht hindurch eine ſehr lebhafter Unterhaltung mit einer reizenden und

schwaghafte Nonne gehabt haben, schwaghast, wie man es in solchen Fällen im Kloster ist!

Ach! sagte endlich das arme Kind in einem Tone, der ihre Verlegenheit und ihre Verwunderung kund that, ach, Herr von Faublas, wie finde ich Sie verändert! Es schien mir, als ob diese der zärtlichen Wahrhaftigkeit Justinens entschlüpfte Ausrufung, wenn sie die bittere Kritik der Gegenwart in sich schloß, zugleich auch in ihrer Doppelsinnigkeit ein verbindliches Lob der Vergangenheit enthielte; aber da ich mich ebenso unfähig fühlte, das Compliment zu verdienen, als mich wegen des Vorwurfs zu rechtfertigen, so faßte ich den klugen Entschluß, ohne weitere Bemerkung einzuschlafen.

Justine ließ mich ruhig liegen, da sie offenbar fest überzeugt war, daß sie ganz und gar keinen Vortheil dabei hätte, wenn sie sich auch die Mühe nähme, mich aufzuwecken. Inzwischen blieb sie beharrlich bei mir, denn beim Erwachen spürte ich sie an meiner Seite. Ich sah sie nicht, denn die Kerzen waren erloschen; wahrscheinlich hatte ich lange geschlafen. Es schien mir, als müsse es Zeit zum Diner seyn. Ich verspürte den lebhaften Stachel eines wahren Heißhungers; mein erstes Wort drückte mein erstes Verlangen aus, ich bat Justine, mir etwas zu essen bringen zu lassen. Sie bereitete sich vor, mich zu verlassen, als ich mich auf einiger Geneigtheit, meine Sünden gegen sie gut zu machen, überraschte; ich glaubte sogar damit anfangen zu müssen, und ich theilte ihr diese zweite Betrachtung mit, die ihr weit angenehmer zu seyn schien, als die erste. Sie nahm meinen Vorschlag mit einer Hastigkeit entgegen, die ihr sonst nicht gewöhnlich war, und ich schloß daraus, daß sie ohne Zweifel dachte, es sey keine Zeit zu verlieren. Aber so eifrig sie sich anschickte,

so kam sie doch noch zu spät; es war im Buche des Schicksals geschrieben, daß ich, nachdem ich dem ganzen schönen Geschlechte in der Person eines der hübschesten Geschöpfe, die sich jemals in solchen Privattempeln der Freude vorgefunden, einen wesentlichen Lort angethan, mich genöthigt sehen sollte, meine trostlose Gefährtin zu verlassen, ehe ich noch ihren und meinen zu gleicher Zeit gefährdeten Ruf wiederherstellen konnte. Im Augenblick, wo dieses aufmerksame Mädchen, das eine Belohnung so wohl verdient hätte, vielleicht den Preis ihrer edelmüthigen Bemühungen erhalten sollte, erhob sich an der nach der Straße zu gehenden Hausthüre ein gewaltiger Lärm, der mich erschreckte; man klopfte zu wiederholten Malen; la Jeunesse eilte herbei und sagte mit bebender Stimme, es werde im Namen des Königs Einlaß begehrt.

Geh', mein Justinchen, lauf' schnell, dulde nicht, daß man sogleich öffnet, verschaff' mir Zeit zu fliehen. — Zu fliehen! wohin? — Ich weiß es selbst nicht; aber man öffne nicht. — Sehen Sie, in den Garten da. Ich will Ihnen eine Leiter bringen lassen; klettern Sie über die Mauer rechts, und wenn unsere Nachbarin, die kopfhängerische Desglins, in Versuchung geräth, Sie ebenso gut zu empfangen wie ich, so bemühen Sie sich, sie besser zu belohnen. — Justine, höre einmal. — Nun? — Suche der Frau von B. Nachrichten von mir zukommen zu lassen. Ich weiß nicht, wie es mir ergehen wird; aber es ist gleich, melde ihr jedenfalls, daß ich in Paris bin, daß du mich gesehen hast.

Während dieses kurzen Zwiegesprächs hat man mir Licht gebracht: ich habe mich rasch des wesentlichsten Stückes der Mannskleidung bemächtigt, desjenigen Stückes, dessen Namen ich, den strengen Gesetzen der Wohl-

anständigkeit gemäß, nur errathen lassen darf, und das ich, wenn Sie es gütigst erlauben wollen, das nothwendige Kleidungsstück nennen werde. Während ich Anstalten treffe, mich damit zu bedecken, höre ich das Getöse sich verdoppeln; es scheint mir, als werden die Thüren eingestossen.

Ich habe nicht Zeit, die Kleider anzulegen, welche Justine für mich in Bereitschaft gesetzt hat, und ich kann nur den Degen des Herrn von Valbrun ergreifen; in einer Secunde ist meine rechte Hand mit dem schüs- sendenden Schwerte bewaffnet und meine linke trägt statt eines Schildes das nothwendige Kleidungsstück. Ich schwinde mich auf die Leiter, stürze mich in den Hof, fliege an's Ende des Gartens.

La Jeunesse folgt mir mit einer Leiter; er setzt sie an, ich steige hinauf, beim Anblick mehrerer Männer, welche soeben mit Laternen in den Hof des Vicomte getreten sind, überzeuge ich mich, daß ich keinen Augenblick zu verlieren habe, und ohne näher das Terrain zu untersuchen, das ich doch nicht recognosciren konnte, da die Nacht ganz finster ist, werfe ich mich kühn auf die andere Seite der Mauer. O meine Sophie! werde ich mit einer kleinen Quetschung davon kommen, die ich mir am Beine zugezogen habe?

Es ist wahr, ich gehe auf feinem Sand; aber ich bin der Ansicht, daß es wenigstens zehn Uhr Abends ist. Ich bin, von dichter Finsterniß umgeben, in einem Garten, den ich nicht kenne; das bloße Hemd, das ich an habe, schützt mich nicht gegen den heftig blasenden Nordwind; ich werde von tausend Besorgnissen gequält und erfriere.

Inzwischen warum den Muth verlieren? In Paris wie überall in der Welt gibt es keinen so schlimmen

Handel, aus dem sich nicht der garstige Tölpel mit Geld ziehen könnte; um wievielmehr also ein Junge aus guter Familie, der seine Börse mit Gold voll gespielt und einen Degen in der Hand hat! So geh' denn hin, Faublas, und bestell' dir ein Bißchen das Haus, das du einige Schritte von diesem Bassin, in welches du um ein Haar gefallen wärest, zu sehen glaubst.

Ich trete behutsam vor, komme ohne Geräusch an und tappe ganz sachte heran. Wie geschieht es doch, daß man mich gehört hat? Ich begreife es nicht, aber kurz und gut, die Thüre wird mir geöffnet, und da ich kein Licht mehr sehe, so trete ich zuversichtlich ein.

Sie sind es, Herr Chevalier? sagte sie jetzt ganz leise zu mir. Als bald verstelle ich meine Stimme, indem ich sie bedeutend dämpfe, und antworte in einem ebenso geheimnißvollen Tone wie der übrige: Ja, ich bin's. Sie streckt' auf's Gerathewohl ihre Hand vor, welche auf den Griff meines Degens trifft: Sie haben den Degen in der Hand! — Ja. — Verfolgt man Sie? — Ja. — Hat man Sie durch die Bresche gehen gesehen? — Ja. — Sagen Sie es meiner Gebieterin nicht, sie würde Angst bekommen. — Wo ist sie? — Wer? meine Gebieterin? — Ja. — Das wissen Sie doch, in ihrem Bett. Sie können die ganze Nacht beisammen bleiben; der Herr ist nach Versailles gereist, um eine vornehme Dame zu accouchiren; er wird erst morgen zurückkommen. — Gut! führe mich zu deiner Gebieterin. — Wissen Sie denn nicht Bescheid im Hause? — Ja, aber man hat mich geängstigt, der Kopf schwindelt mir noch davon, führe mich. . . Da, nimm mich doch bei der Hand.

Raum haben wir vier Schritte gemacht, als die Kammerfrau eine zweite Thüre öffnet mit den Worten: Madame, er ist's! Die Dame des Hauses redet mich also an: Du kommst heute Abend sehr spät, mein lieber Flourvac. — Es war unmöglich, früher. — Man hat dich aufgehalten? — Ja. — Nun wohl, wo bist du denn? — Ich komme. — Warum zögerst du noch? — Ich entfleide mich.

Ihr wißt, daß ich mich nicht zu entkleiden brauchte, denn ich habe euch erzählt, daß meine linke Hand mein einziges Kleidungsstück trug; aber Ihr müßt selbst zugeben, daß ich nur sehr vorsichtig und sehr langsam in einem Zimmer voranschreiten durfte, wo sich zum größten Glücke kein Feuer und kein Licht mehr befand. Endlich am Fuße des Bettes angelangt, lege ich sachte das nothwendige Kleidungsstück und meinen Degen zur Erde; sodann erhebe ich eine weiche Decke, deren willkommene Eiderbunen mich bald vollkommen wieder erwärmen werden, und sinke in die Arme einer Unbekannten, welche damit anfängt, daß sie mir den zärtlichsten Ruß gibt.

O, wie kalt du bist! sagt sie zu mir. — Es ist so rauh draußen! — Mein lieber Chevalier! — Meine holde Freundin! — Das schlechte Wetter wird dich also nie abhalten, zu kommen? — Ganz gewiß nicht. — So oft Herr Desglins außer dem Hause übernachtet wird? — Ja. — Bathile wird dir immer das gleiche Zeichen geben wie heute. — Gut. — War es nicht ein sinnreicher Einfall, dieses Lämpchen an ihrem Fenster brennen zu lassen? — Ja. — Und dieses Stück Mauer, das ich habe einreißen lassen? — Ja, ich bin

durch die Bresche gegangen. — Und du wirst mehr als einmal hindurchgehen, denn unsere Nachbarn, die *Magnétiseurs*, werden sie diesen Winter nicht mehr repariren lassen. — Glaub's wohl. — Nicht wahr, es ist dir sehr lieb, daß du dich bei ihnen eingewohnt hast? — Allerdings sehr. — Du weißt, mein lieber *Flourvac*, daß mein Mann nach... — Nach Versaille gegangen ist. — Ja. Wir können die ganze Nacht beisammen bleiben. — Um so besser. — Ich wußte es doch, daß er sich sehr darüber freuen würde, mein *Chevalier*! — O, meine Freundin! — Du liebst mich noch immer, *Flourvac*? — Zärtlich. — Gleichwohl muß ich dir bekennen, daß ich heute Nachmittag verdrießlich war, mein Engel. — Warum? — Du bist in der Predigt nicht zu mir gekommen. — Unmöglich. — Aber heute früh war ich sehr vergnügt, und du? — Entzückt. — Die Messe hat dir nicht lang geschienen? — O nein. — Wie freute ich mich, dich anzusehen! — Und ich! — Du hast sehr wohl gethan, deinen Stuhl neben den meinigen zu stellen. — Nicht wahr? — Aber du hast Unrecht gethan, mit mir zu sprechen. — Wie so? — Ei, diese Damen, die mich kennen und hochschätzen, was werden sie gesagt haben, wenn sie mich in der Kirche mit einem jungen Offizier plaudern sahen? — Ich begreife. — Höre, mein Herzchen, komm' in der Kirche nicht mehr zu mir! — Warum denn? — Weil es im Grunde doch nicht recht ist. — Oh! — Wahrhaftig, mein Gewissen ist nicht ruhig. — Warum nicht gar? — Noch im Hause des Herrn seiner Liebe nachgehen! — Es ist wahr, daß... — Das Geschöpf dem Schöpfer vorziehen! — Wahrlich... — Und noch dazu ein Militär! — Wie so? —

Wenn es wenigstens ein Abbé wäre! — Aber... — Apropos, mein Engel, bei dem Abbé fällt mir ein, hast du meinen Auftrag besorgt? — Welchen? — Du hast ihn vergessen? — Welchen? — Du weißt doch, daß das Fasten mich incommodirt. — Nun ja! — Ei wie, Flourvac, du erinnerst dich nicht mehr, daß ich dich ersucht habe, zu einem... — Freilich, zu einem Arzte zu gehen? — Nicht doch, zu einem Priester. — Ja, ja, ich erinnere mich... — Zu einem Priester und ihn um Erlaubniß zu bitten... — Er gewährt sie dir. — Mir? — Wem denn sonst? — Du hast mich genannt, mich? — Nein, eine Verwandte. — Ah, das ist recht... Also, mein Herzchen, darf ich Samstag und Freitag Fleisch essen? — Ja. — O wie froh bin ich! O wie danke ich dir!

Der Kuß, welchen die Frömmlerin mir jetzt gab, schien mir der lebhafteste von allen. Ich hatte deren schon viele empfangen, während ich, mit der Sorge beschäftigt, eine schwierige Unterredung im gewünschten Gange zu erhalten, mich bemüht hatte, so kurz und einsilbig als möglich die Fragen zu beantworten, womit die getäuschte Unbekannte mich überschüttete. Inzwischen wirkten ihre Reize, obschon fortwährend durch eine stittsame Leinwand vertheidigt, kräftiger auf mich als die wärmsten Eiderbunen; mein Blut hatte sich neu belebt, und ich fand bei mir wieder jene glücklichen Anlagen, welche sich Justine einige Minuten vorher zu Ruhe gemacht haben würde, wenn nicht Feinde ihres Glücks gekommen wären und uns gestört hätten. Als bald versuchte ich, der gastfreundlichen Schönen, die mir so vollständig die Honneurs ihres Hauses machte, meine Erkenntlichkeit zu beweisen; aber wer von Ihnen hätte

daß an meiner Stelle erwartet, meine Herren? man setzte mir den ernstlichsten Widerstand entgegen.

Hören Sie auf, sagte man zu mir, hören Sie auf, Glourvac... Sie kennen unsere Übereinkunft... es ist nicht so gemeint... nein... nein, ich werde das nicht dulden... ich will das nicht.

Im höchsten Grade verwundert über die seltsamen Launen dieser unbegreiflichen Frau, welche ihren Liebhaber zu jeder Zeit und bei schrecklichem Wetter über Mauern klettern läßt, damit er ganz ruhig neben ihr schlafe, lege ich mich, ohne ein Wort zu sagen, wieder an ihre Seite und bin bald im Begriff, einzuschlafen. Bald höre ich auch, wie sie schluchzt, und fortwährend mit leiser Stimme frage ich, was sie habe. — Was ich habe! Undankbarer, antwortet sie; Undankbarer, Sie lieben mich nicht mehr, Sie vergessen Ihre Bedingungen... Sie liegen ganz unbeweglich neben mir... Meine Umarmungen erscheinen Ihnen nicht mehr wünschenswerth, wenn sie nicht denen der gewöhnlichen Weiber gleichen, wenn sie nicht unkeusch und verbrecherisch sind.

Sie führte noch mehrere andere Reden, deren dunkeln Sinn ich nicht zu ergründen vermochte. Endlich aber erklärte sie sich so deutlich in Geberde und Stimme, daß sie mich etwas lehrte, was der Leser vielleicht nicht ohne Staunen vernehmen wird. Meine Wünsche waren im Anfang abgewiesen worden, weil ich sie unanständig ausgedrückt hatte, weil ich mit profaner Hand den einzigen Schleier hatte lüften wollen, womit die keuschen Reize dieser fortwährend sitzhaften Schönheit verhüllt bleiben sollten. Ich mußte, ohne

das künstlich geöffnete seine Hemd zu entfernen oder zu verrücken, auf die wenigst unanständige und bestmögliche Art die lebhafteste und zugleich keuscheste aller Frauen umarmen.

Und Ihr, welche die Natur nur halb begünstigt hat, Ihr, die Ihr einen stolzen Kopf auf einem sehr ordinären Körper traget, spottet nicht über meine Jansenisten. Hättet Ihr klugerweise das Mittel angewandt, welches sie gebrauchte, vielleicht würden Eure Männer Euch nicht so schnell verlassen haben, vielleicht würden Eure Liebhaber Euch länger treu geblieben seyn.

Gleichwohl gestehe ich, daß eine unglückliche Frau nie an dieses Mittel denken darf, so lange ihr noch irgend ein anderes übrig bleibt. Vergebens stammelte die Frömmlerin mit unterbrochener Stimme in meinen Armen die ungewohnten, obschon ausdrucksvollen Worte: Göttliches Entzücken! Seligkeit der Ausgewählten! Paradieses-Bonnen! Ich theilte diese so gepriesenen Entzückungen, Seligkeiten und Bonnen nur im mittelmäßigen Grade.

Nicht sehr begierig, von Neuem ein halbes Glück zu suchen, nehme ich an der Seite der Madame Desglins eine Stelle wieder ein, die ich beinahe bedaure, verlassen zu haben, und ich denke nur noch an eine geschickte Lüge, wodurch ich sie zu bestimmen hoffe, daß sie mir, ohne Licht anzuzünden, ohne ihre Kammerfrau zu wecken, gefälligst etwas zu essen gebe, denn ich verspürte einen wahren Wolfshunger. Aber ich hätte mir die Mühe ersparen können, meinen Geist auf die Folter zu spannen; es war beschlossen, daß ich anderswo soupiren sollte.

Man macht Lärm; was ist doch das? fragte sie. Wie!... es ist die Stimme... nicht möglich... und doch... guter Gott! ja es ist die Stimme des Chevalier!... meines Geliebten! Wär's möglich?... Ein Unbekannter! O abscheulich!... ich bin verloren!

Beim ersten Geräusch, das ich gehört, bei den ersten Worten, die sie gesprochen, habe ich mich aus dem Bette geworfen. Während sie unentschlossen schwankt, schaffe ich schnell das nothwendige Kleidungsstück, nicht wie vor Kurzem an meinen linken Arm, sondern an seinen wahren Bestimmungsort. Ich ergreife meinen Degen, ich schleiche tappend vorwärts, ich stoße eine halb offene Thüre auf, und wenn ich richtig berechne, so muß ich jetzt in dem ersten Zimmer sehn, wo die schilbwachstehende Kammerfrau mich anfangs empfangen hat. Was meine Vermuthung bekräftigt, ist der Umstand, daß ich nicht fern von mir einen Mann höre, welcher draußen schnattert, sich ungeduldig geberdet und ganz leise, aber sehr deutlich einmal um's andere wiederholt: Bathile, öffne mir doch!

Inzwischen hat Madame Desglins einen Entschluß gefaßt. Sie begibt sich aus ihrem Schlafzimmer in dasjenige, wo ich bin; mit erstickter Stimme ruft sie denjenigen, den sie für ihren Liebhaber gehalten hat. Statt ihr zu antworten, bleibe ich stehen, und das Getöse ihrer Tritte läßt mich schließen, daß sie, ohne mich zu berühren, so eben an mir vorbeigegangen ist. Wer Sie auch sehn mögen, sagt sie jetzt, haben Sie wenigstens die Güte, mich anzuhören: richten Sie mich nicht gänzlich zu Grunde; fliehen Sie, ohne daß der Chevalier Sie sieht; fliehen Sie, und ich verzeihe Ihnen, wenn Sie mein Geheimniß bewahren.

Das war meine Absicht; ich gedachte mich hinaus zu werfen, sobald die Thüre geöffnet würde; aber die unglückliche Frömmlerin öffnet sie zu spät. Nachdem Madame Desglins zweimal den Schlüssel im Schlosse umgedreht hat, in demselben Augenblick, wo Herr von Flourvac eine der beiden Flügelthüren aufstößt, erscheint Bathile, die noch nicht zu Bette gegangen und durch den Lärm, welchen sie hört, herbeigezogen worden ist, mit Licht. Welch' ein Anblick für Jeden von uns!

Die Scene geht in einer Art von Speisesaal vor. Im Hintergrund zu meiner Linken steht die ungeschickte Jose und fixirt uns Einen um den Andern, indem sie verblüfft ihre großen Augen herumrollen läßt. Mir gegenüber, auf der Schwelle der Thüre, die nach dem Garten führt, sehe ich einen jungen Offizier, starr vor Staunen; in der Mitte sinkt Madame Desglins gänzlich bestürzt auf einen Stuhl. Inzwischen hat sie es nicht so schnell gethan, daß ich nicht ihre Züge gesehen hätte, und fortwährend gänzlich mit dem Gegenstande beschäftigt, der mich am Lebhaftesten anregt, fortwährend unfähig, den Eindruck zu verbergen, welchen der Anblick einer jungen Frau auf mich macht, rufe ich: Sie ist wahrhaftig hübsch! — Die Treulose! antwortet der wüthende Offizier. Scrupulöse Frömmlerin! Sie müssen also Mehrere haben.

Ich will sprechen, ich will Madame Desglins rechtfertigen, aber der vielleicht allzu lebhafte junge Mann hört mich nicht an, sondern zieht seinen Degen, der sich alsbald mit dem meinigen kreuzt. Gleich bei den ersten Stößen merke ich, daß der junge Flourvac mir nicht gewachsen ist; bald wird er gewaltig in die Enge

getrieben und steht sich genöthigt, mehrere Schritte zurückzuweichen; der Garten wird der Schauplatz des Kampfes. Da mir hauptsächlich daran liegt, Boden zu gewinnen, so dringe ich unaufhörlich auf meinen Gegner ein, welcher, verwundert über einen so nachdrücklichen Angriff, fortwährend zurückweicht. Wir gelangen an den Eingang einer Allee, die mir geräumig scheint. Hier breche ich schnell den Kampf ab und entwische. Mein Gegner, der eben so muthig als ungefährlich ist, verfolgt mich, und da die Dunkelheit mir nicht gestattet, schnell zu gehen, so muß er mich bald einholen. Ich drehe mich um, die Degen kreuzen sich von Neuem; von einer allzu schwachen Faust geführt, fliegt die Waffe meines Feindes zehn Schritte weit davon. Inzwischen sind die beiden Frauen herbeigelaufen, bemächtigen sich des Besiegten und halten ihn fest; der Sieger wirft sich hinter eine Hagebuche und entflieht.

Ich gehe die Mauer entlang, die Bresche suchend, von welcher Madame Desglins zu mir gesprochen hat. Endlich finde ich sie, klettere hinüber, und so befinde ich mich denn im Bereiche der Nachbarn Magnetiseurs.

Da mir Alles daran liegt, Ihr Interesse zu gewinnen, mitfühlenbe Leserinnen, so darf ich einen Umstand nicht unerwähnt lassen, welcher damals die Gefährlichkeit meiner Lage um ein Gutes vergrößerte. Sie erinnern sich ohne Zweifel des Nordwindes, über den ich mich vor kaum einer Viertelstunde beklagte? Jetzt bläst er noch schärfer, und um das Maß des Unglücks voll zu machen, entsenden dichte Wolken, die an einander anprallen, um sich aufzulösen, große Schneeflocken auf mein leider allzu feines Hemd herab. Beklagen

Sie, schöne Damen, beklagen Sie einen jungen Mann, welchem man nichts vorwerfen kann, als seine über große Liebe zu Ihnen: bei welchem Wetter und in welchem Costüme muß er von Garten zu Garten die peinlichste aller Wanderungen vornehmen!

Diese hier währte länger, als ich gewünscht hätte, denn am Ende des großen Gartens der Magnetiseurs sah ich mich durch ein Gitterthor aufgehalten, welches ihn verschloß. Als bald faßte ich meinen Entschluß. Ich nahm lustig meinen Degen in die Faust und begann mit Griff und Klinge auf die Gitter loszupacken, gleich als wollte ich Alles zerstören.

Beim Getöse, das ich machte, bellte ein Hund. O du gutes Thier! mein Retter! Ohne deine furchtbare Schnauze, aus welcher ein voller Bass hervorbröhlte, dessen schreckliche Töne die Echo's aus der Nachbarschaft vervielfältigten, wäre ich vielleicht trotz meines Schwertes bis zum Tagesanbruch in meinem Gefängnisse geblieben, und Gott weiß, was man dann mit mir gemacht hätte, vorausgesetzt, man hätte mich noch lebend gefunden! Ein Mann lief herbei und öffnete mir das Thor. Schon wieder Einer! rief er; wie wunderbar er aufgepust ist! Was für ein Anzug für den Winter! Und dann diese feine Klinge! Sollte man nicht glauben, er wolle im Monat November Mücken todt schlagen! Aber was für eine Wuth treibt diese Narren, daß sie stehend schlafen wollen, als ob nicht unsere Vorfahren, die hundertmal mehr Grüße im Kopfe gehabt haben, als wir, die Betten erfunden hätten, damit man darein liegen soll! Kommen Sie, Herr Cosambule, gehen Sie in den Schlaftaal zurück und gönnen Sie wenigstens die Nachtruhe einem ar-

men Portier, welchen Sie den ganzen lieben Tag hindurch genug quälen. Ich bitte Sie inständig, Herr Sossambule, gehen Sie hinauf und schlafen Sie bei den Andern... nicht dahin... sehen Sie, dort.

Ich wußte nicht, ob ich antworten sollte, als ein wüthendes Weib auf uns zukam. Sie ergriff meinen Begleiter und riß ihn mit sich fort: Dummkopf, sagte sie zu ihm, man sieht dir wohl an, daß du ein Esel bist! Meinst du denn, er fände die Treppe nicht ohne Licht? Du bist doch ganz auf den Kopf gefallen! Es ist ja keine Gefahr vorhanden, daß einer von diesen Schlingeln Hals und Beine brechen könnte.

Die Frau hatte Recht. Ohne den Hals zu brechen, fand ich die Treppe und suchte den Schlaßaal, voll Verlangen nach einer einsamen und bequemen Ecke, wo ich mich trocknen und erwärmen könnte. Ich tappte immer weiter bis in den zweiten Stock, wo ich in einem sehr großen, mit Laternen beleuchteten Saale durch eine halb offene Thüre hindurch viele der Reihe nach aufgestellte Betten erblickte, von denen mir keines leer schien. Endlich entdeckte ich jedoch eines, das nicht besetzt war. So viele dringende Bedürfnisse machten mir es zum gebieterischen Gesetz, mich seiner zu bemächtigen, daß ich mich ganz fachte an dasselbe hinschlich. Schnell legte ich das nothwendige Kleidungsstück ab, das ganz durchnäßt war. Da ich aber nicht vergaß, daß es meinen Schatz enthielt, so gebrauchte ich die fluge Vorsicht, ihn unter meinem Kopfkissen zu verstecken, neben welches ich meinen Degen legte. Sodann zog ich schnell mein von geschmolzenem Schnee ganz schwer gewordenes Hemd aus und legte es auf einen Stuhl; mit einem der Zipfel des Tuchs wischte

ich meinen durch und durch feuchten Körper ab, und so nackt ich war, so streckte ich mich mit Wohnegefühl auf zwei schlechte Matratzen aus, weit behaglicher als in dem prächtigen Bette des Vicomte von Balbrun; so wahr ist der bekannte Bettelmannsßpruch, den man alle Tage hört: das Vergnügen kommt vom Schmerz.

Ja; aber wenn der Augenblick des lebhaftesten Schmerzes vorüber ist, dann stürmt oft die Menge der kleineren Schmerzen auf uns ein, und das Vergnügen ist schnell zerstört. Sobald eine zunehmende Wärme mein Blut wieder belebt hatte, sobald ich ohne Herzensangst meine etwas aufgethauten Glieder wieder rühren konnte, folgten die geistigen Bekümmernisse auf die körperlichen Drangsale, und mit Entsetzen betrachtete ich die Masse der Gefahren, die mich umringten; ohne Zweifel von Augen verfolgt, vielleicht im Hause selbst bedroht, was sollte da aus mir werden? Es war mir nicht unbekannt, in welche Art von Haus mein Schicksal mich geführt hatte, und was für außerordentliche Leute es bewohnten; aber wie konnte ich da bleiben? wie konnte ich wieder hinaus kommen? und vor allen Dingen, wie sollte ich den lebhaften Appetit befriedigen, der während meiner größeren Beängstigungen einen Augenblick vergessen worden, nunmehr aber wiedergekehrt war und mir unaufhörlich zurief, daß ich nach den Strapazen einer langen Reise und einer kurzen Nacht den ganzen Tag über nichts als eine Tasse Chokolade genossen habe... O meine Sophie! Allerdings schulde ich deinem Schicksale Thränen; du seufzest getrennt von dem Gegenstande deiner Zärtlichkeit; aber du kennst doch wenigstens das Gefängniß, in welchem du schmachtest; aber du leidest doch wenigstens nicht,

solange du auf mich warten mußt, an den nothwendigsten Lebensmitteln und Kleidungsstücken Mangel. Dein unglücklicher Gatte ist weit mehr zu beklagen! Wie kann er sich ohne Nahrung für dich erhalten? Wie kann er zu dir kommen, ohne Kleider, ohne Hemd und ohne Schuhe?

Solchen trostlosen Betrachtungen war ich preisgegeben, als mehrere Personen, die schnell herein getreten waren, auf mein Bett zukamen und es augenblicklich umringten. Was thun in dieser äußersten Gefahr? Da es unmöglich war, zu fliehen, so beschloß ich, die Augen zu schließen und einen tiefen Schlaf zu heucheln, dessen Annehmlichkeiten sehr ferne von mir waren. Denken Sie sich, welche Angst ich haben mußte, als man mir, zum Behuf genauer Besichtigung, ein Licht vor die Augen hielt; denken Sie sich, wie ich erschrock, als ich meine vier oder fünf Beobachter ganz ruhig also sprechen hörte:

Ich kenne ihn nicht. — Ich auch nicht. — Ich auch nicht. — Ich auch nicht. — Ich auch nicht, sagt sie; aber warten Sie einmal, ja richtig... ich, ich weiß, wer es ist, ein Neuangekommener. — Von heute Nacht? — Ja. — Um so besser. — Er ist nicht übel. — Ganz und gar nicht. — Hübsch! sehr hübsch! Doch etwas müde. — Kein Wunder; Sie haben ihn in's Bakett gebracht, Madame? — Ja, antwortete sie. — Das ist's; das Bakett, die Diät!... — Allerdings, allerdings. — Ist sein Schlaf ganz natürlich? — Man braucht ihn nur zu fragen. — Ja, wenn er es uns sagen will. Versuchen wir's. — Gut denn, sprechen Sie mit ihm.

Mein liebes Kind, sagte sie, schlafen Sie gut?...

Er antwortet nicht. — Mchten Sie eine andere Frage an ihn; Madame. — Junger Mann, fuhr sie fort, warum sind Sie hierher gekommen? ... Geben Sie Acht, er wird kein Wort sagen. — Nun wohl, machen wir die Operation, Madame. — Das ist auch meine Ansicht. — Und die meinige. — Und die meinige. — Und die meinige. —

Bei dem Worte Operation schauderte mich; ein kalter Schweiß überlief mich, als ich spürte, daß man meine Decke lüftete. Ach, mein Gott! rief sie, dieselbe gleich wieder zurückwerfend, er ist ganz nackt. — Er ist ganz nackt, wiederholten die Andern. — Da seht auf diesem Stuhle hier sein Hemd! — Ganz feucht! — So naß, als hätte man es in's Wasser geworfen! — Ja, wahrhaftig! Aber um so besser, er hat also transpirirt. — Er hat transpirirt. — Er hat transpirirt. — Die Wirkungen einer Crisis. — Einer sehr glücklichen Crisis! — Ohne uns hätte er ein hitziges Fieber bekommen. — Ein Faulfieber. — Oder eine Apoplexie. — Oder eine Katalepsie. — Oder eine Paralyse auf der Brust. — Oder eine Schiatis im Kopf. — Und er hätte große Gefahr gelaufen. — Und er wäre verloren gewesen! — Und er wäre gestorben! — O ja, er wäre gestorben. — Er wäre gestorben.

Länger als eine Minute, während welcher ich wieder ruhiger zu werden begann, wiederholten sie im Chor, ich wäre gestorben.

Einer von ihnen unterbrach den Zeichenchorus mit den Worten: Ihnen also, Madame, gehört die Ehre dieser Kur an. — Wahrhaftig, ich glaube es selbst,

antwortete sie. — Da das Ding so gut geht, warum fangen Sie nicht von Neuem an? versetzte er. — Sie antwortete: Sehr gern, aber lassen Sie ihm doch ein Hemd geben.

Nachdem man mir das alsbald herbeigebrachte Hemd angezogen hatte, legte man mich auf mein Bett, so, daß meine beiden Füße, welche Anfangs herabhängend blieben, später von dem ersten Stab eines Stuhles gehalten wurden, auf welchen, wie mir schien, die Dame sich setzte, welche man ersucht hatte, sich mit mir in Rapport*) zu setzen. Sie that es augenblicklich, sie drückte meine Beine zwischen die ihrigen, fuhr sanft mit ihrer Hand, die ich sehr vertraulich fand, über mehrere Theile meines Körpers, und rieb höchst artig mit ihren beiden Daumen die meinigen. Zu flug, um zu errathen, wie sehr diese Operation neuer Art mir zusagte, stellte ich mich noch immer schlafend. Das ist einmal, sagte einer, ein höchst hartnäckiger Schlaf. Ja, er grenzt an Lethargie. — Um so besser, er wird um so sicher den Somnambulismus hervorbringen. — Lassen Sie uns doch sehen, ob er jetzt sprechen würde. — Madame, wollen Sie die Güte haben, ihn zu fragen?

Schöner junger Mann, sagte sie zu mir, wirkt der Magnetismus auf Sie? — Ich erwiderte kein Wort, aber ich fand die Frage beinahe unverschämt. Mich zu fragen, ob der Magnetismus auf mich wirke, auf mich, dessen Einbildungskraft so schnell in Flammen geräth, dessen Blut so leicht sich entzündet!... Schalkhafte Dame, die Sie diese boschaste Interpellation an mich

*) Technischer Ausdruck.

richteten, gewiß war es Ihnen nicht unbekannt, daß der Magnetismus auf mich wirkte; gewiß gewahrten sie aus einem Winkel des Auges seine unzweideutigste Wirkung, denn auf einmal hörten Sie mit ihren kitzelnden Fragen auf, und in triumphirendem Tone sagten Sie zu Denjenigen, die Sie umgaben: Meine Herren, spätestens in acht Tagen garantire ich Ihnen, daß dieser junge Mann da gänzlich kurirt seyn wird; noch mehr, ich werde in einer Viertelstunde wieder kommen, um ihn zu fragen, und ich versichere Sie, daß er bereits somnambül seyn und daß er mir antworten wird.

Sobald die Ärzte sich von meinem Bette entfernt hatten, öffnete ich schnell meine Augen, um die junge Dame zu sehen, welche mir soeben noch vor ihrem Weggehen, wie mir schien, die Hand ein wenig gedrückt hatte. Ihre Stimme war mir nicht unbekannt, aber ich konnte mir nicht sagen, wo ich ihre holden Klänge vernommen hatte. Unglücklicherweise kehrte mir die Dame bereits den Rücken, als ich sie ansah; aber es schien mir, als habe ich diese elegante und schlanke Taille, die mich bereits entzückte, schon irgendwo gesehen.

Ich folgte ihr beständig mit den Augen, als man ihr meldete, Madame Robin wünsche sie zu sprechen. Sie befahl, die Dame heraufkommen zu lassen, und dann sagte sie zu Denjenigen, welche sie umgaben: Meine Herren, Madame Robin ist eine brave Frau, wir haben allen Grund zu vernuthen, daß sie uns heute Abend diesen schönen welschen Gahn mit Trübseln geschickt hat, den wir uns morgen zu Gemüth führen wollen.

Einen welschen Hahn mit Trüffeln! Ach! ich hörte von einem welschen Hahn mit Trüffeln sprechen, während ich mich so gern mit einem tüchtigen Stücke trockenen Brodes begnügt haben würde.

Guten Abend, Madame Robin, sagte sie zu ihr; die Andere antwortete: Ihre gehorsamste Dienerin, Madame Leblanc. — Sie kommen, Madame Robin, um Ihre liebe Tochter zu besuchen? — Ja, Madame. — Nun wohl, lassen Sie uns in dieses Cabinet gehen.

Dieses Cabinet befand sich gegenüber meinem Bette; man ließ die Thüre offen, ich lauschte und hörte: Junge Robin, schlafen Sie? Sie antwortete mit tiefer Stimme und in geheimnißvollem Tone: Ja. — Doch, sprechen Sie? — Weil ich somnambül bin. — Wer hat Sie eingeweiht? — Die Prophetin Madame Leblanc und der Doctor Avo. — Was ist Ihr Leiden? — Die Wassersucht. — Das Mittel? — Ein Mann. — Ein Mann für die Wassersucht! sagte die Mutter Robin. — Ein Mann, noch vor vierzehn Tagen, versetzte Fräulein Robin, denn wenn ich länger ledig bleibe, so bin ich verloren. Ein Mann, der im Stande ist, es zu seyn. Ich kenne solche, die es nur dem Namen nach sind. Keinen jener alten, mageren, ausgetrockneten, zahnlosen, verbütteten, garstigen, schmutzigen, schwächlichen, brummigen, einfältigen und hinkenden Hagestolze. — Sinkend! unterbrach Madame Robin. Ach! und doch hinkt er, dieser brave Herr Risslard, der sie verlangt. — Still doch, Madame Robin, rief Jemand, so lange die Somnambüle spricht, muß man zuhören, was sie spricht. — Pfui, über solche Leute! fuhr Fräulein Robin fort, sie haben kein anderes Verdienst, als daß sie ein Mädchen ohne Mitgift nehmen; sie machen

eine arme Jungfrau zittern, sobald sie vom Heirathen sprechen. — Ach! und doch... — Still doch, Madame! — Aber ein junger Mann von höchstens siebenundzwanzig Jahren, braune Haare, weiße Haut, schwarze Augen, rother Mund, blauer Bart, rundes Gesicht, volle Wangen, fünf Fuß sieben Zoll, gut gewachsen, gute Haltung, flink und lustig. — Ach, sagte Madame Robin, das ist das leibhaftige Ebenbild unseres Nachbarn, Herrn Tuboeuf, eines armen Teufels. Ach, mein Kind, warum habe ich nicht Vermögen' genug, um dich mit ihm zu verheirathen! Auf einmal entstand in Folge mehrerer verlängerter bft! bft! ein tiefes Schweigen. Stille, sagte Madame Leblanc, der Gott des Magnetismus hat mich ergriffen, er durchglüht mich, er begeistert mich! Ich lese in der Vergangenheit, in der Gegenwart, in der Zukunft. Ich sehe in der Vergangenheit, daß Mutter Robin uns heute Abend einen welschen Hahn mit Trüffeln geschickt hat. — Das ist wahr, antwortete sie. — Still doch, Madame, sagte Jemand zu ihr... Ich sehe, daß sie vor vierzehn Tagen ihre Tochter mit dem alten Hagestolz Riffard verheirathen wollte, welcher fränkisch, brummig und hinkend ist... — Gleichwohl ein höchst liebenswürdiger Mann. — Still doch, Madame Robin. — Ich sehe, daß die Tochter Robin den jungen Tuboeuf ausgezeichnet hat, fünf Fuß sieben Zoll, gut gewachsen, gute Haltung, flink und lustig... — Ja, aber so arm! so arm! — Still doch, Madame Robin! — Ich sehe in der Gegenwart, daß die Mutter Robin in einer der Schubladen ihres großen Schrankes verborgen hält fünfhundert doppelte... — Mein Gott! — Fünfhundert doppelte... — Sagen Sie es

nicht heraus. — Fünf doppelte Louisd'or in zwanzig Rollen. — Warum mußten Sie es sagen? — Ei, so schweigen Sie doch, Madame Robin. — Ich sehe in der Zukunft, daß wenn die Mutter Robin nicht binnen vierzehn Tagen acht Rollen... — Acht Rollen! — Still doch, Madame Robin! — Wenigstens acht Rollen als Heirathgut für ihre Tochter und den Sohn des Nachbarn Tuboeuf verwendet, so sehe ich... o, die Zukunft erschreckt mich!... Arme Robins, Tochter und Mutter, unglückliches Paar, wie beklage ich Euch! Man wird den Schrank der Mutter öffnen, das Herz der Tochter wird sich geöffnet haben; man wird das Geld der Mutter rauben, man wird die Ehre der Tochter geraubt haben. Die Mutter wird aus Gram, daß man sie bestohlen hat, sterben; die Tochter wird verzweiflungsvoll in ein fremdes Land gehen und einen Knaben gebären. Ach! rief Madame Robin, von Entsetzen ergriffen, ich will sie ja verheirathen, ich will sie in der nächsten Woche verheirathen, sie soll diesen Schlingel von Tuboeuf zum Manne bekommen! Mit diesem Entschluß entfernte sich Madame Robin, und einer der Doctoren begleitete sie höflich zur Thüre hinaus.

Was ich da schreibe, glaubte ich kaum, obschon ich es gehört hatte. Wiegte mich ein trügerischer Traum mit seinen Wahnbildern ein, oder fand sich kein Fünkchen Vernunft mehr in meinem gänzlich leeren Gehirne vor? Bei welcher Scene hatte mich der Zufall zum Zeugen gemacht? Welche Mischung von Unverschämtheit, Tollheit und Charlatanerie auf der einen, von Unwissenheit und Blödsinn auf der andern Seite. O Menschen! Es ist also wahr, daß Ihr große Kinder seyd! Es ist also wahr, daß der erste beste Taschen-

spieler mit seinem Zauberbeutel . . . Über diese ewige Wahrheit dachte ich nach, in einem jener kurzen und seltenen Augenblicke, wo die Weisheit sich mir nähern zu wollen schien; aber die Weisheit entfernte sich, da sie in meinem tollen Kopfe keine Wohnstätte fand, schnell wieder, und da ihr plötzlicher Weggang mir damals keine tiefe und gediegene Überlegung gestattete, so kann ich auch heute diese philosophisch-epigrammatisch-moralische Phrase nicht vollenden.

Man wird sogleich sehen, daß meine Ideen einen ganz verschiedenen Lauf nahmen; ich machte mir Vorwürfe, die zwar von keinem sonderlichen Zartssinn zeugen, aber unter den gegebenen Umständen sehr natürlich waren; ein ausgehungelter Mensch ist kein strenger Casuist; warum hatte ich mich nicht auf die Marktschreierei eingelassen, um Vorthail daraus zu ziehen? Warum hatte ich nicht geantwortet, als man mich fragte? Mit all' meinem Scharfsinn hatte ich nichts errathen können; mit meiner gepriesenen Klugheit hatte ich mich wie ein Laffe benommen. Es war wohl der Mühe werth, der Wuth der verbundenen Elemente zu entfliehen, um mich auf diesem elenden Schragen zu Tod zu ängstigen und zu erfrieren. Ich hätte verdient, daß der Fehler sich nicht wieder gut machen ließe! Doch wohlan, Faublas, es ist nicht so weit; wohlan, mein Freund, Kopf und Herz, ein Bißchen Gewandtheit und viel Kühnheit. Es handelt sich darum, dir ein höchst nothwendiges gutes Mahl zu erringen, und vielleicht noch überdies eine freudenreiche Nacht zu verbringen.

Ich muß gestehen, daß die gefällige Prophetin mir bei der Ausführung dieses lobenswerthen Vorhabens vortrefflich zu Hilfe kam. Gewiß war Madame Robin

faunt die Treppe unten, als Madame Leblanc zu dem Doctor sagte, man müsse an mein Bett zurückkehren. Bei ihrer Annäherung beeilte ich mich, wie das erste-mal, die Augen zu schließen; bald kam die Prophetin herbei, gebot Stillschweigen und gab mit nachdrucksvoller Stimme das schreckliche Orakel von sich. Welche höhere Macht versetzt mich über die Wolken? Ich schwebe in der Unermeßlichkeit der Himmel, mein Blick durchschweift das Weltall, meine unbegrenzte Wissenschaft umfaßt die verflossenen Jahrhunderte, den Augenblick, welcher vorübergeht, und die Ewigkeit. Ich sehe in der Vergangenheit, daß der hier liegende Jüngling immer ein kleiner Wüßling von guter Familie war; daß er, nicht zufrieden, zu gleicher Zeit eine hübsche Dame und ein junges Fräulein zu haben, sich auch noch erfrecht hat, bei einem sehr drolligen Zusammentreffen dem Herrn Baron, seinem sehr geehrten Vater, eine liebenswürdige Nymphe wegzuschnappen. Ich sehe in der Gegenwart, daß dieß verzogene Kind von Blasfau heißt. Ich sehe in der Zukunft, daß es nicht lange krank seyn, und daß es sogleich antworten und somnambulistiren wird.

An meinem wahren Namen, welchen die Prophetin sagte, indem sie ihn nur durch eine einfache Versetzung seiner zwei Sylben entstellte; an der Geschichte meiner Liebesabenteuer, welche sie in kurzen Umrissen gab, und besonders an der geheimen Anekdote, woran sie boshaft erinnerte, erkannte ich endlich... wissen Sie wen? Nein! Nun wohl, so werde ich es Ihnen auch noch nicht sagen. Es beliebt mir, daß Sie vorher die Antworten hören, welche ich der Madame Leblanc auf ihre Fragen zu ertheilen im Begriffe stehe.

Schöner junger Mann, schlafen Sie? — Ja; aber ich rede, weil ich somnambül bin. — Wer hat Sie eingeweiht? — Die Nebenswürdigste aller Frauen, diejenige, deren hübsche Hand ich halte, die Prophetin. — Was ist Ihre Krankheit? — Heute Morgen war es Erschöpfung und schrecklicher Überdruß, heute Abend dagegen ist es Vollsäftigkeit und verzehrender Hunger. — Welche Mittel muß man anwenden? — Man muß mit sobald wie möglich eine Flasche Perpignan und ein Stück Truthahn mit Trüffeln geben. — Ah! ah! — Und zwar im Zimmer der Prophetin, welche die Gewogenheit haben wird, mir eine Unterredung unter vier Augen zu gewähren. — Ah! ah! — Ich werde ihr manche Dinge offenbaren, die wesentlich sind zur Fortpflanzung des — Magnetismus. — Ah! ah!

